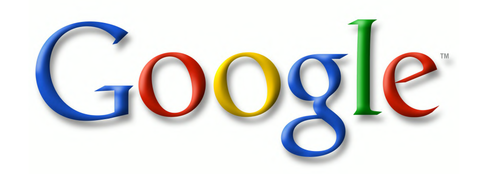
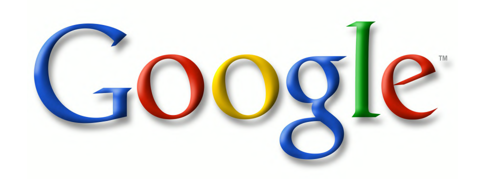








LES

SLAVES DE TURQUIE.



LES

SLAVES DE TURQUIE.

— CORBEIL, IMPRIMERIE DE CRÉTÉ. —

LES SLAVES DE TURQUIE

SERBES, MONTÉNÉGRINS, BOSNIAQUES, ALBANAIS ET BULGARES.

LEURS RESSOURCES, LEURS TENDANCES ET LEURS PROGRÈS POLITIQUES,

PAR M. CYPRIEN ROBERT.

I.

PARIS,

L. PASSARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 9, rue des Grands-Augustins.

JULES LABITTE, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 3, quai Voltaire

1844

AVERTISSEMENT.

Fruit d'un séjour de plusieurs années parmi les Slaves d'Orient, cet ouvrage a pour but de faire connaître les huit millions de montagnards qui couvrent les Balkans de l'Adriatique à la mer Noire. On s'est proposé de décrire leur état actuel, leurs mœurs privées et politiques, leurs provinces, leurs villes, d'exposer les ressources de leur sol, leur commerce intérieur et extérieur et les avantages qui résulteraient pour l'Europe de leur régénération. En racontant l'histoire contemporaine de ces belliqueuses peuplades,

on indique par quels moyens elles seront rendues à leur constitution naturelle et à l'existence politique qu'elles réclament depuis quarante ans, par tant d'insurrections ou mal comprises ou totalement ignorées parmi nous.

Les représentants des grandes puissances aux conférences de Londres ont résolu, il y a dix ans, de la manière la plus fausse et la plus malheureuse la question de la Grèce, parce qu'ils ont voulu la résoudre à huis-clos et sans le concours de la discussion publique de tous les intérêts. Il importe que la même faute ne soit pas répétée pour la question slave qui remplace aujourd'hui la question grecque, si tristement ajournée. C'est dans le but de signaler les écueils, d'éclairer l'opinion publique sur la face principale de la question d'Orient, et sur le moyen de la résoudre sans rompre l'équilibre européen, que cette publication a été conçue. On a cherché à saisir et à développer les idées d'après lesquelles ces peuples sont destinés à agir ; on a voulu à la

fois annoncer ce qui se prépare en Orient, et commenter les événements incompris qui s'y sont passés depuis un demi-siècle. Ce livre deviendra, nous l'espérons, un guide pour les voyageurs, un manuel pour les diplomates, et un recueil de documents nouveaux pour tous les amis de l'histoire, de l'ethnographie et de la littérature.

LES

SLAVES D'ORIENT.

État actuel, mœurs privées et politiques des peuples de la péninsule Greco-Slave.

I.

Si l'on jette les yeux sur une carte, on voit que le continent européen, appuyant au nord une base immense, n'est couronné au midi que par deux étroites péninsules, la Grèce et l'Italie. Ces deux péninsules classiques, d'où le monde moderne a tiré ses cultes, ses lumières et ses arts, furent longtemps représentées par Rome et par Byzance, qui, ambitionnant à l'envi l'une de l'autre la domination universelle, ont fini par créer les deux grandes civilisations entre lesquelles se partage aujourd'hui l'Europe. A l'ouest, le monde

latin renferme l'Italie, l'Espagne, et leur lien commun, la France, à laquelle se rattachent la Grande-Bretagne et la moitié du continent intérieur, ou la terre des Germains, que Tacite appelait déjà frères des Gaulois. A l'est, la civilisation grecque domine immédiatement la zone comprise entre Trieste et Varna; mais sous son influence est placée encore toute la partie de l'Europe qui s'étend des Alpes Carinthiennes aux chaînes de l'Oural. C'est là ce qu'on peut appeler le monde *greco-slave,* parce que deux races, les Grecs et les Slaves, y ont constamment prédominé.

Dans l'Europe occidentale, la société ne s'est-elle pas également formée par le conflit et la fusion de deux races, les Latins et les Germains, qui, une fois organisées, sont allées de concert créer en Amérique un nouvel Occident, chrétien comme le premier, comme lui doué d'institutions latino-germaniques? Or, de même que l'Europe occidentale, par la nature de sa position, déborde sur l'Amérique et l'Afrique, l'Europe orientale a toujours tendu, depuis Alexandre-le-Grand, à se déverser sur l'Asie. Comme ce barbare Germain qu'une voix intérieure appelait au Capitole, les Slaves se sentent attirés vers le Caucase, et les Grecs vers le Nil et l'Euphrate. Forte de son organisation monarchique, l'Asie du moyen-âge avait non-seulement repoussé l'invasion de ces peuples, mais réussi même à subjuguer les Grecs et les

Slaves, morcelés en mille principautés. Ce succès fut encore facilité par l'absence de frontières, naturelles ou morales, entre le reste des Orientaux et les Greco-Slaves. Ces derniers n'ont pu encore parvenir à oublier leur origine et à former une société aussi compacte, aussi distincte des autres familles de peuples que l'est l'Europe occidentale. C'est pourquoi l'on continue de désigner sous le nom général d'Orientaux, quoiqu'ils habitent l'Europe, les Grecs et ceux des Slaves qui suivent le rite grec; et cette dénomination n'a rien que de juste, car quel voyageur n'a remarqué une étonnante différence de mœurs, d'idées, même de principes, entre les Européens de l'est et ceux de l'ouest? Quand on dépasse Varsovie, Prague, Presbourg, Trieste, on voit l'Occident cesser tout à coup, et l'on tombe en plein Orient. En général, l'espace du 35e degré de longitude au 65e, où nous plaçons le monde greco-slave, est un milieu vague, un champ de combat entre l'Europe et l'Asie.

La France continue à tort de voir dans les musulmans les seuls dépositaires de la civilisation orientale : ils n'ont plus, ils n'ont jamais eu qu'une moitié de ce noble dépôt, et la plus faible moitié. Au lieu de ne songer qu'à reconstituer la race arabe et turque, on aurait dû s'apercevoir qu'il y a aussi une chrétienté orientale à renouveler et à ranimer. Il ne faudrait pas tout espérer de quelques millions de Turcs, mais espérer un

peu plus de deux grandes races, admirablement douées, qui sont l'âme des trois empires ottoman, russe et autrichien, — qui ont transmis leurs dialectes, leurs mœurs, leur pensée sociale et en partie leurs rites religieux à cent millions d'Européens, y compris les petites tribus étrangères plus ou moins fondues avec le vaste corps dans lequel elles sont enclavées. On devrait s'occuper davantage des Serbes ou Illyriens, qui constituent la principale force militaire de la Turquie d'Europe et de la Hongrie; il faudrait honorer d'un regard les journaux et les publications nationales que ce peuple imprime en Croatie, en Dalmatie, en Syrmie, à Belgrade, et jusque sous *la liberté de la Montagne Noire* (*Tserno-Gortsa sloboda*), titre que prend l'état monténégrin. On ne suit pas les Moldo-Valaques et les peuples des Karpathes dans leur marche toujours plus agitée vers l'affranchissement. On oublie les Bulgares, qui viennent de fonder pour leur belle langue, inconnue de l'Europe, des imprimeries à Boukarest, à Odessa, à Smyrne. La France devrait-elle négliger ainsi ce grand travail politique et littéraire qui, n'ayant d'autre phare que la Russie, menace d'entraîner sous cette influence la moitié de l'ancienne Turquie et le quart de la Méditerranée?

On s'est accoutumé à ne voir le siége de la puissance slavone qu'en Russie; mais, loin de pouvoir être exclues du cercle slave, les provinces danubiennes en sont au contraire l'axe et le

noyau : les premiers trônes de la race slave ont resplendi sur *le grand fleuve;* le dernier retranchement où ce peuple s'est toujours victorieusement défendu contre toute conquête est la chaîne karpathique. Le Karpathe ou Krapak est comme le mont Merou de cette race géante. Homère célébrait déjà la mer de Karpathos et son île montagneuse. En slavon ce mot, racine d'une foule d'autres, désigne le fort, la puissance (*krepkïï, krepost*), et le brave (*chrabrii*); d'où est venu le nom des Chrobates, aujourd'hui Croates, premiers maîtres de ces sommets. La Hongrie et la Turquie d'Europe étant l'artère la plus vitale du corps slave, le Danube n'est donc qu'un fleuve slavon.

Si une fois la confédération slavo-grecque se nouait fortement dans la péninsule (1), l'Autriche perdrait sa prépondérance sur des peuples qui ne lui appartiennent pas. Ce Slave, si brave, si intelligent, si sympathique, dont le nom, *Slaviane*, signifie l'*homme glorieux*, avait été, comme hérétique et schismatique, réduit par les pieux Germains du moyen-âge à un état voisin de celui de la brute, et son nom était devenu synonyme de valet (2). Les Allemands parviendront-ils à se

(1) Nous comprenons, sous le nom de péninsule greco-slave, toutes les provinces situées entre le Danube et les trois mers, Noire, Égée, Adriatique.

(2) Il paraît constant, quoi qu'en disent les slavistes, que le mot esclave est venu, dans toutes les langues, du mot *sklave*

faire pardonner le passé? Ils y réussiraient peut-être en concourant franchement avec la France à relever ce qu'ils ont détruit, les antiques nationalités slaves. Par là on entamerait le travail centralisateur de la Russie, on empêcherait l'établissement du monstrueux empire greco-slave que rêve Pétersbourg; et la forme fédérative, naturelle à tous les Greco-Slaves, même de la Russie, en s'introduisant parmi ces peuples, les rendrait moins menaçants pour le reste de l'Europe, sans toutefois les affaiblir, car la race greco-slave est probablement la plus nombreuse qui vive sur le globe : la population chinoise seule pourrait lui être opposée; mais n'y a-t-il en Chine qu'une seule race ? En admettant pour toute l'Europe 230 millions d'habitants, il faut bien reconnaître que plus de 100 millions sont Greco-Slaves. Le reste des Européens couvre les pays les plus exploités, où la population, entassée et riche, ne peut guère augmenter désormais, tandis que leur rivaux, les Greco-Slaves, occupent des territoires non-seulement quatre fois plus considérables, mais encore presque inexploités jusqu'ici, et où le chiffre de la population croît tous les ans de plus d'un million. De telles agglomerations d'hommes ne vivront libres qu'en formant des

ou *slave*, employé par les Allemands pour désigner leurs serfs en même temps que leurs vaincus. Aujourd'hui encore l'Angleterre n'a pour rendre l'idée de servitude d'autre expression que *slave, slavery*.

nationalités distinctes. N'oublions pas que les Slaves tiennent par leurs mœurs et toutes leurs institutions aux Hellènes; l'histoire des uns sera celle des autres; leurs destinées paraissaient déjà unies dans l'antiquité. La science allemande s'efforce en vain de nous présenter les Slaves comme des intrus en Europe. Les Slaves sont des intrus en Europe comme les Grecs, et ils y étaient avant les Goths, ces pères des Allemands. On peut même dire que l'Allemagne ne s'est constituée que par le démembrement des royaumes slaves, puisqu'au temps de Charlemagne, tout ce qui, au delà du Rhin n'était pas *France*, était *Slavie*. L'Autriche actuelle ne renfermait alors que des Slaves, et en Prusse, jusqu'au seizième siècle, l'intrus, c'était le Germain, qui ne subsistait que comme vassal de la Pologne.

La question des races greco-slaves est le point central de la question d'Orient. Si l'on parvenait à délivrer ces peuples de la double pression russe et anglaise, à organiser parmi eux des souverainetés et des forces militaires imposantes, la France changerait entièrement sa position, qui, par ce seul fait, de défensive peut devenir offensive, à l'égard de l'Angleterre et de la Russie. Mais, pour aider à reconstituer des peuples, il faut connaître leur génie, leurs formes sociales, leurs sympathies, leurs répulsions, et, par une étrange fatalité, la France a sur l'état des nations qui, bordant la Méditerra-

née et toute l'Allemagne à l'est, pourraient, en cas de guerre, lui être d'un si grand secours, des notions bien moins précises que sur l'état de l'Inde ou de l'Amérique.

II.

Les géographes grecs du commencement de ce siècle donnent à l'empire turc 32 millions d'habitants : quelque réduite qu'ait été depuis ce temps la population turque par les guerres et les pestes continuelles, on ne peut guère l'évaluer à moins de 24 millions, parmi lesquels il faut compter au moins 17 millions de chrétiens, y compris ceux d'Arménie et de Syrie. Autrefois la Turquie d'Asie était plus peuplée et plus riche que la Turquie d'Europe; on lui donne encore 192 habitants par chacune des 62,500 lieues carrées dont se compose son territoire; on évalue l'ensemble de sa population à 12 millions d'âmes, tandis qu'on n'en prête que 9,470,000 à la Turquie d'Europe, y compris même le royaume grec. Ces calculs sont tout-à-fait erronés. La population de l'Égypte ne dépasse pas 2 millions d'individus, et celle de la Syrie atteint au plus à

1,200,000. L'Arabie, la Turkomanie, le Kourdistan, font à peine partie de l'empire; en Asie, la vie nomade a peu à peu morcelé les populations, au point de leur enlever l'idée même de la nationalité. La Turquie d'Europe présente un tout comparativement beaucoup plus compact : quoique ravagée en tous sens, elle contient 15 millions d'hommes, et, bien administrée, elle en nourrirait plus du double, puisque son territoire, qui est partout d'une étonnante fertilité, égale en étendue celui de la France. Pour cette partie de l'Europe, nos géographies sont malheureusement très-inexactes. Ainsi, elles ne comptent, dans les provinces immédiates et directement soumises au sultan, qu'un million et demi de Slaves, tandis qu'il y a déjà 4,500,000 Bulgares, sans compter les Serbes de l'Hertsegovine et de la Bosnie. Les Albanais sont également plus nombreux qu'on ne le pense en général : il doit s'en trouver en Turquie plus d'un million, et plus d'un demi-million d'Hellènes, établis dans les divers districts de l'Albanie. Il en est de même pour les provinces *médiatisées* ou simplement tributaires. Sur les 1,500 lieues carrées de la Serbie, il faut placer, non pas 400,000 âmes, mais 8 à 900,000. La statistique moldo-valaque dressée par les Russes en 1832 a également fait découvrir une population double de celle qu'on supposait sur les 800 lieues carrées de la Moldavie et les 1,810 lieues de la Valachie, quoiqu'il

y en ait 1,337 en forêts. Le nombre actuel des habitants des deux principautés s'élève à 3,821,000, et le tiers du pays est encore en friche. L'impôt direct et indirect de la Valachie, en 1839, était de 16,293,279 piastres (chaque piastre de 35 centimes); l'impôt de la Moldavie était de 10,467,209 piastres : d'où il suit que le revenu de 18 millions de francs assigné par les statistiques à ces deux provinces n'est pas plus vrai aujourd'hui que celui de 4 millions assigné à la Serbie. Néanmoins, ces trois états ne paient à la Porte qu'un tribut annuel fort modique, la Serbie 1,300,000 piastres, ou 325,000 francs; la Moldavie et la Valachie, 3 millions de piastres, ou 750,000 francs.

Aux yeux du géologue, ces provinces n'offrent qu'un chaos de montagnes s'entrecroisant sans direction, sans chaîne régulière, et qui, par une singulière exception, au lieu de présenter au centre du pays leurs plus hautes cimes, les ont à la frontière, sur l'Adriatique, le Danube et l'Archipel. Leurs vallées, qui débouchent toutes dans l'intérieur de la presqu'île, peuvent, sur ces divers points, être fermées comme avec des portes à l'artillerie et aux armées du dehors. Les méandres glacés de la chaîne albanaise, appelés *Albii* ou *Albani* dans l'antiquité, et qui ont probablement donné leur nom aux Alpes, vont s'abaissant vers le nord-est, et suivent la Save jusqu'au Danube, où ils s'éparpillent en ramifications in-

nombrables, qui constituent la Serbie et l'ouest de la Bulgarie. Un de ces Balkans paraît avoir rejoint les Karpathes transdanubiens et avoir autrefois, près d'Orchova, barré le Danube, qui, en brisant ces rochers, a produit les fameuses cataractes de la *Porte-de-Fer*. Ces montagnes, toutes très-escarpées et couronnées de superbes forêts, sont les Balkans (l'ancien Hœmus). Elles dessinent la vallée danubienne, bordent la mer Noire de leurs remparts à pic, séparent la Bulgarie de la Thrace, et, à travers cette dernière province, envoient jusqu'au Bosphore et aux Dardanelles des branches de collines autrefois nommées Dardaniennes. Toutes les montagnes situées au nord de la péninsule classique sont aujourd'hui slaves et forment les défenses les plus redoutables des peuples de cette race; celles du sud sont, pour la plupart, restées grecques.

La chaîne assez régulière du Rhodope (*Despoto-Dagh*), aux cimes couvertes de neiges éternelles, sépare la partie grecque de la partie slave de l'empire d'Orient; mais de nombreux et larges défilés fendent cette chaîne : débordant par ces ouvertures, les deux races ne peuvent s'éviter. Une plaine très-élevée, où coule le fleuve des Bulgares, la Maritsa, lie aussi les bases du Rhodope grec à celles des Balkans slaves. Les deux grandes races sont donc sans frontières naturelles, et se rencontrent, pour ainsi dire, à chaque pas qu'elles font. Aussi trouve-t-on dans toute la

Grèce des Slaves disséminés comme agriculteurs et pasteurs; et des Grecs dirigent l'industrie et le commerce dans presque toutes les provinces slaves.

Il est remarquable que chacun des principaux groupes de montagnes greco-slaves a de tout temps garanti une nationalité, et servi d'asile à des vaincus. Tel est pour les Grecs le mont Olympe (vulgairement *Lacha*), qui, haut de 6,000 pieds, n'est accessible que par des sentiers suspendus sur des abîmes au fond desquels écument les torrents, ou croupissent les lacs formés par la mer. Grâce aux précipices qui l'entourent, ce refuge de la nationalité grecque deviendrait inexpugnable, s'il était défendu seulement par quelques centaines de palikares. Cette montagne est terminée, du côté de la Macédoine, par un mur à pic, haut de 3,000 pieds, qui surmonte l'horrible gorge de Platamona; du côté opposé, elle abrite la vallée de Tempé aux ombrages toujours délicieux, et protége la Thessalie. Cette longue province, que le Penée féconde, forme une espèce de cirque; sur les degrés intérieurs de cette vaste arène étaient assises soixante-quinze villes florissantes. Les Turcs n'ont jamais complétement subjugué les Thessaliens; les habitants d'Ambelakia et des villages de l'Ossa, organisés au dix-huitième siècle en républiques fédérées, et rivalisant par leur commerce avec plus d'une grande ville manufacturière d'Europe, ne laissaient aucun Ottoman

approcher de leur vallée. Divisés entre douze capitaines ou chefs de bandes, les fertiles plateaux de l'Olympe ont presque toujours été libres. Les annales jusqu'ici ignorées de cette montagne mentionnent des dynasties de héros, et nous montrent ces vaillants capitaines traitant comme souverains avec les Turcs, qui ont cent fois, par des diplomes solennels, reconnu leurs droits à l'indépendance.

L'Olympe thessalien communique avec l'Athos par la mer et par les chaînes de la haute Macédoine; là est le centre militaire de la péninsule; cette position domine et les Grecs et les Slaves. Qui possédera ces sommets y trouvera toujours l'indépendance, et pourra souvent menacer celle des autres. De ce point en quelque sorte monarchique, berceau de Philippe et d'Alexandre, se détache et s'isole le mont sacré du peuple, *Monte-Santo*, ou l'Athos, masse calcaire haute de 6,300 pieds, qui termine la Macédoine du côté de la mer, comme l'Olympe la limite sur le continent. Les vingt-deux couvents de l'Athos forment une espèce de république, composée d'à peu près six mille moines : ce petit état, ayant son sénat et ses ministres, garde jusqu'à ce jour, moyennant un tribut, ses antiques libertés et le droit de s'administrer séparément. Organe principal de l'église grecque, il est peut-être la puissance morale la plus respectée de tout l'Orient. Depuis la prise de Constantinople par les Turcs, l'Athos est, comme

l'Olympe, l'espoir et le refuge des patriotes opprimés. Ainsi le moine et le klephte, armés l'un de sa croix, l'autre de sa carabine, sont les deux sentinelles qui gardent le territoire et la nationalité helléniques.

On peut en dire autant des Sphakiotes et des habitants de l'Ida et des monts Blancs de l'île de Crète. Depuis plusieurs générations, ils soutiennent obstinément contre les envahissements des Turcs les priviléges octroyés aux Crétois. En un mot, toutes les positions centrales des montagnes ont toujours servi de refuge contre la tyrannie, et elles donneront dans tous les temps des sauveurs à la Grèce.

L'Albanie, chaos tumultueux de rochers entassés, oppose à toute conquête ses formidables monts Acrocérauniens (*Monti di Chimera*).

Les Greco-Slavés d'Épire ont pour refuge l'Agrafa (le Pinde), qui, bien qu'élevé de 8,400 pieds, est tout couvert de forêts vierges. Au-dessous des cavernes qui percent la montagne en tous sens, autour de ses pittoresques cascades, on trouve de nombreux villages de *brigands,* comme disent les Turcs, c'est-à-dire d'hommes libres, hospitaliers pour le voyageur inoffensif, implacables pour qui vient en ennemi. Ces repaires de brigands (*klephtachoria*) jouissaient, il y a quelque temps encore, d'une grande prospérité; quelques-uns, comme Metsovo, étaient devenus des villes de 20,000 âmes, animées par l'industrie

et les arts; mais des pachas ont récemment détruit ces cités naissantes, et les hommes libres ont regagné les sommets klephtiques, qu'ils possèdent, depuis Skanderbeg, en pleine souveraineté. Les chaînes désordonnées qui parcourent l'Épire s'appuient la plupart aux bases de l'Agrafa, ce qui fait nécessairement dépendre le repos de ce pays de la volonté des tribus agrafiennes. Une partie de la Livadie, avec son Parnasse (*Liakoura*) aux arides sommets élancés, de 2,240 mètres, avec ses défilés de l'Œta et ses glorieuses Thermopyles, dépend aussi de l'Agrafa.

Les tribus slaves ont aussi leurs champs d'asile et leurs montagnes sacrées. Pour la Bulgarie, c'est le mont Rilo et le Vysoka (l'ancien Scardus), qu'on croit haut de 9,600 pieds; pour la Serbie, c'est le Roudnik; pour les chrétiens de Bosnie et de l'Hertsegovine, c'est le terrible Monténégro.

La Bosnie est une autre citadelle fortifiée par la nature. L'extrémité nord-ouest de l'empire, la haute Valachie, comme la Transylvanie, longtemps tributaires des sultans, présentent également un inextricable labyrinthe de défilés, dont les maîtres, s'ils sont indigènes, arrêteront sans peine les plus fortes armées d'invasion. Mais ces monts, d'où l'on domine le Danube, ont été cédés à l'Autriche, qui, le long des abîmes, a su ouvrir des routes pour son commerce et ses canons. Telles sont les chaussées de Botsa, de Voul-

kan, de Torzbourg, et cette route fameuse connue sous le nom de *Chemin-Carolinien*, ouvrage immense, espèce de Simplon créé par un ingénieur français, Stainville, et couronné par le vieux donjon gothique dit *la Tour-Rouge*, phare de tant de batailles livrées entre l'Orient et l'Occident. Les garnisons autrichiennes occupent tous ces passages; les montagnards sont Roumains (Valaques), de religion grecque ou orientale, et sympathisent mieux avec leurs co-réligionnaires qu'avec leurs maîtres allemands.

La plaine, en Valachie, a partout une prodigieuse fécondité, et la montagne renferme des mines qui furent longtemps et redeviendraient peut-être le Pérou de l'Europe. Les Russes, sous l'administration du général Kisseleff, en ont levé la carte géologique, mais leurs découvertes sont restées ignorées des Valaques même. On sait seulement qu'il y a du minerai de cuivre à Krasné, de vif-argent à Pitechti, de charbon de terre à Gesseni, d'asphalte à Poutchessa, de l'or et de la poix minérale à Korbéni, du soufre et de l'ambre jaune à la montagne *Deale de Roche*. Ces trésors restent enfouis; les salines seules sont activement exploitées, et donnent à l'état plus de 15 millions de piastres par an. Les majestueux Karpathes, où s'accomplit la fusion de la race slave et de la race latine, portent sur leurs versants les plus belles forêts de l'Europe. Toutefois le Grec qui arrive dans ces contrées

transdanubiennes doit ressentir une triste impression : il ne retrouve plus le climat de la péninsule, il entre dans une nouvelle zone physique et morale, où s'annonce dès l'abord l'influence directe de la Russie. Un froid montant jusqu'à 26 degrés, une abondance extraordinaire de neige, sur laquelle les traîneaux roulent pendant quatre mois, une aristocratie de boyards fortement constituée, une population champêtre dégradée par la servitude, et la steppe nue qui déjà, en Moldavie, s'ouvre immense ; tout lui dit qu'il a atteint ses colonnes d'Hercule. Les villes, au lieu d'être pavées, sont pontées à la russe, avec des troncs d'arbres équarris ; le paysan moldave appelle son chariot *kibitke,* et son fouet *knout,* comme le paysan moscovite ; comme lui, il fait pompeusement ses charrois avec quatre chevaux, et ne possède pas même son propre foyer. Il n'est pas jusqu'à l'architecture des églises et des couvents qui ne reproduise le style moscovite. Mais, dans les jeux, les danses populaires, la musique, les procédés des arts, le commerce, l'agriculture, et surtout dans les rites religieux, l'hellénisme se maintient encore. La Valachie se rattache plus directement que l'autre principauté à la péninsule grecque, car elle communique par ses deux *portes de fer* avec l'Eptapole ou Transylvanie, et avec les *nahias* (districts) serbes et bulgares, tant de la Morava que du Timok. Les rives de ce dernier torrent, escar-

pées au point d'être presque inaccessibles, nourrissent même une forte population de pâtres *roumains* qui de là s'infiltre au sud, en poussant ses troupeaux jusqu'à l'Épire.

Ainsi la presqu'île greco-slave ne présente guère qu'un entassement de montagnes : on dirait un vaste théâtre composé d'innombrables terrasses, qui, fermées du côté de l'ouest, du nord et du sud, ne s'abaissent et ne s'ouvrent qu'à l'orient, par les plaines de la Thrace et du Danube. La mer semble avoir travaillé d'accord avec les montagnes à faire de ce pays une terre privilégiée : qu'on en suive les contours depuis Raguse et le golfe de Cattaro, dans l'Adriatique, jusqu'au cap Matapan, et de là par les Bosphores jusqu'à Soulina et à Galats, puis qu'on cherche un développement de côtes, d'îles et de ports comparable à celui-ci. Ce coin du globe en est certainement la partie la plus achevée. Aussi la Méditerranée, cette mer si mouvante qui ensable tant de rivages, n'a-t-elle rien changé à ceux des Hellènes; leurs ports n'ont été, depuis deux mille ans, ni rétrécis ni comblés; ils sont toujours les plus beaux de l'Orient. Ces côtes, presque partout calcaires et à pic, défendent les habitants contre l'attaque des eaux, comme les montagnes de l'intérieur les protègent contre l'agression de l'ennemi. On peut donc dire en toute vérité que ce pays a dans son sol même les éléments de l'indépendance. La mer Égée (Archipel) s'appelait

autrefois *mer Blanche* (αργιον πελαγος), c'est-à-dire mer royale et libre : ce nom de mer Blanche ne désigne plus aujourd'hui que la mer de Marmara, lac de décharge de la mer Noire; mais ce beau lac maritime est appelé à devenir, comme autrefois, un appendice de la Grèce. Les côtes de l'Archipel, chargées de raisins, de citrons, d'olives, outre qu'elles sont sans hiver, se trouvent encore garanties d'un excès de chaleur par la brise de mer, et jouissent d'un plus heureux climat que l'Italie même. Loin d'assoupir l'intelligence et le courage, le long été de ces régions ne fait que développer plus harmonieusement toutes les forces de l'homme; aussi comprend-on sans peine que les peuples de cette péninsule aient formé si longtemps la plus digne portion du genre humain, et qu'ils tendent aujourd'hui avec ardeur à reprendre leur rang dans le monde.

III.

Les divisions politiques de la péninsule sont des divisions toutes naturelles, déterminées chacune par un groupe de montagnes, avec l'ensemble de plateaux qu'il supporte, et de rivières

ou de bassins qui en émanent; à l'abri de chacun de ces groupes, une nation se trouve établie avec ses diverses tribus, qui forment autant de provinces. Ces grandes divisions territoriales, au nombre de cinq, sont : au sud, la Romélie, qui comprend tout le pays des *Romeoi* ou des Grecs; à l'ouest, vers l'Adriatique, les trois provinces dites d'Albanie; au nord-ouest, les vastes contrées formant autrefois le royaume serbe, et connues aujourd'hui sous le nom d'Hertsegovine, Monténégro, Bosnie, Croatie et Serbie; à l'est, les nombreux pachaliks de l'ancien état bulgare, situés le long de la mer Noire et du Danube; enfin, de l'autre côté du fleuve, la longue région appelée Moldavie et Valachie, qui, impuissante si elle est isolée, devient formidable et florissante si elle s'allie, comme boulevard, à un grand empire.

Ces cinq parties de la Turquie d'Europe, si naturellement distinctes que jamais aucun pouvoir n'a pu et ne pourra les confondre, sont occupées par cinq nationalités, toutes à peu près d'égale force, mais où prédomine numériquement la race slave, puisqu'en Turquie seulement la population slave s'élève à près de huit millions. Cette population est partagée, il est vrai, en deux peuples qui diffèrent complétement de goût et de tendances, les Bulgares et les Serbes. Les Bulgares, au nombre de 4 millions et demi, n'aiment que la paix et l'agriculture; les Serbes,

qui, non compris ceux d'Autriche, sont dans la seule Turquie 2,500,000, aiment surtout la vie aventureuse du guerrier et du pâtre. Mais les uns et les autres ont juré d'être libres, et, dans leurs luttes pour l'indépendance, ils trouveraient, s'ils étaient vaincus, comme leurs alliés les Moldo-Valaques, l'hospitalité chez les montagnards du sud. Au-delà du Danube, la nation des *Roumains*, de près de 4 millions d'âmes, divisée en deux principautés qui ne forment réellement qu'un seul et même état, couvre le nord de l'empire, et complète avec les Slaves la ligne de tribus qu'on appelle improprement les *peuples nouveaux* de la péninsule, par opposition aux deux nations antiques des Hellènes et des Albanais, les Illyriens primitifs. La nation albanaise, jadis répandue jusqu'au Danube et aujourd'hui refoulée dans les montagnes, ne compte plus qu'un million d'âmes à peine. Également décimée, la population grecque n'est guère forte de plus de trois millions, y compris les Slaves hellénisés de la Macédoine, les Albanais hellénisés de l'Épire, le royaume grec et les îles. Sans doute le nombre des Grecs doublerait en peu d'années, si la liberté et la concorde revenaient enfin dans la presqu'île; mais alors les populations moldo-valaques, serbes et bulgares s'augmenteraient aussi proportionnellement, et l'équilibre se maintiendrait.

Ces cinq peuples, les seuls indigènes parmi ceux de la péninsule, et chrétiens presque tous,

à l'exception d'une partie des Serbes et des Albanais ou Arnautes, forment donc à peu près un groupe de quinze millions d'hommes. On pourrait faire entrer dans ce groupe les Turcs comme sixième nation, s'ils n'étaient désormais en trop petit nombre, et s'ils n'avaient constamment vécu en étrangers, campés seulement dans la péninsule, n'en occupant que les citadelles, et n'existant comme population champêtre que dans la Thrace, où l'invasion des agriculteurs bulgares s'étend de plus en plus et les refoule vers Stambol. Ces anciens dominateurs sont-ils maintenant au nombre d'un million en Europe? On peut en douter. Quant aux Albanais et aux Bosniaques mahométans, ces peuples indigènes ont à la possession de leurs montagnes des titres aussi légitimes que les chrétiens; et, le voulût-on, on ne les chasserait pas facilement des châteaux, vrais nids de vautours, qu'ils occupent dans les défilés. Ils ne réclament d'ailleurs que leur propre indépendance, et, pour l'obtenir, ils se coaliseraient contre les Turcs, même avec les chrétiens, dont ils parlent la langue et sont les frères renégats. Le Grec, le Bulgare, le Serbe, l'Albanais, le Moldo-Valaque, voilà donc les seules bases sociales de la Turquie d'Europe : ces cinq nationalités greco-slaves ont des intérêts communs, mais que malheureusement elles ne comprennent pas encore assez. Leur rivalité a toujours causé leurs malheurs; elle avait déjà détruit l'unité de

la péninsule du temps des Romains ; et le Turc, comme avant lui le Romain, n'est parvenu à vaincre ces états qu'à l'aide de leurs propres discordes. La seule condition que, même en ce moment, les Greco-Slaves aient à remplir pour se trouver en état de reconquérir leurs droits, malgré l'Europe entière, c'est d'être unis ; mais la politique ottomane, fondée, comme celle de tous les conquérants, sur l'axiome *divide et impera*, a toujours su entretenir la désunion, et souvent même l'hostilité, parmi ces peuples. La Turquie ne déjoue depuis trente ans toutes leurs insurrections qu'en les empêchant de correspondre entre eux. Unis, leur volonté ferait loi; désunis, ils sont si faibles, que la petite armée ottomane, dont l'effectif ne peut plus atteindre cent mille hommes, suffit pour les paralyser. Depuis des siècles, les nations greco-slaves présentent le phénomène de populations aussi belliqueuses qu'intelligentes exploitées par des barbares ignorants et par un ramas d'étrangers, auxiliaires de ces barbares, comme les Arméniens et les Juifs. Établis, au nombre de près de 200,000, sur le Bosphore, les Arméniens, banquiers de l'Asie, se répandent cupides et rapaces dans tous les bazars greco-slaves; ils sont les fermiers de tous les pachas, les créanciers de toutes les communes, qu'ils appauvrissent par leurs criantes usures. Les Juifs, évalués dans la péninsule à 250,000, sont un autre fléau non moins détesté que les Armé-

niens et les Turcs. Les nomades appelés *Tsiganes*, *Tsingaris* ou *Gyphtos*, sont une troisième plaie du pays. Cette population de parias venus de l'Indostan s'élève dans la Bulgarie, la Serbie et la Moldo-Valachie, à 300,000 hommes à peu près, musulmans et chrétiens.

Toutes ces tribus parasites deviendraient impuissantes, si jamais les peuples greco-slaves concluaient entre eux une paix sincère. L'obstacle qui s'oppose à l'établissement de cette paix vient des Européens même qui ont jusqu'ici embrassé la cause des raïas : les uns, philhellènes ardents, ont voulu tout soumettre aux Grecs; les autres, *slavophiles* exclusifs, n'ont vu dans la noble cause grecque qu'une fraction rebelle du slavisme. En réalité, les deux causes ne peuvent se séparer, mais elles ne peuvent non plus s'absorber l'une l'autre. Le triomphe des Grecs et des Slaves, qui sera celui de la civilisation en Orient, ne se consommera que par l'alliance des deux races. Les raïas le sentent, et c'est là que tendent tous leurs vœux; ce fait est prouvé par leurs efforts continuels pour combiner leurs insurrections, efforts que la seule astuce des pachas fait échouer. Depuis longtemps l'intérêt slave et l'intérêt grec ont cessé d'être ennemis. Ne pouvant se vaincre l'un l'autre, pour coexister libres, quel autre moyen ont-ils que la fédération? Sur cette terre classique, où jadis les villes se pressaient, le désert règne et règnera tant qu'on n'aura pas appliqué

à ces contrées le seul mode de gouvernement qui leur convienne, le mode fédératif. Ce serait à tort qu'on craindrait de favoriser par là les projets des Russes sur Constantinople. En aidant la Porte dans ses efforts pour obtenir une centralisation impossible, loin de relever l'équilibre européen, on suit précisément la route qui amènera sur cette terre Russes, Autrichiens et Anglais, d'abord comme auxiliaires des Turcs contre les rébellions incessantes des raïas, puis comme maîtres définitifs du pays.

Instruits par une trop vieille expérience, les peuples greco-slaves n'aspirent plus qu'à vivre unis; les plans de leurs chefs, tout aussi bien que leurs journaux et leurs chants populaires, expriment unanimement ce vœu. Ils ne demandent point à se séparer du sultan, ils veulent rester dans l'empire, mais comme vassaux et non comme sujets. Leur rêve favori est une confédération chrétienne, aboutissant au trône de Stambol et contrebalançant la confédération musulmane d'Asie, qui aboutirait de même au Bosphore. La situation respective des cantons de la fédération greco-slave rappelle assez exactement la disposition des diverses parties d'une pyramide. La base en serait formée par le cours du Danube, que dominent la Moldo-Valachie et la Serbie; sur les deux flancs de la pyramide se placeraient la Bulgarie et la Bosnie, avec ses annexes, le Monténégro et l'Hertsegovine. Ce premier massif a pour

entablement la chaîne du Rhodope, qui porte la seconde moitié de la pyramide, plus allongée, mais beaucoup moins large que la première. Cet étage supérieur présente sur une ligne parallèle l'Albanie et l'Épire, la Macédoine et la Thessalie, l'état de Constantinople et la Thrace. Rattachée par de nombreux liens à ces trois groupes, la Grèce, royaume tout maritime qui ne peut vivre que par ses relations avec les provinces agricoles, s'en dégage avec peine pour s'élancer dans la mer comme un vaisseau, ayant à sa droite la prétendue république des îles Ioniennes, et à sa gauche les futures villes libres de l'Asie mineure. Enfin la pyramide est couronnée par Candie, qui se baigne dans les eaux de l'Afrique, pendant que la Moldavie voit déjà naître dans son sein cette grande steppe du nord, qui de là s'étend sans interruption jusqu'à la Chine.

On conçoit qu'à la vue de tant de provinces qui, jouissant du plus doux climat, baignées des plus belles mers du globe, étaient prêtes à se livrer à lui, on conçoit qu'Osman ait fait jadis son magnifique rêve; qu'il ait vu en songe son empire futur, pareil à une tente de feuillage surmontée par le croissant de la lune et posée sur quatre grandes colonnes, l'Hémus, le Caucase, le Taurus et l'Atlas. Cette tente verdoyante était formée par un seul arbre, qui sortait des reins du nomade asiatique; des racines de l'arbre jaillissaient le Danube, le Tigre, l'Euphrate et le

Nil, couverts de vaisseaux comme la mer. Les campagnes étaient chargées de moissons et les montagnes d'épaisses forêts ; dans les vallées s'élevaient des villes couronnées de pyramides, de tours, de dômes dorés, et, parmi les bosquets de rosiers et de cyprès, le chant des rossignols et des perroquets empourprés se mêlait aux prières des imans. Des multitudes d'oiseaux étrangers venaient s'abattre en gazouillant sous la voûte embaumée de cette tente, dont les rameaux entrelacés s'allongeaient en forme de sabres. Enfin un violent ouragan tourna toutes ces pointes de glaives vers les différentes villes du globe, et surtout vers Constantinople, *située*, dit Osman, *à la jonction des deux mers et des deux continents, comme un diamant enchâssé entre deux saphirs*, pour former l'anneau principal de la chaîne qui embrasse le monde. Cet anneau tomba entre les mains d'Osman, et l'empire turc fut constitué.

Cinq siècles ont passé depuis le songe d'Osman; la tente existe toujours, mais tôt ou tard elle sera partagée entre ceux qui l'ont plantée. Une si vaste demeure ne peut être occupée par un seul peuple. La pensée des Soliman et des Amurat, qui voulurent reculer jusqu'à l'Adriatique la frontière de leurs états, était rationnelle; mais cette limite, légitime pour un pouvoir européen établi à Stambol, ne pouvait convenir à une monarchie qui poussait jusqu'à l'obstina-

tion la fidélité à son origine musulmane. La Porte était condamnée par cette obstination même à rester une puissance asiatique, car l'islamisme est essentiellement fait pour l'Asie. Quoi qu'il en soit, l'empire turc se trouva, dès sa naissance, scindé en deux régions hétérogènes que la nature n'a point unies. D'un côté il y eut l'Égypte, l'Arabie, la Turcomanie, les pays caucasiens, qui descendent en amphithéâtre vers l'Euphrate et le Tigre, et aboutissent à la Mésopotamie, centre naturel du kalifat de Mahomet; de l'autre, il y eut les îles nombreuses de la Méditerranée et les pays greco-slaves, centre naturel du christianisme oriental, boulevard contre l'Asie, et à la fois pont jeté entre elle et l'Europe. Cette dualité de l'empire turc est ce qui l'a perdu. Sans doute une telle position lui donnait le grand avantage d'un caractère mixte, à la fois asiatique et européen. Placé au point de jonction entre les trois plus anciennes parties du monde, dominant, au moyen de ses caravanes et de ses flottes, sur l'Océan indien par le golfe Arabique, et sur la Méditerranée par l'Archipel, le chef osmanli pouvait en toute vérité s'intituler *padicha* ou *roi des rois;* mais, pour se maintenir à cette hauteur suprême, il fallait une administration sage et progressive, il fallait le gouvernement le plus civilisé de l'univers et en même temps le plus ferme: à cette condition seulement l'équilibre pouvait subsister entre tant de peuples rivaux. Or,

loin d'être également paternel pour tous, le pouvoir des Osmanlis s'attacha à rester un gouvernement de famille, un trône oriental. La dualité primitive qui menaçait cet empire à la fois asiatique et européen, chrétien et musulman, alla donc se formulant toujours avec plus d'énergie, jusqu'à ce qu'enfin les deux principes et les peuples des deux parties du monde se jetèrent le gant et engagèrent une lutte acharnée. Venise appela la première aux armes les chrétiens subjugués, et, par ses conquêtes de l'Archipel et de l'Albanie, entama cette monstrueuse monarchie. Ensuite vint l'Autriche, puis la France, puis la Russie; car il ne fallait rien moins que l'effort de toutes les grandes nations pour chasser Osman de sa tente.

Maintenant il s'agit de remettre l'ordre dans cette demeure ruinée par les coups vengeurs de tant d'ennemis. Les deux groupes de peuples, musulmans et chrétiens, se trouvent toujours en présence, aussi peu fondus ensemble qu'ils l'étaient à l'époque d'Osman, et décidés, les uns comme les autres, à ne plus accepter qu'à titre fédéral l'union avec les Osmanlis. On sait avec quelle ardeur les Arabes de Méhémet-Ali, aussi bien que ceux de la Mecque et du désert, appellent cette union fédérative. Les Syriens ne sont pas plus disposés à subir le joug de la Porte que les Arabes; le sultan a encore moins d'autorité sur les tribus terribles qui couvrent les monta-

gnes du Kourdistan et de la Turcomanie. De toutes les provinces asiatiques, la seule Arménie, pacifique et marchande, semble n'avoir aucun projet d'émancipation; mais elle ne sourirait pas moins à une liberté qui lui serait donnée sans exiger de sacrifices d'argent. L'absolutisme de la Porte est donc tout aussi miné du côté de l'Asie que du côté de l'Europe. Ce que veulent les Greco-Slaves est précisément ce que demandent les Mahométans eux-mêmes, et la communauté des désirs établit ainsi un lien sympathique entre les Slaves d'Europe et les autres peuples de l'empire d'Orient.

IV.

En général, les produits du sol sont à peu près les mêmes dans toutes les provinces greco-slaves. Le bétail est la principale richesse des habitants; il y a même des tribus de pasteurs exclusivement occupées, été comme hiver, du soin des troupeaux. Les deux peuples les plus adonnés à la vie pastorale sont les Serbes et les Moldo-Valaques. Dans leurs vastes forêts de chênes, les Serbes entretiennent surtout des troupeaux de cochons en

si grand nombre, qu'ils forment la principale ressource du pays, et ont fourni au peuple, en temps de guerre, assez d'argent pour couvrir les frais de campagne et l'achat des munitions. Aussi a-t-on dit que les Turcs, au lieu de combattre les Serbes, auraient dû se tourner contre les cochons de la Serbie, en détruisant les forêts qui les nourrissent. Les Moldo-Valaques ont des troupeaux de gros bétail, et même de chevaux renommés pour leur vitesse, qui s'exportent en masse sur les marchés d'Allemagne et de Russie. La Bosnie et l'Hertsegovine nourrissent un nombre considérable de bœufs, qui, devenus gras, sont conduits aux ports de l'Adriatique, et vont alimenter les flottes anglaises de Corfou et une partie de l'Italie. Les tribus de pâtres de ces provinces sont appelées *Vlachi*; elles ont souvent émigré vers les montagnes du sud et vers l'Albanie, où elles ont même donné leur nom à une province, le *Stari-Vlah*. Partout, jusque dans le Péloponèse, ces hommes gardent les mêmes mœurs et emploient les mêmes procédés pour l'entretien du bétail; ils ont le même costume de peaux de mouton, la même saleté, la même intrépidité sauvage, jointe à la passion de la musique, de la danse et du chant. Partout on les voit, durant l'hiver, campés dans les vallées profondes, où ils tiennent leurs troupeaux parqués, à l'abri du vent, dans les enfoncements calcaires en forme d'entonnoir qu'offre souvent la péninsule. A la Saint-George, l'Orphée sau-

vage lève sa tente, et conduit au son de la flûte son troupeau vers le sommet des monts, mais lentement, et ne quittant un plateau que quand le soleil en a desséché les eaux et les herbages. C'est de cette manière qu'il atteint, à la fin de l'été, les mousses alpestres, encore fraîches lorsqu'au-dessous de lui tout le reste de la verdure est déjà consumé. Il reste sur les cimes jusqu'à la Saint-Dimitri (mi-octobre), et, chassé par les premières neiges, il commence à quitter à pas lents la région des sapins, descendant de plateau en plateau jusqu'à la fin de novembre. Alors il campe de nouveau dans les gorges et les défilés, attentif à saisir le moindre rayon de soleil. Telle est l'existence du *voskos* ou *ovtchar*, pâtre gréco-slave. Cet homme au visage farouche effraie souvent les voyageurs, car il est toujours armé; mais, s'il affecte un ton menaçant avec les riches et les grands, le faible n'invoque jamais en vain son hospitalité.

Toute la péninsule abonde en loups, sangliers, ours, grands aigles, daims, chevreuils, même en chakals dans le midi. Vers le nord, des chevaux sauvages errent sur les plaines; certaines tribus tartares de Bulgarie les chassent et les tuent pour s'en nourrir. On trouve dans les provinces grecques des ânes et des mulets qui égalent en beauté ceux d'Italie. Il y a en Romélie une race de bœufs blancs qui rappellent ceux d'Homère, et qui contrastent par la noblesse de leurs formes avec les

hideux buffles dont les pâturages sont couverts. Le buffle, aux mouvements stupides, à l'œil terne et jaunâtre, aux cornes renversées sur le cou, est en force et en grosseur le double du bœuf; aussi l'emploie-t-on avantageusement pour les plus lourds charrois, pour les transports de pierres, de fer, de sel. C'est le chameau de la péninsule : informe, apathique, sobre, endurci à la fatigue comme le chameau, il se laisse, comme lui, conduire par des enfants. En été, l'abondante transpiration de cet animal l'excite à chercher les bourbiers. Sur les vastes plaines sans ruisseaux de la Romélie, il faut lui creuser çà et là des fossés d'eau dormante, où, pendant les plus chaudes heures du jour, le monstre noir est plongé jusqu'au museau, qu'il tient immobile au-dessus de l'onde fétide, et toujours dirigé du côté d'où vient le vent, l'ondulation de l'air fût-elle imperceptible.

Les forêts bulgares abondent en petites tortues. Le voyageur, endormi sous la feuillée, est souvent visité par ces timides animaux, qui, étendant leurs longues pattes hors de leur écaille tachetée, viennent chercher les restes de son repas. L'Oriental regarde ces tortues comme impures et n'oserait pas même les toucher; exportées, elles fourniraient à l'Européen un mets très-recherché, et seraient pour les habitants une nouvelle branche d'industrie. C'est ainsi que la pêche des sangsues, abondantes dans les marécages de la pres-

qu'île et recueillies pour le compte des marchands francs, a déjà enrichi plus d'une pauvre famille.

Parmi les végétaux de ces provinces, les plus communs sont le myrte, le laurier-cerise, le mûrier noir, l'oranger, l'olivier, le sycomore, le térébinthe, le chêne à grappe, le tilleul, le châtaignier, le cyprès et le superbe platane d'Orient, qui atteint des dimensions colossales, témoin celui de Bouyouk-déré ; le palmier seul manque à cette terre; on ne l'y voit, comme à Athènes, qu'exceptionnellement. Les arbres fruitiers d'Europe y abondent, on y trouve des forêts entières de cerisiers et de pruniers; le fruit de ce dernier arbre sert, dans toute la Turquie, à faire l'eau-de-vie appelée *raki* (1). Assez souvent le paysan distille lui-même son *raki*; celui des Grecs est une anisette célèbre. Les céréales peuvent croître partout abondamment, quoiqu'on ne les cultive que dans les cantons agricoles. Il y a des tribus de pasteurs, d'autres qui se vouent spécialement à l'état de laboureurs. Le peuple agriculteur par excellence est le Bulgare ; on le voit se répandre par bandes appelées *jetelatsi*, en grec, *theristetais*, dans les provinces éloignées comme l'Albanie, la Serbie, la Romélie, pour y faire les récoltes ; d'autres troupes de Bulgares s'en vont de même au printemps pour diriger les semailles. Dans tous

(1) En slave *slivovitsa*.

les cantons agricoles, l'époque des moissons est un temps de réjouissances publiques; la population des villages slaves s'en va couper ses blés au son des instruments, le drapeau de la tribu en tête. L'instinct d'association, si prononcé chez ces peuples, fait que tout le monde se soumet volontairement et sans salaire à cette corvée générale dite la *moba*. Le blé, coupé ainsi collectivement, est porté dans les cours de ses propriétaires respectifs; ce sera ensuite au riche d'aider de son superflu ses frères moins fortunés, et il le fera de bonne grâce. L'impôt des pauvres, que nous regardons comme une nouveauté, est en Orient la plus vieille et la plus respectée des lois.

En Serbie, on commence les moissons le lendemain de la nativité de la Vierge, *Gospoïa dane* (20 septembre); en Bulgarie, on les fait en juillet, et en juin dans la Romélie. Les chariots qui reçoivent les récoltes bulgares se composent d'une simple claie posée sur le train, au-dessus de roues très-basses; quelquefois ces roues ne sont, comme en Valachie et dans certains cantons d'Italie, que des disques en bois traversés par l'essieu. La charrue turco-bulgare a également conservé la forme primitive de cet instrument, c'est-à-dire que le bois du soc n'est point séparé de la tige ou longue barre attachée au joug du taureau. Cette forme se retrouve en Asie et sur le Caucase. De telles charrues ne font guère que gratter le sol; mais la terre où fut adorée la déesse aux mille

mamelles est encore si féconde, qu'à peine ce léger sillon est-il nécessaire. L'aire slavo-grecque est ronde comme un cirque; au centre est un pilier : on y attache les chevaux, qu'on fait courir circulairement sur les gerbes étendues, qu'ils foulent sous leurs pieds; ou bien, comme en Macédoine, un bœuf traîne lentement sur cette arène un rouleau de marbre. L'un et l'autre usage se retrouvent en Moldo-Valachie.

L'agriculture a conservé dans la péninsule les pratiques du temps des patriarches juifs. N'écoulant pas le surplus de la moisson, le laboureur ne demande à la terre que ce qui suffit aux besoins locaux; aussi la plus grande partie du sol demeure-t-elle en friche. Il n'y a d'exploité en Serbie qu'un huitième des terres, en y comprenant même les prairies. L'habitant de la Choumadia et de la Macédoine, pour s'épargner la peine du défrichement, met souvent le feu à de superbes forêts, sur l'emplacement desquelles il obtient, pendant quelques années, d'abondantes récoltes. Les Serbes, les Albanais et les Turcs sont les plus mauvais agriculteurs du pays; partout où ils dominent, on voit des plaines magnifiques couvertes de mauvaises herbes, si ondoyantes, que ces plateaux semblent de loin des lacs verts. Entre Aïdos et Fakhi, entre Ieni-Sagra et Mengeli en Thrace, on rencontre de ces savanes, longues de plus d'une lieue. Mais le Bulgare producteur s'infiltre, comme une eau féconde, à travers ces déserts

montagneux, et partout où il pénètre, il fonde, loin de la vue des pachas, des oasis de culture, souvent aussi beaux que nos vallons de Normandie. L'irrigation des champs et des prés est surtout pratiquée par ce peuple, disciple en cela des Grecs, avec une admirable entente des lois de la statique. Les moindres ruisseaux sont utilisés, chaque sillon reçoit son tribut rafraîchissant, pas une goutte d'eau n'est perdue. L'étude de ces procédés nous mènerait probablement à mieux connaître les fameuses irrigations chaldéennes de l'antiquité, et simplifierait peut-être les méthodes de nos agronomes.

Les céréales les plus estimées sont le froment, le millet, le *sorgo* ou *sirok* (blé noir), et surtout le *koukourouts* (*kalamboki* des Grecs) ou le maïs, qu'on plante, comme en France, sur de longues lignes droites. Un grain de maïs en rapporte trois cents; un grain de froment quinze. Les paysans bulgares, serbes, moldo-valaques, ne se nourrissent guère que de farine de maïs délayée dans du lait; ils nomment cette bouillie *mamaliga* : c'est la *polenta* italienne. En été, il se fait partout une étonnante consommation de melons de toute qualité. La Grèce produit une espèce particulière de ces fruits, qui ne mûrit qu'aux approches de l'hiver, et dont les cabanes macédoniennes sont souvent comme tapissées. Les olives grecques fournissent une prodigieuse quantité d'huile ; on évalue à vingt-cinq ou trente livres la masse de

ce liquide tirée annuellement d'un olivier ordinaire. Candie en exportait naguère encore vingt mille livres par an ; si les Turcs y laissaient libres et la nature et le génie grecs, cette magnifique île ne serait bientôt qu'une grande forêt de ces arbres précieux : les *oleasters* (oliviers sauvages) y croissent d'eux-mêmes sur toutes les montagnes. Il n'est pas étonnant que, dans des contrées où les plus beaux produits de la nature surabondent, la pomme de terre soit inconnue. Le prince de Serbie Miloch, pour en introduire l'usage, a dû rendre une loi qui enjoignait à tout paysan d'avoir un petit carré de ce légume près de sa chaumière. Cette loi est tombée avec la domination du despote. Depuis quelques années, le *vladika* du Monténégro veut, dit-on, imposer à ses guerriers la même culture. Il est à croire qu'elle ne trouvera pas plus de faveur chez les Greco-Slaves qu'en Espagne et dans les Deux-Siciles. Les fléaux de ces riches contrées sont les épizooties, les essaims de sauterelles, qui fondent quelquefois sur les campagnes, et en rongent jusqu'au dernier brin d'herbe. On voit en Bulgarie des sauterelles vertes, sans ailes, et tellement énormes qu'elles en valent dix des nôtres. Il y a d'autres sauterelles ailées, que l'Orient envoie par masses capables d'obscurcir le ciel. Contre ce fléau, la population entière se lève et marche en colonnes, comme pour se défendre d'une invasion.

Les Grecs excellent à soigner les vergers ; ils

en font de véritables jardins d'Armide. Aussi, dans leurs principales villes, ces vergers servent de promenades publiques; mais, dans certaines îles, et sur beaucoup de côtes, les arbres ont presque entièrement disparu sous la hache turque. Il est remarquable que certaines provinces sont toutes couvertes d'inutiles forêts, tandis que des districts voisins se trouvent entièrement dépourvus de bois. Ainsi l'Olympe a d'immenses forêts vierges, au pied desquelles plusieurs bourgades thessaliennes sont réduites à se chauffer comme en Arabie, avec du fumier, tant les voies de communication sont rares. Sur d'autres montagnes albanaises et grecques, les pâtres, à force d'y brûler les arbres, ont fait tarir jusqu'aux ruisseaux.

La culture favorite des Greco-Slaves est celle de la vigne, et, si elle était pratiquée avec un peu plus de soin, leurs vignobles réuniraient bientôt tout ce qui caractérise les crus les plus vantés. Le vin rouge de Ténédos, le vin doré de Chypre, sont déjà fameux, et s'exportent partout. Le vin blanc de Samos est une espèce de Lunel; celui du mont Athos rappelle les vins d'Espagne, ceux de Moldavie les vins de Bourgogne; Ambelakia, Pharsale, toutes les côtes fournissent un vin de liqueur délicieux. En général, le principe sucré domine trop dans les vins grecs; les vignobles slaves au contraire, dans l'Hertsegovine, la Bosnie, la Serbie, ayant à lutter davantage contre l'hiver, donnent des vins moins doux,

mais plus spiritueux, et qui se conservent mieux. Enfin les vins du Danube valaque et moldave, beaucoup plus aqueux et plus acides, sont les moins recherchés. Le Valaque a un moyen d'améliorer ses vins : il les fait geler pendant l'hiver, et ce qui, au fond du baril, a résisté à la congélation, forme le vin le plus généreux. Le *Smederevski* (vin blanc de Smederevo) est excellent. Au dire des Serbes qui les cultivent, les vignobles de Smederevo descendent, par une reproduction non interrompue, des ceps que planta l'empereur Probus sur le Mont-d'Or de ce pays. Tous ces vins se conservent, ou dans de petits tonneaux très-longs qui se portent à dos de cheval, ou dans des outres goudronnées. Un *staréchine* (chef de village) ne se met jamais en route sans prendre avec lui une de ces outres. Les vignobles sont partout sans échalas et rampants comme en France; les vignes sauvages, à gros raisins, grimpent seules en festons d'arbre en arbre. Chaque vignoble a sa *vigla* (vedette), abritée par quelque vieux orme ou par un rocher, et d'où la sentinelle armée veille à ce que ni hommes ni bestiaux ne viennent faire du dégat; il en est de même pour les champs de maïs. Après la vendange comme après la récolte du maïs, le propriétaire donne à ses voisins un grand banquet.

Bien que les richesses minérales de la presqu'île soient extraordinaires, elles restent inexploitées.

La plupart des rivières bulgares, serbes et surtout valaques roulent des paillettes d'or, que des troupes de *tsiganes* (bohémiens) sont continuellement occupées à ramasser. Le fer, le plomb, l'argent et l'or se trouvent en assez grande quantité dans les montagnes slaves et grecques. Quelques fourneaux de forges sont établis à Kratovo en Macédoine, à Samokov en Bulgarie, où l'on fond des boulets de canon et où l'on fabrique des fusils. La Bosnie et la Croatie, plus abondantes en minerai, sont aussi mieux exploitées; il y a des forges à Starimaïdan, Kamengrad, Klisoura, Egripalanka, etc. Quant à la Serbie, un minéralogiste saxon, M. Herder de Freyberg en a parcouru les montagnes en 1835, et y a trouvé la siénite, le porphyre, la serpentine partout, et sur quatre points différents des dépôts de charbon de terre qui seront un jour utiles pour la navigation à la vapeur. Près du monastère de Stoudenitsa, on a découvert une qualité de marbre blanc qui a paru comparable à celui de Paros, quoiqu'il ne me semble point l'emporter sur d'autres marbres de la Bulgarie. On a établi sur le Pek, à Saidchar et ailleurs, des ateliers de lavage pour séparer l'or du sable. Les deux principales mines serbes sont à Maïdan-Pek, sous le Stol, et à Roudnik, où l'on trouve de l'argent, du plomb et du fer. Sous le rapport métallurgique, les montagnes slaves l'emportent de beaucoup sur celles des pays grecs; peut-être ces der-

nières furent-elles épuisées dès l'antiquité. On cite pourtant au mont Ida, en Troade, une riche mine de plomb et d'argent. Les eaux minérales abondent, depuis celles des Thermopyles, en Livadie, jusqu'aux fameux bains d'Hercule, sous Mehadia, à la frontière valaque; l'Albanie, la Bosnie, la Macédoine, en ont d'excellentes; la source sulfurée de Bania (les bains) sur la Moravitsa, en Bulgarie, attire déjà les Anglais, et celle de Toplitsa, près de Nicha, en Serbie, pourra un jour le disputer à Tœplitz. Il y a des marais salans à Kavak, sur le golfe de Saros (mer Égée), et à Achioli, sur la mer Noire; il y en a aussi en Albanie; à Bastova, près d'Aulone, à Paliouri, près d'Arta. En Bosnie, à Touzla, il y a deux sources salées. Toutefois on ne tire de ces diverses salines qu'une quantité de sel insuffisante pour le pays, et l'on peut dire que ces nombreuses provinces dépendent entièrement, sous ce rapport, de la Valachie, qui est, de toute l'Europe, la contrée la plus riche en sel fossile; celui de la petite Valachie est du sel de roche, qui se taille comme de la pierre et se colporte en gros cubes.

V.

Si des productions naturelles l'attention se porte sur l'industrie, on voit la plus extrême in-

digence succéder à une exubérante richesse. A peine trouve-t-on des vestiges de cet ancien luxe byzantin et mauresque qui faisait l'admiration des croisés. L'industrie est pratiquée à l'antique : comme il y a des tribus de pasteurs, de moissonneurs, de même il y a des tribus de maçons, de bijoutiers, de fontainiers, de faiseurs de tapis. La bijouterie en filigrane est surtout exercée par les *Tsintsars* du Pinde ; ce sont les Génevois de l'empire. Nos pendules sont encore chose inconnue : on se sert de clepsydres, horloge de sable, comme au temps d'Alexandre. Il y en a à Constantinople dans tous les corps de garde. En revanche, le plus pauvre musulman a sur lui une montre, nécessaire pour lui indiquer l'heure précise des cinq prières du jour. Les beaux tapis turcs, à dessins si riches et si variés, ne se fabriquent en Europe qu'à Jarkoï et à Berkovtsa, en Bulgarie. A Jarkoï, toute la population n'est occupée que de cette industrie; on y voit les jeunes filles en longues rangées, accroupies devant leurs métiers, sous les hangars et les portiques extérieurs de leurs cabanes ; elles travaillent du matin au soir et ne gagnent que cinq francs par mois ; encore leur salaire a-t-il été élevé au-dessus du taux ancien. Les broderies dont les vêtements des Greco-Slaves sont ordinairement couverts, se font partout dans l'intérieur des familles ; mais les brodeuses reconnues dans tout l'Orient comme les plus habiles sont les Grec-

ques. Quoique les armes se fabriquent aussi partout, les armuriers bosniaques de Travnik et de Mostar sont principalement renommés pour leurs cimeterres damassés. Un officier du génie sous Napoléon, Pertuisier (1), en accordant aux ouvriers européens la supériorité pour les armes à feu, reconnaît que les Orientaux savent toujours forger les meilleures armes blanches. De même les selles turques sont encore les meilleures du monde. Les selliers sont très-nombreux ainsi que les cordonniers; l'*opanke* ou *hypodema*, bottine slavo-grecque, est la partie la plus richement travaillée du costume héroïque ou *palikarien*. Les charrons au contraire sont rares; il n'y a guère en effet que les femmes des pachas qui emploient les *arrabas*, voitures turques, et le chariot du paysan, fait par lui-même, est toujours l'*amaxis* de l'antiquité grecque, à roues très-basses, le plus souvent pleines. Des moulins à vent ne se rencontrent que sur les côtes grecques et dans les îles. Les villages de l'intérieur, pour moudre leur blé, emploient encore des moulins à bras de la même forme que ceux des anciens. On trouve pourtant des moulins à eau sur la plupart des affluents du Danube.

Quant aux arts et aux sciences qui fleurirent si longtemps à Byzance, les Greco-Slaves n'en gardent plus même le souvenir. La médecine n'est

(1) *Promenades dans Constantinople.*

guère exercée que par les sorcières, et la chirurgie que par des barbiers; le rasoir est leur unique instrument; il leur sert pour la circoncision, pour la saignée, comme pour les amputations. Point d'accoucheurs, la nature les rend le plus souvent inutiles. Quant aux blessures faites par les armes, les médecins qui ont vécu dans ces contrées reconnaissent que le paysan serbe et albanais a pour les guérir des procédés particuliers et très-efficaces. Il ne serait certainement pas inutile que nos chirurgiens de régiment s'appropriassent ce qu'il y a de bon dans ces antiques méthodes curatives des peuples guerriers. La fièvre intermittente et la dyssenterie étant à peu près les seules maladies, ceux qui sont atteints se font réciter des prières par les *papas*, et boivent force eau pure. En Orient, la *cure d'eau* est d'usage antique. Les Slaves, pour leur malheur, sont très-enclins à substituer à l'eau les liqueurs spiritueuses, ce qui transforme la fièvre intermittente en fièvre jaune. L'absence totale de secours éclairés doit faire mourir en bas âge tous les enfants faibles; ceux d'une constitution forte survivent seuls, et leur vigueur naturelle s'augmente encore par la sobriété que ces hommes apportent d'ordinaire dans toutes les jouissances sensuelles. Si la population se trouve ainsi diminuée, du moins le pays est-il débarrassé des masses d'infirmes et d'impotents qui en Europe affligent la vue. L'Orient, quoi qu'en di-

sent les journaux, n'a généralement que des populations robustes.

Les villes slaves de Turquie sont encore, comme l'étaient les cités primitives, composées de trois parties distinctes : il y a le *grad* ou la forteresse, ville haute, tout à fait isolée; le *varoch* ou ville basse, quartier de l'industrie et des marchands, ceint le plus souvent d'un fossé avec un parapet crénelé et des portes qui se ferment la nuit; enfin la *palanke*, troisième enceinte, entourant le varoch et contenant les faubourgs habités par le bas peuple. Cette partie extérieure de la ville n'est protégée que par un simple talus avec palissade en troncs d'arbres plantés debout. Ces trois enceintes constituent en Orient la cité complète; il y a cependant des villes qui ne peuvent s'appeler que *grad* ou forteresse, ou qui sont seulement *varoch*, villes de commerce sans fortifications; il y a enfin de simples *palankes*, villettes palissadées. En dehors de chaque ville considérable s'étend, selon l'usage antique, une espace désert consacré exclusivement aux tombeaux, dont les longues files, au bord des sentiers, représentent la cité des mânes ou des ancêtres.

Les arts du dessin sont tombés au rang des arts mécaniques. L'église d'Orient, aussi bien que l'islamisme, proscrit la sculpture; à peine permet-elle d'orner de quelques arabesques les pierres sépulcrales. La peinture fait à elle seule les frais de décoration des palais comme des temples des

deux religions ; mais elle est tenue à des formules sacerdotales, à des types corrompus qu'elle doit répéter servilement. L'architecture est plus libre : toutefois les Greco-Slaves, comme les anciens Hellènes, continuent à n'employer la pierre que pour les édifices publics et les travaux d'utilité générale. Parmi ces travaux, on remarque des ponts en très-grand nombre, la plupart antérieurs aux Turcs et d'origine slave ou grecque. Le plus long de tous, celui de Silivria, compte cinquante-deux arches; celui de Larisse, sur la Salambria, en a douze; celui de Moustapha-Pacha, sur la Maritsa, en a dix-neuf. On admire celui de Mostar, qui a donné son nom à cette ville (1), et dont l'arche unique sur la Naranta présente cinquante aunes d'ouverture. Maltebrun prétend à tort qu'il fut « bâti par un menuisier de la ville, après que les architectes turcs en avaient désespéré. » C'est un ouvrage grec très-ancien. On doit citer quelques beaux ponts modernes en bois, celui de Salonik, sur le Vardar, de trois cents pieds de long, celui de Philippopoli, sur la Maritsa, celui d'Andrinople, sur l'Arda.

Les palais, sans excepter ceux du sultan, sont fort loin d'égaler en éclat ceux des plus petits souverains d'Europe : l'Oriental, même lorsqu'il occupe le premier rang de l'état, dédaigne le

(1) Le mot slave *most* signifie pont.

luxe pour sa demeure privée; tout ce qu'il a de précieux est réservé à l'ornement des temples; aussi voit-on des mosquées qui ne le cèdent pas en magnificence à nos premières cathédrales, et qui l'emportent sur nos églises quant à la richesse des dotations. Parmi les couvents chrétiens; les plus remarquables sous le rapport de l'architecture sont ceux du mont Athos en Macédoine; en Bulgarie celui du Rilo, tout inconnu qu'il est, peut cependant rivaliser avec les plus majestueux du catholicisme.

Quant aux simples maisons, même dans les villes, elles forment un réseau de charpentes reliées par de légères parois d'argile et de chaux. Une de ces maisons, contenant sept ou huit chambres, se vend à la campagne pour cent ou deux cents francs. Ces constructions greco-slaves, qu'on retrouve chez les Mongols et les Tatars, s'élèvent prodigieusement vite, et l'on conçoit que le peuple en fasse sans grande peine le sacrifice, comme lors de l'incendie de Moscou. A Andrinople, deux mille boutiques brulèrent en 1837; elles étaient rebâties deux mois après; à Bitoglia, un même nombre de maisons brulées en 1836 étaient toutes relevées l'année suivante. Les monuments des villes orientales les plus importants après les temples sont les fontaines; dans les villages même il y en a de très-belles. Les fontainiers, *sou-teratsi*, forment une corporation presque exclusivement composée d'Albanais

du canton de Drinopolis, au nord-ouest de Janina, lesquels exercent leur métier de père en fils dans tout l'empire. Cette tribu a réellement acquis une grande habileté dans l'art d'amener à peu de frais les eaux des plus grandes distances ; elle remplace d'ordinaire l'aqueduc aérien par des conduits souterrains, et, pour rendre à l'eau sa force ascendante perdue dans les vallées, elle bâtit des pyramides hydrauliques nommées *taksim*. On rencontre de ces pyramides dans toute la péninsule.

Par suite de l'incurie ottomane, les rivières sont dans un état déplorable ; des bancs de sable, des digues de troncs d'arbres amassés par l'ouragan, les barrent en tous sens, et cependant il serait facile de faire sillonner la plupart de ces cours d'eau par de légers bateaux à vapeur qui mettraient l'intérieur du continent en communication avec la mer. Aujourd'hui, les rivières de la péninsule ne peuvent pas même porter des bateaux ordinaires; on n'y voit que des trains, ou le caïque (l'antique *monoxylon*), nacelle formée d'un seul tronc d'arbre creusé, et dans laquelle trois ou quatre personnes au plus peuvent se tenir accroupies, car le moindre faux mouvement ferait chavirer un caïque. Les routes ne sont pas en meilleur état, ou plutôt elles sont à peu près défoncées. Çà et là dans les provinces, on rencontre des fragments de voies pavées, qui au bout d'une lieue ou deux se cachent de nou-

veau sous l'herbe ou dans les broussailles. Ces voies démantelées ne sont que des sentiers fort étroits (en grec *monopatia*), c'est-à-dire pratiquées pour un cavalier seul, et il faut plaindre le voyageur forcé de suivre ces routes à pierres aiguës, à trous profonds. Il est vrai qu'on y peut reconnaître la merveilleuse sûreté du pied des chevaux slavo-grecs, qui allongent en tâtonnant leurs sabots garnis de fers pleins et bombés, à peu près comme ces chats dont quelque enfant malin a collé les pattes dans des coquilles de noix. Mais rien n'approche des *skela*, chemins-escaliers, ébauchés plutôt que taillés dans le roc, le long des précipices, pour franchir les montagnes. Quant aux *dromoi*, routes carrossables, il n'y en a plus. Le sultan Mahmoud avait établi une de ces routes lors de son voyage en Bulgarie, de Stambol jusqu'à Choumla; cette voie était à la russe, avec des poteaux comme ceux qui indiquent les verstes; elle est devenue impraticable, faute d'entretien.

On conçoit qu'avec un tel système de voies de communication le grand commerce soit impossible. Chaque province doit consommer presque à elle seule les produits de son sol; aussi le bas prix des denrées surpasse-t-il toute croyance. Le bétail n'est guère plus cher : la livre de viande vaut 8 à 12 centimes, la livre de vin (car il se pèse) vaut un sou; un mouton entier se vend 2 francs. Une vache coûte de 20 à 30 francs, un

bœuf 50; un bon cheval serbe ou bulgare coûte de 80 à 140 francs; en Macédoine ou en Romélie, il est plus cher; les frais quotidiens de sa nourriture sont de 15 à 18 sous, de 25 sous à Constantinople (1). Le quintal de blé coûte en Bulgarie de 2 à 3 francs, en Serbie 5 francs, en Hertsegovine 7. A Stambol, pour tenir le pain toujours à bon marché, l'état a ses greniers, les seuls où les boulangers puissent s'approvisionner. Les paysans de la Thrace sont forcés de livrer à ces établissements leurs grains à un taux souvent au-dessous du prix courant. Ces greniers de prévoyance, si anciens dans l'histoire d'Orient, seraient pourtant une bonne institution, s'ils n'outrepassaient pas leur but et n'enfouissaient pas la richesse du peuple, au lieu d'en assurer le développement continu. Les provinces ont aussi des magasins publics, où le paysan porte, comme en Hongrie, sa dîme, ou l'impôt en nature dû à l'état. Les familles greco-slaves dépo-

(1) Une peau de bœuf, dans les provinces, coûte de 7 à 9 f., une peau d'agneau 1 fr., une livre de miel 40 ou 50 cent. Les cochons, dont la Serbie fait un si grand commerce, coûtent de 7 à 15 fr. engraissés, et pèsent de 150 à 200 livres; ils se vendent en Hongrie 50 ou 60 fr., et à Vienne 75 fr. De Vienne, le surplus de ces cochons suit le Danube, arrive en Bavière, puis en Alsace, et de là vient jusqu'à Paris. Mais, tandis qu'à Zemlin l'octroi autrichien ne prélève par tête de ces animaux que 3 fr. 75 cent. pour les procurer aux villes d'Autriche en abondance, la douane française de Strasbourg les impose au taux énorme de 13 fr. 20 cent., ce qui prive nécessairement Paris d'un plus grand approvisionnement de bestiaux slaves.

sent fréquemment leur blé dans des cavernes et des trous garnis de paille, qui rappellent ces silos d'Égypte où les céréales se conservent durant des siècles.

Les marchés d'approvisionnement ont lieu, non le samedi, comme en Occident, mais le dimanche matin, jour dont le paysan profite pour apporter ses denrées à la ville, en même temps qu'il vient assister à la messe du *despote* ou *vladika*. Chaque habitant se munit alors, comme en Russie, de vivres pour toute la semaine. Les Francs des Échelles prétendent qu'il n'y a pas de foires dans l'intérieur de la Turquie; il y en a au contraire de très-considérables. Ces peuples à vie sédentaire s'approvisionnent en effet, d'une saison à l'autre, de tout ce qui leur est nécessaire. A Prilipe dans la Macédoine slave, à Eski-Djoumaa en Bulgarie, et Ousoun-Chaova, il y a des foires où campent quelquefois cent mille personnes. Les contrats sont rédigés par des espèces de notaires, la plupart grecs, qu'on voit dans tous les bazars, écrivant sur leurs genoux, au fond de leurs petites échoppes, ou bien se promenant, un encrier de laiton à la ceinture, et portant le *kalem*, plume de roseau, dans un étui, avec le *kalemtrach* ou canif. Ceux qui savent déchiffrer une ou deux des sept écritures turques, dont la plus haute, celle du divan, est l'écriture officielle, sont déjà des *effendis* (personnages). Les payements se font, même parmi

les Turcs, aux termes adoptés dans l'ancien empire grec, de la Saint-George à la Saint-Dimitri, du 5 mai au 23 octobre. Pour montrer combien le crédit est nul, il suffira de dire que le taux moyen de l'intérêt de l'argent en Turquie, et même en Serbie, est de 20 pour 100; en Albanie, il se fait des emprunts à 48 pour 100; on place sur hypothèque à 12 et jusqu'à 24 pour 100.

VI.

Pour étudier la vie domestique des Greco-Slaves, il faut quitter les grandes villes, les routes battues, et aller chercher, au fond de leurs gorges et de leurs sauvages vallées, les tribus restées fidèles aux mœurs primitives. Là se dévoilent, dans toute la naïveté de leurs vertus et de leurs défauts, le robuste et laborieux Bulgare, au cœur mieux doué que l'esprit; le Serbe paresseux, mais poète et guerrier intrépide; le simple et obstiné Bosniaque; le Monténégrin, libre penseur au village, renard aux mille ruses dans le combat, mais vainqueur généreux; l'astucieux et indomptable Albanais; le doux et spirituel Valaque; le Grec à la fois économe et magnifique,

enthousiaste et raisonnable, aventureux et prudent. Mais, pour entreprendre un pareil voyage, il faut autre chose qu'une curiosité de touriste. Il faut se préparer à toutes les privations, savoir coucher en plein air, vivre de fruits comme un anachorète, et risquer sa vie comme un soldat. Si on ne craint pas de s'exposer, à travers les repaires de klephtes, aux hasards d'une telle excursion, on fait sa provision de vivres et on se procure un guide pour la route; une petite boussole même, pour s'orienter au besoin, n'est point chose superflue. Il faut se garder d'emporter des armes brillantes; un fusil simple, un poignard et des pistolets communs doivent suffire. Les brigands laisseront passer le voyageur ainsi armé en lui souhaitant bonne fortune, *dobra sretja;* peut-être même l'inviteront-ils à partager leur repas sous le rocher. Il ne faut pas non plus, comme dans un voyage d'Asie, prendre le turban et l'habit osmanli. Ici le Turc n'est plus chez lui, il est seulement campé. Si donc l'on veut être respecté de tous, on doit revêtir le magnifique costume grec ou garder l'habit franc. Comme on est assez exposé à s'égarer, même avec un guide, il ne faut pas manquer non plus de se munir de cartes : les meilleures sont celles de Trommelin et Lapie, qui embrassent en seize feuilles toute la Turquie d'Europe.

On monte ces chevaux slavo-tatars, maigres et petits, qui semblent n'avoir que le souffle et

qui vont comme le vent. A peine le cavalier a-t-il un pied dans l'étrier qu'il est emporté au galop. Nos belles voitures à vapeur, marchant sur des lignes de fer, vont-elles aussi vite? Je ne sais; mais elles offrent certainement aux hommes lassés de la vie casanière moins de jouissance qu'une caravane ainsi lancée. Au lieu de grandes routes, à peine trouve-t-on des sentiers; là où manque un pont, ce qui n'est pas rare, le voyageur n'a qu'à pousser sa monture dans le torrent, sans s'inquiéter de la profondeur, et le cheval le transportera fidèlement vers l'autre rive, à gué ou à la nage, peu lui importe. Si l'on persévère quatre ou cinq jours, cette manière de voyager ne tardera pas à séduire; bientôt on comprendra tout le charme de la vie nomade, on comprendra l'Orient, pays des pèlerins et des *sophis*, où l'homme ne regarde sa maison que comme une tente, son existence que comme une halte passagère, pour laquelle il est superflu de s'entourer de tant de meubles et de choses prétendues confortables à l'usage de notre Europe. Le soir on cherche, pour y camper, un lieu pittoresque, une colline, un platane près d'une source; on enfonce dans le sol la lance à boule dorée, d'où se déroule la toile de lin qui doit abriter le voyageur. On s'étend sur le sein maternel de cette vieille terre qui nourrissait nos premiers aïeux, comme elle nourrira nos derniers descendants. Un tapis préserve de l'humidité du sol, sans en-

lever ce qu'a d'embaumé le contact des gazons fleuris. Aux lèvres le tchibouk, près de soi une amphore de vin grec, on regarde se coucher le soleil, et dans un repos total, partagé en ce moment avec toute la nature, on attend le repas du soir. Vous êtes dans le désert, mais en même temps sur le grand chemin du monde; tout *frère,* c'est-à-dire tout homme qui passe, s'arrête, ou vous envoie la *temena*, ce magnifique salut oriental qui consiste à s'incliner en posant la main sur le cœur, et à se redresser en la portant au front, comme pour dire : Ami, mon cœur t'est dévoué, et mon esprit t'élève vers le ciel. Si vous prenez votre repas, souvent le passant s'invitera lui-même, et viendra s'asseoir à votre table de gazon. Si c'est vous qui passez, on vous appelle, on vient vous prendre; il faut que vous partagiez le repas de vos frères inconnus, bergers ou marchands, grands ou pauvres, n'importe, ils sont vos égaux, et il est si naturel que des frères partagent ce qu'ils ont.

La nuit venue, Européens et Greco-Slaves se rangent autour du foyer improvisé, et la conversation se fait souvent en qnatre ou cinq langues. Si les environs du campement sont infectés de chakals et de sangliers, au lieu d'élever une tente, on suspend avec des cordes son hamac entre des arbres; d'un tapis étendu on se fait un dais pour se préserver de la rosée, et l'on s'endort en sécurité. Dans les plaines situées entre Constanti-

nople et le Taurus ou les Balkans d'Europe, ces précautions deviennent même inutiles; le climat y est d'une douceur extrême, et les animaux sauvages ne se hasardent que rarement dans ces longues steppes nues.

Le matin, le soleil se lève sans aurore et inonde subitement la terre de ses rayons. Un léger cri du guide fait accourir vos petits chevaux arabes et slaves, aux yeux à fleur de tête, au front saillant et aigu. Vous partez, et, s'il le faut, votre monture ira jusqu'au soir sans broncher, sans s'arrêter même pour boire. De distance en distance, on rencontre quelque tombeau turc, avec ses deux colonnes debout, que, sous le crépuscule, on pourrait prendre de loin pour deux raïas qui causent. Parmi ces colonnes, il y en a de très-belles, et même d'antiques, en marbre blanc; presque toujours elle sont penchées: qui sait si par là les anciens imans ne voulaient pas indiquer la chute du guerrier retombant au sein de la terre? Ces sépulcres alternent sur les routes avec les fontaines. Quelquefois celles-ci sont couvertes d'un tronc d'arbre creusé, ou d'une grosse pierre forée et plantée sur l'orifice du puits. On trouve de ces pierres qui sont d'élégants chapiteaux pareils à ceux qui ornent les gracieuses fontaines des petites rues déterrées de Pompéïa. Au-dessus de ces puits, les Grecs et les Bulgares du désert ont soin d'entretenir, pour l'usage de

leurs caravanes, un balancier et un sceau formés d'un tronc d'arbre.

Autant ces plaines sont tristes et dépouillées, autant les villages sont frais et riants. Voyez ces musulmans gréco-slaves de la Bosnie, de la Macédoine et de l'Albanie : le silence règne dans les rues désertes ; mais ces bosquets qui entourent, qui cachent presque chaque maison, ces arbres qui entrelacent autour des fenêtres et des portes leurs branches chargées de fruits, ces eaux courant sous l'herbe haute, comme à la dérobée, vers la cabane qui sert de bain à la famille, tout cet ensemble, enfin, porte un caractère d'innocence, de pureté calme, qui ramène la pensée vers les jours des patriarches. Si l'on entre dans un village chrétien, par exemple dans un *celo* bulgare, on n'y remarque pas le même luxe de végétation, parce que le Bulgare, exploitant toute la campagne, ne peut consacrer autant de soin à l'entourage de sa demeure ; et puis il est raïa, il tremble de paraître riche, il enfouit sous le sol sa hutte de branchages. Mais attendons le soir. Dès que la nuit approche, on voit descendre de toutes les montagnes voisines les bergères et les enfants ramenant du désert leurs innombrables troupeaux. A leurs chants joyeux se mêlent le bêlement des moutons, des chèvres, le mugissement des grands buffles et le tintement de la sonnette des vaches-mères. Chaque *baba* (femme de ménage bulgare), debout sur le seuil

de sa cour, compte le bétail au passage, et se prépare à traire le lait. Alors se révèle toute la magie agreste des Balkans.

En Orient même, où l'hôte est un être si sacré, l'hospitalité des Bulgares est proverbiale, elle ne peut être comparée qu'à la *philoxenia* des Grecs. C'est grâce à cette hospitalité que les coins les moins fréquentés de l'empire deviennent abordables pour le voyageur. En Serbie, il en est de même : dès que sont dissipés les premiers soupçons que provoque nécessairement l'arrivée d'un inconnu chez des hommes qui ont été longtemps esclaves, dès qu'ils se sont assurés qu'on ne leur veut pas de mal, ils sont tout à l'étranger. Le Serbe offre à son hôte la place d'honneur au foyer, le consulte pour les lois de l'état, comme pour l'organisation de sa famille. Dans toutes les cabanes où entre l'étranger, les petits enfants viennent à lui en souriant, au lieu d'aller se cacher, comme font les enfants des Turcs. S'il visite un riche citoyen, la maîtresse de la maison se présente d'abord pour lui baiser la main, et il ne peut échapper à cette triste politesse de l'Orient qu'en élevant la main et la posant à la grecque sur son cœur. Introduit dans la salle d'honneur, qui sert en même temps de chambre à coucher, sans laisser, ainsi que doivent faire les Turcs, leurs souliers sur le seuil, il s'avance, en Franc libre, sur les beaux tapis

rouges, et va se placer, en face du *knèze* ou chef, sur des coussins de velours.

L'habitant des villes n'exerce pas l'hospitalité avec moins d'empressement que le montagnard. Pour héberger le Franc, il vient souvent le chercher au *hane* (1), que l'on quitte sans regret, car tout ce que le voyageur peut se procurer au *hane*, c'est une chambre vide pour lui et une place à l'écurie pour son cheval. Il faut aller à la *mehana* (2) prendre ses repas; et si c'est l'hiver, dans une chambre sans vitres, on n'a pour se préserver du froid qu'un *mangal*, plat de braises qu'il faut renouveler sans cesse. Content de quitter un tel gîte, vous suivez votre nouvel hôte, dont la famille regarde comme une fête votre entrée sous son toit. Ce jour-là une activité inaccoutumée règne dans cet intérieur d'ordinaire si monotone. Pour vous honorer, votre hôte invite tous ses voisins. Le chef de la maison, qui mange presque toujours à part, trop respecté de la famille pour qu'elle ose partager son repas, ce pontife du foyer descend cette fois jusqu'à la table commune. Le *raki* (eau-de-vie de prunes ou de cerises sauvages) circule d'abord, dans un gobelet grossier chez le pauvre Bulgare, mais, chez l'Albanais, le Grec, le Slave-Macédonien, dans une belle et ancienne coupe, souvent dorée, où

(1) Hôtellerie.
(2) Restaurant oriental.

ont bu les aïeux. Transmise aux convives par le père, qui la vide le premier, elle passe à la ronde. On mange au même plat, mais avec beaucoup plus de propreté qu'un Franc ne le croirait possible. Le dîner fini, les toasts commencent, car l'Oriental ne boit qu'avant et après ses repas, et rit de nous voir boire en mangeant. Si les libations se prolongent longtemps, c'est que le Grec et le Slave aiment la conversation, et que le vin l'anime. L'ancien de la famille se lève enfin de table, en disant : Nous nous sommes assis honnêtes, nous nous levons en tout honneur. De la salle (*hoda*) on passe au *tchardak* (espèce de belvédère), où les pipes et le café ne tardent pas à être apportés. De même qu'en Orient on boit à la même coupe, ainsi l'on fume, en signe de respect, au même tchibouk, que l'on se passe de main en main. Aussitôt après le coucher du soleil, l'étranger est conduit dans l'appartement qui lui est destiné, et sur le seuil de sa chambre les enfants, de préférence les jeunes filles, veillent toute la nuit comme des anges silencieux, en se relevant les unes les autres jusqu'au jour, pour entretenir le feu et garder le sommeil de leur hôte.

D'autres fois, au lieu d'un pareil accueil, le voyageur ne trouve le soir, au bout de sa route, qu'un *hane* désert et ruiné, où, seul avec son guide, il étend son grabat et mange les provisions dont il s'est pourvu. Ce cas se reproduit fréquem-

ment en Romélie, en Bosnie et vers le bas Danube, où les Russes ont tout détruit. Mais souvent aussi il rencontrera dans ce *hane* abandonné une compagnie de *palikares*, et l'arrivée d'un *vrai Franc* éveillera chez eux une gaieté, une verve poétique où se révèlera tout le moderne hellénisme. Tantôt ce seront des danses mimiques et à caractères, comme l'Europe n'en connaît plus; tantôt ils raconteront quelque légende des anciens temps de *la ville*, c'est-à-dire de Stambol, qui égalera en luxe d'images les plus merveilleux contes de l'Asie; ou bien ils se livreront à des exercices où éclate leur admirable souplesse, et où l'on reconnaît tous les jeux décrits par Homère. Puis, s'accompagnant de la lyre de leurs frères *barbares*, comme quelques-uns appellent encore les Slaves, c'est-à-dire de la *gousla*, ils chanteront leurs derniers combats. Au milieu du silence profond des auditeurs assis en cercle autour du feu, passe et repasse, pleine de vin pourpré, l'énorme *tchoutoura*, bouteille en bois ciselé, dont le bouchon, de bois aussi, ferme si hermétiquement l'orifice, qu'on a peine d'abord à le croire séparé du vase. Peu à peu tout s'anime, la réserve fait place à l'abandon, et alors devient claire la grande, l'éternelle antithèse entre l'Orient et l'Occident. Le raïa greco-slave a plus de perspicacité, il embrasse, grâce à son esprit naturel, un plus vaste cercle de faits que nos paysans occidentaux : de là toutes les

questions dont il accable les voyageurs étonnés sur les événements et les institutions de l'Europe civilisée, et les observations, toutes plus ou moins malignes, faites *à parte* sur chacune de leurs réponses. L'Oriental admire le *Frankistan* pour ses lumières et pour la discipline formidable de ses troupes, mais il le croit impie, novateur, sans respect pour les mœurs et la vieillesse. Notre costume le fait sourire, nos rapides saluts lui paraissent sans dignité, nos danses efféminées le révoltent, notre galanterie lui semble une prostitution; les statues, la musique instrumentale, transforment pour lui nos églises en temples d'idoles; nos théâtres lui paraissent une insulte au Créateur. Il appelle tyrannie notre manière de traiter les domestiques, et ne peut comprendre les nuances si variées de notre état social. En effet, dans ce pays, où le dernier raïa et le capitaine causent ensemble sur le même pied, les gens pauvres n'ont pas à supporter les mêmes humiliations que chez nous, et la classe ouvrière ne peut éprouver les irritations d'amour-propre qu'excitent parmi nos travailleurs le luxe et le ton dédaigneux de la bourgeoisie et de l'aristocratie. En Turquie, les valets ne sont que ce qu'étaient les pages de notre féodalité, des enfants que des familles d'un rang égal se confient entre elles; de cette domesticité on peut s'élever aux plus hautes positions. Quant aux esclaves des musulmans, ils ont aussi de très-grandes

facilités pour sortir de leur état, qu'on ne peut nullement comparer à celui des nègres de nos colonies.

VII.

Les Greco-Slaves, beaucoup plus rapprochés de la nature qu'aucune autre race européenne, ont par là même conservé dans leurs mœurs de nombreuses traces de la vie antique, beaucoup de poésie primitive, comme aussi beaucoup de superstitions. Chez eux, les nymphes et déités locales du rocher, de la source, de la montagne, de la ville ou du foyer, n'ont pas cessé d'être vénérées sous le nom d'*anges* et de *génies*. Le génie (*sticheion*) se manifeste de diverses manières dans les lieux qu'il protège; tantôt il apparaît sous la forme d'un serpent, tantôt un souffle aérien, une lumière nocturne, révèlent sa présence. Les sorcières thessaliennes font descendre la lune des cieux, et l'astre transformé en génisse leur donne un lait qu'elles emploient dans les opérations magiques. La foi dans les talismans est universelle. Chrétiens et Turcs, dans leurs maladies, avalent des papiers enchantés, ou boivent de l'eau que les sorciers ont bénie en y plongeant deux

cailloux sacrés, emblèmes de deux génies, mâle et femelle. Les Slaves portent souvent dans leurs poches du poivre rouge ou de la corne de chamois pour se préserver du *mauvais œil*. De là la défense faite par les Turcs aux ghiaours de regarder leurs étendards.

Dans ce théocratique Orient, où la religion est restée la base des mœurs, toutes les fêtes nationales sont des fêtes religieuses. Les Greco-Slaves ont, dans l'année, deux grands jours, celui de Pâques et celui de Noël ou de l'Épiphanie, nommés, l'un *fête des Lumières*, l'autre *fête du Jourdain* ou de la *Bénédiction des eaux*. La veille de Noël, chaque famille se procure un pain sans levain, dit *tchesnitsa*, et fait rôtir un cochon tout entier ou quelque autre animal; on appelle ces mets *pesivo petchenitsa* (le rôti par excellence). La nuit se passe à l'église, ou plutôt dans l'enceinte qui l'environne. Là tout le peuple est réuni; et quand, caché par les voiles qui dérobent le sanctuaire à tous les regards, le *papas*, au milieu de la liturgie, fait retentir les solennelles paroles : *Mir bojiï, Christos se rodi* (paix de Dieu, le Christ est né)! alors la population se sent électrisée, et tous répètent d'une voix de tonnerre : *Vo istinou rodi* (il est véritablement né)! Puis chaque voisin embrasse son voisin, l'ennemi cherche son ennemi, pour lui donner, en l'embrassant, la *paix de Dieu*; même les époux, s'ils se rencontrent, sont forcés d'échanger un baiser en

public. De retour au foyer, la famille réunie s'embrasse encore, et, chacun tenant à la main une bougie allumée, on se met à table. Le chêne coupé pour faire cuire ce repas de l'aurore n'a pas été brûlé entièrement; le premier visiteur qui se présente le matin est prié de frapper de son bâton sur cette bûche sacrée; il le fait en disant : A vous autant de chevaux, de moutons, de vaches, que cette bûche a donné d'étincelles! L'accent plus ou moins affectueux avec lequel il prononce cette bénédiction est un augure plus ou moins favorable pour la famille. Les tisons non consumés sont alors éteints et réservés pour être suspendus aux branches des jeunes arbres fruitiers, qu'ils feront prospérer.

La Pâques, en grec *lampri* (jour de lumière), commence de même à minuit, quand le pope du fond de la *cella* a crié : *Christos anesti* ou *voskres* (le Christ est ressuscité)! A ces mots, tout le monde répond : *Vo istinou voskres* (vraiment ressuscité)! et, comme à Noël, ce ne sont partout que fraternels embrassements. L'*anaphora* (pain bénit) est partagé entre tous; on s'invite pour manger l'agneau, que chaque famille, même la plus pauvre, n'a pas manqué d'immoler. Les villages et les montagnes retentissent de coups de carabine, et du cri : *Vo istinou voskres!* Les passants qui se rencontrent se présentent des œufs de Pâques et les choquent l'un contre l'autre; l'œuf cassé appartient à celui qui le brise, et qui

tire de cette circonstance un augure de longévité pour lui-même. Cet usage grec est passé jusqu'à Pétersbourg, à travers tous les pays slaves. En Serbie et en Bulgarie, les réjouissances pascales ont ordinairement pour théâtre le foyer domestique; car, à cette époque de l'année, la nature extérieure, engagée dans sa dernière lutte contre les vents du nord, est encore inhospitalière; vers le sud, au contraire, les festins se célèbrent en plein air sous des tentes. Durant la sainte semaine, l'Albanais et le Monténégrin cessent de guerroyer; c'est la trève qu'avaient coutume d'observer chaque dimanche nos châtelains féodaux. Mais les haines héréditaires ne tardent pas à se jurer de nouveau sur la tombe des aïeux. Le lundi ou le mardi après Pâques, on se rend au cimetière; chaque famille porte une tablette généalogique, transmise d'âge en âge, où sont écrits les noms de ses morts, et qui ressemble assez aux dyptiques des anciennes catacombes latines et grecques. On allume sur les tombeaux des bougies ou des lampes, et la journée se passe en prières funèbres pour les âmes des défunts. Alors on songe aussi à leur mémoire terrestre; on exalte ce qu'ils ont fait de bien, et, pour perpétuer leur noble sang, on cherche de dignes alliés; les mariages se concluent, ainsi que les *fraternités*. Cette dernière institution, que les Greco-Slaves ont seuls conservée en Europe, consiste dans une adoption solennelle, comme frère ou

comme sœur, de la personne que l'on préfère. Pendant cette belle cérémonie, bénie par le prêtre comme un mariage, ceux qui s'aiment se tiennent par la main, et par-dessus la tombe de leurs pères se mettent mutuellement sur la tête une couronne de feuilles nouvelles; puis ils se donnent le baiser d'union, qui les rend l'un pour l'autre *pobratim*, frères ou sœurs d'adoption, *pootchim*, *pomaika*, mères ou pères adoptifs. Ainsi liés, les frères et pères en Dieu sont tenus de s'entr'aider en toute occasion suivant leurs moyens, jusqu'à l'année suivante, où ces mêmes liens se renouvellent, à moins qu'on ne préfère les contracter avec d'autres personnes. Ces liens ne sont plus indissolubles comme il paraîtrait qu'ils l'étaient autrefois, mais ils ne sont pas moins sacrés, et le Serbe comme le Bulgare n'ont point de formule de serment plus solennelle que de jurer par leur frère adoptif. L'institution du *pobratstvo* (*syn-adelphotis*) a chez les klephtes un caractère encore plus chevaleresque : deux klephtes qui ont formé cette alliance sont unis à la vie et à la mort. Un klephte attaqué par les Turcs doit échapper avec son *pobratim*, ou succomber avec lui; ils sont devenus solidaires et inséparables, comme Oreste et Pylade.

Chez les peuples pasteurs des montagnes, ainsi que chez ceux du nord, les mœurs sont empreintes d'une grande rudesse. Les Slaves danubiens et les Moldo-Valaques ont souvent de

sanglantes visions. Les populations de la Serbie et de l'Hertsegovine ont conservé plus d'une sombre légende d'âmes condamnées, après la mort, à errer sur la terre pour expier leurs fautes, ou même à se renfermer dans le sépulcre, pour y faire vivre les *voukodlaks* ou vampires. Le *voukodlak* (littéralement loup-garou) dort dans sa tombe, les yeux ouverts, le regard fixe; ses ongles et ses cheveux croissent, un sang chaud court dans ses veines. C'est aux nuits de pleine lune qu'il sort pour faire ses courses, et sucer le sang des vivants, en leur ouvrant la veine dorsale. Quand un mort est soupçonné de quitter ainsi sa couche, on le déterre solennellement : s'il est en putréfaction, le pope se borne à l'asperger d'eau bénite; s'il est rouge et sanglant, on l'exorcise, et, en l'inhumant de nouveau, on lui plonge un pieu dans la poitrine, pour qu'il ne bouge plus. Autrefois les Serbes criblaient de balles la tête du cadavre, puis brûlaient le corps. Ils ont aujourd'hui renoncé à ces vengeances, mais ils répètent encore que les corbeaux les plus affamés fuient loin de ce cadavre vivant, sans même oser le toucher du bout de leur bec. La Thessalie, l'Épire et les *Vlachi* du Pinde connaissent une autre espèce de vampires dont parlait déjà l'antiquité : ce sont des hommes vivants en proie à une sorte de somnambulisme, qui, saisis par la soif du carnage, sortent la nuit de leurs huttes de bergers, et courent la campagne, déchirant de leurs morsures

tout ce qu'ils rencontrent, hommes ou bestiaux Ces *voukodlaks*, avides surtout du sang frais des jeunes filles, s'accouplent, dit le peuple, avec la *viechtitsa*, gnome femelle, fantôme aux ailes de feu, qui descend la nuit sur le sein des braves endormis, les étreint dans ses embrassements, et leur communique sa rage; quelquefois aussi, changée en hyène, la *viechtitsa* emporte aux bois les petits enfants.

Toutes ces terreurs d'hiver se dissipent peu à peu devant le sourire du printemps. La résurrection de Lazare devient, dans les chansons des paysans, le symbole de la renaissance de la nature. Le lendemain du dimanche des Rameaux, les jeunes filles, au lever du soleil, rassemblées avec leurs amphores autour de la *tchesma* (fontaine), chantent l'eau délivrée de la glace, le ruisseau troublé, auquel l'œil ardent du cerf, image du soleil, rend, en s'y mirant, la limpidité. Puis, quand vient le soir, assises à la porte de la chaumière paternelle, elles répètent : « O saint George, ta fête est prochaine; mais en revenant m'amène-t-elle un époux? Oh! puisse-t-elle ne plus me trouver chez ma mère! Puissé-je être morte ou fiancée! » La veille de la Saint-George arrive. Alors les femmes mariées s'en vont cueillir des herbes printanières, surtout celles qui entrent dans la composition des philtres d'amour; elles jettent ces plantes dans l'eau puisée sous la roue du moulin, emblème de la roue de la Fortune,

et le lendemain à l'aurore elles se lavent avec cette eau, espérant rajeunir comme la nature, dont elles aspirent ainsi les sucs mystérieux; ensuite elles s'attachent derrière l'oreille ou se mettent à la ceinture des bouquets de fleurs nouvelles, et s'en vont à l'église. Pendant ce temps, chaque père de famille fait couler devant sa porte le sang d'un agneau; on sert cet agneau rôti tout entier au grand repas domestique qui se donne en l'honneur de saint George, patron des tribus slaves, et représentant général des laboureurs. Cette fête, une des plus populaires parmi les Slaves danubiens, arrive vers la fin d'avril; elle est, comme le *sémik* des Russes, destinée à célébrer le retour du soleil, en même temps qu'à honorer un pieux anniversaire. A partir de ce jour, le paysan de la péninsule ne couche plus qu'en plein air, sous ses hangars ou *tchardaks*, kiosques champêtres ouverts de tous côtés : à ses yeux, le dragon tué par saint George est vraiment le génie noir et glacé de l'hiver. C'est après la Saint-George que les bergers partent avec leurs tentes et leurs troupeaux pour le désert, et les *haïdouks* ou klephtes pour la montagne. C'est aussi à cette époque qu'ont lieu les grandes assemblées nationales des tribus libres de la Turquie. Dans ces assemblées, qui rappellent les champs-de-mai de l'ancienne France, on arrête, comme chez les Gaulois du temps de Clovis, le taux de l'impôt que doit payer chaque tribu dans l'année; ou, si l'on est en guerre,

on trace le plan de la prochaine campagne. A ces réunions, qui se tiennent dans certains couvents privilégiés, le laboureur et le marchand se rendent d'une distance de cinquante à soixante lieues. Le premier jour èst voué aux prières ; le commencement et l'issue des offices sont annoncés par des salves de carabines ; on couche en plein champ autour du monastère ; on prie, on délibère, on danse, et le peuple dans ses hymnes célèbre deux choses que jamais Oriental n'a pu séparer, son Dieu et sa patrie. La *slivovitsa* (eau-de-vie slave) coule en abondance ; des chèvres, des moutons entiers sont cuits et servis sur l'herbe. Les cimetières, autour desquels se tiennent ordinairement ces réunions, sont ornés çà et là de drapeaux de diverses couleurs ; et, comme pour réjouir les mânes plaintives, on se livre sur les tombes à des divertissements variés.

Pendant ce temps, les vieillards discutent gravement des plans politiques ou des projets d'alliances entre les familles ou les villages. Chacun parle à son tour et motive son vote. Il y a parmi les capitaines de la tribu des orateurs pleins d'éloquence, parfois des Gracchus, dont les moines sont obligés de tempérer la fougue. Le clergé slavo-grec, avec des dehors plus austères que le nôtre, est cependant beaucoup moins séparé du monde civil. Non salarié par l'état et très-pauvre, il est obligé de vivre davantage avec les populations, de s'associer à toutes les douleurs comme

aussi à toutes les joies des hameaux; il est l'hôte nécessaire de tous les festins, il est le juge de toutes les querelles. Soumis par des barbares étrangers au christianisme, les Slavo-Grecs n'ont sauvé leur nationalité, à travers les âges, qu'en la cachant au fond du sanctuaire, en investissant, à l'instar des Gaulois de l'époque mérovingienne, leurs évêques de tout le pouvoir civil laissé à leurs cités conquises, et en les proclamant *despoti, vladikas*. Mais le *despote*, ou mieux l'*igoumène*, présent aux fêtes nationales, n'en trouble point la gaieté, comme ce serait souvent le cas si un semblable usage existait dans nos communes rurales. Sans se mêler aux danses, il les regarde en spectateur satisfait.

C'est qu'au lieu d'affaiblir la morale publique, ces danses la fortifient et élèvent les âmes vers l'héroïsme. Voyez les *palikars* grecs et les *iounaks* slavons préparer leur danse, ils se placent sur deux lignes dans une plaine ouverte: chacun saisit son voisin par la ceinture, en lui tendant un mouchoir blanc. Alors commence le *kolo* (danse du cercle), qui va s'élargissant toujours, entraînant par centaines, dans sa course circulaire, tous ceux qu'elle trouve sur son passage. Ailleurs, dans quelque coin de la plaine, au son de la *gousla*, s'exécute une danse plus paisible, celle de l'*oie*, où le danseur et la danseuse isolés tracent des cercles de plus en plus étroits l'un autour de l'autre. On voit aussi danser la *valaque*

(la *momatchka igra* des Bulgares), qui consiste à tourner sur les talons en se baissant et se relevant, puis à sauter en rentrant les genoux et en faisant claquer les doigts. Cette danse se retrouve chez les paysans de la Moscovie; burlesque et disgracieuse, malgré la naïveté de ses figures et la prodigieuse souplesse avec laquelle on les exécute, elle semble avoir été inventée pour des peuples satyres. Les Grecs ne daignent pas danser la *valaque;* mais, là-haut sur la colline, voyez-les exécuter leur terrible *pyrrhique*, appelée aussi l'*albanaise,* qui fait trembler au loin la terre et inonde de sueur l'homme le plus fort. Celui qui la mène frappe du pied en cadence, et tous ceux qui le suivent l'imitent, tantôt en brandissant leurs sabres nus, tantôt en élevant leurs bras entrelacés.

Dans l'ancienne société hellénique, chaque danse était, pour ainsi dire, un récit, le résumé d'un drame; chacune avait un caractère; il fallait que la pantomime suppléât la parole, et fût assez claire pour faire comprendre le sujet. L'art de la danse, devenu ainsi une véritable étude, atteignit chez les anciens Grecs une haute perfection, dont il est douteux que nos danses modernes approchent. Chaque province grecque a encore aujourd'hui sa danse locale toujours figurée, et qui semble n'être que le souvenir dénaturé d'une pantomime religieuse d'avant le christianisme. Les paroles chantées qui accompagnent cette pan-

tomime, retracent presque toujours un événement récent qui intéresse toute la province; cette chanson accompagne constamment la danse faite pour elle, et l'une ne tombe jamais sans l'autre en désuétude. Le plus remarquable débris des antiques *théories* helléniques est la *romaika*, dont la simple voix ou le son du théorbe règlent les mouvements cadencés. Homère décrit en vers magnifiques cette danse, qu'il place parmi les sujets sculptés sur le bouclier d'Achille. Les figures de la *romaika* rappellent encore, comme jadis, les détours du labyrinthe, où le fil d'Ariane dirigeait Thésée contre le monstre. Le trouble de l'amante de Thésée revit entièrement dans l'éloquente pantomime de la jeune coryphée, qui dirige, en agitant un mouchoir blanc, la longue chaîne de ses compagnes, se porte en avant, en arrière, s'élance, puis reploie en spirale cette belle guirlande, dont elle est la tête et la fleur. Les Slaves ont modifié, sous le nom de *kolo*, cette antique danse athénienne. Ils ont de même emprunté leur musique aux peuples grecs, et la *gousla* paraît être le seul instrument d'origine vraiment slave. Cette grossière guitare est de bois dur taillé en forme de demi-poire et garni en cuivre, avec un long cou à tête de cygne ou de bélier, Sept ou dix cordes en crin de cheval, étendues sur un tympan de fine peau, et qu'on touche avec les doigts, complètent l'instrument. A défaut de la flûte d'Albanie, la *gousla* dirige les danses, qui,

tantôt douces et fraîches églogues, tantôt turbulentes tragédies, excitent l'étonnement d'un Européen. Si, tout altérées qu'elles sont, ces danses, exécutées dans leur simplicité rustique, offrent pourtant une si profonde poésie, que deviendraient-elles, rehaussées on transformées par l'art? Et combien ne doit-on pas regretter qu'on n'ait pas encore songé à les réhabiliter! Malheusement les Greco-Slaves civilisés, c'est-à-dire *francisés*, dédaignent ces jeux, transmis par la sainte et noble antiquité; ils regrettent de ne pas connaître les danses de nos salons, et rougissent d'eux-mêmes comme s'ils n'étaient que des barbares. C'est ainsi que le mépris des Francs pour des mœurs qu'ils ne comprennent point égare les libéraux d'Orient, et les porte à dépouiller leur pays de tout ce qui en constituait la poésie et la vitalité.

VIII.

L'organisation sociale des Greco-Slaves n'est pas moins digne d'attention que leurs mœurs. Le génie de ces peuples les appelle impérieusement à l'association, à la vie communale, aux formes représentatives. Redoutant l'impuissance

de l'individu livré à lui-même, ils agissent toujours ensemble, et s'unissent pour la moindre entreprise. Sauf les époques d'anarchie et d'illégalité, la commune orientale s'est toujours administrée elle-même, nommant ses propres juges et les percepteurs de l'impôt. Il en était ainsi sous l'empire grec, et les sultans, avant la prétendue réforme, maintenaient de tous leurs efforts cet état de choses. Les kalifes arabes s'étaient empressés d'introduire dans leurs codes ce principe fondamental des antiques libertés grecques, d'après lequel toutes les charges imposées aux localités par le gouvernement central, en y comprenant la levée des recrues militaires, doivent être réparties dans chaque commune par la commune même. De cette manière, une fraternelle solidarité avait pu s'établir entre les membres de la commune, devenue une grande famille; mais à ce degré s'arrêta le développement de la civilisation greco-slave, et encore aujourd'hui ces peuples ne conçoivent que très-confusément les idées générales d'empire, d'état, de religion. En revanche, ils ont conservé beaucoup mieux que les Occidentaux les traditions locales et les observances héréditaires, en un mot, les mœurs. Un fait remarquable n'a pas peu contribué au maintien des vieilles coutumes : c'est le respect que les Greco-Slaves vouent aux vieillards, et l'influence que ceux-ci exercent parmi leurs concitoyens. Tout raïa de soixante ans ne paye plus

de *haratch*, et le Turc même qui le rencontre lui passe la pipe et lui sert le café. Une telle déférence pour l'âge assure au père une autorité qu'il n'a point parmi nous. Cette royauté domestique et l'obéissance des enfants aux désirs des *anciens*, que leur âge rend amis du repos, servent de frein à l'ardeur inquiète qui entraîne l'Oriental vers la vie nomade, et opposent un puissant remède à cette fièvre d'*individualisme* qui mine la société européenne.

Il ne faut qu'examiner rapidement les institutions de ces peuples pour se convaincre qu'elles sont restées à l'état patriarcal. Souvent un village greco-slave se compose d'une seule famille qui se gouverne elle-même, et ne communique avec les grands pouvoirs du pays que par son chef, en grec *géronte*, en slave *staréchine*. Ce juge ou père n'est pas toujours le plus vieux de la famille : son pouvoir lui vient de l'élection ; il a été placé sur le fauteuil par l'assemblée domestique, solennellement réunie sous les *icones* (1) héréditaires. On a choisi le plus sage, le plus expérimenté, et c'est en vertu de ce mandat que le géronte dirige les travaux, garde la caisse, fait les prières, paye les tributs à Dieu et à l'empereur. Si la famille vient à n'être plus contente de son chef, ou si l'âge a affaibli ses facultés, elle en proclame un autre. Quand plusieurs familles ne sont

(1) Images saintes.

plus assez nombreuses pour pouvoir vivre chacune isolée et indépendante, elles s'agglomèrent en un seul lieu, et jurent le *zadrouga*, serment qui les oblige à s'entre-défendre; telle est, dans la Bulgarie, l'origine de toutes les municipalités. Les cabanes sont réunies, et une haie commune sert de rempart. En Serbie, au contraire, les huttes sont éparses, cachées dans l'épaisseur des bois et dans les gorges des montagnes, et les Turcs, même au temps de leur puissance, ne se hasardèrent jamais près de ces villages que par troupes considérables; car, si le mahométan avait pour maxime qu'il est permis de tuer un ghiaour, le Serbe de son côté ne croyait pas pécher en tuant un Turc. Le staréchine de chaque famille distribue à ses enfants et à ses frères les vêtements et la nourriture; il les réprimande quand ils ont commis des fautes. Prêtre du foyer aux grandes fêtes, il prend l'encensoir, et, entouré des siens, encense l'*iconostase*, autel des patrons de la race. Aux repas sacrés de l'Épiphanie et de Pâques, un cierge brûle devant lui, et chacun vient respirer la fumée de la cassolette d'encens qu'il tient durant la prière.

Ainsi le foyer vital de la civilisation de l'Orient est la famille: sur cette petite république patriarcale est modelée toute la hiérarchie administrative. Les staréchines de plusieurs villages, rapprochés par l'intérêt, la position, les besoins, élisent pour présider leur tribunal de police un

d'entre eux, qui prend le titre de *knèze* ou prince. La grande cabane de ce prince, appelée *konak* (palais), est le plus bel édifice de la *knéjine* ou principauté; elle est ceinte de palissades avec des *tchardaks* pour les juges, et des huttes pour les *momkes*, soldats, exécuteurs des arrêts. La sentence est subie sur l'heure, à moins que le condamné n'en appelle à l'évêque, au pacha, ou, si c'est en Serbie, au sénat de la contrée. Quand il s'agit d'asseoir un nouvel impôt, le visir ou la régence chrétienne, s'il y en a une, n'a d'autre moyen légal, pour obtenir le concours des familles, que de convoquer une assemblée générale de tous les staréchines : alors chaque famille envoie son chef voter ce qu'elle a décidé elle-même dans le cercle domestique. Ces parlements, appelés *skoupchtinas*, deviennent ainsi l'organe en dernier ressort de la volonté du peuple, et les fidèles gardiens de tout ce qu'il a conservé, de tout ce qu'il reconquiert peu à peu d'indépendance politique (1).

Chez nous, la portion de souveraineté qui revient au peuple est surtout exercée par les villes et la bourgeoisie; dans l'Orient européen, où il n'y a que des familles et des tribus, les cités sont

(1) Cette organisation n'existe plus malheureusement que de nom dans beaucoup de localités; elle est paralysée depuis l'abolition de l'*Armatolis*, milice locale composée de raïas, qui seule pouvait imposer aux pachas le respect des droits communaux.

nulles en tant que cités. Ceux d'entre les habitants qui ont brisé le lien de communauté de la famille, afin de vivre isolés avec leurs femmes et leurs enfants, payant, travaillant, dépensant pour eux seuls, sont méprisés par le paysan comme des transfuges passés aux mœurs étrangères. Après avoir répudié leur vraie famille, ils sont forcés, pour échapper aux périls de l'isolement complet, de s'en choisir une autre; mais c'est une famille factice. Sous le nom de *confrérie*, chaque corps de métiers forme une association gouvernée par des statuts particuliers, exactement comme nos corporations du moyen-âge, obéissant à un chef ou juge élu par tous, qui répond de ses confrères devant l'autorité, et siége par là même, comme un des staréchines, dans le conseil du district. Mais ce juge n'est pas un staréchine de race, un chef de dynastie; il ne représente que des intérêts mercantiles, des ménages isolés, étrangers les uns aux autres; il est faible; car ce qui distingue les Greco-Slaves, c'est le culte pour la pureté du sang, pour les races sans mélange; et tandis que, dans les vieilles sociétés, on voit se multiplier les mariages stériles, chez ces jeunes nations, au contraire, il n'y a pas d'homme plus malheureux que le célibataire ou l'époux sans enfants.

L'extrême attachement des parents pour leur race et le respect voué aux liens de la famille ont préservé l'Orient chrétien de ce fléau du célibat

prolétaire si commun chez les nations d'Occident. Tandis que la polygamie dans l'Orient musulman a eu pour conséquence le célibat forcé des pauvres, une des plus graves plaies de l'islamisme, le raïa chrétien, malgré sa misère, a su garder intacts les éléments de la famille, et il doit à cette circonstance la supériorité de sa race sur celle des vainqueurs. On remarque chez les chrétiens d'Orient une tendresse sans bornes pour les nombreux enfants nés de leurs unions fécondes. La moindre dureté à leur égard les révolte. A plus forte raison, l'infanticide est-il inconnu parmi eux. Les mères ne peuvent se séparer de leurs nourrissons; elles voudraient les tenir constamment sur leur sein. Chez les musulmans, au contraire, le soin des nouveau-nés comme celui du ménage est, dans les bonnes maisons, confié aux esclaves; système d'éducation qui fait horreur aux chrétiens orientaux. C'est grâce à leurs mœurs austères, au culte profond du foyer, que les familles greco-slaves ont toujours été préservées d'une extinction absolue, malgré les avanies et les proscriptions les plus affreuses. Les hommes peuvent périr dans la tempête, mais la femme reparaît près d'un berceau ; génie inviolable du foyer, elle y reste pour en ranimer les cendres.

Chez des peuples qui comprennent si difficilement encore les idées générales, le seul mode de gouvernement qui convienne est le système fédératif, ou celui de nos municipalités du treizième siè-

cle. Toutefois, il ne pourrait s'établir que parmi les habitants des îles et des côtes, là où se sont formées des cités. Les Greco-Slaves de l'intérieur mènent encore la vie de clan, et ne peuvent être groupés que par tribus soumises chacune à une administration particulière. Ce n'est pas notre faute si ces faits portent en eux la critique complète du *hatti-cherif* de Gulhané, que l'Europe s'est trop hâtée d'applaudir. Absorbé dans les intérêts locaux, le Greco-Slave ne peut saisir nos idées collectives de pays et d'état; il ne vit que pour sa religion, sa tribu, son lieu natal. Aussi, qu'on attaque ces suprêmes objets de son culte, il les défendra comme un héros, au besoin comme un tigre. Voyez le Monténégrin, le Souliote, les glorieux brigands du mont Ida crétois et de l'Olympe.

Loin d'éprouver nos besoins de luxe, de nivellement sous un code unique, et d'indépendance personnelle, ces peuples en sont donc encore, pour la plupart, aux mœurs originelles, à l'âge de Thésée et des Argonautes, à l'âge d'une Illiade chrétienne. Ils ne réclament pas notre repos d'hommes mûrs; leur exubérante adolescence ne rêve, au contraire, que luttes morales et physiques contre tous les genres d'oppression; ils en sont toujours aux croisades contre l'impur *islam*, à la chevalerie, dont le *mistikos*, roi de la mer, et le *klephte*, roi de la montagne, continuent les exploits. Leur nationalité exclusive résiste à toute

transaction; ils restent aventuriers et fanatiques; ils repoussent tout joug étranger. La seule chose que l'Europe prosaïque et sceptique puisse tenter, c'est de contenir dans de justes limites cette noble fougue, car rien de notre sagesse consommée, de nos codes laborieusement conçus, ne peut convenir à ces populations jeunes, à ces démocraties héroïques, restées dans l'état grossier, mais puissant, que chantait Homère.

De là deux conséquences que la politique pratique ne doit pas négliger. D'abord, ceux qui veulent régénérer le monde greco-slave, en restituant à ses diverses nationalités leur ancienne et complète indépendance sur les ruines de l'empire d'Orient, n'aboutiraient qu'à porter l'anarchie au comble, et rendraient presque inévitables des luttes acharnées entre les peuples rivaux. chrétien ou ottoman, républicain ou monarchique, il faut donc que l'empire de la péninsule subsiste un et indivisible, si l'on veut échapper au chaos. En second lieu, on ne doit pas oublier que les Greco-Slaves, tout comme les chrétiens d'Asie, n'accepteront sans combat qu'une organisation par tribus, un système de communes confédérées, qui permette à chaque race de s'administrer à sa manière. Cette séparation des deux sociétés musulmane et chrétienne, soumises au même empereur, mais placées chacune sous ses propres magistrats, contentera au fond même les Turcs. Leur soif de domination est passée; ils ne

veulent plus que vivre en paix, dans l'observance de leur *loi*, mot synonyme de religion dans tout l'Orient. Or, les réformes tentées jusqu'ici par le divan violent ouvertement cette religion ; elles tendent à placer l'Évangile sur la même ligne que le Koran, à effacer toute distinction entre le ghiaour et le croyant. Et quel bon fidèle ne souhaiterait verser tout son sang pour laver d'un tel opprobre la face du prophète? Le sultan mine son propre trône en forcant ses concitoyens à recevoir dans leurs rangs les raïas. Il faut que les deux sociétés obtiennent ce qu'elles désirent le plus, c'est-à-dire de ne pas se confondre, de rester pures de tout souffle infidèle, jusqu'à ce qu'étant arrivées par la liberté à une robuste maturité intellectuelle, elles puissent, sans crainte d'altérer leurs éléments propres, se mêler, s'unir, et prendre part aux grands débats de l'esprit humain.

Tel est le génie de la révolution orientale, telle est la tendance qui pousse à l'action les peuples greco-slaves. La Serbie a exclu les Turcs de son sein; la Valachie leur est interdite; la Bosnie, l'Albanie, l'Hertsegovine, où les deux sociétés sont mêlées, cherchent à se diviser en deux régions, avec des chefs et une administration distincte, ne relevant que du pouvoir central. A Stambol, les anciens drogmans de la Porte, qui étaient chrétiens et raïas, se trouvent remplacés par des interprètes turcs, et tous les efforts de

Rechid, alors qu'il était au faîte de la puissance, ne pouvaient empêcher le divan de donner exclusivement à des musulmans les emplois dont il disposait. L'éligibilité des raïas aux dignités de l'état est donc irréalisable. Ne pouvant distinguer le spirituel du temporel, le mahométan regardera toujours comme apostats ceux de ses coreligionnaires qui obéiront de plein gré, et sans force majeure, à un chrétien. Le raïa, de son côté, en fera tout autant; il n'y a point de fusion à attendre, et les deux sociétés politiques et religieuses qui se partagent l'Orient ne se réconcilieront qu'après que leur indépendance administrative aura été proclamée par le divan.

IX.

Si des nécessités politiques on tourne les yeux vers les intérêts matériels, on reconnaîtra qu'ils n'ont pas été mieux compris par ceux que l'on regarde aujourd'hui comme les réformateurs de l'Orient. On n'ignore pas dans quel lamentable état se trouve l'industrie greco-slave, et combien l'absence de numéraire rend les spéculations difficiles aux indigènes. On sait que le crédit est tombé au point que le taux moyen de l'emprunt est

de 20 à 25 pour 100. Or, c'est devant une pareille ruine de la fortune publique, que le divan a conclu son fameux traité de commerce avec l'Angleterre, la France et l'Autriche, traité qui porte le dernier coup à l'industrie indigène, en déclarant absolument libre, sous la condition d'un droit d'entrée de 3 pour 100, toute importation étrangère. L'Angleterre s'est vantée d'abolir par là tous les monopoles, et de procurer même aux raïas une plus grande liberté de fabrication et de trafic; mais il est évident que, pour fabriquer, il faut pouvoir vendre au prix courant. Or, les marchandises anglaises, qui encombrent, par suite de ce traité, les bazars de l'empire, ayant fait énormément baisser les prix, il a été impossible aux manufactures indigènes de continuer à produire. Quantité de maisons arméniennes et grecques se sont trouvées ruinées, comme l'avaient déjà été les Thessaliens d'Ambelakia par la concurrence des filatures anglaises. Ce traité, si odieux à Méhémet-Ali, et qui, dans la pensée de Rechid-Pacha, devait régénérer le commerce de l'Orient, a donc produit sur les intérêts matériels le même effet que le hatti-cherif de Gulhané sur l'ordre social. Il y a des réformateurs malheureux qui, avec le plus noble cœur, échouent dans tout ce qu'ils tentent.

On objecte qu'un tarif de douanes trop en faveur des fabriques indigènes aurait développé outre mesure la contrebande, que la configura-

tion du pays turc et les droits des communes préservaient de toute répression. On aurait pu néanmoins garder un certain milieu. D'ailleurs, ce n'est pas d'aujourd'hui que les Turcs, à l'entrée de leurs villes, font payer aux régnicoles trois fois plus qu'aux marchands étrangers. Ils avaient cru s'enrichir par là aux dépens des raïas, et cependant Pertuisier (1) remarquait déjà, il y a trente ans, que, « si les Grecs pouvaient donner un libre essor à leurs dispositions naturelles, l'empire ottoman arriverait bientôt à la hauteur des autres puissances pour l'industrie. Eux et les Arméniens suffiraient pour l'exercer, et masquer l'apathie de la nation dominante. Combien alors cet état serait puissant, vu la quantité de numéraire qu'il enlèverait à ses voisins ! » Mais la vieille erreur des conquérants, qui croient s'enrichir en sacrifiant l'indigène vaincu à l'étranger, subsistait encore dans la tête du novateur Rechid, et c'est ce qui le détermina sans doute, durant toute l'année 1840, à refuser si durement à l'ambassadeur de l'Hellade, Zographos, les droits que la Porte accordait à tout le reste de l'Europe : les Grecs étant d'anciens raïas, il crut devoir les traiter comme tels. Ce système règne toujours : les produits de l'industrie des raïas payent encore, pour entrer dans Stambol, des droits plus grands que ceux de l'industrie étrangère.

(1) *Promenades dans Constantinople.*

Quel résultat a eu cette absurde méthode? Les raïas, dépouillés de leurs derniers moyens de production, n'ont pu continuer à payer leurs impôts, et, dans l'alternative de mourir par la faim ou par le sabre, ils ont saisi le glaive vengeur. Telle a été, en grande partie, la conséquence de la conquête des bazars greco-slaves par les fabricants anglais; cette invasion de l'industrie anglaise a mis la Turquie en feu. Il aurait dû en être de ce traité comme du hatti-cherif. En supposant que l'un et l'autre fussent nécessaires pour calmer l'égoïsme franc, et satisfaire l'opinion libérale européenne, on pouvait les proclamer, mais sans prétendre y soumettre par la force les provinces et les communes qui, en vertu de leurs anciennes franchises, refuseraient de les accepter.

Le fléau des calicots anglais n'est pas le seul qu'ait introduit cette prétendue liberté commerciale. L'importation et le débit des poteries, quincailleries et modes allemandes, ont l'inconvénient mortel, dans un pays tellement dénué de numéraire, de ne se faire que par argent comptant. Aussi, dans toute la Turquie slave, la monnaie courante est-elle forcément l'argent autrichien. L'Autriche exploite complétement les rives du Danube, tant moldo-valaques que serbes et bulgares; ses commerçants, qui ne sont au fond que des marchands de pacotille, nommés *lipsikani*, parce qu'ils s'approvisionnent à

Leipsig, n'emportent des pays slaves que de l'argent sans marchandises, et les appauvrissent ainsi doublement.

Il n'est qu'un moyen pour l'empire d'échapper à la dissolution qu'un pareil état de choses rend inévitable : c'est de modifier en même temps et le traité de commerce conclu avec l'Europe, et le fatal hatti-cherif; c'est d'opposer au premier un système d'octroi plus favorable aux indigènes, ainsi que des primes d'encouragement pour les industries locales, et de paralyser le second par des constitutions provinciales mieux adaptées aux besoins des divers peuples de l'empire, et créées de concert avec leurs représentants.

La France devrait avoir dans cette grande œuvre de régénération le principal rôle. Elle qui favorise partout l'essor des nationalités devrait s'intéresser enfin à celles de l'Orient greco-slave. Mais, depuis longtemps, la France ne s'occupe guère que de l'Orient turc et arabe; elle néglige profondément les raïas européens, qui néanmoins disposent des clefs de Stambol. Le cabinet français avait compris que, pour régner sur l'Asie, il faut avoir à soi les Arabes; mais, pendant qu'il poursuivait ce but, l'Angleterre s'affermissait à Corfou, et la Russie obtenait en Moldo-Valachie et en Serbie le droit de tutèle sur cinq millions d'hommes. Depuis que cette puissance est investie de ce triple protectorat, elle remue

incessamment les provinces greco-slaves; en Bulgarie, en Macédoine, en Hertsegovine, en Bosnie, partout elle répand des bienfaits, et promet sous main des libertés moins menteuses que celles du hatti-cherif de Gulhané. Pendant ce temps la France, absorbée ailleurs, oublie les régions qui, étant les greniers de Stambol, peuvent envoyer à cette cité la vie ou la mort.

D'incalculables avantages récompenseraient pourtant la France de l'appui qu'elle prêterait aux Greco-Slaves. L'organisation nouvelle de l'Orient chrétien aurait pour premières conséquences l'agonie du commerce anglais en Turquie, et le refoulement de l'action russe vers les contrées asiatiques. Une grande partie du négoce et du mouvement de transit entre l'Orient et l'Europe, qui maintenant se fait par l'Allemagne, se rabattrait vers le sud et tomberait en partage aux armateurs d'Italie et de Marseille. Il est évident qu'une fois constitués sous l'égide du sultan, les états greco-slaves, ayant une administration séparée et n'étant plus forcés de subir les traités de commerce imposés à la Turquie par l'Angleterre, disposeraient leurs douanes de manière à grever surtout ceux des négociants étrangers qui, ne cédant leurs marchandises que pour de l'argent, excluent la réciprocité du gain; ils favoriseraient au contraire ceux qui, en leur apportant tous les objets de fabrication nécessaires à la péninsule, leur offriraient en même temps les

débouchés les plus avantageux pour leur propre industrie. Dans ce cas, l'Autriche, qui exploite la moitié de la Turquie d'Europe, devrait bientôt céder une grande partie de ses profits à la France, puisque, déjà pourvue abondamment par ses provinces hongroises de tous les produits bruts qu'elle pourrait tirer des pays greco-slaves, le commerce d'échanges avec la péninsule lui devient presque impossible. Aussi, quoique cette puissance importe dans les seules principautés moldo-valaques pour plus de 10 millions par an, les spéculateurs autrichiens, forcés de laisser à d'autres peuples l'exportation des produits indigènes, finissent-ils par se ruiner. Il n'en serait pas de même pour la France, qui manque souvent des objets dont le sol greco-slave abonde. Mieux en état que les Allemands de faire des échanges, les Marseillais approvisionneraient avec avantage ces pays de ce qui leur est nécessaire; et si, pour échapper aux vexations douanières du transit autrichien, ils prenaient la voie de Salonik et de l'Albanie, ils réussiraient infailliblement, après quelques années de sacrifices, à établir, même sur le Danube, en face des Allemands, une concurrence lucrative. Si le commerce autrichien vient au contraire à prédominer dans ces contrées, on verra s'y reproduire les dévastations qui signalèrent la domination vénitienne. L'Autriche ne fait pas même grâce de l'impôt à ses trente mille sujets établis en Moldo-

Valachie; elle prélève sur eux annuellement au-delà de 40,000 ducats, tandis que ces mêmes Allemands ne payent pas un para au pays étranger qui les nourrit. Pourtant c'est le commerce autrichien qui, malgré tant de conditions défavorables, a le plus de chances de prédominer, si le *statu quo* se maintient, et si l'Orient, par sa régénération intérieure, ne parvient pas à lui opposer une concurrence indigène.

Le Danube est le grand canal de communication entre l'Europe continentale et l'Orient. Fondant sur ce fleuve tous ses rêves de grandeur, l'Autriche va jusqu'à espérer que le Danube, tombant dans la mer Noire, rivalisera un jour avec la Méditerranée, comme voie de transport vers l'Asie. En effet, les richesses de l'Inde ont pour s'écouler en Europe trois voies naturelles, au midi et au nord les deux mers Rouge et Noire, et entre elles la mer Blanche ou l'Archipel. De ces trois grands bassins du commerce, l'Angleterre en a usurpé un ; les Grecs aspirent légitimement à en occuper un autre; l'Autriche et la Russie se disputent, au détriment des Slaves du sud, la possession du troisième. Si ce dernier canal tombe exclusivement aux mains de l'Autriche, elle réduira par là même le commerce de tout le nord de la France à n'être que son tributaire. La Bavière le sent si bien, qu'elle va creuser enfin le canal, déjà rêvé par Charlemagne, pour unir par le Mein le Danube au Rhin,

et la société viennoise des bateaux à vapeur danubiens élargit de plus en plus son action. Ses pyroscaphes ne s'arrêtent plus à la Valachie; ils atteignent, à des intervalles fixes et très-rapprochés, Trébizonde, Scio, Chypre, la Syrie. Ils avaient porté sur le Danube, en 1837, 47,000 passagers et 73,000 quintaux de marchandises; dès l'année suivante, le chiffre des marchandises s'élevait à 320,000 quintaux, tandis que le nombre des passagers atteignait 74,000. Oublieuse de ces résultats, la France n'a pas même de vice-consul dans les deux grands ports danubiens, Galats et Braïla, où tous les pavillons affluent. 449 voiles ont paru en 1837 à Braïla, dont 25 autrichiennes, 20 russes, 2 anglaises, une belge, de françaises point; à Galats, dans la même année, sont entrés 528 bâtiments, dont 48 autrichiens, 50 russes, 8 anglais, 1 sous le pavillon belge, aucun sous celui de la France. Pourtant le Danube, qui, suivant Napoléon, avec ses 500 lieues de cours et ses 120 affluents navigables, est *le premier fleuve de l'Europe*, le Danube n'appartient à l'Autriche que par l'entremise des Hongrois, et de plus la double rive serbo-bulgare et moldo-valaque occupe les 300 principales lieues de son cours. Il serait donc facile d'en disputer aux Autrichiens l'exploitation exclusive, surtout s'il est vrai, comme on l'assure, que notre poterie et notre porcelaine commune pourraient être vendues avec bénéfice en Valachie au même prix que la grossière faïence allemande.

Les objets d'exportation seraient les viandes salées pour alimenter notre marine, les bois de construction des immenses forêts des Karpathes et des Balkans, les céréales, le sel, les peaux, les laines, la cire, le goudron. L'extrême bon marché de tous ces produits bulgares et moldo-valaques, si le commerce de Marseille consentait à les aller chercher, mettrait fin aux gains énormes que font sur nous les armateurs d'Odessa. Mais il faudrait pour cela des encouragements officiels.

Si du nord de la presqu'île greco-slave on se tourne vers le midi pour y chercher l'action de la France, elle est également absente. La république du Monténégro devient d'année en année plus redoutable et plus influente: son débouché naturel est le golfe de Kataro, inexploité depuis la chute de Raguse, mais qui n'en offre pas moins une des premières positions maritimes de la péninsule. De là on domine Scutari et presque toute l'Albanie. Les Monténégrins viennent à Kataro, à Boudva et sur la côte, vendre aux Autrichiens leurs viandes fumées, leur pelleteries, leur cires et leur bétail. Pourquoi ne pas entretenir, au moyen d'échanges commerciaux, des relations amicales avec cette *montagne libre?* A Scutari, la France avait un consulat dès l'année 1640, et l'y maintint jusqu'au milieu du dix-huitième siècle; aujourd'hui elle n'en a plus. Les prélatures et les monastères albanais sont dirigés par des ecclésiastiques venus de l'Autriche seule, qui tient par

là même l'Albanie catholique sous sa main. En Bosnie, où les agents secrets russes, anglais, autrichiens, se croisent sans cesse, le nom de la France est inconnu. Les consulats français de Janina et de Prevesa sont-ils suffisants pour observer cette longue côte, foyer toujours ardent de guerre civile, qui s'étend de Raguse à Patras?

En général, toute la politique de la France à l'égard de l'Europe orientale a été jusqu'ici singulièrement indécise, pour ne pas dire nulle. On craint de favoriser la Russie, en suivant la ligne où elle feint de marcher, et on se met à la remorque de l'Angleterre. Des écrivains essayent même de prouver qu'il faut autant que possible refouler l'essor des Slaves et des Grecs, sous prétexte qu'ils sont amis des Russes. Sans doute, tous les membres de cette famille se tiennent; on n'empêchera jamais le Grec ou le Slave d'avoir du penchant pour le Moscovite, comme les Italiens, les Espagnols, les Belges, ont du penchant pour la France. Cette sympathie naît d'une civilisation et de croyances communes, et du vague souvenir d'une primitive alliance de races. Mais il en sera pour la chrétienté orientale comme pour les peuples latins, qui ont chacun des intérêts à part et très-souvent opposés, tout en appartenant au même empire moral, au même ensemble d'opinions et d'idées. Il ne faut, pour atteindre ce résultat, qu'aider généreusement les nationalités, encore si frêles, de l'Orient chrétien à grandir li-

bres en face de la Russie. Les Greco-Slaves du sud sont le principal levier à faire mouvoir pour raffermir l'équilibre européen. Placés entre l'est et l'ouest, appartenant à l'Orient par les mœurs, à l'Europe par l'intelligence, ils semblent destinés, grâce à ce privilége de double nature, à remplir, comme les anciens Grecs, le rôle de médiateurs entre les deux hémisphères. Leur vœu est de se développer dans cette voie, en s'appuyant sur les secours et les lumières de l'Occident, en subissant son influence, non son joug. Ce vœu doit être compris de la France, qui n'a qu'un moyen de soustraire l'Europe orientale à l'influence anglaise et à la protection des tsars : c'est d'y subdiviser la puissance ainsi qu'on la trouve subdivisée en Occident, d'y relever les nations opprimées, d'y organiser enfin des souverainetés nouvelles, de nouveaux intérêts, qui puissent contrebalancer puissamment les intérêts de l'Angleterre et de la Russie.

CHAPITRE PREMIER.

LES MONTÉNÉGRINS.

I.

Le Monténégro ou Tsernogore forme depuis près d'un siècle un état indépendant, très-faible en apparence, mais en réalité presque invincible, grâce à la sympathie de plusieurs millions de raïas serbes auxquels son territoire offre un champ d'asile toujours ouvert. Dominant la Dalmatie, l'Hertsegovine et tout le nord de l'Albanie, cette longue montagne du Tsernogore se déroule en face de l'Italie comme le rempart extérieur du peuple serbe. C'est par elle qu'il communique avec l'Europe, c'est autour de ces glorieux sommets que tous les rebelles greco-slaves

se rallient. Les luttes héroïques dont elle est constamment le théâtre exaltent tout un peuple qui, resté indomptable, bien que vaincu et démembré, croit entendre enfin sonner pour lui 'heure du réveil.

Le Tsernogore, que les diplomates laissent dans un si profond oubli, pourrait rendre à l'Occident, et surtout à la France, de notables services. Débouchant sur le magnifique golfe de Kataro, il nous présenterait au besoin une tête de pont en Orient; nos vaisseaux ne peuvent en effet communiquer directement avec la nation serbe que par ce seul point, car c'est par Tsetinié que l'action de la France peut s'exercer sur les Serbes, de même que l'influence russe trouve son point d'appui naturel dans Belgrad.

Napoléon avait bien compris de quelle importance il serait pour lui de s'assurer la sympathie des guerriers tsernogortses (1); dans ce but, il les avait fait visiter par le colonel Vialla de Sommières. Gouverneur de la province de Kataro de 1807 à 1813, Vialla était censé connaître à fond ces contrées. Plus tard, il publia son voyage (2), qui a été jusqu'à ce jour ce qu'on a

(1) Nous emploierons les mots indigènes *Tsernogore* et *Tsernogortses* de préférence aux dénominations purement italiennes de *Monténégro et Monténégrins.*

(2) *Voyage historique et politique au Monténégro, contenant l'origine des Monténégrins, peuple autocthone ou aborigène et très-peu connu.* 2 vol. in-8o. Paris, 1820.

pu lire en France de plus complet sur les Monténégrins. Toutefois, le gouverneur français de Kataro avait si légèrement observé les Slaves, qu'il prit constamment ceux du Tsernogore pour des Hellènes, et vit dans leur langue *un dialecte du grec*. Malgré ses étranges erreurs sur l'histoire politique de ce peuple, ses exagérations et ses contes sur les mœurs locales, l'ouvrage du colonel Vialla n'est pas entièrement dénué d'intérêt, surtout quand il décrit la cour du vladika, ses relations avec ce prince et avec le gouverneur civil de la montagne, qu'il appelle *Bogdane*, tandis que tous les documents serbes et les chants populaires le nomment *Luca Radonitj*. Quant aux données statistiques du voyageur, elles ne peuvent servir qu'à égarer par l'audace même avec laquelle il précise les faits les plus importants. Ainsi il donne au Tsernogore, dont il n'a pu visiter que quelques parties, une étendue de 418 milles carrés, et une population de 53,168 individus, tandis que les Tsernogortses eux-mêmes n'ont jamais su l'étendue réelle de leur pays. Quand on les questionne à ce sujet, ils répondent qu'il faut trois jours pour traverser le Tsernogore à peu près en tous sens. Il est encore moins aisé de déterminer le chiffre exact de la population, car ces montagnards, s'inquiétant peu des femmes et des infirmes, ne comptent leurs hommes que par le nombre des fusils qu'ils peuvent mettre en joue devant l'ennemi.

Au dix-septième siècle, d'après les relations vénitiennes, ce petit peuple ne se composait guère que de 20 à 30,000 âmes. Il en comptait environ 50,000 quand il commença sa lutte contre les Français, maîtres de la Dalmatie. Vingt ans plus tard, les statistiques élevaient déjà ce chiffre à 75,000 ; enfin la *Grlitsa,* calendrier officiel de Tsetinié, déclara en 1835 que le pays renfermait 100,000 habitants. En tenant compte des accroissements territoriaux du Tsernogore, on peut sans exagération fixer à 120,000 âmes le minimum actuel de cette population libre. On connaît avec plus de certitude le nombre de ses guerriers : le contingent des quatre *nahias* (départements tsernogortses) est fixé à 9,000 fusils ou combattants, dont 3,500 pour la Katounska , 2,000 pour la Rietchka, 1,000 pour la Liechanska, et 2,500 pour la Tsernitsa-Nahia. Au contingent de ces quatre départements, il faut ajouter celui des *Berda* : on nomme ainsi les sept montagnes qui environnent le territoire monténégrin. Ces montagnes ne font point partie du Tsernogore, mais les tribus qui les habitent sont confédérées avec cette république. La population réunie des sept *berda* est peut-être aussi forte que celle des quatre *nahias* ensemble. Aussi , quoique la *Grlitsa* de 1835 ne comptât que 15,000 combattants, la *Gazette dalmate* de Zara , en décembre 1838 , évaluant les forces du Tsernogore , ne craint pas de les élever à 19,500 guerriers bien exercés. C'est trop peu,

dira-t-on, pour défendre un pays! Mais qu'on frappe d'une seule balle les rochers de la frontière, et il en sortira de tous côtés des bras et des carabines : vieillards, enfants, les femmes même, tout se lèvera contre vous ; vous aurez autant d'ennemis acharnés qu'il y a d'âmes dans la montagne. Le Tsernogore n'est pas un peuple régulièrement constitué, c'est un camp d'insurgés qui cherche sa vie dans la guerre et ses joies dans la vengeance. Ce pays est resté jusqu'ici tellement en dehors de toutes les conditions de la société civile en Orient, que le droit de cité, au grand scandale des autres Serbes, y est indifféremment décerné aux hommes de toutes les religions. Les catholiques latins y sont très-nombreux, et l'on y reçoit même des Turcs, qui ont formé une tribu à part, et combattent en frères avec les chrétiens, tout en continuant de croire au Koran et d'avoir leur mosquée.

Les voisins occidentaux des Tsernogortses leur attribuent cependant les plus grossières superstitions; le Monténégrin se croit, disent-ils, tout permis, pourvu qu'il donne la dîme aux moines et qu'il partage avec les monastères le butin des *tchetas*. Chez les chrétiens d'Orient, au contraire, il passe et avec raison pour un *esprit fort*. En effet, absorbés dans la vie politique, tout entiers à leurs projets de guerres et de conquêtes terrestres, les républicains du Tsernogore ne s'occupent guère du ciel. Leurs couvents sont beaucoup plus

pauvres que ceux du reste de la Turquie; et, tandis que chez les autres Serbes un homme qui ne communierait pas au moins une fois l'an serait signalé comme un *ghiaour*, chez les Tsernogortses, le nombre de ceux qui ne communient jamais dépasse de beaucoup celui des chrétiens fervents. Les montagnards sont loin toutefois de mépriser les saints mystères; s'ils s'abstiennent de certaines pratiques religieuses, c'est pour obéir à l'église, qui interdit les sacrements à tout montagnard possédé d'un sentiment de haine, et qui impose l'expiation publique dès que la haine est assouvie. Ainsi la communion est interdite ici au meurtrier durant vingt années. Le Tsernogortse finit par trouver cet état de pénitent assez commode pour sa vie d'aventures, il le préfère à la vie moins libre et moins facile des vrais fidèles : la plupart de ces guerriers oublient enfin jusqu'à l'oraison dominicale, et de tout le christianisme ne connaissent plus guère que les jeûnes et le signe de la croix; mais, à mesure que s'accroît leur ignorance religieuse, ils grandissent dans l'intelligence de la vie militaire et politique.

Cependant chaque tribu a une église et quelquefois plusieurs; il y a en outre quatre ou cinq monastères, dont les principaux sont ceux d'Ostrog et de Moratcha. Le Tsernogore tout entier ne renferme pas plus de quinze à vingt moines, aidés par deux cents popes environ; le couvent

même de Tsetinié n'est occupé que par un seul prêtre. Ces religieux mènent une vie très-austère, et ne se distinguent des caloyers grecs que par leur coiffure, qui est le fez rouge, entouré d'un mouchoir de soie en forme de turban. Le vladika lui-même, chef religieux et politique du pays, s'habille comme les autres moines; aussi est-il appelé en Turquie *le noir caloyer*.

Sur aucun point du globe, l'égalité n'existe peut-être aussi complète que dans le Tsernogore; mais le principe d'égalité, tel qu'il est compris et pratiqué par les Slaves, ne menace point les droits et l'existence de la famille, comme les théories qu'on fait reposer en France sur ce même principe. Chaque Serbe, en jouissant de son indépendance, continue d'être dévoué aux intérêts de tous; il ne se sépare presque jamais de ses parents. C'est pourquoi les familles sont si nombreuses, qu'une seule suffit souvent pour former un village de plusieurs centaines de maisons, où les habitants, tous alliés et du même nom, ne se distinguent entre eux que par leur prénom baptismal. Chaque famille a un chef qu'elle s'est choisi et qui la dirige. Cette vie patriarcale crée entre les parents la solidarité la plus étroite, et l'un d'eux ne peut être lésé sans que tous les autres ne prennent aussitôt sa défense. De là des vengeances héréditaires et des guerres entre familles, conséquences exagérées d'un principe éminemment conservateur. Le mal produit par ces

guerres n'a heureusement pas été sans compensation; elles ont fortifié chez le Tsernogortse le sentiment de sa dignité personnelle, elles lui ont appris à regarder comme un grand malheur toute querelle avec ses compatriotes; dans le feu de sa colère, on l'entend s'écrier : *Ne ou krv, bog ti i sveti Iovan!* au nom de Dieu et de saint Jean, ne nous frappons pas ! — Une loi rendue par le défunt vladika peint la fierté de ces hommes; un Tsernogortse, dit cette loi, qui frappe un de ses concitoyens avec le pied ou avec le tchibouk, peut être tué par l'offensé sans qu'il y ait à cela plus de mal qu'à tuer un voleur pris sur le fait. Si l'offensé contient sa colère, l'offenseur devra lui payer cinquante ducats d'amende et autant aux staréchines du tribunal.

Il est peut-être superflu de dire qu'il n'y a point de mendiants au Tsernogore. Dans les cas de disette, qui ne sont que trop fréquents, les indigents vont fièrement chez les riches demander à emprunter soit du pain soit de l'argent, promettant de le rendre à époque fixe, ou bien ils mettent en gage leurs belles armes. Les boutiques de Boudva et de Kataro sont pleines d'armes qui, ainsi déposées, n'ont point été reprises.

La guerre contre les musulmans est pour ces montagnards presque une tâche quotidienne; vieillards et enfants, tous y courent avec enthousiasme comme au martyre. Les estropiés eux-mêmes se font porter à la redoute; couchés der-

rière un roc, ils chargent les armes et tirent sur l'ennemi. Cette guerre est tellement meurtrière, qu'elle finit toujours par moissonner le plus grand nombre de ceux qui y prennent part. La mort qu'on ne rencontre pas sur les champs de bataille est regardée par ces braves comme le plus grand des malheurs; les parents disent d'un malade enlevé de mort naturelle qu'il a été tué par *Dieu, le vieux meurtrier*; — *od boga, starog krvnika.* La plus grande insulte qu'on puisse adresser à un Monténégrin se trouve exprimée dans ces simples mots : « Je connais les tiens, tous tes aïeux sont morts dans leur lit. »

Les moines même vont armés, combattent, et soutiennent dans leurs monastères les assauts des musulmans. Encore plus sécularisés que les moines, les popes ont rejeté la longue barbe et la toque noire qu'ils doivent porter dans les autres pays serbes; ils se rasent, comme les guerriers, le menton et la moitié du crâne, et ne se distinguent pas de leurs ouailles par un costume particulier. Présents à tous les combats, ils prennent part même aux *faïdas* entre familles; mais, comme l'église défend à ses ministres de verser le sang, ils préfèrent comme nos anciens évêques féodaux, exciter les combattants ou assommer l'ennemi, au lieu de le frapper avec des armes tranchantes. En guerre chacun emporte avec soi les vivres et les munitions qu'il s'est achetés lui-même. Les magasins de poudre que le vladika tient en

réserve ne s'ouvrent au peuple que dans les cas de besoin pressant. On accuse les Tsernogortses d'être poussés aux combats par le seul amour du pillage. Sans doute les pauvres font souvent la *tcheta* en pays turc pour se procurer des troupeaux et de l'argent; mais en revanche les hommes riches font leurs expéditions sans autre but que celui d'acquérir de la gloire en servant leur pays.

Les mœurs des femmes se ressentent fortement de l'état social où elles vivent. Compagnes assidues des guerriers, elles prétendent se reconnaître dans le portrait que trace la chanson suivante :

LA TSERNOGORTSE.

« Un haïdouk se lamente et crie sur la montagne : Pauvre Stanicha, malheur à moi qui t'ai laissé tomber sans *rançon* (1)! Du fond de la vallée de Tsouse, l'épouse de Stanicha entend ces cris et comprend que son époux vient de périr. Aussitôt, un fusil à la main, elle s'élance, l'ardente chrétienne, et gravit les verts sentiers que descendaient les meurtriers de son mari, quinze Turcs, conduits par Tchenghitj-aga. Dès qu'elle aperçoit Tchenghitj-aga, elle le met en joue et l'abat raide mort. Les autres Turcs, effrayés de l'audace de cette femme héroïque, s'enfuient et la laissent couper la tête de leur chef, qu'elle emporte dans son village. Bientôt Fati, veuve de Tchenghitj, écrit une lettre à la veuve de Stanicha :
« Épouse chrétienne, tu m'as arraché les deux yeux en tuant
« mon Tchenghitj-aga; si donc tu es une vraie Tsernogortse,
« tu viendras demain seule à la frontière, comme moi j'y

(1) C'est-à-dire sans vengeance.

« viendrai seule, pour que nous mesurions nos forces, et « voyions qui de nous deux fut la meilleure épouse. » La chrétienne quitte ses habits de femme, revêt le costume et les armes enlevées à Tchenghitj, prend son yatagan, ses deux pistolets et sa brillante *djeverdane* (carabine), monte le beau coursier de l'aga et se met en route à travers les sentiers de Tsouse, en criant devant chaque rocher : — S'il se trouve ici caché un frère tsernogortse, qu'il ne me tue pas, me prenant pour un Turc, car je suis enfant du Tsernogore. — Mais, en arrivant à la frontière, elle vit que la *boula* (1) déloyale avait amené avec elle son *djever* (parrain), qui, montant un grand cheval noir, s'élança furieux sur la jeune chrétienne. Celle-ci l'attend sans s'effrayer; d'une balle bien dirigée, elle le frappe au cœur, puis lui coupe la tête; alors, atteignant la boula dans sa fuite, elle l'amena liée à Tsouse, où elle en fit sa servante, l'obligeant à chanter pour endormir dans leur berceau les orphelins de Stanicha. Et, après l'avoir eue ainsi à son service durant quinze années, elle renvoya la boula libre parmi les siens. »

L'étonnante énergie dont sont douées les femmes tsernogortses n'est pour leurs belliqueux époux qu'une raison de plus de les accabler de travaux. On les voit, portant des fardeaux énormes, cheminer lestement au bord des précipices; souvent, comme si elles ne sentaient pas le poids qui les charge, elles tiennent à la main leurs fuseaux, et, tout en filant, causent entre elles. S'il passe un *glavar* (chef de famille) ou quelque personne distinguée de leur propre sexe, elles ne manquent jamais de lui baiser la main, en s'in-

(1) Femme musulmane.

clinant très-bas. Malgré cet état d'humiliation, la femme n'est point moralement le jouet de l'homme au Tsernogore, comme elle l'est trop souvent dans les pays civilisés. Ici elle est vraiment inviolable : c'est pourquoi elle se confie sans crainte même à l'inconnu, certaine qu'elle n'a à craindre de lui aucune action déloyale; et, en effet, s'il osait tenter sa pudeur, la mort de l'un ou de l'autre s'ensuivrait certainement. Une belle Tsernogortse ne conçoit point l'amour sans le mariage, ou sans le meurtre du séducteur. Les chansons populaires attestent qu'autrefois les guerriers de ce pays se faisaient un honneur de baptiser et d'épouser des femmes turques; il n'en est plus ainsi : un Tsernogortse regarde une musulmane, même convertie, comme trop dégradée pour devenir sa compagne. Néanmoins, au milieu de la plus grande exaspération des partis, les femmes des deux peuples demeurent hors de cause et peuvent sans danger passer d'un pays à l'autre.

Après la femme, l'être le plus sacré pour les Tsernogortses, c'est le voyageur. Dans tout le pays, l'hospitalité s'exerce avec une exquise cordialité. Demandez-vous un verre d'eau en passant à cheval devant la cour d'un paysan, il s'empressera de vous satisfaire et vous apportera même du vin s'il en a. Il est vrai qu'au seuil des cabanes, les gros et terribles molosses qui effrayaient il y a trente ans le colonel Vialla n'ont rien perdu de

leur vigilance acharnée; mais pénétrez dans la chaumière, on s'y disputera l'honneur de vous servir; les coussins, quand votre hôte en possède, seront étendus pour vous sur le banc de bois qui entoure le foyer; le maître de la cabane, assis devant vous sur une pierre, vous présentera lui-même le café, les œufs durs, la *castradina* (1) et le vin indigène, le tout sur un plateau de bois servant de table. Si, après les premières *zdravitsa* (toasts), il vous tend la main, c'est un signe qu'il jure de vous défendre désormais jusqu'à la mort, fût-ce contre une armée. A votre départ, la seule récompense qu'il désire est une décharge de vos armes, une salve d'adieu en son honneur, qui indique publiquement que vous êtes content de lui.

Les Tsernogortses, comme tous les Orientaux, ont conservé l'antique et barbare usage de planter sur des lances les têtes de leurs ennemis. De même que les pachas récompensent tout soldat qui leur apporte une tête coupée, de même aussi les *voïevodes* (2) serbes distribuent dans ce cas des décorations à leurs *iounaks* (3). Les vieux chants populaires mentionnent souvent les *tchelenkas*, plumes argentées flottant au bonnet du guerrier, et dont le nombre indiquait celui des ennemis qu'il avait décapités. Dans la petite guerre

(1) Viande fumée et préparée à la manière serbe.
(2) Généraux.
(3) Braves.

qu'ils ont faite à l'Autriche, il y a quatre ans, les Tsernogortses ont encore planté aux poteaux de Tsetinié les têtes coupées des Allemands, comme ils y plantaient, au temps de l'empire, les têtes des grenadiers français, pour se consoler des déroutes que nos soldats leur faisaient subir.

Le Slave de la montagne Noire n'est pas moins habile diplomate qu'intrépide guerrier. Voyez-le dans un *hane* albanais ou bosniaque, le soir d'une *tcheta*, faisant de la propagande, entretenant ses frères raïas des avantages, de la nécessité même d'une alliance avec son *saint vladika*: à la douceur mielleuse de ses paroles, il semble que cet homme terrible possède tous les secrets de séduction d'une femme. La dignité, l'abnégation d'un martyr rayonnent sur son visage, et on l'écoute comme un prophète. Au fond, le Tsernogortse est doué de la plus grande bonhomie; on admire l'humeur sereine avec laquelle il essuie tous les quolibets de ses voisins, le silence résigné ou la prestesse habile qu'il oppose, sans jamais se fâcher, aux plus mordantes plaisanteries. On vante l'adresse des Tsernogortses dans les transactions industrielles; leur commerce deviendrait, sans nul doute, florissant, s'ils pouvaient jamais entrer en possession des bouches de Kataro, et se dérober aux nécessités de position qui les enchaînent à la vie guerrière. Parmi ces combattants il y a déjà un nombre considérable de

laboureurs; au milieu de ces solitudes semées de pierres et d'ossements humains, on trouve plus d'un riant oasis. Là où le Tsernogortse a pu conquérir sur le roc un petit champ cultivable, il l'ensemence et lui prodigue ses sueurs. Ce peuple, il est vrai, n'exerce aucune profession mécanique; s'il fait lui-même ses ustensiles de cuisine, de belles pipes en bois, et jusqu'à des tabatières du travail le plus élégant, c'est pour son amusement et sans désir d'en tirer profit. Les Tsernogortses aiment beaucoup la chasse, la pêche, et ils ne sont pas moins habiles à abattre le gibier qu'à couper les têtes turques. Fanatiquement attachés au sol natal, on les entend proclamer, même devant les délicieuses rives du Bosphore, que leurs arides rochers sont la plus belle partie de la terre.

On pourrait signaler plus d'un rapport entre les mœurs des Tsernogortses et celles de la chevalerie. Au temps où le commissaire vénitien Bolizza visitait ces guerriers (1), ils se servaient encore de boucliers et de lances; leurs exercices favoris étaient des joûtes pareilles à nos tournois, comme la lutte du *dcherid,* où l'on s'attaquait à cheval avec le javelot. Encore aujourd'hui, leurs fusils, leurs pistolets, leurs poignards, ressem-

(1) Son rapport existe manuscrit à la bibliothèque de Saint-Marc, sous ce titre : *Relazione e Descrizione del sangiacato di Scutari*, 1614. 44 feuilles in-4°, classe 6e, code 176.

blent à ceux qui conservent dans nos arsenaux le souvenir des derniers chevaliers. L'enthousiasme des raïas pour les Tsernogortses rappelle l'admiration que le peuple vouait aux preux de notre histoire. Quand un de ces braves traverse en voyageur les contrées voisines et même les provinces autrichiennes, les habitants accourent pour saluer le héros de la montagne, pour contempler un de ces hommes merveilleux dont les exploits font l'entretien de tous les Slaves.

L'analogie qui existe entre la position des Tsernogortses et celle des montagnards castillans combattant les Maures a dû développer chez eux plusieurs traits du caractère espagnol. Cette ressemblance se révèle même dans le costume, dans la large *strouka*, manteau en poil flottant sur l'épaule, dans l'*opanka*, sandale élastique et légère, commode surtout pour escalader les monts et sauter d'un roc à l'autre. Une blouse de laine blanche qui laisse nus le cou et la poitrine, et recouvre une culotte courte orientale, pour coiffure le fez rouge entouré d'un épais mouchoir qui rappelle le turban et dessine une physionomie toujours énergique, parfois remarquablement belle, tel est le costume du Tsernogortse, le chevalier greco-slave.

Il n'est point impossible qu'un jour le Tsernogore, s'il parvient à s'emparer d'un port de mer et à opérer la réunion des Albanais à la race serbe, ne devienne un des principaux foyers politiques

de la grande péninsule. Il importe donc de connaître le pays qu'habite un peuple animé d'une ambition si active. Deux routes bien différentes conduisent le voyageur dans la montagne Noire : si vous venez de Kataro et de l'Occident, vous ne rencontrerez que le désert, traversé de précipices où roulent les pierres que détache chacun de vos pas, et au bord desquels se penche quelque chèvre décharnée pour saisir les rares graminées suspendues aux roches grisâtres, le désert, où tout est lugubre, excepté l'homme qui vous sourit dans sa misère, confiant et bon parce qu'il est libre. Si au contraire vous venez de Novi-Bazar et de l'Orient, vous entrez dans le Tsernogore à travers les plus ravissants paysages, par des vallées que fécondent mille ruisseaux et que dominent de superbes forêts. Par quelque point du reste qu'on aborde la montagne, on peut y voyager, la nuit comme le jour, avec moins de danger que dans certains pays civilisés de l'Europe, à la condition expresse toutefois d'être accompagné d'un indigène. Ne fût-il conduit que par une femme, le voyageur peut marcher sans crainte; il n'en sera même que mieux défendu contre l'attaque des haïdouks, à cause du respect porté au sexe faible par ces chevaliers de l'Orient. Aussi arrive-t-il souvent que les étrangers se trouvent subitement remis par leur guide aux mains de quelque belle parente qui doit les escorter jusqu'à un endroit convenu. Stieglits,

auteur allemand d'une relation de voyage au Monténégro (1), reçut ainsi pour conductrice, il y a quelques années, une jeune cousine du vladika.

La montagne Noire est, comme toute terre orientale, tellement identifiée avec ses habitants, qu'elle ne porte pas d'autres noms que ceux des *plèmes* ou tribus maîtresses de ses différents plateaux; si ces tribus disparaissaient, on ne saurait plus comment désigner les lieux qu'elles auraient évacués, et le pays redeviendrait, comme avant l'apparition des *ouskoks* (2), un vaste désert sans nom. Autrefois compris dans le duché et la province de Zenta (appellation qui ne désigne plus de nos jours que la vallée de la Moratcha, de Jabliak à Podgoritsa), le pays maintenant appelé Tsernagora est situé entre l'Albanie, la Bosnie, l'Hertsegovine et la Dalmatie autrichienne. La Moratcha et la Paskola, qui tombent dans le lac de Skadar, lui servent de frontière orientale. A l'occident, sa limite naturelle serait la côte de l'Adriatique, d'Antivari à Raguse; mais le congrès de Vienne en a disposé autrement, et les Tsernogortses, qui de plusieurs points de leurs frontières pourraient presque lancer des pierres dans la mer, n'ont pas un seul débouché maritime.

(1) *Ein besuch auf Montenegro*, Stuttgard, 1841.

(2) Proscrits serbes dont les émigrations ont peuplé cette montagne.

Les remparts naturels du pays sont, à l'ouest, les contreforts du Sella-Gora, hauts de cinq à six mille pieds, à l'est et au nord la chaîne de l'Ostrog, au sud le Sutorman. De ces cimes se détachent des chaînons qui traversent en mille sens l'intérieur du pays. Les chansons nationales racontent que le Dieu du ciel, en parcourant la terre pour y semer les montagnes, laissa par mégarde tomber sur le Tsernogore le sac où il tenait sa provision de rochers; les blocs de granit contenus dans le sac roulèrent de tous côtés et couvrirent le pays. On n'y trouve qu'une seule plaine, celle de Tsetinié, large seulement d'une demi-lieue sur quatre lieues de longueur, et qui, entourée d'une ceinture de rocs, fut naguère le lit d'un lac. La seule grande rivière du pays est le Tsernoïevitj, qui, descendant des monts Maratovitj, au-dessus de Dobro, se rend par Tsetinié dans le lac de Skadar; un marché se tient chaque semaine dans un étroit bazar, à l'endroit où les bateaux qui remontent le Tsernoïevitj cessent de pouvoir naviguer. Ce bazar est très-fréquenté, même par les Serbes d'Autriche et de Turquie. Le Tsernoïevitj, dans son cours très-inégal, tantôt s'étend sur de belles *livadas* (prairies), tantôt se perd sous les roseaux ou se resserre entre des roches pendantes, qui semblent vouloir lui barrer le passage. Sur ses bords s'élevait la forte citadelle de Rieka, devant laquelle échoua une armée ottomane, et dont il

reste à peine des vestiges. Les ruines d'Obod, situées sur un mont près de l'embouchure de la rivière, ont été mieux conservées. Au bas de ce donjon détruit s'ouvre, dans le rocher, une vaste et mystérieuse caverne; l'héroïque Ivo, le père des Tsernogortses, y dort, suivant la tradition, couché sur le sein des *vilas* (1), qui le gardent et le réveilleront un jour, quand Dieu aura résolu de rendre Kataro et la *mer Bleue* à ses chers Monténégrins. Alors le héros immortel marchera de nouveau à la tête de son peuple, pour chasser les *schwabi* (les *muets* Germains) des côtes usurpées sur les Slaves.

Outre la *Tsernoïevitja-Rieka,* il y a au Tsernogore une autre rivière, la Tsernitsa, que l'on remonte en bateau jusqu'au village de Vihra, où se trouve un bazar très-ancien. C'est sur ce point qu'éclata la première insurrection des raïas de la montagne contre les Turcs, qui venaient recueillir la dîme du blé de maïs, et prétendaient que les boisseaux de mesure étaient trop petits. Les raïas indignés brisèrent ces boisseaux sur la tête des Turcs, en s'écriant : Voilà comment les Tsernogortses mesureront désormais leurs dîmes. La température de ces vallées est si douce, que les anciens Slaves appelaient toute cette région *Joupa,* terre sans neige ou terre du soleil, et ses habitants

(1) Nymphes chrétiennes, génies protecteurs du peuple serbe.

avaient le titre de *joupanes*, seigneurs du Sud. Mais un chaud climat est souvent fatal. Plusieurs districts manquent de sources, et les femmes de certains villages sont forcées de marcher toute une journée pour se procurer en été l'eau nécessaire aux travaux du ménage. On voit au Tsernogore, comme en Arabie, des tribus se battre pour la possession d'une source. Sur plusieurs points, les pâtres sont réduits à conduire leurs troupeaux jusqu'aux hautes cimes, où la neige se conserve dans le creux des rochers; en faisant fondre chaque jour une certaine quantité de cette neige, ils parviennent à désaltérer leurs bestiaux. Tandis que le pâtre allume ainsi du feu sur les glaciers, à quelques lieues au-dessous de lui, l'olive, la figue, la grenade, croissent dans des vallées qui ne connaissent point l'hiver.

Le Tsernogore ne renferme ni villes ni forteresses, à peine a-t-il des villages, car ce qu'on appelle de ce nom au Tsernogore n'est que le terrain souvent très-variable occupé par une confrérie (*bratstvo*), c'est-à-dire la réunion des différents ménages composant une communauté dont tous les membres se regardent comme parents. Les Tsernogortses bâtissent le plus souvent en pierre, à l'opposé des Serbes danubiens, qui construisent leurs huttes en bois ou en planches. Loin d'éparpiller, comme les autres Serbes, leurs demeures sur un grand espace, les Tsernogortses les groupent le plus possible sur des rocs escar-

pés, et ne laissent entre les maisons que la distance d'un étroit sentier. Ces maisons sont presque toutes garnies de meurtrières; dans les *koulas*, tours avec un étage, le rez-de-chaussée sert pour abriter les bestiaux. La montagne Noire est riche en troupeaux de chèvres et de moutons; mais les bœufs, et surtout les chevaux, y sont rares. Certaines vallées produisent un vin qui serait excellent sans le goût âcre qu'il prend dans les outres où on le renferme. Des troncs d'arbres creusés par les indigènes offrent un asile à d'innombrables essaims d'abeilles qui produisent un miel excellent dans ces ruches de forme primitive. Les montagnards se nourrissent surtout de végétaux, de lait, de farine de maïs et d'orge, et de pommes de terre, dont la culture, maintenant générale, fut une des innovations du dernier vladika. Le pays n'a aucune voie de communication qui mérite le nom de route. Vainement Napoléon, maître de la Dalmatie, fit proposer aux Tsernogortses, par le maréchal Marmont, de leur construire à ses frais un grand chemin de Kataro à Nikchitja : ils refusèrent constamment, et non sans de bonnes raisons, les offres impériales.

Le Tsernogore proprement dit se divise en quatre *nahias* ou départements, nommés Tsernitsa ou Tsermnitsa, Liechanska, Rietchka, et Katounska-Nahia. Ce dernier département, qui s'étend du mont Lovtchen, près Kataro, jusqu'à Nikchitja, forme à lui seul presque la moitié du Tsernogore.

Autrefois inhabitée, la Katounska-Nahia a tiré son nom du mot albanais *katoun* (tente de pasteur dressée pour l'été). Maintenant elle renferme neuf *plèmes* ou tribus, réparties sur autant de districts. Les Allemands appellent ces districts des *comtés*, et désignent également par le nom de *comtes* les *knèzes* ou chefs, le plus souvent héréditaires, qui président les conseils des tribus. Les neuf plèmes de la Katounska-Nahia sont les Niégouchi, les Tsetini, les Bielitses, les Tjeklitj, les Komani, les Plechiotses, les Tsousi, les Ozrinitj et les Zagartchanes. Comme ces tribus habitent les plus pauvres et les plus arides districts du Tsernogore, elles sont très-portées au pillage, et les plus terribles brigands de la Turquie sortent encore aujourd'hui de leur territoire. C'est dans ce département qu'on trouve la forteresse de Tsetinié, qui domine une vaste plaine et sert de forum à ce peuple de pasteurs et de soldats; pendant que les diètes nationales ont lieu dans la prairie, le sénat siége sur la montagne auprès du saint vladika. A peu de distance de Tsetinié est Niégouchi (*Gnegost*), seul village de tout ce pays qui ait l'apparence d'une cité européenne, et où résident les plus illustres familles de la république, celle des Petrovitj, frères, oncles et cousins du vladika, celle des Bogdanovitj, des Iakchitj, des Prorokovitj, dont le chef actuel, le féroce Lazo, neveu d'un pope du même nom fusillé en 1809 par les Français, se fait re-

douter au loin par les Turcs. Niégouchi est le Moscou de cette Russie en miniature : l'humble demeure des pères de la dynastie y est conservée avec respect, comme la maison des premiers Romanov sur les bords de la Moskva. La maison des Petrovitj n'a qu'un étage, et ressemblerait complètement à celles des autres habitants, si elle n'était un peu plus grande. Un autre *konak* avait été construit dans les mêmes proportions; cet édifice, dont il ne reste plus que l'emplacement, était habité encore, il y a quelques années, par la famille du gouverneur civil, qui disputa pendant plus d'un siècle le pouvoir temporel au vladika. Dépouillée de tous ses biens, cette famille est maintenant sans feu ni lieu.

Les gros villages de Tchevo, Tsouse, Velestovo, illustrés par les chants populaires, sont assis dans des vallées rebelles à toute culture. Le petit bassin de Stanievitj, qui entoure le couvent de Saint-Michel-Archange, ci-devant résidence du vladika, et où se recueillent des fruits et du vin exquis, est la seule partie fertile de la Katounska-Nahia. La nahia voisine, celle de Tsernitsa, qui, longeant le lac de Skadar, descend vers Boudva et Antivari, est au contraire la plus riche partie du Tsernogore. Dans quelques vallées, la culture est arrivée à un degré de perfectionnement qui serait remarqué même en France; des jardins délicieux s'élèvent en terrasse sur les montagnes, et des vignobles alternent avec les plants d'oli-

viers, de figuiers, de grenadiers. Ces bosquets ne sont entretenus que par des hommes armés jusqu'aux dents. La Tsernitsa-Nahia renferme sept tribus : les Podgores, les Glouhides, les Bertchels, les Bolievitj, les Limliani, les Sotonitj et les Doupili. — La nahia de Gloubotine ou Rietchka-Nahia, partie centrale du Tsernogore, compte cinq tribus : les Loubotines, les Kozieri, les Tseklines, les Dobarski, les Gradjani. Cette nahia n'a d'autre richesse que sa rivière, le Tsernoïevitj, où abondent les truites et autres poissons qui, séchés et fumés, sont expédiés vers la Dalmatie et l'Italie. On y pêche aussi périodiquement un poisson nommé en serbe *ouklieva,* en italien *scoranza,* qui est de l'espèce du mulet et de la grosseur d'une sardine. Aux approches de l'hiver, les *ouklievas* descendent vers le lac de Skadar en masses si compactes, que la surface de l'eau se teint sur leur passage d'une couleur particulière. Ces poissons habitent surtout les endroits du lac appelés *okos,* tourbillons circulaires formés par des sources qui jaillissent du fond du lac, et dont la température, plus chaude que celle des eaux supérieures, attire les ouklievas : on les y trouve parfois en telle quantité, qu'une rame enfoncée au milieu d'un de ces *bancs de poissons* reste debout. Les plèmes des bords du lac ont la propriété presque exclusive des okos, où en automne il leur suffit de jeter le filet pour le retirer aussitôt tout rempli

d'oukllevas. Les plus petits sont conservés et parqués avec des claies dans les parties les plus basses et les plus herbeuses du lac, où on les entasse tellement, qu'ils ne peuvent presque se mouvoir : c'est ainsi qu'on les engraisse et qu'on fait rapidement grossir leurs ovaires, avec lesquels se compose une poutargue peu inférieure à celle de Prévésa. — Beaucoup plus aride que la Rietchka-Nahia, le quatrième et dernier département, celui de Liechanska ou Lieskopolié, s'étend le long de la Moratcha, en face de Podgoritsa. Bien moins grand que les autres, il ne renferme que trois tribus : les Drajovines, les Bouroni, les Gradats, qui complètent les vingt-quatre plèmes dont se compose le peuple tsernogortse proprement dit.

Cette république comprend en outre un grand nombre de districts confédérés, et, par des adjonctions successives, augmente d'année en année le nombre de ses alliés. La longue vallée de Koutchi est unie au Tsernogore depuis 1831 ; le vaste territoire de Grahovo est depuis 1840 presque entièrement séparé de la Turquie, et ce n'est pas seulement l'Hertsegovine, c'est aussi le pachalik de Skadar que le Tsernogore pourra s'incorporer totalement dans un avenir plus ou moins prochain.

II.

L'histoire de la montagne Noire forme une longue épopée commencée depuis trois siècles, et à laquelle chaque guerre nouvelle ajoute une page glorieuse. Cette épopée, encore informe, mais dont l'intérêt va croissant, n'est autre que l'ensemble des *piesmas*, chants populaires du Tsernogore. Ces chants, pareils à ceux des anciens rapsodes, et composés souvent par les héros mêmes qu'ils célèbrent, ne sont unis entre eux par aucun lien. Ce n'est pas de la poésie dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot, c'est un monument historique, c'est le tableau fidèle d'un état social dont aucun autre pays de l'Europe ne peut donner l'idée ; et, ne fût-ce qu'à ce seul titre, ces chants grossiers méritent une analyse approfondie.

Un jour peut-être, si elles s'animent sous la main d'un grand poète, les *piesmas* tsernogortses deviendront à la fois une Iliade et une Énéide; car elles célèbrent tout ensemble et les triomphes d'une race de héros vraiment égale par ses exploits aux races primitives, et les efforts de ses guer-

riers pour reconstruire une cité détruite, un empire effacé. Pareils aux compagnons d'Énée, qui, fuyant Troie en flammes, cherchaient partout à rebâtir Ilion, les proscrits serbes échappés du carnage de Kossovo (1) élevèrent une *cité-refuge ;* seulement, plus heureux que les Troyens, ils ne furent pas forcés d'aller en jeter les fondements sur un sol étranger ; ils ne durent pas quitter leur terre natale. Les plus étonnants rapports existent d'ailleurs entre l'état des citoyens du Tsernogore et celui des premiers républicains de Rome. L'une et l'autre cité est composée de brigands, d'enfants de la louve, au cœur dur, aux appétits violents ; mais ces brigands ou haïdouks, sur le Kataro comme sur le Tibre, se sont élevés à l'état d'*ouskoks*. L'*ouskok* offre un des types sociaux les plus anciennement gravés dans l'histoire : c'est l'exilé qui a retrouvé une patrie ; le vaincu ou le condamné qui, séparé des siens, poursuivi par les maîtres de l'épée, a franchi d'un bond le fossé du champ d'asile, et se retrouve libre parmi des frères (2). Les fondateurs de Rome nous offrent le premier type bien saisissable de l'ouskok dans l'antiquité. Romulus ne fut donc pas poussé par une sévérité puérile à punir de mort son frère Rémus, qui avait sauté, par-dessus le

(1) Grande bataille où l'empire serbe a été détruit par le sultan Amurat.

(2) De là le mot d'*ouskok*, littéralement *celui qui a sauté dedans*.

fossé, en dehors de la ville naissante; car ce délit signifiait qu'il était passé à l'ennemi, à la société établie et prétendue légitime, par laquelle les vaincus révoltés ont toujours été regardés comme des ouskoks et des noirs. C'est ainsi que l'histoire moderne du Monténégro éclaire le vieux mythe des origines de Rome. Comme l'esclave ou le sujet dans l'antique Étrurie fuyait vers Rome, ainsi le raïa poursuivi par ses tyrans fuit de roc en roc jusqu'au Tsernogore, qui est le plus sûr asile pour tous les proscrits de la péninsule greco-slave. Il n'est pas jusqu'aux Turcs persécutés qui ne se réfugient au Monténégro, comme le prouvent les chants albanais. On a vu même des jeunes gens de notre brillante Europe passer à la montagne Noire; lassés de l'esclavage qu'impose à ses enfants une civilisation déviée de son but, ils s'en vont là vivre en hommes libres, n'obéissant qu'au pouvoir de leur choix, sans autres lois que le sentiment qu'ils ont de la justice. Les vengeances héréditaires entre familles peuplent aussi le Tsernogore de Dalmates poursuivis par l'Autriche. Quoique réputés brigands, la plupart d'entre eux sont des hommes très-honnêtes, que le seul attachement aux mœurs de leurs pères réprouvées par leurs nouveaux maîtres, force à émigrer, s'ils ne veulent vivre dans leurs forêts, sans toit, comme les bêtes.

Ainsi s'est avec le temps formé le peuple tsernogortse. Les seuls éléments de son histoire sont,

nous l'avons dit, les *piesmas*. Nous analyserons ces curieux documents à l'aide du recueil général que le vladika fit paraître en 1837, et de la *Grlitsa*, où de nouvelles *piesmas* ont été insérées depuis ce temps.

L'époque primitive de l'histoire du Tsernogore s'étend de 1400 à 1750. Les *piesmas* et les traditions qui nous sont restées de cette époque indiquent qu'au quinzième siècle le Tsernogore manquait encore d'une population permanente, et n'était visité par les pâtres serbes que durant la belle saison. Les braves échappés de Kossovo, et Strachimir Ivo, dit *Tsernoï (le Noir)*, c'est-à-dire le proscrit, le rebelle, vinrent peupler ces rochers déserts. De même que les Francs nommèrent France le pays où ils croyaient avoir été introduits par Francus, de même les Tsernogortses se disent les descendants de cet Ivo Tsernoï, et ont nommé Tsernogore la montagne sauvée par ce héros du joug des conquérants. Le fleuve qui traverse le pays des noirs libres, et qui s'appelait auparavant Obod, reçut de même le nom de Tsernoïevitj.

Voulant resserrer encore les nombreux liens de famille qui unissaient déjà les Albanais latins avec les Greco-Serbes, Ivo avait épousé en secondes noces Marie, fille de Jean Kastriote, père de Skanderbeg. Allié aux plus hautes familles albanaises, il combattit bientôt les Osmanlis de concert avec ses parents. Déjà, dans les défilés qui défendent

son pays, il avait fait subir au terrible Mahomet II une déroute complète à la fameuse journée de Keinovska (1450), où son frère et collègue George était mort au sein de la victoire. Enfin, en 1478, Mahomet II, brûlant de venger sa honte, reparut au pied de la montagne Noire, et pressa par sa présence le siége de Skadar, que défendaient les Vénitiens sous Antoine Lorédan. Alors Ivo-Tsernoï rendit à Venise des services signalés par ses diversions en Albanie. Le croissant toutefois l'emporta; les Turcs, ayant conquis l'Hertsegovine, serrèrent le noir Ivo de plus près. Accablé par le nombre de ses ennemis et par leurs assauts de plus en plus acharnés, le vieillard alla à Venise demander du secours. Cette république venait de conclure un traité de paix et de commerce avec le sultan Bajazet; elle ne put donner que de vaines consolations au héros, et *le Noir* retourna dans sa montagne pour s'y ensevelir avec les braves qui l'avaient mis à leur tête. A peine arrivé, il incendia lui-même la citadelle de Jabliak, qu'il avait reconquise péniblement sur les Turcs, en transporta les moines et les reliques à Tsetinié, et là, dans une position fortifiée par la nature, éleva l'église et la forteresse qui sert encore aujourd'hui de capitale au pays. Enfin une assemblée générale de ces guerriers décidés à mourir établit à l'unanimité que tout homme qui abandonnerait sans un ordre formel le poste confié à sa bravoure serait dépouillé de ses armes,

revêtu d'habits de fille, et livré aux mains des femmes, qui le promèneraient dérisoirement dans tout le pays, avec des fuseaux et une quenouille au côté. La crainte d'une telle humiliation rendit chez ces hommes libres toute trahison impossible : le Tsernogore devint puissant, et la gloire du peuple monténégrin s'étendit au loin. Ivo maria ses deux filles à des princes célèbres, l'une à l'hospodar valaque Radoul, l'autre au despote George Brankovitj. Cette dernière princesse, sous le nom de Maïka Andjelka (la mère Angelia), est aujourd'hui vénérée comme sainte par les Serbes.

La grande Venise avait recherché l'alliance d'Ivo : depuis ce moment, les Tsernogortses ne cessèrent pas de servir à toute l'Italie septentrionale d'égide contre les Turcs, qui, maîtres de la Bosnie et de l'Albanie depuis la chute de Skanderbeg, auraient certainement mis fin à la république de Saint-Marc, sans la ceinture de corsaires et de haïdouks slaves dont se borda la côte orientale de l'Adriatique.

Le souvenir d'Ivo-le-Noir, plus connu sous le nom turc d'Ivan-Beg, s'est perpétué dans la montagne aussi vif que s'il venait d'achever sa carrière. Des sources, des ruines, des cavernes, s'appellent de son nom *Ivan Begova,* et l'on espère qu'il reparaîtra un jour comme un libérateur céleste, un messie politique. L'amour du peuple se reporta sur ce grand homme avec d'autant

plus d'élan, que ses successeurs se montrèrent moins dignes de lui. Les chefs du Tsernogore finirent par accepter des palais et des dignités à Venise, et ne furent plus capables de commander une race indomptée. Le vieil Ivo lui-même avait hâté à son insu cette prompte décadence, en mariant son fils unique avec une Latine; attentat aux mœurs orientales que le ciel, suivant la tradition, punit d'une manière terrible. Le *livre d'or* de Saint-Marc, où le puissant Ivo s'était vu, en 1474, inscrit parmi les grands de Venise, consigna également dans ses pages, quelques années après, le mariage du fils unique d'Ivo avec une Vénitienne qu'il déclare appartenir à la famille d'Erizzo, tandis que les Serbes la disent fille du brave Mocenigo. Ce dernier, après avoir délivré, avec l'aide d'Ivo-le-Noir, Skadar assiégée par les Turcs, était devenu doge, et aurait voulu contracter une alliance de famille avec son allié politique. Les *piesmas* appellent le fils d'Ivo indifféremment George, Maxime ou Stanicha. Nous reproduirons ici quelques fragments de ces chants historiques :

« Le Tsernoïevitj Ivo écrit une lettre au doge de la grande Venise : « Écoute-moi, doge! comme on dit que tu as chez « toi la plus belle des roses, de même il y a chez moi le « plus beau des œillets. Doge, unissons la rose avec l'œillet. » Le doge vénitien répond d'un ton flatteur; Ivo se rend à sa cour, emportant trois charges d'or, pour courtiser au nom de son fils la belle Latine. Quand il eut prodigué tout son

or, les Latins convinrent avec lui que les noces auraient lieu aux vendanges prochaines. Ivo, qui était sage, proféra en partant des paroles insensées : — Ami et doge, dit-il, tu me reverras bientôt avec six cents convives d'élite, et, s'il y en a parmi eux un seul qui soit plus beau que mon fils Stanicha, ne me donne ni dot ni fiancée. Le doge réjoui lui serre la main et lui présente la pomme d'or (1); Ivo retourne dans ses états.

« Il approchait de son château de Jabliak, quand du haut de la *kouta* aux élégants balcons, et dont le soleil couchant faisait étinceler les vitres, sa fidèle compagne l'aperçoit. Aussitôt elle s'élance à sa rencontre sur la Livada, couvre de baisers le bord de son manteau, presse sur son cœur ses armes terribles, les porte de ses propres mains dans la tour, et fait présenter au héros un fauteuil d'argent. L'hiver se passa joyeusement; mais le printemps fit éclater chez Stanicha la petite vérole, qui lui laboura en tous sens le visage. Quand, aux approches de l'automne, le vieillard eut rassemblé ses six cents *svati* (convives), il lui fut, hélas! facile de trouver parmi eux un *iounak* plus beau que son fils. Alors son front se couvre de sombres rides, *les noires moustaches qui atteignaient ses épaules s'affaissent*. Sa compagne, instruite du sujet de sa douleur, lui reproche l'orgueil qui l'a poussé à vouloir s'allier aux superbes Latins. Ivo, blessé de ces reproches, s'emporte comme un feu vivant; il ne veut plus entendre parler de fiançailles, et congédie les svati. Plusieurs années s'écoulèrent; tout à coup arrive un navire avec un message du doge. La lettre tomba sur les genoux d'Ivo; elle disait : « Lorsque tu enclos de haies une prairie, « tu la fauches ou tu l'abandonnes à un autre, afin que les « neiges d'hiver n'en gâtent pas l'herbe fleurie. Quand on « demande en mariage une belle et qu'on l'obtient, il faut

(1) La pomme est encore pour les peuples slavo-grecs, comme au temps d'Hélène et du berger Pâris, le symbole de l'hymen et de la beauté.

« venir la chercher, ou lui écrire qu'elle est libre de pren-
« dre un nouvel engagement. »

« Jaloux de tenir sa parole, Ivo se décide enfin à aller à Venise; il réunit tous ses nobles frères d'armes de Dulcigno et d'Antivari, les Drekalovitj, les Koutchi et les Bratonojitj, les faucons de Podgoritsa et de Bielopavlitj, les Vassoïevitj et toute la jeunesse jusqu'à la verte Lim. Il veille à ce que les *iounaks* viennent chacun avec le costume particulier de sa tribu, et que tous soient parés le plus somptueusement possible. Il veut, dit-il, que les Latins tombent en extase quand ils verront la magnificence des Serbes. — Ils possèdent bien des choses, ces nobles Latins! ils savent travailler avec art les métaux, tisser de précieuses étoffes, mais ce qu'il y a de plus digne d'envie leur manque, ils n'ont point le front haut, le regard souverain des Tsernogortses.

« Voyant les six cents svati rassemblés, Ivo leur raconte l'imprudente promesse qu'il avait faite au doge, et la punition céleste qui l'avait frappé dans la personne de son fils, atteint de la petite vérole, et il ajouta : — Voulez-vous, frères, que nous mettions pendant le voyage un de vous à la place de Stanicha, et que nous lui laissions en retour la moitié des présents qui lui seront offerts comme au véritable fiancé? Tous les svati applaudirent à cette ruse, et le jeune voïevode de Dulcigno, Obrenovo Djouro, ayant été reconnu le plus beau de l'assemblée, fut prié d'accepter le travestissement. Djouro s'y refusa longtemps; il fallut, pour l'y faire consentir, le combler des plus riches dons. Alors les svati, couronnés de fleurs, s'embarquèrent; ils furent à leur départ salués par toute l'artillerie de la montagne Noire et par les deux énormes canons appelés *Kernio* et *Selenko*, qui n'ont point leurs pareils dans les sept royaumes francs, ni chez les Turcs. Le seul bruit de ces pièces fait fléchir le genou aux coursiers, et renverse plus d'un héros.

« Arrivés à Venise, les Tsernogortses descendent au palais ducal. La noce dure toute une semaine, au bout de laquelle Ivo s'écrie : —Ami doge, nos montagnes nous rappel-

lent. Le doge, se levant alors, demande aux conviés où est le fiancé Stanicha; tous lui montrent Djouro. Le doge donne donc à Djouro le baiser et la pomme d'or de l'hymen. Les deux fils du doge s'approchent ensuite, apportant deux fusils rayés de la valeur de mille ducats; ils s'enquièrent où est Stanicha; tous les svati lui montrent Djouro. Les deux Vénitiens l'embrassent comme leur beau-frère, et lui remettent leurs présents. Après eux viennent les deux belles-sœurs du doge, apportant deux chemises du plus fin lin, toutes tissues d'or; elles demandent où est le fiancé, tous les svati montrent du doigt Djouro. Satisfaits de leur ruse, Ivo et les Tsernogortses reprirent le chemin de la patrie. »

Les *piesmas* ne s'accordent pas sur la dernière partie de cette histoire. Les chants du Tsernogore rapportent que Stanicha, après avoir reçu sa fiancée, demanda au voïevode d'Albanie sa part convenue dans les présents, et que l'orgueilleux Djouro se refusa obstinément à tenir la promesse donnée. Les chants du Danube, au contraire, sont dirigés contre Stanicha, en faveur du Slave d'Albanie qu'ils appellent Miloch. Ces *piesmas*, chantées par des Serbes moins belliqueux, et par conséquent moins durs pour les femmes, s'étendent davantage sur la fiancée. Elles montrent la vierge latine priant Stanicha d'exiger de Djouro la restitution totale des présents.

« Je ne puis, crie-t-elle à Stanicha, en pleurant de dépit, je ne puis céder cette merveilleuse tunique d'or tissue de mes mains, sous laquelle je rêvais de caresser mon époux, et qui m'a presque coûté les deux yeux, à force d'y travailler nuit et jour pendant trois années. Dussent mille tronçons

de lances devenir ton cercueil, mon Stanicha, il faut que tu combattes pour la recouvrer, ou, si tu ne l'oses, je retourne la bride de mon coursier, et je le pousse jusqu'au rivage de la mer. Là, je cueillerai une feuille d'aloès; avec ses épines je déchirerai mon visage, et, tirant du sang de mes joues, avec ce sang j'écrirai une lettre que mon faucon portera rapidement à la grande Venise, d'où mes fidèles Latins s'élanceront pour me venger. A ces mots de la fille de Venise, Stanicha ne se maîtrise plus; de son fouet à triple lanière il frappe son coursier noir, qui bondit comme un tigre, et, ayant atteint Djouro, le Tsernogortse le frappe d'un coup de javelot au milieu du front. Le beau voïevode tombe mort au pied de la montagne.

« Glacés d'horreur, tous les svati s'entre-regardèrent quelque temps; enfin leur sang commença à bouillonner, et ils se donnèrent des gages, gages terribles qui n'étaient plus ceux de l'amitié, mais ceux de la fureur et de la mort. Tout le jour, les chefs de tribus combattirent les uns contre les autres, jusqu'à ce que leurs munitions fussent épuisées et que la nuit fût venue joindre ses ténèbres aux vapeurs sanglantes du champ de bataille. Les rares survivants marchent jusqu'aux genoux dans les flots de sang des morts. Voyez avec quelle peine un vieillard s'avance. Ce héros méconnaissable est le Tsernoïevitj Ivo; dans sa douleur sans remède, il invoque le Seigneur : — Envoie-moi un vent de la montagne, et dissipe cet horrible brouillard, pour que je voie qui des miens a survécu. Touché de cette prière, Dieu envoya un coup de vent qui balaya l'air, et Ivo put voir au loin toute la plaine couverte de chevaux et de cavaliers hachés en pièces. D'un monceau de morts à l'autre, le vieillard allait cherchant partout son fils.

« Un des neveux d'Ivo, Ioane, qui gisait expirant, le voit passer; il rassemble ses forces, se soulève sur le coude et s'écrie : — Holà! oncle Ivo; tu passes bien fièrement, sans demander à ton neveu si elles sont profondes, les blessures qu'il a reçues pour toi. Qui te rend à ce point dédai-

gneux ? Sont-ce les présents de la belle Latine ? — Ivo, à ces mots, se retourne, et, fondant en larmes, demande au Tsernogortse Ioane comment son fils Stanicha a péri. — Il vit, répond Ioane ; il fuit vers Jabliak sur son coursier rapide, et la fille de Venise répudiée s'en retourne vierge chez son père. »

Toutes les *piesmas* rapportent que Stanicha, après avoir tué son rival, se fit musulman pour échapper à la vengeance des Slaves d'Albanie. Le beg de Dulcigno, Obren-Vouk, parent et vengeur du beau voïevode, craignant les coups du renégat, embrassa également l'islamisme, afin de conserver par là l'héritage de ses pères. Les deux chefs servirent pendant sept années le sultan, qui, en récompense, donna à chacun d'eux un pachalick héréditaire. Obren-Beg reçut celui de Doukagine, près d'Ipek, où ses descendants, les Mahmoud-Bougovitj, sont toujours demeurés puissants ; Stanicha fut installé à Skadar, où sa postérité n'a pas cessé de régner jusqu'en 1833, époque où fut exilé par la Porte le rebelle Moustapha, dernier pacha de cette famille, connue sous le nom de *Bouchatli*. Ce nom avait été donné aux descendants de Stanicha en souvenir de Bouchati, village où ils se réfugièrent après une déroute que leur firent éprouver, près de Liechkopolié, les chrétiens de la montagne, qu'ils voulaient subjuguer. Maintenant encore les habitants de Skadar et les Monténégrins ne sont point réconciliés, et ils se demandent toujours des têtes

en souvenir du beau Djouro. La conduite d'Ivo et de Stanicha a été la cause première de toutes les catastrophes qui ont affligé depuis ce temps le Tsernogore. L'histoire de cette montagne repose tout entière sur un principe essentiellement oriental et antique, *la solidarité*. Ce principe établit que chaque race est naturellement immortelle et souveraine, et qu'elle ne peut déchoir que par la faute de renégats infidèles aux devoirs héréditaires. Ainsi la race élue et privilégiée des Tsernogortses se scinda en deux comme Israël par l'apostasie: le Tsernogore resta l'asile des héros fidèles aux lois de la famille; Skadar, la Samarie de ce peuple, reçut le fils d'un nouveau David, qui aussitôt tourna ses armes contre sa propre race. Il est vrai que, selon la croyance orientale, les héros étant des demi-dieux et ne pouvant mourir, les guerriers du Tsernogore résisteront victorieusement aux renégats d'Albanie; mais la solidarité du sang les accable, leur glorieuse immortalité n'est pour eux qu'un incessant martyre : ils ont à expier chaque jour la faute de leur père adoptif, du Tsernoïevitj Ivo, et les noces fatales de Stanicha avec une Latine. Dans les idées du sensuel Orient, un prince souverain ne peut choisir de femme hors de sa nation, car une dynastie doit rester le plus pur sang, et comme l'essence même de la nationalité, qu'elle est censée résumer en elle, de même que les enfants se résument dans leur père. Épouser une étrangère, c'est donc forfaire aux

lois d'une société patriarcale; aussi les sultans actuels, comme les anciens rois de Perse, comme les anciens tsars russes et les derniers krals serbes, aïeux des Tsernoïevitj, n'épousent-ils que des filles choisies dans leur empire.

La dynastie d'Ivo-le-Noir survécut peu de temps à l'apostasie de Stanicha; son dernier représentant, George, ayant épousé de nouveau une Vénitienne, cette princesse inspira au chef montagnard le dégoût de sa barbare patrie. George quitta le Tsernogore pour aller vivre tranquille au milieu du luxe et des jouissances de Venise, et la montagne Noire, déchirée par des discordes intestines, n'ayant à opposer aux envahisseurs que les anathèmes de son évêque ou *vladika,* nommé German, tomba sous le joug des Osmanlis. Les compagnons renégats de Stanicha, rentrant dans la montagne, y conquirent la forteresse d'Obod, et s'emparèrent des débouchés commerciaux de leurs frères chrétiens, qui vécurent ainsi en raïas jusqu'à l'entrée du dix-huitième siècle. Les Tsernogortses se rappellent encore avec indignation l'époque où leur pays acquittait vis-à-vis de la Porte un haratch qui n'était destiné qu'à couvrir les frais de pantoufles de la sultane. Lorsqu'en 1604 ils s'insurgèrent contre le pacha de Skadar, Ali-Beg, qu'ils battirent et renvoyèrent blessé hors de leurs défilés, cette victoire n'aboutit qu'à leur procurer une existence moins précaire, le droit de rester en armes, au nombre de 8,027 guer-

riers, pour défendre leurs 93 villages, et de relever directement du sultan, qui reconnaissait leur chef militaire sous le nom de *spahi*, et leur chef ecclésiastique sous le nom de *vladika*. Ce fut dans cet état que les trouva, en 1606, Mariano Bolizza, patricien de Kataro, chargé de fixer les frontières entre la Turquie et la seigneurie de Venise.

Enfin les Vénitiens, étant entrés en guerre avec la Porte, soulevèrent les Tsernogortses contre leurs communs ennemis; Vissarion, septième vladika depuis German, se flatta d'avoir acquis à sa montagne une alliée fidèle dans la fière république, qui dès lors commença ses conquêtes continentales sur les Turcs, puissamment secondée par les diversions des Tsernogortses. C'est ainsi qu'en 1627 ceux-ci battirent les musulmans qui allaient secourir Castel-Novo, et forcèrent cette ville assiégée de se rendre aux Vénitiens. Cependant, sur leur propre territoire, les montagnards n'avaient plus que les forêts pour asile; le pacha de Skadar, Soliman, avait forcé leurs défilés, incendié leurs villages et détruit Tsetinié. Bien qu'en revenant à Skadar il eût été atteint sous Podgoritsa et mis en pleine déroute par les Klementi et les Koutchi, alors maîtres du fort de Spouje, une grande partie de son armée, restée au Tsernogore, s'y maintint dans les défilés. Appuyées par les Bouchatlis, ces garnisons continuèrent à lever le haratch jusqu'à la fameuse année 1703, où commence *l'hégire* des Tserno-

gortses. Le vladika Danilo-Petrovitj-Niégouchi, qui revenait de la Hongrie, où le patriarche serbe Arsénius III l'avait sacré métropolite, détermina ses compatriotes à faire dans la même nuit main basse sur tous les musulmans de leur montagne qui refuseraient le baptême : ce plan fut exécuté ponctuellement. Le chant populaire qui en perpétue le souvenir mérite d'être connu, ne fût-ce qu'à cause des motifs qu'il invoque pour excuser cet atroce événement; il est intitulé *Sve-Oslobod* (entièrement affranchi).

« Les raïas du Zenta ont, à force de présents, obtenu du pacha de la sanglante Skadar la permission de bâtir une église. Le petit édifice terminé, le pope Iove se présente aux anciens des tribus réunis en *sobor*, et leur dit : — Notre église est bâtie, mais ce n'est qu'une profane caverne tant qu'on ne l'aura pas bénie; obtenons donc par de l'argent du pacha un sauf-conduit pour que l'évêque tsernogortse vienne la consacrer. Le pacha délivre le sauf-conduit pour le *noir caloyer*, et les députés du Zenta vont en hâte le porter au vladika de Tsetinié. Danilo-Petrovitj, en lisant cet écrit, secoue la tête et dit : — Il n'y a point de promesse sacrée parmi ces Turcs; mais, pour l'amour de notre sainte foi, j'irai, dussé-je ne pas revenir. Il fait seller son meilleur cheval et part. Les perfides musulmans le laissèrent bénir l'église, puis ils le saisirent et le menèrent, les mains liées derrière le dos, à Podgoritsa. A cette nouvelle, tout le Zenta, plaine et montagne, se leva et vint dans la maudite Skadar implorer Omer-Pacha, qui fixa la rançon de l'évêque à 3,000 ducats d'or. Pour compléter cette somme, de concert avec les tribus du Zenta, les Tsernogortses durent vendre tous les vases sacrés de Tsetinié.

« Le vladika est élargi : en voyant revenir leur éclatant soleil, les montagnards ne purent retenir leurs transports de joie; mais Danilo, qu'affligeaient depuis longtemps les conquêtes spirituelles des Turcs cantonnés dans le Tsernogore, et qui prévoyait l'apostasie de son peuple, demande en ce moment aux tribus rassemblées de convenir entre elles d'un jour où les Turcs seront dans tout le pays attaqués et massacrés. A cette proposition, la plupart des *glavars* se taisent; les cinq frères Martinovitj s'offrent seuls pour exécuter le complot. La nuit de Noël est choisie pour être la nuit du massacre, qui aura lieu en souvenir des victimes de Kossovo.

« L'époque fixée pour la sainte veille arrive; les frères Martinovitj allument leurs cierges sacrés, ils prient avec ferveur le Dieu nouveau-né, boivent chacun une coupe de vin à la gloire du Christ, et, saisissant leurs massues bénies, ils s'élancent à travers les ténèbres. Partout où il y avait des Turcs, les cinq exécuteurs apparurent; tous ceux qui refusaient le baptême furent massacrés sans pitié; ceux qui embrassèrent la croix furent présentés comme frères au vladika. Le peuple réuni à Tsetinié salua l'aurore de Noël par des chants d'allégresse; pour la première fois depuis le jour de Kossovo, il pouvait s'écrier : Le Tsernogore est libre (1)! »

Ainsi furent rendues à l'indépendance les tribus de la Katounska-Nahia. Il restait à délivrer les districts voisins encore asservis. Alors commença cette guerre audacieuse, prolongée jusqu'à nos jours, et dans laquelle on a vu mainte fois les prisonniers turcs échangés par mépris

(1) Cette *piesma* se chante encore aujourd'hui dans la famille des Martinovitj.

contre des pourceaux. Le Tsernogore se constituait peu à peu sur des bases plus solides que celles qui l'avaient d'abord soutenu. La vie patriarcale remplaçait l'existence isolée des pâtres nomades. Les pirates serbes que l'Autriche avait, pendant le seizième siècle, opposés avec tant de succès à la république de Venise, et qui se sont immortalisés sous le nom d'*ouskoks*, venaient d'être enfin complétement défaits par le doge Jean Bembo; ils avaient dû chercher un asile sous l'abri de la montagne Noire, à Nikchitja et à Piperi. Drobniak avait également reçu en 1696 d'autres ouskoks refoulés par les Turcs d'Albanie. Tous ces réfugiés s'organisaient en villages ou confréries et en plèmes ou tribus, sous la présidence d'une plème supérieure, celle des Niégouchi, Serbes du mont Niégoch en Hertsegovine, qui, ayant émigré en masse, n'avaient point cessé de former une grande famille gouvernée par des lois particulières. Le patriarche militaire qui la dirigeait, de concert avec l'évêque ou le vladika, commandait à une tribu beaucoup plus considérable que toutes les autres; aussi exerça-t-il bientôt de fait le pouvoir suprême dans la petite république. Ce pouvoir émancipateur grandit et se fortifia sans sortir de la famille des Niégouchi, mais en subissant à certains égards les lois de l'élection. Ainsi le chef des Niégouchi pouvait, d'accord avec les anciens de sa tribu, choisir pour successeur celui de ses proches pa-

rents qui lui était désigné par son mérite, sans consulter l'ordre de la primogéniture.

La nuit de Noël de l'année 1703 avait affranchi le Tsernogore; cependant le résultat de cette lugubre nuit restait inconnu de l'Europe. Ce fut Pierre-le-Grand qui, ayant déclaré en 1711 la guerre au sultan, révéla au monde l'existence de ce nouveau peuple. Pierre avait cherché à soulever contre les Turcs tous les chrétiens de l'Orient : les seuls Tsernogortses répondirent à son appel. Un chant historique retrace avec énergie l'enthousiasme qui accueillit dans le Tsernogore cette insurrection populaire. Le chant s'ouvre par la lettre du tsar, que l'envoyé moscovite, Milo Radovitj, lit à Tsetinié, dans un grand *sobor* de tous les *glavars* de la montagne. L'empereur russe, après avoir raconté ses victoires remportées sur le roi de Suède, la journée de Pultava, la trahison et la mort de Mazeppa, finit en disant :

« Maintenant le Turc m'attaque avec toutes ses forces pour venger Charles XII et pour complaire aux potentats de l'Europe; mais j'espère dans le Dieu tout-puissant et je me fie à la nation serbe, surtout aux bras des *iounaks* tsernogortses, qui certainement m'aideront à délivrer le monde chrétien, à relever les temples orthodoxes et à illustrer le nom des Slaves. Guerriers de la montagne Noire, vous êtes du même sang que les Russes, de la même foi, de la même langue, et d'ailleurs n'êtes-vous pas, comme les Russes, des hommes sans peur ? Il importe donc peu que vous parliez la même langue pour combattre avec eux. Levez-vous tels que

vous êtes, héros dignes des temps anciens, et restez ce peuple terrible qui n'a jamais de paix avec les Turcs. »

« A ces paroles du tsar slave, du grand empereur chrétien, tous brandissent leurs sabres et courent à leurs fusils. Il n'y a qu'une voix : Marchons contre les Turcs, et plus vite ce sera, plus nous en aurons de joie.... En Bosnie et en Hertsegovine, les Turcs sont défaits et bloqués dans leurs forteresses. Partout villes et villages musulmans sont brûlés; il n'est pas une rivière, pas un ruisseau qui ne se teigne du sang infidèle. Mais ces *réjouissances* ne durèrent que deux mois; elles se changèrent pour les Serbes en calamités, à la suite de la paix subite et forcée que le tsar Pierre dut conclure avec la Porte. Les Tsernogorstes furent pris d'un grand désespoir. Toutefois ils restèrent en campagne, se montrant déjà alors ce qu'ils sont aujourd'hui, buvant le vin et combattant le Turc. Et tant qu'un d'eux restera en vie, ils se défendront contre qui que ce soit, Turc ou autres. Oh ! elle n'est pas une ombre, la liberté tsernogortse. Nul autre que Dieu ne pourrait la dompter, et, dans cette entreprise, qui sait si Dieu même ne se lasserait pas ?

Une autre *piesma* complète en ces mots le récit de la guerre :

« Victorieuse des Moscovites, Stambol se livrait à la joie, quand tout à coup arrive dans ses murs un guerrier turc du *grad* sanglant d'Onogochto. Il raconte en pleurant au divan impérial les affronts qu'a subis la fière Bosnie attaquée par les noirs du Tsernogore, l'incendie des villes, le pillage des campagnes, la désolation qui règne partout. Ému de ces tableaux, le sultan confie cinquante mille hommes à son plus habile seraskier, Akhmet-Pacha, et le charge d'aller exterminer les rebelles. Le traité conclu sur le Pruth vient de mettre le tsar turc en paix avec toute l'Europe; il n'a plus

d'ennemis que les Tsernogortses : comment résisteront-ils seuls contre le grand empire ?

« Arrivé avec ses cinquante mille soldats dans la plaine de Podgoritsa, le seraskier impérial écrit au vladika Danilo : « Envoie-moi un petit haratch, et pour otages les trois « iounaks Popovitj de Tchevo, Merval de Velestovo, et le « faucon Mandouchitj. Si tu ne le fais, je mettrai à feu tout « le pays de la Moratcha au lac salé (l'Adriatique); je te « prendrai vivant, et je t'arracherai la vie dans les tortures. » En lisant cette lettre, le vladika pleura amèrement; il se hâta d'écrire à tous les chefs de la rude montagne et les convoqua à Tsetinié. La diète étant rassemblée, les uns disaient : « Donnons le haratch ! » les autres : « Donnons plutôt des « pierres ! — Compagnons, donnez ce qu'il vous plaira, cria « Mitjounovitj; pour moi, je ne livrerai point mes frères « comme otages, à moins qu'ils ne partent en emportant ma « tête. » Enfin la diète décida qu'il fallait périr jusqu'au dernier pour la sainte foi et la douce liberté plutôt que de se rendre aux tyrans. Tous alors jurèrent ensemble de ne jamais envoyer aux Turcs d'autre impôt que le feu vivant de leurs carabines.

« Pendant ce temps, le vladika invoquait la *vila* propice du mont Koumo. — Génie de nos montagnes, lui criait l'évêque, apprends-moi comment nous vaincrons tant d'ennemis ! — Et la bonne vila lui révélait les moyens de détruire l'armée infidèle. Trois Tsernogortses furent choisis pour aller à la frontière reconnaître l'ennemi ; c'étaient les Iourachkovitj Ianko et Bogdane, et le grand Raslaptchevitj Vouko. Les trois braves, la carabine sur l'épaule, descendirent la vallée de Tsetinié, traversèrent rapidement deux nahias, et, au coucher du soleil, atteignirent Kokota. Là ils s'arrêtèrent pour manger leur pain ; puis, franchissant à la nage la Moratcha au milieu des ténèbres, ils entrèrent dans le camp du pacha. Tant que dura la nuit, ils marchèrent à travers le camp sans en trouver les limites. — Com-

bien y a-t-il donc de Turcs à cette frontière ? demanda enfin Vouko. Ceux qui le savaient ne voulurent pas le dire, et ceux qui l'auraient dit ne le savaient pas. Il y en avait bien cent mille, y compris les levées irrégulières de paysans de toutes les provinces voisines jusqu'en Bulgarie. Vouko dit alors à ses deux compagnons : Retournez apprendre à nos chefs ce que vous avez vu, et, quant à ma personne, n'en ayez point souci ; je reste ici pour vous servir.

« Les Iourachkovitj retournèrent à Tsetinié. — Nous avons trouvé, dirent-ils aux knèzes, les ennemis en si grand nombre, qu'eussions-nous été tous trois changés en sel, nous n'aurions pu suffire pour leur saler la soupe. — Mais, ajoutèrent-ils, pour tromper les âmes timides sur la grandeur du danger, cette armée est un ramassis de boiteux, de manchots et d'estropiés. — Rassurés par ce rapport, les guerriers de toutes les plèmes, réunis à Tsetinié, entendirent pieusement la messe, reçurent la bénédiction de leur cher vladika, et, aspergés d'eau bénite, ils partirent en trois corps sous trois voïevodes. Le premier corps devait attirer les Turcs par sa fuite simulée, le second fondrait sur eux du haut des montagnes ; le troisième, formant le corps de bataille, les attendrait de pied ferme dans la vallée. Ces divers corps, postés sur les rives de la Vlahinia, y restèrent durant trois jours : au coucher du troisième soleil, les Osmanlis parurent au-dessous de Vrania. Le prétendu transfuge, Vouko, guidait leurs bandes innombrables ; tout à coup il se mit à chanter : Héros turcs, reposez-vous ici ; lâchez vos coursiers le long de la Vlahinia, dressez votre camp pour la nuit, car vous ne trouverez plus d'eau fraîche d'ici jusqu'à Tsetinié. — L'armée turque s'arrête, pose ses sentinelles et s'endort.

« Soudain un nuage épais de guerriers noirs tombe des montagnes sur ce camp endormi, où il fait pleuvoir la mort. Abandonnant leurs riches tentes, les begs se mettent à fuir par les sentiers, mais ils les trouvent garnis d'embuscades tsernogortses. On fait un horrible carnage des fuyards ; au-

dessus des précipices du mont Perjnik, le feu vivant des Tsernogortses dévore tout ce que l'abîme n'engloutit pas. Pendant trois jours entiers, la superbe armée des maîtres est poursuivie sans relâche par des rebelles, par de vils haïdouks. Qu'il était beau de voir comment étincelaient les sabres serbes, comment ils fendaient les têtes ennemies, et comment les rochers mêmes, quand il s'en trouvait sur leur passage, volaient en éclats! C'est ainsi qu'en juillet 1712 le Tsernogore se couvrait de gloire et se remplissait des plus riches dépouilles. O frères serbes, et vous tous qui portez des cœurs libres, réjouissez-vous, car l'antique liberté ne périra pas, tant que nous aurons notre petite montagne Noire. »

Les vainqueurs nommèrent *Tsarev-Laz* (descente de l'empereur) le lieu où l'armée du seraskier avait été détruite. Par suite de cette bataille, beaucoup de villages et des districts entiers furent enlevés aux Turcs, et la forteresse de Rieka, qu'ils assiégeaient, resta aux mains des Tsernogortses. Furieux de ces revers, le *tsar pur* (le sultan) prépara avec ardeur une nouvelle expédition, et, deux ans après, cent vingt mille guerriers, conduits par Douman Kiouprili, marchaient vers le Tsernogore. Joignant la ruse à la force, Douman offrit la paix la plus honorable aux montagnards, qui, trompés par ses promesses, envoyèrent dans son camp trente-sept de leurs principaux glavars. A peine arrivés, les glavars furent saisis et pendus, et aussitôt après l'assaut fut donné à la montagne, privée par le perfide pacha de ses chefs les plus intelligents.

« Pour venger, dit la *piesma* nationale qui raconte cet

événement, pour venger le seraskier et les cinquante mille Turcs détruits dans les forêts et les défilés serbes, et pour guérir les blessures faites au cœur du sultan, Kiouprili ne laissa pas dans tout le Tsernogore un seul autel, une seule maison debout. Surpris sans munitions, quand la poudre leur manqua, les iounaks durent céder. Les plus jeunes se retranchèrent au haut des monts, les autres s'enfuirent vers Kataro, sur le territoire de Venise, convaincus que le doge, auquel leur longue guerre avait été si utile, ne les livrerait pas aux Turcs. Vain espoir ! les Vénitiens laissèrent l'Osmanli envahir leur territoire pour y sabrer les vaincus. Mais quelle fut la récompense du doge, devenu l'ami des Turcs ? Il se vit enlever par eux toutes ses provinces orientales. Tel fut le prix qu'obtint Venise pour avoir livré les Serbes. »

Les derniers vers du chant tsernogortse retracent, en la résumant, une triste période de l'histoire de Venise, qui, plongée dans ses calculs mercantiles, apprit alors ce qu'une nation gagne à l'abandon de ses alliés. Libre dans ses mouvements par la possession de la montagne Noire, le Turc parcourut sans résistance toutes les provinces vénitiennes de la presqu'île greco-slave, depuis la Bosnie jusqu'à l'isthme de Corinthe. La reine de l'Adriatique s'aperçut un peu tard que sa prospérité dépendait de son intime union avec les Serbes maritimes, et elle se mit à soutenir de nouveau les Tsernogortses, qui, restés maîtres des parties les plus inaccessibles de leur montagne, fondaient chaque jour comme des aigles sur les Turcs des vallées. En 1716, ils parvinrent même à expulser du pays les deux

pachas d'Hertsegovine et de Bosnie, qui l'avaient envahi avec leurs armées. Il est vrai qu'ils déshonorèrent leur victoire en immolant soixante-dix-sept prisonniers aux mânes des trente-sept chefs traîtreusement exécutés par Kiouprili. En 1718, les Tsernogortses, au nombre de cinq mille cinq cents, marchèrent au secours des Vénitiens bloqués dans Antivari et Dulcigno et les délivrèrent en battant le visir d'Albanie. Une lettre de remercîments du sénat de Venise au vladika Danilo conserve le souvenir de ce haut fait des guerriers noirs. En 1727, ils remportèrent une nouvelle et éclatante victoire sur Tchenghitj-bekir, qui ne leur échappa avec peine que pour aller se faire tuer, quelques années plus tard, par d'autres Slaves, à la bataille d'Otchakov.

Néanmoins la trace des affreux ravages commis par Kiouprili n'était point encore effacée. Plusieurs grandes tribus se trouvaient réduites presque à rien. Celle des Ozrinitj, suivant la piesma intitulée *la Vengeance de Tchevo*, était réduite à quarante hommes, quand son voïevode, Nicolas Tomache, se vit cerner dans Tchevo par des milliers de Turcs que conduisaient le beg Loubovitj et le gouverneur du fort de Klobouk. Le vaillant voïevode soutint les assauts des Turcs et donna le temps à l'armée tsernogortse de venir le délivrer.

« Pendant que la mêlée avait lieu dans la plaine, que le

feu des fusils remplissait l'air de la terre au ciel, Tomache et les siens, du haut du rocher de Tchevo, priaient Dieu d'écarter d'un coup de vent ces nuages de fumée pour qu'ils pussent découvrir laquelle des deux armées l'emportait. Enfin ils voient monter vers eux leurs frères tsernogortses qui venaient de couper la tête à plus de mille Turcs, et qui amenaient un nombre non moins grand de prisonniers enchaînés. — O Dieu ! s'écria Tomache, grâces te soient rendues de ce que nous vengeons si bien nos pères massacrés par Kiouprili ! Et puisses-tu donner dans ton ciel, à ceux qui meurent pour défendre le Tsernogore, les joies d'un triomphe sans fin ! »

III.

L'existence jusque-là si précaire des Tsernogortses commençait à se consolider : la lutte qui se continuait entre la montagne Noire et la Porte, attirait les regards de l'Europe civilisée ; les héroïques montagnards étaient comblés de bénédictions par leurs voisins chrétiens, et la seconde moitié du dix-huitième siècle ne devait plus être pour eux qu'une longue série de victoires. Ils eurent cependant à traverser une dernière période d'angoisses. Huit pachas, sous le visir Mehmet-Begovitj, firent subir à la montagne Noire un blocus qui dura sept ans à partir de 1739. Tou-

tefois, par de courageuses sorties contre les nombreux camps retranchés qui les bloquaient, les Tsernogortses affaiblirent peu à peu leurs ennemis et les mirent enfin en pleine déroute. Exaltés par l'ivresse sauvage de leur triomphe, ils brûlèrent vifs, dans une écurie, soixante-dix de leurs plus illustres prisonniers. Ce triste exploit n'a inspiré aucune chanson. Un plus noble souvenir se rattache à la journée du 25 novembre 1756. Un chant plein d'audace, de pureté et de fraîcheur retrace les événements de cette journée avec l'exactitude du plus fidèle bulletin militaire (1).

« Le visir de Bosnie écrit une lettre au noir caloyer, Vassili-Petrovitj ; il le salue et lui dit : « Moine noir, envoie-« moi le haratch de la montagne avec le tribut de douze « jeunes filles des plus belles, toutes âgées de douze à quinze « ans, sinon je jure par le Dieu unique de ravager ton pays « et d'en emmener tous les mâles jeunes et vieux en escla-« vage. » Le vladika communique cette lettre aux glavars des tribus, et leur déclare que, s'ils se soumettent, il se séparera d'eux comme de gens déshonorés. La réponse des glavars fut : Nous perdrons tous la tête plutôt que de vivre dans la honte, quand même la servitude devrait prolonger d'un siècle notre existence. — Fort de l'unanimité des siens, le vladika répond au visir de Bosnie : « Comment peux-tu, « renégat, mangeur de prunes de l'Hertsegovine, demander « le haratch aux enfants de la montagne libre? Le tribut « que nous t'enverrons, ce sera une pierre de notre sol, et, « au lieu de douze vierges, tu recevras douze queues de

(1) Tome IIe de la *Grlitsa*, 1836.

« pourceau dont tu pourras orner ton turban, afin de te faire
« ressouvenir qu'au Tsernogore les jeunes filles ne croissent
« ni pour les Turcs, ni pour les renégats, et que, plutôt que
« d'en livrer une seule, nous aimerions mieux mourir tous
« perclus, aveugles et sans mains. Si tu veux nous attaquer,
« viens..... Nous espérons que tu laisseras chez nous ta
« tête, et qu'elle roulera dans nos vallons, déjà jonchés de
« tant de crânes turcs. »

« En recevant cette réponse, le pacha furieux battit des pieds la terre, se prit la barbe dans ses mains et appela à grands cris tous ses capitaines. Ils accoururent avec quarante-cinq mille soldats, et, conduits par le *kiaia* (lieutenant) du visir, ils s'avancèrent pour mettre à feu et à sang la montagne Noire. Les Tsernogortses les attendaient, retranchés dans le défilé de Brod, sous la blanche forteresse d'Onogochto. Là les deux armées se saluèrent de leur fusillade sans interruption durant quatorze jours.

« Tout à coup nos jeunes héros se lamentent; ils n'ont plus ni plomb, ni poudre. Passant au pied de leurs retranchements, qui ne vomissent plus la foudre, les hordes turques s'en vont brûler les villages. Mais Dieu nous envoya un secours inattendu : malgré les sévères défenses du doge de Venise, un étranger compatissant nous apporta et nous vendit en une nuit plusieurs milliers de cartouches. Ravis à cette vue, les fils du Tsernogore se mirent à danser de joie, en chantant des airs de triomphe. Dès que l'aurore eut paru, ils firent le signe de la croix et s'élancèrent sur le camp des Turcs, comme des loups sur un blanc troupeau. Ils les mirent en déroute et les poursuivirent jusqu'à la nuit à travers monts et vallées. Le kiaia lui-même, blessé, s'enfuit hors d'haleine vers son visir pour lui apprendre combien il amenait de belles Tsernogortses. »

Quoique appartenant à l'église latine, Venise avait toujours joui dans le Tsernogore d'une

grande influence, lorsqu'en 1767 les Russes succédèrent aux Vénitiens dans les sympathies de la montagne Noire. Un aventurier slave, regardé par quelques-uns comme un déserteur autrichien, s'étant mis, sous le nom d'Étienne Mali (le petit), au service d'un montagnard de Maïni, près Boudva, parvint à faire croire à son maître qu'il n'était autre que le tsar Pierre III en personne. Bientôt Étienne passa au Tsernogore, où il se fit des partisans, grâce à l'indolence du vladika Sava, qui, après avoir étudié à Pétersbourg, était venu remplacer l'intrépide Vassili. Enfin, les Tsernogortses se laissèrent séduire au point de choisir le prétendu tsar pour leur chef politique. Le patriarche serbe d'Ipek lui fit offrir ses services, et lui envoya un très-beau cheval. Il est vrai qu'à cette nouvelle, les Turcs chassèrent le prélat, qui dut se rendre près de son souverain adoptif; mais les raïas n'en montrèrent que plus de sympathie pour l'imposteur, et jusque sur le territoire vénitien il y eut en sa faveur des rixes tumultueuses et sanglantes, notamment à Risano. Les troupes du doge, au nombre de plusieurs milliers d'hommes, étant venues bloquer cette petite ville, furent battues par les habitants, et durent se retirer, laissant plusieurs centaines de morts. Venise adressa, dit-on, des sollicitations à la cour de Russie pour qu'elle désabusât les Tsernogortses sur le compte du faux tsar. Le prince Dolgorouki fut donc envoyé dans ce but à

la montagne Noire, où il déclara à tous les glavars réunis en *sobor* à Tsetinié que le véritable Pierre III était mort, et qu'on voyait en Russie son tombeau. Le *petit Étienne* fut alors arrêté par ordre du vladika Sava et livré à l'escorte de Dolgorouki; mais, l'envoyé russe ayant enfermé son captif dans une chambre placée au-dessus de la sienne, le rusé Étienne cria aux Tsernogortses : « Vous voyez que le prince lui-même me reconnaît pour son supérieur, puisqu'il n'ose pas me loger au-dessous de lui. » Convaincus par ce raisonnement, les Tsernogortses s'élancèrent pour délivrer leur cher prisonnier, et Dolgorouki dut évacuer le pays plus précipitamment qu'il n'y était entré.

Alors les Turcs se mirent en campagne, poussés, à ce qu'on croit, par les Vénitiens. Trois armées, commandées par les trois visirs d'Albanie, de Bosnie et de Macédoine, envahirent en même temps le Tsernogore par Glouhido, Nikchitja et Podgoritsa. Les luttes furent partielles, mais acharnées. Au bout de deux mois de combats journaliers, les Tsernogortses avaient épuisé toutes leurs munitions sans pouvoir s'en procurer de nouvelles, car l'ingrate Venise, désormais intéressée à les voir périr, et voulant étendre son commerce sur leur ruine, avait bordé toute sa frontière d'un cordon de troupes, et ne laissait pénétrer ni vivres ni poudre dans la montagne. Les Osmanlis parvinrent ainsi à ravager plusieurs

vallées et à incendier un grand nombre de villages. Ils ne purent toutefois pénétrer jusqu'à Tsetinié, malgré les forces considérables qu'ils avaient réunies, et aux approches de l'hiver ils durent battre en retraite. Une piesma intitulée *Bogovanié* (œuvre de Dieu) raconte cette glorieuse campagne de 1768 :

« Le doge vénitien écrit au tsar de la blanche Stambol; il le salue amicalement, et lui dit : « Pur sultan, tu sais que « sur ces rochers du Tsernogore, au seul nom de l'empereur « russe, tout le peuple s'émeut, comme feraient des en« fants pour leur père. Détruisons de concert ces rebelles, et « qu'il n'en reste plus trace. Je lèverai mes Dalmates et mes « braves volontaires croates, et je les posterai sur la fron« tière, pour que les bandes échappées à ton cimeterre n'é« chappent pas à mon épée. » Aussitôt le tsar osmanli rassemble ses Albanais, ses Bosniaques et ses Roméliotes, en tout cent vingt mille fantassins et cavaliers, qui, leurs visirs en tête, marchent vers la montagne Noire et l'envahissent de trois côtés à la fois, pendant que les Vénitiens couvrent de troupes leur frontière.

« Cernés de toutes parts, les Tsernogortses invoquent le Dieu d'en haut, et dans une assemblée générale décident qu'il ne faut pas songer à la vie, mais à mourir glorieusement pour la foi et la chère liberté; puis, au nombre de dix mille contre cent vingt mille ennemis, ils partent en différents corps pour les divers points attaqués. Les Turcs marchaient entourés de l'incendie, et pénétrèrent très-avant dans le pays; mais la mort les y attendait, car ils ne savent pas, comme nos guerriers, se cacher derrière des rochers et des arbres. Vainement ils criaient aux nôtres : Ames de souris, Tsernogortses, levez-vous, que nous vous voyions en plaine! Où fuyez-vous comme des rats à travers les broussailles?

Du sein des broussailles, les coups de fusil n'en partaient pas moins et frappaient l'ennemi à l'improviste.

« Cependant le Turc se bat durant neuf semaines, et nos pauvres haïdouks n'ont plus ni poudre ni plomb. Ils vont périr, quand arrive la fortune tsernogortse, la bonne fortune envoyée de Dieu : le 1er novembre, une pluie abondante tombe des nuages et dure jusqu'au lendemain, accompagnée d'éclairs et de tonnerres, qui ravagent près de Boudva le camp du doge de Venise, et mettent en pièces les tentes du pacha de Skadar. Au milieu de ce désordre, les montagnards accourent et s'emparent des munitions mal gardées. Désormais bien pourvus, ils défient les trois visirs, qui, désespérant de se maintenir durant l'hiver dans la montagne, l'évacuent en semant de cadavres tous les sentiers. C'est ainsi que le vrai Dieu aide ceux qui le prient : crois donc au Christ, cher *pobratim*, crois au Dieu que les Tsernogortses adorent, au Dieu dont ils reçoivent joie, courage et santé. »

Le petit Étienne, pour qui les montagnards avaient remporté cette glorieuse victoire ne joua qu'un rôle insignifiant durant la guerre ; cette attitude purement passive lui enleva tout son crédit. Cependant il avait gouverné le Tsernogore pendant quatre années avec un tel empire, qu'il avait pu faire fusiller deux montagnards pour vol, ce que le vladika lui-même ne se fût pas permis, et il avait laissé exposés durant plusieurs semaines, sur un rocher de la route de Kataro, une bourse et un pistolet plaqué d'argent, sans que personne osât y toucher. Devenu aveugle par suite d'une explosion de poudre, le petit Étienne se retira dans un monastère, où il fut, dit-on,

assassiné pendant son sommeil par un espion du pacha de Skadar. Cette singulière apparition eut du moins pour résultat d'exalter à un haut degré les espérances des Tsernogortses; persuadés qu'un empereur banni avait voulu se faire leur concitoyen, ils s'affermirent dans l'idée qu'ils étaient dignes de fonder un empire. La fin du dix-huitième siècle les révéla au monde greco-slave comme des conquérants, ou plutôt comme des émancipateurs; grâce à leur secours, une partie de l'Hertsegovine et les districts albanais du nord-est purent s'affranchir du haratch. Cette révolution amena des complications politiques et des mêlées sanglantes.

Les grands états de l'Europe s'étaient enfin aperçus que la montagne Noire valait la peine qu'on s'occupât d'elle. Dès lors, sous le spécieux prétexte de lui prêter appui, ils ne cherchèrent plus qu'à l'absorber. Cette politique fut surtout celle de l'Autriche et de la Russie; mais le vladika qui gouvernait alors les Tsernogortses, Pierre Petrovitj, sut tirer parti de la rivalité survenue entre les deux cours impériales : il se fit, en 1777, sacrer métropolite sous l'égide des Autrichiens, à Karlovitj en Syrmie; puis il se rendit à la cour du tsar, qui le nomma membre honoraire du grand synode de Russie. Ainsi, caressant alternativement les deux empires protecteurs, le vladika Pierre donnait l'exemple de cette poli-

tique habile que ses successeurs ont suivie jusqu'à nos jours.

Pierre sut profiter de l'anarchie qui dévorait les provinces ottomanes pour séparer du pachalick de Skadar un grand nombre de districts qui, sous le nom de *berda,* se sont depuis confédérés avec le Monténégro; mais ce résultat fut acheté par de sanglantes batailles, dont la dernière, celle de Kroussa, délivra pour longtemps le Tsernogore des invasions albanaises. La conduite du vladika dans cette journée fut admirable, et longtemps après, les pieux vieillards de Tsetinié appliquaient à cette journée le verset de la Bible sur les Madianites, qui, *vaincus par Gédéon, ne relevèrent plus la tête, et laissèrent vivre en paix durant quarante ans le peuple d'Israël, jusqu'à la mort de son libérateur.* Le Gédéon de la montagne Noire fit embaumer la tête de son rival, le visir d'Albanie, qui fut exposée dans sa salle d'audience à Stanievitj, d'où on la transporta plus tard à Tsetinié. Comme la tête qui à Rome servait de fondement au temple de Jupiter, cette tête du Bouchatli devint, pour ainsi dire, la base du Capitole tsernogortse. L'éclatante victoire de Kroussa ouvrit une ère nouvelle pour les Monténégrins, dont l'indépendance fut constatée dès lors aux yeux de l'Europe, et reconnue par le sultan même, qui, depuis cette époque, ne leur a plus fait demander le haratch.

IV.

La république française, après ses victoires remportées sur les Turcs d'Égypte, avait été saluée avec enthousiasme par tous les Greco-Slaves ; mais, quand Napoléon en vint jusqu'à faire alliance avec le sultan, tout changea de face; il fut dès lors aisé à la Russie de faire du Tsernogore un foyer d'intrigues et de réaction contre la domination française dans les provinces ci-devant vénitiennes. Une longue guerre s'engagea dans ces provinces entre nos garnisons et les Tsernogortses, qui, le plus souvent défaits, ne cédèrent jamais sans avoir vaillamment combattu. Quoiqu'elle ne leur ait procuré aucun des brillants résultats qu'ils en attendaient, ces montagnards trouvèrent néanmoins, dans une lutte à armes si inégales avec les vétérans des campagnes d'Italie, l'avantage de répandre leur nom à travers l'Europe. Bien que vaincus, ils sentirent se développer en eux, par la résistance qu'ils opposaient à de tels vainqueurs, un plus haut sentiment de leur force et de leurs destinées. La mise en scène de ce long drame, telle que nous l'offrent les pies-

mas nationales, mérite d'être connue : *la Chute de Venise* est le premier de ces chants militaires.

« Deux hommes puissants se querellent pour la couronne du doge de Venise; l'un est le césar de Vienne, l'autre est le kral Bonaparte. Le jeune kral écrit au césar : Si tu ne veux pas me céder Venise, j'irai avec mes Français brûler tous tes villages, prendre tes châteaux et ta blanche capitale; j'entrerai à cheval dans ton propre divan, et changerai ton palais en hôpital. Je te chasserai de la terre germanique; Prague la dorée et la ville de Milan deviendront ma proie; je t'enlèverai l'Istrie, la Dalmatie et Kataro, et je reviendrai prendre mon repos royal dans Venise.

« Le césar, ayant reçu cette lettre, assemble ses seigneurs et la leur communique : tous sont consternés, tous parlent de soumission, les seuls archiducs protestent, et on se décide pour la résistance. A cette nouvelle, le kral Bonaparte s'écrie : — Pauvre césar de Vienne, tu oses donc entrer en lutte avec la France; eh bien! soit! — Et il part avec ses Français, brûle villes et villages, et traverse toutes les provinces, en dépit du puissant Kutuzov, accouru de Moscovie au secours du césar des Germains. Et ni le césar, ni Kutuzov, n'osèrent barrer le passage à Bonaparte, qui entra sans coup férir dans Vienne, où il fit mille railleries sur le pauvre césar. Puis il s'élança vers Milan, qui, défendue par un général slave, Philippe Voukassovitj, ne se rendit qu'au bout de trois jours; maître de Milan, il promena ses armes par toute l'Italie, et vint, comme il l'avait promis, prendre son repos royal dans Venise. »

« Alors, dit dans un article officiel la *Grlitsa* (1),

(1) Tome IIe, 1836.

les Français, par le traité de Campo-Formio, livrèrent les bouches de Kataro à l'empire d'Autriche, oubliant que, lorsqu'en 1410 Kataro se donna volontairement aux Vénitiens, cette ville posa pour condition que, si un jour Venise n'était plus en état de les protéger, les habitants des bouches reprendraient leur première liberté, sans pouvoir être légitimement cédés à aucune autre puissance. Ce ne fut donc pas sans douleur qu'ils se virent, contre toute justice, adjugés à l'empereur romain, et leurs principaux knèzes résolurent d'envoyer une députation au vladika des Tsernogortses pour lui demander conseil et secours. »

Depuis ce moment, le vladika fut regardé par une grande partie des Serbes maritimes comme leur protecteur naturel, et son influence parmi eux s'agrandit en raison de la décadence croissante de Raguse. Cette république célèbre était, avant l'invasion des Français, tellement vénérée dans toute la péninsule, que les Slaves de Turquie eux-mêmes venaient faire juger leurs querelles à ses tribunaux. Son aristocratie, toute civile, uniquement occupée de débats parlementaires, ne comprenant que l'ordre légal, étrangère à toutes les prétentions féodales et militaires, était la plus paternelle de l'Europe. Ce petit état, toujours en repos, offrait la plus complète antithèse avec la remuante et belliqueuse république monténégrine. A Raguse, quand les Français y entrèrent, il n'y avait point eu depuis vingt-cinq

ans de peine capitale prononcée contre personne. Lorsqu'on se voyait forcé de rendre une sentence de mort, la république prenait le deuil ; on faisait venir de la Turquie un bourreau, qu'on payait en le renvoyant aussitôt après l'exécution, sans lui permettre de passer même le reste du jour dans cette ville de la paix. Les tchetas tsernogortses et les vengeances que les Serbes latins se voyaient obligés d'en tirer troublaient seules le calme profond du pays.

Avec les Français, une nouvelle ère commença pour les Serbes latins : les saines maximes des vieilles républiques firent place aux idées démagogiques venues de Paris; plus d'une piesma déplore les excès auxquels se livrèrent alors les *jacobins* serbes. Ceux de Kataro sont représentés dans un de ces chants écrivant à Bonaparte :

« O toi, qui es notre père et notre mère, accours vite, si tu ne veux pas que les schwabi nous livrent au Russe ou à l'Anglais ; nous t'attendons. »

Cependant l'influence française ne devait pas s'établir à Kataro sans lutte et sans efforts : d'autres iounaks écrivaient en même temps à l'amiral Seniavine dans la blanche Corfou :

« Voilà déjà quatre siècles que les Serbes ont perdu leur tsar à Kossovo ; depuis lors, tout ce qu'il y avait de familles

illustres dans notre nation a vécu en Primorée (1), sous l'ombre du doge de Venise, qui nous traitait à merveille; un père ne saurait être plus doux pour ses enfants. Nous avons été ensuite misérablement vendus à ce dur césar de Vienne, qui nous a opprimés neuf ans, et maintenant les jacobins voudraient nous revendre à leur ami Bonaparte. Mais toi, glorieux Seniavine, viens ici nous protéger; tu seras le père de nos fils. »

Les chants populaires ajoutent que l'amiral russe, ayant lu cette lettre, partit avec sa flotte et qu'il s'empara des bouches de Kataro. L'histoire officielle s'accorde à peu près avec les chants populaires; elle raconte que Kataro devait, en vertu du traité de Presbourg, être remis à la France, mais que les habitants, de connivence avec les Autrichiens, rendirent la place aux croiseurs russes de Corfou, les considérant comme des maîtres moins à craindre que les Français d'Italie, grâce à la distance qui sépare la Russie de Kataro. C'est alors que les Tsernogortses, aidés d'un corps moscovite, ouvrirent leur campagne de 1806; ils commencèrent par attaquer le général Lauriston et les Français de Raguse. Au nombre de vingt mille, ils assiégèrent à la fois Raguse et Kataro; ils réclamaient cette dernière ville comme ayant appartenu au royaume serbe jusqu'en 1343, et comme for-

(1) Ce mot désigne tous les pays maritimes où l'on parle serbe.

mant un des apanages les plus anciens de leur vladika. Quant à Raguse, ils prétendaient l'obtenir comme étant les plus forts. La flotte russe, qui bombardait la place par mer, avait débarqué trois mille hommes pour aider les montagnards; aussi pressaient-ils le siége avec fureur, quand le général Molitor, parti de Zara avec seize cents braves, les seuls Français restés disponibles en Dalmatie, arriva sous Raguse, que cernaient treize mille assiégeants. Il chargea à la baïonnette les plèmes dispersées des Tsernogortses et les culbuta sur les Russes, qui plièrent à leur tour. Abandonnant leur artillerie et leur camp, les fuyards s'entassèrent sur la flotte et s'éloignèrent à force de voiles. Cette victoire, qui semble fabuleuse, affermit la domination française autour des bouches de Kataro. Réduits à ne faire qu'une guerre de brigands, les montagnards se vengèrent de leurs revers par des tchetas isolées; dans l'une de ces expéditions, ils décapitèrent le général Delgorgues, tombé vivant entre leurs mains; un adjudant de Marmont, nommé Gaiet, partagea le sort du général. Enfin, à l'affaire de Castel-Novo, en 1807, ils laissèrent tant de morts, qu'ils ne purent plus tenir la campagne et conclurent avec les Français, auxquels le traité de Tilsitt avait donné Kataro, une paix sincèrement désirée, et qui ne fut plus troublée jusqu'en 1813. A cette époque, les Tsernogortses redemandèrent *leur ville de Kataro*; et, ne l'obtenant pas, ils

marchèrent pour là reconquérir. Une longue piesma raconte cette campagne; nous n'en reproduirons que les traits principaux.

« Le vladika Pierre écrit à Niégouchi, au *gouvernadour* (1) Vouk Radonitj : « Holà! écoute-moi, *gouvernadour* Vouk, « rassemble tes Niégouchi, et avec eux tous les Tseklitj, et « marche à leur tête sur Kataro pour y assiéger les braves « Français, en barrant les chemins et les escaliers de cette « citadelle, de telle sorte que personne désormais n'y puisse « pénétrer. Moi, pendant ce temps, j'irai de Tsetinié à Maïna, « et je m'emparerai avec les miens de la ville de Boudva. » Quand Vouk eut lu cette lettre aux fins caractères, il en bondit de joie, réunit une forte bande, monta à cheval, et s'en alla vers Kataro. Arrivé au torrent de Gorajda, il dresse sa tente sur la rive, et, faisant occuper les hauteurs, il sépare Kataro du fort de Troïtsa. De son côté le vladika descend avec les siens vers Maïna, où tous les *Primortsi* (Serbes maritimes) accourent se joindre à lui, et proclament l'adjonction libre de leur province avec la montagne Noire.

« Le lendemain à l'aurore, le vladika se lève, convoque tous ses frères tsernogortses et primortses, et leur demande si quelqu'un ne connaîtrait pas le moyen de délivrer Boudva, en épargnant le sang des Serbes et celui des braves français. A ces mots, Pierre Djourachkovitj se dresse sur les pieds, baise la main du vladika et lui dit d'une voix soumise : Mon hospodar, voici le moyen de verser le moins possible de sang pour nous emparer de Boudva. Cette ville renferme autant de pandours serbes que de soldats français; écrivons au chef de ces pandours, au kerstitjevitj Vouko, qu'il engage une querelle avec la garnison étrangère, et, pendant qu'ils se quereileront, nous nous approcherons des remparts dégarnis. Le vladika suit ce conseil, et écrit au chef des pandours,

(1) Gouverneur civil et dépositaire du pouvoir exécutif de la république.

en lui promettant une grande récompense de la part de la Russie.

« Le kerstitjevitj rassemble ses frères, et leur lit la lettre qu'il vient de recevoir. Les pandours lui répondent : Il serait mal à nous de trahir les seigneurs français, de livrer le poste confié à notre bonne foi. Ils refusent de prendre part au projet de leur chef; mais celui-ci reste ferme : Étant tous Serbes, dit-il, nous devons tous agir d'accord avec notre saint vladika. Le chef finit par entraîner une partie de ses soldats; ils se débarrassent d'abord de ceux de leurs compatriotes qui sont le plus attachés à la France; puis, se jetant sur les Français, ils tuent ceux qui refusent de se rendre, saisissent et lient les autres deux à deux, et ouvrent, au lever du jour, les portes de la blanche Boudva. Monté sur son grand cheval et léger comme un faucon gris, le vladika entra dans la place et rendit grâces à Dieu.

« De son côté, le gouvernadour Vouk, campé sur la Gorajda, apprenant la prise de Boudva, dit aux siens : Nous ne pouvons pas vivre de honte; levons-nous à l'aurore, et allons donner l'assaut au fort de Troïtsa. Du haut des remparts de Kataro, le puissant général français aperçoit le mouvement des bandes serbes, et s'écrie : Gloire à l'Être suprême, qui nous permet enfin de voir comment les chèvres du Tsernogore escaladent les forteresses impériales! Et se tournant vers son état-major : N'y a-t-il parmi vous personne qui veuille aller secourir Troïtsa? Le capitaine Campaniole lui répond : Mon général, donne-moi trois cents soldats, et j'irai là-haut allumer la queue de tous ces rats de montagne, dont vingt seront réservés pour t'être amenés vivants.

« Campaniole part avec ses braves; mais, pendant que l'aigle gravit vers Troïtsa, les Tsernogortses se glissent par derrière pour lui couper la retraite, se répandent sur ses flancs, à l'abri des rochers, et l'enveloppent entièrement. Le héros, cerné, s'agite comme un lion; enfin il forme un ba-

taillon carré et redescend la montagne. Il arrivait à Vernets, quand une balle étendit sur l'herbe cet aigle terrible. Une autre balle atteint le knèze Chaliar, qui suivait les Français; une troisième frappe le porte-étendard; la terre ne le reçoit pas vivant. Cent grenadiers tombent en braves; les autres rentrèrent dans Kataro, couverts de blessures et poursuivis par les rats de la montagne jusqu'au pied des remparts. A cette vue, les cinquante Français qui défendaient Troïtsa se rendirent, et les vainqueurs détruisirent ce fort, après en avoir enlevé les quatre canons verts, les beaux canons français, qui servirent à donner des salves joyeuses au vladika, quand il vint joindre son armée à celle du gouvernadour Vouk. »

Le bulletin officiel (1) sur la prise de Boudva et de Troïtsa ajoute quelques détails à ceux de la piesma. Il fixe au 11 septembre la conquête de Boudva, où cinquante-sept Français furent faits prisonniers, et au 12 du même mois l'assaut et la prise de Troïtsa, après une sortie inutile de la garnison de Kataro, qui fut rejetée dans la ville, laissant, outre ses morts, trente-six hommes aux mains des Tsernogortses; mais ce bulletin avoue que le fort de Troïtsa, miné par les Français, sauta en l'air une heure après l'assaut des montagnards. Quant à Kataro, le général Gautier y soutint le siége plusieurs mois, et ne se rendit qu'en décembre aux Anglais. Ceux-ci, en vertu d'un traité passé avec le vladika, remirent Kataro aux Tsernogortses, qui firent de cette ville leur

(1) *Grlitsa*, tome IVe, 1838.

capitale. Au printemps de l'année suivante (1814), cette précieuse conquête leur échappa par la cession solennelle qu'en fit l'empereur Alexandre aux Autrichiens. Un ordre du *césar de Vienne* fit partir de Raguse le général Miloutinovitj chargé d'expulser le vladika des bouches de Kataro. Les chants populaires gardent sur ce triste événement un morne silence; en retour, les Serbes latins de Raguse ont composé de longues et moqueuses relations de la déroute du saint vladika et de l'évacuation de Kataro. Ils reconnaissent toutefois la bravoure avec laquelle les guerriers noirs défendirent cette place contre les Autrichiens de Miloutinovitj, en brûlant, avant de se retirer, jusqu'à leur dernière cartouche.

Revenu tristement dans sa montagne, le vladika Pierre soigna en paix les blessures de son peuple jusqu'en 1820, année où le cruel Dchelaloudin, visir de Bosnie, descendit la Moratcha avec une forte armée pour subjuguer les Tsernogortses. Ceux-ci l'attirèrent dans leurs défilés, et par un complet triomphe prouvèrent à la Porte que, s'ils avaient dû fléchir devant la stratégie européenne, ils gardaient toute leur supériorité en face des bandes irrégulières de l'islamisme. La déroute du visir bosniaque, qui peu de temps après se tua lui-même de honte, réduisit les musulmans à ne soutenir contre la montagne Noire qu'une guerre d'escarmouches, sans résultats historiques.

Le 18 octobre 1830, mourut à l'âge de quatre-vingts ans, après un règne d'un demi-siècle, le grand vladika Pierre, qu'on pourrait presque nommer le Louis XIV du Tsernogore. Cet obscur antagoniste de Napoléon sur la mer Adriatique avait plus qu'aucun de ses prédécesseurs contribué à constituer son pays. Sa bravoure et l'invincible énergie de sa volonté n'excluaient en rien la douceur, qui chez lui était extraordinaire; il avait le don de la persuasion et de l'éloquence à un degré tel, qu'il suffisait d'un mot de lui pour obtenir des Tsernogortses les plus grands sacrifices; son pouvoir était illimité, et il commandait même au *gouvernadour*, quoique celui-ci fût censé son égal et siégeât en face de lui. Sa vie, d'une simplicité toute primitive, était si austère, que durant sa dernière maladie il n'avait pas même de feu dans sa chambre à coucher, ou plutôt dans sa pauvre cellule. Dès que ce chef d'un peuple héroïque eut expiré, toutes les plèmes accoururent pour lui baiser une dernière fois les mains. Comme il l'avait demandé dans son testament, un armistice de six mois fut juré sur sa tombe avec tous les ennemis du dedans et du dehors, et la belliqueuse montagne ne fit plus que gémir et prier, en invoquant celui qui toute sa vie s'était montré un bon prêtre et un parfait citoyen. Quatre ans plus tard, à l'ouverture du cercueil de Pierre I[er], les habitants de Tsetinié, ayant trouvé son corps intact, crièrent au mi-

racle. Le grand homme fut déclaré saint ; ses os furent mis sur un autel, qui est visité depuis ce temps par de nombreux pèlerins de toutes les provinces serbes.

Dès le lendemain de la mort de Pierre I[er], celui de ses neveux qu'il avait désigné pour son successeur, quoiqu'il n'eût encore que dix-huit ans, dut prendre en main la crosse du défunt, fut conduit sur l'aire du Tsernoïevitj Ivo, et fut salué vladika par tout le peuple sous le nom de Pierre II. Pierre n'était pas même encore diacre : le dernier pacha Bouchatli-Moustapha, fils du fameux Kara-Mahmoud, permit à l'évêque de Prisren de se rendre dans la montagne pour donner la prêtrise au nouveau régent, qui n'alla qu'en 1833 recevoir à Pétersbourg la consécration épiscopale. Jusqu'à cette époque, Pierre fut retenu dans sa patrie, dont l'indépendance était gravement menacée; le grand-visir Mehmet-Rechid, qui venait de forcer dans Skadar le rebelle Moustapha à capituler, songeait à conquérir le Tsernogore, comme il avait conquis l'Albanie, en y semant la discorde; mais il ignorait qu'au Tsernogore chacun obéit à la volonté de tous, que les citoyens y oublient leurs haines au premier coup de feu de l'ennemi étranger, pour voler au secours de leurs frères attaqués. Vainement il prodigua l'or; vainement il promit au vladika, de la part du sultan, un bérat d'hérédité pareil à celui du prince de Serbie, Miloch. Le vladika, qui se sen-

tait déjà dans une position préférable à celle des princes protégés et tributaires du Danube, répondit qu'il n'avait pas besoin de bérat, tant que ses concitoyens voudraient le défendre ; que, quand ils ne le voudraient plus, tout bérat lui devenait inutile. Cette réponse sublime dans un chef de dynastie exalta les Tsernogortses. La famille des Petrovitj, qui, depuis ses sanglantes vêpres de l'an 1703 jusqu'en 1832, n'avait pas cessé de produire des prêtres héroïques, apôtres à la fois de la patrie et de la religion ; cette famille de nouveaux Macchabées se trouva investie par le peuple d'une confiance qui n'avait plus de bornes. Ce fut sous de pareils auspices que Pierre II, devenu dictateur à vingt ans, attendit l'armée du grand-visir, disciplinée à l'européenne et aguerrie par ses nombreuses victoires sur les insurgés d'Albanie. Malgré la supériorité de ses forces, le grand-visir n'était pas sans crainte, et il lança d'abord, pour sonder le terrain, son avant-garde, composée de sept mille jeunes *taktiki* (1), et commandée par le nouveau pacha de Skadâr, Namik-Halil. Ce corps sut cacher si habilement sa marche, qu'il arriva sans y être attendu à la frontière ennemie, et surprit sans défense le défilé de Martinitj. Une piesma raconte de la manière suivante ce combat livré en avril 1832, et qui se termina par la déroute du *nizam* impérial.

(1) Soldats réguliers.

« A la frontière, la jeune *popadia* du beau village de Martinitj, l'aiglone du pope Radovitj, a fait un rêve; elle a vu en songe un nuage épais arriver du côté de la sanglante Skadar, passer sur Podgoritsa et Spouje, et décharger sur le *celo* de Martinitj la foudre au long fracas, dont les brillants éclairs lui ont brûlé les yeux, à elle et à ses huit belles-sœurs. Mais de l'église sur la montagne un vent violent a soufflé, puis un autre vent a soufflé de Joupina, et un troisième de Slatina, et tous les trois ensemble ont repoussé le sombre nuage jusque dans la plaine de Spouje. Elle raconte ce rêve à son époux qui, prévoyant aussitôt une attaque prochaine des musulmans de Spouje, se lève et apprête sa carabine luisante.

« La nuit durait encore quand les Turcs s'élancèrent, avec des torches à la main, dans le malheureux village. Pour couvrir la fuite précipitée des femmes, le pope Radovitj combat à la tête de ses paroissiens; il lutte jusqu'à ce qu'enfin des boulets enchaînés l'un à l'autre l'étendent brisé et mourant. — A moi! s'écrie l'époux de la rêveuse popadia; où êtes-vous, mes deux neveux, Stepho et Gabriel? En défendant nos foyers contre les incendiaires, des blessures m'ont atteint, blessures terribles et sans remède; mais je n'ai pas regret de mourir, car je me suis bien *racheté*. Toutefois, ô mes pauvres neveux, enlevez mon corps, de peur que les Turcs ne coupent et ne profanent ma tête, et faites annoncer l'invasion ennemie à toute notre chevalerie (1), afin qu'elle ne soit pas exterminée. Stepho et Gabriel accoururent avec trente bergers qui, surprenant les Turcs dispersés, leur coupèrent trente têtes et les chassèrent du village vers le pacha Namik-Halil.

« Cependant Namik range en bataille trois mille taktiki, et commence à battre avec son artillerie les koulas de Martinitj.

(1) Littéralement *iounakerie*, la réunion de tous ceux qui vivent en hommes de courage et d'honneur.

Mais l'alarme a été donnée, et les renforts arrivent : c'est le capitaine de Bernitsa, Radovan-Pouliev, avec ses hommes; ce sont les Berdjani de Pipera et de Bielopavlitj qui, au nombre de huit cents, attaquent de front les trois mille taktiki et tout le reste de l'armée turque. Namik-Halil ne fut pas heureux, car il fut foulé aux pieds des chevaux, et poursuivi jusqu'aux portes de Spouje qui seules mirent sa vie en sûreté. Cent soixante-quatre Turcs étaient tombés morts, et trois cents avaient été blessés. Maintenant il peut aller, le pacha Namik-Halil, faire sa cour au tsar pur de Stambol, qui lui avait confié son beau nizam pour changer des veaux en lions. Faucons serbes, comme vous savez, à coups de carabines, remettre en droit chemin les pachas impériaux, de peur qu'ils ne s'égarent, qu'ils ne se perdent avec leurs gens dans les forêts profondes! Comme vous savez leur faire recueillir un haratch abondant, jusqu'à ce que, lassés de leurs visites trop fréquentes, vous leur coupiez la tête : ce qui, grâce à Dieu, arrivera toujours tant qu'il y aura des fusils et des hommes de cœur dans la montagne Noire et libre! »

Le grand-visir se préparait à venger la déroute du nizam en marchant en personne contre les Tsernogortses, quand le sultan le rappela pour l'envoyer en Syrie contre le fils du vice-roi d'Égypte. Dès que la paix fut rétablie, le vladika se hâta de mettre à profit la popularité qu'il venait d'acquérir, pour consolider sa puissance. Il eut l'audace de faire mettre en jugement le *gouvernadour* Radonitj, en l'accusant de tenir pour une puissance ennemie du Tsernogore, pour l'Autriche, et d'aspirer de concert avec elle au pouvoir absolu. Déclaré traître à la patrie, ce

vieillard de soixante ans fut condamné au bannissement avec toute sa famille, eut tous ses biens confisqués, vit réduire en cendres à Niégouchi la maison de ses pères, et partit pour Kataro, où l'Autriche n'a pas cessé, même depuis que le chef des Radonitj est mort, de subvenir par des pensions à l'entretien de la famille proscrite. La place de gouverneur civil resta inoccupée; un instant avait suffi pour décider l'exécution de cette grande mesure, facilitée, il est vrai, par l'assassinat du plus héroïque et du plus aimé des Radonitj. Si ce frère cadet du gouverneur eût continué de vivre, le vladika n'eût pas aisément triomphé. Tranquille enfin sur la réussite de ses projets, Pierre II partit pour Vienne, où M. de Metternich le reçut assez mal; ce qui le détermina à aller demander au saint synode de Russie sa consécration épiscopale.

Le parti du gouverneur civil, profitant de l'absence de Pierre II pour se réorganiser, jeta les yeux sur la famille des Voukotitj de Tchevo, dont les Radonitj avaient hérité ou acheté la charge. Le dernier représentant des Voukotitj, natif de Podgoritsa, mais établi à Kataro, avait été envoyé en Russie, par le précédent vladika, pour y réclamer l'héritage considérable de son parent, le général Ivo-Podgoritsanine, héros serbe chanté dans les piesmas. Voukotitj, après avoir plaidé devant les tribunaux russes et obtenu l'héritage, se contenta de s'en assurer les reve-

nus sans emporter le capital, et revint au Tsernogore, où il se donna comme envoyé par la Russie pour réformer les lois du pays. Le sénat ébloui lui décerna la présidence, et nomma vice-président son neveu et compagnon de voyage, Voukitjevitj, qui fut aussitôt fiancé à une sœur du vladika. Mais ce jeune homme, étant retourné en Russie bientôt après, s'y éprit d'une belle Moscovite, l'épousa et l'amena à Kataro, ce qui indigna tellement les Tsernogortses, qu'ils chassèrent avec mépris de leur territoire le fiancé parjure. Le vladika, revenu sur ces entrefaites, fit rejaillir jusque sur l'oncle la disgrâce encourue par le neveu, et en 1834 les deux *russophiles* durent évacuer le pays et s'en retourner là où ils avaient laissé leurs trésors.

Ce fut alors que Pierre II commença réellement à régner. Il n'avait pas jusqu'alors osé se montrer comme réformateur; pour assurer un accueil favorable à ses plans de régénération, il ne les présentait qu'en invoquant le nom du vladika défunt, comme celui du bon génie de la patrie, dont il fallait exécuter religieusement les volontés sacrées. Enfin, saisissant hardiment le timon de l'état, il ne gouverna plus qu'en son propre nom, et s'investit d'un pouvoir auquel nul vladika avant lui n'avait osé aspirer. Pour faire comprendre quelle puissante influence avait rapidement acquise Pierre II, il suffit d'indiquer ici comment il empêcha, en 1835, une guerre

nouvelle avec le sultan. Une bande de hardis iounaks de la Tsernitsa-Nahia, ayant surpris de nuit la forteresse de Spouje, avait massacré une partie des soldats turcs et en avait ramené une pièce de canon. Quelques mois après, sous prétexte de venger l'incendie de leurs moissons de maïs brûlées par les Turcs, des bandes de *koutchi*, ayant surpris la citadelle de Jabliak, y avaient planté leurs étendards au nom de son premier possesseur, le Tsernoïevitj Ivo, et avaient pris des mesures pour ne plus en sortir. Une longue piesma, publiée dans la *Grlitsa* de 1836, célèbre avec énergie cet audacieux exploit.

L'importance de Jabliak, son excellente position sur le lac de Skadar, semblaient commander impérieusement aux montagnards de ne plus s'en dessaisir. Pierre II en jugea autrement; il menaça ses compatriotes de l'excommunication s'ils s'obstinaient à garder leur conquête, et Jabliak fut évacuée. Le vladika conclut alors avec le pacha de Podgoritsa une paix *éternelle;* mais, avant que l'année fût écoulée, la guerre s'était déjà rouverte par une tcheta nouvelle des Turcs de cette ville contre les habitants des *Berda*, auxquels ils tuèrent quinze bergers et enlevèrent plusieurs milliers de brebis. Une lutte s'engagea aussitôt entre les tribus dépouillées et les tribus spoliatrices. Le vladika parut ignorer ces représailles, qui ne furent considérées que comme des faïdas

privés, auxquels les deux gouvernements respectifs de Tsetinié et de Stambol devaient rester étrangers. En se mettant ainsi en dehors des querelles de tribus, et en cachant sa faiblesse réelle sous le voile de la neutralité, le gouvernement du Tsernogore accoutumait peu à peu les Turcs à le regarder comme une puissance légitime.

Cette politique, applicable en Orient, ne saurait convenir vis-à-vis d'un état européen. Aussi le vladika dut-il forcément sortir de son sanctuaire, lorsqu'en août 1838 ses compatriotes voulurent recommencer contre les Autrichiens la lutte déjà soutenue contre les Français de l'empire, pour s'emparer d'un point maritime injustement refusé au Tsernogore par le congrès de Vienne. Parmi les districts qui jadis dépendaient de la montagne, et qui s'appellent aujourd'hui l'Albanie autrichienne, on distingue le Maïni, le Pachtrovitj, et la presqu'île de Loustitsa, dont les salines, qui appartenaient aux anciens chefs du Tsernogore, furent détruites par les Vénitiens en 1650, et remplacées par celles de Risano, où s'approvisionnent maintenant les montagnards, qui dépendent ainsi de l'Autriche pour une branche essentielle de leur alimentation. Le canton de Pachtrovitj, où se trouve le couvent de Lastva, dans une plaine admirablement cultivée et renommée pour ses olives et ses fruits exquis, occupe presque tout le littoral de Boudva jusqu'à

Antivari. Ses habitants avaient, comme marins, acquis de la célébrité et de grandes richesses; alliés militaires de Venise, ils ne lui payaient aucun impôt, choisissaient librement leurs chefs tant pour la paix que pour la guerre, et avaient au château de Saint-Stephane, dans une petite île, leur gouvernement, formé de douze *vlastels* ou plénipotentiaires et de six staréchines. Très-choyés par les Vénitiens, ces fiers alliés pouvaient, en vertu d'une loi spéciale, comme jadis les Francs dans l'empire romain, épouser les filles des premières familles de la république. Quand les révolutions et la guerre donnèrent aux états d'Europe les arbitraires limites qu'ils ont aujourd'hui, l'Autriche obtint cette noble tribu, qui, décimée et réduite à trois mille âmes, reste encore divisée en douze familles, et conserve sur la côte ses trente-sept villages. Cependant la misère qui les presse les a portés, depuis quelques années, à vendre aux Tsernogortses de nombreux pâturages, que ceux-ci ont transformés en champs cultivés, où ils ont bâti des demeures et introduit leur genre de vie. Pour mettre fin aux désordres sanglants qui en résultaient, les Autrichiens voulurent chasser, en les indemnisant, les Tsernogortses des terres du Pachtrovitj, dont ils étaient devenus possesseurs. Des négociations s'ouvrirent, et amenèrent le vladika à accepter l'expropriation; mais, quand les ingénieurs autrichiens eurent commencé leurs travaux pour

fixer la nouvelle frontière, les Tsernogortses, voyant l'étranger mesurer leurs champs, poussèrent des cris d'indignation. C'est à cette cause seule qu'il faut attribuer la guerre, et non pas, comme l'ont écrit certains journaux allemands, à l'enthousiasme excité chez les montagnards par la visite que le roi de Saxe leur avait faite à Tsetinié quelques mois auparavant.

L'attaque commença le 2 août par l'expulsion des arpenteurs autrichiens, qui durent abandonner précipitamment le plateau de Troïtsa. Les montagnards livrèrent ensuite un assaut à la tour fortifiée de Gomila, où le capitaine Spanner tint ferme avec sa compagnie de chasseurs. Le lendemain, quatre à cinq mille guerriers de la Tsernitsa-Nahia étaient réunis, et, débouchant par le défilé d'Outerg, qui est la porte de la montagne vis-à-vis de l'Autriche, ils attaquèrent avec rage la koula et le poste impérial de Vidrak qu'ils avaient juré d'incendier. Se voyant repoussés à chaque assaut, ils imaginèrent enfin, pour protéger leur marche, de placer une femme en tête de leurs rangs. La femme est pour les Serbes un être sacré contre lequel ils n'oseraient en aucun cas décharger leurs fusils. Mais les *schwabi*, que ne retient point ce respect fanatique de la femme, abattirent l'infortunée. Ce meurtre excita une telle horreur parmi les assaillants, que tous pour la venger s'élancèrent en furieux, et ne cessèrent pas pendant vingt-huit heures de se ruer

contre le retranchement. Un renfort autrichien, qui venait pour débloquer la koula, fut repoussé avec perte. La garnison, quoiqu'elle ne comptât que vingt-sept hommes, n'en continua pas moins d'opposer aux montagnards une résistance désespérée. Enfin plusieurs compagnies impériales, arrivant de divers points, fondirent toutes à la fois sur l'armée monténégrine, qui dut quitter la koula pour tenir tête à ses nouveaux ennemis. La mêlée fut terrible, et le succès resta longtemps douteux; du haut des monts, les enfants et les vieillards lançaient sur l'ennemi des quartiers de roches qui atteignaient le but marqué avec la précision d'une bombe habilement dirigée. La nuit seule sépara les deux armées; les Autrichiens avaient combattu en héros; la compagnie du lieutenant Rossbach, vétéran qui avait perdu un œil à la bataille d'Aspern, s'était principalement signalée par ses audacieuses charges à la baïonnette contre les montagnards.

Les deux partis se préparèrent les jours suivants à un combat général; l'affaire s'engagea le 6 août. Un millier de paysans dalmates, plus accoutumés que la troupe de ligne à cette guerre de montagnes, fut adjoint aux corps impériaux, et les guida dans les défilés du Pachtrovitj, d'où l'armée tsernogortse s'éloigna comme pour rentrer dans ses foyers, mais avec l'intention d'attirer les Autrichiens dans des gorges plus redoutables. L'ennemi se laissa prendre au piége,

et bientôt, assailli de tous côtés par les montagnards qui poussaient d'affreux hurlements, il dut se retirer en désordre. Les Tsernogortses poursuivirent les Autrichiens jusqu'au point d'où ils étaient partis. C'est alors que la division autrichienne de Gomila vint toute fraîche assaillir les vainqueurs déjà fatigués de la poursuite. Les Tsernogortses se virent forcés de regagner leurs positions escarpées, non toutefois sans avoir soutenu un combat de plusieurs heures contre les nouvelles troupes. Quelque chaude qu'eût été cette journée, les Autrichiens prétendent n'y avoir perdu que huit soldats et un officier, et n'avoir eu que quatorze blessés; ce qui paraît impossible, vu la durée et l'acharnement de l'action. La perte des Tsernogortses resta inconnue, parce qu'ils arrachèrent avec un courage fanatique tous leurs morts aux mains de l'ennemi.

Cependant le vladika, effrayé des suites que pouvait avoir cette lutte engagée par son peuple, seul et sans alliés, contre toutes les forces de l'Autriche, se hâta de lancer l'excommunication sur ceux qui continueraient la guerre, et les pieux montagnards cessèrent à l'instant les hostilités, non cependant sans emporter avec eux à Tsetinié les têtes coupées des grenadiers autrichiens, qu'ils firent sécher au soleil sur les poteaux de la *palanke,* où on les voit encore.

La tâche des guerriers était accomplie; celle des poètes commençait; ils rendirent justice au

brillant courage du lieutenant Rossbach, qu'ils appelèrent le grand voïevode borgne, et à ses chasseurs, *loups intrépides* qui mériteraient de combattre avec les braves du Tsernogore. « Toutefois, mort à leurs chefs ! ajoutaient-ils ; mort à ces impies qui, niant tous les droits humains, veulent dépouiller le voisin de son héritage, de la maison où ses enfants sont nés, et que Dieu lui a ordonné de défendre comme le berceau futur des enfants de ses enfants ! Heureusement les fusillades, qui la nuit pleuvaient de nos montagnes comme des nuées d'étoiles filantes, et le rapide mouvement de nos sabres, ont fait reculer ces violateurs de femmes, ces maîtres des châteaux de la côte verte et de la mer, qu'ils ont enlevée aux fils du Tsernoïevitj Ivo. » Le seul regret des *iounaks* était de ne pouvoir continuer en Dalmatie, d'intelligence avec leurs frères maritimes les Morlaques, une guerre de haïdouks contre l'Autriche. Ils pensaient que cette puissance aurait fini par se lasser et par leur concéder ces quelques lieues de côte au sud de Boudva, dont elle ne tire aucun profit, et qui suffiraient pour donner au Tsernogore une existence européenne.

Loin de songer à de pareilles concessions, le cabinet de Vienne profita des dispositions pacifiques de Pierre II pour traiter avec lui de l'achat de ses couvents de Staniévitj et de Podmaïni, propriétés privées du vladika, qui, sans l'aveu du peuple, furent vendues avec toutes leurs dépen-

dances en mai 1839. Staniévitj, qui n'est qu'à deux lieues de Boudva, avait servi pendant près d'un siècle de résidence aux vladikas, et Pierre Ier ne l'avait évacué qu'au temps de sa lutte avec les troupes françaises, dans la crainte d'être fait prisonnier par la garnison de Boudva et mené en France. Forte de ses acquisitions nouvelles, l'Autriche demanda une délimitation solennelle des frontières : la Russie, qui a intérêt à défendre les petits peuples greco-slaves, pourvu qu'ils ne s'agrandissent pas, fut acceptée comme arbitre par les deux états belligérants. M. Tchefkine, consul russe d'Orchova, partit en mars 1840 pour le Tsernogore, afin d'y régler les vraies limites entre ce pays et la Dalmatie. Après de longs débats, un traité de paix fut signé, traité d'une haute importance diplomatique, puisqu'il introduisait le Tsernogore dans le droit commun de l'Europe, mais qui souleva de violents murmures parmi les montagnards lésés par cette convention. Depuis cette époque, l'Autriche, peu rassurée malgré son succès, a dû munir les garnisons de cette côte de raquettes à la Congrève, destinées à atteindre de loin l'ennemi caché derrière ses rochers; moyen d'attaque peu loyal, mais regardé comme le seul que ce peuple terrible ne soutiendrait pas. Convaincus enfin de l'avantage d'une réconciliation au moins apparente avec les *schwabi*, les Tsernogortses laissèrent leur vladika ériger en face de Boudva une potence où devait

être pendu quiconque se permettrait désormais des brigandages sur le sol autrichien (1). La Russie elle-même, pour cimenter cette réconciliation, désavoua son agent secret au Tsernogore, le capitaine du génie Kovalevski, et le somma de venir se justifier à Vienne de la part qu'il avait prise aux tchetas des montagnards. Obligé de quitter la montagne, qui était devenue pour lui une seconde patrie, le slavophile jura à ses compagnons d'armes un dévouement inaltérable, et partit pour aller plaider leur cause parmi les siens.

Décidé pour le moment à ne plus tenter de conquêtes que sur les Turcs, le vladika tourna contre l'Hertsegovine et l'Albanie toute l'énergie guerrière de son peuple. L'émancipation de ces deux provinces, pour laquelle les guerriers noirs combattent depuis trois siècles, sembla près de se réaliser enfin en 1841, à la suite des triomphes remportés pendant deux années consécutives sur le fameux Ali, visir de l'Hertsegovine. Kovalevski, de retour au Monténégro, dressait alors les plans de campagne des montagnards, et leurs manœuvres n'avaient jamais offert tant d'ensemble. Kolachine, Boroslavtsé, Klobouk, le fort de Jabliak, réparé par les Turcs, soutenaient des assauts quotidiens. La ville de Podgo-

(1) Cette paix, qui consacrait une spoliation, ne pouvait être solide. Aussi a-t-elle été rompue, dans l'automne de 1842, par les montagnards qui ont recommencé leurs irruptions sur les territoires en litige.

ritsa, boulevard de l'Albanie, était surtout l'objet d'attaques acharnées. Toujours repoussés de cette place, les Tsernogortses y avaient enfin envoyé quelques-uns des leurs, qui s'étaient introduits comme transfuges, pour la miner secrètement et la faire sauter avec toute sa garnison; mais, leurs sacs de poudre ayant été découverts par les Turcs, ce complot n'avait abouti qu'au supplice des transfuges. Les montagnards, impatients de laver leur affront, parurent aussitôt sous Podgoritsa au nombre de trois mille, battirent partout leurs ennemis, dévastèrent les campagnes au delà de la Moratcha, et forcèrent ceux des Mirdites de Hoti qui avaient jusqu'alors joui d'une existence indépendante à se confédérer avec eux. Une partie des Klementi catholiques refusa seule de se confédérer, et encore aujourd'hui c'est cette fraction dissidente qui empêche les chrétiens libres d'Albanie de demander leur union avec la montagne Noire.

Quant aux Albanais musulmans, ils perdent chaque année du terrain. La guerre contre eux se fait sans aucune pitié; les prisonniers mêmes sont massacrés, jusque dans Tsetinié, malgré le *veto* du vladika, et les poètes ne craignent pas de célébrer ces cruautés :

« Le beg Hassan-Lekitj, dit un chant populaire, est en tcheta avec quarante compagnons, il franchit la frontière tsernogortse; mais voilà qu'il passe au pied d'un rocher sur lequel Voutchetitj Marko était posté avec trois braves. Marko ajuste

le beg Hassan, qui tombe sans mouvement sur l'herbe : — Jetez vos armes et mettez les mains derrière le dos, ou vous êtes tous morts! crie aux turcs consternés le terrible Marko. Les Turcs obéissent; et, descendant de son embuscade, le vainqueur les lie tous, prend la carabine du pauvre Hassan, et pousse devant lui, comme du bétail, ses quarante prisonniers jusqu'au village de Tsernitsa. Là, dédaignant une énorme rançon que ses captifs lui promettent, il les décapite tous dans la cour du tribunal de sa tribu, et orne de leurs têtes la koula du serdar. Que Dieu donne à Marko bonheur et santé! »

De pareils exploits méritent peu d'être encouragés, au moins dans leurs résultats : aussi le vladika, qui avait cru jusqu'en 1840 pouvoir distribuer des médailles russes à ses braves, reçut-il de Pétersbourg d'amers reproches, et on l'invita à s'en abstenir désormais. Alors il fit fondre hardiment des croix d'honneur tsernogortses, qu'il décerne aujourd'hui, au nom du sénat et du peuple, à ceux qui ont bien mérité de la patrie. Les tchetas contre l'Albanie continuent, et les hommes clairvoyants du gouvernement turc comprennent de plus en plus l'impossibilité de garder Skadar. Le grand lac qui baigne les murs de cette ville n'est presque plus accessible aux barques musulmanes. Outre les îles antérieurement conquises de Saint-Nicolas, Stavena et Morakovitj, les Tsernogortses ont envahi en 1838 une île longue de plusieurs lieues où est le village de Vranina ; en 1840, ils se sont

retranchés dans un îlot de rochers encore plus rapproché de Skadar, et qui leur sert aujourd'hui de poste d'observation. La montagne Noire peut à bon droit regarder ce beau lac, où aboutissent tous ses torrents, comme son complément naturel. La mission de la force est ici, comme partout, de faire triompher la nature.

V.

Le Tsernogore traverse en ce moment l'époque la plus critique de son histoire, l'époque *constituante*. Il est arrivé à un point de maturité et de force qui lui permet d'espérer qu'on ne lui contestera plus du dehors sa propre indépendance. Il doit seulement chercher à se procurer la tranquillité au dedans. Une organisation sur le pied de paix serait assurément très-désirable, si elle pouvait s'accomplir sans mettre en danger l'existence même du Tsernogore, sans lui enlever sa raison d'être. Malheureusement, le jour où la montagne Noire cessera d'être plus libre que les états voisins, elle sera perdue ; un peuple si faible et si peu nombreux n'est invincible depuis si longtemps que par les élans de courage qu'inspire aux citoyens l'amour de l'indépendance. Quelque

dévoué qu'il soit à sa patrie, le vladika actuel pourrait donc bien en amener la chute par ses réformes. Qu'il ne se laisse pas éblouir par ses succès civiques et par les trophées militaires dont il a rempli son capitole. Plutôt que d'abdiquer leur liberté native, les Tsernogortses préfèreraient s'unir avec leurs voisins turcs. Tant que les citadelles de Nikchitj et de Podgoritsa seront debout, disent-ils, nous ne craignons l'oppression ni de notre sénat, ni d'aucun d'entre nos chefs.

En effet, dans cette presqu'île greco-slave, dans cette terre d'esclaves toujours révoltés, le Tsernogore est un pays d'ouskoks, un champ d'asile; il ne pourrait renoncer à ce précieux privilége sans perdre en même temps tous ses avantages. Cet amour de la civilisation qui anime maintenant les chefs monténégrins pourrait devenir funeste à leur patrie, s'il les portait à introduire la police franque, et toutes les restrictions aux droits individuels appelées en Europe moyens de gouvernement, dans un pays qui, par les exigences de son état social, exclut presque entièrement l'emploi de ces moyens. Une administration plus régulière que celle qui a existé jusqu'à présent est sans doute nécessaire au Tsernogore. Le vladika précédent l'avait déjà senti; dès l'année 1821, il avait introduit dans les *nahias* une espèce de gendarmerie appelée du nom turc de *koulouk*, et érigé un tribunal su-

prême, composé des principaux habitants; mais aucune peine ne pouvait encore être prononcée contre ceux qui résistaient à ses décisions judiciaires; la douceur de Pierre Ier l'empêchait d'ailleurs de recourir à la force pour réaliser ses plans, et il dut remettre en mourant à son neveu, le vladika actuel, le soin d'achever la réforme qu'il n'avait pu qu'ébaucher. Le nouveau souverain avait été pâtre dans son enfance, longtemps sa nature rêveuse l'avait fait passer pour un fainéant. Envoyé plus tard à Pétersbourg, il y avait reçu une éducation très-soignée, et son esprit supérieur s'était ouvert aux connaissances les plus variées. Parmi les langues qu'il possède, c'est la française qu'il semble préférer; il ne parle que cette langue avec les étrangers. Son ancien maître de français était encore ces dernières années auprès de lui, et jouissait d'un grand crédit. Pierre II s'intéresse vivement à ce qui se passe dans nos capitales. Plus instruit qu'aucun de ses prédécesseurs, il consacre parfois aux muses ses courts loisirs; il a publié *l'Ermite de Tsetinié*, volume de poésies imprimé dans le pays même. Quelque opinion qu'on ait de ses actes comme régent, on ne peut s'empêcher d'admirer cet homme qui se condamne à vivre parmi des tribus dénuées de tout luxe, après avoir connu les mœurs brillantes de l'aristocratie européenne. C'est afin d'être plus complétement l'*illuminateur* de sa race, que Pierre consent à

mener l'austère et monotone genre de vie de ses aïeux, tout en acceptant l'immense responsabilité d'une révolution jugée indispensable, et en bravant tous les dégoûts, tous les périls qui entourent nécessairement le réformateur d'une société trop éprise de ses vieilles mœurs.

On s'étonne qu'en moins de dix années Pierre II ait adouci la férocité de ses compatriotes, et leur ait fait aimer la vie civile, au point de pouvoir abolir le droit de *krvina* ou les vengeances héréditaires, punir le vol et restreindre l'usage païen de l'*otmitsa* (enlèvement des jeunes filles), qui ne sera bientôt plus qu'un fait ancien, comme le dit le vladika lui-même, dont les pieux sermons contre cet usage ont trouvé partout des échos. On le blâme d'agir moins en prêtre qu'en chef impitoyable, et de pousser la rigueur jusqu'à faire exécuter les coupables en sa présence; mais sait-on s'il pourrait autrement assurer le respect des lois chez une race tellement endurcie ?

Avant le règne de ce hardi réformateur, les procès se vidaient dans la montagne par le sabre ou par des juges choisis au gré des parties. La seule condition requise pour pouvoir juger était une loyauté reconnue; souvent on ne craignait pas de choisir ses juges même dans la tribu du parti contraire. Quant aux affaires publiques, elles étaient débattues dans les assemblées générales du peuple, auxquelles on soumettait le résultat des assemblées préparatoires qui s'étaient tenues dans chaque

nahia, après avoir eu lieu d'abord dans chaque tribu. Bien que soumises à des restrictions de plus en plus nombreuses, ces assemblées ne sont point encore abolies, leur vote est toujours reconnu comme la loi suprême ; le plus pauvre citoyen y peut siéger et dire hardiment au plus riche : Ce que tu veux, je ne le veux pas ; et si cet homme obscur a de l'éloquence, son opinion pourra triompher même de celle du vladika, tant est grande chez ce peuple la puissance de l'art oratoire. Malheureusement il s'était introduit dans ces assemblées quelque chose du *liberum veto* des anciennes diètes slaves. Pour prévenir les désordres que pouvait entraîner un tel morcellement de la souveraineté nationale, le vladika actuel a établi, dès l'année 1831, sous le nom de sénat, un corps législatif suprême, composé d'un président et de douze membres, qui formèrent en même temps le tribunal de dernière instance. Mais cette espèce de cour des pairs du Tsernogore, habitant le palais du vladika et formant avec lui un seul pouvoir politique, n'a pu prendre une place si haute dans l'état que la ratification du peuple ne soit pas nécessaire pour les lois fondamentales. Ce parlement est présidé, en l'absence du vladika, par son frère aîné George Petrovitj, habile officier qui a appris l'art de la guerre dans les armées de l'empereur Nicolas, et qui est revenu, en 1837, décoré de plusieurs ordres russes. Son ambition militaire donne quel-

que ombrage à son frère l'évêque ; il est l'objet d'une active surveillance dans le vieux couvent dont la plus belle moitié lui a été assignée pour palais, et où des appointements considérables, qu'il tire des caisses de l'état, lui permettent de vivre en prince. Tant d'avantages retiennent dans une soumission, du moins apparente, ce remuant personnage, au moyen duquel plus d'un cabinet se flatte d'introduire la division au Tsernogore. Mais le seul changement que l'Europe pourrait opérer serait de favoriser les vœux secrets du peuple en rétablissant dans la personne de cet habile militaire la dignité de *gouvernadour*, et en concentrant ainsi dans la même famille régnante les deux pouvoirs, politique et religieux.

La cour siége au nouveau monastère que le vladika actuel a fait lui-même bâtir. C'est là que veillent les trente *perianitj*, guerriers *à plumets*, l'élite des jeunes gens de la montagne. Quatre canons enlevés aux Turcs défendent l'entrée de cette demeure, à la fois guerrière et monastique; la poudrière s'élève près du clocher, l'imprimerie avoisine la salle des armures. Au-dessus de la *riznitsa* (salle du chapitre), qui renferme les costumes, les calices et les ornements sacerdotaux, on conserve les trophées des batailles, et parmi les dépouilles opimes la tête embaumée du noir Mahmoud. A cinquante pas de cet édifice s'élève une construction oblongue en pierres, mais recouverte en chaume: c'est le *soviet* (maison du sénat).

Dans les hangars extérieurs sont attachés les ânes et les mules qui servent de montures aux sénateurs. La vaste chambre consacrée aux délibérations n'a d'autres meubles qu'une rangée de tapis et un long banc de pierre qui s'étend autour d'un âtre creusé dans la terre, et où l'on fait du feu pendant l'hiver : c'est là que les chefs, après avoir suspendu leurs armes à la muraille, s'asseoient, le tchibouk aux lèvres, autour de leur archevêque, assis comme eux sur le banc de pierre, avec un coussin pour unique distinction. Le résultat des débats est constaté sur place par le secrétaire du *soviet*, qui écrit à la turque sur ses genoux. C'est le peuple qui est censé élire les *sovietniks* (sénateurs), mais c'est au vladika seul qu'il appartient de confirmer l'élection. Ces fonctionnaires sont logés et nourris aux frais de l'état, et reçoivent un traitement annuel de 200 francs par tête. La modicité de cette somme ne s'explique que par la pauvreté du pays et l'extrême bas prix des denrées. Tous les oukases qui régissent le Tsernogore doivent être élaborés et consentis par ce corps législatif, et ne sont promulgués par le vladika qu'avec la formule toute romaine : *au nom du sénat et du peuple tsernogortse.*

Habituellement, le vladika préside en personne les séances du *soviet ;* puis le soir, après le souper, les capitaines venus de la frontière pour rendre leurs comptes, les *serdars*, les vieux knèzes, et même les poètes aveugles, vont se ranger

autour de l'hospodar, qui s'entretient avec eux, écoute leurs récits de guerre, adresse des compliments aux plus dignes, ou fait chanter devant lui quelques rapsodies héroïques; les plus beaux de ces chants sont ensuite publiés dans la *Grlitsa.* Telles sont les *veillées du château* des Tsernogortses. Que Pierre II aime à se produire au dehors sous des formes européennes, qu'il prenne vis-à-vis de l'étranger les titres de *prince* et d'*altesse sérénissime*, il n'y a rien là que d'inoffensif, car ces titres sont de nulle valeur vis-à-vis de son peuple, qui ne l'appelle que *saint père* ou *maître saint* (*sveti vladiko*). Son titre réel est *archevêque du Tsernogore et des Berda;* les actes ecclésiastiques ajoutent : *et de Skadar et de toute la Primorée.* Il a pour armoirie l'aigle double, que le Tsernoïevitj Ivo portait sur son bouclier. C'est à Ivo que les évêques tsernogortses doivent les fermes qui, sous le nom d'*Ivan begovina*, forment leur principal revenu, évalué à 130,000 francs de rente au plus. Le vladika reçoit, il est vrai, assez souvent des dons libres de ceux qui reviennent de la tcheta chargés de butin; il a en outre sa part dans les pêches qui se font sur le lac de Skadar; mais tout cela ensemble ne suffit pas pour faire de lui un prince opulent : aussi observe-t-il dans toutes ses dépenses la plus stricte économie.

Pour réaliser ses réformes, Pierre II avait besoin d'un bras et d'une plume infatigables; il a trouvé

l'un et l'autre dans l'habile Milakovitj, dont il a fait son premier ministre. Toutefois la sagesse du ministre n'a pu préserver le maître des angoisses que lui ont causées les révoltes de 1833, 35 et 41, révoltes qui n'ont pu être domptées sans effusion de sang, et dans lesquelles les rebelles ont constamment protesté contre le pouvoir dictatorial de Pierre II, et réclamé le rétablissement de la charge de gouverneur civil. Pour se maintenir contre cette faction acharnée, le vladika a créé, sous le nom de *guardia,* une gendarmerie mobile, composée d'abord de cent trente-cinq hommes, dont il a ensuite élevé le nombre à quatre cent vingt. Ces pandours parcourent sans cesse les nahias, préviennent les soulèvements, arrêtent les voleurs, et empêchent les guerres privées; mais de toutes leurs attributions, la plus périlleuse à exercer est l'arrestation des meurtriers. Comme en Orient le foyer est inviolable, ils ne peuvent légalement pénétrer chez un particulier, s'il leur ferme sa porte. Devant cette difficulté, le vladika s'y est pris comme Alexandre en face du nœud gordien; il fait mettre le feu à la maison du coupable, que les flammes obligent de s'échapper. Mort civilement, dépouillé de ses terres et de son bétail, qui sont remis aux parents de sa victime, le meurtrier s'enfuit avec ses armes, seul bien qui lui reste, et va chercher asile chez les Turcs, à moins qu'il ne soit reçu par quelque tribu d'ouskoks confédérés. Cette justice peu humaine, puisqu'elle

dépouille de tous leurs biens les enfants du coupable, est, il faut le dire, d'une application exceptionnelle, elle ne frappe que les meurtriers puissants, qui, aidés de leurs nombreux serviteurs, espèrent pouvoir affronter le blocus des pandours. Pour les criminels vulgaires, qui s'enfuient ordinairement dans les forêts, leurs biens sont épargnés. Lorsque le sénat a condamné l'un d'eux à mort, on prend dans chaque tribu un ou deux guerriers, et tous ensemble tirent sur le condamné, qui se présente au feu sans aucune chaîne, à une distance de quarante pas. S'il tombe, sa tribu ignore qui l'a tué, et ne sait contre qui exercer la vengeance du sang. S'il n'est que blessé, comme il a cependant subi la sentence fatale, il est gracié. Enfin, s'il n'est pas atteint, il s'échappe et passe libre chez les ouskoks. Quelque faible qu'elle soit encore, cette justice publique servira cependant à hâter l'abolition de la justice privée et du droit de *krvina*.

Une autre mesure, bien plus favorable à l'établissement d'un gouvernement régulier, a été l'acceptation de l'impôt. Ce n'était pas une difficulté médiocre que d'asservir à ce point un peuple accoutumé à lever depuis des siècles l'impôt sur ses ennemis, sans en payer jamais aucun à ses chefs. Les vladikas précédents n'avaient élevé si haut, parmi les Greco-Slaves, la réputation de la montagne Noire, qu'en maintenant cette liberté plénière. — Nous nous battons contre les

Turcs pour être exempts du haratch ; autant redevenir raïas, s'il nous faut payer un impôt, — disaient les Tsernogortses entre eux. Mais les hommes du saint vladika parcoururent le pays ; chaque maison ou famille fut taxée à cinq francs seulement par année; on garantit au peuple le droit de surveiller l'emploi de ses deniers, et il paya. Deux knèzes, qui refusaient l'impôt, ayant été, dit-on, fusillés pour l'exemple, en 1840, il n'y a, depuis ce temps, plus de résistance.

Il serait difficile à l'étranger d'avoir une opinion arrêtée pour ou contre ces réformes, qui touchent trop directement aux intérêts les plus intimes du pays pour être jugées du dehors. On doit désirer seulement que l'existence individuelle des tribus ne soit pas trop brusquement brisée. Ce n'est que par une gradation naturelle, c'est-à-dire très-lente, que le Tsernogortse pourra s'élever à la civilisation sans perdre les riches éléments de liberté et de patriotisme qui l'ont soutenu jusqu'à ce jour. Parmi les moyens de régénération, le plus fécond, sans doute, serait d'établir dans les villages des écoles élémentaires, pareilles à celle que Pierre II a fondée à Tsetinié, pour que la jeunesse d'élite pût au moins apprendre à lire et à écrire. Les seules écoles du pays sont les presbytères des popes, qui prennent ordinairement un ou deux élèves, dont ils se servent comme de valets, et auxquels ils enseignent à déchiffrer les vieux missels slavons. Des écoles serviraient, plus

sûrement que les gendarmes, à effacer les préjugés barbares; mais il faudrait que l'enseignement y fût dégagé de toute influence européenne, qu'il ne reposât que sur les idées et la tradition nationales. Ceux qui voudraient envoyer des jeunes gens du peuple se former à l'étranger courent le risque d'introduire dans leur pays, avec ces jeunes *civilisés*, les modes d'Europe, et des goûts de luxe et de jouissances incompatibles avec la pauvreté et la vie militaire des Monténégrins. L'expérience prouve déjà que ceux qui ont été élevés ainsi se dégoûtent tous de la patrie; ils aiment mieux être commis de boutique à Kataro que vivre en hommes libres dans la montagne.

Mais, demandera-t-on, le Tsernogore a-t-il donc de l'avenir? Que répondre à cette question? L'Europe orientale a déjà eu plusieurs républiques célèbres formées, comme le Tsernogore, d'une réunion d'ouskoks, et toutes ont disparu, depuis celle des Zaporogues de l'Oukraine, immolés par Catherine-la-Grande, jusqu'aux Souliotes d'Albanie, que notre époque a vus si glorieusement succomber. Les ouskoks du Tsernogore auront-ils la même fin que leurs devanciers? Plusieurs raisons nous portent à espérer pour eux un meilleur sort. Ils s'appuient sur une nation nombreuse, qui a tout intérêt à les soutenir, au moins jusqu'à ce qu'elle soit elle-même réhabilitée. L'antique Sparte n'était-elle pas aussi un nid de brigands organisé au sein du monde classique?

N'était-ce pas aussi le Tsernogore de la Grèce? Et pourtant cette montagne Noire des Hellènes fut le dernier état grec qui resta debout, et qui se défendait encore quand tous les autres n'étaient plus. Jaloux de toute gloire slave, les publicistes allemands conspirent pour signaler à l'Europe le Tsernogore comme une colonie russe, et son vladika comme un *natchalnik* impérial. Ils citent comme une irrécusable preuve de cette assertion la pension de 85,000 francs que le consul russe de Raguse fait passer annuellement à Pierre II. Mais cette pension, que touchait déjà Pierre Ier, date de l'époque où ce vladika se ligua avec les Russes contre les Français de la Dalmatie; c'est une indemnité stipulée pour les pertes pécuniaires que l'archevêque monténégrin, ou plutôt son siége, éprouva quand le gouvernement français retrancha de son domaine spirituel les succursales ecclésiastiques dalmates qui avaient jusqu'alors relevé de Tsetinié. Cette pension est donc une dette contractée par la Russie, et qu'elle devrait acquitter même dans le cas où son créancier lui deviendrait hostile.

Que le vladika Pierre Ier ait recommandé au peuple dans son testament de ne jamais manquer de reconnaissance envers la Russie, que Pierre II ait envoyé en 1840 ses deux neveux étudier à Pétersbourg, que des chargements de blé russe soient fréquemment envoyés d'Odessa à la montagne Noire, et que les *icones* et vases sacrés

de Tsetinié soient des présents du tsar, tout cela ne prouve rien contre le patriotisme des Tsernogortses. Un homme raisonnable peut-il même leur reprocher d'aimer le tsar, quand ce monarque est le seul qui les aide? Faites-leur du bien, et ils vous aimeront comme ils aiment leur bienfaiteur du Nord. Des bienfaits, répondra-t-on, ne nous gagneraient pas la sympathie de schismatiques qui ne savent aimer que leurs coreligionnaires. Cette assertion, devenue banale, est contredite par l'histoire. Le dévouement qu'ils ont aujourd'hui pour le tsar schismatique, ils l'avaient auparavant pour le catholique *césar de Vienne*, quand c'était l'Autriche et non la Russie qui jouissait de l'initiative en Orient. Alors l'Autriche n'avait qu'un signe à faire pour provoquer l'insurrection des raïas serbes, qui émigrèrent en assez grand nombre pour former, entre la Turquie et la Hongrie, un royaume entier, la Slavonie. La république latine de Venise avait également possédé toute l'amitié des Tsernogortses, qui ont ainsi prouvé au monde qu'on les accuse à tort de faire prévaloir la religion sur les intérêts politiques. Malgré l'antipathie naturelle de son peuple pour les Allemands, le vladika actuel voulait se faire sacrer à Vienne et contracter alliance avec l'Autriche; mais le cabinet impérial, par son extrême circonspection et sa froideur dédaigneuse, déconcerta Pierre II, qui partit pour Pétersbourg, où il obtint les plus grands honneurs

et toutes les garanties demandées inutilement à Vienne.

Non content de soutenir les Serbes chez eux, le tsar cherche encore à les attirer dans ses armées, et c'est surtout aux Tsernogortses qu'il s'adresse. Le bruit s'était même répandu en Serbie l'année dernière que, désespérant de trouver dans les steppes de son empire une race d'hommes capables de lutter contre les Tcherkesses, il s'était tourné vers la montagne Noire. Mille familles, par conséquent plusieurs milliers de guerriers, avaient consenti, moyennant une solde considérable, à émigrer dans le Caucase. Nul doute que ces montagnards ne fussent pour les Tcherkesses de bien plus terribles rivaux que les Kosaques; ils ont d'ailleurs, avec les héros caucasiens, plus d'un trait de ressemblance : on retrouve chez eux la taille élancée, le regard fixe et ardent, la démarche audacieuse, les passions implacables, mais franches, des montagnards circassiens. Malheureusement, ils n'ont pas plus que les Tcherkesses les habitudes régulières du soldat européen. Renfermé dans le cercle étroit de la vie de caserne et de l'obéissance passive, le Monténégrin cesse d'être un héros et n'a plus d'énergie que pour déserter; au milieu des riches cités de l'Asie, il rêve à son troupeau, à sa cabane; toujours étranger en Russie, il chante, perdu dans la steppe immense sa *petite montagne Noire* (*de goritsi tsernoï*), et, s'il ne peut retourner vers sa patrie, une mort pré-

maturée l'atteint. Il en est de lui comme de tous les Greco-Slaves de la péninsule; la Russie produit sur eux l'effet du climat des tropiques sur les autres Européens. On a constaté qu'un cinquième des Greco-Slaves qui émigrent dans le grand empire meurt durant les six premières années de leur expatriation.

Si le cabinet russe soutient le Tsernogore et la Serbie avec persévérance, ce n'est pas qu'il espère en amener les habitants à se ranger volontairement sous son obéissance; c'est que, même libres, les Monténégrins lui sont très-utiles. Occupât-elle Constantinople, la Russie ne peut prétendre à posséder toute la Turquie d'Europe jusqu'à l'Adriatique; elle aura donc toujours le plus grand intérêt à ce qu'il existe sur cette mer un état indépendant qui paralyse les mouvements de l'Autriche et arrête la race allemande prête à déborder dans la péninsule. La seule existence des Tsernogortses, quand même ils n'aimeraient pas la Russie, est encore avantageuse pour cette puissance par la diversion qu'elle opère au milieu de ses rivaux naturels; c'est pourquoi le tsar doit s'opposer à ce qu'on détruise l'état tsernogortse. Cet état serait d'ailleurs très-difficile à attaquer, même pour une armée européenne; elle n'y trouverait ni gîte, ni nourriture, ni fourrage; dans la plupart des vallons, tout lui manquerait, jusqu'à l'eau; son artillerie la plus légère, celle même portée à dos de cheval, l'arrêterait à cha-

que pas. Il n'y a du reste que l'Autriche et la Grande-Bretagne qui seraient intéressées à faire une telle guerre, le cabinet anglais à cause de ses prétentions sur les Albanies, qu'il regarde comme succursales de Corfou, le cabinet de Vienne à cause de l'influence contagieuse que la montagne libre exerce sur les Serbes dalmates et croates.

L'Autriche craint sans cesse pour Kataro, que les Tsernogortses réclament comme l'héritage de leurs ancêtres, quoiqu'ils aient perdu cette place depuis 1443. Il est certain que voir de tous côtés la mer battre le pied de sa montagne sans pouvoir en approcher doit causer quelque irritation à ce petit peuple, surtout s'il se souvient que la mer dont il entend les houles mugir est cette riche Adriatique dont le littoral délicieux produit à la fois la figue et l'orange, la vigne et l'olive. Ces admirables bouches de Kataro, dont les trois vastes bassins communiquent entre eux par des passes d'une défense facile, ces bouches si profondes que les plus grands vaisseaux de ligne les franchissent près des rives, se couvriraient de bâtiments de commerce entre les mains d'un peuple indépendant; elles offriraient à des flottes nombreuses un abri sûr en tout temps contre les fréquents orages d'une mer turbulente, justement surnommée la *mer du Diable* par les marins anglais. Quand cette position maritime, la plus heureuse qu'offrent les pays greco-slaves, après le golfe de Lépante et le Bosphore, était

exploitée par Raguse, cette république aurait pu aisément contre-balancer Venise; il ne lui aurait fallu, pour atteindre ce but, que le concours des intrépides populations du Tsernogore et de l'Hertsegovine; mais Raguse était latine et ne pouvait, comme telle, posséder la confiance des Serbes orientaux. Quand l'Autriche hérita de ces bouches de Kataro, si ardemment convoitées par Napoléon, on put croire que le cabinet de Vienne allait profiter de cette bonne fortune pour se donner une marine militaire qui aurait mis ses sujets en état de disputer aux maîtres de Corfou une partie du commerce des côtes nord et nord-est de la Méditerranée. Loin de là, l'Autriche, dont presque tout le corps est slave, s'obstina à garder une tête allemande; elle fut ainsi amenée à sacrifier Raguse et Kataro au port si peu sûr de Trieste, et plusieurs de ses plus belles provinces restèrent inexploitées. Si l'on suit la sinueuse frontière qui trace, à force de détours, le long de la Turquie, une ligne de deux cent trente lieues, tandis que la ligne droite n'en aurait pas quatre-vingt-dix, on gémit de voir les peuples parqués ainsi comme des troupeaux. Près de Kataro, le pays monténégrin n'est qu'à une portée de fusil de la mer; mais une longue et sévère quarantaine met entre ces deux points si rapprochés plusieurs centaines de lieues. Cependant la mer est le seul débouché commercial de la montagne. On conçoit, nous le répétons, que ces monta-

gnards ne voient pas sans colère un tel ordre de choses, et que, pour s'en affranchir, ils soient presque aussi portés à attaquer les Autrichiens que les Turcs. Aussi, avant que Pierre II fût nommé vladika, dirigeaient-ils fréquemment leurs tchetas contre les petites villes dalmates; la plupart des étroites presqu'îles de cette côte voient encore s'élever sur leur isthme des koulas bâties pour les protéger contre les Tsernogortses. L'Autriche a donc ses raisons pour surveiller d'un œil jaloux ce peuple qui, maître d'un point maritime quelconque, deviendrait aussitôt redoutable pour le commerce de Trieste.

L'Angleterre ne peut pas non plus être satisfaite du rapprochement qui s'opère entre les Tsernogortses et les Mirdites des Dibres et de la Mattia. Elle craint naturellement pour sa marine ionienne les corsaires slaves de la *Kraïna* albanaise (1); elle sait que plusieurs chefs tsernogortses ont déjà des navires à eux dans l'Adriatique. Montés sur leurs *bichettes*, leurs *faucons*, leurs *hirondelles*, barques rapides comme les animaux dont elles portent les noms, et qu'aucun bas-fond n'arrête, ces ouskoks de la mer, frères dévoués des ouskoks montagnards, n'auraient qu'à se mettre au service d'une grande puissance pour arrêter dans son développement le commerce

(1) Le nom de *Kraïna*, qui signifie littéralement *frontière*, désigne toute colonie fondée par les Slaves.

de Trieste ; les armateurs mêmes de Corfou ne pourraient plus alors se hasarder vers l'Albanie. Ainsi, pour l'Angleterre comme pour l'Autriche, le Tsernogore est un obstacle.

Quant à la France, quelle crainte ce petit pays pourrait-il lui inspirer? Depuis que la France a perdu la place de Kataro, sans espoir bien fondé de la reconquérir, elle est devenue, autant que la Russie, l'amie naturelle du Tsernogore ; elle a même plus d'intérêt que la Russie à le voir s'agrandir, puisqu'il ne deviendrait puissant qu'aux dépens des rivaux de la France. Les raisons commerciales qui pourraient attirer les Français vers la montagne Noire sont à la vérité minimes; cependant le commerce d'importation qui s'y fait consiste surtout en eaux-de-vie et vins de France, puis en aiguilles et en provisions de poudre. Il est étrange que la poudre, si nécessaire aux guerriers, ne se fasse pas dans la montagne même; la tribu des Rovtsi en fabrique, mais trop peu pour suffire aux besoins de ses alliés. Les transports se font à dos de mulet, et plus souvent, hélas ! à dos de femmes; ces malheureuses reçoivent à peu près un centime par livre pour tout ce qu'elles colportent ainsi entre Kataro et Niégouchi, deux centimes quand les deux termes de la course sont Kataro et Tsetinié. Parmi les branches d'exportation, il faut citer une espèce de bois de campêche de couleur jaune, appelé en serbe *radjevina*, en italien *scotano*. C'est un arbrisseau à feuilles ar-

rondies qu'on emploie dans la teinture et la préparation des cuirs. Tiré des montagnes de l'est, il s'apporte journellement en petits paquets aux marchés de la côte, et se charge sur des navires pour Trieste et Venise, d'où on le dirige sur Marseille. Il s'exporte aussi une quantité considérable de poissons nommés *scoranze*, de caviar fait avec les ovaires de ces poissons, et de *castradina*, viande de chèvre et de mouton fumée, qui se prépare avec une adresse toute particulière dans la tribu des Niégouchi. Les autres objets de trafic sont des tortues, du lard, du miel, de la cire, du suif, du bois à brûler, des pelleteries, de la laine de brebis, du gibier. En entrant dans les enceintes autrichiennes où se vendent ces produits, l'habitant de la montagne Noire doit déposer ses armes dans les huttes des garde-frontières, qui les lui remettent au retour. Cette mesure de prudence est appliquée même aux paysans dalmates, qui ne peuvent entrer armés dans les forteresses du littoral, sans être accompagnés de soldats. Sur certains points, comme à Raguse, le transit a lieu sans quarantaine; sur d'autres points, à Kataro, par exemple, on exige, au contraire, la quarantaine avec rigueur, moins par crainte de la peste que pour des motifs politiques.

Malgré ces mesures hostiles de l'Autriche, les Tsernogortses n'ont jamais eu une position aussi belle que depuis 1840. La mort du terrible Ali, visir d'Hertsegovine, qui seul savait repousser

leurs tchetas, et l'adjonction de plusieurs tribus voisines, ont doublé leur courage. Ils commencent à organiser quelques-unes de leurs bandes à l'européenne, et se sont procuré même de l'artillerie, ce qui ne les empêche pas de rester sagement fidèles à leur premier système de guerre, le seul qui les rende invincibles. Il serait temps que la France s'intéressât au sort de ces hommes intrépides, dont l'amitié pourrait lui être si utile dans le cas où elle aurait une guerre avec l'Allemagne. Aidée par leurs diversions, elle tiendrait en haleine toutes les provinces slaves du midi de l'Autriche, où les Serbes, tant de Hongrie que de Turquie, se hâteraient de réaliser leur antique rêve d'une vaste confédération de peuples et d'états libres, unissant le Danube à l'Adriatique. Ces populations, toutes républicaines, sont naturellement plus portées vers la France que vers tout autre pays. Cependant, lorsque notre diplomatie trouvera le temps venu d'agir enfin sérieusement, elle ne devra s'approcher des Tsernogortses qu'avec de grandes précautions; qu'elle n'oublie pas qu'ils refusèrent de recevoir le consul que leur envoyait Napoléon, dans la crainte que sa présence au milieu de leurs assemblées ne gênât l'indépendance des délibérations. Quoique plus avancés qu'en 1810, ils en sont encore à redouter dans un consul soit un espion, soit un dominateur; la Russie elle-même n'oserait risquer sa popularité en accréditant un

pareil agent à Tsetinié. Libre de tout joug étranger, cette petite république n'a donc à craindre que des agitateurs nés dans son propre sein. Depuis la mort du vladika Pierre Ier, qui, dans son admiration naïve pour le droit public de l'Europe, avait si ardemment réclamé en faveur de sa montagne l'intervention des grands empires, aucune théorie apportée d'Occident n'est venue égarer ce peuple à la fois primitif et chrétien. Les Tsernogortses sauveront-ils de toute atteinte cette fière indépendance? C'est à eux de nous répondre en conciliant de plus en plus dans une féconde alliance le culte de la civilisation avec les exigences du caractère national.

LIVRE DEUXIÈME.

—

LA PRINCIPAUTÉ DE SERBIE.

HISTOIRE DE MILOCH

I.

Limité à l'ouest par la Save et la Drina, au nord par le Danube, à l'est par le Timok, au sud par la Bosnie et la Macédoine, le petit état qui depuis 1830 s'appelle principauté de Serbie n'occupe qu'un territoire de treize cents lieues carrées, et ne compte que huit à neuf cent mille habitants. On ne peut guère voir, dans l'établissement de cette principauté, que la première concession faite par les maîtres déchus de l'empire turc aux plus impatients d'entre ces cinq millions d'opprimés dont se compose aujourd'hui la race serbe, en y comprenant la partie de cette race émigrée autre-

fois dans la Hongrie. Enhardis par le succès et devenant de jour en jour plus dignes de la liberté, les Serbes ne tarderont pas à arracher au sultan des concessions nouvelles. La principauté de Serbie ne forme donc que l'embryon d'un royaume destiné à devenir un jour vaste et puissant, s'il atteint les limites physiques qu'assignent à la race qui l'habite les montagnes grecques et la mer Adriatique.

Hors du pays proprement nommé Serbie, vivent plusieurs millions d'hommes, les uns catholiques romains, les autres schismatiques, mais tous frères, et qui, après avoir eu longtemps un même gouvernement, font, depuis un demi-siècle, d'obscurs, mais héroïques efforts pour reconquérir, sinon une indépendance complète, au moins leur nationalité. Ces hommes qui tournent les yeux vers la principauté serbe comme vers un fanal de salut sont malheureusement dispersés sur un territoire fort étroit et démesurément long. La race serbe occupe le tiers de la Turquie d'Europe et tout le midi de la Hongrie. En Turquie, ses provinces sont la Bosnie, l'Hertsegovine, une partie de la Macédoine, le nord-est de l'Albanie, le Tsernogore et la principauté spécialement nommée Serbie; dans l'empire d'Autriche, le Serbe habite la Dalmatie, la Croatie, la Slavonie, une partie de l'Istrie, les frontières militaires, le Banat, la Syrmie et le littoral du Danube depuis la Batchka jusqu'à Saint-André, près Ofen. Toutes ces pro-

vinces composaient, au moyen âge, une unité nationale si forte, que les *krals*, ou rois serbes, prirent quelque temps le titre d'empereurs d'Orient, et que, pour les abaisser, il fallut une coalition de leurs voisins, comme plus tard pour la Pologne. Puisque cette race ainsi décimée compte encore aujourd'hui cinq millions d'individus, n'est-il pas à croire que, si jamais elle parvenait à renouer par une confédération ses membres dispersés et à obtenir une existence moins précaire, elle doublerait bientôt le nombre de ses enfants?

Sous la domination turque, la principauté de Serbie était divisée en douze pachalicks ou nahias, qui avaient pour chefs-lieux Belgrad, Chabats, Valiévo, Sokol, Oujitsa, Pojega, Roudnik, Kragouïevats, Iagodina, Grotska, Smederevo et Tjoupria (1). Ces douze villes, unies entre elles par un réseau de douze cent trente-un villages, relevaient toutes d'un visir suprême, qui siégeait dans la citadelle de Belgrad. Aujourd'hui des gouverneurs nationaux ont remplacé les pachas, et les Turcs n'occupent plus qu'au nombre de quelques milliers les forteresses de Belgrad, Smederevo et Sokol, ruines féodales à ponts-levis, à portes de fer, à murs minces et très-hauts, flanqués de petites tourelles rondes qui surplombent au haut

(1) Nous écrivons ces noms et tous les mots serbes comme ils sont écrits par les indigènes, sans nous conformer à l'orthographe vicieuse adoptée par nos journaux et nos voyageurs

des remparts comme des nids d'hirondelles, et ne résisteraient pas aux boulets. Le fort même de Sokol, réputé imprenable parce que le rocher qui le porte se cache dans les nuages, serait canonné et réduit en poudre avant une heure par des batteries placées sur les pics calcaires qui le dominent. Aussi les garnisons turques de ces châteaux, se voyant tout à fait à la merci des Serbes, se gardent bien de les molester.

La Serbie actuelle se divise en dix-sept nahias ou départements, qui sont ceux de Kragouïevats, Roudnik, Chabats, Valiévo, Tchatchak, Oujitsa, Belgrad, Pojarevats, Smederevo, Tjoupria, Alexinats et les six nouveaux districts cédés par la Turquie, c'est-à-dire la Kraïna, la Tserna-Rieka, les deux cercles de Krouchevats et de Parakine, le Stari-Vlah et le Podrinski, ou pays de la Drina. Si l'on excepte Belgrad, peuplée d'à peu près seize mille âmes, Oujitsa, qui en contient cinq mille, et Iagodina, qui paraît en avoir autant, les autres chefs-lieux n'ont pas plus de deux mille habitants. En général, les villes serbes ne sont que des amas de huttes ou de boutiques en bois, ceintes d'un talus palissadé, et qu'aucune voie régulière n'unit entre elles, car les chemins de ce pays ne sont encore que des sentiers à peine tracés par monts et vallées. Cependant la grande route d'Autriche à Constantinople passe par Iagodina, Tjoupria, Deligrad, Alexinats et Nicha, et anime ces déserts, où le mouvement des voyageurs

a développé quelque industrie. Il y a en outre des chaussées peu étendues, où les voitures pourraient passer, comme celles qui vont de Belgrad à Smederevo, et de Belgrad par Chabats et Valiévo jusqu'en Bosnie. Quant à l'intérieur du pays, il reste encore impénétrable pour tout étranger accoutumé au confort européen. Les rives du Danube présentent plus de facilités pour la circulation; mais l'Autriche, qui a ouvert les nouvelles voies de communication par le Danube, est aussi la seule qui en profite, et la Serbie, n'ayant pas encore un seul bateau à vapeur, est forcée de livrer aux exploitateurs autrichiens tout ce beau littoral qui s'étend de Belgrad à Vidin, et dont la fécondité faisait dire, il y a quelques mois, à un voyageur : « On ne saurait trouver une contrée plus riche des dons de la nature, plus agréablement accidentée, plus heureusement mêlée de bois et de terres labourables, mieux arrosée, mieux partagée sous tous les rapports. Je me bornerai à citer la délicieuse vallée de l'Ipek, si mal indiquée sur les cartes (1), et qui pourrait soutenir la comparaison avec la Limagne et le Grésivaudan. » Il eût fallu ajouter que cette Limagne et ce Grésivaudan de la Turquie sont encore couverts de forêts, et qu'on n'y rencontre guère que des pâtres. C'est pourquoi le commerce

(1) M. Blanqui, que nous citons ici, paraît confondre la vallée du Pek avec celle de l'Ipek, croyant rectifier ainsi une erreur des géographes.

de la principauté ne consiste qu'en bestiaux, dont la plus grande partie s'exporte sur les marchés d'Allemagne.

Le seul entrepôt important du pays est Belgrad, qui, comme ville turque, n'offre plus que de lugubres ruines, et, comme ville slave, n'est encore qu'au berceau. Mais ce *nid d'aiglons blancs battus de l'orage*, comme disent les *piesmas*, semble destiné à jouer encore dans l'avenir un rôle non moins important que celui qu'il jouait il y a cent ans, alors qu'il était le rendez-vous des armées de l'Europe et de l'Asie. Si au contraire la paix subsiste, Pesth, Belgrad et Galats, foyers de trois nationalités renouvelées, pourront un jour, par la navigation à la vapeur, rivaliser avec les ports les plus florissants de l'Europe.

Une route nouvelle censée large de seize toises, mais envahie par le gazon et pleine de fondrières dans les temps pluvieux, est à la rigueur praticable pour les voitures, et peut mener les touristes de Belgrad à Kragouïevats. Cette petite capitale de la dynastie déchue se compose à peine de trois cents maisons. Dominée par plusieurs collines, elle ne peut être défendue; mais ses habitants trouvent une forteresse naturelle dans le mont Roudnik, aux contre-forts couverts d'immenses forêts, et entourés d'abîmes infranchissables pour l'ennemi. Le konak de Miloch et de ses enfants est maintenant désert; il a été peint à fresque par des artistes serbes qui y ont représenté des scènes

bizarres de la vie militaire et domestique; la salle du divan a gardé ses tapis et ses riches tentures. De la cour, défendue par de hautes palissades, on entre dans la petite mosquée que Miloch fit construire pour ses chers Ottomans. L'église renferme toujours les trônes des deux représentants de l'église et de l'état : le *vladika* et le *kniaze;* le trône du kniaze ou prince temporel, richement décoré et surmonté des armoiries serbes, porte en slavon ces mots : *Ton zèle, ô Seigneur! me dévore tous les jours de ma vie,* formule sacramentelle écrite au diadème de chaque roi-pontife. Tous ces monuments ont été laissés, depuis la dernière révolution, dans un abandon complet. Le gymnase serbe continue seul imperturbablement ses cours de philosophie, de grec, de mathématiques, termes un peu ambitieux pour qui sait à quoi ces cours se réduisent; mais là du moins l'étude n'est pas mise, comme dans l'Europe civilisée, au nombre des jouissances coûteuses. Les pâtres quittent leurs troupeaux et viennent sur les bancs apprendre gratuitement les églogues de Virgile et les rapsodies d'Homère. Le pauvre, qui ne peut se nourrir lui-même, se met au service d'un marchand et soigne sa boutique ou bêche son jardin; cette tâche remplie, il peut, aux heures des leçons, siéger en classe quelquefois au-dessus des fils du sénateur. Le soir, on rencontre dans les bois voisins ou sur les bords du torrent de la Lepenitsa ces gros-

siers enfants des muses encore dans leurs haillons de bergers et souvent déjà vieux. Récitant à haute voix leurs leçons, ils s'épuisent à introduire dans leur dure cervelle les mystères de la science ou de la poésie classique. L'avenir n'aura-t-il pas une récompense pour ces obscurs et patients efforts (1)?

Les habitants des villes ont subi la double et fatale influence des mœurs turques et du luxe allemand; seuls les habitants des campagnes ont conservé dans toute sa force le type de la nationalité serbe, type éminemment oriental, par cela même qu'il est profondément slave. L'esprit de tribu, ce principe des sociétés asiatiques, n'est point encore éteint dans la Serbie; on y voit, dans certains districts, les familles alliées se grouper en confréries (*bratstva*). Chacune de ces confréries ou tribus a un président qui, sous le nom de *knèze* ou *hospodar*, est à la fois le juge de paix et le patriarche de toute la knéjine ou du district que possède la tribu. La dignité de knèze est dans certains lieux élective, dans d'autres héréditaire; mais cette hérédité ne constitue nullement une noblesse territoriale, puisque le même sang coule dans les veines de tous les enfants de la tribu, qui ne forment qu'une famille et sont tous également nobles : aussi voit-on les sociétés ainsi

(1) Transféré depuis peu de temps à Belgrad, le gymnase serbe s'élève rapidement et deviendra bientôt une véritable université.

organisées tendre à la démocratie. En effet, si le système aristocratique est ordinairement le fruit de la conquête et de l'oppression exercée par une race guerrière, la vie de tribu semble l'état primitif des peuples encore libres du joug étranger. On retrouve cette organisation patriarcale chez toutes les races autochtones d'Europe, les Ibères, les Gaulois, et même chez les premiers citoyens de Rome, où les tribus, sous le nom de familles Tarquinia, Fabia, Appia, etc., formaient la base de l'organisation des curies et le rempart des libertés populaires. La vie de tribu développe, avec les progrès de la civilisation, un puissant élément municipal qui est la plus forte garantie des nationalités. Cette forme vénérable et naïve de nos premières sociétés ne se retrouve plus aujourd'hui qu'en Turquie, et ceux même qui l'ont conservée s'agitent dans un tel chaos moral, et sacrifient tellement, pour la plupart, aux théories sociales étrangères, qu'on ne peut guère s'attendre à voir l'esprit de tribu conserver longtemps son influence au sein du monde européen. Le pays où cet esprit se maintient le plus vivace est le Tsernogore; aussi la race serbe a-t-elle dans cette montagne un caractère particulier de force et d'audace. Sur le Danube, au contraire, l'énergie nationale est comme paralysée par l'influence prépondérante des idées allemandes. De là les luttes incessantes des Serbes danubiens contre leurs compatriotes des montagnes.

Néanmoins, comme jamais un peuple ne renie entièrement sa nature, des traces de la vie de tribu se retrouvent encore, nous le répétons, même dans la Serbie danubienne. La population champêtre s'y agglomère instinctivement par groupes de familles, dont chacun se choisit un représentant, un chef ou hospodar. Mais amenés par l'exemple des boyards valaques et des magnats hongrois à méconnaître les devoirs qui lient un père de tribu à ses fils adoptifs, les hospodars tendent à s'isoler du peuple. D'un autre côté, le pouvoir central du pays, frappé des avantages de la police européenne, cherche à établir l'égalité des pères et des enfants, ou, en d'autres termes, à gouverner par une administration uniforme le peuple et les hospodars. Il abolit les priviléges des chefs populaires, donnant aux villes et aux villages des knèzes et des employés choisis hors de leur sein; en un mot, il tranche de l'absolutisme, au lieu d'exercer l'autorité d'une pacifique présidence sur les chefs de tribus, sur ces pasteurs du peuple, groupés autour de l'hospodar suprême comme les rois de l'Iliade autour d'Agamemnon. Qu'un homme d'Occident sourie à l'idée de cette organisation homérique, rien de mieux; mais ce dédain superbe ne peut convenir au chef de la Serbie. Mille exemples prouvent que les Serbes ne laisseront jamais impunément outrager leurs vieilles coutumes. Miloch, à part ses nombreux actes de tyrannie, serait tombé,

par cette seule cause qu'il combattait la vie de tribu et ne sentait pas que les Serbes sont, comme l'a dit un auteur musulman, *les Arabes d'Europe*.

Ce peuple, qui a pour trait distinctif un amour exalté de l'indépendance, et que des publicistes slaves appellent la *nation la plus démocratique de l'Orient*, forme en effet une véritable république; seulement c'est une république orientale, qui n'exclut point, comme les démocraties européennes, la subordination de soi-même à la famille dont on est membre. L'égalité dont les Serbes sont avides ne consiste point à se ravaler tous au rang de *vilains*, mais à se croire tous *gentilshommes*. Je demandais à ces paysans s'il y a des nobles parmi eux : « Oui, me répondaient-ils, nous le sommes tous (*mi smo svi blagorodni*). » L'hospodar n'est pas plus illustre que ceux dont il gère les intérêts, et qui, s'il administre mal, élisent à sa place ou son fils ou un autre de ses parents. Le même droit qu'il exerce sur ses hospodars particuliers, ce peuple l'a toujours exercé à l'égard de l'hospodar suprême, tout en reconnaissant l'hérédité dynastique. Rebelle à tout joug, sans journaux, sans capitale qui lui serve de forum, il dicte la loi à ses maîtres. L'énergie du Serbe, comme celle du lion, ne se révèle pas au premier abord ; c'est sans émotion et sans bruit qu'il accomplit les choses les plus difficiles. Une pensée nouvelle, un vœu populaire, volent, comme par des télégraphes invisibles, d'un vil-

lage à l'autre. Alors commencent ces sourdes rumeurs si connues de ceux qui ont habité l'Orient, et si lentes à grandir avant d'éclater un jour comme la foudre. Une indomptable fierté, un grand amour de la patrie et de la gloire, une fougue qui n'exclut point la patience; telles sont en résumé les qualités du peuple serbe.

II.

L'histoire civile des contrées qui devinrent, en 1830, la principauté de Serbie, commence en 1804, immédiatement après la prise de Belgrad par Tserni-George et les haïdouks confédérés. La mission émancipatrice de ces généreux brigands venait de s'accomplir; et les propriétaires, auparavant humbles flatteurs des Turcs, s'élancèrent pour recueillir le fruit du sang versé par les *enfants nus* (prolétaires de l'Orient). C'eût été aux chefs de famille d'achever l'œuvre commencée par les haïdouks, il eût fallu réorganiser les vieilles tribus dissoutes par les Osmanlis; mais ces tribus étaient devenues des compagnies de soldats, obéissant chacune à son *voïevode* (chef de combat). Ce furent donc ces voïevodes qui, après la guerre, passèrent au rang de knèzes

ou chefs civils. Ne reposant point sur le culte des aïeux, comme dans les tribus proprement dites, la puissance de ces knèzes improvisés n'avait d'autre base que la richesse, et, pour s'assurer ce moyen d'influence, la plupart d'entre eux commirent des atrocités dans leur patrie reconquise. Après avoir été emportée d'assaut, Belgrad resta plusieurs jours abandonnée au pillage; pour pouvoir s'approprier plus complétement tous les trésors entassés depuis des siècles dans les konaks des spahis, les hospodars excitaient le fanatisme de leurs bandes. Tout Turc qui refusait le baptême périssait dans les plus cruelles tortures; les enfants étaient coupés en morceaux, les femmes éventrées ou réduites en esclavage, au nom du Christ. Bientôt on ne vit plus dans toute la Serbie un seul Turc. Mais cette victoire ne profita qu'aux chefs, et, quand il s'agit d'organiser le nouveau gouvernement, ce fut une oligarchie qui sortit de ce chaos.

Chaque voïevode conserva l'autorité civile sur le district qu'il avait conquis, et s'y fit obéir à l'aide de ses *momkes*, gardes qui, nourris par lui, le défendaient envers et contre tous, et le soutenaient comme les vassaux nobles de la féodalité défendaient leurs suzerains. Le peuple, qui avait fait la guerre à ses frais sans demander la moindre solde, restait indigent après comme avant le triomphe, se reposant avec confiance sur l'égalité de droits qui allait exister entre les

riches et les pauvres, jusqu'alors réunis par l'égalité de l'oppression. En attendant, les chefs militaires accaparaient les spahiliks et les anciens biens nationaux confisqués sur les Turcs. Bientôt ces chefs grossiers en vinrent à menacer la liberté publique. Ils parurent armés aux assemblées nationales, et entravèrent par la violence les discussions des diètes; ils allèrent jusqu'à exiger des paysans dans quelques nahias la dîme et les *robotes* (corvées), comme sous les Turcs. La féodalité, qui naît ordinairement de la conquête, allait naître pour la Serbie de son émancipation même. Le peuple, indigné, se coalisa contre les hospodars, et, après plus d'une lutte sanglante, il investit de la dictature le roi des haïdouks, le père des prolétaires, George le Noir ou le Proscrit.

Ce triomphe de la volonté populaire était un coup terrible porté à la souveraineté des hospodars. Mais le parti vaincu ne se laissa point abattre; il se hâta d'invoquer l'ordre légal, et, du consentement même du nouveau dictateur, les hospodars envoyèrent, en 1805, demander secours et conseil au tsar russe. Leur député fut le *prota* (archipope) Matthieu Nenadovitj. Ce jeune homme possédait à la fois les sympathies du parti des hospodars et du parti populaire. Son père, Alexa, déserteur d'un des régiments illyriens que l'empereur Joseph envoyait contre la France, était passé dans la sauvage Serbie, où,

sachant lire et écrire, il avait été reçu comme un grand homme. Devenu knèze de Valiévo, il s'était fait bénir dans toute sa nahia; aussi les Turcs, après avoir plusieurs fois tenté d'assassiner Alexa, l'avaient-ils enfin, lors de l'insurrection, choisi pour leur première victime. Le fils de ce martyr de la patrie, adopté par son oncle Jacob Nenadovitj, successeur d'Alexa à Valiévo, et le plus influent de tous les hospodars, partit donc pour Pétersbourg. Matthieu Nenadovitj se mit seul en route, ne sachant aucune langue étrangère, mais guidé par son bon sens à travers les nations. Arrivé devant l'autocrate, il lui remit ses lettres; on lui répondit de faire établir par les hospodars un sénat, et qu'à cette condition la Russie soutiendrait les Serbes. Le jeune *prota*, passant par Charkow pour regagner la Serbie, y rencontra un compatriote nommé Philippovitj, homme instruit, qui occupait la chaire de droit à l'université de cette ville. Il réussit à enflammer le patriotisme de Philippovitj, qu'il décida à le suivre en Serbie. Revenus dans leur pays, les deux Serbes obtinrent facilement de George l'institution d'un *soviet* (sénat) de douze membres, représentant les douze nahias ou départements de la nouvelle république. Telle fut l'origine de l'assemblée qui était appelée à doter la Serbie d'une organisation politique. Chargés de défendre les droits de tous et de chacun contre la violence des chefs militaires, les *sovietniks* (séna-

teurs) avaient bien été élus par le peuple, mais sous l'influence des hospodars, dont ils étaient plus ou moins les créatures. Le peuple n'eut donc, comme par le passé, qu'un seul représentant, le dictateur qu'il avait intronisé de force, et contre qui les hospodars se tenaient ligués au nom de l'ordre civil. Ainsi, par une déplorable fiction, ce sénat, institué pour défendre les libertés du peuple, était sans cesse poussé à agir contre le plus sincère défenseur du peuple, George le Noir.

Cependant il faut rendre justice aux louables intentions des premiers sovietniks. Ils firent cesser le règne du glaive; ils établirent dans chacune des douze nahias un tribunal de première instance qu'ils surveillaient, et auquel on pouvait appeler du jugement des *kmètes* (maires de village); ils réglèrent l'impôt, les taxes pour les églises, décrétèrent la vente des biens turcs des villes. Aucun d'eux ne savait écrire, si ce n'est leur président, le prota Nenadovitj; ces dépositaires du pouvoir suprême tenaient leurs séances au milieu des ruines du vieux monastère de Blagoviechtenié, dans la Choumadia. Assis en cercle et les jambes croisées sur des nattes, ces vieillards n'avaient ni gardes ni domestiques; on leur envoyait leur nourriture des villages voisins, et parfois, quand la guerre contre les Turcs absorbait toute l'activité du peuple, on laissait ces législateurs des semaines entières sans autre ali-

ment que les fèves cuites et la slivovitsa. Chassé de ses ruines par des contre-marches de troupes, le sénat transportait dans les forêts son tribunal souverain et le siége légal de la liberté serbe.

Le secrétaire de ce corps avait d'abord été Philippovitj. Cet homme intègre, qui mourut trop tôt, fut remplacé dans la rédaction des actes par l'habile Iougovitj, que son dévouement au chef du peuple fit, à tort ou à raison, passer pour un intrigant. Au fond, chacun des sovietniks n'était guère que l'organe législatif d'un des chefs militaires, devenus, sous le nom d'hospodars, gouverneurs civils, et qui régnaient en hauts justiciers, chacun dans la nahia délivrée par ses armes: Milenko à Pojarevats, Pierre Dobriniats à Poretch, Vouitsa à Smederevo, Ressavats à Iagodina, Milane Obrenovitj à Roudnik, George-le-Noir à Belgrad et à Kragouïevats, et enfin Jacob Nenadovitj à Valiévo et dans les nahias du sud. Ce dernier chef était le plus puissant de tous après George. Ces gouverneurs importunaient le sénat d'exigences sans cesse renaissantes, et aigrissaient le dictateur George au point qu'un jour il osa, comme Napoléon, assiéger ce *conseil des anciens*, et, en faisant appuyer aux barreaux des fenêtres de la salle les canons des carabines de ses soldats, il apprit au corps souverain à respecter la force.

Cependant il y avait une autorité devant laquelle s'inclinaient le dictateur, le sénat et tous les hospodars de la république: c'était la *skoupchtina*

(assemblée nationale), qui venait chaque année rétablir l'équilibre rompu entre la robe et l'épée, et prononcer en dernier ressort sur les débats que le sénat n'avait pas eu la puissance de terminer: s'il s'agissait d'un grand criminel, la nation le jugeait et l'exécutait sur l'heure; ou, s'il s'était retranché dans quelque montagne, il était poursuivi et traqué avec les siens jusqu'à son extermination. Ainsi tout se décidait par la majorité, mais par la majorité armée.

L'assemblée générale de cette république militaire était souvent, comme celles de la vieille Pologne et des comitats hongrois actuels, obligée, pour se faire obéir, de tirer l'épée contre les récalcitrans. Tout Serbe quelconque avait le droit d'y venir voter, mais chacun se rangeait d'ordinaire sous le vote de son hospodar, et se battait même pour lui au besoin, comme les petits gentilshommes de Pologne ou de Hongrie pour leurs magnats. La *skoupchtina* ne présentait donc pas à la liberté individuelle des garanties beaucoup plus sûres que le *soviet* : une véritable représentation nationale était encore irréalisable en Serbie; il n'y avait de possible que la représentation des localités ou tribus près du pouvoir central par des députés formant le sénat. Malheureusement les membres de ce sénat, d'accord sur les points généraux, étaient entraînés à des discussions violentes dès que les intérêts de leurs tribus se trouvaient en lutte. En outre, un hospodar dans son

canton, entouré de ses nombreux cliens, ne devait pas se croire battu, parce que son représentant au sénat avait le dessous. Quant au dictateur, son autorité était toute militaire; il n'était vis-à-vis des citoyens qu'un hospodar au niveau des autres, et ne gardait sa prépondérance qu'en rattachant à sa cause les plus influens des sovietniks.

Parmi les amis de George le Noir se signalaient Miloïé et Mladene Milovanovitj de Kragouïevats, auxquels il avait affermé la douane et le monopole du commerce d'exportation. Ces deux haïdouks, enrichis au pillage de Belgrad, vivaient en *pobratims* (frères adoptifs), avaient mis en commun leur immense fortune, et l'augmentaient tous les jours par l'achat des meilleures maisons de Belgrad et des plus riches terres d'alentour, dont ils forçaient les propriétaires à se déposséder au plus bas prix. Mladene était en outre le plus éloquent de tous les Serbes. Ce puissant orateur avait acquis sur ses collègues un ascendant irrésistible, et dès 1807 il tenait tellement toutes les affaires entre ses mains, qu'on disait qu'il formait à lui seul le sénat. Mais ses deux rivaux de tribune, Avram Loukitj de Roudnik et Iovane Protitj de Projarevats, l'attaquèrent un jour avec tant de violence, que le sénat ligué souscrivit un acte qui forçait Mladene à quitter Belgrad. Tserni-George dut céder, et chargea son ami disgracié de conduire à Deligrad le corps

de troupes appelé les *bekiars*. Dès-lors le dictateur ne fut plus défendu au sénat que par le secrétaire Iougovitj, qui assuma sur lui toute la haine des chefs serbes.

Les hospodars songeaient avant tout à garder leurs richesses nouvellement acquises, et, craignant qu'un gouvernement indigène ne leur en contestât la légitime possession, ils tendaient, peut-être sans se l'avouer clairement, à incorporer de nouveau la Serbie à une monarchie voisine. Ces hommes, qu'on pourrait appeler le *parti riche*, se divisaient en deux camps : l'un désirait le joug russe; l'autre, sous Léonti, le métropolite grec de Belgrad, voulait retourner au sultan, et lui demander pour gouverneur un Fanariote. Ces deux fractions du parti riche aspiraient également aux droits des boyards, et, pour fonder une classe patricienne, ils allaient jusqu'à compromettre l'indépendance de leur patrie. Le parti des pauvres seul restait fermement attaché à la défense de sa nationalité, et, sans être ennemi de l'ordre civil, sentait la nécessité d'une dictature, jusqu'à ce que le peuple eût atteint ses frontières et sa constitution naturelles. Mais Tserni-George, l'idole du *parti pauvre*, avait le malheur de ne pas se préoccuper assez de l'existence de ces deux factions. Dans sa généreuse imprévoyance, il nommait aux premières dignités des individus du parti contraire au sien, et qui, une fois installés, ne voulaient plus s'en-

tendre avec les hommes du dictateur. En outre, la faction plébéienne, encore trop faiblement organisée pour se mouvoir elle-même, n'était défendue que par des riches, Mladene et autres, qui n'avaient que peu de zèle pour sa cause, et qui en mainte circonstance la sacrifiaient à leurs propres intérêts.

Dans l'impossibilité de s'entendre, les deux partis voulurent recourir à une intervention étrangère. Dosithée Obradovitj, qui avait fondé les écoles et la littérature nationale, qui par ses services avait acquis une grande influence au sénat, obtint qu'une députation partirait pour Trieste, chargée de remettre au gouverneur français des provinces iliriennes une lettre du gouvernement serbe. Cette lettre serbe, avec traduction italienne, offrait à la France le protectorat des Slaves de Turquie. Préoccupé de choses plus grandes, Napoléon ne s'aperçut pas de l'importance de cette proposition, et ne fit pas, pour appuyer la Serbie, tout ce qu'une sage politique aurait dû se proposer; il se contenta d'envoyer un sabre d'honneur à Tserni-George, en lui exprimant son admiration pour ses exploits. D'un autre côté, l'Autriche traitait comme rebelles George et les siens, et refusait de négocier avec eux. Abandonnés de tout l'Occident, les Serbes n'étaient encouragés dans leur lutte que par le tsar; il était naturel qu'ils se montrassent reconnaissants pour la Russie. Toutefois, quand

l'empereur Alexandre avait exigé des Serbes, pour prix de sa protection, qu'ils l'acceptassent pour souverain, George indigné avait répondu : « Nous nous sommes affranchis du joug turc sans le tsar, sans lui nous saurons nous défendre. » Plus tard, le cabinet de Pétersbourg déposa son arrogance; il offrit modestement de s'allier d'égal à égal avec ceux dont il avait voulu faire ses sujets. Alors le dictateur changea de langage; il accepta les offres d'Alexandre, et un corps de trois mille Russes passa le Danube à Kladovo pour se réunir à l'armée serbe.

Cette manifestation de la Russie était loin de satisfaire les hospodars, qui redoutaient le dictateur plus que les Turcs, et demandaient avant tout des garanties contre lui. Ils insistèrent pour que le tsar leur envoyât un diplomate capable de les soutenir de ses lumières, et le consul Rodophinikine, Grec de naissance, vint au nom du tsar siéger à Belgrad près du *soviet* de Serbie. Le premier soin du consul russe fut de gagner à sa cause le chef du parti turc parmi les Serbes, le métropolite grec Léonti. Ce pontife démontrait aux paysans combien ils étaient insensés de se battre pour des hospodars avides uniquement de remplacer les spahis; il leur conseillait de demander plutôt à la Porte un prince pareil à ceux de Valachie et de Moldavie. Rodophinikine, en ralliant les partisans de Léonti aux hospodars *russophiles*, s'assura l'unanimité dans le

sénat, où la nation n'eut plus aucun représentant. Dès-lors la question de l'indépendance absolue fut oubliée : à ce noble rêve de Tserni-George, on substitua le système d'une existence bâtarde, sous le double protectorat de la Porte et de la Russie.

N'entendant rien aux intrigues diplomatiques, le dictateur se contenta de rappeler à Belgrad ses deux soutiens, Mladene et Iougovitj, pour surveiller et diriger le sénat; puis, se mettant à la tête de l'armée, il marcha de nouveau contre les Turcs, les chassa une seconde fois des frontières qu'ils avaient franchies, et rentra simple paysan dans la Choumadia, où, comme Cincinnatus, il labourait à Topola le champ de ses pères, laissant aux troupes nationales la garde des citadelles qu'il avait conquises. A peine venait-il de délivrer son pays, que les hospodars, dominés par l'influence russe, l'accusèrent de l'avoir délivré seul, et d'avoir renvoyé des renforts considérables que la Russie lui offrait. A la diète armée de Loznitsa, Jacob Nenadovitj présenta son neveu le prota qui arrivait de Pétersbourg, et annonçait que le tsar avait daigné accepter la couronne de Serbie. Les deux partis, celui des *pauvres* et celui des *riches*, se divisèrent sur cette question. Les premiers rejetèrent cette proposition avec fureur, les seconds la couvrirent d'applaudissements : les deux factions étaient près d'en venir aux mains, lorsque l'hospodar Jacob ajourna la

discussion à la *skoupchtina* du nouvel an (1810). A cette assemblée, qui devait être décisive, il parut avec six cents cliens, *momkes* et *kmètes*, qui tous se mirent à crier dans les rues de Belgrad : « Nous voulons le tsar! » Après avoir entendu Jacob faire au milieu de la diète l'exposé véhément de toutes les concussions de Mladene, le dictateur lui répondit : « Si Mladene a mal fait, prends sa place et fais mieux; vous autres, vous voulez l'empereur russe : essayons de l'empereur russe! » Mladene et Miloïé durent quitter de nouveau Belgrad; Jacob, proclamé par l'assemblée souveraine président du sénat, prit possession de son siége, et éloigna tous les sénateurs qui lui étaient hostiles. Le parti russe triomphait pleinement; Jacob, devenu plus puissant que le dictateur lui-même, en vint jusqu'à demander son expulsion. Milenko insurgea dans ce but les nahias du Danube; le terrible haïdouk Veliko vint le joindre à Poretch, indigné qu'à la dernière skoupchtina on lui eût reproché ses violences sur les jeunes filles, au lieu de le louer de ses blessures et de tant de chevaux tués sous lui. George le Noir sut gagner d'abord le haïdouk en le comblant de caresses et le déclarant son fils adoptif, mais il échoua vis-à-vis des hospodars, qui venaient d'envoyer en Russie leur collègue Milane Obrenovitj, pour prendre le tsar comme arbitre entre eux et le dictateur. Arrivé au camp russe de Valachie, Milane y trouva Peters Dobri-

niats, qui, se prétendant le véritable envoyé de la Serbie, demandait l'expulsion de Tserni-George par les troupes russes, et l'élévation du consul moscovite à sa place. Le voïevode Milane eut la faiblesse de se prêter momentanément aux plans du transfuge, et tous deux, par leurs émissaires, firent entrer dans leur complot les hospodars. George les avait laissés faire, tant qu'ils ne lui demandaient que de céder sa puissance et d'éloigner ses amis du sénat; mais, quand il fut question de livrer sa chère Serbie aux Russes, il frémit de colère. N'osant plus, devant de telles discordes, méconnaître la nécessité d'un protecteur étranger pour sa patrie, il implora de nouveau la France, qui ne daigna pas l'écouter; il envoya à l'empereur d'Autriche son ami Iougovitj, qui reçut un refus humiliant. Rejeté par tout le monde, menacé de l'exil, George fut enfin forcé d'accepter la garantie moscovite; il se résigna, et ne posa pour condition que d'être reconnu chef suprême de l'armée serbe. Le général Kamenski, dans sa proclamation de mai 1810, lui donna solennellement ce titre, ce qui confondit toutes les espérances des hospodars, et, se résignant à leur tour, ils allèrent en bons citoyens décharger toute leur rage sur les Turcs.

La campagne de 1810 fut brillante; mais à peine était-elle terminée que les querelles intestines recommencèrent entre Jacob, qui prétendait être le knèze ou le chef civil du peuple, et

George, qu'il voulait renvoyer au camp et réduire au simple rôle de voïevode, chef militaire. Les hospodars, allant plus loin, espérèrent, par leurs accusations, réussir à envelopper le dictateur dans la réprobation qui pesait sur Mladene et Iougovitj; ils crurent qu'ils ne pourraient autrement faire condamner par la skoupchtina George à l'exil avec ses principaux défenseurs. Mais la réussite de leur complot dépendait de l'appui d'un régiment russe dont Milane Obrenovitj fut chargé de hâter l'arrivée. Instruit de cette circonstance, George convoqua la skoupchtina avant l'époque accoutumée : il l'ouvrit lui-même le premier jour de l'an 1811, et, profitant de l'absence des hospodars, qui ne voulaient point paraître à la diète sans le régiment russe, il fit voter qu'à l'avenir les voïevodes seraient entièrement arrachés à la suprématie des hospodars et gouverneurs locaux, qu'ils ne dépendraient plus du sénat que dans les affaires civiles, et relèveraient militairement du *grand chef*. Ensuite, pour que ce dernier pût efficacement protéger les petits chefs, George se fit investir par le peuple de tout le pouvoir exécutif de la république. Quant au sénat, il resta divisé en deux corps suprêmes, l'un rigoureusement législatif, l'autre formé par les ministres de la guerre, de la justice, des cultes, des finances, de l'intérieur et des affaires étrangères; ces six ministres furent Mladenc, Sima Markovitj, Dosithée Obradovitj, tous trois

pour George et le peuple, puis Jacob, Milenko et Peters Dobriniats, tous trois pour les hospodars. On gardait ainsi un équilibre apparent entre les deux partis, mais le ministère important, celui de la guerre, était donné à Mladene. Enfin, après avoir voté l'exil *ipso facto* contre ceux qui résisteraient à ce nouvel ordre de choses, l'assemblée se dispersa. Elle avait terminé ses séances, quand les hospodars arrivèrent avec le régiment russe. Déjà ébranlés par la perte de leur député Milane, qui venait de mourir à Boukarest, ils furent déconcertés par les mesures de la diète. Jacob, leur chef, lassé de ses longues luttes civiques, se soumit à l'ordre nouveau, maria son fils à la fille de Mladene, et s'assit tranquille au sénat.

Dobriniats et Milenko étaient seuls restés dans l'opposition; ils s'associèrent le plus riche citoyen de Belgrad, Stephane Jivkovitj, et on put craindre de les voir, avec leurs cliens, assaillir et tuer Mladene, dont Jivkovitj avait été autrefois le concurrent. Miloch, qui venait d'hériter du pouvoir de son frère défunt Milane, offrait de leur amener deux mille montagnards pour culbuter le nouveau gouvernement et assurer le triomphe du parti des hospodars; mais Dobriniats et Milenko découragés passèrent le rude hiver de 1811 tranquilles dans leur konak de Belgrad, prenant part, comme de bons patriotes, aux fêtes de leurs adversaires triomphans.

Les deux sénateurs dînaient un jour chez le

ministre Mladene avec George-le-Noir et Balla, colonel du régiment russe amené à Belgrad par les hospodars. Désirant connaître les instructions données par la Russie à ses agens, George feignit d'être irrité contre Milenko, que la voix publique accusait d'aspirer à la dictature; il parla de le faire arrêter. Balla intercéda, George prit en main son bonnet, et conjura le colonel, par le pain de son empereur, de lui dire s'il était venu pour soutenir son parti ou celui des hospodars. Balla répondit qu'il était venu prêter main forte à la nation dont Tserni-George était le chef suprême. « Laisse-moi donc baiser ta main à la place de celle du tsar, » répondit le paysan serbe ravi d'être reconnu souverain. Le lendemain, il envoya à Dobriniats et à Milenko les diplômes de ministres et de sénateurs; ils pouvaient, leur disait-il, entrer dans l'opposition parlementaire; la guerre entre les deux factions devait, dans l'intérêt même de la patrie, se retirer des camps pour ne plus se poursuivre que dans le sénat; il ne voulait pour lui qu'une chose, le bonheur de toujours mener comme autrefois les Serbes à la victoire. Les deux champions refusèrent leur place au soviet, et, d'après l'arrêt de la skoupchtina contre ceux qui refuseraient d'obéir, ils furent menés sous escorte hors des frontières et passèrent en Valachie. Leurs partisans s'insurgèrent bientôt, toutefois en si petit nombre, que quelques centaines de momkes suffirent pour les

dompter. Le voïevode Miloch, qui avait pris part à la révolte, vint demander pardon à George, et le dictateur, après lui avoir fait jurer fidélité, le renvoya généreusement dans sa voïevodie de Roudnik. Quant au métropolite Léonti, on se contenta de le transférer à Kragouïevats, pour l'empêcher d'ourdir de nouvelles intrigues avec le consul russe de Belgrad, Nedoba, successeur de Rodophinikine.

Délivré de ses rivaux, George exerça quelque temps une autorité toute royale. Ce héros, ami des lumières, de la liberté et de l'égalité civiles, était terrible dans sa justice; il tuait de sa propre main ceux qu'il croyait coupables : on le vit immoler le knèze Theodosi, son ancien protecteur; on le vit même faire pendre au seuil de sa demeure son propre frère qui, dans l'espoir de l'impunité, avait déshonoré une jeune fille. Il oubliait complètement une injure qui n'atteignait que lui seul, dès qu'il l'avait pardonnée; mais les ennemis de sa nation le trouvaient sans aucune pitié. En face des Turcs, ce lion ne se maîtrisait plus, il faisait massacrer même les prisonniers auxquels il avait promis leur grace. Dans cette nature sauvage, rien ne tempérait la fougue des instincts puissans, mais bruts, que l'éducation seule parvient à dominer. Tel était le prince, tel était aussi le peuple de la Serbie.

Affaiblie par les victoires des Serbes en 1810, la Porte fit, l'année suivante, proposer à Tserni-

George de le reconnaître comme régent de son pays aux mêmes conditions que les deux hospodars de Moldavie et de Valachie. Le dictateur ne pouvait accepter une telle proposition ni désarmer sans qu'un cabinet européen se portât comme garant du traité qui allait se conclure. Le cabinet de Péterabourg seul promit de garantir aux Serbes les conditions qui leur seraient accordées. Mais tout à coup les plans du tsar et ceux de Napoléon se trouvèrent bouleversés. Au lieu d'attaquer Constantinople, le souverain français, voyant Alexandre s'allier avec l'Angleterre, son ennemie, dirigea vers la Russie toutes les forces de l'Occident. Le cabinet russe oublia les Serbes, ou plutôt usa de toute son influence pour les désarmer et les remettre en quelque sorte les mains liées au pouvoir du sultan, qui consentit enfin à signer, en mai 1812, le traité de Boukarest. Par le huitième article de ce traité, la Porte se réservait la possession des places fortes, accordait une entière amnistie aux Serbes, leur garantissait les mêmes avantages qu'à ses sujets des îles de l'Archipel, et leur remettait enfin l'administration intérieure du pays, ainsi que la faculté de lever eux-mêmes les impôts dus au sultan.

La Russie, alliée du sultan, voulait alors, de concert avec les Anglais, attaquer par la Serbie et le Tsernogore les corps français de la Dalmatie. Les rives serbes de la Drina se couvraient

déjà de magasins russes pour cette expédition ; déjà l'avant-garde moscovite foulait les balkans bulgares, quand le divan se tourna subitement vers la France, et renvoya ses alliés russes au-delà du Danube. Le tsar, ayant fait évacuer la Serbie par ses troupes, dut feindre une inébranlable confiance dans le traité de Boukarest, et, quoique la députation serbe de Stambol eût été congédiée avec mépris, Alexandre ne parut pas douter que les promesses faites au sujet des Serbes dans ce traité ne fussent près de s'accomplir.

Au printemps de 1813, la guerre sainte des Turcs contre les *ghiaours* de Serbie recommença, comme il était aisé de le prévoir. Tserni-George, qui avait déjà repoussé tant d'invasions, qui depuis neuf ans battait l'ennemi en toute rencontre, devait craindre moins que jamais; il avait cent cinquante canons en bon état, sept citadelles en pierre, quarante forteresses en terre ; la population de la Serbie, par les émigrations des provinces voisines, s'était doublée. A l'appel de son héros, elle se leva toute entière avec enthousiasme: Mladene mena dix mille braves vers Nicha et la Morava, Sima dix mille autres vers la Bosnie et la Drina, et le dictateur réunit à Iagodina une armée de réserve. Mais à Belgrad, le consul russe Nedoba ayant protesté de toutes ses forces contre ces préparatifs militaires, le sénat, qui lui était tout dévoué, ordonna de licencier les troupes. Se fiant à la protection du tsar, les

hospodars obéirent aux injonctions de Nedoba et congédièrent leurs bandes au moment même où l'ennemi envahissait de tous côtés les frontières. Les hordes musulmanes s'avançaient en éventrant les femmes et jetant les petits enfants dans l'eau bouillante, par une cruelle parodie du baptême. Les Serbes expiaient dans d'affreux supplices leur propre fanatisme; triomphants en 1804, ils avaient aussi martyrisé des milliers d'Ottomans et baptisé de force leurs enfans et leurs femmes. Alors les vieillards leur avaient dit : « Vous paierez vos cruautés un jour. » Ce jour était arrivé.

Le consul Nedoba, dont les créatures circonvenaient Tserni-George, avait bien soin de cacher ces horreurs au héros, qui restait encore ferme dans son refus de permettre à l'armée turque d'entrer en Serbie ; il exigeait qu'elle n'y envoyât que de petits détachemens, trop faibles pour opprimer, suffisans comme garnisons. De cette manière, pensait-il, le peuple aurait échappé à la vengeance musulmane. Enfin l'armée entière des Ottomans parut, et Nedoba déclara officiellement qu'elle venait d'accord avec le tsar, qu'en cas de résistance la Russie s'unirait à la Porte contre les Serbes rebelles; qu'au contraire, s'ils se soumettaient, tous leurs droits seraient respectés. Rassuré par cette déclaration, George passa à Zemlin, croyant, par sa retraite, assurer une paix honorable à son pays et lui conserver son héroïque

jeunesse pour des temps plus heureux. Alors, pour mettre fin à sa mission, le consul russe fit lui-même miner et sauter en l'air le palais du sénat, dont on voit encore aujourd'hui les ruines; il brûla de sa main toutes les archives de l'état serbe, annales de dix années d'une gloire étrangère à la Russie, et, après cet exploit, il alla rejoindre en Hongrie les hospodars émigrés, leur annonçant qu'en Serbie tout était pacifié. La Porte n'avait donné à la Serbie que la paix du tombeau. Dans le seul mois de décembre 1814, le visir de Belgrad, Soliman, fit empaler trois cents prisonniers serbes. Ces rangées de victimes, sur leurs pieux, vivaient quelquefois trois ou quatre jours, et leur cœur palpitait encore, que déjà des bandes de chiens affamés leur rongeaient les jambes et faisaient fuir les mères qui avaient espéré recueillir le dernier soupir de leurs fils. Avides de vengeance, les fils des anciens spahis étaient revenus dans toutes les palankes serbes, où ils faisaient relever par les vaincus leurs forteresses et leurs konaks détruits. Menés à coups de fouet au travail comme des bêtes de somme, sans sommeil et presque sans nourriture, les raïas succombaient en foule aux maladies épidémiques qui naissaient de leurs affreuses corvées. Néanmoins il y avait alors parmi ce peuple de martyrs un homme qui exploitait avec empressement cet état de choses. C'était Miloch.

Né en 1780 d'un valet de ferme, nomme

Techo, et de Vichnia, veuve du fermier Obren, Miloch fut d'abord, comme son père, réduit à garder le bétail d'autrui dans son village natal de Dobrinia, éloigné de trois lieues d'Oujitsa, et où le voyageur Pyrch, en 1832, trouva encore vivante la femme que le futur prince avait servie en qualité de porcher. En gravissant les rochers du mont Roudnik au sortir de Dobrinia, on arrive à des hauteurs presque inaccessibles : là s'élève, au milieu d'une forêt de pruniers, une ferme nommée *Tsernoutja* (retraite des noirs). Cette ferme fut construite par Miloch, quand il voulut mettre en sûreté l'énorme butin que lui légua en mourant son frère utérin Milane. Héritier de ce chef héroïque, auquel il avait dû son initiation dans l'art de la guerre, il lui emprunta même son nom d'Obrenovitj (fils d'Obren), que le fils de Techo, devenu voïevode, ne quitta plus. Les richesses qu'il avait commencé d'entasser dans sa sauvage retraite étaient pour l'avare Miloch l'objet d'une telle sollicitude, qu'il ne put se résoudre à émigrer en 1813 avec les hospodars dont il avait épousé la querelle. Jacob Nenadovitj, déjà en sûreté sur la terre autrichienne, s'exposa généreusement à repasser la Save pour décider Miloch à le suivre en Autriche. Miloch s'obstina dans son refus. Bientôt, avec ses momkes, il se retira à Brousnitsa. Là, il ne tarda pas à s'entendre avec les Turcs, et à se faire reconnaître par eux *obor-knèze* de Roudnik, à la condition qu'il les aiderait

à *purifier* le pays de tous les *brouillons* qui voudraient l'agiter. Le village de Takovo le vit déposer ses armes aux pieds d'Ali Sertchesma, capitaine des *delis*, gardes-du-corps du visir. Mené à Belgrad comme un fidèle raïa, il fut présenté par les begs, ses amis, au cruel pacha Soliman, qui l'appela son bien-aimé, son fils adoptif, et lui fit présent de beaux pistolets et d'un étalon arabe. Ces honneurs flattèrent la vanité de Miloch, qui jura de verser son sang pour rétablir en Serbie l'autorité musulmane. Désormais il ne s'écoulerait pas de semaine, ajouta-t-il, qu'il n'envoyât quelque tête de rebelle serbe pour couronner les portes de Belgrad. L'obor-knèze tint parole, car il y trouvait un double avantage : d'une part, il retirait le prix du sang, le denier de Judas; de l'autre, grâce au supplice des knèzes compromis, il devenait peu à peu le seul raïa riche et puissant de sa nation.

III.

La Serbie était retombée sous le joug turc à la même époque à peu près où la chute de l'empire français ébranlait l'Europe. Le congrès de Vienne allait se réunir. On assurait qu'il redresserait tous les torts, qu'il rendrait à chacun ses

droits. A cette nouvelle, un prêtre à longue barbe, le bâton de pasteur à la main, quitta la Serbie dévastée pour aller supplier, dans la capitale autrichienne, ceux qui se disaient les libérateurs des nations, d'accorder à la sienne, dans leur vaste protocole, l'aumône d'un article. Ce prêtre était l'intrépide Matthieu Nenadovitj de Valiévo. Déjà en 1814 il avait rédigé avec le voïevode Molar, fait signer par les autres chefs, puis porté lui-même à l'empereur François à Vienne, une supplique du peuple serbe et une demande de secours. Dans l'audience qu'il avait accordée à Nenadovitj, l'empereur avait promis qu'il intercèderait en faveur des Serbes près du divan, et tâcherait de les délivrer, ajoutant : « J'ai toujours été, suis et serai votre ami; je vous ai envoyé du blé, de la farine, du sel, de bons conseils, etc. » Toutefois il avait fini par déclarer loyalement qu'il n'interviendrait point par les armes. Racontée longuement par un écrivain serbe, Miloutinovitj, dans son *Istoriia Serbie troegodichnia* (Histoire serbe des trois années 1813-14 et 15), cette audience avait encouragé Matthieu Nenadovitj à renouveler en 1815 ses tentatives auprès du congrès. Le prêtre présenta au prince de Metternich, aux plénipotentiaires de Prusse, d'Angleterre et des autres états, des pétitions rédigées par les écrivains serbes Davidovitj et Frouchitj. Il alla d'un souverain à l'autre, les conjurant avec larmes d'avoir pitié d'un

million d'hommes. Les jeunes monarques, les élégants diplomates, riant de la naïveté de ce barbare, se le renvoyaient les uns aux autres; les plus sérieux lui demandaient avec étonnement : Qu'est-ce donc que la Serbie? Pendant ce temps, à Belgrad, on empalait des hommes; les knèzes, compromis, traqués comme des bêtes fauves par les suppôts de Miloch, étaient livrés à Soliman. En dépit de ces deux tyrans, l'héroïque milice des haïdouks se grossissait chaque jour; les bandes de ces libres guerriers interceptaient les routes, attaquaient les caravanes turques. Mieux vivre en brigand que de languir esclave! disait tout Serbe généreux, et il partait pour la montagne, n'emportant avec lui d'autre bien que sa carabine.

L'obor-knèze de Roudnik, qui avait une maison à Belgrad à l'endroit même où est aujourd'hui le palais du prince des Serbes, faisait une cour assidue au visir Soliman, et l'accompagnait souvent dans ses promenades à cheval. Quand il n'allait pas en personne présenter les têtes des anciens compagnons d'armes pris dans ses piéges, il les envoyait du moins par les plus recommandables de ses compatriotes. Un jour, le capitaine Voutchitj, ancien soldat de Tserni-George, était auprès de Miloch, quand ses momkes arrivèrent des montagnes avec de nouvelles têtes de haïdouks, qu'ils se mirent à laver avant d'aller en faire hommage au visir. — Donnez cela à des Turcs, leur dit Voutchitj indigné, et rougissez

d'aller porter de vos mains à l'oppresseur les têtes de vos frères! Miloch, au même instant, s'écria : — Tu vas les porter toi-même à la citadelle, et sans retard, entends-tu, Voutchitj? — Un non énergiquement accentué retentit dans le konak. Miloch ordonna aussitôt à ses gardes d'arrêter Voutchitj; mais le capitaine, armant ses pistolets, resta impassible, les yeux fixés sur les gardes de l'obor-knèze, dont aucun n'osait l'approcher, malgré les foudroyantes injonctions de Miloch. Suivi par les momkes, qui se glissaient derrière lui, et reculaient devant chacun de ses regards de lion, Voutchitj s'éloigna du konak, au milieu des bénédictions du peuple. Telle fut l'origine d'une rivalité qui ne s'est plus éteinte entre ces deux hommes, doués l'un et l'autre d'une grande finesse, d'une force de volonté et d'une vigueur de corps extraordinaires; mais tous deux unissant à ces qualités une extrême violence : on remarque d'ailleurs chez Voutchitj une noblesse de sentiments qui manque entièrement à Miloch.

Les haïdouks finirent par entraîner dans leur révolte jusqu'aux paisibles laboureurs, et l'insurrection devint générale. Alors Miloch marcha en tête des troupes turques contre les Serbes, qui le battirent à plusieurs reprises, mais durent bientôt céder au nombre et capituler avec leur ennemi. Cent cinquante des principaux chefs serbes furent envoyés par l'obor-knèze à Belgrad, où leurs têtes ne tardèrent pas à orner les poteaux des

quatre portes de la ville. Trente-six des plus dignes staréchines, parmi lesquels figurait l'igoumène de Ternovo, furent empalés par Soliman. Ses *delis* embrochaient les femmes et les brûlaient; ils en étouffaient d'autres sous des amas de pierres, ou leur tenaient la tête plongée dans les sacs à avoine qui s'attachent au cou des chevaux, jusqu'à ce que la cendre dont ces sacs étaient remplis eût suffoqué les malheureuses.

Malgré ces atrocités, Miloch demeurait ferme et prêtait appui aux Turcs, voulant à tout prix rester obor-knèze. Telle fut l'origine de la puissance de cet homme : chacun peut faire la comparaison de ces faits avec les prétendus commencements de son règne racontés par l'historien allemand Ranke et par les Anglais Slade, Walsh, etc. Il ne tarda pas cependant à reconnaître avec douleur que, malgré son dévouement illimité pour les Osmanlis, il n'avait pas réussi à se faire aimer d'eux, et même il dut bientôt craindre pour ses jours. Il était présent quand on apporta au visir la tête du terrible Stanoïé Glavach, qui, gracié par les Turcs avant la dernière révolte, avait mieux aimé périr que de tourner ses armes contre ses compatriotes. Les *delis* lui dirent, en montrant cette tête : « Maintenant, Miloch, c'est à la tienne de tomber. — V'Allah ! s'écria l'astucieux raïa; le visir va donc perdre les cent bourses dont je lui suis débiteur pour les soixante esclaves et la jeune fille qu'il m'a cédés? » Et il persuada à

Soliman de le laisser partir afin de chercher dans ses troupeaux un nombre de porcs suffisant pour couvrir cette dette. Revenu dans les montagnes sous cet étrange prétexte, Miloch alla trouver en secret les haïdouks, leur jura de cesser de les poursuivre, pourvu qu'ils le défendissent contre la haine musulmane, et, à cette condition, promit de leur obtenir bientôt des Turcs une complète amnistie. Les patriotes, convaincus qu'ils n'avaient pas de plus grand ennemi que Miloch, mais espérant convertir à leur cause ce rusé capitaine, lui pardonnèrent le passé. La conjuration se propageait, quand Miloch, craignant les recherches de la police turque, partit pour Belgrad et obtint du visir un passeport pour Trieste, en l'assurant qu'à son retour il pourrait le payer en argent comptant, au lieu de le payer en nature. Il remontait la Save avec ses porcs, lorsqu'il vit accourir vers lui des cavaliers : Soliman venait de découvrir le complot des haïdouks et leur coalition avec Miloch. L'obor-knèze se jeta dans une barque et passa en Autriche; mais son frère, le marchand Ephrem, qui était alors pour son commerce au village d'Otrouchnitsa, entre Belgrad et Palech, fut saisi, chargé de fers, et plongé dans les souterrains infects de la Neboïcha-koula, bastille de Belgrad. Il y resta trois mois, pendant lesquels le Danube, ayant débordé, inonda son cachot. Les geôliers ne s'inquiétaient pas de leur prisonnier, dont les jambes demeu-

rèrent plongées dans l'eau pendant plusieurs semaines ; enfin il fut échangé contre un riche Turc dont les haïdouks s'étaient emparés. Quant à Miloch, voyant que l'insurrection devenait générale, il quitta l'Autriche et rentra dans ses montagnes, où les knèzes, pour légaliser leur résistance aux yeux même de la Porte, le proclamèrent leur chef. Dès lors la guerre commença dans les nahias du sud, tandis que Voutchitj, de son côté, insurgeait les nahias du nord. L'archimandrite Mileta Pavlovitj arma ses moines et marcha lui-même à leur tête; les popes garantissaient le paradis à tous les morts.

Si l'obor-knèze eût aimé la gloire, il pouvait s'en couvrir à souhait dans cette lutte nationale; tous les Serbes, oubliant ses torts, accouraient à son appel. Personne ne lui contestait une grande bravoure; sa taille colossale imposait à tous, non moins que sa voix terrible, qui, dans le combat, s'entendait au milieu des plus vives fusillades. Sa femme Loubitsa, jeune et belle, l'accompagnait à cheval, des pistolets à la ceinture; l'archimandrite Pavlovitj le suivait partout, et chaque matin lui donnait sa bénédiction. L'heureux chef des haïdouks goûtait ainsi dans sa tente toutes les jouissances de la terre et du ciel; rien ne le pressait de traiter avec les Turcs. Appuyé par tout le peuple, il pouvait guerroyer hardiment jusqu'à ce qu'il eût rendu à son pays la glorieuse indépendance dont il avait

joui sous George le Noir. Mais Miloch ne songeait qu'à son propre intérêt; aussi sa carrière militaire fut-elle courte. Après quatre ou cinq combats, il s'aboucha avec le nouveau visir de Belgrad, Marochli-Ali, pacha bulgare animé de dispositions conciliatrices, et qu'on envoyait à la place du cruel Soliman. Suivi des knèzes de son parti, il vint trouver Marochli, se prosterna à ses pieds en présence de plus de cinquante begs, et, le front dans la poussière, se reconnut par trois fois raïa; après quoi l'honneur du café et du tchibouk lui fut accordé, et le visir le déclara son agent, son substitut parmi les Serbes. Dès lors les deux peuples restèrent, l'un dans les forts, l'autre dans les monts et les villages; à la guerre succéda une paix armée. Dans chaque nahia, un knèze serbe siégeait près d'un mousselim turc; on pouvait appeler de leurs jugements au tribunal de Belgrad, connu sous le nom de *chancellerie serbe*, et composé de douze staréchines, députés des douzes nahias, qui, unis à l'obor-knèze, jugeaient en dernier ressort et remettaient les condamnés aux bourreaux turcs. Chaque année la skoupchtina répartissait l'impôt qu'il fallait payer au pacha, et dont le taux ne changeait plus. Ce tribut était remis au chef turc par les douze anciens de Belgrad. Une telle situation toutefois n'était que provisoire, tant que la sanction du sultan ne l'avait pas consacrée; d'ailleurs, les Serbes, avides d'une plus large existence politique,

ne pouvaient longtemps s'en montrer satisfaits.

Du fond de la Bessarabie, où il s'était réfugié, Tserni-George avait suivi avec une vive sollicitude les événements dont la Serbie était le théâtre. Assuré que l'organisation provisoire était contraire aux vœux de la nation, il se dévoua encore une fois à la cause des Serbes et ourdit avec des patriotes grecs une conspiration dont le réseau devait embrasser toute la Turquie d'Europe. Quand il jugea le moment favorable, il quitta la Bessarabie et apparut tout à coup au milieu des Serbes. Il avait étudié en Styrie la tactique autrichienne. « Si je puis, disait-il, discipliner à l'européenne vingt mille des miens, et me réunir aux Grecs, aucune armée ottomane ne nous résistera; il dépendra de nous d'aller chasser les Turcs même de Stambol. » George ne s'attendait pas à rencontrer dans les montagnes natales un rival dont l'égoïsme ne reculerait devant aucun attentat. Miloch avait intérêt à se débarrasser de George : il feignit de l'amitié pour lui, parvint à connaître le lieu où il se tenait caché, et une nuit les Turcs, guidés par les indications de l'obor-knèze, pénétrèrent dans la cabane où George dormait après avoir assisté à un banquet de haïdouks. George le Noir ne se réveilla plus; ses amis portèrent ses restes dans la petite église qu'il avait bâtie à Topola en 1811.

Ce nouveau crime de Miloch, que l'Europe regarde à tort comme son premier forfait, lui per-

mit d'aspirer plus ouvertement au pouvoir suprême. Les knèzes alors s'effrayèrent, et, connaissant par expérience le caractère cruel de Miloch, pensèrent qu'il valait mieux se remettre aux mains du pacha Marochli, dont tous appréciaient la paternelle douceur; ils chargèrent donc Pierre Molar Nicolaïevitj, président de la chancellerie serbe, et le nouveau métropolite Nikchitj, de traiter cette affaire avec le visir. La déchéance de Miloch était imminente; pour rester obor-knèze, il n'hésita point à faire assassiner le vieux et vénérable Nikchitj dans sa maison de Chabats; quant à Molar, il le fit traîner devant un tribunal de trente staréchines qu'il croyait de son parti; mais le prota Nenadovitj, membre de ce tribunal, dessilla les yeux de ses collègues, qui déclarèrent Molar innocent. Miloch n'eut plus que la ressource de le citer devant la justice turque: il suborna des traîtres qui accusèrent Molar de conspirer contre le sultan, et Marochli fut contraint de le faire décapiter. L'effroi imposa silence aux autres knèzes, et il n'y eut plus personne qui osât protester au nom du peuple contre l'administration prétendue nationale.

En 1820, le divan expédia enfin aux Serbes un plénipotentiaire chargé de leur lire le firman qui leur octroyait l'invariabilité de l'impôt et le droit de n'avoir que des juges de leur sang. Pour recevoir ce firman, Miloch se dirigea vers Belgrad; mais, instruit que les spahis lui dressaient une

embuscade, il s'approcha avec un nombre de kmètes si considérable, que le pacha refusa de le recevoir dans la ville. Miloch et l'envoyé turc se rencontrèrent donc au village de Toptchider : la haine et la défiance régnèrent dans cette entrevue, et, quand les Serbes en vinrent à rappeler les clauses du traité de Boukarest, le représentant de la Porte, indigné, remonta à cheval et s'éloigna. Voyant qu'il n'était plus considéré que comme un rebelle appuyé par la Russie, Miloch, effrayé, envoya quelques mois après une députation à Stambol, pour se raccommoder avec le divan; mais, l'insurrection d'Ipsilanti et des Grecs étant survenue, les députés serbes furent emprisonnés comme suspects. Une nouvelle guerre était imminente, les knèzes s'y préparaient. Miloch toutefois insista pour qu'ils continuassent de payer chaque année au sultan l'impôt convenu, et même les dîmes aux spahis; ils durent obéir.

Miloch poursuivit bientôt plus ouvertement le but qu'il s'était proposé, la centralisation du pouvoir. La tendance sociale des Serbes a toujours été de diviser leur pays en cantons fédérés sous de petits princes électifs ou héréditaires. La politique turque se garde bien, on peut le croire, de contrarier ce penchant. En 1821, le pacha Marochli promit à Marko Abdoula, knèze de Smederevo, et à Stephane Dobriniats, des bérats qui les établiraient chefs indépendants, chacun dans sa nahia. Les deux knèzes, saisis par les

agents de Miloch, périrent sous leurs coups; mais il ne put se débarrasser aussi aisément de rivaux plus puissants : l'ancienne ligue des hospodars se renoua pour sauver Milosav Ressavats, ami d'Abdoula, qui, par l'achat d'immenses vignobles sur la Morava, était devenu le plus riche propriétaire de la nation. Au lieu de renoncer à réaliser une centralisation monarchique impossible dans ce pays nécessairement divisé par tribus et par cantons, l'obor-knèze s'obstina à renouveler en les outrepassant les anciennes mesures de Tserni-George contre les hospodars. Il essaya de séparer les knèzes d'avec le peuple, et de se les attacher en introduisant la coutume de les solder lui-même, pour qu'ils ne dépendissent plus de la nation, mais de lui seul; il eut soin aussi que le taux de la solde ne fût pas fixé, afin de pouvoir l'élever ou le diminuer selon le dévouement qu'on montrerait à sa personne. En dépit de ces mesures, il y eut en 1825 une nouvelle révolte; Miloch exigeait beaucoup plus d'impôts que les Turcs, il prélevait le haratch jusque sur les enfants de deux jours. Indignées de ces vexations, les nahias de Smederevo, de Pojarevats et même de Kragouïevats, s'insurgèrent. L'obor-knèze leur opposa les nahias du sud : les deux partis, celui du nord sous Miloïé Popovitj, surnommé *Djak*, ou le diacre, et celui du sud sous Voutchitj, se livrèrent bataille à Oplentsa, près Topola. Djak fut vaincu, pris et fusillé avec

cent vingt autres Serbes à Hassan-Palanka ; son armée, en capitulant, avait exigé, entre autres garanties, qu'un de ses chefs, Andreï, serait fait knèze de Topola. Miloch le jura ; quelques semaines après, il fit assassiner Andreï. Alors, craignant que tant d'insurrections successives ne produisissent un mauvais effet chez les peuples voisins, il envoya au divan de Constantinople des pièces où il essayait de prouver la rébellion de Djak contre le sultan ; puis il écrivit au gouverneur autrichien de Zemlin, pour lui apprendre que, grâce à ses efforts, la route commerciale entre l'Autriche et le Bosphore, purgée de brigands, présentait enfin la plus entière sécurité.

Cependant il sentait le besoin de se réhabiliter aux yeux des siens par quelque manifestation plus sérieuse : dans ce but, il convoqua pour le mois de janvier 1827 une grande skoupchtina, où il eut soin de n'appeler que ses créatures. Il en réunit mille dans l'église de Kragouïevats, et son ministre Davidovitj, récemment arrivé en Serbie, lut un discours où l'obor-knèze tâchait de se justifier des meurtres de ses rivaux, répondait aux reproches qu'on ne lui ménageait pas sur sa soif insatiable d'impôts, et développait les avantages assurés au pays par le traité d'Akerman. Miloch finissait en priant la skoupchtina de demander au sultan pour lui-même le titre de prince héréditaire. Aussitôt l'assemblée souscrivit un acte solennel où elle jurait de ne plus obéir qu'à lui et

à sa postérité. L'obor-knèze reconnaissant mit cet écrit sur sa tête et le baisa, puis embrassa les assistants les uns après les autres. « Ne craignez plus rien, leur disait-il, je suis *l'enfant du peuple,* je n'oublierai pas mon origine. »

Les knèzes de l'opposition virent avec désespoir le succès qui accueillait la nouvelle démarche de Miloch. Décidés à chasser l'obor-knèze ou à mourir, ils tentèrent avec six mille combattants un coup de main sur Kragouïevats. L'obor-knèze dut s'enfuir; mais Voutchitj, qui faisait taire sa haine contre Miloch pour soutenir le pouvoir central, livra aux insurgés un combat acharné, où ils perdirent près de cinq cents hommes. De son côté, le visir de Belgrad, pour appuyer Miloch, avait fait venir cinq mille Bosniaques, qui bloquèrent le quartier serbe de cette ville, et ne se retirèrent que quand la paix eut été rétablie. Miloch crut alors pouvoir calmer les mécontents, en publiant et jurant ce qu'il appela la constitution serbe. Ce curieux document de mœurs greco-slaves déclarait tous les Serbes nobles et égaux. Chaque commune restait solidaire devant la justice des actions de ses enfants, devait restituer l'équivalent des vols commis sur ses terres, et livrer le coupable à la police. Le condamné pouvait en appeler du tribunal de sa nahia au tribunal suprême qui siégeait à Belgrad ou à Kragouïevats. La police des chemins était confiée aux bouloukbachi, dont chacun avait sous lui douze *momkes*

à cheval; le peuple devait se confier à cette milice et lui laisser exterminer les derniers haïdouks. La peine de mort ne pouvait être infligée que par le souverain, qui, seul investi de tous les droits du glaive, portait en ses mains la mort et la vie. L'assemblée générale du peuple devait veiller tous les ans à rectifier les abus, fixer l'impôt et répartir le tribut annuel dû à la Porte ottomane.

Cette constitution, dont nous ne citons ici que les principaux traits, prouvait, sous une apparence libérale, à quel point l'ancien champion de la liberté comprenait l'art du despotisme. On ne peut nier cependant qu'à force de couper des têtes, le *grand chef* ne fût parvenu à établir dans son pays une sécurité parfaite pour les voyageurs; les objets même qui se perdaient sur les routes étaient apportés aux tribunaux. Un jeune paysan de Verbovats, près Smederevo, ayant assassiné un riche marchand étranger pour s'emparer de son trésor, avoua, plusieurs années après, à son vieux père ce crime qui était resté entièrement ignoré. Aussitôt le vieillard saisit son fils et le mène à la skoupchtina, pour tenir le serment qu'il avait fait avec tous les siens de ne plus souffrir aucun criminel dans le pays. Ce Brutus d'un nouveau genre se nommait Militj. L'obor-knèze, après l'avoir présenté comme un modèle à l'assemblée, lui rendit son fils. Miloch triomphait, car il venait, à force de

meurtres, d'obtenir le monopole des rapines dans son malheureux pays.

Dans le but de se justifier des événements de 1813, la Russie avait, en 1826, inséré dans les conventions d'Akerman ce passage sur les Serbes : « La sublime Porte mettra immédiatement à exécution toutes les clauses de l'article 8 du traité de Boukarest relatives à la Serbie, laquelle est *ab antiquo* sujette et tributaire du sultan... Lesdites mesures seront réglées et arrêtées de concert avec la députation serbe de Constantinople dans un délai de dix-huit mois. » Ces conventions, après le délai fixé, ne se trouvant point exécutées, la Russie lança en 1828 une armée vers les Balkans. A cette nouvelle, tous les knèzes serbes se levèrent, demandant à Miloch qu'il les laissât profiter d'un moment aussi favorable pour chasser du pays les dernières garnisons turques. Mais la Russie défendit à l'obor-knèze de bouger, et appuya cette injonction des plus sévères menaces. On le sait, et l'exemple de la Grèce en 1831, celui de l'Égypte en 1840, l'ont trop bien prouvé, les plans d'agrandissement de la Russie s'opposent à ce qu'il s'élève en Turquie des états nouveaux qui, dans l'énergie de leur jeunesse, pourraient un jour lui disputer l'héritage du sultan, le commerce de la mer Noire, et entraîner peut-être dans le cercle de leur action ses plus riches provinces méridionales. De tous les cabinets d'Europe, il n'en est donc pas un

qui doive être en réalité plus opposé que celui de Pétersbourg à une régénération totale du peuple serbe. On s'explique parfaitement dès lors que l'empereur Nicolas ait, en 1828, sommé Miloch de s'abstenir de toute démonstration guerrière vis-à-vis de la Porte, s'il ne voulait voir l'armée russe entrer sur le territoire serbe en ennemie. Cette menace, Nicolas aurait-il pu l'accomplir? Nous ne le pensons pas; l'opinion publique de l'Europe s'y fût opposée, et les Grecs, les Albanais, les Valaques, saisissant cette occasion de consommer leur propre émancipation, n'auraient pas tardé à courir aux armes. Miloch pouvait donc mépriser l'avertissement du tsar, tous les Serbes auraient applaudi à cette fière conduite avec enthousiasme; mais le tsar avait promis à Miloch de le reconnaître comme prince héréditaire en récompense de son immobilité, et Miloch sacrifia l'affranchissement définitif de sa patrie au plaisir de s'en faire le prince légitime. Il repoussa donc les Serbes insurgés de Bosnie et d'Hertsegovine qui lui tendaient les bras; il refusa d'être leur Washington : ce rôle était trop haut pour une âme vulgaire.

Enfin, le 29 novembre 1829, la Porte dut mettre à exécution la clause du traité de Boukarest pour laquelle la Russie avait pris les armes. La petite cour de Kragouïevats vit arriver un tatar de Stambol, porteur d'un diplôme qui remplit d'allégresse tout le konak du haïdouk; c'était le pre-

mier hatti-cherif que la Porte eût daigné octroyer aux brigands de la Serbie. Cette pièce si importante, puisqu'elle consacre diplomatiquement la régénération de la Serbie, n'a point été publiée, pas même en serbe; je la traduis ici tout entière :

TRÈS SUBLIME ET PREMIER RESCRIT DU TSAR OTTOMAN AU PEUPLE SERBE.

« Avec la ferme assurance que le contenu de ce firman restera une vérité, ô toi, mon grand et puissant lion, administrateur de nombreuses affaires, qui donnes au monde le *nizam* (la loi), puisse ta pure intelligence, qui dirige si habilement les intérêts de notre race, arriver heureusement au but de toutes tes entreprises! Que ta domination et ton bonheur soient éternels! que personne n'ose contester tes droits! inébranlable gouverneur de Belgrad, Hussein-Pacha, que Dieu te garde! Et toi, ô cadi turc, qui es un haut savant, qui montres la route sacrée de la tradition que tu as apprise des saints, la suprême bénédiction impériale repose sur ta tête, cadi de Belgrad, interprète de la science!

« Or, quand vous arrivera de ma part ce firman, comprenez-le bien. Conformément au traité d'Akerman, notre gouvernement, prenant à témoin la cour russe, considère que les Serbes, nos raïas depuis des siècles, sont dignes de notre im-

périale clémence. Par conséquent, tout ce qui les concerne au huitième article du traité de Boukarest s'exécutera dans le terme de dix-huit mois. Cet intervalle de temps sera employé par mon conseil à discuter avec les envoyés du divan (sénat) de la Serbie, et en présence des représentants de la cour russe, les demandes faites par les knèzes serbes. Conformes au traité de Boukarest, ces demandes sont les suivantes : Que le peuple serbe puisse pratiquer librement les rites et cérémonies de son église; qu'il choisisse ses juges dans son sein; qu'il puisse administrer intérieurement son pays avec une entière indépendance; que tous les impôts se fondent dans un seul tribut; que toutes les propriétés turques de Serbie soient remises aux mains des Serbes et administrées par eux en séquestre; qu'ils puissent avec leurs propres passeports parcourir pour leur commerce toute la Turquie; qu'ils aient le droit de fonder chez eux des écoles, des hôpitaux, des imprimeries; qu'enfin aucun Turc, excepté ceux des citadelles, ne puisse vivre ou demeurer en Serbie.

« Avant que ces neuf demandes de nos fidèles et dociles raïas eussent pu être mûrement examinées par notre cour, et sanctionnées de concert avec la Russie, un concours de circonstances vint suspendre l'exécution du traité de Boukarest, et la guerre recommença. Maintenant que la paix vient d'être rétablie entre notre Porte et la cour russe, le sixième article du traité d'Andrinople

stipule de nouveau les franchises de la Serbie, déjà stipulées dans les conventions d'Akerman, à l'exécution desquelles de trop grands obstacles s'étaient opposés jusqu'ici. En vertu de ce sixième article, le divan va donc faire droit aux réclamations de la Serbie; les six nahias qui lui avaient été enlevées lui seront rendues, et toutes ses libertés seront reconnues solennellement. C'est pourquoi, à la condition qu'ils me restent soumis, j'écris, revêts de ma signature et envoie ce firman à mes fidèles raïas serbes. Et maintenant, toi, visir, et toi, cadi, faites part au peuple serbe de ces décisions, et qu'il prie Dieu pour son tsar.

« Ecrit le 1er reboul-akira 1245. »

Quelque avantageux qu'il fût aux Serbes, ce firman du tsar turc ne fixait rien en faveur de Miloch; aussi l'obor-knèze le tint-il secret, et il demanda aux deux empereurs une récompense plus positive de sa neutralité. Trompée par ses protestations de dévouement, et le regardant comme sa créature, la Russie résolut de lui faire octroyer le rang qu'il sollicitait depuis quinze années. En août 1830, le bérat qui l'instituait prince héréditaire de Serbie arriva à Kragouïevats. On reçut en même temps un hatti-cherif que Mahmoud avait signé de sa propre main, et qui mettait à exécution les promesses du premier firman, relatives aux neuf demandes des Serbes. Miloch, dans l'ivresse de la joie, envoya aussitôt

des circulaires dans toutes les nahias, pour convoquer la skoupchtina. Le peuple, tout en regrettant la famille de Tserni-George, et en lui conservant le plus tendre souvenir, n'espérait plus la voir jamais rentrer en Serbie. Car cette famille était *fermanlia,* c'est-à-dire bannie à perpétuité de l'empire turc, et Miloch avait tellement accoutumé les Serbes à fléchir devant les injonctions de la Porte, qu'ils avaient fini par regarder comme un bienfait la fondation au milieu d'eux d'une nouvelle dynastie, destinée à remplacer celle qu'ils croyaient avoir irrémédiablement perdue. Des points les plus éloignés de la Serbie, tous les pères de famille arrivèrent donc, tous les guerriers accoururent. Une diète allait se célébrer avec toute la pompe traditionnelle de ces antiques solennités slaves. Le matin de la Saint-André, ces citoyens des forêts qui avaient dormi sous des tentes, autour de leur *ville blanche* (Belgrad), gravirent, au nombre de huit mille, les plateaux du Vratchar illuminés par le soleil levant. Toujours trompé, toujours confiant, ce peuple, à peine délivré du joug turc, allait donc s'imposer un autre joug, et reconnaître la suprématie de Miloch, jusqu'à ce que, las de cette nouvelle tyrannie, il la brisât comme la première, et prononçât, en 1839, sur ce même plateau du Vratchar, l'arrêt de l'exil contre le prince reconnu en 1830. Escorté de brillants cavaliers portant la lance à trois queues, le visir

de Belgrad s'avança, salua d'un air protecteur le chef des raïas qui se prosterna à ses pieds, et, déroulant le hatti-cherif, il le lut devant la diète. Le peuple, dans son imprévoyance, accueillit cette lecture avec une joie sans bornes; les voïévodes eux-mêmes et les capitaines des montagnes renoncèrent gaiement à leurs droits en faveur d'un compagnon d'armes. Plus de haïdouks ni de priviléges d'épée ! s'écriait-on ; mais une liberté égale pour tous, sous la direction du père commun de la grande famille serbe.

On était au jour anniversaire de la prise de Belgrad par Tserni-George en 1806; on se souvenait aussi que les spahis, chassés par le héros, étaient revenus en 1813, et qu'alors les églises en deuil avaient dû enfouir sous terre jusqu'à leurs cloches. Depuis ce temps, on n'employait plus que des marteaux de bois pour appeler les fidèles. Le nouveau hatti-cherif, en accordant l'exercice public du culte, encouragea les Serbes à déterrer ces cloches pour les suspendre de nouveau. Hussein-Pacha s'y opposa avec menaces, mais les capitaines serbes répondirent le plus respectueusement possible qu'ils repousseraient la force par la force, et le *très-pur* visir dut céder. Toutes les cloches convièrent donc le lendemain par leurs joyeux carillons le peuple au sacre de son kniaze. Au milieu des antiques cérémonies usitées pour cette circonstance dans l'église orientale, Miloch fut oint de l'huile du Seigneur par le métropolite.

Ce n'était plus un chef populaire; d'élu de ses compagnons de péril, il devenait l'élu des puissances, l'élu d'en haut; il était sacré. Désormais il ne feindra plus d'offrir au peuple mécontent son abdication, comme il avait fait quelques mois avant l'arrivée du hatti-cherif; il prendra sur l'autel tous les droits qu'il lui plaira de conquérir et qu'il n'aura plus à demander aux diètes. Bien qu'il se passât au fond des forêts, cet événement fit quelque bruit dans le monde. Après l'avoir raconté dans sa *Gazette serbe*, Davidovitj ajoute : « Maintenant les journaux d'Europe parlent de la Serbie : on nous connaît, on nous sait redevenus un peuple. Ce qu'on écrit de nous est parfois vrai, parfois capable d'exciter le sourire chez nous autres Serbes; mais, quoi qu'on dise, c'est toujours une preuve qu'enfin on s'occupe de nous (1). »

D'après la nouvelle organisation, le kniaze des Serbes pouvait traiter directement avec son suzerain Mahmoud par les députés qu'il envoyait à Stambol; mais le suzerain était loin, et ses réponses n'arrivaient qu'à de longs intervalles. En outre, les nombreuses réformes solennellement promises ne s'élaboraient qu'avec une extrême lenteur dans les bureaux du divan. Ces années 1831 et 1832 s'écoulèrent donc sans événements notables. Ce ne fut qu'en 1833 qu'un

(1) *Serbske novine*, 1834.

nouveau firman impérial apporta à tous les Turcs et aux pachas de la Serbie l'ordre d'évacuer les positions que le texte des traités leur interdisait désormais. « Ce firman libérateur fut salué, dit la *Gazette serbe de Belgrad*, par un cri de joie de tous les Serbes, du Danube à la Drina et du Timok à la Save; tous les fusils se déchargèrent, toutes les villes furent illuminées; il y eut partout des festins. Le bonheur de Miloch ne pouvait être décrit. » Ce qui très-probablement rendait Miloch si heureux, était la cession qui allait lui être faite par le visir de la douane de Belgrad. Cette cession, entraînant après elle le droit de taxer à volonté tout le commerce d'exportation de la Serbie, assurait indirectement au prince le monopole commercial de sa principauté. La prise de possession de ce précieux privilége par le chef de la Serbie ne se fit pas attendre. Miloch se rendit le 14 décembre 1833 à Belgrad, où il voulut faire une entrée triomphale; puis, après avoir prié et baisé les icones à la cathédrale, il se rendit chez le visir Vedchi-Pacha, qui, avec un pompeux cortége, le mena sur la Save à la *Djoumrouk* (édifice de la douane), et l'investit solennellement de ses nouvelles fonctions. Le prince nomma aussitôt Alexa Simitj son consul de commerce, et, afin d'élever la magnifique douane actuelle, il donna l'ordre d'abattre sans retard les boutiques en bois des pauvres marchands de la Save, qui se trouvèrent ainsi sans

toit, et auxquels le souverain n'offrit pas même un dédommagement. Ceux qui voulurent absolument garder les terrains où étaient leurs cabanes, furent obligés de les racheter 1,000 francs par toise carrée. Si la douane serbe avait été déclarée édifice national, on aurait au moins pu se dire : Les souffrances de quelques-uns achètent le bien de tous; mais Miloch avait reçu de la Porte cette douane comme sa propriété privée; et il se garda bien de réparer envers ses compatriotes l'injustice du divan.

Bientôt tout le commerce d'exportation de la Serbie se trouva frappé d'impôts bien plus forts que sous la domination ottomane. Ces entraves inaccoutumées provoquèrent des protestations énergiques. Lésé dans ses droits les plus chers, le peuple réclamait à grands cris une assemblée nationale. Forcé de céder au vœu populaire, Miloch restreignit du moins le plus possible le nombre des députés, et les convoqua dans la ville où il avait le plus de partisans, à Kragouïevats. Il n'y eut d'appelés que dix kmètes par nahia; quant aux capitaines, il y en eut un sur chaque district qui dut rester pour maintenir l'ordre. Ces députés, réunis le 1er février 1834, vinrent à la file baiser la main du kniaze, baiser que le gracieux souverain rendait à chacun sur le front. Puis le cortége se dirigea vers l'église où devait s'ouvrir la diète. Ne se reposant pas sur le respect que doit inspirer le saint lieu aux plus fou-

gueux tribuns, Miloch l'avait fait entourer par ses canonniers et toute sa garde à pied et à cheval, chargée de surveiller les orateurs. Autour du prince, assis dans la nef avec sa famille sur un tribunal élevé, figuraient les évêques, les archimandrites, les archipopes, les hauts dignitaires civils. « Suivant l'usage des kniazes serbes parlant à la nation, Miloch se tenait debout, dit le journal de Belgrad, où le représentant des idées françaises, Davidovitj, commençait à s'exprimer de plus en plus librement. De même qu'en France et en Angleterre tout le peuple recueille avidement les paroles du monarque ouvrant la session parlementaire, de même ici la multitude qui se pressait dans l'intérieur et autour de l'église écouta avec une attention profonde le discours du trône serbe. » Nous citerons textuellement cette pièce curieuse.

« Frères, depuis qu'en 1830, le jour de Saint-André, premier élu, nous reçûmes sur le Vratchar le hatti-cherif de notre clément empereur, et le bérat de succession, depuis lors jusqu'à ce moment, nous n'avions point eu l'occasion de nous trouver ainsi réunis tous ensemble. Il m'est donc bien doux de me voir aujourd'hui entouré de ma très-chère famille, de nos vénérables évêques, des membres du grand tribunal et autres juges nationaux, des capitaines de nahia et des principaux kmètes. Les nouvelles conventions avec la Porte vous étant connues, je me borne à

vous exposer comment elles ont été exécutées. La démolition des forteresses construites par nos devanciers, et notamment celle de Tjoupria, était nécessaire pour obtenir le repos. Maintenant, nous n'aurons plus de querelles avec ces pillards albanais, qui rarement laissaient passer une année sans frapper de mort quelque paysan serbe. Il est décidé que les Turcs évacueront la Serbie dans le laps de cinq années. J'avoue qu'il m'a été impossible d'obtenir qu'ils quittent aussi Belgrad. Notre impérial protecteur, Nicolas, juge nécessaire que le sultan, son allié, garde cette place forte, située à la frontière d'un autre empire. Il pense que ce serait un outrage à la majesté des sultans, si les étrangers ne rencontraient de Turcs dans aucune ville serbe. Du moins, à l'exception des soldats du visir, ces Turcs ne pourront plus porter d'armes. En outre, les étrangers deviennent inhabiles à posséder aucun bien immeuble dans notre pays, comme les pachas le leur permettaient auparavant, pour augmenter encore notre oppression. Tels sont les droits conquis par le nouveau hatti-cherif... Remercions donc l'Être Suprême, et prions pour notre sultan Mahmoud, pour l'empereur russe Nicolas Pavlovitj; qu'à jamais vivent dans notre mémoire les comtes Nesselrode et Strogonof, qui ont les premiers fait connaître les affaires serbes au cabinet de Pétersbourg! N'oublions pas non plus Ribeaupierre, ni surtout l'ambassadeur Boutenief, dont

l'énergie, en nous procurant le dernier hatti-cherif, a mis fin à nos démêlés avec la Porte.

« Maintenant que l'indépendance de notre patrie est un fait diplomatiquement reconnu, l'organisation régulière de l'état doit être le plus ardent de nos vœux. Voyons comment sont constitués les peuples civilisés, et cherchons à nous organiser de la même manière. L'importance d'une pareille affaire m'a fait désirer de convoquer à cette skoupchtina dix fois plus de monde que je n'en vois ici ; mais il eût été impossible, au milieu de l'hiver, de loger un aussi grand nombre d'hommes ; et leurs chevaux, vu la mauvaise récolte de l'année précédente, n'auraient pu trouver de fourrage. Pour ces causes, j'ai ajourné la grande réunion nationale à la Saint-George prochaine : alors nous nous rassemblerons dans quelque belle plaine, où nous aurons de l'espace pour nos tentes, et des prairies pour nos chevaux. Frères et seigneurs, je vous convoque pour ce jour, où je vous prouverai combien j'ai à cœur votre prospérité future. Dans l'impossibilité de fixer d'avance par quels moyens elle se consolidera, je me bornerai à vous dire que nous discuterons principalement les points suivants : organisation du pouvoir législatif, répartition de l'impôt, payement de l'ancienne dette épiscopale contractée par les six districts réunis à nous l'été dernier. Pour éclairer chacun de ces points, nous élirons un conseil d'état divisé en six

ministères, de l'intérieur, des affaires étrangères, de la police, des finances, de la justice et de la propagation nationale des lumières. Quant aux 147,000 piastres dues par nos anciens évêques à la *sainte et grande église* (celle de Constantinople), il vaudra mieux la payer en une seule fois, pour n'en plus perdre les intérêts. Sur tous ces points, seigneurs, il me faut votre avis et votre approbation. De retour dans vos foyers, communiquez donc à tout le peuple mes plans; vous et la nation aurez jusqu'à la Saint-Georges assez de temps pour délibérer et méditer votre réponse. Alors nous recueillerons les voix et adopterons le meilleur parti. J'ai rempli mon devoir; remplissez le vôtre, staréchines, en allant dire à vos jeunes gens que tout ce qu'ils pensent, ils peuvent le dire librement, sans plus se permettre des murmures à l'écart. Maintenant il s'agit de conserver intact ce que nous avons obtenu, en paraissant, aux yeux des deux empereurs, dignes de la clémence de l'un et de la protection de l'autre; sans quoi nous pourrons vite nous les aliéner de nouveau, transformer la clémence en colère et la protection en hostilité. Pour détruire tout notre bonheur présent et tout le travail de mes mains, il suffirait d'une seule chose, se laisser entraîner à de vils complots insurrectionnels. Que Dieu nous en préserve! »

Ces dernières paroles, qu'on n'entendit pas sans surprise, faisaient trait à la dernière ré-

volte des raïas serbes de Bosnie, pour la répression de laquelle Miloch avait prêté son appui à la Porte; il y avait, dans cette hautaine ingratitude d'un conspirateur heureux appelant l'insurrection *vile*, dès qu'il en a recueilli les avantages, quelque chose d'odieux que les fallacieuses promesses du prince ne pouvaient faire disparaître. Les kmètes, les staréchines, les knèzes des districts, les capitaines de frontière, tous ces fiers guerriers, naguère les égaux de leur chef, s'entre-regardaient avec étonnement, la tête nue, silencieux, comme si le discours durait encore. Promenant sur la foule ses regards satisfaits, Miloch, après avoir joui quelque temps du sentiment de crainte qu'il inspirait, daigna sourire à ses sujets, et disposant en pontife du lieu saint où il siégeait, leur permit de se couvrir; puis prenant le ton d'un père: « Soyez les bienvenus, mes amis, reprit-il; êtes-vous tous en santé, tous en paix? » La paix ne devait plus durer longtemps, car la rage couvait au fond des cœurs. Seuls, dans leur aplomb imperturbable, les courtisans criaient: Hourra à l'hospodar, au père du peuple, qui se sacrifie pour nous et que Dieu seul peut récompenser! Et l'héritier des pachas descendait de son trône, se mêlait aux députés, leur serrait la main. « Allons, frères, à l'œuvre! il faut répartir l'impôt selon la propriété; n'ayons plus de *soubachi* (collecteurs des redevances en nature), mais rassemblons nous-

mêmes nos dîmes, et leur vente produira la moitié de la *porèse* (impôt foncier).—Tes plans, ô maître, sont admirables, disaient les kmètes résignés. » Les salves de mousqueterie de la garde accompagnèrent le cortége du prince retournant à son konak, où le lendemain, 2 février, la skoupchtina se rendit *pour baiser le pan de l'habit de son altesse* (*svetlost*), et lui remettre par les mains de George Protitj l'adresse des représentants du pays, en réponse au discours du trône. Cette timide adresse osait à peine rappeler au prince la promesse de donner un code et de ne plus juger d'après son divin bon plaisir.

Le lendemain, la skoupchtina se rassembla de nouveau, mais à part et en plein champ, pour soumettre les projets de loi à un premier examen. La discussion fut vive et dura jusqu'à la nuit. Le prince soutint en personne le choc de la délibération ; mais le jour suivant, il se plaignit, devant l'assemblée, d'avoir été mal compris, et ajourna les débats à la Saint-George prochaine. Le seul but de cette petite skoupchtina avait été de sonder le terrain et de préparer la grande usurpation de tous les pouvoirs sociaux par celui qui n'en devait être que le protecteur. Miloch avait voulu donner à ses kmètes une première leçon de la manière dont ils auraient à se conduire à l'avenir vis-à-vis du prince héréditaire. L'impossibilité de la résistance leur était prouvée par les canons et les baïonnettes qui désormais surveilleraient la

skoupchtina. Après avoir ainsi formé les knèzes, Miloch lança cette meute docile parmi le peuple qu'elle devait plus tard amener à ses pieds comme une proie résignée à la mort.

Le kniaze, qui ne regardait son pays que comme une grande ferme dont il avait l'exploitation, parcourait chaque année les nahias pour son commerce de bestiaux, choisissant parmi les troupeaux de ses sujets les plus belles pièces qu'il payait à vil prix. Ces porcs, bœufs et moutons d'élite étaient conduits à Belgrad et enfermés dans les vastes écuries de la douane, jusqu'à ce qu'il les envoyât vendre pour son compte sur les marchés d'Autriche. Pour s'exempter, pendant cet intervalle, des frais de la nourriture, il les faisait paître dans les pacages communaux de Belgrad. Ces vastes pâturages, qui s'étendent le long de la Save, appartenaient depuis des siècles à la classe indigente; chaque famille pauvre y entretenait une vache et quelques chèvres dont le lait l'aidait à vivre. Miloch trouva que cette liberté de pâture portait préjudice à son trésor; il ceignit les pacages communs de haies, et les déclara prairies du souverain. La *Sava-Mahala* (faubourg de la Save), enclavée dans ce nouveau domaine, dut disparaître, et ses habitants eurent ordre d'évacuer leurs maisons. Ces malheureux, espérant obtenir un dédommagement, temporisèrent jusqu'à l'année suivante. Alors Miloch, étant venu visiter ses nouvelles acquisitions, et furieux de ce

que la Mahala subsistait encore, appela ses momkes, rassembla des paysans, et fit mettre le feu aux deux cents cabanes dont se composait ce faubourg. Femmes et vieillards, surpris par les flammes, prirent la fuite en s'efforçant de sauver quelques débris de leur pauvre ménage; ce fut en vain : le feu, excité par le vent, roula ses langues ardentes, qui léchèrent la colline comme pour la purifier de toutes ces immondices de la misère humaine et la rendre digne de recevoir la voluptueuse villa d'un prince. Miloch, présent à cette horrible scène, excitait ses momkes du geste et de la voix. Davidovitj ne pouvait l'arrêter. — Que vont dire, répétait-il à Miloch, nos frères les Serbes de la rive autrichienne, en voyant ces longues rangées de maisons en flammes ? — En effet on crut, à Zemlin, que l'armée turque était revenue, et on envoya prendre sur-le-champ des informations. Dans leur douleur, les habitants de Belgrad se disaient entre eux : Cachons bien ces crimes, que l'Allemagne les ignore; car que penserait-on de nous, d'avoir pris pour maître un tel homme ?

Ayant ainsi *nettoyé* les bords de la Save, le kniaze y fit bâtir son palais d'été et y établit des magasins pour le sel de Valachie et de Hongrie, dont il avait acheté une énorme quantité. Peu de temps après, comme par un avertissement céleste, la Save débordée envahit ces magasins et emporta les provisions de l'avare. Miloch, impa-

tient de réparer ses pertes, n'en fut que plus ardent à la rapine. Il savait trouver des torts et intenter à tous les riches des procès qui entraînaient la confiscation de leurs biens au profit de l'état. Or, l'état serbe, c'était Miloch ; rien ne distinguait plus sa caisse privée de la caisse nationale ; l'une et l'autre étaient gardées dans la même chambre et confiées au même intendant. C'est alors que le voyageur prussien Pyrch s'extasiait sur ce prince, qui, selon lui, levait proportionnellement moins d'impositions qu'aucun autre souverain d'Europe, et qui parvenait cependant à doter le trésor public d'une épargne considérable, « tant il comprend à un haut degré, ajoutait Pyrch, *l'art de lever des impôts indirects.* » Triste vérité ! Quelques patriotes firent insérer vers la même époque, dans la *Gazette d'Augsbourg,* des plaintes de ce que Miloch ne donnait aux Serbes ni les tribunaux, ni les lois, ni le sénat, ni les ministères promis, et de ce que leur pays était réduit à voir d'un œil jaloux la brave nation grecque s'ouvrir, au milieu de tant d'abîmes, le chemin du progrès. La gazette officielle de Belgrad, fort scandalisée de ces paroles, répondit que le prince serbe montrait depuis longtemps des tendances *très-européennes.* Bientôt, pour consoler le *civilisateur* des Serbes, si odieusement calomnié, la *Gazette d'État de Prusse,* donnant le signal aux feuilles allemandes, se mit à faire un emphatique éloge de son gouvernement.

Cependant la grande skoupchtina de la Saint-George, si solennellement promise, n'avait point eu lieu, le peuple murmurait de plus en plus. Pour faire accepter les nouveaux impôts, Miloch se vit forcé de réunir au moins un simulacre de diète; il la convoqua pour le jour de la Transfiguration du Sauveur, annonçant dans sa circulaire qu'on verrait alors la Serbie se *transfigurer comme le phénix* et recevoir enfin son organisation législative. Le 1er juin, cette petite skoupchtina, composée des employés, serdars, knèzes, capitaines et kmètes dévoués à Miloch, s'ouvrit à Kragouïevats par une messe solennelle où le métropolite prêcha sur les douceurs de la paix, les avantages de l'ordre et de l'obéissance. Puis Miloch, entouré de sa garde, exposa à l'assemblée qu'il la réunissait pour fixer l'impôt de l'année et régler l'affaire des *koulouks*, corvées dues par les paysans aux capitaines et employés champêtres. Le peuple demandait qu'on abolît entièrement la *kouloutchenié*, et qu'en place de ce droit on payât aux employés un dédommagement annuel; mais la plupart des députés durent s'associer aux sympathies de Miloch pour les institutions du bon vieux temps des pachas, et décidèrent que le *haratch*, la *porèse* et tous les impôts se lèveraient isolément comme par le passé. Quant au droit du *koulouk*, les serdars furent chargés de veiller à ce que les capitaines n'exigeassent pas des paysans plus de jours de corvée qu'il ne leur en

était dû, et ces corvées furent restreintes aux travaux champêtres, sans pouvoir s'étendre à la construction des moulins, *hanes* et boutiques. Pour l'administration, rien ne fut réglé, pas même les appointements des administrateurs. Le lendemain l'assemblée envoya au prince sa lettre de remercîments ainsi conçue : « Très-gracieux hospodar, nous avons entendu de la bouche de votre grandeur et parfaitement compris les raisons pour lesquelles il ne vous a pas été possible de convoquer à la Saint-George la grande skoupchtina que vous nous aviez promise... Nous voyons bien nous-mêmes que le temps n'est pas propice, et qu'il faut remettre à un avenir plus heureux la réforme de notre patrie. Nous consentons donc, au nom du peuple, à payer les impôts comme par le passé jusqu'à la grande skoupchtina prochaine. » Le kniaze, satisfait, daigna se faire voir encore à l'assemblée, qui, congédiée le troisième jour, partit en bénissant le *père de la patrie !*

Deux diplomates français, le baron de Bois-le-Comte revenant d'Égypte, et le comte de Lanoue, secrétaire d'ambassade à Constantinople, avaient assisté aux séances de cette prétendue diète. A en croire la *Gazette de Belgrad*, ils admiraient surtout la prestesse des délibérations, qu'ils comparaient aux lenteurs des chambres françaises, où un mois entier se passe souvent à vérifier les pouvoirs des députés. Ces deux diplo-

mates, chargés par leur gouvernement d'étudier la cour de Miloch, son pays et ses ressources, avaient parcouru plusieurs nahias, escortés d'une garde d'honneur et surveillés à leur insu par le drogman du prince, Tsvetko Raïovitj, le même qui avait accompagné partout l'officier prussien Pyrch. On conçoit que, voyageant sous de tels auspices, ils n'aient entendu qu'un concert de louanges en faveur du kniaze. Leurs entretiens avec Miloch eurent lieu par l'intermédiaire de M. Zoritj, ancien gouverneur des enfants du prince, et le seul homme en Serbie qui parlât passablement le français. Pour faire sa cour au tsar russe, Miloch s'exprimait sur Louis-Philippe et son *usurpation* en termes tellement grossiers, que l'interprète, craignant un scandale, se voyait forcé de traduire ces insultes en compliments auxquels les deux diplomates répondaient par de profonds saluts. Cette mystification se reproduisit pour plusieurs pachas et visirs ottomans: auprès d'eux, Miloch prenait pour drogman Alexa Simitj, Serbe lettré, qui, en interprétant le rude langage de son maître, le polissait de son mieux et quelquefois lui donnait un sens tout contraire. Un jour, mécontent d'Alexa et voulant le lui faire sentir, il alla voir le visir de Belgrad avec un autre drogman qui se crut naïvement obligé à rendre le sens littéral. Le visir ne revenait pas de son étonnement; c'était un langage si trivial, si inaccoutumé chez le hé-

ros qui auparavant s'exprimait toujours avec tant d'élévation. Enfin Miloch lui-même s'aperçut de l'effet produit par cette traduction trop fidèle de ses paroles: « Maladroit qui répète ce que je dis! s'écria-t-il, en repoussant son interprète; frères, courez vite me chercher Alexa. » Des anecdotes pareilles se présentent en foule dans la vie de Miloch; mais ce n'est pas une chronique scandaleuse que nous voulons écrire ici.

Le kniaze avait deux frères, ses dignes émules; Ephrem et Iovane. Les membres de cette *trinité infernale,* comme disait le peuple, s'étaient fait de la Serbie trois parts, pour ne pas se gêner mutuellement. Miloch exploitait le nord, il était l'unique marchand, le seul propriétaire des bords du Danube; le domaine d'Ephrem s'étendait sur la Save, de Belgrad à Chabats, et Iovane, homme grossier et sans intelligence, tenait sous son joug les montagnards du sud. Un seul trait peindra Iovane : amoureux de la nièce d'un pope, il voulut la faire enlever par ses gardes. Le pope, armé de ses pistolets, parvint à chasser les satellites de Iovane. L'hospodar, furieux, intenta aussitôt au prêtre un double procès; il le fit d'abord condamner par l'évêque diocésain à avoir la barbe coupée (c'est la forme de dégradation ecclésiastique), pour avoir oublié ses devoirs de prêtre en se servant d'armes temporelles. Le malheureux pope fut convaincu ensuite d'avoir également oublié ses devoirs de citoyen en repoussant violemment

la force publique. On le pendit et on le roua.

Laid, boiteux, disgracié de la nature et d'une santé frêle, Ephrem ne pouvait comme Iovane se plonger dans les orgies. Sa vie solitaire lui avait permis d'apprendre à lire et à écrire, il connaissait même la langue russe et avait des manières polies; c'était, en un mot, malgré sa nullité, l'*Européen* de la famille. Cependant il n'en poursuivait pas avec moins d'âpreté l'accroissement de sa fortune. Son administration était une concussion perpétuelle : une grande partie des maisons de Chabats et de Belgrad lui appartenaient, il en avait forcé les propriétaires à les lui céder à vil prix ; à ceux qui osaient refuser, il suscitait des procès et des avanies de tout genre qui amenaient peu à peu leur ruine. Chacun des trois frères avait un certain nombre de bourreaux d'élite, dont le plus célèbre était Mitchitj, gardien de la frontière du Stari-Vlah. Tous les knèzes dont on voulait se défaire et qu'on n'osait décapiter publiquement, étaient envoyés en mission dans ce district, où ils périssaient dans les défilés sous les coups des momkes de Mitchitj, déguisés en haïdouks bosniaques. C'est ainsi que fut assassiné l'opulent Mladene, dont Miloch convoitait les richesses. Ces victimes étaient ensuite inhumées avec de grands honneurs dans les couvents du Stari-Vlah et du mont Roudnik.

Avec une merveilleuse astuce, Miloch parvenait à faire croire au bas peuple qu'il agissait

dans son intérêt; c'était le bonheur du pauvre que ce terroriste fondait en persécutant les grands, les *aristocrates*, qui rêvaient la féodalité; lui, au contraire, en butte à leurs calomnies, était le père des opprimés, le démocrate, le niveleur. Fantasque toutefois comme tous les tyrans, Miloch s'amusait souvent à effrayer le pauvre peuple. Tantôt, après l'avoir invité à une fête et à un feu d'artifice, il dirigeait les fusées contre lui; tantôt, comme à Pojarevats, il défendait avec des menaces terribles que personne autour du konak fît le moindre bruit pendant ses siestes d'été, et alors, disent les Serbes, on eût entendu une mouche voler sur la ville. Plus d'une fois il voulut exiger de ses sujets admis en audience, qu'ils se proternassent devant lui et lui baisassent le pied, honneur qu'on ne rend qu'au sultan. La loi turque défendant au raïa de passer à cheval devant la demeure d'un pacha, le kniaze s'autorisait de cet usage musulman pour faire infliger la bastonnade à tout chrétien qui ne descendait pas de sa monture en passant devant son konak, et les fiers montagnards étaient contraints à prendre un long détour afin d'éviter le palais fatal. Sa luxure égalait son avarice et sa férocité : pour se débarrasser plus aisément des maîtresses qu'il répudiait, il avait interdit à tous les jeunes gens de sa garde de recevoir leurs femmes d'une autre main que de la sienne; l'oukase de 1834 sur ce sujet est formel. Son pourvoyeur de débauche, Abraham, parcou-

rait périodiquement les villages, afin de choisir les plus belles jeunes filles, qu'il amenait ensuite à la cour, où Miloch voulait bien, comme il le disait, *se charger de leur éducation;* puis, quand il était las de l'une d'elles, il la faisait *dame d'honneur.* Heureuses encore les familles, quand Miloch ne prétendait pas se satisfaire sur-le-champ, comme dans un voyage le long de la Morava, où il fit arracher une fille des bras de sa mère désespérée pour l'entraîner dans sa tente! L'usage de l'*otmitsa* (enlèvement de l'amante par son amant), enraciné chez les Serbes, ne pouvait se détruire subitement, d'autant plus qu'il était la ressource du pauvre dont une famille riche dédaignait l'alliance. Un paysan qui avait enlevé ainsi sa femme fut cité devant le kniaze qui, après une vive remontrance, le renvoya gracié. Peu de jours après, il voit la jeune femme, objet du procès; cette femme était belle. Le tyran débauché révoque aussitôt la grâce accordée au mari, le fait revenir, mettre à genoux devant lui, et d'un coup de hache lui fend le crâne.

On le voyait souvent, après avoir jugé, prendre part lui-même à l'œuvre des bourreaux. Amené devant le kniaze, à Kragouïevats, un malheureux, accusé de vol, subissait la question; Miloch, qui le frappait sans réussir à lui arracher l'aveu du délit, perdit patience et le décapita de ses mains. Un jour, sur la place de Belgrad, il vit un Serbe quereller un marchand

turc ; furieux de ce qu'un de ses sujets oubliait à ce point les devoirs de l'hospitalité, il s'élança sur lui, le foula aux pieds, et sous ses bottes ferrées lui écrasa la tête. Malgré son accueil, d'ordinaire si gracieux pour les étrangers, Miloch ne se contenait pas toujours à leur égard, et, avant l'arrivée du consul d'Autriche, plus d'un Serbe autrichien avait dû repasser en Hongrie avec la langue ou les bras coupés. Son ministre des affaires étrangères, le loyal Davidovitj lui-même, n'était pas à l'abri des violences de cet étrange souverain. Un jour que ce ministre lui adressait quelques remontrances, Miloch, furieux, faillit le tuer, et, revenu à lui-même, se contenta, comme par clémence, de le faire jeter dans un cachot, d'où il ne le tira ensuite que parce qu'il avait un absolu besoin de ses services. Il haïssait surtout son ministre de l'intérieur, George Protitj, et son ministre de la guerre, Voutchitj Perrichitj, le premier à cause de ses richesses que l'avare tyran disait être mal acquises, le second à cause de l'amour que lui portait le peuple entier et de la gloire militaire dont il s'était couvert. Mainte fois il avait essayé de le faire périr, mais le héros ne quittait jamais ses armes, et, tant qu'ils lui voyaient des pistolets dans sa ceinture, les plus hardis sicaires n'osaient approcher de Voutchitj. Miloch le raillait souvent de ce que, devenu ministre, il continuait à marcher vêtu et armé comme un haïdouk : « Pardon-

nez-moi, altesse, c'est que je suis naturellement peureux, » répondait en riant le terrible Voutchitj. Tous ces faits et bien d'autres se racontent encore dans les réunions publiques et privées des Serbes. C'est sur les lieux que nous avons recueilli ces lugubres récits, de témoins dont la sincérité ne nous paraît pas douteuse.

Aux excès de la vie privée succédaient les tristes comédies de la vie politique. La nahia de Smederevo s'était insurgée en 1825; Miloch, ayant réprimé la révolte, détermina les kmètes de Kousadak, Selevane et autres villages de cette nahia, à venir, en suppliants, à sa cour, reconnaître que, depuis cette fatale révolte contre leur père chéri, ils étaient maudits de Dieu, et que leurs champs ne produisaient plus rien. Ils conjurèrent publiquement le kniaze aimé du ciel d'obtenir leur pardon de l'Être Suprême en les bénissant de nouveau; ce qu'il fit en présence du métropolite à Pachina-Palanka. Le reste de la nahia ayant imploré la même grâce pour faire cesser les fléaux que le ciel, obéissant à une colère de prince, versait sur ces régions, Miloch, nouvel Osiris, descendit lentement la Morava dans une barque pavoisée d'emblèmes religieux. Toute la population de Smederevo et des districts environnants l'attendait au village d'Oseronitsa, où le prince aborda le 29 avril 1834. Sa barque, non encore amarrée au rivage, fut saisie par ceux qui avaient préparé cette honteuse scène et portée

triomphalement sur leurs épaules jusqu'à l'église, à travers des prairies inondées, où ils enfonçaient jusqu'aux genoux. Des jeunes filles, dans leurs plus beaux atours, jetaient des fleurs sur les pas du kniaze, que précédait le métropolite Peter avec croix et bannières. Ce même prélat, après la messe, prononça un long sermon sur le droit divin des princes et sur le devoir d'obéir à leurs inévitables décrets. Puis, Miloch se leva et dit : *Je vous pardonne à vous tous qui avez offensé et la patrie et moi : désormais, aimons-nous comme des frères ! — Et tout le peuple de pleurer de joie et d'amour*, dit la *Gazette d'État.*

La fête de la Transfiguration avait eu lieu sans que la Serbie se transfigurât, comme le kniaze l'avait promis. Toutes les questions de réformes étaient oubliées, les employés n'étaient plus occupés qu'à maintenir à tout prix le *statu quo* et à prêcher au peuple la patience et l'horreur des conspirations, que Dieu maudit d'une manière si évidente, en frappant de stérilité les champs des conspirateurs. Mais l'extinction successive des différentes branches de commerce sous le monopole universel du prince marchand rendait toujours plus difficile l'acquittement des impôts. Les murmures des victimes se changeaient en rugissements; Miloch commençait à craindre. Il défendit donc par oukase aux citoyens de porter désormais des armes en public, et le droit de vendre de la poudre ne fut plus accordé qu'à

quelques négociants dont il était sûr. La colère du peuple aurait éclaté en dépit de ces faibles précautions, si elle n'avait fait place tout d'un coup à l'attendrissement. On venait d'apprendre la maladie de Milane, fils aîné de Miloch, et le seul de toute la famille princière qui eût obtenu par ses aimables qualités la sympathie générale. Ce jeune homme, reçu avec tant de joie, quelques mois auparavant, à son retour de Hongrie, avait rapporté des bals et des fêtes maghiares une maladie de poitrine qui menaçait ses jours ; le docteur Steitj fut appelé de Zemlin à Pojarevats pour le soigner, et, tant qu'on craignit pour sa vie, le peuple, dont il était la seule espérance, tint les mains levées au ciel, et resta pieusement sous le joug. Protégé par l'amour qu'inspirait son héritier présomptif, Miloch put, comme par le passé, s'abandonner à tous ses caprices, accabler de coups sa propre femme, déshonorer les filles de ses plus fidèles serviteurs, et faire jeter dans les rivières ceux de ses favoris dont il était las. Toutes ces atrocités n'empêchaient pas le despote serbe de prier Dieu chaque jour aussi longtemps qu'un prêtre.

L'héritier de la couronne ayant recouvré la santé, le peuple reprit son attitude menaçante ; on l'entendit encore parler de réformes, on voulait contraindre le vieux kniaze à donner les lois promises. Tous les Serbes influents se coalisèrent dans ce but. Le docteur Steitj, qui possédait la

confiance des knèzes coalisés, les dissuada de recourir à la violence; ils présentèrent donc au prince une pétition collective, qui fut rejetée avec dédain. Les knèzes, à qui cette démonstration patriotique pouvait coûter la vie, songèrent alors à prévenir leur ruine, et quoiqu'on fût au milieu de l'hiver, ils se répandirent dans les nahias pour armer leurs familles et leurs clients. Les citoyens d'Iagodina, au nombre de mille, coururent les premiers aux armes à la voix de leur knèze Mileta Radoïkovitj et du sénateur Avram Petronievitj. En même temps, Milosav Ressavats marchait avec une nombreuse division sur Kragouïevats, où tous les autres chefs, chacun de son côté, arrivèrent le même jour, 7 janvier 1835. Le lendemain à l'aurore, quinze mille citoyens armés et vainqueurs faisaient tranquillement leur entrée dans cette petite capitale, abandonnée par la cour et par Miloch, qui fuyait éperdu vers la Valachie. Un corps de troupes, expédié contre les rebelles, sous la conduite de Iovantché Spasitj, gouverneur de Smederevo, passa, en dépit de son commandant, sous le drapeau des patriotes. Voutchitj, qui, en sa qualité de ministre de la guerre, gardait le palais du prince et les caisses de l'état pour les préserver du pillage, se rendit le 9 janvier dans le camp du peuple, qui l'attendait pour le proclamer dictateur. Le capitaine des gardes du prince, Pierre Toutsakovitj, avec son artillerie et quinze cents soldats d'élite, voulut alors

marcher contre Voutchitj; mais ses canonniers eux-mêmes refusèrent de faire feu sur le peuple. Les deux partis conclurent donc un armistice, et la grande skoupchtina fut déclarée ouverte. La presque unanimité des voix demandait la déposition de Miloch. George Protitj, dans des discours furibonds, excitait même l'assemblée à expulser la famille entière des Obrenovitj; mais les vieillards, qui savaient combien il en coûte pour fonder une dynastie, voulaient conserver celle qu'ils avaient si chèrement achetée.

Ce fut dans ces circonstances et le 19 janvier, que le ministre Davidovitj quitta la résidence de Miloch, Pojarevats, pour se rendre au sein de l'assemblée. Arrivé au camp national, il présenta des lettres que Miloch assurait être venues de Russie, et où le tsar exprimait son intention de soutenir le kniaze par une armée. Mais un acte que lut aussi le ministre garantissait aux Serbes une amnistie entière et toutes les libertés civiles demandées par les knèzes. Ces concessions du prince commencèrent à calmer les insurgés, et la crainte des Russes acheva de les déterminer au rappel de Miloch. Après avoir stipulé des garanties pour sa sûreté, le kniaze rentra, le 14 janvier, dans Kragouïevats, non pas triomphalement, comme l'annoncèrent les journaux d'Allemagne, mais l'oreille basse, sans canons et sans baïonnettes. Voutchitj, président de la diète, l'accueillit par d'amers reproches, auxquels Miloch répondait en

sanglotant : « Frère, je sais bien que le peuple me déteste ; tâche donc de l'apaiser, et je ferai tout ce qu'il demandera. » Le peuple, attendri par tant de preuves de repentir, se borna à demander une charte, et déclara qu'il viendrait la chercher le 2 février prochain, puis il se dispersa. La gazette officielle rapporte que tant de milliers d'hommes ne commirent pas le plus petit désordre dans leur marche et leur retraite, quoiqu'ils fussent tous livrés à eux-mêmes, n'ayant pas d'autres chefs que ceux qu'ils s'imposaient. « Oui, nous disaient les paysans que nous interrogions sur cet événement, nous avons campé dans les jardins, et nous n'avons pas pris un ognon, quoique nous fussions affamés et sans vivres. »

Il est curieux de voir comment la feuille officielle raconte cette victoire populaire. « Miloch, dit-elle, voulant se rendre aux désirs exprimés par le sultan, s'était embarqué sur le Danube pour aller visiter sa hautesse à Constantinople. Mais les staréchines, effrayés du départ de leur père, avaient assemblé le peuple et étaient accourus en tumulte à Kragouïevats, le 7 janvier, en criant : « Nous ne laisserons pas partir notre prince bien-aimé, il se doit à la patrie ! » Et le kniaze avait daigné assurer qu'il resterait pour présider la grande skoupchtina régénératrice. » C'est ainsi que les cours écrivent leur histoire. La relation de la *Gazette d'Augsbourg*, quoique également infidèle, était plus habilement conçue. A

en croire ce journal, l'insurrection serbe aurait été l'œuvre des grands qui espéraient obtenir les priviléges des boyards valaques, en héritant de tous les droits féodaux des spahis, et qui, frustrés dans leurs prétentions aristocratiques, se révoltèrent pour arracher par la force ce qu'on ne leur accordait pas de plein gré; mais le peuple prit le parti du prince; après avoir subi de paternelles réprimandes, les *magnats* serbes prêtèrent de nouveau serment de fidélité au souverain, et tout fut oublié; pas un cheveu ne tomba de ces têtes coupables. Osez encore blâmer Miloch!

Cependant la grande skoupchtina, ajournée au 2 février, s'était réunie de nouveau pour exiger du prince un acte qui garantît la vie et les propriétés de chacun. Du milieu de l'assemblée, réunie dans une vaste prairie, sous Kragouïevats, le métropolite et les évêques entonnèrent en slavon le *Veni, sancte Spiritus,* auquel dix mille voix répondirent; et le kniaze, qui occupait avec sa cour un *tchardak* (pavillon élevé), ouvrit la séance par cette insidieuse harangue :

« Frères et seigneurs, je vous avais promis de vous réunir à la Saint-George en une grande assemblée, mais le manque de pâturages pour vos chevaux me contraignit de réduire les députés à un petit nombre; puis vint la sécheresse de l'été et de l'automne qui nous priva de foin et d'eau, et restreignit encore le nombre des députés aux skoupchtinas suivantes. En outre, malgré nos

efforts, nous ne pouvions venir à bout de rédiger les propositions de loi, ni mettre au clair le nombre des sujets, la quotité des dîmes et autres impôts. Pour toutes ces affaires, il faut du temps. L'état serbe ne fait que de naître, et un état qui commence ne doit rien précipiter, ne pas laisser échapper devant le monde une seule syllabe dont il pourrait avoir à se repentir. Il a fallu des siècles à tous les états pour s'organiser comme ils le sont aujourd'hui. La nation serbe ne peut marcher ni plus vite ni autrement que les autres ; elle doit d'abord s'approprier la civilisation européenne, avant de prendre en Europe la place qui lui est due ; d'où je ne conclus nullement que le jour ne soit pas venu, frères, où vous devez enfin décréter votre organisation... Depuis une longue année, je travaille moi-même assidûment, de concert avec le grand tribunal, à la confection de nos lois. J'ai revu et corrigé notre code civil et criminel, qui soumettra désormais le Serbe accusé aux décrets invariables de la loi écrite, et non plus à l'arbitraire ni à la conscience du juge... Abolissant le haratch, le tchibouk, les taxes des mariages, des moulins, de l'eau-de-vie, de la cueillette de glands, les dîmes de *koukourouts* (maïs), d'avoine, de miel, de vin, et toutes les corvées, je crois pouvoir réduire l'impôt à la somme unique de trois thalers par tête pour chaque demi-année. Quant à la répartition de cet impôt, elle cesse d'être mon affaire et devient celle des staréchines de chaque localité.

Ni mon gouvernement, ni qui que ce soit, n'aliéneront plus les forêts et pacages des communes dont le peuple doit reprendre l'entière jouissance, puisqu'il en paye les impositions; et nul village désormais n'interdira ses biens communaux aux frères d'un autre village... Pour assurer la liberté des personnes et l'inviolabilité des biens, pour régler les droits et devoirs du prince, les droits et devoirs des employés et ceux de chaque citoyen, je publie l'*oustav* (la charte) qui va vous être lu. Nous jurerons tous, les uns aux autres, le kniaze aux employés et au peuple, le peuple aux employés et au kniaze, de maintenir cette charte aussi sacrée que si c'était le saint Évangile, et de ne laisser personne en altérer une syllabe sans le consentement de toute la nation rassemblée, devant laquelle mes ministres seront responsables de leurs actes. »

Après ce discours, Davidovitj se leva, le visage rayonnant, et déroula la charte serbe, ouvrage de ses mains et première implantation française dans les forêts de la Turquie. Cette constitution n'avait qu'un seul défaut, celui d'essayer une transaction impossible entre les formes gouvernementales de l'Europe moderne et le vieux génie de l'Orient. C'est le 3 février 1835 que l'oustav fut souscrit par Ephrem Obrenovitj, au nom de l'altesse princière, qui ne sait pas écrire, puis par le soviet, les chefs du clergé et tous les députés de la skoupchtina. Miloch, les yeux tournés vers

l'orient et la main sur la croix, jura, au nom de la sainte Trinité, d'obéir à la loi nouvelle et de respecter désormais la liberté des personnes et l'inviolabilité des biens. Tout le peuple, versant des larmes de joie et levant au ciel les trois doigts de la main, jura à son exemple fidélité à la constitution. Alors la diète, les évêques en tête, se rendit à l'église pour assister à une messe d'actions de grâces, durant laquelle l'oustav resta déposé sur le *nalone* (table des offrandes), au pied de la croix et de l'iconostase; la charte était censée recevoir par cette cérémonie un sceau divin et sortir, comme la loi de Moïse, comme toute loi orientale, du fond du sanctuaire. Dans son sermon sur ce texte : *le passé est passé, tout va devenir nouveau*, le métropolite Peter, qui tâchait de flatter les deux partis, célébra la Serbie changée par l'oustav dû au kniaze *élu de Dieu*, et montra l'église, qu'il confondait avec la patrie, guérie enfin de ses longues douleurs par une constitution telle que bien des nations civilisées l'envieraient.

Ce peuple, qui quelques jours auparavant bondissait comme un lion échappé de l'arène, était redevenu doux comme un agneau. Le lendemain à l'aurore, toute la skoupchtina, précédée de la bannière nationale, alla porter au kniaze trois présents symboliques de la part des trois classes de la société : les agriculteurs et marchands, les prêtres et savants ou hommes de loi, les guerriers et employés de l'état. La classe correspondant à ce

qu'on appelait en France le tiers ou le troisième état, et qui en Serbie forme la tête de la nation, était précédée d'un kmète portant un plat d'or sur un coussin blanc, avec le *hleb-sol* (pain et sel), emblème par lequel les Slaves désignent à la fois la soumission et l'hospitalité. Puis venait le sénateur Mileta Radoïkovitj, portant au nom des *iounaks* (braves) qui le suivaient, un magnifique sabre enrichi de brillants, du prix de 10,000 thalers, avec l'exergue : *A son kniaze Miloch Ier, la Serbie reconnaissante*. Enfin le métropolite, entouré des évêques et de tout le clergé, s'avançait avec une superbe coupe d'or, symbole de la joie et du salut procurés par la charte; derrière lui se pressaient dix mille députés, ivres de bonheur. En présence de ces manifestations chaleureuses, Miloch, attendri, pleura : il coupa une tranche du pain qui lui était offert, la plongea dans le sel et la mangea; puis, prenant des mains du métropolite la coupe pleine d'un vin doré, il porta la santé de son peuple, et vida cette coupe d'un seul trait, *la renversant en l'air pour n'en pas laisser échapper une goutte* (1), comme s'il eût eu soif de ce breuvage, qui signifiait l'amour du peuple.

Ainsi la nation entière paraissait sortir du tombeau; elle était appelée à revivre; ses représentants, délivrés de la terreur, et par conséquent rendus à toutes les idées généreuses, ne craignaient

(1) Journal officiel.

plus les empereurs; ils se sentaient capables de repousser la force par la force, et déjà parlaient de protéger les raïas de Turquie. Jamais la nationalité serbe ne s'était montrée si ardente et si fière. Mais l'homme qui l'avait ainsi réveillée, Davidovitj, devait bientôt porter la peine de son audace.

Né à Zemlin, Davidovitj avait, de 1810 à 1820, rédigé seul à Vienne la première de toutes les gazettes en langue serbe. Cette feuille, remplie de faits curieux sur l'état ancien et présent, littéraire et politique de la nation, paraissait sous les auspices du gouvernement autrichien, qui espérait alors obtenir par ses services le protectorat de la Serbie, aux dépens des Russes, encore faibles sur le Danube. A force de lire les journaux de Paris, le publiciste serbe était devenu tout Français par ses sympathies et ses idées. Mal récompensé, après la guerre d'émancipation, des énormes sacrifices d'argent qu'il avait dû faire à sa patrie, pour continuer la publication de cette gazette dont il envoyait les numéros en Slavonie et jusqu'en Turquie, chargé de dettes, il dut s'enfuir d'Autriche comme banqueroutier, et, malgré l'ingratitude du gouvernement serbe, il vint lui offrir ses services. Pour le malheureux Davidovitj, il ne s'agissait plus de carrière littéraire; il se devait à ses trois enfants et à leur mère, Grecque aimable et spirituelle dont l'affection avait plus d'une fois relevé son courage. Désormais il lui fallait exercer une profession pour vivre; il se fit écrivain public à

Belgrad. Le peu d'hommes instruits qui se trouvaient en Serbie ne tardèrent pas à reconnaître la supériorité de son esprit, et à le consulter en tout; il devint l'oracle de la nation. Mais cet ardent réformateur n'osait pas toujours se raidir contre le despote. Davidovitj était époux et père; il voulait assurer l'avenir de ses enfants. Cherchant à tenir le milieu entre Miloch et le peuple serbe, il travaillait à son émancipation, tout en ménageant le souverain. D'ailleurs, son attitude austère et résignée imposait à Miloch, et mainte fois d'un de ses calmes regards il parvint à arrêter les emportements du tyran. Pyrch, dans son voyage, remarque que tous les autres ministres habitaient le konak du prince comme s'ils n'eussent été que ses premiers domestiques; Davidovitj seul avait sa demeure à lui; seul, par l'ascendant de son caractère, il avait su gagner une position indépendante. Aussi, quand la nation, redevenue momentanément souveraine, voulut une constitution écrite, elle ne confia à nul autre qu'à ce loyal patriote le soin de la rédiger. Mais les agents russes de Stambol et de la Valachie comprirent bien vite la secrète pensée de l'homme qui avait écrit la charte serbe; ils excitèrent Miloch à le maltraiter. De la présidence des ministres, Davidovitj tomba bientôt au rang de simple sénateur. Un jour que, pour assouvir sa rancune personnelle contre son ex-ministre George Protitj, le tyran lui faisait administrer, sans autre forme

de procès, soixante-dix coups de bâton, Davidovitj, à la vue des lambeaux de chair arrachés des épaules de son collègue, apostropha le prince, présent à cette exécution, et lui rappela la charte qu'il avait jurée. Miloch, indigné, le fit mettre aux fers pour la troisième fois, et lorsqu'au bout de trois mois il sortit de son cachot, un oukase l'exclut du sénat et le relégua à Smederevo. Là, retiré dans une cabane qu'il éleva de ses mains, Davidovitj eut la douleur de voir Miloch détruire successivement toutes les libertés de la Serbie. Il avait constamment désiré faire un voyage en France, pour enrichir son pays des lumières qu'il y aurait pu recueillir. Cette consolation lui fut refusée. Dès lors sa vie ne fut plus qu'une longue lutte contre la mort. Il forma encore le projet de s'enfuir au Monténégro; mais l'argent manquait, même pour ce court voyage, à l'homme qui avait eu en main durant tant d'années toutes les caisses du gouvernement. Lorsqu'en 1838, la Russie se déclara enfin contre Miloch et en faveur du peuple, Davidovitj parut se ranimer : prévoyant qu'il allait en être de la Serbie comme des principautés moldo-valaques, il n'avait plus qu'un désir, c'était d'aller à Stambol et de parler à l'ambassadeur de France, pour lui découvrir le véritable état des choses. Il était trop tard, les souffrances morales avaient lentement détruit cette forte organisation. Dans son délire, Davidovitj prononçait encore d'une voix éteinte les noms de l'amiral Roussin et

de Louis-Philippe qu'il mêlait à ceux de Boutenief et de Nicolas; il mourut en avril 1838, à l'âge de quarante-huit ans. Ayant poursuivi avec trop d'ardeur l'accomplissement de réformes prématurées pour son pays, il finit par se trouver écrasé sous le poids de sa tâche, et mourut de douleur, les yeux tournés vers cette France où tout lui paraissait si beau.

Un jeune homme, Jivanovitj, fils d'un pope de Syrmie, plein de talent, mais aussi d'ambition, avait supplanté Davidovitj. Devenu secrétaire intime du kniaze, il écrivit pour Miloch aux cours de Russie, de Constantinople et de Vienne, afin de leur prouver le danger moral qui les menaçait si elles laissaient subsister aux frontières de leurs états un *volcan révolutionnaire*, une *petite France*, à laquelle leurs sujets ne tarderaient pas à porter envie. Les cours se laissèrent aisément convaincre et promirent aide à Miloch pour abolir la charte jurée. En vain le terrible Voutchitj menaçait-il le kniaze de la colère du peuple s'il ne tenait pas son serment. A peine six mois s'étaient écoulés depuis la diète constituante, que déjà les envoyés de Miloch parcouraient les villages, pour obliger les habitants à leur remettre tous les exemplaires imprimés de la constitution. De toutes parts, ces exemplaires étaient apportés au kniaze, qui les brûlait comme une œuvre des Latins ou des athées. On avait beau les enfouir, la police princière les poursuivait avec tant de persévérance,

qu'on crut enfin avoir réduit en cendres jusqu'au dernier exemplaire.

Dès le commencement de l'année 1836, les chefs de l'opposition ne figuraient plus dans le sénat, on les avait remplacés par de pacifiques et dévoués courtisans. Jivanovitj, voulant enlever à son prédécesseur même sa gloire passée, se plaignait amèrement dans la *Gazette de Belgrad* de ce que les feuilles allemandes eussent regardé Davidovitj comme l'âme du gouvernement serbe. Il poussa ses outrages envers l'ancien ministre jusqu'à le forcer dans sa retraite à signer une lettre officielle où il exprimait au kniaze sa reconnaissance pour les généreux secours accordés par lui à sa famille, séparait sa cause de celle des rebelles de 1835, surtout de celle du *Lelevel serbe*, de George Protitj, dont il condamnait les plans destructeurs et l'audace républicaine. George Protitj venait alors de s'enfuir à Zemlin : tant qu'il n'avait eu à affronter que les coups de bâton des valets de Miloch, il avait tenu bon, espérant toujours faire triompher son idée. Mais Miloch, malgré l'amnistie jurée et le baiser de paix donné à tous les chefs de la dernière insurrection, ne cachait plus son dessein de les faire tous exterminer ; le bruit courait même qu'il avait fait distribuer 500,000 piastres dans le divan pour faire approuver cet attentat par le cabinet turc. Invité bientôt à venir se justifier à Pojarevats, Protitj craignit d'être fusillé sur la route dans le défilé de Grotska, le long du Danube,

où les momkes apostés par le prince avaient déjà fait rouler dans la rivière, sous le feu de leurs carabines, plus d'un knèze suspect à l'hospodar. Se réservant donc de revoir la Serbie dans des temps plus heureux, il donna à tous les autres chefs le signal de l'émigration.

La nation était retombée dans le silence de l'esclavage ; cette année 1836 est lugubre pour elle. Le nom de la Serbie n'est pas même prononcé dans plus de la moitié des numéros du journal officiel. On ne fait mention du pays gouverné par Miloch que pour décrire des villes illuminées et des fêtes célébrées sur le passage du kniaze. Le prince de Metternich lui envoie des décorations de la part de Ferdinand ; c'est l'occasion de nouvelles *réjouissances nationales*. Puis six pièces de canon avec leur train, présent de la sublime Porte, arrivent par le Danube à Kladovo, et de là à Kragouïevats, où, accueillies par mille hourras, elles sont placées devant le konak du prince pour en défendre l'entrée. Tous les anciens abus reparaissaient. Miloch considérait l'état comme une grande ferme et le peuple comme un troupeau dont il était le berger et le propriétaire. Les millions que lui rapportait ce qu'on pourrait nommer la tonte annuelle de ses sujets étaient envoyés à la banque de Vienne, et placés à intérêt en son nom, comme si c'eût été son propre argent. Il tenait dans ses mains tout le commerce de transit, et avait le droit presque exclusif de l'exportation des bestiaux. Sans trai-

tement réglé et révocables d'un jour à l'autre, les fonctionnaires étaient descendus au rang de simples domestiques. Miloch ne voyait dans ses dignitaires que des jouets de son caprice ; il nommait un jeune officier, Tsvetko Raïovitj, général en chef de l'artillerie, puis le destituait aussitôt en lui faisant donner vingt-cinq coups de bâton; il transformait le colonel en juge, le simple soldat en aide de camp, le valet en capitaine, et le capitaine en valet. Il trouvait son plaisir à ces changements subits de fortune. La même inconstance régnait dans ses amours. Sa favorite Stanka, qu'il aimait tant en 1835, que, chassé par le peuple, il l'eût emportée dans ses bras, disait-il, jusqu'aux extrémités du monde, cette rustique beauté n'était plus la reine du konak; après l'avoir livrée à un marchand de Belgrad, Miloch l'avait remplacée par trois favorites qui régnaient à la fois sur son cœur. Celle des trois qu'il préférait était une superbe esclave qu'il venait d'acheter à Stambol, sous prétexte de la convertir au christianisme, et qui avait reçu avec le baptême le nom mystique de Danitsa (étoile du matin). Pour Miloch, c'était plutôt l'étoile du soir, car sa chute approchait.

La tentative du kniaze auprès de la Porte pour en obtenir un firman qui l'autorisât à châtier les rebelles de 1835, avait complétement échoué. M. de Boutenief, qui seul de tous les ambassadeurs connaissait le véritable état de la

Serbie, et ne croyait pas possible de soutenir plus longtemps Miloch contre la haine de tout le peuple, força le divan de retirer à l'hospodar ses faveurs et de lui écrire une note menaçante où on le sommait de régner avec plus de justice. Le prince se garda bien de publier ce nouveau firman, qui est encore inédit; mais le bruit du mécontentement de la Porte se répandit parmi les Serbes, qui élevèrent plus hardiment la voix contre leur tyran. Toutefois ces plaintes ne passaient pas la frontière. Les marchands serbes allaient à Vienne, à Trieste, à Leipzig, sans dire un mot de Miloch. Ils craignaient sans doute l'intervention étrangère; sans doute aussi chez ce peuple nouveau, qui brûlait de vivre de sa vie propre, on sentait le besoin de vider ses querelles en famille. La situation de Miloch n'en était pas moins critique. Les deux essais d'assassinat tentés dans les bois par ses momkes sur le sénateur Petronievitj avaient tourné à la honte du prince; ses coups n'abattaient plus que des victimes obscures; les plus redoutables vivaient, réfugiées en Turquie et à Constantinople. Lorsqu'il reconnut enfin son impuissance, le cœur faillit à Miloch, qui se mit à trembler comme une femme. Non content de faire veiller chaque nuit dans son antichambre deux momkes avec carabines chargées, il gardait constamment près de son lit le fidèle major Anastase. Souvent, malgré ces précautions, il était pris de terreurs paniques. On le voyait se

lever en sursaut, et on l'entendait crier au secours.

Tel était le prince dont la plupart des Européens qui ont traversé la Serbie ont fait un grand homme. L'Allemagne aurait dû être mieux informée que l'Angleterre et la France. Cependant l'ingénieur Richter, dans une brochure intitulée *Serbiens Zustande,* défendait encore Miloch en 1839, tout en avouant que « c'est un caractère vindicatif et cruel; que, par des motifs de haine privée, il a fait périr des personnages héroïques, dévoués au bien général, chers à toute la nation, et dont il était jaloux; qu'il n'a enfin acquis que très-tard la douceur et les vertus de prince qui embellissent aujourd'hui son âme. » — « On a souvent peint Miloch comme un tyran, dit un autre Allemand, M. Possart, auteur d'un tableau géographique et statistique de la Serbie en 1835. Un tyran n'obtiendrait pas de son peuple des témoignages de confiance et d'amour tels que peu de souverains au monde peuvent se flatter d'en recevoir de semblables. La preuve de son patriotisme se trouve dans son administration économe, et la bonté avec laquelle il se préoccupe du moindre de ses sujets. Il est, on peut le dire, un des plus illustres et des plus grands monarques de notre époque. Heureux le peuple qui possède un tel père! »

Ces rapports officieux étaient publiés sous les auspices de l'Autriche. Cependant le cabinet de

Vienne répondait mal aux espérances de Miloch, qui avait compté obtenir de son nouvel allié la sanction de ses tyrannies. L'Autriche était trop faible, trop circonvenue par l'influence russe, pour disputer à Nicolas le protectorat des principautés greco-slaves. De son côté, l'empereur russe, éclairé par ses agents, ne regardait plus la cause de Miloch comme digne de son appui, quelque zèle que le tyran affectât encore pour son protecteur du Nord. L'impuissance de l'Autriche une fois reconnue par Miloch, et la France lui étant particulièrement odieuse, il ne restait au kniaze d'autre refuge que l'Angleterre. La légation anglaise de Stambol fut donc instamment priée d'envoyer un consul à Belgrad. Miloch désirait que ce fût un homme énergique, un homme d'épée, qui pût parler aux mutins le haut langage des canons britanniques. Le colonel Hodges fut chargé de cette mission. Ayant gagné ses épaulettes avec les terribles guerilleros d'Espagne, qu'étaient devant lui les pauvres raïas de la Serbie? Marchant dans les rues avec ses pandours aux pistolets chargés, l'inviolable consul, représentant d'une nation constitutionnelle, essaya de mille manières de prouver aux Serbes qu'ils ne pouvaient être régis que militairement. Il leur parlait lui-même en toute circonstance comme à des esclaves. Un homme qui s'est acquis par ses travaux sur l'Orient une réputation légitime, M. Urquhart, revenant de Turquie vers cette époque, s'arrêta

quelques mois à Belgrad. Il se fit fournir par M. Tirol, employé à la chancellerie de Kragouïevats, les renseignements les plus détaillés sur les produits et ressources de la principauté, et envoya ces documents à lord Ponsonby, sans se douter de l'usage qu'en ferait la diplomatie anglaise, préoccupés là comme partout d'un intérêt d'argent. Armé de ces pièces, Hodges dressa les bases d'un traité de commerce qui devait être conclu avec le seul marchand libre de la Serbie, Miloch. Les métaux, les pelleteries, le charbon de terre, le bois de construction, tout allait être livré aux Anglais, qui payeraient avec des calicots, des indiennes, des draps de Birmingham, déposés dans des comptoirs sur le Danube et la Save. En retour, on assurait à Miloch la puissance la plus absolue sur ses sujets, même le droit de les ensevelir en foule dans les mines nouvellement ouvertes, sans autre salaire que leur ration de pain noir. Pour récompenser le zèle de son agent, le cabinet de Londres érigea le consulat de Serbie en consulat général vers la fin de l'année 1837. Ce fut l'occasion d'une fête pour le gouvernement serbe. Le kniaze se rendit avec sa femme, ses enfants, son frère Ephrem, le métropolite Peter, l'avocat Hadchitj, de Neusats, et une foule d'employés, à un grand banquet chez le consul général. Mille toasts furent portés à l'absolutisme. — Surtout, point de lois, disait Hodges ; après le diable, rien n'est aussi funeste que les législa-

teurs. Le kniaze ranimé ne pouvait se contenir; au festin succéda un bal magnifique, où, après quelques contre-danses anglaises, on vit Miloch et les siens exécuter le *kolo* avec une joie sauvage.

La Russie, qui avait aidé à détruire la charte serbe, et garanti au kniaze la complète possession de son pouvoir, venait d'adopter une nouvelle politique vis-à-vis des Serbes. Voyant leur prince invoquer l'Angleterre, et tout le peuple sur le point de s'insurger, elle abandonna le kniaze à la vengeance nationale. Miloch, par l'intermédiaire de Ruckmann, avait envoyé l'année précédente au cabinet de Pétersbourg un statut organique, où tout était laissé à l'arbitraire; où l'on définissait le sénat *un corps exécuteur des volontés du kniaze*, et le trésor de l'état *une caisse où entrent tous les impôts pour couvrir les dépenses, dans la mesure, le temps et le mode fixés par le kniaze*. Devenue libérale par nécessité, la Russie rejetait soudain tous les plans qu'elle avait approuvés, un an auparavant, dans une dépêche secrète dont quelques employés de la chancellerie serbe avaient eu connaissance. Depuis que Miloch appelait les Anglais, on ne doutait plus à Pétersbourg que ce ne fût décidément un monstre indigne de pardon. Profitant de ces dispositions de la Russie et de la présence de Nicolas au camp de Vosnesensk, les chefs de l'opposition, Stoïane Simitj, Voutchitj, et avec eux une foule de knèzes, appuyés par le frère même du prince,

Ephrem, passèrent à Orchova, d'où ils envoyèrent leurs plaintes à l'empereur par l'intermédiaire de Protitj, réfugié alors à Boukarest. Nicolas n'eut garde de laisser échapper cette occasion d'augmenter son influence en Turquie; il dépêcha aussitôt le prince Dolgorouki pour aller constater les griefs des Serbes. Le 13 octobre 1837, l'envoyé de Nicolas entrait à Kragouïevats, salué par l'artillerie. Le prince russe n'épargna point au kniaze les reproches sur son ingratitude envers le tsar, et le menaça de toute la colère impériale s'il continuait de refuser des lois justes à son pays. Ce diplomate était un trop haut personnage pour que Miloch ne fût pas devant lui souple jusqu'à la bassesse. Il lui fit les plus magnifiques promesses, lui accorda le retour et l'amnistie de tous les exilés et émigrés volontaires, publia le 16 octobre un oukase qui déclarait qu'à l'avenir les propriétés seraient inviolables, sans toutefois garantir cette inviolabilité autrement que par sa parole de prince. Deux jours après, dans un grand banquet, dans une réunion prétendue *populaire*, Miloch portait la santé de Nicolas, et Dolgorouki celle de Miloch. En même temps des hommes à gages remplissaient l'air de leurs cris en l'honneur du kniaze, qui se confondait en protestations d'amour pour la Russie. Convaincu que désormais Miloch gouvernerait mieux, c'est-à-dire qu'il serait plus dévoué au tsar, Dolgorouki repartit le 20 octobre pour Boukarest, avec

l'intention d'engager son maître à laisser au kniaze la puissance suprême. Miloch l'escorta jusqu'à la frontière, en le comblant d'honneurs et en réitérant les assurances de sa complète conversion. Mais à peine s'étaient-ils donné, selon la coutume slave, le baiser d'adieu, que Miloch, se retournant vers ses favoris, se mit à rire à gorge déployée de la simplicité du *bon Russe*.

Miloch avait appelé à Belgrad, en février 1837, deux légistes serbes de Hongrie, Lazarevitj, bourgmestre de Zemlin, et l'avocat Hadchitj, de Neusats, gentilhomme riche et très-aimé en Syrmie. Laissant intact le code criminel, emprunté aux lois autrichiennes, ils devaient refondre tout le code civil, rédigé par Davidovitj conformément à la procédure française, et qui avait été reconnu inapplicable à l'état social des Serbes. Miloch, qui, pour tranquilliser Nicolas, avait dû remettre à Dolgorouki un écrit signé où il s'engageait à donner à son pays une constitution avant trois mois, pensait qu'il trouverait dans les deux légistes des agents dociles tout prêts à couvrir ses illégalités de leur nom. Il présenta donc à leur approbation un statut organique dressé par Jivanovitj. Après avoir lu cet oustav, qui faisait des sovietniks autant de valets du prince, Lazarevitj, absolutiste par principes, n'y trouva rien à changer; mais son collègue Hadchitj refusa de le souscrire. La commission constituante, qui était formée de sept

membres sous la présidence d'Ephrem, se scinda alors en deux partis, l'un qui voulait les amendements proposés par Hadchitj, l'autre qui flétrissait ces amendements comme démagogiques, et se contentait d'un semblant de constitution. Raditjevitj, citoyen estimé de tous, vint se jeter entre les deux partis, et proposa un oustav conciliateur, sur lequel la commission fut appelée à voter en février 1838. Tout à coup le consul Hodges, s'apercevant que les plans commerciaux de l'Angleterre allaient échouer, détermina Miloch, dont il était devenu le principal appui, à porter la question devant son suzerain Mahmoud. Ainsi la Russie fut jouée par l'Angleterre dans l'espérance qu'elle avait conçue de s'attribuer à elle seule la ratification du nouvel oustav serbe, sans l'intervention de la Porte. Miloch déclara la commission dissoute, et les différents projets de constitution furent tous envoyés à Stambol, du consentement même du consul russe Vachtchenko, qui s'était enfin installé le 10 février à Belgrad. En transportant le débat devant le cabinet de Stambol, sur lequel l'or a une action si sûre, Hodges et Miloch espéraient arriver plus aisément à leurs fins. Douze mille ducats furent, dit-on, offerts à Mahmoud pour qu'il voulût bien ratifier le choix des trois commissaires chargés d'exposer devant lui les désirs des Serbes; mais le sultan, qui avait une confiance toute particulière dans Petronievitj, chef des réfugiés serbes,

exigea qu'il fût du nombre des commissaires, et Miloch fut forcé de le nommer. Seulement, pour paralyser l'action du commissaire désigné par Mahmoud, il lui adjoignit Jivanovitj, homme de puissante intrigue et l'âme de son gouvernement. Le troisième député fut Spasitj, gouverneur de Smederevo, soldat grossier, qui, sentant sa nullité intellectuelle, riait lui-même fort librement avec Miloch de sa mission constituante.

Jivanovitj était parti en jurant à son cher maître et au consul Hodges qu'il leur rapporterait une charte telle qu'ils n'auraient pas à s'en plaindre. Les Serbes tremblaient, sachant combien l'or est puissant, et Miloch, avec un rire sardonique, disait aux siens : « Frères, qu'y a-t-il besoin d'une charte? nous avons déjà celle de 1835, que j'ai jurée. » Vainement la fureur du peuple montait comme une mer; à chaque nouvelle pétition des knèzes, le prince montrait *son poirier*, grand arbre qui se trouvait devant son konak, sur la place de Kragouïevats, et aux branches duquel il faisait pendre les conspirateurs. Cet arbre, qu'on regardait comme le symbole du tyran, était devenu le sujet de récits qui font frémir. Bientôt les branches de ce poirier, comme celles des chênes vénérés par les druides, revêtirent aux yeux du peuple un caractère prophétique; dans le dessèchement progressif de l'arbre de Miloch, on vit comme une approbation céleste donnée aux projets d'émancipation. Enfin,

durant l'automne de 1838, un ouragan terrible déracina l'arbre maudit. — Vive la patrie libre! cria le peuple. Depuis longtemps l'insurrection se trouvait prête, mais Voutchitj la retint de sa main puissante. — Attendons encore, dit-il, l'issue des conférences de Stambol. — Et les chefs patriotes, entourés de leurs iounaks armés, se préparèrent en silence au combat, jurant, si l'égoïste diplomatie de l'Europe soutenait encore Miloch, de le chasser par la force ou de périr. Toutefois, ils crurent prudent de recevoir dans leurs rangs le frère du prince, Ephrem, qui, s'abusant encore sur la haine si méritée dont il était l'objet, espérait pouvoir succéder au souverain détrôné. Ayant de nombreux griefs contre Miloch, Ephrem alla jusqu'à signer, avec plusieurs autres chefs, le 12 novembre 1838, un acte secret où tous s'engageaient à unir leurs efforts pour l'expulsion du tyran. Depuis qu'il était soutenu par les *luthériens* d'Angleterre, le kniaze, aux yeux même du clergé, n'était plus qu'un impie. N'osant sortir de son konak, il faisait chaque nuit barricader les rues voisines par les soldats de sa garde. « Je meurs de peur, disait-il aux siens, il faut qu'un tel état cesse; réconciliez-moi avec le pays, vidons en famille nos querelles de famille, reprenons sincèrement la charte de Davidovitj, qui m'avait tant fait chérir. » Il était trop tard; l'exaspération populaire était au comble. Le consul Hodges lui-même tremblait d'être

chassé; il n'osait plus aller voir publiquement Miloch : le mépris que cet Anglais avait montré pour des barbares indignes, selon lui, d'être libres, lui avait enlevé toute sympathie et toute influence. Il n'avait plus qu'un espoir : Miloch, en se jetant dans les bras du sultan, en se refaisant raïa, pouvait regagner le pouvoir et se maintenir malgré les constitutionnels qui s'étaient aliéné l'Europe par leur appel à la Russie. Le seul homme que craignît Miloch dans le comité serbe de Stambol, Petronievitj, était gardé nuit et jour par ses deux collègues. Heureusement ce patriote avait l'affection de Mahmoud, qui voulut l'entretenir en secret. Petronievitj parle turc avec une grande élégance; le sultan l'écouta longtemps; la vérité perça tout entière, et une nouvelle guerre civile fut épargnée à la Serbie. Jivanovitj, convaincu d'avoir distribué parmi les membres du divan cent mille ducats de la part de Miloch pour obtenir un oustav favorable, essaya en vain de plaider la cause de son maître. Dans cette lutte, où l'avenir de la Serbie était en jeu, Petronievitj fut décidément le vainqueur.

C'est sur ces entrefaites qu'à l'exemple du cabinet de Londres, le gouvernement français envoya un agent diplomatique en Serbie. M. Duclos, chargé de cette mission, reçut de l'amiral Roussin l'ordre de se déclarer pour Miloch, et de n'agir en tout que de concert avec le consul anglais. Lié ainsi par ses instructions, il se voyait dépouillé

de toute influence avant même son arrivée en Serbie. Les commissaires serbes se préparant à quitter Constantinople, Petronievitj offrit à M. Duclos d'être son compagnon de voyage, et ils partirent ensemble pour Belgrad. La charte nouvelle les y avait précédés, avec le drapeau tricolore serbe, rouge, blanc et bleu. A la place du croissant, on avait brodé sur cet étendard national la couronne fermée et quatre étoiles. Obligé de se rendre à Belgrad pour y régler avec le consul russe et le visir ottoman le mode de publication de l'oustav, Miloch entra le 11 janvier 1839 dans cette ville toute remplie de ses ennemis qui, rangés sur son passage, jouissaient de son humiliation et du silence réprobateur gardé par la foule. Quelques jours après, le dimanche de Saint-Théodore, patron des Obrenovitj, un feu d'artifice eut lieu sur la promenade du Kalemeïdan; des réjouissances populaires célébraient l'abolition de la tyrannie. Miloch était fêté, mais à l'instar de ces taureaux antiques, auxquels on dorait les cornes, et que l'on parait de fleurs pour les mener à l'autel. On était à la veille de la *skoupchtina*, que Miloch n'avait réunie que contraint par la nécessité. Le lendemain 10 février, dès l'aurore, les députés serbes traversaient en foule les rues de Belgrad. Le visir, à la tête des troupes ottomanes, sortit bientôt de la citadelle, apportant aux représentants de la Serbie la charte des deux tsars, décrétée vers le milieu de la lune

de Chevala 1254 (décembre 1838). Miloch se prosterna devant le diplôme impérial, le baisa et le mit sur sa tête; alors le beg envoyé de Mahmoud prit la charte, dont on fit lecture, d'abord en turc, puis en serbe :

« A mon visir Ioussouf-Moukhliss-Pacha (puisse-t-il être glorifié !) et au kniaze de la nation serbe (que sa fin soit heureuse !) — Considérant les droits et franchises accordés aux habitants de ma province de Serbie, en récompense de leur fidèle dévouement, et attendu que, d'après les hatti-chérifs antérieurs, ils jouissent d'une régence séparée, j'ai trouvé nécessaire de leur octroyer encore une constitution nationale particulière, irrévocable tant que la Serbie observera ses devoirs d'obéissance à ma très-haute Porte, et payera les redevances convenues. J'envoie donc à la nation serbe le statut organique suivant :

« 1° La dignité de kniaze te reste à toi, Miloch, et à ta famille, à cause de ta fidélité, et par suite du bérat impérial que je t'avais précédemment accordé. 2° Tu dirigeras avec loyauté l'administration intérieure du pays, et quatre mille bourses devront couvrir chaque année ta dépense particulière. 3° Je te soumets la nomination aux divers emplois de la province, le mode d'exécution des lois, l'application des peines prononcées par les tribunaux; je t'accorde le droit de grâce, le commandement en chef des postes militaires, la police du pays, le soin de fixer et de prélever les

taxes particulières et l'impôt général, dont tu déclareras auparavant la quotité aux représentants de la nation. 4° Comme tous ces droits te suffisent pour faire le bonheur de ton peuple, j'exige que tu te choisisses, pour gouverner ta province, trois ministres qui, placés sous toi, dirigeront l'intérieur, les finances et la justice. 5° Ta chancellerie privée, sous la surveillance de ton lieutenant ou procureur, n'aura qu'à délivrer les passeports et à veiller sur les relations de la principauté avec les puissances étrangères. 6° Le sénat national sera composé de staréchines les plus considérés du pays, au nombre de dix-sept, y compris le président. Pour être membre du sénat, il faut être Serbe de naissance ou naturalisé Serbe, avoir atteint l'âge de trente-cinq ans, et posséder des biens immeubles. Tu gardes le droit de choisir les sénateurs et leur président, pourvu que ton choix n'appelle que des citoyens généralement estimés par leur capacité, leur probité intègre et des services rendus au pays. Avant son entrée en fonctions, chacun d'eux, en présence du métropolite, prêtera serment de ne jamais agir contre les intérêts de la nation, les devoirs de sa charge, ou contre ma volonté impériale. L'unique tâche du sénat est de discuter les intérêts nationaux et de te prêter assistance. 7° Les sénateurs auront des appointements convenables, que tu fixeras d'accord avec eux; aucun règlement ne pourra être adopté, aucune nouvelle imposition

prélevée sans leur approbation. Le cercle de leur activité embrassera les sujets suivants : décider en matière de justice, d'impôt et de législation du pays, fixer les rétributions de tous les employés, et créer de nouveaux emplois, si le besoin s'en fait sentir ; évaluer les dépenses annuelles de l'administration, et chercher la manière la plus avantageuse de répartir et de percevoir les contributions ; déterminer le nombre, la paye, le service des troupes de garnison chargées de maintenir la paix dans le pays ; exiger des trois ministres un compte annuel détaillé de leur administration ; enfin, rédiger, adopter à la majorité des voix, et présenter à ta ratification toute ordonnance quelconque qui leur semblera utile, à la condition qu'elle ne porte aucune atteinte aux droits de suzeraineté de ma Porte, à qui le pays appartient. 8° Les sénateurs ne pourront être destitués qu'en cas d'infraction aux lois du pays, et en vertu d'un jugement ratifié par ma Porte. Les trois hauts dignitaires du gouvernement et le directeur de la chancellerie princière font de droit partie du sénat. Un *kapou-kiaia* de la Serbie, envoyé par ses concitoyens, résidera en permanence auprès de ma resplendissante Porte, pour gérer les affaires de sa nation et mettre mes volontés souveraines d'accord avec les institutions et immunités de son pays... »

Miloch avait écouté, tête baissée, cette constitution décrétée par deux souverains absolus qui, ré-

publicains hors de chez eux, le dépouillaient de son autocratie et faisaient entrer le sénat dans la participation de ses droits. « Je ne serais plus Miloch, dit-il tout bas à ses favoris, si je souffrais un tel outrage; nous verrons! » Les émigrés, revenus en foule, serraient la main de Vachtchenko et s'embrassaient entre eux. Le peuple ne pouvait oublier cependant que cette charte lui venait des tsars étrangers, des oppresseurs de l'Orient; il n'y avait pris aucune part, et il n'osait s'y fier. La présence de Vachtchenko à cette lecture n'avait-elle pas une menaçante signification? Aussi, malgré les efforts du sénat pour convoquer tous les guerriers ou citoyens de la Serbie, et quoiqu'on eût écrit dans les dix-sept nahias que tout Serbe élu ou non élu par sa commune pouvait assister à la skoupchtina, il n'en était venu que deux ou trois mille. Réunis sur le vaste glacis du Kaleméïdan, les députés accueillirent la lecture de l'oustav par de sourds murmures. Est-ce donc pour obtenir une charte turco-russe que nous avons combattu tant d'années? Est-ce pour cette œuvre de l'étranger qu'en 1835 nous avons marché sur Kragouïevats, et que, depuis une année, nous aiguisons nos sabres? Nous aurions bien su nous venger; qu'était-il besoin d'invoquer Mahmoud ou Nicolas, et de faire venir un consul russe? C'était nous seuls qu'il fallait appeler contre le tyran. — En même temps, leurs regards se tournaient pleins de mépris vers Miloch, qui avait at-

tiré à son pays la honte d'une intervention étrangère ; le prince lui-même se sentait humilié, et la rage, plutôt que le repentir, lui arrachait des larmes.

Laissant le visir et les begs turcs sous leurs tentes aux brillantes couleurs, le peuple rentra dans Belgrad, s'attroupa spontanément autour de la cathédrale, et demanda qu'on mît la charte des tsars en délibération : lui, peuple indépendant, voulait s'assurer si sa conscience lui permettait de la ratifier. Ce fier langage effraya les knèzes, qui accoururent haranguer les paysans, et s'efforcèrent de leur prouver combien la charte était libérale. Voulant s'en convaincre par lui-même, le peuple exigea qu'on lui en distribuât des exemplaires ; puis, se disséminant en divers groupes, il se fit relire toute la constitution, article par article, approuvant celui-ci, rejetant celui-là et demandant qu'il fût effacé. « Mais les tsars ! criaient les sénateurs. — Ils n'ont rien à faire ici, » répondaient les généreux montagnards. Evidemment les sénateurs n'étaient pas à la hauteur d'un tel peuple : la plupart des sovietniks, vieillards ou riches propriétaires, lassés d'une lutte de tant d'années, ne demandaient plus qu'à mourir en paix, heureux de pouvoir léguer à leurs fils les espérances d'une plus complète émancipation. D'un autre côté, les représentants du peuple étaient en trop petit nombre pour l'emporter ; malgré leurs protestations, on regarda la charte comme approu-

vée, et les amis du sénat firent insérer dans la *Gazette d'Augsbourg* que l'âge d'or commençait en Serbie, que quinze mille Serbes armés avaient écouté et couvert d'applaudissements la charte des empereurs, que la loi avait tout réglé, la quotité de l'impôt, les appointements de chaque employé depuis le ministre jusqu'au dernier secrétaire, enfin que l'assemblée nationale reprenait ses droits méconnus, etc. Or, rien de tout cela n'était vrai; la skoupchtina de quinze mille Serbes se composait en réalité des knèzes et de douze ou quinze cents hommes du peuple fort mécontents; les appointements des fonctionnaires restaient soumis à l'arbitraire des ministres, et la charte nouvelle ne prononçait pas même le nom d'assemblée nationale. Ainsi aux duperies officielles des absolutistes succédaient les mystifications des diplomates, protecteurs du parti constitutionnel.

Ephrem, pour calmer le peuple, se mêlait à la foule, et criait : « Amis, jurez de soutenir à jamais, vous et vos enfants, la constitution libératrice. » Mais le peuple qui, avec son merveilleux instinct, voyait dans cet oustav le prélude de son asservissement à l'étranger, lui répondait : « Nous avons juré d'obéir à une autre charte, et nous tenons notre serment. Ce n'est pas à nous de jurer, c'est à vous autres de nous prouver que vous êtes fidèles. » L'idée encore vivace en Orient de l'infaillibilité du peuple, en ce qui touche ses intérêts civils, donnait ce jour-là à l'attitude des paysans

serbes un caractère imposant. Les sénateurs et les nouveaux ministres allèrent donc en secret et sans pompe prêter dans l'église leur nouveau serment; quant au peuple, il s'en tint à celui qu'il avait prêté en 1835.

La charte des tsars n'avait contenté ni Miloch, qu'elle humiliait devant l'Europe, ni la nation, qui s'indignait de voir des influences étrangères dominer le sénat. S'apercevant du mécontentement général, le consul anglais en concluait que le régime despotique était le seul qui convînt à la Serbie; le consul russe, au contraire, en tirait cette conséquence, que le despote n'avait pas encore été assez abaissé. Pour les agents autrichiens, ils assuraient que la nationalité serbe était un vain rêve des slavistes. En réalité, ce qui empêchait la nation de se développer, c'étaient les intrigues de ces trois consuls, que le peuple aurait voulu embarquer sur le Danube, avec la race entière des Obrenovitj, pour se choisir une nouvelle dynastie et se donner des lois conformes à ses besoins; il était surtout blessé de l'abolition de la skoupchtina. L'avocat Hadchitj, qui avait posé les bases du nouvel oustav, se plaignait hautement qu'on eût dénaturé son plan : on n'avait point opposé, comme il l'eût désiré, le pouvoir d'une chambre des députés à celui du sénat; on n'avait point prévu le cas où le prince se refuserait à souscrire les lois votées par le sénat et les députés, cas dans lequel Hadchitj réclamait la convocation *ipso facto*

de la grande skoupchtina. Cette diète populaire était une institution profondément nationale ; aucun des anciens rois n'avait osé l'abolir. Sous Tserni-George, elle était le fondement de l'état; Miloch même, tout en éludant l'action de cette assemblée, en avait reconnu la légitimité. De quel droit donc les empereurs gardaient-ils sur cette vénérable institution un dédaigneux silence? Alarmé de ces murmures, le consul Vachtchenko écrivit aux cours de l'Ermitage et du Bosphore; on l'autorisa aussitôt à faire déclarer par le sénat au peuple serbe que l'intention des bons empereurs n'était pas de gêner en quoi que ce fût la liberté de la Serbie, que dans l'oustav ils n'avaient point parlé de skoupchtina, parce qu'évidemment une institution aussi antique ne pouvait être abolie. Un oukase fut même rédigé pour promettre vaguement au peuple qu'il conserverait ses assemblées, et qu'elles seraient convoquées *quand le sénat le jugerait convenable*. Cette singulière ordonnance, du 18 avril 1839, n'avait d'autre signature que celle de George Protitj, ministre de l'intérieur.

Malgré la haine du peuple contre Ephrem, le consul russe avait insisté pour qu'il fût nommé président du sénat, et un oukase de Miloch du 14 février 1839 avait placé *son cher frère* au premier rang de l'état. En effet, bien que dans ce même oukase le prince déclarât encore les sénateurs *soumis à sa suprématie directe*, néanmoins, depuis la publication du nouvel oustav, cette su-

prématie était illusoire; la force exécutive, aussi bien que la législative, était réellement passée aux mains du sénat. Un homme supérieur à la tête de ce corps pouvait devenir tout-puissant; mais la nullité morale et le silence absolu d'Ephrem forcèrent ses collègues à choisir un vice-président qui dirigeât au moins les séances; leur choix tomba sur Stoïane Simitj. Le premier acte que décrétèrent les sénateurs inamovibles fut la déclaration des droits que leur assurait le hatti-cherif. Cet acte (*oustroïenié sovieta*), d'une haute importance, constate l'inviolabilité des sovietniks, qui, affranchis de la surveillance du prince, ne peuvent être accusés et jugés que par ordre du sultan. Ces knèzes, tout patriotes qu'ils sont, consentaient donc, en 1839, à remettre dans les mains de la Porte la défense de leurs droits qui, en 1830, avait été confiée à un chef de leur propre race; mais ils obtenaient aussi du divan des garanties nouvelles. Le même acte, qui reconnaît au kniaze le droit de nommer aux places vacantes du sénat, met pour condition à l'exercice de ce droit, que le peuple confirmera par ses suffrages le choix du prince, et il ajoute : « C'est pourquoi tout candidat élevé par le prince au rang de sovietnik doit avoir été auparavant proposé ou approuvé par le soviet. » Ainsi le soviet et le peuple sont pris ici comme synonymes, ou plutôt l'un est à l'autre ce que la tête est au corps. « Comme le sénat, est-il dit plus loin, renferme les hommes les plusméri-

tants de la nation, le kniaze ne peut choisir que parmi eux ses ministres. En outre, il ne peut les forcer à déposer leurs portefeuilles, ni exiger d'eux la publication d'une ordonnance quelconque avant qu'elle ait été ratifiée par le sénat. Ce corps peut choisir qui bon lui semble pour rédiger les projets de lois jugées par lui nécessaires, et les met en délibération sans que le kniaze puisse s'y opposer. » N'accordant au prince que le seul pouvoir exécutif, le soviet pouvait donc lui interdire, comme contraire à la charte, toute tentative d'empiètement sur les attributions du pouvoir législatif, *qui lui est entièrement étranger*. Voilà ce que les diplomates russes autorisaient après avoir fait anéantir, comme trop républicaine, la charte de Davidovitj !

Miloch ne pouvait donc plus faire un acte de souveraineté sans avoir d'abord obtenu l'assentiment du sénat, son tuteur. Le sénat, il est vrai, ne pouvait publier aucune ordonnance qui eût force de loi sans la signature du kniaze. Armé de son *veto*, Miloch pouvait encore suspendre la marche du gouvernement; il pouvait en appeler des arrêts du sénat aux deux cours protectrices. Ce prince exploita largement son droit de protestation : pendant les premiers mois du nouveau gouvernement, il ne permit pas la publication d'un seul acte officiel; de concert avec Jivanovitj, il soumit le corps législatif à une espèce de blocus. Enfin, les sénateurs, sous prétexte que Kragouïe-

vats manquait de logements nécessaires pour tous les employés, quittèrent cette petite capitale créée par Miloch et toute dévouée à son fondateur. Le kniaze eut l'imprudence de les suivre à Belgrad avec toute sa cour. L'accueil que lui firent les habitants fut significatif : pas un citoyen ne se porta au-devant de lui pour le complimenter; une trentaine de cavaliers sauvages, aux longs poignards, aux carabines chargées, aux vieux manteaux déchirés, environnaient le prince. Un sombre silence planait sur la foule et n'était interrompu que par le souffle des chevaux qui gravissaient la colline. C'était bien l'entrée d'un tyran.

Bientôt un grave incident ramena l'attention publique sur la question la plus importante du moment, la lutte du prince et des sénateurs. Le nouveau sénat, lors de son installation, avait trouvé le trésor de l'état presque vide; il rendit Miloch responsable du déficit. Sommé de rendre ses comptes, le prince répondit qu'avant la publication de l'oustav il avait été le maître absolu de la Serbie, qu'il avait représenté le peuple, et qu'à ce titre il ne pouvait être accusé de concussion. Les sénateurs opposaient à cette justification de Miloch une dénégation formelle; ils prouvaient que son usurpation n'avait jamais été sanctionnée par les libres suffrages du peuple. Voyant le sénat persister ainsi dans son projet d'enquête, Miloch vendit secrètement à ses amis une partie considé-

rable des biens nationaux qu'il s'était appropriés; le sénat fut instruit de la fraude et déclara ces ventes non valides. Il ne restait plus à Miloch qu'à accuser le sénat de rébellion; c'est ce qu'il fit, et, ne voulant pas, disait-il, rester le prisonnier du soviet, il s'enfuit à Zemlim. Représentant d'une cour qui avait garanti la dynastie des Obrenovitj, et tremblant que le peuple ne la déclarât déchue du trône, Vachtchenko se rendit alors près du prince fugitif et réussit, en prodiguant les promesses, à le ramener en Serbie. Revenu à Belgrad, Miloch se hâta d'exploiter les bonnes dispositions du consul russe. Il obtint de Vachtchenko qu'il appuyât un manifeste adressé à son souverain. Dans cette pièce, Miloch priait le tsar de lui accorder un asile en Russie, et soumettait à sa décision suprême le différend qui s'était élevé entre lui et le sénat. Nicolas, flatté de cette marque de confiance, répondit en invitant Miloch à venir à Pétersbourg. Aussitôt le kniaze fit entamer des négociations analogues auprès de la cour d'Autriche, et, dès qu'il les crut assez avancées, il repassa à Zemlim, annonçant qu'il allait se plaindre à Vienne. Par cette conduite habile, Miloch compromettait le consul russe qui, après avoir décidé le tsar à protéger le kniaze, avait le plus grand intérêt à empêcher l'Autriche d'intervenir dans cette affaire. Vachtchenko visitait chaque jour le kniaze au lazaret; Petronievitj et les autres sénateurs du parti national, craignant que

l'Autriche n'intervînt en faveur de Miloch, allaient jusqu'à deux fois par jour le supplier de revenir. Grâce à l'ignorance où était l'Europe du véritable état des choses, Miloch avait pris tout d'un coup une position très-forte. En Hongrie, on était près de le regarder comme un autre Louis XVI, qui veut échapper à ses bourreaux. En Serbie, beaucoup de patriotes penchaient à croire que le protectorat autrichien ne serait pas aussi écrasant que celui de l'empereur russe, et tendaient la main aux Serbes de Hongrie, tous favorables à Miloch, par suite des faux rapports publiés dans les feuilles allemandes. C'est alors que deux chefs du parti de Miloch, l'habile Jivanovitj et le médecin piémontais Cunibert, voyant leur maître ébranlé par les supplications du sénat, dont ils avaient personnellement à redouter la colère, s'évadèrent la nuit de Belgrad, et rejoignirent à Zemlim le prince fugitif, pour l'engager à persister dans ses refus. Mais la princesse Loubitsa arriva presque en même temps de Temesvar avec ses fils; pour se rendre populaire, elle accabla de reproches son mari en présence des sénateurs et lui peignit la honte qui le suivrait dans les cours où il irait porter ses plaintes. Alors Miloch, versant des larmes, jura de régner désormais en kniaze citoyen, soumis à la constitution, ratifia la sentence d'exil perpétuel prononcée par le haut tribunal contre Cunibert et Jivanovitj; puis, es-

corté d'une députation du sénat, il rentra dans Belgrad.

Évidemment, malgré tout ce qu'a pu dire la presse européenne, la Russie n'avait plus qu'un bien faible intérêt à détrôner Miloch, car elle tenait en ses mains le sénat, qui était devenu le seul pouvoir effectif de la principauté. Aussi Vachtchenko mettait-il en œuvre toute son éloquence pour persuader au kniaze de se tenir en paix. Il lui vantait le bonheur d'un prince constitutionnel, qui n'a rien à faire qu'à savourer les joies du rang suprême, qui a toute puissance pour le bien et nulle puissance pour le mal, et qui recueille toute la gloire de la prospérité publique, sans qu'on puisse lui attribuer aucun des maux du pays. Ce langage de la part d'un Russe ne faisait qu'indigner le vieux tyran; le consul était mieux écouté quand il peignait au prince les terribles effets de la haine du pays : « Mon influence et la crainte qu'inspire le tsar te maintiendront malgré la nation, disait-il, tant que tu respecteras l'oustav; mais, si tu le foules aux pieds, tu te retrouveras seul en présence d'un peuple avide de vengeance. » Ces remontrances furent cependant vite oubliées : le sénat avait insisté pour que Miloch rendît compte de sa gestion des deniers publics depuis dix ans; il exigeait qu'il restituât les biens confisqués et réparât tous les dommages causés par ses intendants aux particuliers. Il y avait là de quoi pous-

ser à bout un avare moins endurci que Miloch; plutôt que de rendre les millions demandés, il accepta la guerre civile. Sachant combien le peuple voyait de mauvais œil une charte imposée par les puissances étrangères, et dans laquelle il n'avait pu introduire aucune modification, Miloch tout à coup proclama l'abolition de l'oustav; il envoya son frère Iovane dans le mont Roudnik, pour soulever les paysans de ses domaines, et invita les troupes régulières à venir briser les chaînes dont les sénateurs l'avaient chargé. Le malheureux ne se doutait pas que ces vieillards, objet de sa haine, étaient désormais ses seuls protecteurs, et qu'en brisant ce dernier appui, il se livrait lui-même sans défense à toute la colère du peuple.

L'armée, provoquée par les agents de Miloch et sans attendre que les paysans d'Iovane prissent les armes de leur côté, se souleva subitement aux cris de : *A bas la charte! vive le prince absolu!* Après avoir forcé l'arsenal, la garnison de Kragouïevats se joignit à celle de Tjoupria, et toutes ces troupes marchèrent sur Belgrad, entraînant garrottés leurs propres officiers qui refusaient de violer la charte, et ceux des employés qui n'avaient pas eu le temps de s'enfuir dans les forêts voisines. A cette nouvelle, les sénateurs, profondément surpris, forcèrent Miloch à les suivre chez le visir de la citadelle pour lui annoncer ce qui se passait. Ils voulaient le laisser en ôtage

aux mains des Turcs; mais le visir et le consul russe se refusèrent également à prendre sur eux une telle responsabilité. Comme le prince protestait de sa complète innocence, on feignit d'y croire; seulement on exigea de lui qu'il envoyât aux rebelles deux de ses aides de camp avec une lettre où il leur conseillait d'abandonner leur folle entreprise. Miloch dut céder à la force; mais, pour détruire l'effet de sa lettre, il fit donner secrètement aux siens l'ordre de n'écouter aucun avis, et de marcher toujours en avant jusqu'à ce qu'ils eussent arraché leur maître aux mains des constitutionnels. Conduits par un sous-officier nommé Taditj, les soldats révoltés poursuivirent donc leur marche, musique en tête, étendards déployés, excitant sur la route tous les paysans à les suivre contre les impies qui, disaient-ils, avaient incarcéré le kniaze et voulaient le tuer.

Réduit aux expédients extrêmes, le sénat dut investir Voutchitj de la dictature militaire pour tout le temps que durerait l'insurrection; déjà, en 1835, ce héros, l'idole du peuple, avait noblement soutenu le rôle difficile qu'on lui confiait de nouveau. A la tête des volontaires qui, au bout de quelques jours, s'élevèrent au nombre de quinze mille, le dictateur eut bientôt cerné les troupes du prince, les réduisit à se rendre prisonnières, dispersa les bandes que l'or de Miloch avait soulevées, et prit Kragouïevats. Alors réunissant sur la prairie de cette ville toute l'armée

civique, il enjoignit à chaque capitaine de nahia, à chaque knèze de district, de tenir dans sa tente registre ouvert, pour que tout membre de la nation pût y inscrire ses griefs contre Miloch et constater les dommages causés soit à sa personne, soit à ses biens. Il engagea en même temps les chefs serbes à lui exposer librement leurs vœux. Les guerriers de toutes les nahias s'accordaient pour demander une grande skoupchtina. Les sénateurs seuls s'y opposaient. — Le peuple imprévoyant, disaient-ils, chasserait la dynastie maudite; alors la Russie, qui l'a appuyée de sa garantie, enverrait chez nous un plénipotentiaire; son joug s'appesantirait sur la Serbie. Mieux vaut garder, en le contenant, un tyran national. Ces sénateurs avaient raison; mais quel triste sort pour un peuple avide d'indépendance! Aussi l'enthousiasme patriotique qui s'était d'abord réveillé avec tant d'éclat, faisait-il place à une froide résignation; la plupart cependant persistaient encore à demander la skoupchtina. « Que sommes-nous, s'écriaient-ils, si nous ne pouvons rien faire sans la permission des tsars? » Et les iounaks formaient dans la plaine de vastes groupes autour des plus ardents tribuns, qui les poussaient à des actes d'indépendance. Les staréchines aux cheveux blanchis contemplaient avec attendrissement ces nobles scènes, ils s'associaient à ces généreux élans. « Où est le temps qui nous a vus raïas? s'écriaient-ils. Comme notre peuple a

grandi en intelligence et en dignité! » Et l'ardeur des jeunes gens se communiquait même à ces vieillards, qui refusaient de se retirer avant qu'on eût promis la skoupchtina. Voutchitj dut céder, et jura qu'elle aurait lieu, quoi qu'en pussent dire le sénat et la Russie.

Aussitôt l'armée des citoyens se dirigea sur Belgrad, où elle voulait tenir debout et en armes une assemblée générale. Elle s'arrêta à une demi-lieue de la ville, pour recevoir sur le Vratchar le salut du sénat, et le remercier, au nom de la patrie, du zèle qu'il avait déployé. Un homme d'une taille colossale et dont le vaste front pâle décelait un caractère inflexible, présidait ce conseil de vieillards : c'était l'ardent patriote Stoïane Simitj. On eût dit une vivante personnification de la fermeté, de l'énergie civiques. Tout le temps que dura la délibération, il conserva la même attitude, la même impassibilité. Enfin, les paysans demandèrent que le sénat déclarât la diète ouverte, et qu'elle fût appelée à juger son prince parjure. Le soviet, effrayé, allégua que Miloch ne pouvait être jugé que par les empereurs ; mais les citoyens s'emportèrent et menacèrent, si on déclinait leur compétence, de prendre chacun une pierre pour aller de leurs mains lapider le tyran. Nikiphore, évêque d'Oujitsa, qui était venu remercier, au nom de l'église, les sauveurs de l'oustav, ne put les ramener à des dispositions plus calmes qu'en

opposant à leurs plaintes toute l'autorité de sa parole évangélique. En même temps, Voutchitj, parcourant ces groupes en tumulte, s'efforçait de leur faire entendre un langage pacifique. « Frères, calmez-vous, criait-il; il vous sera fait pleine justice, la charte vous en est garant. Mais songez que d'esclaves que vous étiez, la loi vous a rendus hommes; qu'il y a maintenant une nation serbe dont il faut ménager l'avenir. Ne compromettez pas votre dignité de citoyens : que dirait l'Europe en apprenant que vous n'avez pu attendre le cours de la justice contre votre oppresseur, et que vous vous êtes vengés en raïas? » Les kmètes ne répondirent à ces exhortations qu'en demandant de nouveau une instruction judiciaire. Les sénateurs cédèrent sur ce point, tout en faisant entendre qu'un tel procès exigeait du temps, et Stoïane Simitj pressa vivement les citoyens de retourner chez eux jusqu'à ce que la commission d'examen pût présenter son travail, promettant qu'alors on les convoquerait de nouveau. Mais les insurgés se refusèrent à quitter Belgrad avant que le violateur de l'oustav eût évacué le pays, et Voutchitj leur objectant que, sans la permission des empereurs qui l'avaient établi, on ne pouvait chasser Miloch, tous les kmètes s'élancèrent vers le dictateur en criant : « Sers notre cause, frère ancien! ne nous demande pas une faiblesse. Nos droits sont désormais sacrés, les tsars eux-mêmes les ont solennellement reconnus; qu'im-

porte après cela leur blâme, si le bon droit et le ciel sont pour nous? Quoi qu'il arrive, il faut que justice soit faite; jusqu'alors nous resterons à Belgrad. » De tant d'orateurs rustiques qui prenaient successivement la parole, rarement l'un interrompait l'autre ; tous ces hommes qu'agitaient des passions si vives portaient dans l'expression de leurs griefs et de leurs vœux une logique et une netteté singulières. Cette naïve éloquence finit par l'emporter. Les sénateurs déclarèrent la skoupchtina ouverte, et, ainsi constitué en diète souveraine, le peuple signifia au sénat qu'il avait à répondre devant lui de la personne du prince confié à sa surveillance. Une heure après cette déclaration, deux officiers de garde, envoyés par le sénat, croisaient leurs épées devant la porte de Miloch prisonnier.

Le triomphe du parti national était si complet, que le sénat, après avoir gratifié d'un ducat chacun des six cents soldats réguliers qui lui étaient restés fidèles, les licencia le jour même de leur retour dans Belgrad. Cette entrée triomphale de tous les chefs du peuple avec Voutchitj à leur tête eut lieu par la porte de Stambol. Groupés sur les murailles, les Turcs voyaient avec stupéfaction la fête civique dont leurs anciens raïas étaient les héros. Faisant un peu tard une démonstration patriotique, les dames de la maison régnante s'étaient rassemblées au palais d'Ephrem, pour voir du balcon passer le cortége.

Cependant Miloch captif poussait des cris de rage, assurant qu'il était étranger à la révolte de ses troupes contre l'oustav. Il demandait qu'on fît venir le métropolite et les évêques pour qu'il pût, la main sur la sainte croix, protester de son innocence. Tant d'hypocrisie ne pouvait qu'exciter le dégoût dans les âmes loyales des guerriers serbes, et confirmer le peuple dans sa résolution de mettre fin à un règne abhorré. Le consul Vachtchenko espérait encore détourner le sénat de céder au vœu de ce petit peuple qui, selon lui, voulait se donner des airs de grande nation. Tout ce qu'il put obtenir fut qu'on limiterait le nombre des membres de la diète, et que la masse du peuple ne serait point admise à prendre part aux délibérations. Quand l'assemblée sortit de Belgrad pour aller tenir en plein champ, sous des platanes, sa séance décisive, il fallut fermer les portes de la ville pour empêcher le reste du peuple de s'élancer à la suite de ses députés. Voutchitj, à leur tête, redevenu simple citoyen, traversait les rues obstruées par la foule, comme un dictateur romain après son abdication. Sa large tunique blanche, son caleçon turc, sa ceinture rouge garnie de pistolets, et surtout sa fière attitude, le faisaient distinguer sans peine au milieu des autres sénateurs. La séance commença par un discours du métropolite Peter, qui déclarait que le kniaze, chargé d'accusations auxquelles il ne pouvait pas répondre, avait résolu

d'abdiquer et de se retirer pour le reste de ses jours dans ses biens de la Valachie. L'assemblée nationale accueillit par un long murmure cette déclaration inattendue. — Quoi! s'écriait-on, sans restituer les sommes enlevées au pays, Miloch se retirerait dans les terres qui sont le fruit de ses brigandages! il irait jouir de sa colossale fortune, amassée en vingt années de meurtres et de rapines, et, tranquille à l'étranger, il emploierait une partie de ses richesses à soudoyer chez nous des espions et des traîtres? Non, il ne doit pas nous échapper avant d'avoir rendu ses comptes. Il faut qu'il subisse son jugement, ou bien que, s'avouant lui-même par écrit coupable et digne de l'exil, il restitue l'or qu'il doit à ses concussions. — Quelques voix s'élevèrent faiblement pour demander qu'on laissât Miloch emporter ses trésors, à condition qu'il délivrerait à jamais la Serbie de sa présence; mais ces timides propositions se perdirent au milieu de clameurs furieuses. Effrayés de ce tumulte, les vieux sénateurs, même ceux que Miloch avait le plus maltraités, protestèrent contre toute violence faite à la personne du kniaze; ces vieillards en cheveux blancs voulaient descendre au tombeau en paix avec tout le monde.

Quelques partisans de Miloch, comme le colonel Raïovitj, profitèrent de ces dispositions du sénat pour inviter le peuple à la douceur; personne ne daigna leur répondre. « Frères! s'écria

enfin Stoïane Simitj, le kniaze se reconnaît l'auteur de la révolte, il avoue ses tyrannies, il désire seulement qu'on lui en épargne l'aveu public, et qu'on le laisse se retirer en paix. Il se soumet d'avance à ce que décideront les tribunaux par rapport aux restitutions; il rendra sur ses biens privés tout ce qu'il a, par violence, confisqué aux particuliers. — Restituer tout est impossible, répondirent les orateurs du peuple adoucis par ces aveux; qu'il rende seulement ce qu'il a extorqué depuis le jour où il jura, en 1835, la charte serbe. Depuis ce jour seulement nous avons des droits, et ce qu'on nous a enlevé nous est légitimement dû. Quant aux crimes antérieurs de Miloch, nous remettons à Dieu le soin de notre vengeance. » Reconnaissant la modération de ces demandes, Voutchitj les appuya contre ses collègues; il fit remarquer aux sénateurs qu'étant seulement les représentants de la nation, ils ne pouvaient pas, sans le consentement de la nation même, délivrer le tyran de ses dettes, qu'il fallait en dresser un relevé exact et le présenter à la diète, seule compétente en ce qui concerne les aliénations de biens privés et publics. Le soviet céda sur tous ces points, et il fut convenu que Miloch rendrait ses comptes depuis 1835.

Pendant cette longue séance, le frère du prince, Ephrem, président du sénat, caché derrière les siéges de ses collègues et appuyé au tronc d'un acacia, avait feint d'abord une dédaigneuse indif-

férence. Jouant avec son chapelet turc, il se tournait en souriant vers un Français qui se trouvait près de lui, chaque fois que les orateurs populaires commettaient quelque gaucherie. Mais, quand il vit le sénat entraîné et l'assemblée nationale s'ériger décidément en jury, il commença à trembler de tous ses membres et sembla près de défaillir; il fallut que ses momkes le transportassent sur son cheval pour le ramener en ville.

Le consul russe Vachtchenko apprit avec une surprise mêlée d'effroi les conclusions de la diète. Qu'allait dire l'empereur son maître, quand il connaîtrait les désordres qui se passaient dans un pays protégé par ses aigles? Il se hâta d'appeler Voutchitj, lui reprocha les excès barbares qu'il autorisait par sa présence, lui rappela les égards que les nations civilisées vouent à leurs princes, et le pressa d'user de son influence pour obtenir une rétractation de la skoupchtina. Le généralissime était arrivé chez le consul escorté de toute une cour de brillants capitaines : d'un signe de tête, il pouvait chasser du pays et Vachtchenko et la dynastie qu'il défendait, mais alors le temps des haïdouks serait revenu; il aurait fallu s'enfuir dans les montagnes, dormir au bois, la main sur la carabine, près d'un cheval toujours sellé. Voutchitj aimait trop sa patrie pour céder en un tel moment à ses passions; il se montra donc prêt à faire ce que désirait Vachtchenko.

Aussitôt on invita la princesse Loubitsa à venir chez le consul russe pour s'entendre avec Voutchitj sur les moyens d'effectuer l'évasion de son mari. La princesse, feignant d'être affaissée sous l'excès de sa douleur, se fit porter chez le consul, et à peine eut-elle aperçu Voutchitj qu'elle accabla d'injures cet ancien ennemi de sa famille. Déjà le général cédait comme un enfant au premier mouvement de sa colère, quand, voyant la princesse fondre en larmes, il jura de faire évader Miloch. En effet, déterminé par ses instances, le sénat se rendit, dès le lendemain matin, près du prince captif pour lui annoncer que, conformément aux désirs de Voutchitj et du consul russe, on voulait bien le laisser partir sans exiger de lui aucune restitution. Pendant ce temps, toute la diète, réunie autour de la cathédrale, après avoir entendu la messe de l'aurore, écoutait un pathétique discours du métropolite, qui exhortait l'assemblée au pardon et la suppliait de se contenter de l'abdication du prince en faveur de son fils aîné Milane. Longtemps les kmètes ne répondirent que par des refus obstinés : furieux de voir le tyran leur échapper sans avoir rien restitué à tant de malheureux plongés dans la misère, les députés exigeaient qu'au moins la dynastie fût abolie ; mais on leur rappela que le texte du bérat était formel : les empereurs avaient garanti l'ordre de succession. D'ailleurs, l'héritier de Miloch était généralement aimé. Une députa-

tion de la diète avec les évêques, les juges, l'état-major de l'armée et les sénateurs, se rendit donc au konak pour recevoir des mains du prince l'acte de sa démission. A la deuxième heure du jour (dix heures du matin), Miloch descendit vers les députés jusqu'au bas de l'escalier, et leur remit, sous le titre d'*otretchenié* (abdication), l'acte que nous traduisons ici :

« Au sénat, aux différentes autorités, au clergé et à toute la nation serbe, je déclare que, ma santé détruite par les soucis de tant d'années consacrées au gouvernement de mon pays ne me permettant plus de prolonger mes travaux, j'ai résolu de me décharger volontairement de ma dignité de kniaze et des devoirs qui y sont attachés. C'est pourquoi j'abdique aujourd'hui solennellement et pour toujours en faveur de mon fils aîné Milane, mon héritier et successeur au pouvoir, d'après les termes mêmes du hatti-chérif concédé à la nation et du bérat octroyé à ma personne par le très-clément sultan. Le repos et la tranquillité m'étant devenus indispensables après de si pénibles années, je quitte la Serbie à jamais et n'emporte dans mon cœur qu'une seule consolation, celle de laisser ma patrie libre, calme, unie et prospère à l'ombre d'une puissante protection. Ne sachant pas signer, j'ai fait souscrire par mon plus jeune fils Mikhaïl mon nom et prénom, et apposer mon sceau à cet acte, afin de prouver

qu'il émane de mon libre et plein consentement.

« Donné à Belgrad, 1er juin 1839.

« MILOCH OBRENOVITJ,
« Kniaze des Serbes. »

Un second acte, contenant la cession du pouvoir au *nasledník* (successeur) Milane, fut également lu à l'assemblée. Le prince y donnait à son fils toutes ses bénédictions, l'engageait à ne régner qu'avec clémence, à consacrer toute sa vie au bonheur de ses sujets; par là seulement, ajoutait Miloch, il pourrait adoucir les souffrances et les regrets de son vieux père. Ces deux actes furent présentés à la diète, qui en accueillit la lecture par un morne silence; les députés étaient sous la pénible impression de la résistance opposée au vœu populaire. Ils demandèrent seulement que Miloch partît sans délai, et son départ fut fixé au lendemain.

Toute la nuit, le prince fit entendre des lamentations déchirantes. « Ma chère Serbie, ma douce terre natale, je ne te verrai donc plus! Je ne serai plus ton *clément*, ton fils *béni!* » (Le mot *miloch* en serbe a cette double signification.) N'avait-il pas ses raisons pour regretter cette patrie qui l'avait vu passer de l'état de valet de ferme, gagnant trois sous par jour, au rang de prince assez riche pour pouvoir mettre en sûreté, dans la banque de Vienne, un million six cent mille ducats ?

A neuf heures du matin, le sénat et les évêques escortèrent Miloch jusqu'à la Save, où l'attendaient une goëlette armée et deux barques remplies de soldats, chargés de le garder jusqu'à son arrivée en Valachie, pour l'empêcher de fuir en Autriche. Au milieu de la foule épaisse rassemblée sur les quais, Miloch était aisément reconnaissable à sa taille gigantesque, à sa tête énorme et à sa grosse loupe sur la joue gauche. Il marchait d'un pas ferme : mais, sur le point d'entrer dans la goëlette, il s'attendrit de nouveau, pria tous ceux qu'il avait persécutés de lui pardonner ses violences, et s'avoua l'instigateur de la dernière révolte contre une charte qu'il croyait pernicieuse. Puis il jura un éternel amour à sa patrie, et rappela que, malgré ses fautes, il avait néanmoins fait beaucoup pour la régénération de la Serbie. Enfin il embrassa les sénateurs ses ennemis, leur souhaita une vieillesse plus tranquille que la sienne. « Quittons-nous sans haine, dit-il, séparons-nous comme il convient à des hommes, à de vieux compagnons des guerres de la liberté. Au nom de la gloire de notre pays, sacrifions nos mutuelles inimitiés : qu'il n'y ait point de scandales, que le reste de l'Europe ignore ce que fut mon règne ! Ne faites rien écrire dans les journaux contre moi ; que l'oubli me couvre désormais comme si j'étais dans la tombe. Dites que j'ai abdiqué de plein gré, et, puisque je ne peux plus vous nuire, laissez Dieu seul me juger :

je retournerai bientôt à lui. Frères, adieu pour toujours ! Que le ciel soit avec vous ! »

Il y avait de la dignité dans un tel langage. Miloch avait durant vingt ans représenté un peuple, et l'âme la plus vulgaire s'élève dans l'exercice d'une telle mission. Les nations, que Dieu a créées toutes inviolables et saintes, impriment un caractère auguste au front qu'elles couvrent du diadème. C'est ce que sentirent les Serbes, et, quand leur prince monta dans son caïque, ils se précipitèrent pour lui baiser la main. Loubitsa, qui n'avait jamais reçu de son époux que des outrages, poussa des cris perçants en le voyant s'éloigner. Les employés allemands, toujours dévoués au pouvoir, furent cependant les seuls qui osèrent exprimer publiquement leurs regrets. L'un d'eux, Richter, dans une courte brochure publiée sur la Serbie (1), n'a pas craint de dire : « Miloch est digne de vénération pour ses magnifiques qualités. Comme il était plein d'amour ! Quelle prévenance envers les plus pauvres ! Avec quelle reconnaissance il se découvrait devant le salut du dernier de ses sujets ! Il ne succomba que dans une série d'intrigues dont son âme ouverte et franche ne sut point se défendre... » Les voyageurs français n'ont pas moins contribué que les Allemands à égarer l'opinion de l'Europe au sujet des Obrenovitj. Mais,

(1) *Serbiens Zustände*, 1840.

quelque éloge qu'ils aient pu faire du caractère et des intentions de Miloch, il est un fait démontré aujourd'hui jusqu'à l'évidence : c'est que le prince serbe n'est pas tombé devant de lâches intrigues, mais devant la colère d'une nation appauvrie par ses rapines et révoltée de ses excès.

Depuis son abdication, Miloch a fait pour ressaisir le pouvoir plusieurs tentatives qui ont toutes échoué; ses cabales n'ont abouti qu'à empoisonner les jours de ses deux fils, Milane et Mikhaïl, et à rendre impossible la franche réconciliation des Serbes avec sa postérité. Les règnes si courts des deux jeunes princes ont d'ailleurs été remplis de tant d'intrigues étrangères, qu'ils appartiennent moins à l'histoire de la Serbie qu'à celle de l'Orient même, considéré dans ses rapports avec la diplomatie européenne. Ces règnes forment, pour ainsi dire, un drame à part qui n'est rien moins que terminé. En 1842, le peuple serbe a chassé les derniers restes de la famille Obrenovitj. Un fils de Tserni-George gouverne aujourd'hui la principauté. Toutefois, les Obrenovitj ne se tiennent pas pour battus, et peut-être ont-ils quelque raison de ne pas désespérer encore. En effet si, au commencement de 1843, le cabinet britannique, reniant la dynastie déchue, qu'il voit soutenue par la Russie, a pu entraîner notre diplomatie dans sa politique nouvelle; si notre consul-général, M. Ko-

drika, poussé en avant par l'Angleterre comme une sentinelle perdue, a, le premier de tous les consuls, reconnu la légitimité du prince Alexandre Georgevitj, cette vague démonstration, que n'appuiera sans doute aucune mesure ultérieure, sera d'un bien faible poids dans les conseils de l'Europe; et l'Autriche et la Russie n'en demanderont pas avec moins d'instances l'éloignement volontaire ou forcé du *fils de l'émancipateur*. Il faut donc attendre encore, avant de juger dans son ensemble une crise politique dont le dénouement intéresse non-seulement les Serbes, mais l'Orient tout entier.

IV.

Trois partis s'agitent dans la principauté serbe : il y a le parti national, composé d'hospodars à mœurs orientales, qui, appuyés sur la population des montagnes, conservent un culte pieux pour les antiques souvenirs et la vie de tribu. Il y a le parti allemand, que les relations commerciales de la Serbie avec l'Autriche ont formé dans les contrées qui bordent le Danube et la Save. Ce parti combat au nom de la civilisation

européenne la tendance orientale de la nation. Enfin, il y a le parti *mixte*, composé des employés qui ne croient qu'à leur solde, soutenu par les cours protectrices, qui ne croient qu'à elles-mêmes, et la diplomatie européenne, qui approuve tout aveuglément. Cette dernière fraction politique n'a aucune chance de vitalité dans le pays, elle ne pourrait se maintenir au pouvoir qu'en se reniant elle-même pour s'appuyer sur l'un ou l'autre des deux partis vraiment sérieux de la Serbie. La question reste ainsi entre ceux qui appellent l'organisation allemande, et ceux qui soutiennent et veulent régulariser les institutions orientáles.

Il est clair, pour qui a étudié la race slave, que les institutions germaniques répugnent profondément à son génie; à plus forte raison, cette race ne pourrait-elle accepter des institutions autrichiennes. Ce sont cependant les formes gouvernementales de l'Autriche que le parti allemand voudrait acclimater en Serbie; par cette prétention même il est jugé.

Reste le parti des hospodars, le seul qui ait vraiment les sympathies de la nation. Ce parti, hostile à la monarchie absolue, appelle cependant de tous ses vœux un gouvernement fort et régulier; seulement, il désire que le pouvoir s'appuie, non sur des protecteurs étrangers, mais sur les antiques institutions du pays. Ces institutions ont, comme les mœurs mêmes du peuple,

un grand caractère de noblesse et de simplicité. Chaque village est régi par ses kmètes, ou anciens, qui, réunis en conseil, choisissent les knèzes, divisés en trois ordres : 1° les knèzes des bourgades (*ceoski-knezovi*), qui remplacent nos maires et nos juges de paix; 2° les knèzes des districts, dont l'autorité, plus étendue, fut souvent héréditaire au temps des Turcs; 3° les knèzes des nahias, dont chacun est élu par toutes les communes du département et siége en leur nom auprès de l'*ispravnik*, lieutenant du prince, afin de contrôler ses actes. De son côté, l'*ispravnik*, à l'aide de ses *kapetani*, distribués dans les différentes knéjines de son ressort, contrôle les actes du peuple ou des pères de famille, et s'attache à concilier les plans et les intérêts généraux de l'état avec ceux des communes et des nahias. Chaque localité administre elle-même ses biens; chaque confrérie ou commune possède le sol de son territoire et peut affermer ou laisser en pacage ses terres, dont les revenus se versent à la caisse communale pour être employés aux travaux publics ou au soulagement des pauvres. La répartition des impôts devant toujours être discutée par les kmètes, le riche ne peut échapper aux charges publiques, comme il arrive trop souvent dans les états dont les revenus sont perçus d'après les données si incomplètes du cadastre. En Serbie, nul ne peut cacher sa fortune réelle, toujours connue des voisins; l'impôt n'écrase

pas le pauvre à l'avantage du riche, et souvent même les lois de la solidarité orientale obligent le grand propriétaire à payer pour ses voisins ou parents ruinés.

Tel est le système pour lequel le parti national de la Serbie combat depuis trente ans contre la mauvaise volonté des princes. Les hospodars, qui, au temps de Tserni-George, n'avaient pensé qu'à se liguer entre eux pour former une faction aristocratique, sont entrés depuis très-longtemps dans une voie plus libérale. Éclairés sur les tendances de leur pays, ces hospodars, que les journaux d'Allemagne, fidèlement copiés par les journaux de France, appellent si ridiculement les *boyards* serbes, sont en réalité les plus sincères amis du peuple, les pères des tribus qui les ont choisis comme leurs représentants; c'est à ce seul titre qu'ils conservent de l'influence.

Les Obrenovitj voulurent neutraliser au profit de leur despotisme ces institutions des ancêtres; ils avaient établi une administration centrale, ou plutôt une servile bureaucratie, dans un pays où chaque village aspire à se gouverner lui-même, et, les nationaux ne sachant pas lire, ils avaient dû confier l'administration à des étrangers, la plupart pleins de mépris pour le culte et les usages du pays. La charte des empereurs, malgré ses restrictions tyranniques, eut au moins pour résultat d'abaisser cette naissante aristocratie d'hommes de plume devant les knèzes, qui

sont les vrais représentants du pays. Chacun des dix-sept membres du corps législatif ne pouvant être choisi, d'après la nouvelle charte, que dans les rangs des knèzes et par leur concours, ils se retrouvèrent ainsi associés au pouvoir souverain, le kniaze ne fut plus que le président des knèzes. Les journaux d'Occident ont donc prétendu à tort que les deux cours auxquelles est due cette charte imposèrent les formes constitutionnelles à un peuple encore trop ignorant pour les comprendre. Cette constitution est loin sans doute de satisfaire aux légitimes exigences des Serbes, mais on y chercherait vainement des analogies avec la charte française; on ne lui trouve de terme de comparaison que dans le système administratif des anciens Grecs, dont l'Orient conserve encore la précieuse tradition. L'Europe devrait s'apercevoir enfin que les peuples greco-slaves aspirent surtout à des institutions démocratiques; seulement ils comprennent la liberté autrement et plus profondément peut-être que les Occidentaux. La seule force des baïonnettes pourrait imposer à des peuples, animés encore de l'esprit de tribu, cette centralisation, ce despotisme de la majorité, qui caractérisent la démocratie française.

Parmi les innovations européennes introduites par Miloch pour soutenir son despotisme, il faut signaler l'installation d'une police princière dans les communes rurales, qui avaient eu jusqu'alors

la surveillance exclusive et la responsabilité des actes de leurs habitants. Foulant aux pieds ces traditions de solidarité orientale, Miloch établit, et ses successeurs ont laissé subsister, des bureaux d'enquête placés dans chaque nahia sous la direction immédiate du *natchalnik* (gouverneur militaire), et chargés de surveiller la conduite des citoyens. Ces chefs de police et ces gouverneurs ont pour conseillers des secrétaires instruits en Europe dans l'art d'opprimer au nom de la loi. Ce sont ces serviles agents qui prétendent civiliser les Serbes, et qui, étonnés de soulever la défiance des populations, écrivent aux journaux d'Europe pour décrier le pays où ils ont reçu l'hospitalité. A les en croire, les dix-sept paysans qu'on appelle sénateurs devraient être envoyés comme écoliers en Allemagne, pour y étudier l'administration. Heureusement ces simples vieillards ont sous leurs yeux l'exemple des ridicules effets d'une importation prématurée des lois occidentales en Serbie : Davidovitj avait fait rédiger le code serbe en le modelant sur le code Napoléon. Après douze années de constants efforts, les traducteurs avaient terminé leur tâche, et le nouveau code put être enfin communiqué au sénat et à la diète. Ces pieux enfants de la nature furent indignés des articles relatifs aux cultes, au mariage, à la dot des femmes, à l'organisation des familles; ils s'effrayèrent des germes d'aristocratie cachés dans les titres et les attributions dé-

volus à la propriété, et ils n'en crurent pas leurs oreilles lorsqu'ils entendirent mentionner, parmi les obligations imposées aux possesseurs de maisons, celle des servitudes.—Quoi ! s'écrièrent ces naïfs vieillards, même à Paris, chez la nation la plus libre du monde, encore tant de servitude ! — Beaucoup de travail avait été fait en vain; il demeura prouvé que le code français resterait longtemps encore incompréhensible aux Serbes. En effet, la politique, science purement expérimentale, doit toujours procéder des éléments simples aux éléments complexes; la France, quand elle s'élança du chaos féodal, n'arriva pas du premier bond à la centralisation monarchique; elle dut traverser lentement la période des grands vassaux et des grandes communes, dont chacune était comme une république à part dans l'état. Les tribus serbes actuelles aspirent au même genre de liberté que nos pères du treizième siècle. Il faut savoir concilier l'établissement d'un pouvoir unitaire avec leur légitime besoin d'une large existence municipale. Bien des germes d'une organisation factice ont déjà été implantés dans ce pays; il faut qu'il sache s'en délivrer, ou qu'il craigne pour sa vie propre. Si la Serbie ne peut, à l'exemple de la Grèce, secouer l'influence occidentale, la sève de sa nationalité se retirera dans les montagnes, en Hertsegovine et au Monténégro. Déjà ce dernier pays se trouve dans une voie de développement bien plus normal, bien plus réel-

lement *serbe*, que la principauté danubienne.

L'organisation militaire de la Serbie ne présente pas moins d'anomalies que son état civil. En se contentant d'exercer la jeunesse dans les villages, sans l'arracher de ses foyers en temps de paix, ce peuple fournirait aisément soixante mille hommes bien disciplinés; mais il s'obstine à créer, au moyen de la conscription, une armée permanente à l'européenne, une garde du prince, au lieu d'une garde nationale, et le gouvernement n'a pu jusqu'ici obtenir plus de trois mille hommes de troupes régulières. Les soldats font l'exercice à la russe, portent l'uniforme vert à parements rouges, et reçoivent 5 francs de gratification par mois. Quelque restreinte que soit cette conscription, et quoique le temps de service n'excède pas six années, le gouvernement n'ose lever lui-même les recrues; il se décharge de cette tâche sur les knèzes : chaque knéjine, suivant les usages orientaux, choisit elle-même ses conscrits, ou leur achète à volonté des remplaçants. Une autre mesure non moins conforme au génie oriental est l'élection des officiers par les soldats, qui, rassemblés périodiquement, présentent leurs candidats à la ratification de l'état-major. Parmi les troupes d'élite, il faut signaler la cavalerie, qui, montée sur ses petits chevaux slaves, manœuvre admirablement. Quant à l'artillerie, elle ne se compose que d'une trentaine de pièces mal servies. Les soldats employés comme musiciens reçoivent leur congé au bout de trois

ans, et, en quittant le drapeau, em portent lur instrument, afin de répandre dans les campagnes le goût de la musique européenne. Dans le cas d'une levée en masse des citoyens, chaque knèze marche à la tête des gens de son district, et les grades civils deviennent des grades militaires. Cette levée de la masse a lieu spontanément chaque fois que la patrie est en danger; mais, dans aucun cas, elle ne pourrait être destinée à soutenir le sultan. Le seul et dernier signe de dépendance qui rattache, depuis 1833, les Serbes à la Porte, est le tribut annuel de 1,300,000 piastres, formant à peu près le quart du budget total de la principauté.

Le commerce entre ce pays et la Turquie est entièrement libre; les Serbes n'ont pas un centime à payer pour écouler leurs produits dans l'empire, tandis qu'au contraire les objets importés de Turquie chez eux payent un droit à la frontière, comme les marchandises européennes. Aussi la douane seule de Belgrad, affermée par le sultan au gouvernement serbe, rapporte-t-elle plus d'un demi-million de francs par année; ses tarifs, décrétés par le premier oukase de Miloch, du 20 décembre 1833, établissent que le bois envoyé de Serbie à *Césaria* (Vienne) doit payer 20 paras par toise, que les produits d'Europe destinés à la Romélie payent par chaque *teskéré* (bolette et plombage) 10 paras, et autant pour l'emmagasinage, droit élevé à deux piastres pour les marchandises qui vont directement et sans plus rien payer jus-

qu'à Constantinople. Ces dispositions si favorables au développement du commerce indigène, se complètent par la défense faite à tout étranger d'acquérir en son nom des biens immeubles dans le pays avant d'avoir reçu l'*indigénat*. Des consuls serbes sont déjà accrédités à Boukarest, à Constantinople, à Vienne et dans d'autres villes allemandes, pour y veiller aux intérêts commerciaux de leur pays.

Quant aux agents diplomatiques des quatre grandes puissances, anglaise, russe, française et autrichienne en Serbie, ils se tiennent tous, excepté le consul moscovite, tellement en dehors du mouvement social des Serbes, que la plupart gèrent de la ville hongroise de Zemlin leur consulat de Serbie. C'est ainsi qu'on abandonne aux sourdes intrigues de ses ennemis une population généreuse et intelligente. Heureusement pour la Serbie, l'égoïste indifférence des grands états ne l'a pas encore ruinée sans retour. Sa position internationale est forte; l'Autriche, qui fera tout au monde pour empêcher la Russie de s'incorporer ce pays, n'oserait de son côté y toucher elle-même par crainte de la Russie. On peut dire que la plus sûre garantie de l'indépendance des Serbes se trouve dans la jalousie mutuelle des empires autrichien et russe. La nature a d'ailleurs assuré aux Autrichiens, maîtres de la Hongrie, une action puissante sur tous les pays traversés par le Danube, où leurs bateaux à vapeur versent sans

cesse l'excédant de leurs fabriques. Aussi longtemps qu'un tel débouché leur sera garanti, ils ne convoiteront que médiocrement la Serbie. Il faut, disent les diplomates autrichiens, qu'un peuple aussi turbulent que les Serbes reste démembré : nous en avons déjà la moitié sous nos lois; si le reste nous arrivait, tous réunis nous donneraient trop à faire; sous un même sceptre, ils s'émanciperaient, ils deviendraient forts et menaçants. Laissons-les donc se diviser de plus en plus comme les Polonais; soutenons chez eux les prétendants; que Mikhaïl ou Alexandre règnent, comme Poniatowski régnait à Varsovie, en attendant le dernier partage. *Divide et impera.*

S'il y a en Europe une puissance à qui ces partages de peuples soient odieux, elle peut agir; la Serbie est encore un champ ouvert à tous; quiconque voudra y conquérir de l'influence n'a qu'à s'assurer par des services réels l'amitié des chefs les plus populaires. Si le cabinet français craint d'agir publiquement, pourquoi n'essayerait-il pas au moins de provoquer par la presse les sympathies de l'Europe pour cinq millions d'hommes qui ne méritent pas sans doute un moindre intérêt que la petite peuplade des Maronites? Au cas d'une rupture de la paix en Orient, les Serbes joueraient, après les Grecs, le rôle le plus important dans le grand drame du Bosphore. En intéressant l'opinion européenne au sort de ce peuple, notre cabinet se préparerait une intervention aisée pour le

jour où l'Angleterre et la Russie voudront enfin se partager ce vieux monde oriental qu'elles couvent depuis si longtemps. Il est vrai que, pour intervenir avec autorité, il faut connaître la cause qu'on veut défendre, et la France, préoccupée d'autres soins, a trouvé commode jusqu'à ce jour d'adopter sans discussion, dans tous les débats greco-slaves, l'opinion de l'Angleterre! Par suite de leurs instructions, nos consuls en Serbie ont dû constamment soutenir le parti anti-national, ce qui les a nécessairement placés en état d'hostilité vis-à-vis des indigènes. Ces diplomates auraient un plus beau rôle à jouer, ils pourraient reprendre, en la modifiant, l'œuvre de Davidovitj, et enlever à l'agent du tsar la dictature civile qu'il prétend exercer en Serbie. Mais pour se faire les organes du peuple serbe vis-à-vis de l'Orient et de l'Europe, pour protester contre les envahissements russes dans un pays auquel des traités solennels reconnaissent le droit de se régir librement, il faudrait que nos agents connussent la langue des indigènes, qu'ils eussent pénétré par leurs études et une longue expérience dans ce qu'on pourrait appeler le *mystère organique* de ces peuples : à cette condition seulement ils pourraient s'aventurer dans le dédale politique du monde greco-slave, sans craindre d'en heurter les tendances, sûrs au contraire d'obtenir des populations un concours efficace.

Pour n'avoir point agi ainsi, on a laissé les di-

plomates russes, autrichiens et anglais, plonger la Serbie dans un triste chaos. Grâce à notre ignorance, ces agents ont pu entraîner dans une voie de faiblesse et de ruine une nation qui marchait rapidement à sa régénération. Ainsi nous laissons briser peu à peu en Orient tout ce qui se relève, tout ce qui pourrait contribuer à sauver l'Europe des envahissements de la Russie, en opposant une digue à ses interventions multipliées. La Russie ne reculera en effet que devant des intérêts indigènes fortement organisés, et elle se réjouit de voir l'Occident ne songer qu'à l'exploitation commerciale de ces peuples dont elle devient peu à peu la seule protectrice politique.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

État actuel, mœurs privées et politiques des peuples de la Péninsule greco-slave.

LIVRE Ier.

LES MONTÉNÉGRINS.

LIVRE II.

LA PRINCIPAUTÉ DE SERBIE. — Histoire de Miloch.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

LES

SLAVES DE TURQUIE.

— CORBEIL, IMPRIMERIE DE CRÉTÉ. —

LES SLAVES
DE TURQUIE

SERBES, MONTÉNÉGRINS, BOSNIAQUES,

ALBANAIS ET BULGARES.

LEURS RESSOURCES, LEURS TENDANCES

ET LEURS PROGRÈS POLITIQUES,

PAR M. CYPRIEN ROBERT.

II.

PARIS,

L. PASSARD,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
9, rue des Grands-Augustins.

JULES LABITTE,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
3, quai Voltaire.

1844.

LES

SLAVES D'ORIENT.

LIVRE TROISIÈME.

LES BOSNIAQUES.

I.

Entre les montagnes de la Grèce et la principauté autonome de Serbie, s'étendent des provinces slaves qui reconnaissent encore, du moins en apparence, la domination directe du sultan. Généralement désignées sous le nom collectif de *Bosnie*, ces provinces sont au nombre de trois : la Bosnie proprement dite, l'Hertsegovine, et la Croatie turque. La population, très-faible en proportion de l'étendue du pays, ne dépasse pas douze cent mille âmes, ce qui donne à peine trois

cents habitants par lieue carrée ; mais elle se compose presque entièrement de pâtres indomptables, maîtres des gorges les plus inaccessibles de l'empire turc. Serbes de langue et de mœurs, les Bosniaques se distinguèrent cependant toujours de leurs compatriotes danubiens par un caractère plus rude; ils prétendent aussi l'emporter sur les autres Serbes par la noblesse et la pureté de l'origine. Connus dans l'histoire bysantine sous le nom de *Botsinaki*, comme les Serbes du Danube sous le nom de *Trivalles*, ils croient avoir précédé tous les autres Slaves dans l'empire d'Orient; ils parlent même de nombreux mariages contractés entre leurs ancêtres et les familles princières des tribus gothiques, auxquelles ils donnèrent des rois, tels qu'Ostrivoï et Svevlad, lorsque, du cinquième au septième siècle, la nation des Goths parcourait l'Europe. Un amour excessif des libertés locales ne tarda pas à nuire à l'indépendance extérieure des Bosniaques ; ils se divisèrent d'eux-mêmes en plusieurs états souverains, comme le banat de Dalmatie et le royaume de Rama ou de la haute Bosnie. Les Maghiars profitèrent de ces divisions et s'emparèrent du pays, qui ne fut plus régi que par un roi vassal du souverain de la Hongrie. A la fin du quatorzième siècle, ce petit roi parvint à s'émanciper complétement, mais ses anciens protecteurs lui opposèrent aussitôt un concurrent qui le força d'appeler à son secours les Turcs de la Thrace, et le protectorat maghiar dut se retirer

devant le protectorat ottoman, qui depuis lors domine la Bosnie.

La série d'événements ou plutôt d'intrigues qui avaient réduit les Bosniaques à réclamer l'intervention musulmane ne fait point honneur à la chrétienté latine. Les menées incessantes des cardinaux et des évêques d'Allemagne dans ces régions avaient fini par rendre la masse du peuple indifférente à la religion qu'il voyait si indignement exploitée par un ramas d'ambitieux. L'hérésie des *bogomiles* (élus de Dieu), gnostiques qui niaient la trinité, la hiérarchie ecclésiastique et la divinité du Christ, avait déjà fortement ébranlé la foi orthodoxe en Bosnie et en Albanie. Ces bogomiles, précurseurs des réformés, appelés par les Grecs *kathareni* ou chrétiens purs, et par les chroniques latines *patareni* (mot qui n'offre aucun sens), ne contribuèrent pas moins que le schisme grec à provoquer l'intolérance des évêques allemands et à faciliter les conquêtes de l'islamisme en Bosnie. Rome et le saint empire germanique n'avaient attaché à leur cause toutes les grandes familles du pays qu'en leur accordant pour prix de leur conversion des droits féodaux sur les paysans schismatiques : ces familles, instruites à voir dans la religion un moyen de domination temporelle, passèrent du pape à Mahomet, et conservèrent ainsi tous leurs droits seigneuriaux sur les paysans qui ne voulurent pas les imiter. Quant aux marchands,

habitants des villes, la plupart kathaténiens, ils ne se firent aucun scrupule d'imiter l'apostasie des nobles catholiques. Dès lors il y eut en Bosnie une majorité musulmane qui, nécessairement hostile à l'Europe, n'inspira aucune défiance aux sultans et obtint aisément de la Porte la confirmation de tous ses priviléges.

Les missionnaires latins assurent dans leurs rapports que les musulmans bosniaques, tout comme ceux d'Albanie, tiennent fort peu au Koran, et qu'il serait facile de leur rendre la foi chrétienne. Cette assertion semble contredite par le fanatisme avec lequel les Bosniaques défendent de toute attaque leur religion actuelle; seulement l'islamisne, tel que le pratiquent les Bosniaques, se rapproche beaucoup plus du culte chrétien que l'islamisme des Turcs, et l'on a pu naturellement regarder la conversion des premiers comme moins difficile que celle des Osmanlis. Ainsi chaque famille a conservé pour patron le saint adopté par ses aïeux chrétiens; on chôme la Saint-Pierre, la Saint-Élie, la Saint-George; un père musulman, dont l'enfant est malade, fait dire pour lui des messes au monastère voisin; un jeune beg mène en secret les popes prier sur le tombeau de son père. Les Bosniaques n'ont point adopté, comme les autres musulmans, la polygamie, et ils vont, dans quelques districts, jusqu'à laisser leurs femmes sortir, comme les chrétiennes, sans voile, ou du

moins avec une partie du visage découverte. Il faut même reconnaître que ces musulmans ont en général pour leurs femmes plus d'égards que les Serbes chrétiens. Ce respect pour le sexe faible a donné chez eux, à la famille, des bases bien plus fortes que chez les Turcs. Malheureusement, dans un pays où le bas peuple, réduit à l'état de raïa, ne peut contre-balancer le pouvoir des nobles, les vertus domestiques des Bosniaques n'ont servi qu'à consolider le funeste élément aristocratique, importé chez eux par les Germains du moyen âge. Toutefois l'esprit de l'Orient a modifié profondément ces germes de féodalité.

Les mêmes liens qui unissaient dans les temps antérieurs la Bosnie au royaume de Hongrie, la rattachent actuellement à l'empire du sultan, dont elle est l'alliée plutôt que la sujette. Les Bosniaques s'administrent eux-mêmes, désignent à la Porte les pachas qu'ils veulent avoir, et qui toujours sont indigènes. Il faut en excepter le visir, seul magistrat d'origine ottomane dans le pays : aussi son autorité est-elle sans cesse contestée, et il vit comme bloqué dans sa citadelle de Travnik, le séjour de la capitale lui étant interdit par la constitution, qu'il ne s'enhardit à violer qu'en cas de guerre civile. Comme vicaire du sultan, il a le gouvernement militaire de la province, mais sous le contrôle de deux hauts dignitaires indigènes. L'un est le grand cadi ou mollah, chef des oulémas bosniaques et des cadis des districts,

auquel tout raïa peut en appeler des arrêts des juges subalternes; l'autre est le grand voïevode qui, élu par tous les capitaines, porte le titre d'*alaï-beg*, a le commandement suprême de l'armée nationale, et dirige l'exécution des sentences de tous les tribunaux bosniaques.

La capitale du pays, Saraïevo, forme, depuis plusieurs générations, une espèce de république qui a son patriciat, où sont admis, selon la coutume orientale, tous les riches marchands et même les artisans, quand ils possèdent la somme d'argent requise par l'usage. Cette organisation se retrouve, avec de moindres proportions, dans toutes les autres cités de la Bosnie. Malheureusement, au-dessus de ces patriciats des villes s'est élevée une noblesse militaire, formée de tous les begs et capitaines des châteaux de la campagne. Ces *kapetani*, dont Pertuisier, l'envoyé de Napoléon, fixait le nombre à quarante-huit, avaient reçu héréditairement de leurs aïeux les petits forts dont ils se regardaient naguère encore comme les propriétaires absolus, forçant le raïa à toute sorte de corvées, et se faisant souvent entre eux de petites guerres en dépit du visir. Toutefois ils n'ont jamais eu un grand pouvoir dans les *varochi* (villes proprement dites), où, pour nommer ses magistrats, le peuple musulman et les patriciens se rassemblent en diétines, assemblées populaires dont les Bosniaques chrétiens sont seuls exclus. Entre les *kapetani*, au-

jourd'hui remplacés par des *aïans*, et les différents conseils municipaux qui gouvernent les villes, il y avait autrefois une classe intermédiaire, celle des *spahis*, espèce de chevaliers possédant des *spahiliks* ou fiefs, à la condition de marcher en armes chaque fois que l'empire était menacé. Un grand nombre de begs serbes avaient déjà obtenu, sous Achmet Ier, de pareils fiefs; héréditaires à l'orientale, c'est-à-dire sans droit d'aînesse, ces *spahiliks* passaient comme propriété commune et indivisible à tous les fils du possesseur défunt, obligés d'aller ensemble défendre la patrie sous la direction de celui d'entre eux qu'ils avaient eux-mêmes choisi comme leur aîné en sagesse et en vertu. Cette chevalerie bosniaque ne forme plus aujourd'hui un pouvoir dans l'état; mais elle tend toujours à reprendre son ancienne influence.

On remarque les plus grands rapports entre l'ancienne organisation des spahis et la féodalité hongroise : c'est de part et d'autre, pour les possesseurs de fiefs, l'exemption d'impôts, l'obligation du service militaire, le devoir pour l'héritier qui entre en possession de payer une certaine somme au trésor public, enfin le droit d'exiger du paysan la dîme, et les *robotes* ou corvées pour battre le blé des dîmes, pour transporter à la ville le foin, le maïs, l'avoine, le vin. Mais il y a entre ces deux systèmes une différence qui est tout à l'avantage de la féodalité orientale. En

Bosnie, le seigneur n'avait point, comme en Hongrie, de château ni d'intendant sur son fief. Il habitait les villes, et n'envoyait son intendant qu'une fois l'an chez ses vassaux, pour surveiller la livraison des dîmes et de la *glavnitsa*, capitation de quelques paras pour chaque *ame* ou couple marié. Tout le reste de l'année, les raïas, ne vivant qu'entre eux, jouissaient d'une complète liberté personnelle. Loin d'être lié à la glèbe, comme le serf des pays germaniques, le paysan serbe mécontent de son spahi pouvait en chercher un autre, il pouvait vendre ses terres et émigrer avec tout ce qu'il possédait, pour aller tenter la fortune dans un district éloigné. En un mot, les paysans d'un spahilik étaient les véritables propriétaires de leurs champs, et ne devaient que des impôts réglés au spahi comme à l'état. Aussi, dans beaucoup de villages, le spahi avait-il réussi à se rendre très-populaire. Fortement intéressé à la prospérité de l'agriculture d'où dépendait l'abondance de ses dîmes, il s'opposait énergiquement aux razzias des pachas; il regardait l'oppression de ses raïas comme faisant rejaillir sur lui-même une honteuse accusation de faiblesse; il était leur avocat, leur défenseur naturel contre les agents fiscaux, qui, ne faisant que passer dans le pays, n'étaient pas directement intéressés, comme lui, à en maintenir la prospérité. En outre, toute juridiction était enlevée au spahi sur les gens de son fief, qui nommaient

leurs propres juges, en se réservant le droit d'en appeler au cadi. Le raïa était donc presque aussi libre qu'un fermier qui possèderait des terres en commun avec un habitant de la ville et devrait lui porter en nature sa part des moissons de l'année.

Les spahis, réunis dans leurs palankes, passaient leur vie tantôt à s'exercer au métier des armes, tantôt à disserter dans les cafés sur les affaires publiques. Divisés en clubs nombreux, ces républicains suivaient avec une vigilance infatigable la marche de l'administration dans leur province, et, au moindre abus des agents du visir, leur susceptibilité nationale éveillée demandait à grands cris une réparation éclatante. Le raïa était sûr alors qu'en temps de paix le haratch et les impôts qu'il payait à la Porte ne seraient jamais augmentés d'un para. Les fiers spahis auraient vu dans cet acte une violation de leurs priviléges. D'un autre côté, les pachas et les agents de la Porte, jaloux de faire sentir leur autorité, ne permettaient aux spahis aucun envahissement sur les droits laissés aux raïas. Il y avait ainsi sur la tête des vaincus deux pouvoirs qui se contrôlaient sans cesse et s'interdisaient mutuellement les abus; ces pouvoirs rivaux établissaient une sorte d'équilibre en faveur du raïa, qui pouvait jouir d'une certaine prospérité. Aussi les raïas serbes se plaignaient si peu, que leurs frères de la Dalmatie et de la Croatie autrichienne, au dix-septième siècle, ont souvent émigré en grand nombre vers la Bosnie, trouvant

le joug des spahis infidèles plus doux que celui des seigneurs chrétiens.

L'accord tacite qui régnait alors entre les Bosniaques des deux religions pour se défendre mutuellement de l'oppression ottomane ne pouvait plaire au sultan ; aussi le divan impérial s'attacha-t-il bientôt à ruiner le système des spahiliks, méconnaissant la haute sagesse d'une institution qui seule pouvait faire accepter sans violence aux vaincus les résultats de la conquête. Dans son ambition jalouse, la Porte voulut réduire ses alliés à l'état de sujets ; elle excita d'une part le fanatisme, si prompt à s'enflammer, des Bosniaques chrétiens contre leurs spahis, de l'autre elle jeta un appât à la cupidité des chefs musulmans, dont elle transforma les spahiliks en *tchiftliks*, sous prétexte de récompenser leur dévouement à la cause de l'islamisme. Les *tchiftliks* étaient des fermes dont le seigneur devenait le propriétaire absolu, comme dans la primitive féodalité. Le maître d'un *tchiftlik* avait droit non-seulement aux dîmes, mais encore à la terre, et pouvait à son gré en chasser les habitants ou les pressurer arbitrairement. Partout où cet infernal système fut appliqué, il excita l'horreur des raïas et le dépit des spahis qui n'obtenaient pas de *tchiftliks ;* il en résulta des luttes violentes, et une irritation extrême régna dès lors parmi les possesseurs de fiefs, qui furent entraînés à ériger de leur propre autorité toutes leurs terres en *tchiftliks.*

Les *tchiftliks* privés étaient en effet le seul moyen infaillible de neutraliser l'influence des *tchiftliks* impériaux. Les raïas, foulés aux pieds, n'eurent plus d'autre propriété que celle de leur corps : tout spahi qui passait près de leurs cabanes se faisait héberger et nourrir par eux ; il pouvait employer leurs chevaux pour un jour de marche sans être obligé de les payer, il pouvait même accabler de coups le raïa, qui n'osait répondre, car, tous les musulmans étant sacrés, il y avait peine de mort pour le ghiaour qui aurait frappé l'un d'eux.

Cet état est encore actuellement celui des raïas de la Bosnie. Quoique les pachas aient fait, depuis trente ans, les plus grands efforts pour détruire l'organisation des spahiliks, et qu'ils y aient à peu près réussi, le sort du raïa n'en est pas allégé. Les spahis, opprimés par le Turc, se vengent brutalement sur le chrétien, qui est réduit à appeler l'Osmanli un bon maître et à l'invoquer contre ces Serbes renégats. De là le proverbe slave : *Ne' ma Tourtchina bez potourtcheniakà,* il n'y a pas de Turc (c'est-à-dire de tyran) où ne se trouve pas de chrétien *turquisé.* Ce sont en effet les descendants des renégats qui exigent avec le plus de rigueur l'accomplissement de toutes les prescriptions vexatoires que l'islamisme fait peser sur les raïas. Ces malheureux ne peuvent avoir d'élégantes demeures, ni de riches habits, ni de belles moustaches, ornement dont

le Serbe est si fier. S'ils rencontrent un musulman en voyage, ils doivent descendre de cheval et lui céder le haut de la route, quand même il leur faudrait, pour cela, s'enfoncer jusqu'aux genoux dans la fange. Rarement le spahi est assez bon pour crier au raïa : *Iachi, more!* reste à cheval, pauvre diable! Le cri menaçant de *s'iachi,* descends de ta monture, est bien plus souvent proféré. Faute de pouvoir les leur arracher, on a laissé à ces paysans leurs armes, et même leurs carabines, mais ils sont tenus de les cacher, en signe de respect, sous leur manteau, au passage d'un musulman. Quand par hasard ils ont affaire aux employés de l'État, ils ne peuvent paraître devant eux qu'à genoux, et doivent rester dans cette posture tout le temps de l'audience; s'ils les rencontrent dans la rue, ils doivent ou s'enfuir ou se prosterner pour leur baiser le pied.

Les mœurs des Bosniaques sont de la plus grande sévérité. Partout les deux sexes vivent séparés; à l'église, une cloison sépare la nef des femmes de celle des hommes; dans un festin, le père de famille ne s'occupe que de ses convives mâles, et laisse sa femme servir à l'extrémité de la table les personnes de son sexe. Une jeune fille ne reçoit jamais en dot un bien-fonds, mais seulement un présent, d'ordinaire peu considérable. Quoique les chrétiens bosniaques soient durs et tyranniques pour leurs femmes, il n'est pas rare de voir dans les villes musulmanes

le raïa céder lâchement sa couche au spahi, et souffrir de la part du maître des outrages qu'il punirait de mort impitoyablement, si l'offenseur était un raïa comme lui. D'un autre côté, les spahis, si prompts à outrager les femmes chrétiennes, sont vis-à-vis de leurs propres épouses d'une susceptibilité extrême. L'homme surpris en adultère est pendu ou lapidé sur-le-champ ; l'épouseinfidèle meurt d'ordinaire dans d'affreux supplices, et son mari ne pourrait lui sauver la vie quand même il en aurait le désir. Du reste, les crimes de ce genre sont extrêmement rares, car, ne se mariant que par amour, et après s'être assurés de leur penchant mutuel, les époux bosniaques sont naturellement attachés l'un à l'autre, et la monogamie, à laquelle ils s'astreignent sans égard pour les maximes relâchées du Koran, leur est un gage certain de bonheur domestique. Parmi les familles, soit chrétiennes, soit même musulmanes, qui vivent retirées sur des plateaux abrupts, sans contact avec les réformateurs à la franque, il en est dont la vie privée abonde en traits admirables, et on ne peut observer ces mœurs simples et généreuses sans être surpris et presque effrayé de tout ce qu'une civilisation factice enlève à l'homme de vertus et de bonheur.

Les Bosniaques allient une bravoure extrême à un culte obstiné pour leurs vieilles coutumes ; cet entêtement les porte quelquefois à des actes de dissimulation et de cruauté qui ne sont nul-

lement dans leur nature. En outre, ils aiment l'argent plus qu'on ne devrait s'y attendre ; mais ils s'en servent pour acheter de beaux et riches costumes, et surtout des armes ornées d'éclatantes ciselures. Nés pour la poésie et la guerre, ils dédaignent la mollesse et le luxe ; briller sur la terre par l'épée et par le chant, voilà leur ambition ; la vie sans héroïsme, ils ne peuvent la comprendre. Toutefois, malgré ces grandes qualités, le Bosniaque est inférieur en intelligence au Slave du Danube et de l'Adriatique; il est moins éclairé, plus crédule, et souvent il discerne mal ses propres intérêts. Aussi l'élan d'enthousiasme religieux et patriotique qui enflamma les autres Serbes dans leurs luttes admirables contre les Turcs et révéla en eux les Espagnols de l'Orient, n'a remué que faiblement la Bosnie.

La nourriture habituelle des Bosniaques est presque la même que celle du Polonais et du Russe méridional. Pour les uns et les autres, peu importe la qualité des aliments, pourvu qu'ils soient abondants. Le maïs et le blé noir se broient avec une petite meule à main, et de la farine, mêlée avec du lait, on fait une soupe nommée *koulia,* qui, si elle est préparée au gras, s'appelle *kouveliane;* le plus souvent le potage n'est qu'un simple *kacha* ou gruau d'avoine. Le pain, de forme ovoïde et très-mince, appelé *pita* ou *tanka,* se cuit sous la cendre, immédiatement avant le repas, dans des

vases de terre ou sur des plaques en fonte ; le luxe des fours et des boulangeries n'existe que pour les villes. La viande se rôtit en plein air dans des broches de bois ; toute la vaisselle est également en bois. L'hiver, on n'a que des viandes salées et une espèce de choucroûte fermentée dans des tonneaux. La pomme de terre, qui offre tant de ressources pour la mauvaise saison, est méprisée des musulmans comme un aliment vil, une *nourriture des Francs*. Après s'être servis tout l'hiver d'aliments échauffants, l'été ils ne se nourrissent presque plus que de melons d'eau, de citrouilles, de concombres, de betteraves et d'énormes navets, qu'ils mangent le plus souvent crus. Chrétiens et musulmans boivent la *slivovitsa* (eau-de-vie de prunes), comme on boirait de l'eau. Tout le terrain autour des villages est planté de pruniers destinés à la préparation de ce breuvage, qui remplace le vin, refusé par la nature aux rudes montagnes de Bosnie. Les enfants n'ont d'autre breuvage que l'eau, bien qu'elle soit très-froide dans ce pays et donne de violentes coliques.

Les maladies sont ordinairement inflammatoires, et presque toujours elles viennent de refroidissements. Dans ce dernier cas, le Bosniaque se fait saigner, boit de l'eau-de-vie brûlante mêlée de poivre ou de poudre à fusil, puis s'enveloppe dans ses peaux de mouton et tâche de transpirer. Il y a bien en Bosnie quelques docteurs européens à

la solde des pachas, mais on leur préfère généralement les esculapes indigènes. Ces *guérisseurs* accompagnent leurs cures de procédés bizarres. Ainsi, pour rendre l'ouïe à un homme menacé de surdité, ils lui mettent dans l'oreille le bout d'un cierge creux en cire jaune, et allument le cierge par l'autre bout ; ils le laissent brûler tout entier pendant que la tête du malade est enveloppée le plus chaudement possible : cette opération se renouvelle jusqu'à parfaite guérison. Souvent ces sorciers, comme les astrologues grecs, tirent l'horoscope de leur patient. Ils écrivent en slave son nom, celui de son père, enfin ceux de sa famille et de sa tribu ; puis, comme chaque lettre slave représente une quantité numérique, ils additionnent tous ces nombres, divisent, multiplient, découvrent quels sont les astres amis et les planètes ennemies du malade, enfin, d'après ces données, ils fixent le traitement. Ces sorciers sont aussi chirurgiens, et des médecins très-éclairés reconnaissent qu'ils les ont souvent vus guérir radicalement des blessures qui, traitées à l'européenne, auraient nécessité l'amputation. En revanche, ils sont impuissants contre les maladies internes : aussi, quand un Bosniaque souffre d'une de ces maladies, la famille se hâte-t-elle de le mettre sur un cheval et de le conduire au couvent le plus voisin, où les moines lisent tranquillement l'Évangile sur sa tête pendant qu'il tremble la fièvre. Les prières du vladika des

Monténégrins sont considérées dans ce cas comme le plus puissant de tous les remèdes; mais, comme il pourrait être dangereux, surtout en temps de guerre, d'aller réclamer du fond de la Bosnie l'assistance du prélat favori de Dieu, on se contente de lui envoyer le manteau du malade, afin qu'il répande sur ce vêtement ses précieuses bénédictions.

Les demeures des Bosniaques ne sont ordinairement que de grandes huttes en argile et en bois, couvertes de chaume et d'écorce de tilleul, et composées de plusieurs petites pièces qui toutes s'ouvrent sur un appartement central. Cette chambre commune est la *salle de la famille*, dont elle renferme l'âtre, qui est chez le pauvre un vaste cercle creusé dans la terre au milieu de la chambre. Là se cuisent les repas; là tous, frères, sœurs et parents, s'asseoient sur des bancs pour les causeries du soir; ils entourent le grand-père ou l'ancien de la famille, qui, avec sa vieille compagne, est le gardien naturel du foyer. Chez les riches et dans les villes, cette salle est ordinairement placée au premier et unique étage de la maison; elle offre un élégant divan entouré de fenêtres et jeté en saillie sur la rue qu'il domine. Le seul meuble qui dans ces demeures rappelle l'Europe, ce sont les poêles allemands en terre cuite et vernie, massifs, presque aussi hauts que la chambre, et qu'on nomme *baboura*. Ces demeures ne servent guère que pendant la saison froide;

dès que l'été approche, le Bosniaque se hâte de dresser dans son jardin, sur le chemin ou en plein champ, des tentes de feuillage pour y prendre ses repas et y passer la nuit. Son dédain pour les commodités de la vie est sans bornes ; il rougirait d'avoir besoin d'un lit pour dormir; son manteau lui sert de couverture ; il s'étend sur un peu de paille de maïs en hiver, et en été sur l'herbe des prairies. On conçoit qu'avec de telles mœurs le bagage d'une armée soit facile à transporter : aussi voit-on des corps de vingt à trente mille hommes se réunir comme par enchantement et voler avec la rapidité de l'éclair d'une frontière à l'autre de la Bosnie. Cet état de choses, à la vérité, est sur le point de disparaître devant la discipline européenne; aux mouvements spontanés des guerriers indigènes succède la marche réglée du *nizam*; l'obéissance passive tend de plus en plus à remplacer une liberté anarchique. Toutefois, en dépit des pachas, les *faïdas* entre capitaines et les exploits des haïdouks servent encore de thème favori aux chansons populaires. Quelques fragments des *piesmas* composées sur l'un des plus célèbres haïdouks des derniers temps, Tomitj Miiat, achèveront de donner une idée complète de la vie sociale des Bosniaques. La première de ces piesmas décrit la *moba,* réunion d'hommes de corvée occupés à recueillir les moissons du spahi.

LA MOBA.

« L'intendant de Mourat-Beg, l'avare kiaia Koptchitj, pousse au travail cent faucheurs et deux cents moissonneurs, et leur dit : — Celui qui arrivera demain ici après le lever du soleil recevra trois cents coups de bâton, et je le jetterai au fond d'un cachot d'où il ne sortira qu'au retour de Mourat-Beg. Or, le beg ne reviendra de l'armée que dans sept ans. — Toute la moba tremblante se trouva le lendemain avant l'aube au rendez-vous du travail : Tomitj Miiat resta seul en arrière, et, d'un air décidé, arriva après le lever de l'aurore, sa longue carabine sur l'épaule, et tenant à la main sa faux avec sa pierre à aiguiser.

« A sa vue, le kiaia s'écrie : — Ce que j'ai promis, je le tiendrai ; tu recevras, Miiat, trois cents coups de bâton, puis je te jetterai dans un cachot, d'où tu ne sortiras qu'au retour de notre beg, qui ne reviendra que dans sept ans. En entendant ces menaces, le jeune Miiat jette sa faux au kiaia, et fuit vers la vaste montagne. Il y rôde, cherchant des compagnons, et, dès qu'il en a trouvé, sa première course est contre le cruel kiaia Koptchitj.

« Ayant rencontré Ali, l'un des bergers du kiaia, Miiat lui demande dans quelle partie du konak loge et dort l'épouse du beg. — Elle loge, répond le berger Ali dans la plus haute tour au fond de la cour pavée : c'est là qu'elle prend ses repas et qu'elle dort, sous la garde de douze *delis* qui, armés de fusils luisants, veillent à la porte de fer. — Eh bien ! dit le haïdouk, apprends que je suis le *harambachi* Miiat. Rassemble tes moutons, tue vite un bélier, et va servir aux douze delis un vin généreux qui les enivre et me permette d'aborder plus facilement la koula, dont je veux enlever les richesses. Nous partagerons avec toi le butin dans la montagne.

« Le berger obéit, et, en apportant aux douze gardiens leur repas du soir, il leur servit un vin si fort, qu'ils tombèrent tous ivres, et endormis pêle-mêle comme des morts

sur un champ de bataille. A minuit, Tomitj Miiat arrive avec douze compagnons; il s'avance vers la porte de fer, et, prenant une voix de jeune fille, il se met à pousser des plaintes, comme ferait une pauvre esclave sans maîtres : — N'est-ce pas ici le palais de Mourat-Beg? Ne pourrai-je ici reposer mes os?

« Le jeune fils du kiaia l'entend et répond : — Pauvre fillette, on t'ouvrira; mais ne te plains pas si haut, car tu éveillerais notre bonne maîtresse. Toute servante doit savoir filer doucement et joliment broder, tisser avec vitesse et faire un tissu fin, et dénouer habilement la ceinture de la maîtresse. Cependant la dame, du haut de son pavillon, entendit les plaintes de la mendiante, et dit à son esclave Koumria d'aller ouvrir; mais la légère suivante répondit : — Princesse, je n'ose descendre; je crains qu'il n'y ait sous le portique quelque beg endormi. La dame s'irrite : — Fille impure, chienne d'esclave, quel beg oserait venir dormir sous les portiques, au pied de ma blanche tourelle? Dans sa fureur, elle donne à Koumria un soufflet si violent, qu'il fait tomber sept dents à l'infortunée; et la méchante princesse, s'élançant, va elle-même ouvrir la porte de sa koula. Mais, au premier coup d'œil qu'elle jette dans sa cour de marbre, elle la voit hérissée de cuirasses et de fusils. Vainement la dame remonte avec précipitation dans sa haute tour; Miiat la poursuit, et, lui prenant la main : — Belle cadine, tu ne peux m'échapper. Dis-moi vite où l'avare kiaia cache son coffre-fort? En quelque lieu qu'il soit, je veux m'en emparer. La cadine répond : — Le trésor est dans la chambre des begs, qui a trois portes, et aux trois portes pendent autant de cadenas énormes. Dans cette chambre est gardé le manteau de conseiller, dont le beg se revêt pour les séances du divan, ou quand il doit paraître devant l'empereur. Ce manteau a trente boutons, dont chacun est formé de trente ducats. — Tomitj va droit aux portes du trésor, les enfonce et en enlève toutes les richesses, et jusqu'au

manteau du conseiller des begs, fruit des rapines exercées sur les raïas. Ainsi la force reprend ce que la force a conquis.

« En quittant la cruelle cadine, Miiat lui enlève son collier de perles, ses bracelets d'or, ses bagues de diamants et jusqu'à sa pipe d'ambre; puis il s'en va sur la verte montagne partager le butin entre ses compagnons. Là les étoffes précieuses se mesurèrent non à l'aune, mais d'un sapin à un autre sapin; et Miiat dut se servir de son *kalpak* comme d'un boisseau pour mesurer les ducats d'or. Pendant ce temps, la cadine écrivait et envoyait à Miiat, sur la montagne, une lettre ainsi conçue: « Mon frère en Dieu, renvoie-« moi mon collier, mes bagues, mes bracelets et ma pipe; « sinon, quand Mourat-Beg reviendra de l'armée, il dira non « pas que tu m'as dépouillée, mais que tu m'as embrassée, « et il ne voudra plus me regarder. » Miiat galamment répond à la cadine: « Je te rendrais volontiers tes parures, si « elles étaient encore en mon pouvoir; mais le sort les a « données en partage à mon neveu Marianko; et, comme il « les destine à une jeune beauté dont il est amoureux, il ne « me les rendrait pas sans combat. »

UNE ORGIE D'HIVER.

« Aux derniers jours d'automne, le haïdouk Miiat, avec trente compagnons, s'en va en quartier d'hiver à Saraïevo chez son pobratim Evendi-Cadi, qui le traite splendidement à son arrivée. Et, après s'être bien repus de vin et de viande, les gais haïdouks s'en vont chantant par la ville. Le secret de leur retraite est ainsi découvert; les Turcs de Saraïevo délibèrent et envoient prévenir le visir de ce qui se passe. Le visir ne savait quel parti prendre, lorsqu'enfin son delibachi Khouso promit à l'hospodar qu'avec soixante delis il lui amènerait mort ou vif le terrible Miiat. Khouso partit donc avec soixante delis pour Saraïevo, entra chez Evendi-Cadi, qui était absent, et se mit à maltraiter ses deux blanches

cadines, pour qu'elles lui découvrissent où se cachaient les haïdouks. Aux cris de ces femmes, Miiat accourt avec les siens : alors, dissimulant leur projet, les delis turcs se mettent à boire paisiblement avec les haïdouks, servis par les deux *boulas*. Enfin les Turcs eux-mêmes s'enivrent, et leur langue se délie ; le delibachi Khouso boit en disant : — Non à toi, Tomitj Miiat, ni à moi, mais à notre visir, au visir impérial de Bosnie, dont je vais exécuter les ordres. — La coupe de vin passe de l'un à l'autre, jusqu'à ce qu'elle arrive au neveu de Miiat, Marianko, qui s'écrie : — Non à toi, delibachi, ni à ton visir, mais à mes deux pistolets, qui vont racheter ma tête et celle de mon oncle. — Et jetant la coupe, il fit feu sur Khouso, qu'il tua. Alors les haïdouks s'emparèrent des delis ivres, leur lièrent les mains et les enfermèrent dans la cave du cadi ; puis ils se couvrirent des vêtements de leurs prisonniers, montèrent leurs chevaux, et traversèrent, ainsi déguisés, les rues de Saraïevo, au milieu de la foule des Turcs, auxquels Miiat se donnait pour l'envoyé du visir contre les haïdouks. Les sentinelles turques lui ouvrirent respectueusement les portes de la ville, et en sortant le prétendu Khouso invita trente agas à le suivre chez le visir de Bosnie, auquel il allait porter les têtes des trente haïdouks de Miiat. Trente agas s'élancèrent légèrement sur leurs grands coursiers et partirent pour le camp du visir ; mais, arrivés dans la plaine, les trente haïdouks se font reconnaître, tombent sur les agas, et les sabrent jusqu'au dernier. »

CE QUE COUTE LE PLAISIR.

« Le pacha de Zvornik écrit à Nicolas, knèze de la ville de Zmiale ; il lui ordonne de tenir prêtes pour son passage trente brebis avec trente jeunes filles, voilées et couronnées, qui ne sachent pas encore ce qu'est un homme, et de plus sa propre femme Hélène, dont lui, pacha, prétend jouir à son aise. Ayant lu cette lettre, Nicolas fond en larmes et apprend à sa femme son malheur. Mais Hélène imagine une

ruse; elle conseille au knèze d'écrire à Tomitj Miiat, de l'inviter à venir avec ses haïdouks pour être parrain et tenir au baptême deux fils jumeaux qui viennent de naître. Le knèze écrit; Miiat, avec trente compagnons, descend de la montagne et se rend à Zmiale, où Nicolas le traite de son mieux. Enfin, ne voyant point paraître les deux jumeaux, Miiat dit à Hélène : — Ma commère dorée, où sont donc tes deux nouveau-nés? Me les caches-tu, ou bien as-tu ensorcelé mes yeux? Hélène ne répondit que par un éclat de rire. — Rassure-toi, frère en Dieu, les vieilles femmes n'ont plus d'enfants; mais elles ont quelquefois de grandes douleurs! Et elle lui remet la lettre du pacha. Miiat, l'ayant lue, dit à sa sœur adoptive : — Pauvre sœur! Appelle vite un barbier, pour qu'il nous rase la barbe et les moustaches, et apporte-moi trente couronnes avec autant de robes de fiancées pour en parer mes trente haïdouks.

« Hélène obéit en hâte, et procura au protecteur tout ce qu'il demandait. Le rasoir des barbiers ayant rempli ses fonctions, les trente haïdouks, parés de fleurs, semblèrent de fraîches et vigoureuses jeunes filles. A chacun d'eux on confia une brebis grasse, et ils allèrent reposer sous les tchardaks. Miiat lui-même prit les habits d'Hélène, et, enveloppé de ses longs voiles, se coucha d'un air langoureux sur le divan de la chambre conjugale. La nuit commençait à peine, quand le beg de Zvornik arriva, précédé de trente formidables delis. Il disperse ses hommes sous les trente tchardaks où il voyait les jeunes filles couchées, et lui-même se rendit droit à la chambre d'Hélène, où Miiat travesti le reçut le plus galamment possible. Bientôt le pacha saisit amoureusement la prétendue Hélène, qu'il fait asseoir sur les coussins de soie en lui disant : Belle amie, ôte ma ceinture! Miiat lui dénoue doucement sa ceinture et suspend à la muraille ses armes meurtrières. Alors le pacha l'embrasse sur la joue et mord les épaules de la belle, qui, s'échappant de ses bras, lui répond par d'autres agaceries.

Il veut découvrir son sein ; elle s'y refuse en rougissant. — Mon maître, fume d'abord, dit-elle au pacha ; le reste de la nuit sera pour les caresses.

« Heureux de sa conquête, l'infidèle enfin veut en jouir ; mais, en cherchant les douces mamelles, sa main rencontre la dure cuirasse du haïdouk. Glacé d'effroi, il veut fuir ; c'est en vain. Tomitj Miiat l'arrête d'un bras solide : — Infâme pacha, qui croyais facile de t'approprier les femmes d'autrui, il faut que tu perdes ici ton pachalick. — Et d'un coup de sabre il lui abat la tête. Presque en même temps l'écho répète trente coups de pistolet, et le lendemain à l'aurore les trente haïdouks, portant le costume des dames de Zmiale, et chacun avec une tête de Turc à la main, se réunirent autour de la koula d'Hélène. L'épouse du knèze les combla de présents, donna à son compère Miiat une pomme d'or, et tous s'en retournèrent aux neigeuses montagnes de Roustene, où ils continuèrent à vivre fraîchement et à redresser les torts. »

LA JUSTICE DES HAIDOUKS.

« Sous les sapins verts des montagnes, trente haïdouks, conduits par deux harambachis, Tomitj Miiat et Vouk Jeravitsa, se partagent leur butin. Ils décernent à Miiat le staréchinat avec le droit de juger, et lui jettent la plume dorée, signe du pouvoir suprême. Mais Jeravitsa proteste : — C'est à moi qu'appartient la plume du staréchinat ! — La plume à toi, brigand ! s'écrie Miiat, non ! Je garderai, moi, le commandement en chef. — Jeravitsa courroucé appela Miiat en duel, et les deux chefs se battirent. Miiat, dégaînant le premier, coupa la ceinture de soie du iounak, mais n'atteignit pas la chair. Laissant tomber sa ceinture et ses pistolets, Jeravitsa frappe à son tour son adversaire, et lui perce le flanc, d'où s'échappent ses noires entrailles : Miiat épuisé tombe sur l'herbe.

« Les haïdouks se levèrent en hurlant ; mais Jeravitsa se

lamente encore plus haut : — Malheur à moi qui ai blessé mon frère adoptif ! Ne meurs pas, cher pobratim, je cours te chercher un médecin. — Miiat ne lui répond rien, et se tourne vers ses deux neveux, Malenitsa et Marianko, qui le prennent et le transportent au village de Bobovo, chez le knèze Élie. L'épouse de ce knèze, qui était la commère de Miiat, et connaissait à fond l'art de guérir, pansa les plaies du blessé, le soigna durant deux mois, et lui rendit toutes ses forces. Alors Miiat dit à son compère Élie : — Knèze, va au bazar de Saraïevo acheter du vin, de la poudre et du plomb de haïdouks, car je veux aller chercher compagnie et me réconcilier avec Jeravitsa. — Élie part pour la ville.

« Pendant ce temps arrivait en Bosnie un firman du tsar turc qui mettait à prix la tête de Miiat, offrant trois sacs d'or et trois beaux spahiliks à quiconque irait le prendre dans la montagne. Ceux qui entendaient lire le firman feignaient de ne point l'écouter et parlaient d'autre chose, tant Miiat inspirait de terreur à tous les Turcs. Enfin un capitaine arabe, ancien ami de Miiat, s'engage à le livrer vivant. Il prend son sabre de Damas et sa longue carabine, et monte son cheval rapide pour aller chercher le proscrit à travers les défilés. Chemin faisant, il rencontre le knèze Élie, qui rapportait de la ville deux charges de vin : — Y a-t-il chez toi un repas de deuil ou un banquet joyeux auquel tu destines ces provisions ? — Il n'y a point de deuil dans ma maison, répond Élie, mais il y a joie, car Miiat et ses trente compagnons souperont ce soir chez moi. — Au nom d'Allah, s'écrie l'Arabe, livre-moi vivant ce grand haïdouk pour que je lui coupe la tête, et je te donnerai en retour trois sacs d'or. — Le knèze se laissa séduire, il accepta l'offre, et dit au noir d'Arabie de se présenter chez lui à l'heure du souper ; puis ils se séparèrent, et Élie revint au village.

« En le voyant arriver dans sa cour, Miiat vole au-devant de son compère et cherche la provision de poudre ; il n'a-

perçoit que des outres pleines de vin, et le knèze lui déclare qu'il n'a trouvé au bazar que de la mauvaise poudre, dont ne peuvent se servir les haïdouks : Miiat ne soupçonne rien. Le soir venu, les amis se mettent à table. Miiat buvait gaiement, lorsqu'il sentit sur son front tomber des larmes, et aperçut derrière lui sa commère debout qui pleurait en lui versant à boire. — Douce Marina, s'écria-t-il, d'où viennent tes larmes? Crains-tu que je ne te paye pas les soins et les frais que t'a coûtés ma guérison? — Oh! je ne veux point, reprit Marina, que tu me payes les frais de ton séjour ni mes soins. Je pleure à la pensée qu'il faut nous séparer, et que d'affreux tourments t'attendent, car Élie veut te livrer à l'Arabe. — Miiat, à ces mots, regarde vers la porte; dans ce moment même entrait le noir capitaine, et des coups de fusil partis du dehors abattirent le pauvre haïdouk.

« Mais un neveu de Miiat, Marianko, s'élance armé par la fenêtre, et s'échappe vers la montagne, où il tire un coup de carabine. Le coup retentit au loin et va réveiller sur les verts sommets Vouk Jeravitsa, qui, à ce bruit, appelle les siens. — Gloire à nous, chers compagnons, voilà que Miiat est guéri! Au nom de Dieu, je vous conjure d'aller le trouver, et de me réconcilier avec lui! — Aussitôt les haïdouks descendent; mais ils rencontrent Marianko tout meurtri, qui leur apprend la trahison du knèze de Bobovo, et comment l'Arabe et les soldats turcs boivent avec Élie du vin frais dans sa koula. Jeravitsa pleure à chaudes larmes la mort de Miiat, tous les haïdouks poussent des hurlements lugubres; tous, brûlant de venger leur infortuné camarade, viennent se poster dans le sanglant défilé qui commande le village et par où doivent passer les Turcs. Ils les voient bientôt paraître, conduits par le noir d'Arabie, qui emportait la tête de Miiat. A cette vue, Jeravitsa, saisi d'une douleur amère, ajuste le capitaine et le frappe droit au cœur. Ses trente haïdouks tirent en même temps, et les

trente Turcs tombent mourants sur l'herbe ; puis les vainqueurs entrèrent à Bobovo, épargnèrent la bonne et fidèle Marina, mais saisirent le knèze perfide : dans leur fureur, ils lui coupèrent les jambes et les bras, lui arrachèrent les dents, lui crevèrent les yeux, et enfin le brûlèrent vif dans sa koula. Telle fut la récompense du traître. »

D'autres piesmas racontent la résistance victorieuse opposée par les haïdouks aux attaques des visirs de Bosnie. L'un de ces chants a pour sujet la prise et l'évasion de Jeravitsa. Ce terrible successeur de Miiat rançonnait toutes les caravanes qui allaient de Novibazar à Stambol. Voyant un jour du haut des rochers un corps de cavalerie turque déboucher dans la plaine de Kossovo, il s'élança pour le disperser. Les Turcs l'enveloppèrent avec les siens et le firent prisonnier. Conduit au visir, Jeravitsa lui promit pour sa rançon une somme énorme ; le visir, gagné, allait lui donner sa grâce, quand les veuves turques vinrent hurler dans la cour du pacha, menaçant, s'il ne livrait pas au bourreau le meurtrier de leurs époux, d'aller en personne se plaindre au tsar de Stambol, qui saurait bien faire tomber la tête de son déloyal vicaire. Le visir, effrayé, tira de prison le haïdouk pour le faire exécuter; mais, profitant du tumulte qui régnait sur son passage, Jeravitsa heurta le visir, le renversa de cheval, monta luimême sur l'animal fougueux, et s'enfuit, traversant la foule qui, au lieu de le saisir, applaudit à son audacieuse évasion.

C'est ainsi que la population bosniaque arrête dans leur exécution toutes les mesures administratives de l'autorité ottomane, en soutenant indistinctement tous les rebelles, et même les brigands, lorsqu'ils sont indigènes. Elle croit soutenir en eux les défenseurs de la patrie contre l'oppression étrangère. Voilà les tristes résultats de la conquête. Les visirs de Bosnie sont incessamment occupés à faire poursuivre les haïdouks par leurs *pandours*, ou gendarmes; mais ces hommes de police voient leurs recherches entravées par les habitants des villages, qui presque toujours cachent et nourrissent les proscrits. Quand un de ces pauvres brigands est saisi, le visir le fait ordinairement expirer sur le pal; aussi, plutôt que de se rendre, ils préfèrent tous combattre jusqu'au dernier moment. Une chanson peint avec énergie la résistance de trois de ces braves qu'elle représente traqués par les pandours et obligés de se retrancher au fond d'une caverne.

« ... Trois jours entiers, Christitj Mladene, avec ses deux fils et leur mère, reste sans alimens couché dans la caverne. Chaque fois qu'ils veulent en sortir, cent carabines s'ajustent sur eux; ils n'ont pour boire qu'un peu d'eau croupissante restée dans le creux du rocher; la soif les dévore au point de gonfler et de noircir leur langue. Au bout de trois jours, la pauvre mère des haïdouks, épuisée, s'écrie: « Enfants! que Dieu ait pitié de vous et qu'il vous venge de vos ennemis! » et elle rend le dernier soupir. Christitj regarda le cadavre d'un œil sec, mais les deux fils versaient des larmes quand le père ne les regardait pas. Le quatrième

jour parut, et le soleil tarit la dernière goutte d'eau du rocher. Alors l'aîné des enfants de Christitj devint fou ; il mit la main sur son yatagan et fixa sur le cadavre de sa mère deux yeux ardents comme ceux d'un loup affamé. A cette vue, son jeune frère, saisi d'horreur, se perça le bras avec son poignard, et, se tournant vers l'insensé : « Désal« tère-toi avec mon sang et ne commets pas un crime. « Quand nous serons tous morts de faim, nos mânes re« viendront manger le cœur de nos ennemis ! » Christitj alors se lève et crie : « Enfants, debout ! mieux vaut périr « par les balles que par la faim. » Ils s'élancèrent de la caverne comme des lions ; chacun reçut dix balles dans la poitrine ; mais, avant de mourir, chacun tua dix ennemis, et, quoique coupées, leurs têtes effrayaient encore les pandours, qui les emportaient en triomphe sans oser les regarder, tant avaient été redoutables Mladene et ses deux fils (1) ! »

II.

La Bosnie est, avec l'Albanie centrale, le pays le moins connu de la Turquie d'Europe. La population de cette province est en majorité musulmane, mais ses deux annexes, l'Hertsegovine et

(1) L'opulente famille des Mladene, qui a fourni tant de haïdouks célèbres, existe encore, et a donné lieu à d'autres piesmas tout aussi remarquables que celle-ci, dont M. Mérimée pourrait, à juste titre, réclamer l'invention, puisqu'il l'a publiée le premier dans un recueil de poésies originales, qui lui furent inspirées par les traductions déjà existantes de quelques piesmas iliriennes.

la Croatie, sont chrétiennes, l'une de rite grec, l'autre de rite latin. Comme tout pays serbe, la Bosnie est partagée en *nahias*, qui se subdivisent en *knéjines*. Quoique des révolutions de tout genre aient profondément altéré les mœurs bosniaques, on y retrouve cependant une foule de traces du moyen âge. Les villes possèdent encore des *confréries*, et les campagnes des *tribus*. Celles de ces tribus qui se sont le moins fondues avec la masse de la nation sont : les Vassoïevitj, les Biratch, les Semberias, les Spretchi, les Glasinats. Le système de la tribu s'est surtout conservé en Hertsegovine; là fleurissent, dans toute la vigueur d'une jeunesse encore indomptée, les Bielopavlitj, les Grahoves, les Plechivtses, les Popovi, les Nikchitj, les Tares, les Bratonojitj, les Pives, les Rovatses, les Drobniaks, les Moratchi. Chacune de ces tribus possède d'ordinaire une vallée, un torrent, ou des plateaux de difficile accès qui, en écartant les étrangers, ont préservé ses mœurs de toute altération.

Les persécutions des Turcs contre les Bosniaques musulmans, et celles des Bosniaques musulmans contre leurs frères chrétiens, ont eu pour résultat d'isoler les fidèles des deux cultes et d'en faire comme deux peuples distincts, campés chacun dans ses districts respectifs. Par exemple, les pachalicks de Novibazar et de Zvornik sont presque tous chrétiens, tandis que les musulmans occupent presque seuls le pays de Saraïevo et les

vallées qui séparent la Serbie du Monténégro. Autant le voyageur se hâte, plein d'une sombre inquiétude, en traversant les vallées des musulmans, autant il se repose avec une douce confiance dans ce qu'on pourrait appeler les solitudes chrétiennes; là, tout étranger portant le costume européen est bien reçu, même parmi les brigands qui gardent si souvent les avenues des monastères. Mais il faut absolument avoir avec soi ses provisions, car les villages sont tous, comme en Serbie, plus ou moins cachés loin des routes, et il n'y a d'autres voies de communication que d'imperceptibles sentiers. Dans ces vastes forêts, où la richesse de la végétation le dispute à celle des déserts américains, on peut chevaucher des journées entières sans voir autre chose que les colonnades confuses des vieux chênes. Au-dessus de votre tête montent vers les nuages des guirlandes de mélèzes et de sapins qui laissent percer, à travers leurs rameaux, de noires aiguilles de granit. En marchant sous ces voûtes de verdure, où le moindre bruit est répercuté par mille échos, le Bosniaque aime à entonner quelque piesma de haïdouk, dont l'air monotone fait rêver le cavalier et hâte le pas du cheval. Ici un pont ogival, hardiment jeté sur un torrent ou sur un précipice, se présente tout à coup, mais si étroit, pavé de cailloux si aigus, que les chevaux du pays peuvent seuls le franchir sans broncher. Plus loin, au milieu d'un morne silence, de noirs *karbounari* vous ap-

paraissent dans une clairière, fabriquant, au milieu d'un nuage de fumée, leur charbon, ou la potasse, dont la Bosnie fait un assez grand commerce.

Deux mots, *planina* et *livada*, montagne boisée et prairie arrosée de ruisseaux, résument le caractère pittoresque de ce pays, et de tous ceux qu'habite la race serbe. La nature, abandonnée à tous ses poétiques instincts, crée à chaque pas dans ces déserts les plus merveilleux points de vue. C'est là qu'un artiste pourrait errer des mois sans se lasser de l'isolement; c'est là que l'on conçoit la vie libre du poète et du guerrier primitifs. Muni de vivres, l'étranger plante sa tente sur un de ces plateaux qui sont la propriété commune de l'indigène et du voyageur; il laisse paître en liberté dans la montagne son petit cheval bosniaque, accoutumé à revenir comme un chien fidèle au moindre coup de sifflet de son maître. La nature a si bien adapté la constitution physique de ces patiens animaux aux solitudes de l'Orient, qu'on n'a presque pas à s'inquiéter de leur nourriture : l'herbe des pâturages leur suffit la plus grande partie de l'année. Ce sont les chameaux de la Turquie d'Europe.

La Bosnie et ses annexes n'offrent d'un bout à l'autre qu'un entassement de montagnes, qui, aboutissant vers la Macédoine et l'orient aux pics géants du Char-dag (l'ancien Scardus), se terminent à l'occident par la chaîne du mont Kozara en

Croatie, et les cimes hertsegoviniennes du Tserna-Gora, bien distinctes du Monténégro, et qui sont l'Orbelus des géographes. D'innombrables chaînes subalternes descendent en outre des Alpes grecques, se prolongent jusqu'au Danube, et s'abaissent peu à peu sans cesser d'offrir, même en Serbie, plusieurs cimes aplaties où la neige ne fond jamais. Beaucoup de ces montagnes, en Bosnie comme en Serbie, portent des noms qui indiquent qu'on en tirait autrefois des métaux : *Srebernitsa* signifie l'argentière, *Zlatibor* et *Zlatovo* désignent des mines d'or, *Roudnik* et *Maïdanpek*, des mines de cuivre, et *Jeleznik*, des mines ferrugineuses. Les Tsiganes nomades sont jusqu'à présent les seuls hommes chargés de l'exploitation métallurgique de ces montagnes, et ils se contentent de traîner des toisons dans le lit des torrents pour en retirer les paillettes d'or, qui se trouvent partout, disent-ils, en abondance. Mais les progrès de la civilisation ne permettront pas longtemps aux chefs serbes et bosniaques de se contenter de ce mode primitif d'exploitation. Déjà éclairé par le voyageur Herder sur l'importance et le gisement des principales mines de sa principauté, le kniaze Miloch avait passé un marché avec des mineurs saxons, et pris des mesures pour s'approprier le monopole de l'exploitation, lorsqu'en 1839 les plans de l'avare s'évanouirent avec sa puissance. Le visir de Bosnie s'est fait de même indiquer par un Allemand, le docteur Schulz, les

plus importants dépôts de minerai de sa province. Il sait maintenant où l'argent se cache sous l'apparence du plomb ; on lui a même indiqué une riche mine de mercure, et les pauvres raïas, qui, appréhendant les résultats de ce voyage scientifique, maudissaient tout haut le docteur allemand, ne tarderont pas en effet à être plongés comme esclaves dans les mines par les nouveaux pachas, élevés à l'européenne.

Les rivières de la Bosnie sont nombreuses, mais rarement navigables ; la faute en est à l'inertie des gouvernements qui ont successivement exploité ce malheureux pays. La principale est la Drina, qui, coulant du sud au nord-ouest, divise le territoire en deux longues lisières jusqu'à ce qu'ayant dépassé Zvornik, elle forme la limite entre les terres bosniaques et la principauté serbe. Elle reçoit dans son sein la Lim, et va se jeter dans la Save, où aboutit également la Bosna, rivière centrale de la Bosnie. Tous ces cours d'eau sont encaissés dans des vallées profondes ; en général les plaines manquent aux pays serbes, où les espaces qu'on appelle de ce nom ne sont que des bassins entourés de tous côtés par des sommets granitiques. Telle est la fameuse plaine de Kossovo, où se décida toujours le sort du peuple, et qu'on pourrait nommer les Thermopyles de la Bosnie ; tels sont encore les plateaux de Kioupris et de Livno. Ce labyrinthe confus de montagnes ne s'ouvre que sur la Serbie, au nord-est et à l'est :

au nord-est, par une large et superbe vallée, où la grande Morava coule vers le Danube ; au nord, par la plaine de la Matchva, dont la fécondité extraordinaire est due au limon bienfaisant de la Save. Cette rivière, comme le Nil, inonde périodiquement ses rives ; mais aussi quelquefois elle couvre la Matchva jusqu'aux bases du mont Tser, et plonge sous les eaux l'immense forêt primitive du Kitog.

Rien encore en Bosnie n'a dérangé, pour la perfectionner, l'économie de la nature. Les îles désertes de la Save abritent toujours, dit-on, d'industrieuses républiques de castors. Le pays abonde en oiseaux de toute espèce ; la race des faucons chasseurs du moyen âge s'est conservée dans ces solitudes où elle continue d'exercer pour son compte sa profession chevaleresque. Les cerfs, les loups, les renards, les chevreuils, sont très-nombreux. On tue les ours par centaines chaque année jusqu'auprès de Poretch, dans la principauté serbe, et en plus grand nombre encore dans la Bosnie, qui n'est presque tout entière qu'une sauvage et impénétrable forêt. Les noyers, les sorbiers, les châtaigniers, croissent partout sans culture. Les lianes, s'enlaçant aux touffes de coudriers, aux frênes, aux troncs blancs des bouleaux, aux peupliers gigantesques, interceptent souvent le passage dans les plus larges vallées, et les transforment en un taillis épais. Le bois ne peut être cher dans un tel pays, et en effet on l'a pour

rien ; à Belgrad, en Serbie, il s'achète un *zvanzigar* (1 fr. environ) la charretée. Mais le nombre et l'étendue des forêts ont une mauvaise influence sur le climat, qui est en Bosnie et en Serbie notablement plus froid qu'ailleurs, à la même latitude; le printemps y est extrêmement pluvieux, et l'année, dans les parties basses du pays, ne compte pas plus de trois ou quatre beaux mois, de juin à novembre. L'Hertsegovine, aride et dépourvue de grands bois, jouit seule d'un climat assez chaud pour que les vignobles et même l'olivier y prospèrent, mais c'est au préjudice des céréales, que l'Hertsegovinien est forcé de demander au Bosniaque, comme le Bosniaque demande à son voisin l'olive, le vin, l'orange. Ainsi les deux provinces se complètent l'une par l'autre.

Parmi les productions de la Bosnie, on estime surtout le millet. Les forteresses en ont conservé, dit-on, des sacs dans leurs magasins durant quarante-deux ans, sans qu'il perdît rien de ses qualités nutritives. Le maïs monte ici à une telle hauteur, qu'un cavalier peut se perdre parmi ses tiges au temps de la moisson. Toutes les autres céréales croîtraient dans ce pays ; le riz, le tabac, les diverses espèces de melons y abondent. Quoique la Bosnie soit naturellement et doive rester un pays de forêts, le sol, presque toujours végétal à une grande profondeur, pourrait nourrir une population triple de celle qui l'occupe aujour-

d'hui; seulement, il faudrait que les habitants renonçassent à la vie pastorale, pour laquelle ils ont une sorte de passion.

Le Bosniaque avait autrefois hérissé son pays de forteresses, qui subsistent encore pour la plupart; mais ces étroits carrés à douves et à tourelles, pareils aux donjons de notre Europe féodale, ne méritent plus aujourd'hui le nom de citadelles. Zvornik, Pristina, Novibazar, Travnik, Mostar et autres places célèbres dans l'histoire des croisades, restées ce qu'elles étaient au moyen âge, ne sont plus fortes que par leur position. Beaucoup de chefs-lieux, que nos géographes décorent toujours du nom de villes, n'offrent plus que des groupes de huttes en argile, ou des bazars (marchés en permanence) à rangées de barraques dressées des deux côtés d'une chaussée, qui se perd sous l'herbe à quelques toises de la porte d'enceinte. Les grandes villes ont, en guise de rues, un méandre tortueux de sentiers dont l'habitant du lieu connaît seul les issues, barrées par des centaines de petites portes qui s'ouvrent au loquet, et donnent d'une cour ou d'un jardin dans un autre. Souvent, outre ce labyrinthe de ruelles, il y a encore des conduits souterrains où les raïas poursuivis se jettent pour gagner la campagne quand ils n'ont plus d'autre ressource que de se faire haïdouks. Le grand nombre de ces maraudeurs a rendu de tout temps le plat pays si peu sûr pour les Turcs, qu'on ne rencontre aucune mosquée

dans les campagnes; elles se trouvent toutes à l'intérieur des forteresses. Les spahis seuls ont quelquefois osé bâtir leurs villas d'été dans des bourgades chrétiennes; ces villas sont des cabanes qui ne se distinguent de celles du raïa que parce qu'elles sont badigeonnées en blanc et entourées de bosquets verts et de chapelles sépulcrales où dorment les aïeux du spahi.

Les Bosniaques ont quatre villes principales : Travnik et Zvornik, qui ne comptent plus chacune que cinq à six mille habitants, Novibazar, qui en a encore dix à douze mille, et la grande Saraïevo ou Bosna-Seraï, qui eut autrefois cent mille citoyens, et en compte encore plus de quarante mille. Saraïevo est pour les Bosniaques la cité idéale; si vous leur parlez de Paris, ces fils des forêts vous répondent : Paris surpasse-t-il donc en beauté Saraïevo? On ne peut nier que cette capitale n'offre un aspect des plus imposants au voyageur qui, sortant des gorges étroites des montagnes, la découvre tout à coup au fond d'un vaste bassin ou plutôt d'un jardin délicieux arrosé par mille ruisseaux. Ses tours, ses minarets en tuiles vernies et de couleurs variées, ses kiosques, ses bazars à coupoles de plomb, se groupent en amphithéâtre autour d'un vaste fort quadrangulaire bâti en 1270. Ce fort, flanqué de douze énormes tours, et dont les remparts ont deux toises d'épaisseur, s'élève à pic du fond de la vallée, dominé par la montagne, au versant de laquelle

il s'appuie. Malgré son mauvais état, il offrirait à des vaincus, par son escarpement, un refuge précieux. Le prince Eugène, qui pénétra jusqu'à Saraïevo avec l'armée autrichienne, ne put forcer cette citadelle, et, comme on ne possède point la Bosnie tant qu'on n'a pas Saraïevo, le héros victorieux dut rétrograder jusqu'à la Save, de peur d'être cerné. La population de Saraïevo se partage entre trois communions religieuses : musulmane, schismatique grecque et catholique latine. Malgré sa décadence, elle fait encore un commerce important, les manufactures d'armes et d'orfévrerie continuent d'y prospérer, et, de cette ville à Stambol, des caravanes circulent constamment. Il faut regretter qu'elle ne se trouve pas sur une rivière navigable. Le torrent écumeux de la Migliaska, qui la traverse, malgré ses nombreux ponts de pierre à élégantes arcades, est inutile pour l'industrie; au sortir de la ville, il redevient sauvage comme avant d'y être entré, et roulant dans les solitudes, sous l'ombre des sapins gigantesques, il n'arrose que des ruines de châteaux où se retirent l'hiver les bergers et les brigands.

Dans cette turbulente Bosnie, Saraïevo est resté une république autonome qui a son sénat, élit ses magistrats, et peut même renvoyer le gouverneur impérial quand il déplaît au peuple. La constitution du pays ne permet que trois jours de résidence par an dans cette ville au visir de Bosnie. Quoiqu'il s'intitule *visir dè la Hongrie, begler*

beg (prince des princes) et gardien suprême de tous les pays serbes, ce vicaire de Mahomet *in partibus infidelium* est réduit à se tenir clos dans le *grad* de Travnik, qu'il a tâché depuis quelque temps de fortifier à l'européenne. Baignée par la Laskva et entourée d'une immense nécropole musulmane, la citadelle de Travnik est un quadrilatère perché sur un roc entre deux ravins; tout est en ruine dans l'intérieur, et le sérail même du visir a l'air d'une grande métairie. Environnée de gorges, au fond desquelles la Bosna roule ses eaux vertes, cette place est à vingt lieues de Saraïevo : sur la route qui unit ces deux villes se trouve le village de Vitez, dont le nom rappellera longtemps aux Bosniaques la terrible défaite qu'ils y essuyèrent en 1840.

On se rend de Travnik, par la petite ville catholique de Chepsié, à la citadelle de Zvornik, dont l'enceinte, naguère formidable, n'offre plus que des tours dévastées, qui menacent de s'écrouler sur le *varoch* (ville marchande). Bâtie, disent les spahis, par Zvonimir, père des Serbes, mille ans avant l'hégire, le grad aérien de Zvornik est le seul rempart des Bosniaques contre les Serbes de la principauté, qui l'ont pris et pillé maintes fois. On se rend de Saraïevo à Zvornik en trente-deux heures, par la vallée de la Spretsa, où paissent de magnifiques troupeaux, et qui aboutit au bassin de la Drina. Ce pachalick est la partie la moins peuplée et la plus sauvage de toute

la Bosnie. La sinueuse Drina, qui se rend à la Save, dessine à travers les forêts son cours en sens inverse de la Bosna. Cette direction de la Drina est avantageuse aux Serbes de la principauté, qui peuvent s'introduire jusqu'au cœur de la Bosnie, depuis que cette rivière est devenue la limite des deux pays. Le dernier retranchement des Turcs dans ces déserts est Biélina, qui vit éclater la révolution de 1829.

Pour se rendre de Saraïevo à Novibazar, il faut traverser les montagnes les plus abruptes; partout des caps de rochers s'inclinent sur la route, partout aussi on rencontre les sites les plus délicieux, rafraîchis par mille cascades, dont le doux murmure est trop souvent interrompu par les coups de carabine des haïdouks. Si ces brigands pouvaient s'organiser, ils trouveraient un sûr asile dans le district qui s'étend de Priepol à Siénitsa, district long de dix lieues, que la nature a pris soin de fortifier elle-même contre l'invasion par des obstacles de toute sorte. De Siénitsa, petit fort à quatre tours qui domine une vaste plaine, on traverse également jusqu'à Novibazar dix lieues d'un pays inégal, à collines et à plateaux arides, entièrement abandonnés au parcours des bestiaux. La riante vallée de la Rasca, habitée par une population entièrement chrétienne, est la seule partie un peu cultivée de ce pachalick, dont le sultan a d'ailleurs ratifié le démembrement en faveur du prince de Serbie. La rivière de Rasca, d'où a tiré

son nom la belliqueuse tribu des Ratses, qui désigne souvent dans l'histoire la nation serbe tout entière, coule au milieu de ces défilés et arrose la grande ville de Novibazar. Cet antique chef-lieu de la Rascie, pris et dévasté par l'armée de George le Noir, mais qui se relève de ses ruines, sert de point d'embranchement à plusieurs routes commerciales très-importantes. Novibazar fait communiquer le golfe grec de Salonik, d'un côté avec Belgrad et le Danube, de l'autre avec l'Adriatique et Raguse, où les Bosniaques envoient des bestiaux, des laines, du miel, dont leur pays abonde, pour obtenir en échange le sel, qui leur manque presque totalement; car ce qu'on appelle en Bosnie *Velika-Touzla* (la grande saline) n'est qu'un amas de soixante-dix à quatre-vingts sources salées, dont l'exploitation ne donne qu'un résultat insignifiant.

A la Bosnie se rattache l'Hertsegovine ou l'ancienne Chelmie, qui, pour être un pays de vignes et d'oliviers, n'en est pas moins misérable, et que les envahissemens continuels des Monténégrins séparent de plus en plus de la Turquie. On ne peut s'expliquer que par l'ambition autrichienne, et les jalouses susceptibilités de toutes les puissances, l'odieux démembrement qui a séparé la Dalmatie de l'Hertsegovine et de la Bosnie. Ces deux pays, privés ainsi de leurs côtes, n'ont plus aucun débouché maritime. Mais, en dépit des diplomates, la nature a doué la Bosnie et l'Hertsego-

vine d'avantages stratégiques tels que l'occupation de ces contrées, sans le concours des indigènes, est impossible. La Narenta et la plupart des rivières tracent dans leur cours des demi-cercles rentrans, comme pour écarter l'ennemi de l'intérieur, et les chaînes de montagnes offrent la même disposition. Le seul point par où l'invasion en Bosnie offrirait des chances de succès est la Croatie turque, province attenante à la Croatie autrichienne, et en majorité catholique. Les montagnes de Croatie, s'inclinant vers la Save, ouvrent à l'Allemagne des vallées assez larges pour le passage de l'artillerie, et les Croates sont d'ailleurs, par leurs opinions religieuses, portés à désirer leur incorporation avec l'Europe. Catholiques latins, ils ont, dans la plupart des révoltes, soutenu le parti contraire à celui des Serbes schismatiques. Appuyés d'abord par Venise, et maintenant par l'Autriche, ils ont étendu leur propagande jusqu'à Novibazar, au fond de la Bosnie. Leur qualité de catholiques latins et de coreligionnaires des Francs leur assure des priviléges refusés de tout temps par les Turcs à leurs raïas schismatiques; ils ont pu bâtir de nombreux couvents pour leurs moines minorites et franciscains, et ils possèdent dans les villes de belles églises, tandis que les pauvres chrétiens de rite grec sont souvent forcés d'aller célébrer en plein air, sous l'abri des forêts et dans les cavernes, leurs cérémonies religieuses. Mais, au milieu de ces cata-

combes nouvelles, la prière a toute la ferveur des temps primitifs de l'église; l'inconcevable ignorance des popes serbes de Bosnie peut seule troubler l'impression que produit toujours sur le voyageur l'élan d'une piété sincère. Pourquoi faut-il que le fanatisme vienne égarer ces consciences si simples et armer ces frères les uns contre les autres? Pourquoi les moines des deux églises rivales refusent-ils d'unir leurs efforts quand il s'agit de ranimer une patrie commune et de détruire des préjugés barbares qui scindent un peuple généreux en deux castes ennemies? Ce serait aux plus éclairés d'entre eux, aux moines romains, de donner les premiers l'exemple de la conciliation, en laissant leurs ouailles s'unir, pour tout ce qui est d'intérêt temporel, avec leurs frères schismatiques.

III.

La Bosnie, dans les temps modernes, a été si complètement oubliée, qu'on ne se doute pas même en Europe que ce pays ait une histoire. Les hommes de cabinet s'imaginent en général connaître suffisamment l'histoire des populations

de l'empire turc, pourvu qu'ils aient lu l'énorme compilation des chroniques ottomanes que le savant M. de Hammer a publiée. Mais ces chroniques n'offrent que la vie des sultans et de leurs serviteurs; en dehors de ce mouvement de politique centrale, il y a la vie intérieure des provinces d'Orient, dont le tableau tout entier reste à faire, tableau plein de drames palpitants, surtout depuis que les vieilles nationalités abattues se relèvent dans toute l'énergie d'une jeunesse reconquise, et se ferment ou s'ouvrent à la civilisation européenne, suivant la diversité de leurs intérêts. Une puissante poésie s'attache à ces luttes acharnées, à ces éléments si vierges, à ce chaos d'une vie nouvelle, qui fermente dans un tombeau. Nulle part, cette fermentation ignorée n'est plus ardente que chez les Bosniaques; seulement, exploitée par un fanatisme rétrograde, elle dévore le peuple au lieu de le ranimer. L'âpre nature de ces montagnes a fait de la Bosnie la *Vendée* de l'empire turc. C'est là que les réformateurs, ennemis de l'ancien régime musulman, trouvent, depuis cinquante ans, leurs plus furieux adversaires.

Au seizième siècle, l'aristocratie bosniaque s'était, comme la noblesse d'Albanie, convertie à l'islamisme, dans le seul but de conserver ses richesses et ses droits; elle avait donc stipulé qu'elle resterait maîtresse chez elle. A l'aide de ces privilèges et soutenue au besoin par les sultans, elle avait peu à peu soumis à sa direction toutes les

provinces serbes de l'empire. Ces renégats, d'abord peu nombreux, étant devenus des conquérants dans leur terre natale, s'augmentèrent d'année en année par l'enlèvement des enfants chrétiens et par l'attrait puissant que la vue de leur prospérité exerçait sur les Slaves raïas. Cette caste nobiliaire étendit de plus en plus ses colonies autour de ses montagnes; en Serbie, en Albanie, en Macédoine, elle envahit, soit par voie d'alliances et de mariages, soit par confiscation violente, les plus riches terrains, qu'elle envahit aux communes chrétiennes pour en faire des spahiliks. Ces fiefs s'élevaient au nombre de douze mille dans la seule Bosnie, et leurs spahis ou *koulouks*, en temps de guerre, menaient à l'armée quarante mille vassaux. Aucune autre province de l'empire, l'Albanie exceptée, ne pouvait réunir un pareil contingent; le Kourdistan, celle de toutes les provinces d'Asie qui fournissait le plus de soldats, n'en envoyait que trente mille. Aussi, les Bosniaques jouissaient-ils de la plus grande faveur auprès de la Porte, qui leur a dû des ministres célèbres. Tels sont les grands-visirs Kiouprili le Victorieux, Khousrev et Redchep sous Murat IV, Achmet le Hertsegovinien sous Soliman Ier, le Croate Roustem, Murat, le restaurateur de l'empire sous Achmet III, enfin Moustapha le Monténégrin et son rival dans le grand-visirat, Méhémet Sokoli de Trebinié, élevé comme *djak* (étudiant ecclésiastique) au couvent de Saint-Sava,

puis emmené comme esclave à Stambol, où le Bosniaque Sinane ne tarda pas à l'associer au gouvernement de l'empire dont il était le soutien. Tous ces grands hommes ont élevé haut le nom serbe en Orient, et ont obtenu à leurs compatriotes des priviléges considérables.

Les sultans avaient dû confier aux Bosniaques eux-mêmes la police de la Bosnie et le prélèvement des impôts sur tous les pays serbes. Ces tributs des chrétiens étaient emportés chaque année par les galères du grand-seigneur, qui avaient remonté le Danube jusqu'à Belgrad. C'était un beau jour pour les spahis, que celui où la flotte impériale jetait l'ancre et alignait ses poupes dorées le long des quais de la *ville blanche;* mais cette époque de fête pour les vainqueurs était pour les vaincus une époque de deuil et de désespoir, car les raïas devaient fournir l'élite de leurs jeunes gens, comme rameurs, à la flottille; et il fallait que les galères fussent rentrées dans le Bosphore pour qu'on renvoyât ces jeunes gens dans leur pays. Dénués de tout secours, la plupart mouraient le long des chemins en songeant à leur ville blanche, chantée avec tant d'amour dans toutes les poésies serbes, à ce Belgrad, d'où on les avait chassés, mais où ils étaient convaincus que leurs compatriotes sauraient rentrer un jour. Ils ne se trompaient pas; les descendants de ces martyrs, héritiers d'une si belle

constance, devaient un jour enfin reconquérir Belgrad.

La Porte elle-même concourut à hâter l'époque de ce triomphe. Ayant à lutter dans ses propres foyers contre la démocratie turque de Constantinople, elle se sentit trop faible pour lutter en même temps au dehors contre la forte organisation militaire de l'aristocratie bosniaque. Déjà cette aristocratie avait envahi jusqu'aux Balkans bulgares, déjà les sultans n'osaient plus laisser un visir séjourner longtemps en Bosnie, de peur qu'il ne se liguât avec les indigènes. Enfin, impatients des obstacles que ces musulmans slaves opposaient à leurs projets de centralisation gouvernementale, les sultans conçurent la machiavélique pensée de protéger les raïas contre leurs spahis, comme ces tyrans du moyen âge qui, au nom de la liberté, excitaient les serfs contre leurs seigneurs. Jusqu'alors les Ottomans avaient apparu comme ennemis aux raïas serbes, qui voyaient dans les spahis leurs protecteurs naturels. Les rôles ne tardèrent pas à changer complètement.

Dans l'ignorance de ces menées, l'aristocratie bosniaque soutint encore, par ses exploits chevaleresques, l'islamisme durant la longue guerre que l'Autriche et la Russie coalisées firent au colosse ottoman, de 1737 à 1744. Pendant les sept années que dura l'insurrection des raïas serbes, on vit cette noblesse, conduite par son visir Meh-

met-Begovitj, se porter rapidement, tantôt sur le Danube, tantôt sur l'Adriatique ; elle seule, par sa présence sur tous les points menacés, empêcha le Monténégro d'unir ses forces à celles des Serbes danubiens, et sauva ainsi l'empire d'un démembrement convenu dès cette époque entre l'Autriche et la Russie.

Dans cette longue guerre, les Autrichiens avaient dû leur triomphe aux Serbes. Cependant l'empereur d'Autriche, suivant l'usage des princes occidentaux, sacrifia aux Turcs les chrétiens schismatiques, dont tant de milliers étaient morts pour sa cause. Ces malheureux, ainsi livrés à la vengeance des spahis, eurent à subir les plus affreuses cruautés. L'instant parut favorable à la Porte pour jeter le masque et changer sa politique; au nom de l'humanité, elle ordonna aux visirs de Belgrad et de Bosnie d'agir désormais en protecteurs particuliers des raïas. Les spahis bosniaques ne tardèrent pas à s'apercevoir que ce nouveau système administratif tendait à leur ruine, et une coalition générale de tous les begs serbes s'organisa sous la direction d'Ali-Vidaïtj, beg de Zvornik. Le feu de la révolte se communiqua de la Bosnie aux spahis du Danube, qui, aidés par le Bulgare Pasvan-Oglou, s'emparèrent de Belgrad, où les Bosniaques établirent aussitôt le centre de leurs opérations et le siége de leur gouvernement provisoire.

Le pouvoir exécutif de cette république serbo-

musulmane se composait de cinq membres : Vidaïtj, Aganlia, Koutchouk-Ali, Mollah-Ioussouf et Fotchitj-Mehmet. Vidaïtj, avec ses janissaires, parcourait les villages bosniaques, faisait saisir et enchaîner les raïas, et exigeait qu'ils se vendissent à lui comme esclaves, ou bien sur leur refus il les torturait cruellement. Les quatre autres chefs se livraient, sur la Save et en Serbie, à des violences non moins atroces. Dans chaque village chrétien, ils substituaient aux knèzes raïas un soubachi musulman avec douze janissaires pour rendre la justice et lever les impôts. Les knèzes ayant osé adresser leurs plaintes au visir, les spahis, pour se venger, se mirent à parcourir les nahias, souillant les églises et enlevant les ornements sacerdotaux, afin d'en faire des caparaçons pour leurs chevaux arabes. Dans leurs haltes, ils rassemblaient toutes les jeunes filles du lieu, les forçaient à danser devant eux le *kolo* parées de leurs plus beaux vêtements, puis ils les déshonoraient et les renvoyaient nues dans leurs chaumières. L'armée de ces bandits se grossissait incessamment de janissaires serbes que les réformes européennes du divan décidaient à quitter Constantinople pour rentrer dans leurs foyers. Le quart de la Turquie d'Europe était aux mains de ces révoltés, qui exerçaient les plus horribles déprédations. Vidaïtj avait rempli son château héréditaire de Zvornik d'un prodigieux amas de dépouilles. Ses quatre associés du Danube sont

devenus célèbres en Orient sous le nom de *daïs* ou *dahis*, qui n'est que le mot de deys, prononcé à la manière slave; ils luttaient de rapacité avec Vidaïtj, et entassaient des tonneaux d'or dans leurs quatre palais de Belgrad, ce qui n'empêchait pas ces étranges républicains de poser en principe l'égalité complète de tous les fidèles et la communauté des biens.

Bravant la mort qui les menaçait à toute heure, les knèzes s'assemblèrent, en 1803, autour d'un monastère, et eurent le courage de signer et d'envoyer une pétition au sultan. — Les janissaires, disaient-ils dans cette requête, nous ont tellement dépouillés, que nous sommes réduits à nous vêtir d'écorce; de plus nous ne pouvons défendre nos femmes et nos temples du dernier outrage: es-tu encore notre empereur? sauve-nous des mains de ces scélérats; et si tu ne le peux, dis-le-nous, pour que nous allions, cherchant le dernier repos, nous jeter dans les rivières. — Le sultan indigné fit dire aux spahis que, s'ils ne cessaient leurs brigandages, il enverrait contre eux une armée qui ne serait pas musulmane, et, par conséquent, ne les épargnerait pas. Les Bosniaques se demandèrent: quelle peut être cette armée? russe ou autrichienne? Impossible! Ce seraient donc les raïas commandés par leurs knèzes? Eh bien! tuons d'avance tous ces knèzes! — C'était en février 1804. Les soubachis reçurent ordre, dans toutes les nahias, de commencer les

exécutions. Les premières victimes furent Hadchi-Gero, igoumène du couvent de Moravtsi, Marko Tcharapitj, Stanoïé de Beglavitsa, puis les deux chefs chrétiens de la nation, Rouvim, archimandrite du couvent de Bogovadia, qu'Aganlia fit périr dans d'horribles tortures, et Alexa Nenadovitj, l'obor-knèze de Valiévo, que Fotchitj décapita lui-même. Le massacre ne s'arrêtait point, des knèzes il s'étendait aux kmètes, et le peuple crut à la fin qu'on voulait l'exterminer tout entier. Un spahi bosniaque, le capitaine de Gradachats, emprisonna, sans aucune exception, tous les raïas de son district : chaque vendredi, en revenant de la prière à la mosquée, il faisait amener devant lui un certain nombre de ses captifs, et s'amusait à les couper en deux d'un coup de cimeterre. Ce bourreau d'une force gigantesque ne tomba qu'en 1807, sous les coups d'une troupe de raïas furieux.

Le visir de Bosnie, Khousrev-Mehmet, se voyait contraint de fermer les yeux sur ces horreurs. A Belgrad, le père d'un des quatre dahis, Fotcho, vieillard âgé de cent ans et dont la longue barbe blanche descendait jusqu'à la ceinture, opposait d'impuissantes prières aux cruautés de ses fils. Mais le sang de tant de victimes n'avait pas arrosé en vain le sol des provinces serbes, et bientôt on les vit produire des héros. Les bandes des haïdouks chrétiens qui heureusement n'avaient pu être détruites sauvèrent les raïas. Sor-

tant de leurs cavernes et de leurs forêts, sous la conduite de Tchourdja, les haïdouks bosniaques s'élancèrent contre le beg Vidaïtj, brûlèrent sa citadelle de Zvornik, et soulevèrent tous les raïas des bords du Iadar et de la Radjevina. Le knèze Savitj, Antoine Boghitjevitj, et un Serbe de Zvornik nommé Mehmet, appesanti par soixante-dix hivers, mais soutenu par ses cinq fils, organisèrent ces esclaves enfin révoltés, et qu'animait toute l'énergie du désespoir. Ali-Vidaïtj fut successivement chassé de tous ses châteaux. Les nahias du Iadar et de la Radjevina furent les premiers districts émancipés. La liberté la plus complète récompensa leurs courageux efforts : le visir, en faisant la paix, accepta pour clause qu'aucun corps de troupes turques ne pourrait désormais traverser les vallées affranchies, et que les spahis n'y paraîtraient plus qu'isolément, une seule fois chaque année, pour recueillir leurs dîmes.

La nouvelle de ce premier succès des chrétiens de Bosnie se répandit bientôt dans tous les pays serbes, et alla porter dans Belgrad un coup mortel à la puissance des spahis. On ne craignit plus de chanter, même à leurs oreilles, une longue piesma que venait de composer l'Homère bosniaque de cette époque, le célèbre aveugle Philippe, et dont le prologue commence ainsi :

« Quels prodiges viennent d'avoir lieu ! il était donc décrété dans le ciel que le peuple serbe devait renaître. Les knèzes ne s'en doutaient pas, ils n'avaient plus d'espoir; mais,

malgré eux, les pauvres raias se levèrent, ne pouvant plus souffrir un joug si dur. Ils se levèrent comme les élus de Dieu au temps fixé pour la guerre sainte, dont le ciel même donnait le signal par des météores effrayants qui traversaient l'horizon de la terre serbe. De la Saint-Triphon à la Saint-George, la lune s'éclipsa toutes les nuits pour dire aux Serbes de se lever en armes; mais ils n'osaient encore bouger. Les saints donnèrent un autre signal de la Saint-George à la Saint-Dimitri, des nuages sanglants passèrent et repassèrent dans le ciel, pour dire aux Serbes de saisir leurs armes; mais les Serbes n'osaient pas même lever la tête. Les saints donnèrent un troisième signe : contrairement aux lois de la nature, ils firent tomber la foudre au milieu de l'hiver; le jour de fête du bienheureux Sava, des coups de tonnerre ébranlèrent l'Orient, pour dire aux Serbes de se lever en armes, et pourtant ils craignaient de se révolter. Enfin apparut un dernier signe : par un jour clair le soleil s'obscurcit; trois fois il trembla et s'évanouit vers l'Orient. A cette vue, les chefs musulmans de Belgrad descendent de la forteresse, enveloppés de leurs manteaux de pourpre; en contemplant le ciel, leurs yeux roulent des larmes. Allah! frères, quels augures pour nous, quels funestes pronostics! Pleins d'angoisses, ils vont au Danube, remplissent de son eau leurs coupes, et les portent ainsi au haut de la tour *Neboicha* (1). Pendant que les étoiles qui éclairent l'horizon serbe se miraient dans les coupes dorées, les chefs des pays serbes s'y mirèrent eux-mêmes; mais ils se virent sans tête! Épouvantés de ce présage, les chefs brisèrent les coupes et en jetèrent les débris dans le Danube. »

Dans ces coupes dont le fleuve écumant emportait les débris vers la mer Noire, les princes des spahis pouvaient voir un autre présage de leur

(1) Prison d'état de Belgrad.

ruine prochaine : bientôt, réduits à fuir, ils se confieraient en vain au Danube, qui ne recevrait que leurs cadavres mutilés. Animés par le pope Louka Lazarevitj, les raïas de la Save et de la Koloubara s'insurgent et mettent à leur tête Jacob Nenadovitj, ancien officier au service autrichien. En même temps se lèvent dans la Choumadia les deux frères Marko et Vasso Tcharapitj, et sur la Morava les deux inséparables pobratims, Milenko de Klichevats et Pierre Todorovitj de Dobrinia. Mais les knèzes des villages, vieillards amis de la paix, condamnaient hautement l'audace des jeunes gens ; il fallut que les haïdouks parcourussent en personne les hameaux pour forcer tous les hommes à les suivre. En vain les quatre dahis avaient député vers les rebelles le métropolite Leonti pour les ramener au devoir : cet évêque, odieux aux Serbes non moins que les Turcs eux-mêmes, avait reçu pour réponse qu'on parlerait de paix quand les dahis seraient exterminés. Les janissaires bosniaques quittèrent donc Belgrad avec Aganlia pour aller châtier les auteurs de cette insolente réponse. De son côté, Ali-Vidaïtj sortit de Zvornik pour ravitailler Chabats, que bloquaient les troupes de Jacob Nenadovitj : il fut repoussé vigoureusement. Le fougueux Bosniaque Tchourdja, dont chaque coup de carabine abattait un ennemi, parut dans ce combat, portant l'étendard devant le knèze Jacob. Habile comme tout les haïdouks à briser un joug abhorré, mais

ignorant l'art d'organiser un pays après la victoire, Tchourdja avait laissé les districts émancipés par ses efforts se donner des lois et se choisir leurs knèzes et leurs juges; puis, courant avec ses frères d'armes à d'autres exploits, il s'était élancé des monts bosniaques vers la Save. Vainqueur de Vidaïtj, il apprend qu'un nouveau corps de mille spahis d'élite, sous le beg Notjina, s'avance vers Chabats. Quoiqu'il n'ait que deux cents haïdouks, Tchourdja va les attendre au monastère de Djokechina. Ces braves, dont chacun s'était fait un rempart d'un arbre ou d'un rocher, défendirent le défilé durant quinze heures; ce ne fut que quand ils eurent épuisé leurs dernières cartouches que l'ennemi put les envelopper et les tailler en pièces. Tchourdja échappa seul, et, quand Jacob arriva au secours des deux cents haïdouks, il ne trouva que des cadavres; mais des mille Bosniaques il ne restait plus debout que quelques hommes qui prirent aussitôt la fuite. Cet héroïque exploit détermina la reddition de trois places importantes, Chabats, Smederevo et Pojarevats, d'où les spahis, pressés par la faim, se retirèrent pour concentrer toutes leurs forces dans Belgrad.

N'espérant plus aucun secours de leurs frères de Bosnie, dont ils se trouvaient séparés par les districts affranchis de Zvornik et de la Save, les quatre dahis se donnèrent au tyran de Vidin, à Pasvan-Oglou, et reçurent dans Belgrad mille volontaires appelés *kerdchalis*, avec leur capitaine

Gouchants. Approvisionnés par les bateaux du Danube, ils auraient pu soutenir le siége pendant des années ; mais ils perdirent courage quand ils virent le sultan prendre parti pour les raïas qui les bloquaient et envoyer au secours des assiégeants le visir même de Bosnie, Bekir, avec trois mille Ottomans. Ces auxiliaires inattendus furent accueillis par les Serbes chrétiens avec des hourras et des salves de toutes leurs armes, qui jetèrent parmi les assiégés de Belgrad un morne désespoir. Bientôt, se croyant trahis par Gouchants, les dahis s'enfuirent vers la Bulgarie, et les raïas serbes, ayant à leur tête le visir de Bosnie, entrèrent triomphants dans l'ancienne capitale de leur race.

Quel affreux spectacle Belgrad offrait alors! Les quatre palais des dahis s'élevaient seuls sur un vaste amas d'infectes ruines, peuplées d'esclaves décharnés, meurtris de coups, et qui, depuis des années, ne soutenaient plus leur vie languissante qu'avec les restes d'aliments laissés par les valets, souvent même par les animaux domestiques des kerdchalis.

Un témoin de ces scènes lugubres vit encore actuellement à Belgrad : c'est la veuve d'Aganlia, l'un des quatre dahis. La vieille dame se rappelle toujours avec attendrissement ce beau temps de sa fraîche jeunesse, où, adorée par un prince, elle avait sous elle plus de cent femmes soumises à tous ses caprices. Le sérail mauresque de son

mari, devenu aujourd'hui l'imprimerie de l'état, était rempli de cavaliers superbes chargés d'escorter la jeune cadine dans ses promenades, et leurs chevaux arabes, rapides comme l'aquilon, frappaient du pied les raïas qui ne pouvaient s'écarter assez vite. De tels souvenirs sont chers à cette femme, que les spahis avaient proclamée la reine des belles, et dont tous les désirs étaient des lois. Mais qui peut se flatter d'enchaîner la fortune? L'épouse d'Aganlia vit tomber la fleur de la noblesse bosniaque sous les coups des vils raïas, les dahis même périrent; la belle veuve, saisie, fut baptisée de force; un voïevode serbe, ravi de ses charmes, l'épousa également par contrainte, non sans exciter le dépit des autres chefs, qui étaient sur le point de se battre entre eux pour cette nouvelle Hélène. Obligée de renoncer à la religion de son cœur et de ses sens, l'infortunée cachait sa rage et attendait pour s'enfuir le jour où les Turcs reprendraient Belgrad. Les Turcs revinrent et reconquirent les provinces émancipées; mais la néophyte mal convertie avait été emmenée par son nouvel époux, et conduite en Russie, d'où elle n'est revenue qu'au temps de Miloch. Maintenant, ses espérances se sont évanouies avec sa beauté, elle n'attend plus rien des Turcs, et, âgée de soixante-dix-huit ans, la Vénus des Bosniaques s'est enfin résignée à mourir renégate chez les ennemis du Koran.

L'union du visir de Bosnie avec les insurgés

chrétiens n'avait été que momentanée. Quand les chrétiens, après la mort des dahis, demandèrent au chef musulman des droits civils comme garantie contre les tyrans futurs, le visir, indigné, quitta Belgrad, et regagna tristement son pachalick, décidé, quoi qu'en pût dire le sultan, à soutenir les Bosniaques musulmans, bien loin de les combattre et à diriger leurs forces vers un but commun, celui de punir les outrages faits par les raïas à l'islamisme. Une persécution affreuse s'alluma alors contre les chrétiens de Bosnie; elle sévit surtout durant l'année 1805, où le cruel et fameux séraskier Kouline-Kapetane, à la tête des spahis, marcha contre George le Noir, pillant et brûlant, même dans son propre district, tous les villages chrétiens placés sur sa route, et réduisant leurs habitants en esclavage. La Bosnie vit alors un de ses knèzes, l'héroïque Ivane, vendre tous ses biens pour racheter de la servitude un grand nombre de ses compatriotes. En récompense de cette belle action, les spahis le forcèrent à fuir le sol natal: il dut passer en Serbie, où il combattit bravement avec Miloch jusqu'à la conclusion de la paix. Devenu prince, Miloch n'a pas daigné penser à Ivane, et, donnant pour prétexte à son ingratitude l'ivrognerie du vieux knèze, il l'a laissé durant tout son règne mendier dans Belgrad, où on le voyait encore en 1840. Les Bosniaques seuls se souviennent de lui et le chantent dans leurs piesmas avec le haïdouk

Tchourdja, qu'attendait une fin plus prompte et non moins triste.

Ce terrible guerrier, qui avait donné le signal de l'insurrection et remporté les premiers triomphes, après avoir aidé quelque temps les autres voïevodes au siége de Belgrad, les avait abandonnés. Trouvant indigne d'un Bosniaque de se soumettre à la discipline autrichienne, que George le Noir prétendait introduire dans l'armée serbe, il était retourné vers ses montagnes de la Radjevina. Mais les montagnards avaient reconnu l'autorité civile de Jacob Nenadovitj, dont Tchourdja se disait l'égal. Le haïdouk s'obstina dans cette prétention malheureuse; cité pour ses brigandages au tribunal de Jacob, il fut condamné à mort, et, après s'être défendu comme un lion contre les *momkes* nombreux envoyés pour l'exécuter, il succomba, première victime des discordes civiles enfantées par l'ambition chez les raïas émancipés.

Cependant, malgré les nouvelles persécutions exercées par les Turcs sur les chrétiens, l'affranchissement poursuivait son cours. Chassés de toute la Serbie, les janissaires bosniaques ne tenaient plus que dans deux villes, Oujitsa et Karanovats. George le Noir fondit sur cette dernière place, mais le pacha de Novibazar venait d'envoyer secrètement à la garnison de Karanovats de tels renforts, que les chrétiens furent mis en pleine déroute et essuyèrent une perte énorme.

Heureusement Jacob ne tarda pas à venger George le Noir par des succès éclatants. Aidé par Meleti, archimandrite du couvent de Ratcha, et par le voïevode Milane Obrenovitj, il marcha avec trois mille hommes d'élite sur Oujitsa, dont le commandant, effrayé, envoya une députation de vingt vieillards demander la paix. Ces vieux spahis à la barbe blanche ne pouvaient croire que les raïas eussent vraiment avec eux des canons; les ayant vus de leurs yeux, ils pensaient qu'ils étaient de bois bronzé; enfin, les ayant touchés et s'étant convaincus, ils se mirent à pleurer et dirent à Jacob: — Quels temps affreux sont arrivés! Raïa du tsar turc, pourquoi vas-tu canonner les forteresses de ton empereur? — Hourra au tsar turc! s'écria Jacob, à bas seulement ses ennemis! — S'élançant sur Oujitsa à la tête de ses troupes, il s'en empara et y mit le feu le 20 juillet 1805. Les marchands turcs obtinrent seuls, en donnant 50,000 piastres et quatre-vingts étalons arabes, la permission de rester dans les ruines de cette ville; quant aux spahis, ils furent tous passés au fil de l'épée.

Tant de défaites firent sentir aux Serbes musulmans la nécessité d'une coalition plus générale contre leurs frères chrétiens. Le visir même de Skadar, Ibrahim, par ordre du sultan, se ligua avec le visir de Bosnie, leva quarante mille Albanais, tant Serbes que Skipetars, et envahit avec eux la Serbie par sa frontière bulgare, tandis que

quarante mille Bosniaques l'envahissaient par sa frontière du midi, ou la Drina et la Matchva. Sans égard pour la supériorité numérique des Bosniaques, le haïdouk Stoïane Tchoupitj de Notjaï assaillit leur avant-garde au moment où elle débouchait de la forêt du Kitog dans la plaine de Salatch, et l'extermina presque tout entière, malgré la bravoure du vieux Mehmet et d'Osmane-Djoura, qui la commandaient. Tchoupitj fut depuis lors surnommé par les siens le dragon de Notjaï. Le gros de l'armée bosniaque, sous le cruel séraskier Kouline-Kapetane, apprenant le massacre de son avant-garde, résolut d'éviter toute bataille rangée, et se divisa en petits corps pour ravager la Matchva et faire une guerre de détail; les Albanais, sur d'autres points du territoire, suivirent cet exemple; les pachas de Bulgarie les soutinrent. Plus de cent mille guerriers se ruaient en ce moment sur une population d'insurgés qui, en y comprenant les enfants et les femmes, ne comptait pas trois cent mille têtes. Désespérés de voir accourir d'autant plus d'ennemis qu'ils en tuaient davantage, les révoltés voulaient se soumettre : Jacob Nenadovitj envoya à Kouline son neveu Prota et Tchoupitj pour parlementer; Kouline retint ces deux braves prisonniers et se refusa à toute négociation. Dès lors les paysans commencèrent à déserter, la Save se couvrit de fuyards, qui passaient en Autriche avec leurs femmes et leurs enfants; ceux qui restaient,

voulant se rendre propice le farouche Kouline, apportaient sur la route des vivres à son armée, en appelant les Bosniaques leurs sauveurs; les chefs de l'insurrection étaient réduits à se cacher dans les forêts. La Serbie allait être subjuguée sans les haïdouks. Accoutumés à braver la mort, n'ayant rien à perdre et tout à gagner à la liberté, les haïdouks voulaient encore la guerre, et bientôt ils prouvèrent quels services des brigands patriotes peuvent rendre à un pays menacé du joug. Joyeux de mourir en défendant leur pays, ces hommes de fer occupaient tous les défilés, chassaient des villages ceux des spahis bosniaques qui s'y étaient installés en maîtres, empêchaient la fuite des paysans et les forçaient de les suivre sur les montagnes où George le Noir, seul voïevode qui ne désespérât pas de la victoire, ralliait les fugitifs. George était fortement secondé par son pobratim Katitj, Serbe de Hongrie, qui, pour venir le joindre, avait renoncé à sa pension de capitaine en Autriche. Avec quinze cents haïdouks, Katitj se mit à harceler Kouline de mille manières, défit entièrement à Petska le corps de Hadchi-Beg, descendu de la forteresse de Sokol, et obligea enfin l'armée ennemie à se rapprocher de Chabats, d'où elle pouvait encore dominer le cours de la Save. George le Noir voulut lui interdire à tout prix cette dernière position, il vint lui barrer la route avec sept mille fantassins et deux mille cavaliers (août 1806). Se fiant sur la

supériorité numérique de ses troupes, Kouline le somme de rendre ses armes : — Viens les prendre, lui répond le chef serbe, sans se douter qu'il répétait un mot classique. Pendant deux jours, les Bosniaques assaillirent en furieux le camp retranché des chrétiens ; enfin la troisième nuit de cette lutte acharnée, George le Noir envoie secrètement sa cavalerie dans la forêt voisine, avec ordre de prendre à dos l'ennemi quand il commencerait son troisième assaut. A l'aurore, les musulmans attaquent de nouveau; les begs les plus illustres de la Bosnie, à la tête de leurs vassaux, portaient eux-mêmes en avant leurs bannières féodales, glorieusement transmises de père en fils depuis le moyen âge. Les serbes chrétiens les laissèrent arriver sous les canons de leurs carabines, pour abattre d'une première décharge toute cette rangée d'*immortels ;* il n'en resta pas un debout. En même temps la cavalerie, s'élançant de ses fourrés, se jeta sur les derrières des assaillants. Cette bataille décida du sort de la noblesse bosniaque, dont la fleur fut moissonnée. Parmi les morts furent le mollah de Saraïevo et les deux pachas Mehmet de Zvornik et Simane de Derventa. Les fuyards, en se précipitant vers la Drina, furent cernés dans la forêt du Kitog par les paysans et les haïdouks, qui en exterminèrent la plus grande partie. Là le jeune Miloch Stoïchevitj, voïevode de Potserie, délivra sa mère que l'ennemi emmenait comme esclave, poursuivit

le général en chef Kouline, le tua de sa propre main, et s'empara de son sabre, que tous les Serbes croyaient enchanté.

Sur un autre point du pays, les chrétiens n'étaient pas moins heureux. Les quarante mille Albanais commandés par le pacha de Skadar avaient, en quittant Nicha, suivi la Morava bulgare qui, pour aller se jeter dans la Morava serbe, forme une large vallée, unique ouverture des montagnes de Serbie du côté de l'orient. Pour garder cette clef du pays, Pierre Dobriniats avait élevé à la hâte les retranchements de Deligrad, il s'y défendit six semaines contre toutes les forces albanaises. Ses continuelles sorties étaient combinées avec les attaques des haïdouks de Glavach et de Mladene, qui tombaient chaque jour comme une nuée d'oiseaux de proie des montagnes voisines sur les assiégeants. Enfin, totalement désorganisée et réduite à quelques milliers d'hommes, l'armée d'Ibrahim se débanda.

Ayant ainsi repoussé deux formidables invasions, les Serbes chrétiens, en 1807, purent aller demander aux Bosniaques musulmans, dans leur propres foyers, un compte sévère de leurs déprédations. Cette guerre de représailles fut longue et terrible; il fallut la lugubre année 1813 pour rendre aux spahis une partie des avantages qu'ils avaient perdus. Livrés à la Porte par la Sainte-Alliance, les Serbes chrétiens se soumirent. Le gouverneur Sima, cédant aux instigations du

consul russe, évacua, en dépit de ses voïevodes, toute la frontière, de la Drina à la Kaloubara. Pierre Molar, assiégé par les spahis dans Loznitsa, dut se résoudre à capituler. Le frère et l'héritier de Miloch de Potserie eut dans cette circonstance la faiblesse de se fier à l'évêque bosniaque de Zvornik, qui l'attira dans le camp des spahis, auxquels il rendit honteusement le fameux sabre de Kouline, que les Bosniaques regardent comme un de leurs palladiums. Ce chef imprudent fut ensuite promené par toute la Bosnie, et on finit par l'envoyer chargé de chaînes à Stambol, d'où il n'est plus revenu.

Exaltés par leurs succès, les musulmans serbes débordèrent de nouveau sur la Serbie chrétienne, et reprirent tous les spahiliks, toutes les palankes, d'où on les avait chassés. Il se passa alors d'horribles scènes auxquelles présida le cruel Soliman, pacha de Skoplie en Hertsegovine, devenu visir de Belgrad. Miloch, adopté par le visir, qui l'avait reconnu comme obor-knèze, servit pendant deux ans, avec un dévouement à toute épreuve, ce bourreau des Serbes chrétiens. Mais en 1815, Miloch, s'apercevant que ses services devenaient importuns aux conquérants bosniaques, et qu'on voulait se débarrasser de lui, passa brusquement du côté de ses coreligionnaires. Appelant au combat tous les Serbes chrétiens, il attaqua à la fois les Turcs et les Bosniaques, qui furent partout vaincus. Le kiaia ou lieutenant du

Soliman périt dans une déroute. Bientôt il ne resta plus aux musulmans que Karanovats, où, bloqués par les bandes chrétiennes, ils n'attendaient que l'arrivée de l'obor-knèze pour capituler avec honneur. Miloch, non-seulement les renvoya sains et saufs, mais encore leur donna des présents pour Adem, pacha de Novibazar, avec des explications de sa conduite et des excuses sur sa révolte forcée. Ses instincts machiavéliques lui avaient fait deviner que, pour venir à bout des Bosniaques, il fallait prendre contre eux le parti du sultan; cette politique lui réussit complétement. Le nouveau visir impérial de Bosnie, Kourchid, content des protestations de fidélité de Miloch, se garda de marcher au secours des spahis abattus. Il resta, avec son armée, campé sur la Drina, en spectateur complétement neutre, pendant que les Serbes chrétiens s'acharnaient sur leurs frères musulmans. En faisant décimer ces tribus les unes par les autres, l'astucieux visir espérait parvenir à les soumettre toutes également au joug du sultan. Bientôt, des nombreux chefs bosniaques il ne resta plus en Serbie que le jeune Ali Sertchesma, pacha de Nikchitj. Cet audacieux capitaine s'obstinant à garder le défilé de Doublié dans la Matchva, Miloch marcha sur lui en personne, et eut pour la première fois le courage d'attaquer les Bosniaques en plein jour. Le pacha Ali, complétement battu, fut fait prisonnier et amené dans la tente de l'obor-knèze, qui

le régala de son mieux, lui servit le café et le tchibouk, et, le faisant asseoir sur son plus beau cheval, le renvoya au visir de Bosnie avec des propositions de paix. Ali, en partant, lui promit de tout faire pour l'aider à devenir prince de Serbie.

Feignant d'accéder aux demandes de Miloch, le visir Khourchid l'invita à une entrevue sur la Drina. L'obor-knèze, avec les autres voïevodes, se hasarda dans le camp turc; mais le visir, n'ayant pu obtenir des knèzes la reddition des armes, pensait à retenir Miloch comme otage. L'obor-knèze fut tiré de ce mauvais pas par Ali Sertchesma, qui, en l'introduisant dans le camp, lui avait juré de l'en faire sortir sain et sauf, et voulut tenir son serment. Cette loyauté, jointe à quelques autres complaisances des capitaines bosniaques envers Miloch, augmenta encore l'aversion vouée aux spahis par Khourchid et les Turcs. Le divan se persuada de plus en plus que ces musulmans de Bosnie étaient des traîtres, des ghiaours mal convertis, et que l'empire ne serait tranquille que quand on les aurait dépouillés de tous leurs priviléges. L'exécution de ce plan n'offrait plus de difficultés sérieuses : les boulevards extérieurs de l'aristocratie bosniaque étaient détruits; ces avant-postes qu'elle avait jetés au loin, sous le nom de spahiliks, à travers la Serbie et l'Albanie, jusque sur les balkans bulgares et macédoniens, se trouvaient au pouvoir soit du divan impérial,

soit des chrétiens insurgés. Dans le but d'achever la ruine des spahis, le sultan Mahmoud revêtit du visirat de Bosnie le moine Dchelaloudine, homme inflexible; qui avait ordre d'étouffer toute résistance par la terreur des supplices. Sans cour et sans harem, portant dans le visirat les austérités de son couvent, l'étrange ascète sut imposer par sa piété extérieure aux fanatiques bosniaques. Parcourant le pays sous mille déguisements, il surprenait tantôt les marchands dans leurs bazars, tantôt les raïas et les spahis dans les églises et les mosquées, et s'instruisait ainsi des plus secrètes pensées du peuple. Affectant la plus sévère justice, il soutenait les raïas, sans rien laisser deviner de son antipathie pour les spahis, et, à force de dissimulation, il parvint à s'assurer parmi les spahis eux-mêmes des partisans de ses réformes. La famille Dchindjafitj, de Saraïevo, se déclara la première pour le visir *philosophe*. Cette conquête en entraîna d'autres. Enfin Dchelaloudine, levant le masque, osa faire égorger les membres les plus redoutables de l'opposition, en commençant par Fotchitj-Achmet, de Saraïevo, et par les begs de Derventa et de Bania-Louka; puis, ayant emporté d'assaut les forteresses de Mostar et de Srebernik, il en massacra les capitaines. La république de Saraïevo, unie par les liens les plus intimes à l'*odchak* (conseil de famille) des janissaires de Constantinople, auquel elle fournissait plus de recrues qu'aucune

autre ville, lui adressa les plaintes les plus véhémentes contre le nouveau visir, et l'odchak se hâta de l'accuser près du sultan. Mahmoud joua l'indignation et prononça la destitution du visir; mais on n'envoya aucun successeur à Dchelaloudine, qui, ne faisant sans doute qu'exécuter les ordres secrets de son maître, ne se relâcha en rien de ses rigueurs. Cette circonstance ne devait pas manquer d'ouvrir enfin les yeux aux Bosniaques, et de les éclairer sur les vraies intentions du divan. Aussi, lorsqu'en 1820 l'insurrection des Grecs ouvrit une ère nouvelle pour les Greco-Slaves, le peuple bosniaque, par son inertie inaccoutumée, prouva à la Porte de quelles dispositions il était désormais animé envers elle.

Les Monténégrins crurent le moment favorable pour tomber sur cette population démoralisée, et se mirent à ravager la Bosnie dans tous les sens. Pressés entre un tyran intérieur et l'ennemi du dehors, les malheureux Bosniaques se décidèrent enfin à s'unir à Dchelaloudine, qui mena une forte armée contre le Monténégro ; mais les spahis se battaient à regret, et le visir les ayant entassés dans les défilés de la Moratcha, ils furent complétement défaits. Alors leurs sarcasmes sur la fuite précipitée de Dchelaloudine furent si amers, que l'ascète vengea la Bosnie en s'empoisonnant de ses propres mains (janvier 1821). A la mort de leur visir, ceux des Bosniaques qui avaient embrassé la cause de la réforme et du

sultan durent ou émigrer ou s'armer pour se défendre. Le pays tomba dans une affreuse anarchie; les tribus, les cités, souvent les familles, se battirent entre elles; le chaos social et l'acharnement des partis devinrent tels, qu'on ne connaît pas même de nom l'impuissant visir qui succéda à Dchelaloudine.

IV.

La Bosnie était arrivée à ce point de dissolution morale que le machiavélisme turc attendait depuis longtemps. L'entière extermination de cette aristocratie indisciplinée pouvait enfin se justifier vis-à-vis de l'empire et même de l'Europe. Le sultan *niveleur* ne fit pas attendre sa sentence; elle ne s'étendit d'abord qu'aux janissaires de Constantinople, en majorité Bosniaques, et qui, par leurs révoltes continuelles, n'avaient que trop mérité d'être punis. Mais la justice dégénéra cette fois en une atroce vengeance; aussi tous ceux des janissaires que moissonna l'artillerie de Mahmoud furent-ils regardés comme de saints confesseurs, et ceux qui purent échapper, s'étant réfugiés en Bosnie, y devinrent l'objet de la vé-

nération populaire. Les nouveaux régiments dressés à l'européenne portaient les ceinturons du sabre et de la giberne à la française, c'est-à-dire croisés sur la poitrine ; or, en dialecte bosniaque, croiser (*kerstiti*) signifie aussi baptiser. « Quoi ! disaient les Bosniaques, nous laisser baptiser ! Dans ce cas, à quoi bon un sultan? le tsar russe ou le césar de Vienne seront pour notre baptême de meilleurs parrains qu'un fils d'Othman. » L'indignation était si universelle, que le visir Hadchi-Moustapha et tous les commissaires turcs alors en Bosnie furent honteusement chassés, et durent s'enfuir par la Save à Belgrad sans aucun cortége.

En 1827, Mahmoud éleva au visirat de Bosnie le pacha de Belgrad Abdourahim. Cet homme, d'une constitution maladive, mais d'un dévouement et d'une audace à toute épreuve, aidé par son ami le futur prince Miloch, arma quelques centaines de momkes, et entra avec eux en Bosnie, où il réussit à gagner à sa cause le jeune Vidaïtj, rentré après la guerre dans sa capitainerie héréditaire de Zvornik. Une fois introduit dans cette place, clef de la Bosnie du côté du nord, le visir lança hardiment la proclamation suivante : « Mahométans bosniaques, je vous apporte de loin le baiser de la paix et de l'unité fraternelle. Oubliant vos folies, et désirant ouvrir vos yeux à la lumière, je viens vous faire connaître les ordres sacrés du plus puissant des

maîtres. Si vous vous montrez obéissants, j'ai le pouvoir de vous pardonner vos fautes. Choisissez donc entre la vie et la mort; réfléchissez mûrement, pour ne pas avoir à vous repentir. »

Toutes les réflexions des spahis bosniaques étaient faites; depuis le massacre des janissaires, ils lisaient clairement dans leur avenir. Aussi les réformistes et les amis de Dchelaloudine, rentrés dans le pays avec le nouveau visir, furent-ils partout reçus à coups de carabine. N'osant se hasarder seuls, les amis les plus influents d'Abdourahim, les frères Dchindjafitj, s'avancèrent avec un corps de troupes turques, disciplinées à la franque, pour reprendre possession de leurs foyers à Saraïevo. En vain les spahis et leurs clients se battirent tout le jour aux portes et dans les rues de la ville avec une fougue désordonnée; les réformistes triomphèrent par leur tactique nouvelle, et les spahis, bloqués sans vivres dans la forteresse, durent se rendre. Sept de leurs principaux chefs furent aussitôt envoyés à Zvornik, où Abdourahim les fit décapiter; puis le visir triomphant entra dans Saraïevo, et, quoique les hatti-cherifs ou constitutions de la province lui défendissent de séjourner plus de vingt-quatre heures dans cette capitale, il s'y établit comme un conquérant ou plutôt comme un bourreau. Trente begs périrent dans une seule nuit; la proscription s'étendit à presque tous les pères de famille, qui furent décapités par cen-

taines. Le raïa seul fut épargné, et on ne lui demanda que des contributions de guerre.

La réforme européenne s'installait en Bosnie sur des monceaux de cadavres : Abdourahim n'épargnait pas même ses partisans. Au nom de l'égalité, tous les possesseurs d'un fief quelconque étaient condamnés à mort. Enfin les anti-réformistes les plus déterminés vinrent se jeter aux pieds du visir, se déclarèrent convertis aux *mœurs franques*, et, avec un enthousiasme habilement simulé, tout ce qui restait de spahis revêtit l'uniforme *croisé* du nizam. Cette triste comédie, qui succédait à un drame de terreur, dura près d'une année. Enfin l'espoir fut rendu aux Bosniaques dans l'été de 1828 par la marche de l'armée russe sur le Danube : les renforts que le visir devait fournir contre l'invasion moscovite allaient le livrer presque sans défense à leurs coups. Pour prouver son dévouement au sultan, le visir Abdourahim se hâta en effet de réunir trente mille hommes, qu'il envoya sous la conduite de son kiaia et de son mollah contre les Russes ; mais, arrivés à la frontière de Serbie, ils demandèrent en vain à Milooh le passage par la principauté ; et, au lieu de prendre la route de Novibazar qui était leur chemin le plus direct contre les Russes, les mercenaires d'Abdourahim restèrent campés sous Biélina, dans la grande plaine d'*Orlovo-Polié* (le champ des Aigles), pendant que les

troupes serbes, postées sur l'autre rive de la Drina, les observaient dans une attitude menaçante. Miloch n'ignorait pas que les pillards bosniaques, une fois dans son pays, ravageraient le territoire; il obéissait donc à son propre intérêt en interdisant aux troupes du visir le passage de la Drina; s'il eût écouté le patriotisme, il ne se fût pas borné à ce rôle passif, il eût franchi lui-même sa frontière, et eût porté aux raïas chrétiens de la Bosnie le secours fraternel qu'ils réclamaient de lui contre la nouvelle révolution qui allait les livrer encore à la vengeance des spahis. Ces derniers en effet, profitant de la concentration de toutes les forces du visir sous Biélina, vinrent le bloquer lui-même dans Saraïevo, où il n'avait gardé que deux mille hommes. Abdourahim voulut d'abord effrayer les rebelles encore indécis, en faisant saisir quelques-uns des meneurs pour les décapiter; mais toute la population de la ville se souleva, et des troupes de janissaires, secrètement réunies dans Visoko, à six lieues de la capitale, étant arrivées, on chargea sur tous les points où elle était disséminée la faible garnison du visir, qui, au bout de trois jours, fut presque entièrement exterminée. Le lendemain du massacre, Abdourahim demanda et obtint d'évacuer la citadelle. Il se retira avec ses canons sur Biélina, où il eut la douleur de voir ses trente mille mercenaires bosniaques se débander en criant : « Liberté et ancêtres! » Privé ainsi des troupes qu'il

avait convoquées, le visir dut s'en aller presque seul à la guerre contre les Russes.

Le sultan envoya à la place d'Abdourahim l'ex-pacha de Philippopoli, homme plus doux, mais qui ne fut pas plus heureux que son prédécesseur. Il arriva en Bosnie au printemps de 1829, alors que le chef des Bouchatlis, Moustapha, visir de Skadar, cédant en apparence aux prières de la Porte, se mettait en route avec trente-cinq mille Albanais pour arrêter Diebitch. Moustapha était parvenu à établir parmi ses troupes la plus sévère discipline; pour le moindre vol, le soldat était puni de mort. Quand les envoyés de Miloch vinrent féliciter ce pacha serbe à Nicha, ils trouvèrent dans son camp des suppliciés exposés avec une poule ou un morceau de pain au cou, signe du larcin qui avait motivé leur condamnation à mort. Ces cruautés du Bouchatli n'avaient cependant pas pour objet de mettre ses troupes en état de lutter contre les Russes. Moustapha était trop habile pour compromettre son armée dans une lutte inégale; il savait que le cordon vert du martyre l'attendait après la déroute pour le punir de ses révoltes antérieures. Loin de prêter aide au sultan, il songeait à le renverser. Aussi, Diebitch passa-t-il le Balkan sans rencontrer le moindre obstacle, pendant que le visir anti-réformiste de Skadar marchait rapidement sur Constantinople pour y détrôner le sultan, qui n'apparaissait plus aux musulmans que comme un apostat,

adepte de l'Europe. Mais l'audacieux Bouchatli rencontra sur sa route le corps russe du général Geismar, qui le força à la retraite. La Russie sauvait à son insu, des tentatives de ses propres sujets, le souverain qu'elle attaquait.

Moustapha, vaincu, se replia sur Philibé, dont les Bosniaques, ses alliés, étaient les maîtres : de concert avec eux, il épuisa par ses contributions de guerre toute la Romélie. Jugeant avec raison que ses ennemis les plus dangereux n'étaient pas dans le camp moscovite, *le sultan ghiaour* se hâta de conclure la paix avec la Russie. Cette détermination soudaine, dont l'Europe a si mal compris les motifs, réduisit Moustapha à retourner vers Skadar, et les capitaines bosniaques à rentrer dans leurs montagnes, non sans y rapporter un immense butin.

Les serbes musulmans d'Albanie et de Bosnie avaient trop puissamment favorisé l'invasion russe pour que le divan ne cherchât pas tous les moyens de se délivrer de ces ennemis intérieurs. Considérant combien Miloch était resté strictement neutre durant les deux campagnes moscovites, le sultan Mahmoud penchait de lui-même à confier à ce prince chrétien le soin de le venger des spahis ; il n'opposa donc qu'une faible résistance à la demande que fit l'ambassadeur russe d'un démembrement de la Bosnie en faveur de Miloch. Ce démembrement, masqué sous le titre de restitution des anciennes frontières de Serbie, fut accordé dès 1830, et

au printemps de l'année suivante, des commissaires turcs arrivèrent de Stambol à la cour de Miloch pour commencer, de concert avec les géomètres serbes, la délimitation des confins entre la Bosnie et la principauté. On était convenu de commencer ce travail par la Drina. Les commissaires et les géomètres partirent donc tous ensemble pour Zvornik ; mais, plus patriote que le sultan, le pacha de cette ville, le jeune Ali-Vidaïtj, protesta contre toute concession de territoire, fit jeter les commissaires en prison, et ne consentit à les relâcher que quand ils lui eurent juré qu'ils ne mettraient plus le pied dans son pachalick. Miloch et le sultan Mahmoud se contentèrent donc, les années suivantes, de faire dresser par des émissaires déguisés la carte de toutes les frontières en litige, et, une fois rédigées, ces cartes furent envoyées à Pétersbourg sans que la cour même de Stambol en ait, dit-on, gardé copie.

Vidaïtj, beg héréditaire de Zvornik, déjà destitué par Mahmoud à la fin de 1829, était resté dans sa forteresse. La Porte, qui ne pouvait l'en chasser à force ouverte, le séduisit par de brillantes promesses, et le décida enfin à échanger le château de ses pères contre un nouveau pachalick, celui de Srebernik. Vidaïtj quitta Zvornik pour aller prendre possession de son poste officiel ; mais, arrivé devant la forteresse, il la trouva occupée par Memich-Aga, qui avait armé en sa faveur les musulmans et les chrétiens du district, et força

son antagoniste à battre en retraite. Revenu à son château de Zvornik, Vidaïtj en trouva également les portes fermées; un de ses parents, Mahmoud, ami de Memich-Aga, y avait pris sa place. Le proscrit parvint toutefois à s'introduire dans la ville au moyen de ses partisans; il y combattit de rue en rue ses ennemis et allait les expulser, quand le capitaine de Gradachats, Vouseïne, apparut, amenant un renfort aux conjurés. Attaqué par devant et par derrière, Vidaïtj se renferma dans son konak, où il lutta en désespéré jusqu'à ce que Vouseïne et Mahmoud, mettant le feu au palais, forcèrent enfin le héros à se rendre prisonnier.

La Porte, qui très-probablement avait ourdi ce complot pour désorganiser la Bosnie, n'obtint point de sa perfidie le résultat qu'elle en attendait. Loin de maltraiter son captif, le jeune Vouseïne l'embrassa et le choisit pour son pobratim, et dès lors les deux héros inséparables n'agirent plus que comme un seul homme. Fils du capitaine Osmane, dont les piesmas célèbrent la vaillance et la sage équité, Vouseïne, déjà populaire, fut bientôt regardé par tous les Bosniaques comme le défenseur de leurs priviléges; l'anarchie céda peu à peu devant l'autorité du nouveau chef, et, devenus forts par leur union, les Bosniaques se levèrent contre le sultan réformateur. Parmi les piesmas bosniaques composées sur cet événement,

celle d'un aveugle chrétien de Novibazar, nommé Pavel-Tchourlo, mérite d'être citée :

« Dieu clément, tout ce que tu fais est bien! Comme ton soleil illumine l'Orient et envoie ses éclairs jusqu'en Occident, de même le tsar de Stambol, en ouvrant les yeux, embrassa le monde, et vit tout ce qui s'y passait; et s'apercevant de toutes les injustices auxquelles les janissaires prêtaient leur appui, il foula avec indignation leur odchak, leva son cimeterre contre ces soldats coupables, et en fit périr soixante mille dans l'espace de six jours. Puis il lança un firman qu'il envoya dans toutes les provinces, pour annoncer l'établissement du nizam. Des peuples nombreux obéirent, de Stambol à Pristina, patrie de Pletikosa-Pavel, et à Voutchitern, où naquit l'héroïque Voïno... Mais deux puissants vassaux résistèrent, l'un en Albanie, l'autre en Bosnie, l'un nommé Moustapha, descendant d'Obren-Beg, chef de la race des Bouchatlis, l'autre appelé capitaine Vouseïne, issu de ce Vouk Brankovitj, qui trahit l'empire serbe à Kossovo.

« S'inquiétant peu du tsar et de ses firmans, Vouseïne a déclaré que, dût la foudre du ciel le dévorer, rien n'obtiendra de lui obéissance au nizam. Le visir de Skadar a la même pensée, et presse par ses lettres son ami Vouseïne de convoquer pour la guerre les quarante capitaines et les douze grands voïevodes de Bosnie. Aussitôt l'ardent Vouseïne rassemble ses agas et tous les capitaines dans la verte vallée, au pied de son fort de Gradachats. Ils s'asseoient en un vaste cercle sur la prairie, et Vouseïne leur fait distribuer à la ronde le vin et le raki. Les héros boivent à longs traits, et, la coupe en main, discourent sur l'état des nahias et des grads escarpés, sur leurs bonnes et luisantes armes, sur les coursiers et les iounaks; ils s'informent qui d'entre eux a fait les derniers exploits, a enlevé le plus de têtes aux Monténégrins, ou conquis en tcheta sur les ouskoks le plus riche butin.

« Tout à coup Vouseïne se lève et dit : Capitaines, il y a une proie nouvelle que je veux vous signaler, elle est un but digne de votre courage. Au nom d'Allah et de notre race, abattons le nizam ! Sans rien répondre, les quarante capitaines baissèrent les yeux d'un air distrait, rêvant au mystère qui fait croître les fruits des jardins et les mamelles des jeunes filles. Mais trois braves ne rêvaient pas : c'étaient le pacha Vidaïtj, le beg Philippovitj, et le capitaine Novine du blanc grad de Novino. Ils ne baissèrent point la tête ; regardant le capitaine dans les yeux, la coupe en main, ils lui dirent : Vouseïne, épée de la Bosnie, nous le jurons par nos biens et le saint jeûne du ramazan, aussi longtemps que notre tête tiendra sur nos épaules, nous n'entrerons pas dans le nizam. A ces mots, Vouseïne bondit de joie ; il prend la main des braves, et à la manière des iounaks les baise sur les deux yeux.

« Alors, sentant qu'il est devenu le dragon de la Bosnie, Vouseïne prend la plume, et écrit sur ses genoux cette lettre au vieux Gazi-Memich : « Aïan de Srebernik, vieux gardien de nos frontières, monte sur ton cheval blanc, appelle ton bariaktar (1) Bekir, et, suivi de tes bandes, viens nous joindre au plus vite, car nous voulons exterminer le nizam, et avec l'aide d'Allah rétablir la pureté du Koran. » Cette lettre causa au vieillard un tel bonheur, que tout son corps en tressaillit ; il appela son bariaktar : — Cher Bekir, déroule notre bannière, va la planter au haut du tertre dans la plaine, et fais entendre le coup de canon d'alarme, pour que tous nos braves accourent, et qu'avec eux nous nous mettions en marche contre le nizam. — Le porte-drapeau obéit, éleva le grand étendard sur la prairie, tira le canon d'appel, et soudain la plaine se trouva couverte de guerriers ardents, dont les pas faisaient surgir un nuage poudreux, où se croisaient les éclairs jaillissant des aigrettes de pierreries et des étincelantes cuirasses.

(1) Porte-drapeau.

« L'armée marcha contre le visir, qui n'osa pas résister. Quoiqu'elle eût pu s'emparer de sa personne, l'ayant surpris sans défense, elle le laissa s'enfuir avec neuf capitaines hertsegoviniens, qui le conduisirent à Stolats. Vouseïne se borna à prendre possession du palais visiral et de ses richesses..... Bientôt par toute la Bosnie, de Novibazar à Mostar, il ne resta plus un cadi, ni un aga, ni un seul capitaine du parti turc ; la renommée s'en répandit à toutes les frontières, et provoqua l'enthousiasme des braves qui les gardent. »

La piesma ne donne qu'une faible idée de la vive sympathie avec laquelle toutes les populations restées sincèrement musulmanes accueillirent le plan héroïque des Bosniaques. Il n'y avait qu'une seule voix : A bas le sultan ghiaour et les idées de l'Europe ! Ces idées, en effet, entraînaient une révolution complète dans le vieil édifice de l'islamisme, elles contredisaient les mœurs, les droits établis, tout ce qui avait eu puissance jusqu'à ce jour en Orient. Ce fut alors qu'on commença enfin à voir l'antithèse morale établie par les temps modernes entre notre Occident, avide de nouveautés et de réformes, et le vieux monde oriental, où la haine des innovations est le sentiment le plus populaire. Ici les novateurs, les hommes de progrès, sont les princes, qui imposent forcément l'oubli des vieilles mœurs aux peuples, conservateurs obstinés du passé. En Europe, au contraire, les princes soutiennent le *statu quo* et les antiques traditions contre l'esprit des peuples, avides de changements. Outre l'an-

tipathie religieuse que les réformes européennes soulevèrent chez tous les Orientaux, même chrétiens, la Bosnie musulmane avait contre ces réformes une antipathie politique d'autant plus prononcée, qu'elle voyait dans le triomphe des idées occidentales l'asservissement futur des spahis aux raïas. Pour échapper à cet avenir menaçant, les villes de Saraïevo, Belgrad et Nicha réhabilitèrent publiquement l'ordre des janissaires. Au commencement de 1831, conduits par Vouseïne, les Bosniaques allèrent au nombre de plusieurs milliers surprendre le visir dans son grad de Travnik, lui firent déposer l'uniforme franc pour reprendre l'ancien costume des fidèles, le forcèrent à se laver comme un homme souillé, et à réciter publiquement des prières expiatoires; puis ils l'emmenèrent avec eux pour se servir de l'autorité de son nom dans leur marche hardie vers Stambol, où ils voulaient aller proclamer un nouveau sultan. Mais pendant les fêtes du ramazan le visir prisonnier parvint à s'échapper, fut reçu dans Stolats, et de là se réfugia en Autriche, d'où il regagna par mer le Bosphore.

L'insurrection s'étendit presque en même temps de la Bosnie dans les Albanies, où quarante mille guerriers slaves et skipetars se levèrent avec le Bouchatli Moustapha pour appuyer les vingt-cinq mille Bosniaques de Vouseïne dans l'attaque qu'ils avaient résolue contre Constantinople. L'avant-garde de ces rebelles, sous la conduite de Kara-

Teisia, envahit la Bulgarie en y semant l'incendie et la mort. Ces nouveaux kerdchalis, ayant pris d'assaut Sophia, la livrèrent à toutes les horreurs du pillage. Stambol était dans la désolation : déjà le sultan songeait à demander le secours des Russes ; mais le grand-visir Rechid sut gagner des traîtres parmi les insurgés, et bientôt contraignit Moustapha à rétrograder vers Skadar. En même temps le prince Miloch menaçait le chef des Bosniaques de marcher contre lui s'il avançait, et offrait, s'il s'arrêtait, d'intervenir en sa faveur auprès du grand-visir. Le fier Touseïne, qui signait toutes ses dépêches du nom de *Zmaï od Bosna*, dragon de la Bosnie, n'écrivit en réponse à Miloch que ce peu de mots : « Esclave affranchi, bornetoi à manger le peu de nourriture qui se trouve devant toi ; moi, j'ai renversé mon plat, et je ne veux point de ton intervention auprès du grandvisir. Approche, si tu l'oses ; je suis prêt à te recevoir ; mon sabre coupait déjà les têtes avant que le tien fût forgé. » Et les vingt-cinq mille Bosniaques défilèrent le long de la Serbie, défiant Miloch de venir les attaquer. En approchant de la fameuse plaine de Kossovo, ils chantaient cette strophe, pleine d'un mélancolique héroïsme :

« Nous marchons, tous frères, vers les champs de Kossovo, où nos pères ont perdu et leur gloire et leur foi. Là, nous pouvons à notre tour perdre aussi notre gloire et notre religion ; mais, si Allah le permet, nous les sauverons et reviendrons victorieux en Bosnie. »

La rapsodie qui raconte cette campagne s'ouvre par une description tout homérique des corps de troupes des différentes nahias. Le rendez-vous général est dans la grande prairie qui entoure Novibazar :

« Les vertes bannières s'y déroulent innombrables, et flottent au gré du vent comme dans le ciel roulent les nuées d'orage. En tête de tous les capitaines brille Djoul-Aga de Saraïevo, qu'entourent douze mille guerriers. Plus loin se distinguent Mourat-Phalé, de la bonne ville de Bania-Louka ; Vidaïtj, hospodar et pacha du grad de Zvornik ; Novine, commandant de la place frontière de Novino, et puis le dragon de feu, le capitaine de Touzla... A l'arrière-garde sont postés avec leurs bandes les deux Bekirovitj,... le capitaine Klimma dont on plaisante comme d'un guerrier sans valeur, mais Klimma est la première épée de la Bosnie ; puis Daoud, hospodar du grad menaçant de Pekine à la frontière, et Kozlo, le plus bouillant des capitaines bosniaques.

« Avant de partir, tous ces braves se réunissent aux portes de la belle cité de Novibazar, forment un grand cercle autour de Vouseïne, et, vidant à la ronde la coupe de vin, ils se jurent les uns aux autres qu'il n'y aura pas de fuyard à Kossovo. Ensuite ils montent sur leurs bons coursiers et se mettent en route à la grâce de Dieu, chantant, faisant caracoler leurs chevaux, tirant en l'air leurs pistolets sonores, en réponse aux salves d'adieu que leur envoient les canons de la ville. Vouseïne les mena en avant jusqu'à la plaine de Rogozna, sous le fort de Zvetchani, où l'armée bivouaqua. Le lendemain, à l'aurore, elle alla donner l'assaut à Bania, dont la prise lui coûta douze braves, et où elle fit dix-huit Turcs prisonniers. La ville d'Ipek, en face de Doukagine, opposa plus de résistance. A la fin du troisième jour, le pacha Vidaïtj, impatient, va trouver dans sa

tente son frère d'armes Vouseïne; ils boivent le moka et la vapeur du tchibouk; puis le pacha dit au général en chef: — Ami, laissons cette bicoque, et allons livrer bataille. — Pacha, sabre de l'empire, lui répond Vouseïne, ne risquons pas de perdre notre armée, et assurons-nous un refuge en cas d'échec. — Au même instant arrive une lettre de Rasak, pacha de la citadelle assiégée, qui, loin de crier *aman*, les menace de faire sur eux feu de son artillerie. Vouseïne, indigné, appelle tous ses faucons : — A l'assaut ! leur crie-t-il ; Allah soutient notre cause dans le divan céleste.— Et tous, sautant à cheval, assaillirent la palanke d'Ipek, ils la franchirent comme un éclair; arrivés au pied du grad, ils y laissèrent, il est vrai, beaucoup de morts, mais parvinrent à en escalader les remparts, et en emportèrent un énorme butin.

« Poussant alors leurs coursiers par la vallée de Drenitsa, les vainqueurs ne descendirent plus de cheval que dans la plaine de Kossovo, où ils campèrent sous Pristina et restèrent quelques jours en repos. Puis trois cents gardiens de frontière, braves à qui la mort sourit, partirent avec Memich-Aga pour aller défier le nizam. Ils maraudent dans la campagne, demandant partout où est le nizam impérial. Une bonne fortune le leur fait rencontrer au gros village de Lipliani, où, dirigé par le pacha de Priszen, il élevait un retranchement pour y placer des batteries et défendre Kossovo. Aussitôt Memich-Aga expédie un des siens pour porter cette nouvelle à Vouseïne; puis, à l'heure du *saba* (prière de l'aurore), tous crièrent : Malédiction au sultan ! et la lutte s'engagea... Elle dura jusqu'à ce que tout le nizam eût été broyé, et que ses canons, ses caisses d'argent, ses tentes, ses provisions de guerre et de bouche, fussent tombés au pouvoir des Bosniaques. »

Le grand-visir Rechid, qui se tenait alors à Skopia en Macédoine, envoya contre les vain-

queurs les pachas Khor-Ibrahim et Hadchi-Achmet avec une nouvelle armée, composée principalement de mercenaires arnautes. Les Arnautes, en passant au parti de Vouseïne, lui valurent un nouveau triomphe. Si les Bosniaques eussent marché en avant, ils se seraient emparés de Skopia et du grand-visir, et auraient peut-être mis fin au règne de Mahmoud; mais leur général n'était qu'un héros. Étranger aux ruses diplomatiques, il se laissa tromper par l'adroit Rechid, qui s'engagea à rendre à la Bosnie tous ses anciens priviléges, et de plus à lui donner pour visir un indigène, qui serait Vouseïne lui-même. L'armée ne pouvait rejeter de telles propositions; elle les accepta et rentra en Bosnie, commettant la faute énorme d'abandonner son vieil allié Moustapha, et de le laisser bloqué dans Skadar. Pour couronner ses heureuses machinations, Rechid promit en secret au capitaine de Touzla qu'il le ferait visir à la place de Vouseïne, dont la jeunesse portait mal le poids d'une telle dignité. Le vieux guerrier se laissa séduire et prit publiquement le parti de la réforme, avant même que l'armée se fût dissoute. Devinant en lui un traître, Vidaïtj voulait l'attaquer et le tuer; mais Vouseïne retint le bras de son ami. Dès lors le gouverneur de Touzla ne fut plus occupé qu'à miner sourdement la popularité du héros.

La retraite des Bosniaques était tout ce que le grand-visir désirait. Ayant ainsi assuré ses der-

rières, il envoya soixante mille soldats dévaster le nord de l'Albanie, et Moustapha, cerné dans sa forteresse de Skadar, dut se rendre après avoir soutenu un bombardement qui dura trois semaines.

Débarrassé de Moustapha, Rechid tourna contre les Bosniaques l'action dissolvante de ses intrigues. Il vint en personne établir son camp à Voutchitern, dans la plaine de Kossovo, d'où il pouvait dominer et menacer à la fois la Bosnie et les Albanies. Cependant Vouseïne, qui se croyait le visir légal des Bosniaques, s'était formé une cour visirale à Travnik, et se faisait nommer non plus le *dragon,* mais le *héros* de la Bosnie. La secrète jalousie que les autres chefs lui portaient avait été soigneusement fomentée par l'astucieux Rechid. L'inébranlable amitié de Vouseïne pour Ali-Vidaïtj lui avait aliéné le rival et le successeur d'Ali dans Zvornik. Le pacha de Touzla et les nahias du nord étaient réformistes; celles du midi, sans cesse menacées par les chrétiens libres et les ouskoks d'Hertsegovine, penchaient aussi pour le sultan. Enfin la ville même de Saraïevo, sentant que son commerce est étroitement lié à celui de Constantinople, ne resta pas sourde aux insinuations du grand-visir. Alors un firman impérial vint tout à coup frapper d'effroi Vouseïne, en nommant, à sa place, visir de Bosnie, un étranger, Kara-Mahmoud, qui se rendit à son poste avec 30,000 hommes, dont 12,000 appar-

tenaient au nizam. Quoique naturellement doux, Vouseïne avait dû faire exécuter récemment à Saraïevo plusieurs agas séditieux; les ennemis, exploitant cette circonstance, le peignaient au peuple comme un tyran, et il ne put envoyer que 2,000 volontaires à la rencontre de son rival.

Les deux avant-gardes se rencontrèrent sous le grad de Kossovo, qui semble destiné fatalement à voir s'accomplir dans sa plaine toutes les luttes décisives entre les Serbes et les Turcs. Mais cette fois les Osmanlis combattent quinze contre un; après une résistance acharnée, les Bosniaques succombèrent, et ceux, en petit nombre, que le nizam fit prisonniers furent envoyés dans les bagnes de Stambol. Le mousselim de Priépolié, Hadchi-Moui, un des plus ardents champions de Vouseïne et de l'ancien régime musulman, osa encore défendre le pont de la Lim avec deux canons et quelques centaines de spahis; mais il fut enfin saisi et promené sur un âne, le visage tourné vers la queue de sa monture, à travers la ville dont il avait été le juge. Décidé à mourir, Vouseïne quitta avec ses amis Saraïevo, et alla se retrancher à cinq lieues de cette capitale, sur les versants du Vitez, qui est pour le pays une espèce de mont sacré. Touchés de son héroïsme, les Bosniaques vinrent l'y joindre en foule, et, quand le nouveau visir Kara-Mahmoud arriva sur le Vitez, il y trouva rangés vingt mille combattants. Mais beaucoup d'entre eux étaient des

raïas que leurs maîtres avaient eu l'imprudence d'armer : la bataille engagée, ces raïas refusèrent de lutter pour des spahis qui les opprimaient, et la discorde fit encore une fois triompher les impériaux. Vouseïne culbuté ne parvint à rallier ses derniers braves que sous les murs de Saraïevo, où, soutenu par Vidaïtj, il fit des prodiges de valeur pour interdire aux Turcs l'entrée de la capitale. Ce jour-là, huit chevaux périrent sous lui. Désespérant de réduire de tels hommes, malgré la supériorité énorme de ses forces, Kara-Mahmoud songeait à la retraite, quand sa bonne fortune fit tout à coup arriver à son secours le terrible aga de Stolats, Ali, à la tête des raïas et ouskoks hertsegoviniens, tous pleins d'ardeur, tous ayant à faire expier aux spahis de longues vexations. Ces guerriers chrétiens prirent les Bosniaques en flanc et achevèrent de les exterminer. N'ayant plus de soldats, le *dragon* Vouseïne, avec son pobratim Vidaïtj et deux cents begs, se fit jour à travers l'armée turque, et exécuta une admirable retraite jusqu'à la frontière d'Autriche.

Kara-Mahmoud, entré dans Saraïevo, s'y conduisit noblement; il fit respecter les personnes et les biens, mais refusa d'aller demeurer à Travnik, et s'érigea un konak et des casernes sur la butte de Goritsa, à un quart de lieue seulement des murs de la ville. Quant aux begs héréditaires des différents châteaux, il sut, par l'ascendant de son caractère et sans recourir à aucune pro-

messe, les amener les uns après les autres à se rendre, et peu à peu il les envoya tous à Constantinople, où le divan les fit garder à vue. De simples aïans et des mousselims, révocables par le visir, remplacèrent les begs de Bosnie. Les citoyens de Saraïevo, qui voyaient avec indignation Kara-Mahmoud demeurer près de leurs murs, contrairement à la constitution bosniaque, assaillirent le mont fortifié du Goritsa pour en expulser le nizam ; mais ils furent battus et repoussés, et cette nouvelle révolte n'eut d'autre résultat que de faire peser plus lourdement sur les vaincus la domination ottomane.

Obligé de quitter la Macédoine pour aller combattre les Arabes en Syrie, le grand visir Rechid donna une grande preuve de son habileté prévoyante en accordant à tous les begs bosniaques réfugiés en Autriche une amnistie complète. Presque tous, jusqu'à Teisia le Ravageur, ancien général des kerdchalis, rentrèrent dans l'empire; Vouseïne et Vidaïtj refusèrent seuls de croire aux promesses d'un homme qui les avait si cruellement trompés; mais pour tout véritable Oriental l'exil en Europe est un si affreux supplice, qu'il devint bientôt intolérable aux deux proscrits. Quoiqu'il possédât d'immenses richesses et qu'il vécût librement à Essek, en Hongrie, avec toute la pompe d'un visir, entouré de cent delis aux armes superbes, ayant des chevaux arabes couverts de harnais d'or, Vouseïne implora comme

un criminel la clémence du sultan. Vers la fin de 1832, le firman qui le graciait étant arrivé à Zemlim, le proscrit se rendit dans cette ville avec son brillant cortége, et, s'appuyant sur son pobratim Vidaïtj, il écouta, en présence de l'état-major autrichien, la lecture du firman. La clémence du tsar turc était sévère : enlevant au héros ses titres, ses biens, ses espérances, elle ne lui laissait que la liberté personnelle; encore devait-il se choisir un lieu d'où il ne sortirait plus, et ce lieu ne devait pas être en Bosnie. A cette déclaration désolante, Vouseïne ne put cacher sa douleur, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux ; il invoqua sa chère Bosnie, et regretta de n'être pas mort en combattant pour elle. Cependant, préférant un exil obscur, même au sein de l'Asie turque, à une riche et libre existence chez les infidèles d'Europe, il s'embarqua humble et résigné pour Belgrad, et de là se rendit à Constantinople.

Le divan impérial n'avait dompté les Bosniaques qu'à l'aide des raïas, il était naturel qu'il se fiât désormais aux chrétiens plus qu'aux spahis; et, comme les chrétiens tendaient à se réunir aux Serbes du Danube, le sultan se hâta de publier un hatti-cherif qui démembrait la Bosnie au profit de la principauté serbe, et réglait les dispositions relatives à l'évacuation par les musulmans des six districts cédés à Miloch. Ces six districts étaient la Kraïna, y compris Kloutch,

la Tserna-Rieka avec Gourgousovats, Bania et Sverlik, la nahia d'Alexinats avec Paratjine et Rajnia, le pays de Krouchevats, une partie du Stari-Vlah (vieille Valachie), en y comprenant la fraction du pachalick de Novibazar appelée Bervenik, et enfin le district de la Drina, composé de la Radjevina et du Iadar.

La fixation de ces nouvelles frontières ne s'accomplit pas aussi paisiblement qu'on l'espérait. En vain les deux pachas de Belgrad et de Vidin, Hussein et Vedchi, envoyèrent leurs commissaires Tjakhif et Abdoul-Aga pour seconder les commissaires serbes Velkovitj et Iosif Milosavlevitj ; en vain le sénateur George Protitj parcourut tous les confins en litige pour s'assurer que les Turcs ne gardaient rien de ce que le hatti-cherif adjugeait à son pays; malgré toutes ces mesures, quand on voulut faire évacuer aux populations musulmanes les chaumières de leurs aïeux, elles poussèrent des cris de désespoir et se défendirent avec fureur. Sept villages voisins de Krouchevats, dont les forêts et les prairies communales étaient cédées à la Serbie, voulurent en interdire l'approche aux pâtres serbes. Les troupes de Miloch survinrent et battirent les anciens propriétaires. Affectant alors quelque compassion, le kniaze accorda un sursis aux Bosniaques dépossédés, pour qu'ils pussent recueillir et emporter dans l'exil leur dernière moisson de maïs. Mais la moisson faite, quand on voulut les arracher à leurs pénates, les

infortunés, ne pouvant se résigner à l'exil, appelèrent à leur secours les *golatchanes* (enfants nus). Ces soldats vagabonds, licenciés par la Porte, vinrent au nombre de plusieurs milliers, et, après avoir culbuté les avant-postes de Miloch, se portèrent sur Klissoura et se mirent à incendier les villages serbes, dont ils emmenèrent les femmes comme esclaves.

Néanmoins les Bosniaques ne pouvaient accepter qu'à contre-cœur l'appui de ces *golatchanes,* sans-culottes et communistes de l'Orient, qui nient la propriété et le mariage, parce qu'ils se voient violemment réduits à la misère et au célibat. De pareils *prolétaires* inspiraient trop d'horreur aux spahis pour que ces *nobles* ne cherchassent pas d'autres auxiliaires. Ils conjurèrent les pachas voisins de leur envoyer des troupes disciplinées, qui les aidassent dans leur lutte inégale; mais le pacha de Stolats, l'ambitieux Ali, écouta seul leurs prières. Oubliant qu'il devait son élévation au secours des ouskoks chrétiens, et qu'il avait contribué plus qu'aucun autre à briser la puissance des spahis en 1831, il prit la défense de ces mêmes hommes dont il avait causé la ruine, et déchaîna en leur faveur ses bandes hertsegoviennes, qui ravagèrent avec le fer et le feu le Stari-Vlah. Pendant ce temps, Mitchitj de Rouina, que Miloch avait nommé gouverneur de cette province, plantait des croix tout le long de la nouvelle frontière, et, sur les points où elle traversait

des forêts, il abattait les arbres pour établir des corps-de-garde. Il était encore occupé à ce travail, quand une pauvre orpheline, échappée au massacre des raïas de Mokra-Gora, vint lui apprendre les ravages commis par les Bosniaques. Aussitôt Mitchitj vola avec ses momkes au secours des victimes; mais il ne trouva plus que des cadavres et des cendres. Les cinq cents Bosniaques musulmans qui avaient détruit Mokra-Gora, pour ne pas voir passer ce village intact aux mains de leurs rivaux, s'étaient portés sur Zaovina, autre commune éloignée de deux lieues, et qu'ils ravageaient également. Leurs chefs étaient Arif, beg de Vichegrad, Sali, beg de Roudog, Alaï-Tchenghitj, Moustaï et Sertchitj, begs de Zagora, de Priboïe et de Gorajda. Ces hommes naguère opulents, qui se voyaient réduits à la misère, s'étant abouchés avec Mitchitj, lui dirent que les terrains concédés appartenaient en propriété à leurs familles et à leurs tribus, que le sultan ne pouvait les aliéner sans s'entendre auparavant avec eux, et qu'en conséquence ils avaient droit de les défendre, jusqu'à ce que la supplique envoyée par eux au divan obtînt satisfaction. Mitchitj ne répondit qu'en présentant les ordres de Miloch; et, à la tête de trois cents momkes, chargea les begs, qui, après lui avoir tué ou blessé grièvement une vingtaine d'hommes, se replièrent sur le défilé qui défend les abords de Vichegrad et s'y retranchèrent. Renonçant à les forcer, Mitchitj alla

donner l'assaut à Mokra-Gora, occupé par trois cents Bosniaques, qui, après un combat de trois heures, se retirèrent, laissant leurs morts, et entraînèrent dans leur retraite sur Vichegrad un renfort de deux cents spahis qui accouraient à leur secours.

Miloch reçut la nouvelle de ces tristes scènes dans sa résidence de Kragouïevats, située à cinquante lieues de la frontière de Bosnie. Il réunit aussitôt quatre mille guerriers d'élite et les confia à son frère Iovane, le chargeant d'aller tirer une éclatante vengeance des infidèles, pour leur apprendre à mieux respecter les ordres de leur sultan. Cette petite armée se dirigea sur Vichegrad, où les spahis dépossédés avaient concentré leurs forces; mais, à l'approche des Serbes chrétiens, les malheureux begs s'enfuirent en tumulte au-delà de la Drina, avec leurs femmes, leurs enfants, leurs chariots. Ils étaient chassés pour toujours! Quand les derniers Maures quittèrent Grenade, bannis par les Espagnols, il se passa un drame plus poétique peut-être, mais non plus attendrissant que celui dont le Stari-Vlah fut le théâtre au printemps de 1834. Ici on voyait non pas, comme en Espagne, deux peuples différents, mais un seul et même peuple, divisé en deux fractions, chrétienne et musulmane, dont l'une, se croyant, dans son fanatisme, ennemie irréconciliable de l'autre, la renvoyait sans pitié du territoire obtenu par les traités. On voyait des Ser-

bes, la croix en main, chassant des Serbes leurs frères des cabanes où ils étaient nés. Le faible dépouillé et le spoliateur se maudissaient dans la même langue; des troupes de mères éplorées, d'enfants à demi nus et sans abri, remplissaient les chemins. « Avec nos champs, vous nous enlevez notre pain, nous mourrons de misère! » disaient les proscrits aux nouveaux maîtres. « Qu'importe! vous êtes des *chiens d'infidèles!* » criaient les gens de Miloch. Ainsi on voyait ces hommes récemment arrachés à l'esclavage se faire un jeu de la liberté d'autrui.

La *Gazette d'état de Serbie*, en racontant ce triste événement, cache avec soin la douleur des populations expulsées; elle donne à croire que leur résistance a été provoquée par les intrigues du turbulent Ali, pacha de Stolats; les ravages des begs dans le Stari-Vlah passent pour une invasion en Serbie. La *Gazette* ajoute que Miloch va réclamer de la Porte un dédommagement pour les frais de la campagne. Elle raconte plusieurs traits d'héroïsme des raïas serbes, notamment celui du pope de Zaovina, nommé George Djouritj, qui, avec trois de ses paroissiens, défendit pendant plusieurs heures son presbytère contre quatre cents Bosniaques. Appuyés par les pachas turcs, ceux qui avaient vaincu dans cette guerre facile revinrent enfin à Kragouïevats, où leur prince les fêta splendidement. On évalue à quatre cents lieues carrées l'étendue des six districts

concédés à la Serbie, et on croit que leur population s'élevait à deux cent mille âmes avant l'expulsion des habitants musulmans.

Le kniaze serbe ayant envoyé un de ses ministres, Petronievitj, remercier le sultan de ses bienfaits, Mahmoud dit à l'envoyé ces remarquables paroles : « Je suis très-satisfait de la conduite de Miloch-Beg. J'espère qu'il restera dévoué à mes intérêts comme aux siens propres. Je sais d'ailleurs qu'il adhère par sympathie à mon gouvernement, j'ai appris combien il a puissamment aidé mon grand-visir Rechid à dompter les rebelles bosniaques et albanais. Je lui recommande de continuer de veiller sur la Bosnie et l'Albanie, et d'entretenir avec leurs pachas des rapports amicaux et une correspondance assidue... Il ne doit pas douter de ma bienveillance, et il me fera même plaisir s'il vient me voir en personne, pour que je puisse le récompenser en empereur de ses services. » Les proclamations et la *Gazette* officielle de Serbie ne cessèrent pendant longtemps de revenir sur ces éloges et sur les faveurs accordées au kniaze par le sultan ; mais elles se gardaient de laisser voir que ces faveurs étaient achetées au prix de l'asservissement des autres Slaves de la Turquie. Miloch connaissait en effet tous les complots formés par ces Slaves dans le but de leur émancipation, et il dévoilait ces complots à la police turque en même temps qu'aux agents russes, s'assurant ainsi un appui dans les

deux cours rivales. Le nouveau visir de Bosnie, Daoud, qui avait espéré calmer les Bosniaques bannis des champs paternels en leur témoignant quelque sympathie, ne réussit qu'à leur rendre, par cet appui officiel, le courage de la vengeance. Dépouillés par les chrétiens libres, ils se jetèrent avec fureur sur les chrétiens raïas. Les frères et enfants des capitaines persécutés les années précédentes prirent hautement la défense de ces maraudeurs musulmans, et les raïas de Bosnie se virent soumis à mille tortures. Vainement ils invoquèrent Miloch et le sultan, qui, ayant causé par leurs actes tyranniques cette persécution nouvelle, auraient dû se hâter d'y mettre un terme; ni Mahmoud ni Miloch ne s'inquiétaient de leurs victimes.

A la fin de 1834, les raïas, poussés à bout, se soulevèrent contre leurs spahis, et mirent à leur tête un pope nommé Iovitsa. Aussitôt Miloch leur fit exprimer son mécontentement; quelques bandes de iounaks étant allées de Serbie au secours de leurs frères bosniaques, le prince les rappela et les punit sévèrement. L'insurrection ainsi contrariée fut vaincue; Iovitsa lui-même, après s'être longtemps défendu dans les forêts, dut passer dans la principauté, où Miloch ne tarda pas à le faire incarcérer. Du fond de son cachot de Belgrad, l'infatigable patriote bosniaque ourdit une nouvelle conjuration, et, au printemps de 1835, deux mille raïas, sous la conduite du knèze Pa-

vel, recommencèrent la lutte dans les vallées de la Drina. Ces malheureux schismatiques virent alors pour la première fois les missionnaires catholiques de Bosnie s'intéresser à leurs souffrances, et leur envoyer comme auxiliaires l'élite de leurs ouailles. Mais catholiques et schismatiques ne se battaient qu'avec des instruments de labourage : comment auraient-ils pu dompter ces terribles spahis dont la vie tout entière n'est qu'une étude passionnée des exercices militaires? Ils furent encore vaincus, et le malheureux Iovitsa se vit livré par Miloch, comme l'auteur principal de ces troubles, au pacha de Vidin; ce ne fut que sur un ordre exprès du sultan que le captif recouvra enfin sa liberté.

Le visir de Bosnie, Daoud, n'était pas d'un caractère assez ferme pour faire triompher dans ce pays, même avec l'appui de Miloch, les réformes de Mahmoud. Vers la fin de 1835, le divan lui donna donc pour successeur un Turc d'Anatolie, l'énergique Vedchi, qui était alors pacha de Belgrad. Les courtisans de Miloch escortèrent Vedchi jusqu'aux confins de la principauté, et avant de se quitter, chrétiens et musulmans dînèrent ensemble à l'asiatique, les jambes croisées, sous des tentes aux riches couleurs. Ainsi, pendant qu'au mépris des tendances européennes de son peuple, Miloch, comme un satrape d'Asie, rétablissait chez lui les mœurs et les institutions turques, en Bosnie, au contraire, il intervenait, au nom de la

civilisation d'Occident, chez un peuple à qui cette civilisation est odieuse. Le tyran serbe aidait de tout son pouvoir le sultan *ghiaour* à étouffer les antiques libertés oriento-slaves, garanties aux Bosniaques par tous les tsars musulmans. N'ayant pour guide que son intérêt propre, Miloch relevait d'une main ce qu'il abattait de l'autre; il imposait aux Bosniaques les réformes dont ils ne voulaient pas, et refusait ces mêmes réformes à ses propres sujets, qui les demandaient à grands cris. N'était-il pas juste que ce despote fût enfin renversé? Cependant, à mesure que sa puissance s'écroulait en Serbie, il s'élevait en Bosnie une puissance nouvelle. Les raïas, que Miloch avait trahis, se tournèrent dans leur désespoir vers le visir Vedchi, qui, préludant au hatti-cherif de Gulhané, leur parlait d'égalité devant une loi unique, commune à tous les rangs, à tous les cultes. Quoiqu'ils comprissent peu de chose à ces théories occidentales, les raïas devinèrent qu'elles pouvaient les venger de leurs spahis; il n'en fallut pas davantage pour assurer l'appui de la population chrétienne à Vedchi, qui devint bientôt pour les Bosniaques un maître absolu.

Vaincue dans tant de combats, l'aristocratie bosniaque ne résistait plus par les armes; il s'agissait de la vaincre jusque dans ses mœurs, en déclarant abolis tous les fiefs, toutes les dignités héréditaires, depuis les spahiliks jusqu'aux grandes capitaineries, et en les remplaçant par des

emplois temporaires. Cette révolution, qui avait pour but officiel de substituer aux droits de l'hérédité les droits de la capacité, s'annonça en 1837 par la destitution des principaux capitaines de la Croatie turque. Vedchi les remplaça par des aïans nommés à vie; Bania-Louka fut la première ville qui accepta ce nouvel état de choses. Toutefois le visir, n'ayant point d'armée, n'osait encore pénétrer dans la capitale de la Bosnie, et se bornait à expédier de sa citadelle de Travnik les ordres impériaux; mais les spahis lui obéissaient par crainte, car Vedchi avait pour lui les raïas. Depuis le derviche Dchelaloudine, aucun visir n'avait joui dans ce pays d'un pouvoir aussi étendu. Tout à coup le sultan Mahmoud fut enlevé à l'empire; les musulmans bosniaques saluèrent avec une joie indicible la mort de ce souverain qui, durant son long règne, n'avait cessé de saper leur puissance par tous les moyens. Les partisans de l'ancien régime voulurent remuer, mais Vedchi leur imposa silence. L'aristocratie des spahis était désormais trop affaiblie, divisée en trop de factions rivales, pour pouvoir réclamer efficacement ses priviléges. Quant au bas peuple musulman, la terreur le contenait. Aussi, lorsque les ministres d'Abdoul-Medjid, loin de retourner en arrière, eurent cru pouvoir étonner l'Europe par un *coup d'état* inattendu en promulguant le hatti-cherif de Gulhané, le visir réformiste, Vedchi, se trouva dans une position

des plus fortes au milieu des raïas serbes.

La puissance du visir de Bosnie était telle, que le prince Miloch, déposé du trône, ne crut pouvoir remettre le soin de sa vengeance en de meilleures mains que celles de Vedchi. Des lettres qu'il expédia à ce visir et aux autres pachas bosniaques leur léguèrent comme une proie son ingrate et indocile Serbie. Peut-être espérait-il, par cette mesure, abattre ce qu'il appelait le parti russe, et réaliser violemment la concentration de toutes les tribus de race serbe sous la suprématie d'un seul visir. On conviendra qu'il y avait au moins un machiavélisme bien cruel dans le choix des moyens employés pour arriver à ce but. Les deux pachas de Zvornik et de Novibazar, avec cinq ou six mille musulmans d'avant-garde, parurent à la frontière serbe, tout prêts à l'envahir. Heureusement, les visirs de Bosnie et de Bulgarie envoyèrent à ces pachas défense, sous peine de mort, d'attaquer la principauté que garantissaient deux empereurs, ils leur ordonnèrent de se rendre aussitôt à Nicha. Ces chefs y portèrent, pour se justifier, la lettre d'appel de Miloch, où on lisait que, las de régner sur des rebelles, le prince remettait sa patrie aux Turcs comme à ses maîtres légitimes. Cette lettre, envoyée à Belgrad, fut lue devant la skoupchtina serbe, qui fit remercier Vedchi de sa prudente modération.

Le visir avait d'ailleurs sur les bras de trop

sérieuses affaires pour penser à venger son cher Miloch en inquiétant la Serbie. Le vieux pacha de Skopia, Osmane, au concours et à la sagesse duquel il devait tous ses succès, avait été envoyé comme visir en Asie : l'absence de ce vieillard laissait un grand vide dans le conseil de Vedchi. Bientôt les begs de Saraïevo, indignés des manières *franques* et des vexations fiscales du représentant de Vedchi dans leur ville, le chassèrent ignominieusement. Le visir, qui avait eu le temps de former son jeune nizam aux manœuvres européennes, et qui se fiait dans cette force nouvelle, ne craignit pas de sommer les begs et sénateurs de la capitale de venir à Travnik se justifier devant lui. Le corps des begs et des spahis, dont une paix assez longue avait cicatrisé les blessures, accepta le défi, et, après avoir invité le sultan à juger dans leur cause et à les recevoir *sous son ombre,* n'obtenant qu'une réponse évasive, ils marchèrent, en août 1840, au nombre de vingt mille, sur Travnik. Le visir fut chassé de sa résidence, et dut fuir dans les montagnes; mais, sans se laisser abattre, il rallia vite autour de lui tout ce qu'il avait de troupes régulières dispersées dans la province, marcha contre les rebelles, et, quoique son nizam ne fût composé que de quatre mille hommes, il n'hésita pas à engager, au village de Vitez, une action générale. Les spahis, après quatre heures d'un combat désespéré, se retirèrent, laissant

mille morts sur la place, et allèrent s'enfermer à Saraïevo, que le visir investit aussitôt. La ville, dénuée d'approvisionnements, dut se rendre à son terrible vainqueur, qui, resté sous sa tente, cita devant lui le principal chef de la révolte, le décapita de ses mains, et fit exécuter aux portes même de la ville les huit ou dix voïevodes les plus coupables à ses yeux. Tous les begs épouvantés prirent la fuite, et se réfugièrent, les uns dans les forêts, les autres chez les ouskoks d'Hertsegovine; les plus riches passèrent en Autriche, et Raguse accueillit, entre autres hauts personnages, l'inspecteur général des mosquées de Saraïevo. Pour punir les intentions hostiles qui animaient cette émigration, Vedchi brûla tous les konaks des émigrés, et, en outre, imposa d'énormes amendes aux chefs restés dans le pays. Pendant que quinze cents hommes du nizam, envoyés par ce visir dans la Croatie turque, achevaient d'anéantir les derniers restes de l'insurrection, lui-même, après avoir accablé d'avanies Saraïevo, laissait mille Albanais pour surveiller cette ville du haut du Goritsa, et s'en retournait tranquillement dans son fort de Travnik. La vue des capitaines prisonniers envoyés par Vedchi à Constantinople et le récit de sa brillante victoire provoquèrent l'enthousiasme du divan, qui lui décerna un sabre d'honneur et le combla d'éloges publics.

La fortune de Vedchi fut de courte durée. Les

Bosniaques opprimés envoyèrent au sultan une députation suppliante, et présentèrent leur visir comme un tyran si cruel, qu'ils aimaient mieux, disaient-ils, se faire chrétiens, s'il le fallait, que de rester sous sa domination. Un haut commissaire impérial partit pour aller en Bosnie s'enquérir des griefs du peuple et de la conduite de son chef. Le résultat de cette enquête fut une sentence de déposition que le divan prononça à huis-clos, selon son usage. Le pacha de Belgrad, Hosrev, se chargea d'exécuter l'arrêt et d'en recueillir les fruits. Nommé visir de Bosnie, il partit pour Travnik, arriva le soir au sérail de Vedchi, qu'il combla de félicitations et de témoignages d'amitié ; le lendemain, dès l'aurore, il faisait circuler parmi la garnison et lire à haute voix dans toutes les rues de la ville le firman qui déposait Vedchi et le rappelait à Constantinople. Forcé de partir en hâte, le maître déchu laissa sous le scellé ses papiers, ses effets, toutes les riches dépouilles qu'il avait enlevées aux Bosniaques. Ses principaux partisans, arrêtés comme lui au moment où ils s'y attendaient le moins, furent tous envoyés devant le conseil du sultan à la grande joie des Bosniaques, tant musulmans que chrétiens. Un profond mystère plane encore sur les causes de la disgrâce de Vedchi. Avait-il conspiré avec une cour voisine pour livrer la Bosnie aux étrangers? Cherchait-il, nouveau Miloch, à fonder, à l'aide des raïas

serbes, sa propre souveraineté? Ou bien était-il révolté des mesures intempestives du divan impérial, et, se sentant un génie supérieur, voulait-il, comme le vice-roi d'Égypte, diriger la réforme sociale dans un sens plus conforme à la nature de l'islamisme et aux vrais intérêts des Osmanlis? Ce sont autant de questions auxquelles on ne peut encore répondre. Ce qui paraît clair, c'est que, dans l'insurrection domptée par ce visir, les Bosniaques musulmans ont pour la première fois entrevu comme possible leur retour à la religion du Christ et leur coalition avec des chrétiens. De plus en plus opprimés, ils tournent leurs regards vers les régiments serbes de Hongrie, et souvent, dans leurs piesmas, ils les appellent à leur secours. Appel inutile! la diplomatie autrichienne est trop habile pour se permettre en Bosnie une intervention prématurée qui donnerait aux Russes des raisons plausibles d'envahir le Danube. La désorganisation des Bosniaques ne profitera donc pour le moment à personne, si ce n'est aux Turcs d'une part et de l'autre aux ouskoks alliés des Monténégrins. C'est un curieux épisode dans l'histoire moderne de l'Orient, que la formation de ces tribus d'ouskoks, hommes libres de l'Hertsegovine qui, retranchés dans leurs montagnes et habitant des villages ou plutôt des camps inaccessibles, défient la puissance ottomane, dont ils attaquent incessamment les petites garnisons dans leurs marches d'une

forteresse à l'autre. Plusieurs de ces tribus libres font remonter leur indépendance à la fin du dix-huitième siècle. Ayant reçu de la Porte des firmans qui ratifiaient les droits conquis par leur épée, un certain nombre de capitaines ouskoks se sont réconciliés avec les pachas, et forment une espèce d'armatole, milice chrétienne qui se charge de la police des montagnes et des défilés. Ces corps francs remplacent peu à peu dans leurs fonctions guerrières les spahis, dépossédés de leur ancienne puissance. La prudence même fait un devoir aux pachas de ménager ces hommes audacieux, qui ne craignent point de se mesurer avec le nizam, et qui ont, depuis 1840, battu à plusieurs reprises le puissant pacha de Mostar. Avec leur secours, les tribus des Vassoïevitj, avant-garde du Monténégro, étendent leurs conquêtes en refoulant de plus en plus les Bosniaques *turquisés* vers Saraïevo. Ainsi, partout la tribu chrétienne, restée à l'état primitif et naturel, se rajeunit et apparaît comme héritière de la vieille cité musulmane, réduite à une vie factice et en proie à des réformes que renie la conscience populaire.

Effrayés des progrès que fait en Bosnie la démoralisation sociale, les ministres ottomans, pour rendre à ce pays un peu de ferveur musulmane, ont renvoyé dans son sein tous ses anciens chefs du temps de Vouseïne. Beaucoup d'entre eux sont ainsi rentrés, comme mousselims ou comme aïans,

dans les grads dont ils étaient autrefois les capitaines héréditaires. Il en est résulté de nouvelles persécutions contre les chrétiens de la part de ces fanatiques défenseurs du vieux régime. En 1842, la position des raïas était devenue affreuse, et l'Autriche, intéressée à noircir encore le sombre tableau de leurs souffrances, insérait dans ses journaux des plaintes déchirantes sur les réactions et les vengeances que les ultra-musulmans se permettaient contre les chrétiens, pour les punir d'avoir *ensorcelé* le sultan et provoqué le fatal hatti-cherif de Gulhané. Au commencement de 1843, ces malheureux, poussés à bout, se sont encore révoltés, et, armés de pioches, de massues, de poignards, ils ont marché, dit-on, au nombre de 8,000, contre le visir de Travnik, qui leur a opposé son nizam et les a dispersés. Tel est l'état actuel de la Bosnie. Le seul fruit que les raïas retirent des réformes européennes, c'est de voir tripler leurs impôts. Quant aux spahis, ils entrent peu à peu dans le nizam, et adoptent la discipline militaire autrichienne, mais sans modifier leurs convictions. Ce sont toujours les mêmes préjugés, et sous leur nouveau costume franc ces hommes se montrent oppresseurs comme au temps où ils portaient les *tokas* dorées et le lourd manteau national.

V.

Jusqu'à ces derniers temps on a vu la Bosnie former un état à part dans l'empire turc. Son aristocratie toute guerrière commence par transformer le pays en une immense place d'armes, dont les avant-postes, jetés bien loin du corps de place, atteignent le Danube et se prolongent jusqu'au fond de la Macédoine; puis, attaqués en 1804, ces boulevards extérieurs sont peu à peu démolis par les sultans et les raïas, qui viennent enfin livrer assaut à la place proprement dite en 1832. Cet assaut, soutenu d'abord avec gloire par le dernier héros national, Vouseïne, a duré jusqu'en 1840, année qu'on peut regarder comme la dernière de l'état bosniaque. Depuis ce temps, il n'y a plus en Bosnie ni fiefs, ni places héréditaires; tous les chefs reçoivent leur nomination directement de la Porte. Ce sont ces chefs seuls qui, fidèles ou parjures à leur serment, font aujourd'hui la paix ou la guerre dans le pays.

L'empire du sultan a-t-il gagné à cet état de choses? Ceux qui regardent l'intimidation et l'o-

béissance apathique des sujets comme une garantie de puissance pour les couronnes, trouveront que l'empire qui s'est *régénéré* par l'extermination des janissaires a sagement agi en écrasant aussi la fière nationalité de la Bosnie, cette pépinière du janissariat. De telles mesures ont certainement rendu l'administration centrale plus facile ; mais, en violentant les croyances et les mœurs, on a poussé les populations à l'indifférence. Victimes de tant de réformes, les unes prématurées, les autres anti-nationales, les peuples finissent par se considérer comme des troupeaux stupides que des pasteurs couronnés font paître, qu'ils tondent, et qu'ils échangent entre eux à leur gré. Maintenant les Bosniaques ne combattront plus avec enthousiasme ni les Autrichiens, ni les Russes. A leurs yeux, le *Turak*, le *Schvabo* et le *Moskov* sont égaux. Pour quelle cause se passionnerait désormais le Bosniaque? Depuis les réformes franques, il n'y a plus ni religion ni patrie, et la Bosnie n'est plus traitée que comme une province ottomane, quoique les habitants ne sachent pas le turc et ne puissent jamais devenir des Ottomans. Il n'en était pas ainsi il y a cinquante ans : le trône de Stambol n'avait pas alors de plus ardents défenseurs que les spahis bosniaques ; stimulés par l'amour d'Allah, ils s'élançaient au premier appel contre quelque ennemi que ce fût, menant au camp impérial des contingents bien plus nombreux que ne l'exigeait l'étendue de leurs spahiliks. Aujour-

d'hui beaucoup de capitaines dépossédés attendent de l'intervention russe leur réintégration dans les châteaux de leurs pères. D'autres se tournent vers l'Autriche. Me prenant pour un *Schvabo,* quand je traversais leurs villes, ils me disaient : — O *Niemats* (1), que tout est bien dans ta patrie! Chez toi, chacun pratique en paix ses usages, et le *maître* ne coupe pas, comme ici, la tête à ceux qui ont *la langue trop longue*. Puissions-nous être bientôt tes concitoyens! — Et à mon départ ils me serraient tendrement la main, quelquefois avec les larmes aux yeux. Ce sont là les sentiments des vieux begs; les jeunes gens vont beaucoup plus loin; il n'est pas rare de les entendre entre eux souhaiter l'arrivée d'une armée chrétienne pour pouvoir *se faire ghiaours*.

De tels propos se tiennent à la face même des Osmanlis, qui, ne comprenant pas le dialecte bosniaque, se trouvent constamment en Bosnie dans la situation d'étrangers; aussi n'y font-ils guère que passer, et on peut dire qu'ils y sont à peu près aussi rares qu'en Serbie, ce qui rend absurde le système de terreur par lequel ils prétendent y régner. La terreur du conquérant ne peut réussir que quand elle s'appuie, comme en Pologne, sur une force capable d'enlever à toute nouvelle révolte privée de secours étranger l'espoir bien fondé du succès, ce qui n'est point le

(1) *Niemats,* expression slave qui désigne les Allemands.

cas en Bosnie. L'empire turc ne s'est donc point fortifié par la ruine des spahis; seulement, en flattant les raïas, il a ranimé leurs espérances, il leur a fait relever la tête, et maintenant il y a une population chrétienne impatiente du joug là où ne se voyaient naguère que des esclaves résignés. On peut enfin entrevoir, dans le lointain le jour heureux où les Bosniaques musulmans, lassés des persécutions de leurs coreligionnaires turcs, accepteront la réforme, mais plus complétement que ne le veulent les novateurs de Stambol, et se réuniront franchement à leurs frères de Serbie. Quand même des incidents politiques retarderaient ce moment, il n'en est pas moins évident que dans aucun cas la Bosnie ne peut ni rester tout entière à la Turquie, ni former un état indépendant. Ceux qui rêvent le rétablissement d'une royauté bosniaque se laissent fasciner par la diplomatie autrichienne, qui tend à former partout de petits royaumes sans nationalité et sans esprit public, pour pouvoir plus aisément les amener sous son joug. Un royaume bosniaque ne serait qu'une ridicule fiction. Dans le chaos actuel de la Bosnie, il n'y a d'élément possible d'administration que l'élément musulman; or, la Bosnie musulmane ne peut se maintenir séparée des Turcs. En outre, la Bosnie chrétienne contremine incessamment sa rivale. Privé d'unité nationale, ce pays ne peut trouver de remède contre l'anarchie que dans un démembre-

ment qui partagerait son territoire entre les Turcs, les tribus monténégrines, la Serbie, et peut-être enfin l'Autriche elle-même; car cet empire, possédant déjà une partie de la Croatie, tend à s'approprier le reste de cette province, toute catholique latine, et par conséquent sympathique à l'Europe occidentale.

Il est probable que l'Autriche, qui soutient avec tant de zèle ses missionnaires croates, espère, par leur influence, se créer un parti dans toute la Bosnie. Cette conduite lui est imposée par sa situation même : séparant la Dalmatie de la Slavonie hongroise, la Bosnie s'enfonce dans l'empire d'Autriche comme un coin, comme une hache toujours prête à fendre l'arbre des Habsbourgs, dès qu'il se trouvera en Orient un pouvoir capable de seconder la nature. Il est donc tout simple que l'Autriche veuille s'approprier une position si menaçante pour ses provinces du sud; aussi l'a-t-elle déjà plusieurs fois envahie, alors même qu'elle ne possédait pas Kataro; à plus forte raison doit-elle la convoiter aujourd'hui que la plus grande partie de ses ports se trouvent être les seuls débouchés de la Bosnie. Il suffirait que cette riche province cessât tout d'un coup d'approvisionner les marchés dalmates, pour que le commerce autrichien fût aussitôt livré à de graves perturbations. Malgré tant de considérations puissantes, l'Autriche se gardera bien d'attaquer les Bosniaques tant qu'elle verra

se prolonger leur état d'irritation : comme le sanglier blessé à mort, ils pourraient faire payer cher à l'agresseur son audace, surtout si le sultan leur rendait dans ce moment critique tous leurs priviléges. Ces hommes sont invincibles dans leurs montagnes, tant que les Serbes du Danube ne se joindront pas à leurs ennemis. L'Autriche ne pourra jamais faire contre eux qu'une guerre de détail, avec cinquante mille hommes au plus, divisés en une cinquantaine de bandes, qui se dissémineraient sur tous les points du territoire pour y lutter chaque jour, et chaque jour s'épuiser sous les coups imprévus d'un peuple entier de haïdouks. Le pays n'offrirait aux envahisseurs aucune ressource alimentaire; les soldats seraient réduits à transporter sur leur dos même leurs provisions de bouche, et cette guerre, comme celle des Russes au Caucase, pourrait se prolonger indécise pendant un demi-siècle, car on n'emportera pas les citadelles de Travnik, Saraïevo, Mostar, Zvornik, Livno, Chepsié, Bania-Louka, si l'on n'a que de l'artillerie de montagne; une armée qui voudrait traîner, ne fût-ce que des pièces de 12, à travers tant d'abîmes, s'exposerait à être détruite ou mise en pleine déroute par quelques milliers de montagnards.

Le seul moyen de dominer ce pays est donc de se créer un parti parmi les indigènes : l'Autriche le sait, et soutient tacitement les spahis;

mais la Russie, plus zélée pour la cause du christianisme, est venue prendre contre les spahis le parti des raïas de Bosnie. Tandis que sa diplomatie à Stambol intervient en leur faveur avec une énergie capable de désespérer le cabinet aulique, des moines quêteurs du mont Athos parcourent les vallées de la Drina, en y chantant les louanges de la Russie, et les moines franciscains envoyés par l'Autriche ne réussissent pas toujours à contrebalancer l'action des caloyers d'Orient. L'Angleterre a été jusqu'ici la seule puissance qui ait songé à faire surveiller toutes ces intrigues politiques cachées sous le froc monacal; mais l'agent qu'elle avait chargé de cette mission, et qu'elle installa en 1837 comme son vice-consul à Novibazar, était complétemeut incapable d'un rôle sérieux. Cet homne, un des knèzes de la grande tribu des Vassoievitj, qui, à la faveur d'un vain jeu de mots et d'une traduction arbitraire du mot knèze, se faisait appeler prince par les Européens, et affectait des prétentions souveraines, fut chassé par les indigènes en décembre 1838. Depuis lors, l'Europe n'a plus, que nous sachions, d'agent officiel en Bosnie. Cependant Novibazar est un point de transit important; les Ragusains du dix-septième siècle y avaient un comptoir et une colonie opulente : alors le voyageur Montealbano disait que le fer s'y vendait meilleur marché que dans aucun autre lieu du monde. Avant la circulation des bateaux à va-

peur, la Bosnie recueillait les profits d'un commerce d'échange très-considérable entre Trieste et Salonik : quelques légers pyroscaphes lancés sur la Drina rendraient à ce pays les avantages qu'il a momentanément perdus. Il est à regretter que l'anarchie qui y règne ne permette le développement d'aucune industrie autre que celle des forges et des fabriques d'armes. Quelques années de paix suffiraient pour ranimer ce peuple, et les Juifs de Saraïevo, de Novibazar, de Travnik, usuriers qui prêtent à 10 pour 100 par mois, se trouveraient bientôt sans clientèle, car les Bosniaques ne sont rien moins qu'apathiques. On les voit, sur tous les points de la Turquie d'Europe, diriger leurs convois de bêtes à cornes, qu'ils vendent aux Anglais et aux Grecs, tandis qu'ils livrent aux Turcs leurs moutons et leurs chèvres.

Le commerce bosniaque, grâce à la nature de ses produits et à la position de ses marchés, pourra difficilement être accaparé par l'Europe. L'Angleterre elle-même ayant échoué dans son plan de se créer un comptoir à Novibazar, quelle autre puissance oserait espérer d'y réussir? La France ne peut arriver aux Bosniaques qu'en traversant les vallées monténégrines. La question d'influence commerciale et politique en Bosnie se résume ainsi pour nous en question d'influence au Monténégro. Or, l'installation d'un agent accrédité au Monténégro rencontrerait les plus

grandes difficultés. La France doit donc renoncer à agir d'une manière officielle et diplomatique dans ces contrées; mais l'action de notre commerce, si elle s'y étendait jamais, pourrait y devenir d'autant plus irrésistible que la France apparaîtrait aux Bosniaques comme complétement désintéressée, et ne leur enverrait que des messagers de paix et de civilisation. Il faudrait que des hommes indépendants, initiés à l'histoire des factions intestines qui divisent la famille serbe, se proposassent pour but d'amener peu à peu, par la discussion de ses vrais intérêts, cette race à la tolérance complète des trois grands cultes, musulman, grec schismatique et catholique latin, qui, de la Bulgarie jusqu'à l'Adriatique, arment les tribus serbes les unes contre les autres. Une fois que les membres de ces communions diverses se regarderaient comme amis, le pas décisif pour la recomposition de l'unité nationale serait accompli, et ce peuple de guerriers, fort de plus de quatre millions d'hommes, destiné à être, comme la Hongrie, un champ d'asile entre deux mondes politiques et religieux, se lèverait avec toute sa force pour appuyer dans son propre intérêt le vieil empire du croissant, et donner à l'équilibre européen de nouvelles garanties de stabilité.

LIVRE QUATRIÈME.

LES QUATRE ALBANIES.

I.

Sur la limite occidentale du monde greco-slave, il existe un peuple qui, toujours sous les armes, forme au sein des provinces ottomanes une véritable caste de guerriers, non moins redoutable et plus libre que les castes militaires de l'Asie centrale. Ce peuple, qui a de tout temps exercé une influence prépondérante dans l'empire, fournit encore à la Turquie les meilleures et presque les seules troupes qui lui restent. Cette tribu de soldats, ce sont les *Albanais*, littéralement les *Blancs*, ou, selon le vrai sens de l'expression orientale, les *hommes indépendants*. Leur nationalité, d'origine mystérieuse, remonte jusqu'au

temps des Pélages, et les races grecques et slaves ont sans doute trouvé dans l'Albanie leur berceau commun. En effet, le peuple des *Blancs* s'étendait autrefois sur la plus grande partie de la presqu'île greco-slave, où son séjour est attesté par les noms albanais de plusieurs villes et bourgades qu'habitent aujourd'hui des Serbes ou des Hellènes. On trouve même encore sur plusieurs points de la Bulgarie, de la Macédoine et de la Bosnie, d'anciens villages où les Albanais sont mêlés aux *Tsintsars* (1). Bien que répandue sur un si vaste territoire, la race albanaise diminue visiblement, et on ne pourrait guère aujourd'hui compter plus d'un million et demi de véritables Albanais sur cette terre qui, il y a quarante ans, sous Ali de Janina, en nourrissait encore deux millions.

Plus voisine de l'Europe civilisée que la plupart des autres contrées de l'Orient, puisqu'elle n'est séparée de l'Italie que par un canal étroit, l'Albanie devrait recevoir de l'Occident une influence bienfaisante, et cependant c'est la partie de l'empire turc qui renferme le plus d'éléments de barbarie. D'où vient ce phénomène? Quelques-uns en croiront voir la raison dans cet attachement au système de tribus et de clans, qui s'est montré plus opiniâtre en Albanie que dans

(1) On désigne sous ce nom les tribus qui parlent à la fois grec et slave, et qui paraissent s'être formées par des mariages entre les familles des deux races.

les autres provinces ottomanes. On aurait tort d'attribuer à cette cause la barbarie des Albanais : cette barbarie a pour principe, non pas simplement la vie de tribu, mais la vie de tribu guerrière, l'esprit inquiet des *ortas* ou des hordes. L'obstination de ce peuple à garder, même au sein de la paix, les mœurs militaires, a entravé chez lui tout développement social. Ne pouvant porter la guerre au dehors, il a, comme l'Arabe des déserts, réagi contre lui-même : il s'est décimé de plus en plus par de petits combats entre familles qui ont ouvert dans ses rangs de larges brèches où s'infiltrent les populations voisines; et, en se multipliant, ces invasions inaperçues ont par degrés soumis l'Albanie à deux influences étrangères, l'une slave, l'autre hellénique, qui se disputent maintenant cette terre d'anarchie.

La race albanaise se désigne elle-même par deux noms généraux : le nom de *Mirdite*, dérivé du persan *mardaïte* (brave), s'applique aujourd'hui à la partie la plus noble de la population, et semble, comme les mots *germain*, *slave*, *franc*, avoir été dans l'origine un titre d'honneur; le nom de *Skipetars* (habitants des rochers) désigne le peuple en général.

Hippocrate a parfaitement caractérisé les Albanais lorsqu'il a dit : « Tous ceux qui habitent un pays montueux, inégal, pourvu d'eau et soumis à des variations fréquentes dans les saisons, doivent

être naturellement d'une haute stature, très-propres à l'exercice, pleins de courage, et d'un caractère sauvage et féroce. » On peut ajouter, pour désigner plus particulièrement l'Albanais, qu'il a les yeux petits, le regard droit et fixe, les sourcils minces, le nez effilé, la tête alongée, le front aplati, le cou très-long, la poitrine énormément bombée, le reste du corps maigre et nerveux. Doué d'une prodigieuse souplesse de muscles, il porte dans sa démarche et ses attitudes l'air un peu théâtral d'un athlète de l'antiquité. Quoique plein d'esprit naturel, il n'a qu'une médiocre aptitude aux travaux de l'intelligence; il est avant tout soldat. Suisse de l'Orient, il vend son sang à toutes les bannières, et sert avec une égale fidélité tous les maîtres. On le trouve parmi les gardes du pape et au palais de Naples, comme aux sérails de Bagdad, du Caire, de Maroc, et dans les salles des boyards moldo-valaques.

Chaque année, des enrôlements volontaires ont lieu dans les Albanies. Tout habitant riche a le droit de se faire *boulouk-bachi* ou capitaine; il engage des hommes moyennant une somme débattue avec eux, puis il emmène cette bande d'aventuriers, qui est devenue sa famille d'adoption, et avec laquelle il va piller au loin ou se mettre au service des princes et des pachas étrangers. Les *pères adoptifs* de ces bandes partagent tout, fatigues et plaisirs, avec leurs enfants, dont ils ne se distinguent que par quelques armes plus riches et leur cos-

tume de brocart d'or et d'argent. La paye des *boures* (braves) qui composent ces petites familles militaires est ordinairement de sept à neuf francs par mois, sans la nourriture. Enclins au pillage, c'est ordinairement aux paysans qu'ils enlèvent le peu de vivres nécessaires à leur table frugale. En guerre, leur avidité est sans bornes ; ils tombent sur tout vaincu en criant : *Aspra! aspra! i xilon, xilon, kai xilon* (de l'argent! de l'argent! ou voilà des coups, des coups!). Ils savent, dans le combat, tirer parti des moindres dispositions du sol ; ils connaissent par instinct tous les stratagèmes de la guerre de partisans, excellant à tromper l'ennemi par de fausses marches, à le prendre au dépourvu par des attaques soudaines, à couvrir avec peu de monde une immense étendue de terrain en établissant un réseau de petits postes qui tous communiquent ensemble au moyen d'éclaireurs infatigables. Quand ils dressent leurs embuscades, ils placent souvent leurs bonnets et leurs manteaux dans une direction tout opposée à celle où ils se cachent eux-mêmes. Couchés à plat-ventre, ou blottis derrière des arbres, ils ajustent leur ennemi avec une sûreté de coup d'œil étonnante. Le prennent-ils vivant, il devient esclave ; tombe-t-il mort, sa tête, coupée et salée, est emportée par les vainqueurs et plantée sur une lance dans leurs villages. Cette coutume est pratiquée même par les *boures* catholiques.

Les Albanais qui ne s'enrôlent pas militaire-

ment ne manquent guère de faire chaque année quelque tournée vagabonde, comme tailleurs, maçons ou faucheurs; l'hiver, ils reviennent dans leurs foyers avec l'argent amassé. Cette existence errante et toujours en dehors de la société des femmes entraîne les Albanais, plus qu'aucun autre peuple de l'Europe, aux vices honteux que provoque ce genre de vie. Cependant ils ont de la franchise, tiennent la promesse donnée, et savent faire à leur ennemi une guerre ouverte. Les penchants vicieux des Albanais ne résistent pas d'ailleurs à l'influence du mariage, et la sévérité de leurs mœurs conjugales est très-grande ; ceux même d'entre eux qui professent l'islamisme n'ont qu'une seule épouse. La prostitution, dans ce pays, est presque inconnue, et la femme qui serait surprise en faute périrait massacrée avec l'homme qui l'aurait séduite. Malgré cette rigidité de principes, l'Albanais connaît peu les tourments de la jalousie; il laisse sa compagne circuler partout sans voile. Comme chez toutes les races guerrières, les femmes sont ici méprisées et accablées de travaux. Elles arrosent la terre de leurs sueurs, et quelquefois même combattent dans les *faïdas* avec leurs époux. Ces énergiques créatures mériteraient un meilleur sort; car à une beauté souvent admirable, et que la vieillesse même ne parvient pas toujours à flétrir, elles joignent toutes les vertus domestiques.

Chaque maison, dans cet étrange pays, est

comme un petit fort garni de meurtrières qui lui servent en même temps de fenêtres. Bâties en argile, ces demeures sont toujours isolées, et, autant que possible, élevées sur un monticule où on n'arrive que par un escalier qui, le plus souvent, aboutit à une échelle, seul moyen de s'introduire dans ces nids de vautours. Les appartements sont à peu près sans meubles et quelquefois sans portes; la fumée n'a pour s'échapper d'autre issue qu'un trou dans le plafond. Les fenêtres ne sont jamais garnies de vitres; seulement, l'hiver, on les clôt avec du papier. Les sérails des principaux beys sont seuls un peu plus ornés; peints à l'extérieur de couleurs éclatantes, ils offrent à l'intérieur une profusion d'arabesques, de marines, de dessins d'architecture orientale, de scènes de chasse et de paysages souvent assez gracieux, exécutés par des raïas grecs.

La magnificence du costume albanais est pour ainsi dire proverbiale; ce n'est pourtant, au fond, qu'une variante du costume grec. Leur justaucorps étincelant de boutons dorés et de broderies en soie de toutes couleurs descend du cou jusqu'à la ceinture; il dessine admirablement leur taille et tous leurs mouvements. Les deux manches, le plus souvent ouvertes et détachées des bras, flottent comme deux ailes derrière leurs épaules. Mais ce qui caractérise avant tout l'enfant des *phis* (clans) albanais, c'est le *phistan*, qui rappelle le *kilt* des anciens Celtes et la jupe courte des soldats

romains. Le phistan ou la *foutanelle* se compose de cent vingt-deux morceaux de toile, coupés en biais et très-larges aux extrémités inférieures, où ils forment des plis innombrables. Longue de près de deux pieds, cette espèce de tunique, ornée d'un feston de soie brodé à jour, se serre autour des hanches avec une coulisse; elle prête à la démarche un caractère de légèreté et de force qui frappe l'étranger (1). On doit avouer, à la honte des guerriers albanais, que les foustanelles blanches et propres sont rares; un brave se vante de n'en avoir qu'une, et de la porter sans jamais en changer jusqu'à ce qu'elle tombe en lambeaux; il croit montrer par là qu'il dédaigne la mollesse et le luxe. Les Albanais se rasent la tête comme les Turcs, avec cette seule différence qu'ils laissent flotter par derrière, dans toute sa longueur, une touffe de cheveux qu'ils ne coupent jamais. La coiffure ordinaire est le *fez* rouge; les oulémas se réservent le turban ainsi que le droit de porter la barbe: les autres Albanais ne laissent croître que leurs moustaches. La coiffure des femmes ne diffère de celle des hommes que par les pièces de monnaie dont elle est ornée et par les tresses abondantes qui s'en échappent de tous côtés. La chaussure des guerriers est une espèce de guêtre en drap, garnie d'agrafes et de galons de soie, et imitée du

(1) Malgré son ampleur, un beau phistan ne se vend guère que 15 francs. Il est très-utile au voyageur de prendre le phistan en Albanie.

cothurne antique ; elle descend du genou jusqu'au pied, qui est recouvert tantôt d'un soulier de maroquin rouge, tantôt d'un simple morceau de cuir non tanné, attaché coomme une sandale autour de la jambe avec des cordons. Les Albanais n'ont d'autre lit que la terre, sur laquelle ils étendent une natte en feuilles de palmier ou quelque riche tapis rapporté du pillage d'une ville asiatique ; ils dorment tout habillés, après s'être fait un oreiller de leur *abas*, manteau en poil de chèvre ou simplement en peau de mouton. Ils ne sont pas plus délicats pour la nourriture que pour le coucher. En voyage ils ne font qu'un seul repas ; dans leurs foyers, une soupe de riz ou de farine de maïs délayée avec du lait leur suffit. Seulement, aux jours de fête, paraissent le *yahhni*, ragoût de viande cuite avec des pois secs, le *pilaw* turc et le *kotché* (grand rôti), consistant en une chèvre ou un mouton servi en entier, sur un plateau de bois de chêne, aux *boures* rangés en cercle, qui le dépècent avec leurs poignards, et l'ont bientôt dévoré, sans avoir besoin de fourchettes. Comme chez les Bosniaques, le banquet se termine par des morceaux de miel mêlés de crême. Malgré leur apparence barbare, ces fêtes ne sont pas sans grandeur. L'Européen s'étonne de cette franche gaieté qui n'exclut pas des manières dignes : il contemple ces files de domestiques, debout, les mains croisées sur la poitrine, — les serviettes brodées d'or qui se déroulent d'un convive à l'autre, — les

vastes coupes de cristal enrichies de pierreries, qui circulent au milieu des toasts, — les aiguières de vermeil, contenant l'eau chaude que les jeunes femmes, après le repas, versent sur les mains et la tête des conviés, —enfin les danses mimiques exécutées devant l'assembée. Tout rappelle au voyageur les mœurs antiques, tout concourt à le charmer. Cependant sa joie fait bientôt place à une pitié douloureuse, quand il voit le père de famille rassembler avec un superstitieux respect les omoplates du mouton immolé, et les présenter à la lumière du soleil pour y lire, comme un aruspice, les destinées de sa race.

Ces repas sont souvent accompagnés de chants. Chaque clan a son barde, qui est d'ordinaire quelque vieillard de la famille; le barde chante à ses petits neveux les exploits de leurs ancêtres et ceux du chef actuel de la tribu, hauts faits trop souvent souillés de cruautés et de perfidies atroces aux yeux d'un homme civilisé, mais qui, dans les idées de ce peuple, n'ont rien de déshonorant. Ces chants, divisés par couplets, sont en quelque sorte psalmodiés sur un air monotone, interrompu, à intervalles réglés, par des cris perçants. Leur *brokovalas,* marche militaire que chantaient déjà les compagnons de Skanderbeg en allant au combat, et qui remonte peut-être jusqu'à Pyrrhus, est d'un effet réellement terrible.

Le genre de vie des Albanais les rend nécessairement robustes, insensibles aux intempéries des

climats comme à toutes les vicissitudes des saisons. La crise qui termine leur existence est presque toujours la seule maladie qu'ils aient à traverser dans leur vie; aussi dédaignent-ils souverainement les médecins. Il y a pour tout le pays une dizaine au plus de docteurs grecs, élèves des écoles, de Pise, de Vienne et de Paris. Quant à la chirurgie, elle est complètement abandonnée aux sorciers, qui, au moyen de leurs onguents et de quelques prières cabalistiques, prétendent guérir toutes les blessures. La pépinière principale de ces *kaloiatri*, chirurgiens populaires, est le district du Zagori, dans la chaîne du Pinde; là se sont conservées mille pratiques traditionnelles dont les effets, il faut l'avouer, sont quelquefois merveilleux. Les *kaloiatri* savent, avec leurs simples, faire disparaître les traces les plus horribles du sabre; ce qu'il y a d'étrange, c'est que dans ce cas ils ne permettent aux blessés d'autre breuvage que l'eau-de-vie, afin, disent-ils de tenir les chairs vives et d'éviter la gangrène. Les maladies chroniques sont moins soignées; on se borne souvent à porter ceux qui en sont atteints à l'église du village, où le *papas* récite sur eux des prières; si leur état est trop grave pour permettre le transport, on se borne à envoyer leurs habits au saint lieu. Parfois les musulmans eux-mêmes ont recours à ces pieuses pratiques. Pendant leur grossesse, les femmes ne changent rien à leurs occupations habituelles, elles accouchent quelquefois au mi-

lieu de leurs travaux champêtres; alors, mettant le nouveau-né dans leur giron, elles se hâtent de rentrer au logis et de s'aliter, quoiqu'elles ne souffrent point; c'est une loi que l'accouchée reste invisible pendant quelques jours. Durant sept nuits, tous les voisins viennent faire tapage autour de sa demeure pour l'empêcher de dormir, elle et son enfant, dans la crainte des mauvais charmes que les démons pourraient jeter sur leur sommeil. Les malades furieux ou les *possédés* ne sont traités que par des moines, qui les mettent aux fers et les frappent de verges jusqu'à ce qu'ils aient confessé tous les noms des diables qui sont entrés en eux, ces noms sont ensuite écrits, avec des anathèmes, sur des morceaux de papier qu'on livre aux flammes.

On ne saurait énumérer les mille superstitions des Albanais. Le prêtre maudit solennellement les insectes des champs, conjure la grêle, éloigne les orages. On trouve souvent, le long des routes, les arbres garnis de pierres à l'intersection de leurs branches : ce sont des *ex-voto* que les gens du peuple, durant leurs voyages, suspendent ainsi dans l'espoir que les génies des forêts, touchés de cette offrande, délivreront leurs membres de la lassitude qui les accable. On voit aussi fréquemment, au-dessus des fontaines, une niche vide qui semble attendre une statue, celui qui vient se désaltérer à la source dépose dans la niche une fleur, un caillou, une branche verte, quel-

ques poils de sa barbe, comme don et hommage au bon génie (*kalodaimon*) du désert. L'Albanais a surtout peur du *mauvais œil*. Dès qu'il croit avoir été frappé d'un de ces regards maudits, il a soin de toucher du fer et de tirer un coup de pistolet, sans quoi il s'égarerait infailliblement sur sa route, trébucherait au bord des abîmes, et tomberait dans les fondrières où croupissent les *vroko-laks*, esprits vampires et buveurs de sang. Bien différent des *vouk-od-laks* du peuple serbe, qui sont seulement des hommes morts ou vivants dont un démon rôdeur et homicide s'est momentanément emparé, le *vroko-lak* est un esprit indestructible; il sort parfois de terre, sous la forme d'un serpent noir, pour aller piquer les hommes qui font la sieste couchés sur l'herbe; la plus grande imprécation est de jurer par ce serpent. Quand l'Albanais part pour un long voyage, sa femme lui coud dans ses habits quelques fragments de ses propres vêtements, et reste elle-même environnée des objets les plus chers à son époux; sans cesse elle consulte ces objets pour en tirer des présages. Elle s'abanbonne aux plus vives angoisses, si les chiens aboient la nuit sans motif apparent, car elle croit qu'ils répondent aux soupirs de leur maître, fait prisonnier en ce moment, et peut-être massacré dans les sables de Tunis ou de Palmyre. Toutes ces superstitions s'expliquent par la barbarie des Albanais beaucoup mieux que par leur éducation orientale. L'in-

fluence de l'Orient se fait peut-être moins sentir dans leurs usages que celle de l'ancienne Europe. Rien n'est plus contraire, par exemple, aux idées du pieux Orient que la chasse, et cet exercice si cher au baron germanique, est cependant le plaisir favori de l'Albanais. La patrie des Mirdites est le seul pays turc de mœurs assez peu orientales pour que, du temps d'Ali-Pacha, on y put voir sans horreur des combats d'animaux.

Ce peuple ne connaît guère que la vie pastorale; il dédaigne l'exercice des métiers. Les jeunes gens errent avec leurs troupeaux dans les montagnes pendant que les begs, ou chefs des petits clans occupent les *palankes*. L'habitant de la Haute-Albanie cultive cependant des vignobles, et celui de l'Épire des plants d'oliviers : ils coupent aussi les chênes de leurs forêts et les transportent vers la côte, où ils les vendent aux commissaires de marine autrichiens et anglais. Les Albanais hellénisés de certaines villes, comme ceux de Janina, s'adonnent au contraire exclusivement aux métiers; ce sont les artistes de la Turquie d'Europe; ils en parcourent toutes les provinces, et souvent on y voit leurs confréries errantes, pareilles à ces Prières boiteuses d'Homère qui suivent les traces de l'Injure, entreprendre de reconstruire les villes que leurs compatriotes, les pâtres guerriers, ont détruites.

Chaque famille nombreuse a son écusson, et chaque tribu sa bannière, qu'elle confie à ses en-

fants lorsqu'ils partent en troupes pour des expéditions lointaines. L'équipement de ces bandes, toujours irrégulières, consiste en un coutelas ou *handchar* à manche orné, s'il se peut, d'argent ou de nacre de perle, en deux ou trois pistolets fort longs, à poignée de cuivre très-aiguë, et en un fusil ordinairement damasquiné. Les armes les plus recherchées sont la carabine, appelée *djever-dane*, (don du parrain) et le grand fusil albanais, dit *arnaouka*, du poids de douze livres, dont trente anneaux soutiennent le canon, qui porte à trois cents pas de distance. Les Albanais, ignorent l'usage des baïonnettes; et se servent pour les pistolets des mêmes cartouches que pour les fusils. Les chefs revêtent encore quelquefois la riche *toka* du moyen-âge, cuirasse bosniaque à mailles d'argent ou de vermeil, avec des espèces d'ailes aux épaules; mais les plaques métalliques dont ces cuirasses d'apparat se composent sont le plus souvent si minces, qu'elles pareraient à peine un coup de sabre. Pour se préserver des blessures, chaque guerrier a surtout confiance dans ses amulettes qu'il ne quitte jamais, et qui souvent se transmettent de père en fils.

Heureux et fiers de vivre dans les camps, ces hommes y puisent une vigueur nouvelle : sur dix mille Albanais allant au combat, on ne trouverait pas trente malades. Mais, si le temps de leur engagement expire tandis qu'ils sont loin de leur pays, on ne retiendrait pas facilement sous le

drapeau les orgueilleux skipetars. Cet orgueil national leur fait mépriser profondément les Turcs : *Osmenlis einai kalos dia to tchorba*, — l'Osmanli n'est bon qu'au plat, disent-ils. A plus forte raison dédaignent-ils l'Européen ; ils n'ont foi que dans leur propre race ou dans ceux qui se sont faits les fils adoptifs de leurs tribus.

L'organisation sociale des Albanais ne peut guère se définir d'une manière précise, car elle renferme presque toutes les formes de gouvernement, sans qu'une seule y soit prépondérante. En réalité, le peuple albanais est l'unique association d'hommes vivant actuellement en Europe comme vivaient nos pères au temps de l'anarchie féodale et des courses normandes. L'autorité civile n'étant fondée que sur le droit du sabre, tout chef de guerre devient juge en temps de paix, et revêt, quelque jeune qu'il soit, le caractère religieux d'un vieillard, d'un patriarche antique. Il est suivi à l'église, comme au camp, avec le plus entier dévouement par tous les membres de sa tribu, qu'il est en retour obligé de traiter comme ses propres enfants. Tout *phis* ou clan albanais à un village central qui s'appelle.... *phar* ou *djeta*, mots dérivés l'un du grec, l'autre du slavon et signifiant le foyer ou la famille. Partout où ce peuple a vécu en contact direct avec l'Européen, comme dans les îles ci-devant vénitiennes et dans le royaume de Naples, qui renferme de nombreuses colonies alba-

naises, les *phars* ont pris peu à peu les formes féodales ; mais dans l'Albanie intérieure ils ont conservé le caractère démocratique inhérent à toutes ces populations.

Par un esprit de famille trop exclusif, les Albanais se sont, pour ainsi dire, parqués en une foule de petits foyers ou phars. Chacun de ces groupes, occupant sa *koula* (tour fortifiée), croit, à l'abri de ses créneaux, pouvoir défier les autres, et, par un amour exagéré de la famille, refuse d'accorder justice aux phars voisins qu'un de ses membres a lésés. Ainsi l'excès de liberté et de puissance de la famille rend nécessaire le droit de justice privée : dès-lors un seul meurtre en amène souvent des centaines, commis par représailles. Ces *faïdas* domestiques s'appellent *tcheta* mot tartare encore usité chez les Turcomans de l'Anatolie pour désignr l'attaque des caravanes marchandes (1). L'embuscade dressée pendant la *tcheta* prend le nom de *tchak*. Ce qui se passe actuellement en Algérie, entre les tribus amies de la France et les tribus ennemies, peut donner une idée des razzias d'Albanie, de l'Hertsegovine et du Monténégro. Les phars en guerre s'enlèvent leurs troupeaux, détruisent leurs maisons, déracinent leurs arbres fruitiers ; on n'épargne que les églises et les femmes. Au

(1) En vieux ilirien, *chteta* signifie pillage, et *chtetoratt* aller en maraude.

milieu des plus furieuses tchetas, la femme reste sacrée et peut circuler librement d'un village à l'autre.

Deux Albanais de clans différents ne s'abordent guère qu'en se demandant : *Koum phis?* de quel feu ou de quelle race? et ils prononcent ces mots la main posée sur leurs pistolets, chacun pensant que peut-être la tribu de l'inconnu doit une tête à la sienne. Toute la morale sociale de ces peuples repose sur la maxime terrible : *Ko ne se osveti, on ne se posveti*, — qui ne se venge pas ne se sanctifie pas, — c'est-à-dire sera damné pour avoir encouragé par sa lâcheté la violence des autres. C'est le plus proche parent de la victime qui est tenu de la venger ; si de deux frères l'un tue son père, le devoir de l'autre est d'immoler aux manes paternels son propre frère ; s'il ne le fait pas, son fils le remplace dans l'accomplissement de la vengeance, et ainsi de suite jusqu'au dernier rejeton de la race. Au lit de mort, un vieillard énumère les têtes moissonnées dans son clan, et recommande *pieusement* à ses fils les vengeances qu'ils auront à poursuivre. Quand le phar attaqué est très-considérable, on voit quelquefois plusieurs centaines d'hommes se ruer les uns contre les autres. Il y a aussi des tchetas nationales dirigées contre les provinces voisines, la Bosnie, la Macédoine, le Monténégro. Une tcheta complète de ce dernier genre se compose d'au moins trois mille braves qui, for-

mant trois corps, vont fièrement et en plein jour donner l'assaut à une forteresse ennemie. Les habitants, s'ils n'ont pu s'embusquer dans quelque défilé hors de leur ville, pour fusiller l'assaillant au passage, se barricadent chez eux, et attendent l'arrivée de leurs confédérés. Les tchetas se font souvent par mer chez les Albanais des côtes, par exemple chez ceux du golfe de Volo, si redoutés des Grecs thessaliens, et chez ceux de l'Acrocéraunie. Effleurant l'onde avec une effrayante rapidité, leurs tartanes (barques à voiles latines), qui cachent leur destination sous les doux noms de *biches*, *colombes*, *chevrettes*, dérobent à toute poursuite les plus cruels forbans de la Méditerranée. D'autres tchetas ont pour unique but le pillage aux frontières; on les appelle mélancoliquement du nom de corvée (*kourbeta*), et on plaint ceux qui y vont, à peu près comme dans les états romains le peuple simpathise avec les *poveri brigandi*.

Les tchetas sont soumises d'ailleurs, comme les *faïdas* de la chevalerie féodale, à de nombreuses restrictions d'honneur : ainsi, durant les vendanges, les semailles et autres travaux champêtres, on ne peut s'attaquer dans les champs; ce n'est qu'au village qu'on se fusille, et même quand le vaincu crie : *Nu vras* (ne tue pas), son adversaire doit aussitôt abdiquer toute sa fureur. S'il arrive qu'un voyageur soit surpris au milieu de ces mêlées, on interrompt le feu à

son approche, on l'escorte même. Dans le cas d'attaque d'un ennemi étranger, tous ces faïdas cessent spontanément; enfin, dès qu'un phar plus faible est menacé par son rival d'une destruction entière, les phars voisins s'unissent et forcent le vainqueur à souscrire la paix.

Les traités entre phars se concluent par l'intermédiaire des *pliaks* ou vieillards, ils s'assemblent d'ordinaire au nombre de douze ou de vingt-quatre, et se rangeant, assis en cercle, sur un monticule, ils forment ce qu'on appelle le *krveno kolo* (la ronde du sang), présidée par le papas du phar qui demande vengeance. Les cloches du village sonnent, les femmes arrivent dans leurs plus riches atours, des prières solennelles sont récitées devant l'église pavoisée de drapeaux. Douze mères du phar offenseur, tenant au sein leurs nourrissons, gémissent prosternées aux pieds de l'offensé. Pendant ce temps, les juges du kolo débattent la *krvina*, prix du sang. Toutes les blessures, tous les morts sont minutieusement comptés et taxés à un prix qui rappelle les amendes pour meurtre du vieux code germanique et franc, et les premières lois russes dites *pravda russkaïa*. Il faut enfin que l'offenseur paraisse, ayant suspendue au cou l'arme de l'offense; il se traîne sur les genoux jusqu'au papas, qui lui ôte cette arme et la jette au loin; les parents de l'offensé s'en saisissent et la brisent. Le chef de la famille tré-

pigne, pleure, regarde le ciel, et à l'offenseur suppliant qui embrasse ses genoux il répond : Mon âme n'est pas prête. Quand il est enfin résigné à pardonner, il relève son rival en fondant en larmes, le presse sur son sein, et va se jeter avec lui dans les bras du papas réconciliateur. Une paix éternelle est jurée par les deux phars, qui deviennent d'autant plus amis, disent-ils, que *leur sang s'est mêlé*; l'offensé est choisi pour parrain du premier enfant qui naîtra dans le phar offenseur. Ce dernier donne un splendide repas, où des moutons, quelquefois même des bœufs entiers, sont servis au milieu des danses; puis, avant de prendre congé de l'assemblée, l'offensé remet à son rival une partie, souvent la totalité du prix de la rançon.

On conçoit qu'un tel état social rende impossible en Albanie toute administration régulière; aussi la Porte s'y montre-t-elle depuis longtemps l'ennemie la plus acharnée de la vie de clan. Ce qu'elle poursuit surtout par le cordon comme par le glaive, ce sont les clans féodalement organisés avec des chefs ou begs héréditaires. La presque totalité des begliks est aujourd'hui supprimée; il n'en reste plus que d'insignifiants, tels que ceux de Kastoria, d'Antivari, et quelques autres; mais des milliers de begs dépossédés de leurs châteaux vivent avec leurs clients dans les montagnes, et quoique réduits à garder les moutons, ils n'ont pas cessé de se croire

souverains. Aussitôt que l'un d'eux est parvenu à réunir une bande de guerriers assez imposante, il place des sentinelles à l'entrée de ses pâturages et des gorges calcaires qui protègent sa bande, puis il se proclame de nouveau indépendant. Dès-lors son clan est regardé comme un champ d'asile; quiconque y entre, en fuyant des maîtres, est embrassé comme frère, reçoit, sous le nom *d'ouskok*, une hutte et un troupeau, et veille comme garde avancée. Ces petits clans sont-ils dispersés par le *nizam* impérial, les guerriers qui ne veulent pas cesser de vivre en *Albanais* ou en *hommes blancs* et libres, passent chez les *noirs* émancipés, c'est-à-dire dans le Monténégro, qui garantit à tous, musulmans et chrétiens, une existence domestique inviolable.

Telle est la vie intérieure des Albanais; ceux qui ont passé aux mœurs helléniques jouissent seuls d'une organisation sociale supérieure à l'état de clan; seuls ils ont l'idée de la *cité*, qui prépare aux idées de *patrie*. Toutefois cette cité ou commune offre encore plus d'une trace des mœurs patriarcales : ses gardes civiques ou *armatoles* ont, il est vrai des, *kephalades* (capitaines) élus par tous; mais l'évêque y remplace le père de famille, et y prononce presque en juge absolu, comme l'indique son titre de *despote*. Ainsi, dans la cité, au lieu d'être, comme dans le clan, un parc de bergers, le champ d'asile est un sanctuaire.

De même qu'autrefois les tribus grecques se divisaient en quatre confédérations avec quatre dialectes, éolien, ionien, attique et dorien, de même le peuple entier des Skipetars se divise en quatre groupes de tribus, qui ont donné leurs noms aux quatre Albanies. On trouve déjà ces quatre groupes mentionnés dans Arrien, Pline et Strabon, comme autant de peuplades scythiques venues du Caucase sous le nom de *Gogs* ou *Mardaïtes*, de *Lesghisdans* ou *Toxides*, de *Iapyges* et de *Chamis*. De ces quatre groupes primitifs sont sortis les *Toskes*, les *Japes*, les *Djames* et les *Djègues*. Cette dernière confédération est scindée en deux branches, l'une musulmane du rite *sunni*, l'autre chrétienne du rite catholique latin. Les Djègues chrétiens prennent particulièrement le titre de Mirdites, et c'est la portion la plus vivace, la plus jeune du peuple albanais.

Les Djègues occupent toute l'Albanie rouge et septentrionale, qui s'étend de Skadar (Scutari) jusqu'à Prisren, et d'Elbassan jusqu'aux sources de la Boïana. Les Djègues mahométans sont groupés autour du visir de Skadar, le long de la Boïana, et sur la côte, à Antivari. Dulcigno, Croïa, Alessio, Tirana, Durazzo, d'où ils s'étendent dans l'intérieur des terres jusque vers Scoumbi et le lac d'Ocrida. Plus tranquilles et plus sociables que les autres Albanais, les Djègues musulmans sont honorés par les Turcs même du noble titre d'Osmanlis. En guerre, ils attaquent l'ennemi

avec une impétuosité formidable. Tandis que les autres Albanais ne combattent bien qu'à pied et en tirailleurs, les Djègues combattent surtout à cheval, savent marcher en lignes serrées et manient admirablement leurs longues lances. Malgré ces belles qualités militaires, les tribus des Djègues musulmans sont les plus soumises et les plus pressurées de toutes celles de la confédération. Aucun de ces Albanais mahométans ne prétend au nom de Mirdite. Il n'en est pas de même des Djègues montagnards ou *Malisors*, qui sont chrétiens pour la plupart et bien plus portés à l'indépendance. Derrière leurs rochers, ceux-ci pourraient défier tout oppresseur, s'ils n'étaient pour leur malheur mêlés à des musulmans. Ceux des phars *malisors* qui possèdent les hauts monts jusqu'à Djakova et à Prisren sont les plus mortels ennemis de la race serbe; leur bonheur est de conduire des tchetas vers la Serbie. Néanmoins ces phars ont adopté presque entièrement les mœurs des Serbes, si bien qu'on ne les distingue de ceux-ci que par leur blanche foustanelle, qui tranche pittoresquement sur la couleur rouge de leur chlamide ou *képé*. Ce manteau de voyage est surmonté d'un capuchon aigu destiné à préserver de la pluie. Les chrétiens seuls portent des *képés* de laine noire très-courts et en forme de pélerine, ce qui donne à ces montagnards une ressemblance de plus avec les chevaliers des croisades. Leur *flokota* (tunique légère et sans manches pour les

travaux champêtres) est le *gouniats* des Slaves du Monténégro. Le bonnet rouge à échancrure relevée des deux côtés, pour contenir l'argent et les cartouches, et déjà porté par les soldats de Skanderbeg, si l'on en croit les anciennes peintures, est également commun aux Monténégrins et aux Djègues malisors. Quant aux femmes de ces tribus, on pourrait les prendre pour de véritables slavones : leur chevelure, tantôt divisée en trois tresses, avec des guirlandes de fleurs et de piastres, comme en Bosnie, tantôt rattachée avec de longues épingles à tête ovoïde, comme sur le Danube, leurs colliers en verroterie, leurs bracelets et leurs ceintures de métal, leurs chemises ornées de houppes de soie; tout rappelle le frais costume des filles du Balkan. Peut-être trouverait-on plus de caprice dans leur toilette que dans celle des slavones. Un marché de denrées à Skadar semble une mascarade, tant les costumes de femmes y sont variés. La plus étrange de toutes ces toilettes est celle des belles de certains phars, qui se suspendent autour du corps quatre tabliers et les laissent flotter dans leur marche au gré du vent.

Le plus respecté d'entre les phars malisors est celui des *Klementi*, pasteurs du rite latin, maîtres de la triple source du Zem et des petites villes de Niktctsi, seotsi et Voukoli. L'évêque catholique des klementi réside à Saba ou Sarda, l'ancienne Ardes, dont on voit encore des ruines. A cette tribu paraît se rattacher l'illustre famille prin-

cière des Albanies, qui, s'étant réfugiée à Rome au XVIe siècle, donna à l'Italie tant de cardinaux, au monde le pape Clément XI, et aux arts la merveilleuse villa Albani, immortalisée par Winkelmann, et dont les chefs-d'œuvre antiques, maintenant dispersés, ornent les principaux musées de l'Europe. Le puissant phar des Klementi avait été formé, à l'instigation de Venise, par des missionnaires latins, qui avaient su réunir autour de leur sainte bannière les *ouskoks* et les vagabonds de ces montagnes. En 1740, la tribu reçut un coup funeste par l'émigration de plusieurs milliers de ses membres, qui suivirent le patriarche serbe, Arsenius Ioannovitj, dans la Syrmie hongroise. Ces émigrants bâtirent près de Mitrovitsa les gros villages de Ninkinse et de Herkovtse, dans lesquels ils ont conservé jusqu'à ce jour, sans altération, leur rite et leurs mœurs au milieu des Serbes, leurs voisins et amis. Moins prudents que ces derniers, les Klementi d'Albanie, poussés par les conseils fanatiques de leurs missionnaires italiens, ont fait longtemps, ligués avec les Turcs, une guerre cruelle aux *schismatiques* du Monténégro, et ils en recueillent maintenant les tristes fruits.

Aussi indépendants que les Klementi et plus fortement organisés, les Djègues catholiques des vastes plaines connues spécialement sous le nom de *Mirdita* sont renommés dans toute l'Albanie pour leur loyauté et leur bravoure, comme aussi

pour la longue portée de leurs énormes carabines. Les phàrs mirdites sont ceux qui ont conservé le plus de traces des mœurs primitives; c'est au point que la plupart des Mirdites ne connaissent pas encore l'usage des chemises. Leur naïveté se peint dans tous leurs actes : incapables de dissimuler, ils déclarent franchement leurs haines comme leurs amitiés; très-doux dans leurs relations habituelles, bien que sombres et taciturnes, ils ont le défaut de ne pouvoir pardonner. Leurs vengeances sont implacables; mais, dans tout autre cas, leur charité est telle, qu'une famille mirdite ne tombe jamais dans l'indigence sans être aussitôt secourue et relevée par ses voisins. Le rénégat français Ibrahim-Effendi assure avoir eu souvent l'occasion d'admirer la tenue morale et l'humanité des troupes mirdites dans l'armée d'Ali-Pacha. Le philhellène Urquhart, au contraire; en 1832, les regardait comme les plus stupides, les plus grossiers des Albanais, sans doute parce que ce sont les moins hellénisés. Essentiellement laboureurs, ils ne saisissent les armes qu'à regret; quoique privés de toute industrie, ceux des côtes, afin d'écouler les produits de l'intérieur, entretiennent néanmoins quelques agents sur les places de Trieste, de Venise et de Livourne. Ces voyageurs de commerce, revenus aux bords du Drin, donnent à leurs compatriotes les seules notions que ce peuple ait de l'Europe. Étrangères aux plaisirs qui amollissent, les femmes des Mir-

dites savent au besoin combattre et braver la mort; dès l'âge de seize ans, elles marchent avec des pistolets à leurs ceintures, escortées de dogues terribles, descendants des antiques et fidèles molosses de l'Épire. Quand on les voit, sveltes et fières, traverser ainsi leurs vastes forêts, on se rappelle la chaste Diane, et l'on ne doute pas qu'elles ne fussent capables de punir, aussi bien que l'antique déesse, la témérité d'un nouvel Actéon.

Les Mirdites du sud, comme ceux du nord, suivent le rite latin mêlé de cérémonies grecques; leur clergé végète dans une telle ignorance, que beaucoup de prêtres ne savent pas lire; aussi les moines franciscains envoyés par le pape, ou pour mieux dire par l'Autriche, exercent-ils une autorité suprême sur tous ces chapelains de famille et ces curés laboureurs réduits à vivre du travail de leurs mains. Le nombre des Mirdites du sud est évalué à 70,000, divisés en trois phars, qui comptent douze mille guerriers. C'est de leur sang que naquit, à Ak-Seraï, le terrible George Castriote ou Skanderberg, qu'ils chantent toujours sous le nom de *dragon d'Albanie*. Depuis 1595, époque où le fils de ce héros émigra en Italie, le pays, dans sa partie méridionale, est gouverné simultanément par l'évêque ou abbé mitré d'Oroch ou Orocher, et par une dynastie militaire du nom de *Doda*. Le chef ou l'aîné de cette famille, résidant à Oroch, est d'ordinaire

reconnu prince par tous les Mirdites méridionaux, qui, en centralisant ainsi le pouvoir, parviennent à se rendre formidables. Plus nombreux encore, les Mirdites septentrionaux sont cependant moins puissants, car ils vivent moins unis et se partagent entre différents chefs électifs.

Au midi de la confédération des Djègues ou Albanais rouges habite celle des Toskes, qui furent longtemps les seuls *Albanes* ou blancs; ils occupent le territoire des *Partheni* (Albanais primitifs). Ces districts calcaires et stériles peuvent à peine fournir de l'herbage aux troupeaux que les pâtres toskes, étrangers à toute agriculture, sont forcés d'échanger contre les blés de leurs voisins. Cependant, auprès du Djègue morne et trapu, le Toske brille par sa taille svelte, son élégance et la vivacité de son esprit; parmi les guerriers albanais, il n'en est point dont l'extérieur annonce plus de jactance. Les yeux du Toske étincellent de finesse, mais leur direction oblique révèle la fausseté qui fait le fond de son caractère. Les Toskes, en effet, passent avec raison pour les plus perfides des Albanais.

Les phars chrétiens de ces tribus sont schismatiques grecs, et les phars musulmans sont du rite *chiite*, ou de la secte d'Ali et des Persans, par conséquent très-opposés aux Turcs, qui sont sunnites et ont en horreur tous les partisans d'Ali. Les chrétiens occupent Mousaché, Tomoritsa, Argenik et d'autres places insignifiantes; les

villes principales appartiennent aux musulmans. Une ramification très-importante de ces derniers se trouve rejetée vers le nord, et porte plus particulièrement que le reste des Albanais le nom d'*Arnaoutes*. Ces Albanais bâtards, recrutés par des ouskoks de Bulgarie, couvrent les monts de Pristina jusqu'à Kalkandel, et désolent souvent la Macédoine; naguère ils remplissaient la milice algérienne, et leurs chefs ont plus d'une fois détrôné les deys. — Tels sont les Toskes, dont le fameux Ali de Janina offre la plus haute personnification historique.

La troisième confédération, celle des *Liapes, Lapes* ou *Japides*, contraste avec les autres par sa dégradation extérieure et morale. Laids et rabougris, les Liapes occupent les rochers acrocérauniens, le long de l'Adriatique, entre les districts des Djames et ceux des Toskes. Leur barbarie est telle, qu'Ibrahim-Effendi assure qu'on ne trouve parmi eux pas un ouléma, pas un derviche, pas même un individu sachant lire. On n'a pu encore, jusqu'à ce jour, les empêcher de tromper par des feux nocturnes les pilotes européens pour les attirer au milieu des brisants, s'emparer de la cargaison des navires, et dépouiller les naufragés. Ils sont irrésistiblement portés au vol, qui est leur gagne-pain habituel. Errants dans toute l'Albanie, ils excellent à dérober les moutons pendant la nuit, en assoupissant les chiens de garde au moyen de gâteaux

imprégnés d'opium, et en coupant avec les dents la trachée-artère du mouton qu'ils enlèvent, afin qu'il ne puisse bêler. Les Liapes semblent descendre des anciens *Chaones*, sauvages qui, suivant les poètes grecs, se nourrissaient de glands. Mais il faut observer que le gland doux que mangent encore les habitants de la Liapourie, en le délayant dans du lait, n'est guère inférieur au fruit du châtaignier, avec lequel plusieurs tribus albanaises, aussi bien que les Corses, font leur pain. Les Liapes maritimes vivent aussi de pêche; ils nagent comme des poissons. Leurs femmes même passent dans l'eau la moitié de leur vie; une peau noire et huileuse, un sein flasque, un ventre énorme, décèlent chez elles une existence tout animale. La férocité albanaise se trouve comprimée en partie chez ces tribus par leur extrême stupidité, qui fait ressortir d'autant plus le désordre de leurs mœurs. Les Liapes semblent ignorer la sainteté du mariage, et on voit les musulmans épouser des chrétiennes sans chercher à les convertir, car ils ignorent eux-mêmes jusqu'aux prières les plus élémentaires du Koran. Les autres Albanais ont pour les Liapes un tel mépris, que leur nom même est un terme d'injure; il semble que ce soient d'anciens *noirs* ou esclaves échappés aux mains des *blancs*.

La quatrième confédération, celle des *Djames* ou *Djamides*, semble le résultat d'émigrations successives des Skipetars parmi les Hellènes.

Cette confédération dut être originairement médiatrice entre les Grecs et les anciens Albanais. Son territoire, resserré entre le district grec de Janina et la côte également grecque qui s'étend d'Arta aux défilés souliotes, offre un labyrinthe de monticules d'une admirable fertilité et d'une défense facile. Les Djamides sont pour la plupart mahométans sunnites. On distingue dans ce groupe les phars des *Massarakiens* et des *Aïdonites*, riverains de l'Achéron et habitants de l'Aïdonie, ancien royaume de Pluton. Les Djames formaient naguère la plus industrieuse, la plus éclairée, la plus riche des quatre confédérations, et ne portaient pas moins d'enthousiasme que leurs compatriotes dans la défense de leur liberté. Malheureusement le luxe d'Europe les envahit et les dépouilla de leurs vertus natives; ils sont devenus soupçonneux, avides, inhospitaliers, et le voyageur ne trouve qu'avec peine à se loger dans leurs villages. Le Djame est, sous ce rapport, l'opposé du Djègue, qui s'élance au-devant de l'étranger et l'adopte pour *vla* (frère) dès qu'il a mangé avec lui le pain et le sel, risquant même au besoin sa vie pour son hôte.

Telles sont les diverses populations des quatre Albanies. Quant aux colonies étrangères, bulgares, iliriennes (1), valaques, qui sont venues

(1) Nous n'entendons pas désigner par ce mot les populations que l'Europe appelle *Illyriennes*. Il y a une grande différence

vivre au milieu des indigènes, elles n'ont pu se fondre avec eux; elles ont gardé leur idiome, leur costume et leurs usages. Les hommes seuls, dans ces colonies, connaissent la langue *skipetare*, que les femmes, gardiennes du foyer, n'ont aucun besoin d'apprendre. Ainsi chaque race reste fidèle à son sang, ainsi la vie de tribu, cet élément de toute société orientale, atteint en Albanie le plus haut degré d'intensité qu'elle puisse offrir hors du système des castes.

II.

L'Albanie est divisée en quatre provinces, appelées la Djegarie ou Mirdita, la Toskarie ou Mousaché, la Liapourie et la Djamourie, du nom des quatre confédérations qui les habitent. Ces quatre régions diffèrent entre elles presque autant par le climat que par les mœurs des différentes confédérations. Ainsi, pendant que la Toskarie souffre chaque année d'un hiver rigoureux, pendant que la Liapourie, dominée par les monts de

entre elles et les *Ilriens*, nom que se donnent les Serbes catholiques.

la Chimère, est presque toujours couverte de sombres nuages et frappée de la foudre, la Djamourie, au contraire, vers les vallons d'Acherusia, les forêts de Dodone et les bords de la mer, jouit d'un ciel toujours serein et d'un printemps éternel. Les orages n'y durent que quelques heures : les gelées de Romélie, les nuées de sauterelles de la Macédoine, la rouille qui dévore les blés de la Morée, le ver qui ravage les vignobles grecs, sont inconnus en Djamourie et sur les côtes de l'Épire. L'été, qu'on pourrait y croire insupportable, est sans cesse tempéré par les brises qui descendent des cimes neigeuses et des forêts séculaires d'où les vents apportent mille parfums dans les vallons. Les campagnes de Naples ne sont pas plus enchanteresses.

La peste, que les navires de Constantinople et de Tunis apportent quelquefois en Albanie, ne peut se développer dans ces régions, grâce à la température, qui combat victorieusement ce fléau. En revanche, l'hydrophobie des chiens et des loups, inconnue sur le Bosphore, sévit très-fréquemment dans cette province, comme en Macédoine. L'atmosphère de plusieurs localités marécageuses est tellement chargée de miasmes fiévreux, qu'il faut, en été, les évacuer complétement. Les eaux de rivière, souillées d'insectes et de végétaux en dissolution, sont tout à fait impotables et rendent indispensable l'emploi de l'eau de source. Bien que fréquents, les tremblements de terre ne

produisent pas, en Albanie, les mêmes bouleversements que sur les côtes de la Grèce et dans les îles de l'Archipel; les feux souterrains qui agitent cette contrée n'en altèrent pas la salubrité; les innombrables cavernes des montagnes n'exhalent aucune vapeur nuisible, et le terrible Achéron lui-même, au milieu des vallons volcaniques et des cratères éteints qu'il parcourt, ne donne plus la mort aux hommes.

A partir du Nissava-Gora et du Gloubotine, haut de neuf mille six cents pieds, les montagnes de l'Albanie vont en général s'abaissant jusqu'à la mer; elles deviennent de plus en plus arides et calcaires, et se terminent presque toujours par des caps brusques et des murs perpendiculaires que la vague bat avec fureur. Quoique égalant sur plusieurs points la hauteur des Pyrénées, et dépassant partout celle des Apennins, ces chaînes ne sont point comparables aux Alpes : elles ne donnent naissance qu'à de petites rivières qui toutes vont de l'est à l'ouest ou du nord-est au sud-ouest. Le principal de ces cours d'eau est le Dril ou Drin. Il y a le Drin noir et le Drin blanc; le premier, tombant des monts Zagoriates, forme, à huit lieues de sa source, au-dessous d'Ocrida, le plus grand lac d'Albanie; puis il reçoit près de Stana le Drin blanc, descendu du mont Bora, contre-fort du Scardus, situé dans le district serbe de Pristina. Les deux Drins, réunis alors sous le nom de Drina albanaise, coulent au nord-ouest,

puis au sud, en séparant les tribus Skipetares des tribus iliriennes. Le Drin, qui longe les chaînes inaccessibles nommées *Ora-Laka* (montagnes des esprits), est le roi des fleuves albanais, et c'est aussi sur ses bords qu'habite le peuple-roi de l'Albanie, la noble race des Mirdites. Après le Drin, les courants d'eau les plus considérables de l'Albanie sont la Boïana, qui sort du lac de Skadar, puis la Voïoussa, l'ancien Aous; ce fleuve, encaissé entre deux murs de rochers, est le plus profond de toute la presqu'île greco-slave. Quant aux rivières du sud, la Matia, le Berathino, la Kalamas, la Longovitsa, la Pavla, l'Achéron ou Glykys, ce ne sont que des torrents. On les traverse sur des ponts en ogive et à dos d'âne qui s'élèvent quelquefois jusqu'à cinquante pieds au-dessus du niveau de la rivière. Aussi, quand ces ponts étroits, pavés de petits cailloux aigus, se trouvent sans parapets, on ne peut s'empêcher de frémir en y passant à cheval.

Aucune province turque n'offre au voyageur qui veut la parcourir d'aussi sérieux dangers que l'Albanie. Tout y paraît embûche et effraye l'étranger qui n'a pas encore pénétré dans la vie intime de ces redoutables tribus. Il tremble même en approchant des *karaouls*, tours de police dont le pays est rempli : ces postes militaires sont tantôt de simples *kolibas*, huttes de branchages, tantôt des *koulas*, tours carrées à deux étages, bâties en pierre sur des pointes de roc qui dominent les

défilés. Là le *kavase* en vedette, assis les jambes croisées sur sa galerie aérienne, joue de la *tamboura* et chante les exploits des klephtes, ses anciens frères d'armes ou ses *illustres* aïeux, tandis que du souterrain de la *koula* la prière plaintive des brigands qu'il vient de faire prisonniers monte vers lui et se mêle à ses chants. Les frontières des districts libres son également bordées de haïdouks au guet, prêts à assaillir tout Osmanli qui oserait entrer en maître dans ces champs d'asile. Le voyageur même qui se présente à eux, s'il ne parle pas le grec ou quelque langue chrétienne d'Orient, leur devient tellement suspect, qu'il ne peut obtenir ni gîte ni nourriture. S'il arrive le soir avec une escorte dans un village, femmes et filles délogent aussitôt et s'en vont coucher aux champs. Nulle part, en Orient, on ne trouve d'aussi mauvais *hanes* que dans ce pays. Les hanes du midi sont des masures en pierre, crénelées comme de petits forts. Ceux de la Mirdita, au contraire, ne sont que de vastes écuries, où l'on allume son feu, où l'on fait sa cuisine parmi les chevaux, qui souvent, piqués des mouches, renversent d'une ruade le chaudron du voyageur, et avec lui toutes les espérances de comfort prochain dont il se berçait. Mieux vaut coucher sous le platane ou dresser sa tente au désert, sauf à faire veiller son guide pour se préserver des chakals.

Outre la division géographique de l'Albanie

en quatre provinces, on doit y signaler encore deux grandes zônes morales, l'une composée de la Djegarie ou Mirdita et de la Liapourie, l'autre formée par la Djamourie ou l'Épire et la Toskarie. — La première des quatre provinces sur laquelle doit se porter l'attention du voyageur est sans contredit la Djegarie ou Mirdita.

Cette vaste région, qui forme à elle seule presque la moitié de l'Albanie, n'est point, pour son malheur, habitée par une seule race. Deux langues, le skipetar et l'ilirien, s'y disputent l'empire. Les colonies bulgares, dont les usages diffèrent tant des mœurs albanaises, viennent compliquer la question administrative, et la haine réciproque des chrétiens latins et des chrétiens grecs met le comble à la confusion. Pour se faire une idée de ce chaos, il faut partir de Salonik, et parcourir lentement les cent quinze lieues qui séparent cette grande ville de Skadar ou Scutari. Le voyageur qui craint les Klephtes peut se joindre aux caravanes, et passer par Avret-Hissar, Doïran, Stroumdcha, Istib, Kiouprili, Skopia, Kalhanderen, Prisren et Detchiani, ou bien il peut traverser Koumlekeü, Dmirkapi, Kafadartsi, Prilip, Monastir, Ocrida, Elbassan. Le lieu de repos le plus agréable sur cette dernière route est la rive du beau lac d'Ocrida. La ville de ce nom, peuplée de quelques milliers de chrétiens avec une garnison turque, se compose de maisons isolées, et couvre, comme toutes les

villes albanaises, un immense espace. Ocrida ou Acri (en grec *lieu haut et fort*) fut bâtie par Cadmus, et décorée d'aqueducs, de bains, de portiques superbes par Justinien, l'empereur greco-slave, qui était né dans ses murs, et ne cessa, durant son long règne, de la combler de ses faveurs. De toutes ses richesses, Ocrida n'a conservé que quelques débris d'églises et une enceinte de remparts délabrés, souvent pris et repris par Skanderbeg. Le petit *konak* de l'*aïan* (gouverneur) de la ville, où se voient deux statues grecques de Vénus et de Mercure, s'élève au pied de cette enceinte romaine, restaurée en style féodal avec tourelles et mâchecoulis, mais dont la porte a conservé une inscription latine. Cette ruine imposante couronne le mont Pieria, premier parnasse des muses au temps où elles étaient encore pastorales, où l'hellénisme dans l'enfance n'était pas encore sorti de ses langes slavo-scythiques. Cette région s'appelait alors la Péonie; c'était le séjour du dieu Pan et de ses bergers. Ils chantaient leurs idylles aux bords de ce lac délicieux, qui avait dû à la limpidité de ses eaux son nom de *Lychnis* (le transparent), et qui encore aujourd'hui laisse apercevoir à douze brasses de profondeur son lit de sable fin. Des villages bulgares, mêlés à ceux de Mirdites, bordent le lac, long de sept lieues, qui se termine à Stronga, ville de trois mille habitants, la plupart pasteurs et gardiens d'abeilles, pacifiques et doux comme la

fable nous peint Aristée. Nés poètes, ces Slaves animent le désert de leurs chants mélancoliques. Vêtus de sayons de laine blanche, on les voit marcher à la tête de leurs troupeaux qu'ils attirent sur leurs pas au son du *lituus*. Cette flûte antique fabriquée par eux-mêmes, rappelle exactement celle des bergers de Théocrite, dont ils semblent avoir conservé les mœurs.

C'est en se rendant d'Ocrida à Prisren qu'on peut le mieux étudier les différentes morales qui séparent les Bulgares, pâtres à moitié laboureurs, et les Skipetars, pâtres guerriers et chasseurs. On ne traverse le pays occupé par les chasseurs qu'en scrutant d'un œil inquiet tous les rochers; on croit, à chaque instant, voir briller le canon d'une carabine à travers les broussailles. Parmi les Bulgares, au contraire, quelle sécurité! Partout où l'on s'arrête, les bergers descendent des collines et viennent présenter à l'étranger leurs souhaits de bon voyage: ils s'accroupissent en cercle autour du tapis où le Franc repose, et causent avec lui de tout ce qui leur est cher, ou bien ils lui chantent quelqu'un de ces airs slaves qui font rêver si longtemps. Avec quelle profonde paix je voyais se lever et se coucher le soleil dans ces vastes forêts, asile de la vie libre et primitive, où l'homme est frère de tous les hommes, où les animaux des bois mêmes ne fuient pas son approche! Au sein de ces belles solitudes, je ne croyais plus avoir auncun désir à former : je

m'endormais sur ma natte au premier lieu où me surprenait le crépuscule, et je m'éveillais le matin au bruit mélodieux des oiseaux familiers qui voltigeaient autour de ma couche. Ici un chevreuil poursuivi par un loup venait se réfugier entre les jambes de mon cheval; plus loin une jeune fille de quinze ans, belle comme un ange, et seule dans le désert, venait m'offrir les fraises de la forêt, sans vouloir en accepter le payement. Ailleurs, les *tsiganes* eux-mêmes m'apportaient du bois et allumaient mon feu nocturne, sans demander le salaire de leur peine. Ces bohémiens, si féroces dans le reste de l'Albanie, parce qu'ils y sont si opprimés, se distinguent dans ces vallées par la plus inaltérable douceur. L'homme n'est-il pas bon partout où il ne craint d'autre maître que Dieu?

Cependant les oppresseurs n'ont pas toujours manqué à ce pays, théâtre des longues luttes de Skanderbeg et des Mirdites. Des ruines innombrables y attestent les glorieux combats d'un peuple obstiné à vivre libre ou à mourir. La *Pelousia*, en slavon *Svetigrad* (forteresse sainte), du grand Castriote (1), située sur une haute montagne, n'a plus que des restes de murs. Le fort aérien de Petralba n'a conservé qu'une grosse tour carrée, debout sur des ruines informes. Ceux des anciens

(1) Mot grec qui signifie général et désigne en Albanie Skanderbeg.

castels mirdites que la guerre n'a pas détruits offrent encore un dernier souveuir de leur ameublement latin; c'est un grand fauteuil à bras et travaillé à jour, emblème de la puissance du père, qui seul pouvait et peut encore y siéger.

Quoique les mœurs prédominent chez ce peuple, il a gardé de nombreuses traces de la vie patriarcale. Les serviteurs sont traités comme des enfants par le chef de famille. Ce dernier a seul le droit, comme un pontife antique, d'égorger le mouton du festin, qui, ensuite rôti dans son entier, est mangé par tous en commun devant la porte du donjon. Pendant que circulent les petits vins grecs, qui passent en Albanie pour des vins de France, le *pliak* ou maître, les jambes croisées sur son tapis, saisit la lyre mirdite, la frappe d'une plume rapide, et chante, comme autrefois Achille devant sa tente, ses propres exploits et ceux de ses palikares, qui, exaltés à sa voix, ne tardent pas à commencer les danses décrites par Homère. En contraste avec la simplicité de cette scène domestique, voyez ces négociateurs qui reçoivent audience d'un chef de phar : ils sont à genoux, les mains cachées sous leurs manches rabattues; tous leurs mouvements reproduisent les gestes qu'on prête aux suppliants dans les miniatures bysantines. Chez ce peuple resté antique, l'église seule semble se rajeunir sans cesse; les innombrables chapelles qui ornent les vallées mirdites brillent au loin d'une telle blancheur,

qu'on les croirait tout nouvellement bâties. Leurs nerfs en croix latine et leurs clochers, qui les distinguent des églises grecques, réjouissent momentanément le voyageur européen, mais affligent quiconque comprend les vrais intérêts des Mirdites. Le rite grec est trop populaire en effet dans la péninsule, pour qu'on puisse désirer la fusion de tous les Greco-Slaves au sein de l'église latine, qui est loin de rencontrer parmi eux les mêmes sympathies que sa rivale. C'est par l'union religieux des rites qu'on arriverait le plus sûrement à la réconciliation des peuples.

Les fertiles vallées du Drin, où l'Ilirien du nord se mêle au Mirdite du sud, furent jadis la Dardanie, et s'appellent aujourd'hui la haute et la basse Dibre, nom qui peut se dériver du slavon *dobriii* (bon), à moins qu'on ne veuille, avec Anquetil-Duperron (1), le faire venir des Tibars, tribu persane. Si l'on quitte les Dibrans pour s'enfoncer dans les montagnes du nord-est, on y trouve d'autres phars également indépendants gouvernés par les knèzes électifs; mais ce sont des phars musulmans composés de ces terribles Arnaoutes, qui fondent si souvent sur les caravanes de Salonik et sur les troupeaux serbes de la plaine de Kossovo. La *Montagne des Boucliers* (Kalkanderen) fait partie de cette chaîne. C'est là

(1) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome XLV.

qu'habitent les Lakovlaks, brigands redoutés en Macédoine et en Bosnie. Ce phar s'appuie aux chaînes neigeuses du Char-dag, qui séparent la Serbie de l'Albanie. Les versants escarpés du Char-dag, couverts de débris de forêts brûlées par la foudre ou par les pâtres, sont fréquemment le théâtre de ces tourbillons terribles connus dans le Mont-Cenis, et qui, partant de plusieurs directions opposées, brisent des caravanes entières contre les rochers ou les lancent au fond des précipices. Dans ce désert sauvage se cache Prisren, ville de quinze milles âmes occupée par des beds musulmans plus cruels que les ours et les aigles du Char-dag, et qui font peser un joug terrible sur leurs raïas serbes. L'ancien château des rois de Serbie élève encore au-dessus de la ville, étagée en amphithéâtre, son carré de murailles protectrices, qui couronnent comme un diadème le rocher de Prisren. Mais ces murailles ne protégent plus que les tyrans, et c'est en vain que chaque année les rebelles mirdites, privés de canons, attaquent cette citadelle dominée pourtant au sud et à l'est, et où la moindre pièce d'artillerie ouvrirait des brèches irréparables. Tout le long de cette frontière les Bosniaques et les Serbes ont adopté le phistan, et vivent comme de vrais Albanais au milieu de *tchetas* presque continuelles; aussi l'espace de trente lieues de Prisren à Skadar est-il un vaste désert, un chaos de rochers arides et de savanes désolées où l'homme doit

vivre en nomade, prêt à défendre sa vie nuit et jour. Les seuls objets que l'indigène demande aux marchands, en échange de ses pelleteries et de ses viandes salées, sont du plomb et des armes.

Ce n'est qu'aux approches de Skadar, que la route commence à se border de petits villages formés de huttes semblables à des corbeilles d'osier, où une population vigoureuse et pure travaille et chante, animée par la vue des montagnes qui s'élèvent en échelons jusqu'à la ligne des neiges. Sans les tchetas dévastatrices des Monténégrins, le laboureur mirdite ferait un Éden de cette vaste plaine semée de vignobles et d'oliviers, qui s'étend de la base des monts au lac de Skadar. L'aspect de cette nappe d'eau est magnifique; mais, si l'on est réduit à la traverser pour arriver à la ville, le charme de ses rives disparaît devant les craintes qu'inspire le caïque, formé d'un seul tronc d'arbre, et que le moindre faux mouvement ferait chavirer; tombé parmi les herbes qui remplissent le lac, le plus habile nageur serait perdu.

De loin la capitale à demi slave des Djègues et des Mirdites paraît ravissante; ses bazars et ses mosquées élèvent leurs nombreuses coupoles en amphithéâtre jusqu'à la cime rocailleuse où se dresse le castel serbe du Rosapha. Ce vieux *grad*, qui plane dans les airs à une hauteur de trois cent cinquante pieds fut défendu au quinzième siècle par Antoine Lorédan et une poignée

de Vénitiens, contre soixante mille janissaires qui n'obtinrent le Rosapha qu'en subissant les conditions imposées par ses défenseurs. Même aujourd'hui, on pourrait rendre cette forteresse imprenable, mais elle n'a peut-être pas dix canons en état de service, et ses trois mille garnisaires sont des enfants ou des vieillards. Le pacha qui y réside est très-civilisé pour un Turc; il a déjà quelques chaises dans son *selamlik* (salle d'audience), dont les fenêtres, à la vérité, attendent toujours des vitres. Au bas de la forteresse sont l'hôpital et la nouvelle caserne du *nizam*.

Skadar, l'antique Scodra de Pyrrhus et des Romains, en italien Scutari, en turc *Iskenderiah* (Alexandrie), la ville du beg Alexandre ou Skanderbeg, est le principal boulevard de l'Albanie. Située seulement à sept lieues de la mer, elle pourrait devenir un entrepôt commercial du premier ordre. Quelques manufactures d'armes et d'étoffes grossières entretiennent seules aujourd'hui l'activité industrielle de Skadar, et sa population atteint à peine le chiffre de 20,000 âmes. Au nord de Skadar et de son lac s'élèvent, dans le désert, plusieurs petites places turques, sans cesse assiégées par les Monténégrins ; ce sont : Jabliak, sur une hauteur dans une île de la Moratcha; plus loin Spoujé, perchée sur un roc, en vue de Podgoritsa, vieux castel et chef-lieu de ces solitudes continuellement ensanglantées. On a depuis peu découvert dans ces lieux des antiquités romaines : à Bielo-

pavlitj des sépultures, à Nikchitja et à Drivasso d'autres débris; à Douké, près de Piperi, les restes d'un palais cru impérial. Enfin, au nord-ouest de Podgoritsa, dans le Monténégro, la ville de Dioclea, si chère à Dioclétien, a été retrouvée en 1838 par M. Kovalevski, avec des colonnes, des portes à inscriptions latines, et toute son enceinte de remparts.

La côte maritime qui borde cette plaine s'appelle *Kraïna* ou limite : c'est le Finistère slavon. Là se trouve Antivari, qui est le port de Skadar et l'entrepôt des exportations du bassin de la Drina. Élevée peut-être jadis par les Italiens de Bari, cette ville mirdite est dominée par un roc, qui porte un château demeuré tel que les Serbes le bâtirent en s'emparant de cette côte sur les Vénitiens. Ses tours, qui barrent le fond d'un défilé important, sont aux mains d'un petit beg encore héréditaire, qui conserve, dit-on, les boucliers et les casques de ses aïeux du moyen âge. Olgoun, l'antique Olchinium, d'abord appelée Colchinium du nom des marins de la Colchide, ses fondateurs, n'est plus, sous le nom de Dulcigno, qu'un repaire de pirates, prétendus marchands, que les croiseurs de Trieste peuvent seuls forcer au repos. Alessio, chef-lieu de l'antique phar probablement ilirique des Lessi, bâti sur une falaise aux bouches de la Drina, et peuplé de marchands grecs et de pêcheurs mirdites, conserve dans son castel à demi démantelé l'église, devenue mosquée, où

est le tombeau vide de Skanderbeg, dont les Turcs enlevèrent les os pour se les partager comme amulettes. Dourts (Durazzo), l'antique Dyrrachium, où le sénat romain et l'armée patricienne de Pompée furent assiégés par César, a perdu sa redoutable citadelle byzantine aux grandioses débris ombragés de beaux platanes, et son fameux port qui, à peu près ensablé, est devenu le plus sûr asile des corsaires. Cependant, par sa position, Dourts est appelé à devenir le Saint-Jean d'Acre de cette autre nation maronite. Dans des temps plus heureux, cette ville pourrait être le centre naturel et la capitale des Mirdites, qui ne règneront jamais sans partage dans Skadar, où les paralyse une trop puissante influence slave. Sur cette côte, au contraire, les Slaves ont disparu; les habitants, tous catholiques, n'obéissent qu'à l'influence de leurs moines italiens, et regardent comme leur patrie et leur terre promise les côtes des Abruzzes, qu'ils aperçoivent au delà de la mer. La France avait un consul à Durazzo dès l'an 1640. Le varoch, quartier marchand de cette ville, qui s'étend au-dessous de la forteresse, n'a plus que quelques milliers d'habitants catholiques. Leur église, dédiée à saint Roch et restaurée en 1809 par un général français, eut pour fondateurs les Normands, et servait de cathédrale à un archevêque latin. Les persécutions des begs musulmans ont fait fuir l'archevêque à Corbina, dans le canton de Croïa, où les carabines mirdites le protégent au besoin.

Le canton libre de Chounavia et les phars mirdites indépendants couvrent tous les fertiles plateaux qui s'étendent depuis la côte jusqu'au Drin, depuis les monts Poucha et Keroubi jusqu'au vieux castel d'Elbassan. Ce territoire formait autrefois un vaste pachalick, dont le chef résidait à Croïa, l'antique cité des rois d'Albanie, et le dernier boulevard des chrétiens orientaux, maintenant appelée *Ak-Seraï* (palais blanc). Dans ces grands pâturages, les fils de Skanderbeg ont dû, pour rester libres, se former à la vie vagabonde du klephte et du pasteur. Leurs bandes, à demi nomades, environnent la vallée habitée par les Mattes, qui forment la plus puissante d'entre toutes les tribus mirdites, et qui ont la propriété souveraine des deux rives de la Matta. Cette rivière, de vingt-quatre lieues de cours, descend des hautes montagnes où les Mirdites vont tenir, à l'ombre des forêts vierges, leurs assemblées législatives; là réside leur *prink* ou chef, qui a sa cour champêtre au village d'*Orocher* (au rocher), nom que les chevaliers français, conquérants de ces plateaux, donnèrent, dit-on, au lieu où ils se réunissaient en temps de guerre pour soutenir les assauts des musulmans; mais ce nom, qu'on prononce aussi *oroch*, pourrait également venir du grec *oros*, la montagne. La vie libre des Mirdites se trouve jusque dans le *vaïvodlik* d'Elbassan, où la ville du même nom, réduite à 4,000 habitants au lieu de 40,000 qu'elle eut jadis, sert encore d'entrepôt commer-

cial pour l'intérieur des terres au port de Durazzo, dont elle a toujours suivi les destinées. A dix-huit lieues d'Ocrida et à douze de Berath, Elbassan occupe un site délicieux sur le rapide et tortueux Tobi (l'ancien *Gennssus*); son donjon, flanqué de quatre énormes tours gardées par des begs à moustaches blanches, n'est plus qu'un vain épouvantail pour les raïas latins et grecs des environs, qu'une longue oppression a rendus féroces et a familiarisés avec tous les hasards de la vie de klephte. Aussi les Turcs d'Elbassan vivent-ils sans cesse en alarmes. On peut en dire autant de ceux qui gardent, un peu plus loin, le fort aérien de Kavalia, autour duquel les pâtres mirdites, montés sur leurs rapides coursiers, conduisent souvent des *tchetas*.

Au midi de ces chaînes élevées commence un nouveau district, celui de la Toskarie, qui semble avoir été la plus anciennement peuplée des quatre Albanies. La capitale de cette province est Berath ou Belgrad (la blanche cité), qui doit être l'Albanopolis de Ptolémée, la Parthenia de Polybe, et dont les Athéniens semblèrent traduire le nom quand ils appelèrent *Parthénon* la forteresse de Minerve. Siége d'un pacha et d'un archevêque grec, entourée de vignobles et d'oliviers, Belgrad contient dans sa partie basse sept à huit mille habitants. Sa forteresse, située sur un haut et pittoresque rocher, semble être la clef de voûte de toute l'Albanie, car elle unit ou isole à son gré

les deux capitales du nord et du sud, Skadar et Janina. Mais, quoique réputée imprenable, elle ne pourrait tenir long-temps à cause du manque d'eau, de l'excessive étendue de son enceinte et d'une montagne qui la domine, et d'où l'ennemi la pulvériserait aisément avec de l'artillerie. L'influence grecque, hostile aux Mirdites latins, se montre déjà dans cette ville; néanmoins les Albanais mahométans y exercent une autorité absolue; ils forcent même les femmes grecques à ne marcher dans les rues que les mains croisées sur la poitrine, et en portant le *iachmak* et le *feridchi*, voile et manteau des musulmanes.

La province de Toskarie est nommée aussi *mousaché*, du nom du fameux héros Mousa (1), de même que la Mirdita s'appelle en slavon *Skanderie*, du nom de Skanderbeg. D'intimes rapports unissaient autrefois les deux pays; des rejetons renégats du sang de Skanderbeg gouvernèrent pendant trois siècles le Mousaché, jusqu'à ce qu'en 1820 le dernier d'entre eux, Ibrahim, visir de Berath, périt par les mains d'Ali à Janina. Aujourd'hui encore les *kolbans*, bouviers mirdites, conduisent leurs grands troupeaux de bétail sur les plateaux de leurs anciens alliés toskes.

(1) Nous devons contredire ici M. Pouqueville, qui, dans son *Voyage en Grèce*, tire le nom de Mousaché de la ville grecque de Mouseion, crue par lui la cité des Mosches, la Moschopolis actuelle. Mousaché est une dénomination moderne et postérieure à la destruction de Mouseion.

Ce pays ne communique plus avec l'Europe que par un seul port, Avlone ou Vallona, ville célèbre dans l'histoire des croisés normands, qui lui donnèrent pour prince un membre de la famille française des Balsichides. Ses masures, moitié turques et moitié vénitiennes, abritent encore six mille individus, chrétiens, juifs et musulmans, que les fièvres d'été font fuir chaque année de leurs demeures. A peu de distance d'Avlone s'élève l'enceinte déserte d'Appollonie, que Velléius Paterculus appelait une *grande et magnifique ville,* et qui fut bâtie par les Corinthiens sur la côte des barbares d'Ilyrie. Du temple d'Apollon, les habitants ont fait une église et un couvent dédiés à la vierge de *Pollini*. La richesse des anciens Apolloniates est encore attestée par un vaste amas de débris, où l'on trouve souvent des médailles, des vases précieux et des statues. Dans ces ruines d'Apollonie, où les prêtres d'Homère gardaient autrefois les béliers sacrés du dieu de la lumière et de la poésie, les bouviers mirdites viennent aujourd'hui chaque automne parquer leurs troupeaux. Jamais ils ne pénètrent dans la contrée qui s'étend au delà, et qui est toujours pour eux comme pour leurs premiers aïeux la terre étrangère ou l'Hellénie.

Toutes ces vallées, singulièrement fertiles, sont cependant malsaines à cause de la stagnation des eaux. Il faut en excepter celle de l'Argyrine ou de Drinopolis, qui pourrait devenir un paradis

terrestre. Abritée par la chaîne des monts Argénik, où se trouvaient probablement les mines d'argent des anciens Grecs, elle est arrosée par le Celydnus, qui descend du Dzoumerka ou Tomoros. La ville forte de Canina (l'antique Œneus), peuplée de trois mille âmes, ferme cette vallée, qui, dans sa partie supérieure, aboutit à Argyro-Castro, la ville des anciens Argyres. Bâtie sur trois montagnes escarpées, Argyro-Castro est entrecoupée de précipices, au-dessus desquels sont comme suspendus les konaks crénelés des begs. Quelques ponts jetés sur ces abîmes unissent entre elles les maisons des phars coalisés. Ici, comme dans les villes italiennes du moyen âge, on se fusille souvent d'un palais à l'autre. Au bas du *grad* ou *castro*, ensemble confus de tours isolées où vivent claquemurés plusieurs milliers de musulmans, s'étend le *varoch* ou la *polis* d'Argyre, ville marchande et chrétienne, réduite par les éternels faïdas des begs à quelques centaines de maisons. Près de là, on remarque, au village de Gorandgi, une caverne curieuse avec un lac souterrain. Plus loin la ville déchue de Libokhovo a du moins conservé tous les charmes de sa riante position. La fameuse confrérie des *sou-terrazzi* (niveleurs de l'eau) est originaire de la vallée de l'Argyrine. Cette confrérie existait déjà avant Jésus-Christ. Les *sou-terrazzi* furent au moyen âge les fontainiers privilégiés de Constantinople; les sultans les maintinrent dans tous leurs droits, et leurs soli-

des ouvrages couvrent toutes les provinces de l'Orient. A voir les *sou-terrazzi* conserver sans aucun développement tous les procédés techniques de leurs ancêtres, on dirait une société de castors. Leurs admirables aqueducs, aux pentes si savamment calculées et qui sont quelquefois longs de quinze à vingt lieues, se ressemblent tous au point qu'on ne peut distinguer ceux d'hier de ceux d'il y a deux mille ans. L'Argyrine compte encore près de quatre mille *sou-terrazzi* établis sous Kormovo, dans les villages de Chlezi, Nakova et Doxati.

Sur cette riante vallée s'ouvre le lugubre défilé de Tépéléni, où la petite ville de ce nom est cachée dans un entonnoir calcaire, sujet à des ouragans si terribles, qu'on n'a jamais pu faire croître un arbre sur les parois pelées de cet abîme. C'est au milieu de ces tempêtes que grandit le terrible Ali-Pacha, qui, à force de massacres, mit un terme aux faïdas des tribus toskes. Plus haut, dans la vallée de l'Arberie, arrosée par la Belitsa, le voyageur peut reconnaître la place où fut Gardiki, cette ville dont la sanglante histoire fait frissonner. La Voïoussa (en slavon fleuve de la guerre et des gémissements) tombe des sommets klephtiques du Pinde et parcourt ces régions désolées où l'on ne trouve plus que des pasteurs nomades toujours prêts à donner ou à recevoir la mort. Encaissée entre deux rives de rochers sans verdure qu'elle bat de ses flots écumeux, la Voïoussa déchire le flanc des monts Merchica et Melchiova,

comme le Pénée en Thessalie divise la masse de granit dont les deux fragments forment l'Ossa et l'Olympe. Mais, loin de produire les frais ombrages d'une vallée de Tempé, le stérile fleuve des Toskes ne peut même féconder la sève du saule qu'on plante sur ses bords. Cependant son large lit reçoit le tribut de sources et de torrents nombreux qui, filtrant du creux des rochers, sont appelés par les Grecs *yeux souterrains* (*katachthonia matia*). En remontant le cours de la Voïoussa, on rencontre Kleïsoura, castel élevé de plus de mille pieds au-dessus du fleuve dans un important défilé, et qui sert de chef-lieu au canton de la Desnitsa. Les indigènes de ce district montrent au voyageur un couvent en ruines bâti jadis par les Français, et près duquel M. Pouqueville trouva les derniers Souliotes exilés par Ali, mourant de maladie autour d'un papas qui, âgé de soixante ans, prévoyait avec désespoir qu'il survivrait à son troupeau. Plus loin est Prémiti, avec son acropole du temps de Justinien, adossée au mont Merchica (l'ancien Œrope), et voisine de deux cimes granitiques perpendiculaires que couronnent d'inaccessibles débris. Les citoyens de cette ville, longtemps libres, ont péri et sont remplacés par des *tsiganes* chrétiens et musulmans. Ces donjons, ainsi que Fourca, Lenovico, et tant d'autres asiles de phars guerroyants, ont dû capituler et s'ouvrir devant les troupes turques envoyées de Berath. Au nom de l'ordre public, les

pachas osmanlis imposent maintenant leur joug aux Toskes, dont l'anarchique liberté n'a plus d'asile que sur les côtes, au milieu des pirates. Ces derniers, incessamment recrutés par des renégats d'Italie et d'Autriche, enlèvent secrètement chez les Mirdites et les Grecs des troupes d'infortunés qu'ils savent, dans leurs repaires, dérober à toute recherche, et qu'ils font travailler comme esclaves.

Quittons ce rivage inhospitalier pour passer chez les industrieux Djames ou Épirotes. La Djamourie fait partie de la grande province que les Hellènes appelaient ἤπειρος (continent), pour la distinguer des îles Ioniennes. C'est la province albanaise qui renferme le plus de Grecs; ils sont presque les seuls habitants de la capitale du pays, Janina ou Joanina.

Fondée par le sébastocrator Michel-Lucas, détruite au douzième siècle par les Normands et les Napolitains, puis relevée par les rois serbes, et enfin agrandie par le despote Thomas, Janina était devenue très-forte quand les Turcs l'enlevèrent aux Byzantins. Quoique ses malheurs ne puissent être comparés qu'à ceux de Carthage et de Numance, elle n'a gardé aucun monument historique. Ceux même qu'a élevés le trop fameux Ali-Pacha ont disparu. Janina comptait sous le règne de ce despote plus de quarante mille habitants; elle n'en a pas aujourd'hui vingt mille, la garnison comprise, et son enceinte immense est

pleine de décombres, de terrains incultes, de rues désertes. Une caserne du *nizam* a remplacé le château de Litharitsa, qui dominait la ville, et dont il ne reste plus que la grosse tour à cinq étages, bâtie d'énormes pierres de taille. Quant au sérail démantelé de Koulia, bien qu'il soit toujours la résidence des visirs successeurs d'Ali, il semble n'avoir plus pour défense que le *tourbeh* (mausolée) du tyran, dont la vue inspire encore la terreur. L'île de Koulia est séparée par un canal du *castro*, qui couvre de ses débris et de son artillerie démontée toute la colline avancée dans le lac, au-dessus du ravin, où s'étend la ville marchande. Dans l'avenue du castro, Ali faisait pendre, empaler, écorcher, brûler vivantes ses victimes. Cette citadelle, fortifiée par des Européens, était alors une place de premier ordre. Maintenant ouverte de tous côtés, Janina est résignée à recevoir autant de nouveaux maîtres qu'il plaît à la Porte de lui en envoyer. Quoique dans son sein la misère soit extrême, elle doit à ses industrieux Hellènes d'être encore pour la Turquie d'Europe la ville des arts et des marchandises de luxe. Ses étoffes d'or, ses maroquins, ses soieries, ses toiles teintes, ses pâtisseries et fruits confits sont recherchés par tout l'empire. Les tailleurs de cette ville sont ceux qui savent le mieux faire ressortir la beauté du corps sous la beauté du vêtement. Nulle part les femmes grecques ne possèdent plus d'attraits, nulle part aussi

elles ne sont plus laborieuses et ne se distinguent par une plus sévère moralité. Traversée par deux grandes rues qui se croisent à angle droit, Janina a sept églises et quatorze mosquées, avec un hôpital, une petite bibliothèque et un collége grecs. Ce collége, où s'enseignent le grec, le latin, le français, et où les cours sont gratuits, comme dans toutes les écoles d'Orient, a été établi par deux philanthropes d'Épire, Capelan et Sosimos, avec des fonds qu'ils ont déposés à la banque de Moscou.

Janina est la ville la plus élevée de l'Épire : soit qu'on vienne d'Arta par le défilé des Cinq-Puits, soit qu'on arrive de Corfou en longeant les cimes acrocérauniennes, la route va toujours en montant jusqu'au plateau dont cette capitale occupe le centre. Rien de plus délicieux que ce bassin, flanqué dans son pourtour par des étages de montagnes verdoyantes que termine la cime neigeuse du Pinde. Malheureusement l'incurie ottomane a laissé le beau lac qui baigne la ville devenir un fétide marais. Ce lac est double; la partie supérieure porte le nom d'Orako; la partie inférieure, appelée *Labchistas* (*Libisdas* chez les écrivains de la Byzantine), aboutit à des lagunes croupissantes qui vont se perdre sans bruit sous les rochers du Tomoros, pour reparaître deux lieues plus loin au fond d'un gouffre et former la Velchis, affluent de la Kalamas. Parmi les affluents du lac d'Orako, se remarque le torrent de Dobra-

Voda ou Krio-Nero (l'eau fraîche), qui sort par une caverne des flancs glacés du mont Matzikeli : il passe près du couvent vénéré des deux *Saints sans argent* (ἅγιοι ἀνάργυροι), ou de Come et Damien, deux médecins qui, pour avoir exercé leur art sans rétribution, sont devenus après leur martyre comme les Dioscures des Grecs modernes. Il ne manque au district de Janina qu'une étendue de terre cultivée capable de nourrir une grande ville; aujourd'hui les blés et les vivres lui viennent principalement de la Thessalie, qui aurait ainsi le pouvoir d'affamer l'Épire.

La quatrième province albanaise, la Liapourie ou Acrocéraunie, est située à l'occident de l'Épire et borde l'Adriatique. Elle se compose de tous les versants des monts de la Chimère ; dont les cimes saccadées et brisées, hautes de cinq à six mille pieds, attirent fréquemment la grêle et des ouragans si violents, qu'ils brisent les arbres, renversent les villages, et culbutent les troupeaux dans les abîmes. Aussi le pays est-il inculte et désert ; il abonde en animaux sauvages ; les loups, pressés par la faim, y livrent maintes fois aux habitations de l'homme d'horribles assauts. Les îles même qui bordent la côte, malgré leur admirable position pour le commerce, sont inexploitées. La résine, la laine, la *poutargue,* aliment fait avec des œufs de poissons de mer, la *vallonée,* le *soumach,* sont les seuls produits de la Liapourie. Les Liapes vont dans les petites

scalomas, anses de débarquement destinées aux chaloupes, échanger ces produits contre des armes, des draps grossiers, des manteaux, venus de la Calabre. Tous les châteaux de cette côte sont occupés par des troupes du sultan, qui y vivent barricadées nuit et jour comme dans des couvents. Suivant l'exemple des chefs de palikares grecs, les gouverneurs, pour utiliser leurs soldats, les transforment en pâtres et leur donnent à garder des troupeaux de chèvres sur les remparts verdoyants de leurs donjons. Les Liapes, au temps de Skanderberg, pratiquaient encore le catholicisme latin. Depuis, ils ont passé les uns au schisme grec, les autres à l'islamisme; mais les traces de l'influence slave qu'ils avaient fortement subie se sont perpétuées dans les noms de leurs bourgades.

La principale rivière de la Liapourie est la Souchitsa, qui descend des monts Kimariotes. Cette rivière offre sur ses rives volcanisées d'abondantes mines de soufre, de bitume et de poix fossile, qui, exploitées depuis plusieurs siècles, deviennent de plus en plus productives et fournissent chaque année un chargement considérable à des navires venus de Corfou, de Malte et d'Italie. Les savants ont vu dans la Souchitsa et ses affluents, sur lesquels des gaz sulfureux s'enflamment souvent en temps d'orage, le *Nymphæum* de Plutarque, qui roulait des flots de feu à travers les champs sans porter le moindre

dommage à la verdure. La plus abondante de ces mines de bitume se trouve à Selenitsa, près du village de Carbonaro, où la rivière des Liapes s'unit à la Voïoussa. Là s'élève une enceinte de ruines, de près de trois milles de circonférence, appelée du nom slavon de *Gradichta;* on a cru reconnaître dans ses débris la florissante Byllis, que Néoptolème, roi des Myrmidons, fonda aux confins de l'Illyrie. Les archéologues retrouvent aussi Oricum dans Porto-Raguseo, appelé *Liman-padicha* (port impérial) par les Turcs, qui semblent en avoir deviné l'importance. Ce vaste port, au fond d'un beau golfe, est le seul de la côte albanaise qui pourrait, comme station militaire, rivaliser dans l'Adriatique avec Kataro. Porto-Raguseo n'est visité aujourd'hui que par quelques barques marchandes sans cesse exposées aux lâches surprises des Liapes, qui, n'osent être pirates ouvertement, tâchent au moins de faire échouer les navires afin de les dépouiller.

Le principal *phar* des Liapes est celui des Kimariotes, brigands pour la plupart dans les Acrocéraunes, ou corsaires sur les plages que domine le cap de Chimerium. L'acropole homérique de Kimara, au-dessous de laquelle des marchands grecs ont leurs magasins, leur sert à parquer leurs troupeaux et à recueillir leur butin. Après la ville de Kimara vient celle de Drimadès, voisine de Paleassa, l'antique Paleste,

où aborda César dans une anse appelée aujourd'hui Kondami. Paleassa conserve l'enceinte pélasgique d'un *hiéron* où se trouvait, s'il faut en croire les archéologues, le terrible autel des Euménides. Cette plage, au dire des Liapes, est encore infestée par les *pagania* (loups-garous), qui courent la nuit portant des démons en croupe. Près de là le vaste port romain de Panormos (Porto-Palermo) n'est pas encore entièrement ensablé et offre un débouché facile à la vallée de Delvino. Ce bassin, le seul de l'acrocéraunie qui soit cultivé, et où le citronnier, l'olivier, le grenadier, croissent partout, pourrait devenir en d'autres mains que celles des Liapes un vrai jardin des Hespérides. La cité de Delvino s'élève au centre de ces campagnes délicieuses; quoiqu'elle n'ait que six cents maisons, elle couvre l'espace d'une lieue sur le versant d'une montagne. Le *castro* de Delvino, qui surmonte un mamelon isolé, où l'on ne peut gravir que par un sentier périlleux, est la résidence du pacha. Au bas de la fière demeure des begs, l'humble varoch renferme les boutiques grecques et le rustique palais de l'évêque. A quelques lieues de Delvino, un pont ogival, qui de loin semble un arc de triomphe, s'élève dans le désert sur le torrent de la Pistritsa au milieu d'énormes tas de ruines appelées Pheniki. Là comme à Nicopolis, parmi les plus élégants débris de l'art grec, se trouvent des piliers octogones et des chapiteaux

gothiques du temps de la domination normande : Phenice, que Polybe déclare une des principales métropoles d'Épire, existait donc encore quand les barons français apportaient dans ces régions les institutions latines.

Du côté de l'Épire, la bicoque féodale d'Agios-Vasili (Saint-Basile) marque la limite de l'Acrocéraunie. Du côté de Corfou, les Liapes ont pour boulevards les dangereux écueils qui hérissent la côte de Butrinto (l'antique Buthrotum). L'archéologie trouverait une riche moisson à faire dans l'acropole pélasgique de Buthrotum, dont le double rempart protége un amas confus de débris païens, chrétiens, mauresques, byzantins, normands, inexplorés jusqu'à ce jour. Cette acropole s'élève dans le désert, non loin du port actuel de Butrote ou Gerovoglia, que les Vénitiens, et leurs successeurs les Français du temps de la république, occupèrent, sans s'inquiéter des campagnes environnantes, où ils laissèrent errer les pâtres : il leur suffisait de garder militairement un fort triangulaire, bâti au-dessus de leur comptoir, qui est maintenant la douane turque. Quel artiste généreux se dévouera à venir dessiner tant de monuments inconnus ?

Quoique appartenant de nom aux Djamides, la côte qui s'étend de Butrinto à Prevesa est à peu près grecque. Des tribus helléniques indépendantes y florissaient naguère; celle des Philatis (*associés*) exploite toujours le vallon de la Ka-

lamas (Thyamis), dont elle occupe les deux rives jusqu'à Keracha, bourgade et petit port qui sert de débouché industriel à cette tribu paisible et laborieuse. Les Philatis ont fait de leur territoire une petite oasis; les champs de millet, de riz, de maïs, de tabac, s'y montrent entrecoupés de jardins que traversent dans tous les sens des tranchées entretenues par les eaux de la Kalamas. La cité de Philatis était encore, il y a trente ans, ornée de beaux aqueducs et de nombreuses fontaines; étagée sur un mont très-élevé, elle formait autant de rues qu'il y avait de phars différents dans la tribu. Maintenant cette ville est un amas de ruines. Dans le vallon de la Kalamas débouche celui de Kourendas, qui conserve au lieu dit Paleo-Castro les restes imposants de Passaron, capitale de l'Épire au temps de Paul-Émile.

Les Philatis étaient parvenus à grouper autour d'eux un grand nombre de communes indépendantes, telles que Gomenizza, avec sa petite baie entourée d'écueils, mais où les vaisseaux de guerre trouvent un mouillage sûr, — l'antique Sayadès, dont la rade étroite domine le canal de Corfou, — Margariti abritée par ses montagnes, — Paramythia défendue par des pâtres féroces, et la ville de Loroux avec sa ceinture de remparts escarpés. Ces petites républiques étaient confédérées avec celle de Parga qui, en cas de revers, servait d'asile à leurs citoyens. Parga, bien qu'elle ne comptât qu'une population de huit mille âmes,

était puissante par son unité, son commerce et la position de sa forteresse. Cependant, pour mieux résister aux Turcs, elle avait dû, en 1447, reconnaître le protectorat de Venise, qui depuis lors la défendit constamment, et força huit fois les Osmanlis à en lever le siége. Ces tribus, encore indépendantes à l'entrée de notre siècle, ont perdu aujourd'hui toute existence municipale. Leur industrie et leur commerce ont partagé la ruine de leurs institutions ; les marécages reprennent peu à peu sur leur territoire la place des champs cultivés, et contre les fièvres d'été les paysans n'ont plus d'autre remède que la fuite. Quittant leurs huttes, devenues d'humides étuves, ils vont camper dans les pâturages, où ils suspendent leurs lits aux arbres les plus élevés pour mieux se préserver des exhalaisons de la terre, et recevoir les brises rafraîchissantes du ciel.

Un sentier qui serpente au-dessus d'affreux précipices conduit de la ville ruinée de Loroux à Souli. Ici déjà la langue grecque, qui partout résonne, avertit l'Européen qu'il touche aux dernières limites du pays des Skipetars. Cependant Souli et ses environs font encore partie de l'Albanie officielle, et trop de souvenirs se rattachent à ces lieux pour que le voyageur puisse leur refuser son attention. Le pays de Souli, qui dut faire partie de l'antique Selléide, offre des ruines curieuses, celles de la cité de Pandosie, près du

village de Sévasto, et les monuments bien conservés de Cassiopea, près du gouffre de Zalongos, où se jetèrent héroïquement les femmes souliotes poursuivies par les Turcs. Situées à douze lieues de Janina, baignées par la *rivière noire* (Mavropotamos) qui est l'ancien Achéron, et voisines de phars indépendants d'une grande férocité, notamment de celui de Dervigniana, les montagnes de la Cassiopée étaient devenues un champ d'asile, une forteresse naturelle pour ceux qui voulaient se soustraire à la persécution des Turcs. Sous le nom de Souliotes, ces réfugiés y avaient construit une vingtaine de gros villages. Celui de Skouitia, au midi, gardaitla seule gorge par laquelle ce canton fût accessible, et il la dominait tellement, qu'aucune troupe ennemie ne pouvait s'aventurer dans ce défilé sans être aussitôt écrasée. Parmi les autres villages, également assis au bord des abîmes ou sur des cônes escarpés, se distinguaient Mega-Souli, Agia-Paraskevi, Milos, Vounen-Zavrouchon, Laka, Kiafa, Tsagari. De légers ponts de bois unissaient entre eux tous ces postes, dont les Grecs actuels peuvent à peine indiquer l'emplacement. Le fort même de Paraskevia ou de Sainte-Vénérande a disparu. Le nouveau fort d'Ali-Pacha, inattaquable tant il est escarpé, s'élève seul sur ces monts déserts et garde le cours de l'Achéron, qui tourbillonne au-dessous du château, à huit cents pieds de profondeur. Outre les villages spécialement souliotes,

il y en avait d'autres en bien plus grand nombre, éparpillés autour de la montagne dans les vallées extérieures, délicieux asiles qu'embaument le myrte, le serpolet, la sauge, le thym, le haut laurier, le romarin, la mélisse chère aux abeilles, et le narcisse, dont les vierges grecques font leurs guirlandes. Ouverts de toutes parts et ne pouvant être défendus, ces hameaux de pasteurs étaient, au moindre bruit d'une invasion, évacués par les habitants, qui se réfugiaient avec leurs biens dans l'intérieur de Souli. Mais ce territoire, long de dix lieues sur deux ou trois de profondeur, manquant de sources et dépourvu de céréales, ne pouvait soutenir un blocus prolongé. Dès que le blocus devint possible, Souli dut s'attendre à périr. Les horreurs qui signalèrent la destruction de cette république forment un des plus affreux épisodes de l'histoire contemporaine, épisode digne d'Ali-Pacha et de ces gorges déjà maudites par l'antiquité (*infames scopuli Acroceraunicæ*), où les Grecs avaient placé le sombre Erèbe, le Cocyte et l'Achéron.

Ce dernier fleuve, au sortir des passes de Souli, s'engouffre et se perd dans des cavernes, autour desquelles la vie, même végétale, semble près d'expirer. Ces vallées lugubres figuraient aux yeux des Grecs l'empire d'Orcus et du Chaos, l'Aïdonie, royaume de Pluton, suivant Homère, était la plaine des fantômes et des expiations (παραμυθίων πέδιον). De nos jours, le canton de Paramythia

porte encore le nom d'Aïdonie, et son acropole albanaise, bordée de canons turcs, fait toujours trembler les Grecs, comme aux temps où ils croyaient y entendre le cri des Euménides. Le gouffre qui paraît avoir été l'Averne, s'appelle maintenant la source de Saint-George : bondissante comme le coursier de l'archange exterminateur du dragon, cette cascade jaillit, aussi large qu'un fleuve, des flancs caverneux de la montagne, et, après une course de quelques lieues, se jette dans l'Achéron. Sorti des glaciers du mont Tymphé, l'Achéron arrose en écumant l'aride vallon de Kourendas, longe les *météores* (lieux hauts) de Souli, dont les rocs éblouissants se voient de la pleine mer, et disparaît enfin dans le marais achérusien. Ce marais entoure le village de Glykys-Limen, appelé par les Vénitiens Porto-Fanari, à cause de son fanal. Porto-Fanari était autrefois la ville sacrée de Pluton, et se nommait Ephyre ou Cichyre. Ceux qui changent le mythe en histoire prétendent que l'époux de Proserpine régna sur les Molosses, fut attaqué par les princes Thésée et Pirithoüs, les vainquit, et les enferma dans les cachots de Cichyre sous la garde de Cerbère. De là naquit, disent-ils, la fiction des enfers.

Ce petit port doit son nom actuel de Glykys à l'eau douce dont il est rempli, malgré le voisinage de la mer. On y remarque le couvent en ruines d'*Aï-Donati* (Saint-Donat), construit avec

les pierres du temple d'Aïdoneus (Pluton), dont il reste encore sept belles colonnes en granit égyptien. Les pieuses théories grecques partaient de ce temple pour remonter le fleuve infernal, à travers le marais achérusien, dont les exhalaisons phosphorescentes, voltigeant encore la nuit sur ses eaux, justifient la peinture que faisaient les poètes des vagues enflammées du Phlégéton. La chapelle d'Agia-Glykys, la *sainte douce* (surnom grec de Marie), retentit aujourd'hui des louanges de la Vierge, qui a succédé à Proserpine dans le culte des habitants de Cichyre. Enfin le Cocyte, affluent de l'Achéron, est retrouvé par les archéologues dans le torrent de Vaya, qui descend des monticules de Margariti. On fait ainsi le procès au savant Meletius, qui, né à Janina, avait vu tout l'enfer homérique autour de sa ville natale; mais on oublie que d'autres lieux, décorés des mêmes noms, se trouvent près de Naples, et que les anciens avaient plus d'une porte pour descendre dans l'empire des morts.

Le fertile plateau qui termine l'Albanie grecque au-dessous du Pinde s'appelle encore *Champs-Élysées*. Là on peut savourer avec délices toute la poésie de la vie rustique, surtout quand les belles paysannes épirotes, parées des roses de mai, se répandent dans les bocages pour y célébrer par leurs danses l'épithalame de Flore et du Printemps. Parmi les villages des Champs-Élysées se remarquent Bonila, qui fut tout entier peuplé de pau-

vres Bulgares enlevés de leurs foyers par Ali-Pacha durant son expédition contre Pasvan-Oglou; Rhodostopos (le lieu des roses), et Protopapas, petit fort sur un roc aride, mais pittoresque. Cette magnifique plaine, d'une étendue de cinq à six lieues, est située entre le lac d'Orako et les contre-forts du Pinde, qui ne sont pas moins riants que l'Élysée. Si le despotisme laissait se développer librement les tribus de ces vallées, de belles cités ne tarderaient pas à y surgir; le génie et l'activité grecs s'y réveilleraient avec une vigueur nouvelle; les bosquets du Pinde et de l'Élysée redeviendraient, comme autrefois, le séjour d'une population heureuse et calme. Aujourd'hui le Grec n'y vit que dans la terreur, et, si les orages qui agitent toujours les chênes de Dodone ne le font plus frissonner, en revanche tout courage l'abandonne au seul bruit des pas d'un Osmanli. Toutefois, derrière ces Grecs timides, il y a les Grecs indomptés des monts Agrafa, et une armée conquérante serait mal reçue dans ces vallées. Les Thésée et les Pirithoüs nouveaux qui se hasarderaient dans l'Épire ne seraient pas mieux traités que leurs devanciers par les héroïques brigands du Cocyte et de l'Achéron. L'empire ottoman fût-il démembré, l'Albanie pourrait rester encore longtemps indépendante, car un gouvernement européen se résoudrait difficilement aux énormes frais de campagne nécessaires pour forcer dans leurs inaccessibles retranche-

ments des montagnards naturellement rebelles à toute domination étrangère.

III.

Faire l'histoire de la Skipérie, ce serait donner la clef de bien des mystères qu'offrent encore les rapports mutuels des langues et des peuples de l'Orient européen ; mais quel autre qu'un indigène pourrait écrire cette histoire ? Pour nous Occidentaux, un seul fait se dégage nettement du chaos des annales albanaises : c'est qu'à toutes les époques le peuple skipetar semble destiné à former le dernier boulevard des libertés greco-slaves. C'est lui qui résista le plus longtemps aux Romains ; attaqué avant les Grecs, il ne céda qu'après eux. Jamais il n'a subi complétement le joug des sultans. Depuis que l'astuce ottomane l'a désorganisé, il tourne vers la guerre toute son énergie, et sur les champs de bataille il a été maintes fois la terreur de l'Orient et de l'Occident. On doit remarquer cependant que tous les grands hommes sortis du sein de la nation albanaise ont fini par devenir ou Slaves ou Grecs, et par léguer leur nom et leur gloire à l'une ou à

l'autre de ces deux sociétés. Ce phénomène moral ne saurait avoir d'autre cause que la destinée primitive des Albanais, placés comme intermédiaires entre les deux grandes races de la péninsule classique.

Malgré tous les efforts des savants, la généalogie des Albanais est encore un problème. Si l'on s'en rapporte aux Mirdites, qui se croient la plus noble race du monde, et qui regardent les Français comme le plus glorieux peuple après eux, l'Albanais est frère de berceau du Français. Moins complaisante, l'histoire nous montre l'Albanie ancienne dans le Caucase, limitée au sud par l'Arménie, et à l'orient par la mer Caspienne, le pays des Chétechips et l'Ibérie, Épire caucasienne, actuellement nommée Grusie. La capitale de cette Albanie primitive se nommait Albanum; elle occupait à peu près l'emplacement de la ville moderne de Bakou, et le Samour doit être le fleuve Albane des anciens géographes. L'importante cité de Ksamakhia, aujourd'hui Chamakhia, fut probablement la patrie des Djames. La tribu des Toxides, trouvée en Mingrélie par le voyageur Chardin, doit se rattacher aux Toskes ou Toxides d'Europe. L'époque où leurs premières colonies franchirent les mers, est antérieure aux temps historiques. L'expédition de Jason à Colchos détermina, selon Pouqueville, une invasion vengeresse des Albanes de Colchide dans la presqu'île grecque, où ils s'infiltrèrent par la

Macédoine, pour aller fonder sur l'Adriatique Colchinium, aujourd'hui Dulcigno.

Quant aux phars dont se compose aujourd'hui le peuple mirdite, Ptolémée semble déjà les désigner au second siècle de notre ère quand il parle des montagnards libres qui entouraient Albanopolis (Elbassan), et que Pline partage en douze tribus. Ces tribus, laissées dans un dédaigneux oubli par les géographes d'alors, étaient enclavées dans les populations de l'empire romain. Mais, étrangers à ces divisions officielles, les Mirdites, du haut de leurs montagnes, pouvaient sourire en voyant les prétendus maîtres du monde tracer des frontières idéales là où n'atteignait pas leur épée, et déclarer abolies des nationalités qui ne peuvent pas plus disparaître que les climats et les fleuves. Sous les empereurs grecs, les Mirdites continuèrent à vivre obscurs, sans autres lois que leurs mœurs, sans autres chefs que leurs vieillards, jusqu'au jour où l'apparition des Turcs les força enfin de se montrer sur la scène du monde.

Devenus maîtres de l'Albanie par la capitulation de Janina en 1431, les conquérants asiatiques virent bien qu'ils ne pourraient établir leur domination au milieu de ces tribus, s'ils ne provoquaient parmi elles la discorde et l'apostasie, afin d'opposer un jour des phars musulmans aux phars chrétiens. Cette politique réussit chez les Albanais du midi, civilisés et amollis

par le luxe; mais, dans les rudes montagnes de la Mirdita, toutes les tentatives échouèrent. Enfin George Castriote, surnommé Skanderbeg, se mit à la tête des Mirdites, qui commencèrent leur lutte immortelle. Pendant deux règnes consécutifs, ils battirent les Turcs en toute rencontre. Les historiens ont fait de George un roi puissant, qui gouvernait de vastes états; en réalité, il ne possédait que Croïa, Lissa, Durazzo et la partie du Mousaché qui s'étend sur la rive droite du Berathino; il n'était que le chef militaire d'une ligue de seigneurs latins, ducs, comtes et barons, devenus par les croisades maîtres de tous les forts de la Mirdita. Nous ne raconterons pas les prodiges de bravoure qui remplirent vingt-quatre années de la vie de Skanderbeg. Le souvenir de cette existenee héroïque entoura de terreur et de respect le nom des Mirdites, et leur assura pour des siècles une indépendance, sinon reconnue en droit, du moins admise de fait.

La coalition des clans skipetars fut rompue après la retraite de Skanderbeg; mais l'attitude toujours ferme des Mirdites entretint chez les autres Albanais une noble ardeur pour l'indépendance. La grande ville de Janina maintint ses priviléges, et continua de s'administrer à l'intérieur comme une république; ce ne fut qu'en 1716 qu'elle se vit pour la première fois soumise au *haratch*. Les tribus chrétiennes de la côte, soutenues par les Mirdites, et pourvues abondamment

d'armes et de munitions par les Vénitiens de Corfou, transformèrent la tcheta en croisade, et depuis ce temps la petite guerre n'a plus cessé un seul jour. Pendant que les Mirdites bloquaient les Turcs dans les forteresses du nord, les phars de Kimara, des Philatis, de Margariti tenaient en haleine les Turcs de Janina. L'âme de cette coalition maritime était le port de Parga adossé à la fameuse montagne de Souli. La république souliote devint de plus en plus puissante jusqu'à ce qu'Ali-Pacha crut enfin devoir diriger contre elle toutes les forces musulmanes de l'Albanie. Il ne réussit qu'après douze années de luttes à détruire les Souliotes; leur chute entraîna successivement celle de toutes les tribus maritimes, et Parga elle-même fut vendue, en 1819, au pacha d'Épire par l'Angleterre.

Pendant que l'Albanie hellénisée voyait ses phars chrétiens subir le joug des tribus musulmanes et toskes, dirigées par Ali-Pacha, il se passait dans l'Albanie mirdite et septentrionale des scènes non moins tragiques, d'une portée sociale non moins vastes, et qui tournaient finalement à l'avantage des chrétiens. Pour avoir une idée complète de ces événements auxquels l'Europe n'a fait aucune attention, quelque importants qu'ils fussent pour l'avenir de l'Adriatique et de la Turquie, il faut remonter jusqu'à la révolution française.

Joseph II régnait à Vienne, et tâchait d'exploiter à son profit l'élan des peuples vers l'indépendance. Les Mirdites cherchaient un nouveau Skanderbeg, et le visir de Skadar, Mahmoud-Basaklia, qui, descendant du héros albanais, affectait un grand penchant pour les chrétiens, n'eut pas de peine à gagner la faveur des tribus mirdites. En 1786, l'Autriche proposa au visir Mahmoud de le reconnaître comme souverain indépendant de l'Albanie dès qu'il aurait reçu le baptême; dès lors il ne balança plus à se révolter, et, rassemblant tous les capitaines djègues et mirdites, musulmans et chrétiens dans un grand *sobor* (assemblée nationale) à Podgoritsa, il jura avec eux sur l'Évangile et le Koran de combattre jusqu'à la mort les ennemis de leur liberté. Un sénateur de Raguse, Bernard Caboga, vint féliciter et remercier Mahmoud-Basaklia au nom de sa république, et Joseph II lui envoya solennellement une énorme croix en argent massif. Mais, en même temps, à Stambol, le grand moufti lançait l'anathème sur la tête du visir rebelle; il le déclarait *fermanlia* (proscrit) et l'excluait à jamais du paradis des croyants. Le seraskier de Romélie partit avec trente mille Turcs et arriva, prompt comme la foudre, devant Skadar, où Mahmoud, qui ne l'attendait pas encore, avait à peine deux cents soldats. Fort de l'alliance des capitaines mirdites, Mahmoud s'enferma dans le Rosapha, espérant que ses amis ne tarderaient pas à commencer

leurs tchetas contre l'armée envahissante. Son espoir ne fut pas trompé. Tous les pachas romélliotes, qui étaient accourus avec leurs troupes pour ravager la Mirdita où chacun d'eux avait son camp à part, furent attaqués le même jour et à heure fixe par les tribus mirdites. On eût dit de nouvelles *vêpres siciliennes*; pas un Turc n'échappa; ils furent expulsés même des petits forts qu'ils avaient possédés jusqu'alors, et dont les garnisons périrent jusqu'au dernier homme sous les coups impitoyables des Mirdites latins. De son côté, le visir Mahmoud réussit à brûler, au moyen de radeaux enflammés, la flottille turque qui, ancrée dans la Boïana, bloquait et affamait Skadar. Par une autre ruse de guerre, il se débarrassa également des deux mille Autrichiens que leur ambitieux empereur envoyait vers la Mirdita sous prétexte de la protéger. Ayant peu de temps après découvert les menées de l'agent impérial Bregnard et de ses collègues, il les fit périr, et envoya leurs têtes à la sublime Porte comme gage de réconciliation. Le divan fut heureux de voir Mahmoud *le noir* ou le félon si bien disposé à son égard. La victoire du rebelle fit lever l'excommunication prononcée contre lui, et le visir triomphant resta assis au Rosapha comme un souverain sur son trône. Enfin sa mauvaise étoile et l'absurde haine des Mirdites latins contre les schismatiques le poussèrent en 1795 sur les Monténégrins, qui s'enfuirent devant lui jusque dans

les gorges de Tsetinié, où ils le cernèrent, le firent prisonnier et le décapitèrent.

Ali de Janina avait habilement profité de la guerre faite par le sultan au visir de Skadar; il s'était emparé d'Ocrida, dont il avait massacré tous les habitants mirdites et iliriens pour les remplacer par des hommes dévoués à sa cause. Ocrida commande avec Metzovo les seuls défilés par lesquels on puisse pénétrer de Constantinople et de la Macédoine en Albanie. Maître de ces deux points, Ali put isoler la Mirdita, la travailler en tous sens par ses émissaires et y semer la discorde. Les Mirdites déjouèrent ses efforts, et Ali fut réduit à tourner ses espérances vers des intrigues de harem. En 1819, il maria la fille aînée de son fils Veli au nouveau pacha de Skadar, le jeune Moustaï ou Moustapha. Épirotes et Mirdites confondus célèbrèrent à Janina ces fiançailles par des orgies barbares; mais Moustaï ne quitta point Skadar et envoya chercher sa fiancée par un beg des Dibres avec huit cents cavaliers. Ayant réussi à conclure ce mariage, Ali comptait bien en recueillir les fruits, c'est-à-dire supplanter Moustaï et donner des chefs toskes aux Mirdites. Le ciel avait décidé au contraire que le jeune Moustaï hériterait de la puissance du *vieux lion*, et que les Mirdites succèderaient en Albanie aux Toskes abattus. Ali mort en 1821, il n'y eut plus aucun pacha en état de rivaliser avec Moustaï, et le gendre du tyran de l'Épire devint d'autant plus

redoutable au dehors qu'il était plus aimé des siens.

La guerre qui se fit bientôt contre les Grecs causa une vive satisfaction aux Albanais. Ils employèrent mille ruses pour faire traîner les hostilités en longueur. C'est ainsi qu'ils épargnèrent Missolonghi, dont plus d'une fois ils auraient pu s'emparer. Cette ville leur servait, disaient-ils, de *saraf* (banquier). On ne peut calculer combien de millions ont été versés en Albanie par les cinq campagnes entreprises contre la Grèce. L'empressement avec lequel les Albanais couraient aux armes était loin d'ailleurs de déplaire au sultan. En se servant d'eux exclusivement pour ces expéditions, Mahmoud affaiblissait la race des skipetars, qui fut ainsi cruellement décimée.

En 1828, les Russes promirent au visir de Skadar, s'il les secondait, de le reconnaître comme souverain de l'Albanie. Aussitôt, à l'instigation de Moustaï, devenu le puissant Moustapha, les Mirdites et les Djègues musulmans s'insurgèrent contre les Turcs. Mais quand vint le traité d'Andrinople, où le tsar ne faisait nulle mention de l'Albanie, Moustapha comprit qu'il était dupe de la Russie comme son prédécesseur l'avait été de l'Autriche. Les sacs d'argent du pacha d'Égypte, complice de sa rébellion, consolèrent bientôt Moustapha et lui permirent d'échapper au châtiment de la Porte, en soldant des chefs de bandes qui guerroyèrent pour lui. Moustapha

avait un prétexte plausible pour tolérer ces bandes: la Grèce venait d'être pacifiée, et la soldatesque albanaise licenciée courait le pays en pillant les villages. La contrée fût devenue inhabitable, si les petits chefs ne s'étaient coalisés pour exercer au moins une certaine police militaire.

Bientôt cette oligarchie aboutit à un triumvirat qui se composait de Veli-beg, de Seliktar-Poda et de son gendre Arslan-beg. Ces trois chefs ne pouvaient malheureusement vivre d'accord. Gouverneur de l'Albanie centrale, le rusé Seliktar retenait sous lui les débris de la faction d'Ali et les phars toskes, indignés de la perte de leurs antiques priviléges, irrités d'ailleurs de se voir contraints, à leur entrée dans le nizam, de quitter leur chère foustanelle pour le pantalon à la *franca*. — Ennemi personnel de Seliktar, Veli-beg soutenait le sultan et les réformes, uniquement par haine de son rival. Il possédait Janina, Metzovo, Arta et le port de Prevesa. Cependant sa déférence aux ordres de la Porte n'était qu'un masque, et à Janina il tenait presque en prison le pacha de cette ville, Emin Sadrazem Zadeh, brillant jeune homme de dix-neuf ans, qui occupait la partie encore habitable du palais du *vieux lion*. Le parti de Veli était peu nombreux, et tous les patriotes avaient les yeux fixés sur Arslan-beg, le plus puissant des trois chefs. — Arslan, fils du *meuchardar* (garde des sceaux) d'Ali-Pacha, âgé de vingt-cinq ans, beau, brave, passionné pour la

poésie et la gloire, avait acquis sa renommée dans une audacieuse tcheta qu'il avait poussée à la tête de cinq mille Albanais, jusqu'au cœur de la Grèce, pour délivrer par cette diversion les Turcs bloqués à Négrepont et dans l'Attique. Cet exploit lui avait valu le pachalick de Zeitouni en Thessalie. Mais les cinq mille klephtes qu'il commandait, et auxquels il ne refusait rien, commirent sous ses yeux de tels ravages à Kodgana, à Trikkala et dans plusieurs autres villes peuplées de raïas grecs, qu'en 1830 le divan se crut obligé de le déclarer *fermanlia*. Aussitôt après cette excommunication, le grand-visir partit pour Andrinople, où il convoqua tous les beïs, aïans et spahis roméliotes, pour la campagne d'Albanie. De son côté, Mahmoud, pacha de Larisse, marcha à la tête de dix mille hommes contre les klephtes d'Arslan, et les défit. Arslan, qui n'occupait alors qu'un poste d'avant-garde hors des frontières albanaises, chercha dès ce moment à se rapprocher de sa patrie.

Les plus petits castels albanais étaient remplis de soldats insurgés; ces forces disséminées se scindaient malheureusement en trois factions, dont chacune paralysait les deux autres. Un désavantage non moins grand pour l'Albanie, c'est que les chefs de ces factions étaient musulmans, et le visir de Skadar lui-même, seul moteur de tous ces troubles, n'osait embrasser le christianisme. S'il eût pu s'y résoudre, il devenait par ce

seul fait prince indépendant de la Mirdita et de la majorité des Albanais. Mais il demeura irrésolu, et les chrétiens, à l'approche du grand-visir Mehmet-Rechid-Pacha, n'eurent à se prononcer qu'entre les begs musulmans indigènes et le gouvernement de la Porte. Ils optèrent naturellement pour la Porte, qui ne pouvait exercer sur eux qu'une tyrannie lointaine. Le grand-visir, secondé par les armatoles thessaliennes et les kleptes grecs du Pinde, n'eut pas de peine à détruire les rebelles. Ces derniers, d'ailleurs, loin de se rapprocher en face du danger, marchèrent les uns contre les autres. Arslan s'avança pour occuper les défilés de Metzovo, et séparer ainsi Janina de la Thessalie, d'où cette ville tire ses vivres. Veli, à cette nouvelle, courut pour le prévenir et sauver sa position; mais Seliktar-Poda, en insurgeant les Toskes, le menaçait par derrière, et Veli pouvait être pris entre deux feux. Ses propres officiers ne lui cachaient pas leur sympathie pour Arslan, que tous regardaient comme le héros de la nation. Ils affichaient hautement leur mépris pour les malencontreuses réformes du sultan, qui proscrivait les foustanelles et remplaçait la marmite des *ortas*, expressif emblème de la fraternité militaire, par le tambour, impérieux organe des volontés absolues. Veli ne répondait à ces sarcasmes que par un silence prudent. Enfin, ne voyant autour de lui que cinq mille volontaires, tandis qu'Arslan en avait réuni quatre fois plus, il

crut devoir proposer à son rival une conférence, qui fut acceptée. Après une longue discussion, Arslan et Veli se baisèrent au front, et se tournant vers leurs troupes, s'écrièrent : Frères, la paix est faite! De tous côtés alors, on déchargea les mousquets en signe de joie, et les begs des deux partis, se mêlant, formèrent une grande assemblée, où les raisons qui militaient pour la paix furent exposées et débattues en toute liberté. Le résultat de cette délibération fut qu'il fallait vivre unis. Aussitôt ces deux armées, parlant la même langue, se jetèrent en quelque sorte dans les bras l'une de l'autre, et, au lieu d'une mêlée furieuse, ce ne furent qu'embrassements fraternels.

L'union de ces deux partis parut un moment avoir porté ses fruits. Le divan accorda une amnistie complète à tous les klephtes, et réintégra leur chef Arslan parmi les vrais croyants et les bons citoyens. Cette amnistie n'était qu'un piége: la même fourberie employée contre Ali, le klephte-roi, devait se répéter sur une plus grande échelle contre ses successeurs. Pas un de ces braves ne devait échapper aux perfides menées des Osmanlis, acharnés fatalement à détruire dans cette race albanaise tout ce qui n'était pas chrétien. Mehmet-Rechid invita tous les begs et chefs de phars à venir sceller par un grand banquet, près de Monastir, leur réconciliation avec le gouvernement : conduits par Arslan et Veli-beg, ils y vinrent au nombre de quatre à cinq cents; c'était

l'élite de la population musulmane d'Albanie. La fête fut splendide; à l'issue du repas, un orchestre militaire fit entendre des airs d'Europe, musique étrange pour ces chefs skipetars, tandis qu'autour d'eux se rangeait en carré sur deux haies, et comme pour leur faire honneur, un régiment de troupes disciplinées à la franque. Bientôt cependant les tambours battirent la charge. Arslan le premier s'aperçut du piége; il cria, dit-on, à Veli-beg: « Ami, nous avons mangé de la boue! — Tout cela est de la tactique européenne, » répondit Veli avec une inébranlable confiance. Soudain une fusillade générale abattit cette brillante noblesse, et une charge à la baïonnette acheva ceux qui respiraient encore. Veli reçut dix-neuf balles; le seul Arslan échappa en faisant bondir son petit cheval par-dessus les haies des soldats; mais le pacha Khior-Ibrahim, qui montait un coursier non moins rapide, le poursuivit, l'atteignit au bout d'une lieue, et le tua en combat singulier.

Les têtes de tous ces nobles klephtes, dernier espoir de l'Albanie musulmane, furent coupées, salées, et emportées par des Tatars à Stambol; leurs cadavres furent jetés aux chiens et aux aigles. C'étaient pourtant les mêmes héros qui, par leur bravoure, avaient retardé de plusieurs années le triomphe et l'émancipation de la Grèce. Aussi la joie des Grecs fut-elle grande à la nouvelle de ce massacre: les mânes plaintifs d'un

million d'Hellènes étaient vengés par la Porte elle-même, qu'une destinée fatale semblait pousser à dévorer, comme Saturne, ses propres enfants.

Tels furent les événements de 1830 en Albanie; l'année suivante n'eut pas une moindre importance politique. Le dernier des triumvirs skipetars, Seliktar-Poda, était entré avec ses *boures* dans Janina deux jours après le massacre de Monastir. Il en avait chassé les partisans de Veli, après un combat livré de rue en rue, qui avait réduit une partie de la ville en un monceau de cendres, et, feignant un zèle ardent pour la cause de la Porte, il avait envoyé au grand-visir la tête de Mousseli, frère de Veli-beg. En même temps, ce chef ambitieux avait mis le jeune pacha Émin en tutelle au castro de Janina, dont il était maître; aussi se croyait-il devenu l'*unique soleil* d'Albanie. L'attitude prise par Seliktar devait au contraire prolonger la guerre. Les deux seules villes de ce pays qui joignent à leur importance militaire une haute importance commerciale, Skadar et Janina, restaient interdites aux garnisons du sultan, et le grand-visir fut obligé d'ouvrir contre les Albanais une campagne régulière. Seize mille *taktiki* (1) furent envoyés contre Janina, toujours regardée par le divan comme le point principal de l'Albanie; ils eurent ordre d'isoler cette place de tous les forts qui pouvaient la ra-

(1) Soldats turcs disciplinés à l'européenne.

vitailler et surtout de la mer Ionienne et des comptoirs anglais. Tous ces forts capitulèrent successivement; le vieux Seliktar lui-même, menacé à la fois par la famine et par le fer, ne dut son salut qu'à la fuite, et Janina reconnut le sultan. Les phars musulmans étaient dissous, tous leurs chefs avaient péri, et sans chefs ils ne formaient plus qu'une masse inerte.

Mais le divan, qui par la destruction des phars musulmans croyait avoir terminé la lutte, s'aperçut bientôt qu'il n'avait frappé à Monastir et à Janina que l'avant-garde de la nation albanaise; il n'avait pas atteint les tribus chrétiennes qui allaient devenir le cœur de la nation et qui s'appuyaient sur le visir de Skadar, Moustapha, véritable roi du pays depuis la mort du *vieux lion*. Voyant égorger l'un après l'autre tous les petits chefs qu'il soudoyait, ce chef suprême sortit enfin en 1831 du nuage qui l'avait jusqu'alors dérobé à tous les yeux. Du haut du Rosapha, il déploya la bannière de son phar, et trente mille Djègues et Mirdites accoururent à cet appel, chantant leurs chansons guerrières et rappelant avec orgueil comment les sept cents coups de canon d'alarme de Dgelaldine, grand-père de Moustapha, avaient attiré près de lui *sept cents fois cent* skipetars, et comment ces braves avaient sauvé leur patrie d'une double invasion d'Ottomans et de Bosniaques. Les soldats de Moustapha comptaient bien à leur tour délivrer la *terre blanche*

de ses tyrans étrangers; aussi le pacha, plein de confiance dans ses carabines mirdites, ne craignit point d'aller au-devant de Mehmet-Rechid jusqu'à Prilipe, dont il s'empara. Cette ville n'est qu'à huit lieues de Monastir, où se trouvait alors le grand-visir sans argent, sans vivres, sans munitions, et n'ayant que cinq mille jeunes recrues au milieu des belliqueuses tribus serbes, qui n'attendaient qu'un signal pour accourir au camp de Moustapha. Si le visir des Mirdites eût marché droit sur Monastir, où l'appelaient des milliers de partisans secrets, il eût peut-être anéanti la domination turque en Europe; mais il s'arrêta quatre jours entiers pour prendre du repos, jouir des bains et des fêtes slaves de Prilipe, qui devint ainsi la Capoue de cet autre Annibal.

Le temps que Moustapha passa à Prilipe ne fut pas perdu par l'actif Mehmet-Rechid, qui convoqua tous les begs macédoniens à Monastir, et leur prouva sans peine que l'esclavage russe les attendait, s'ils continuaient d'aider par leurs révoltes au démembrement de l'empire. Émus par son éloquence, les begs jurèrent de vaincre sous lui ou de mourir. Alors, se tournant vers les primats grecs, Mehmet leur fit comprendre que l'occasion de se venger de leurs rivaux, les skipetars, n'avait jamais été si belle, et qu'ils n'avaient besoin pour cela que de lui payer une somme suffisante pour quelques jours de campagne. Jamais des Grecs ne laissèrent sans réponse

un appel à leur patriotisme. Bien qu'épuisés par dix années d'avanies, ceux de Monastir coururent supplier leurs femmes, qui donnèrent généreusement leurs colliers de ducats, leurs bracelets, leurs bijoux héréditaires; au bout de quelques heures, 250,000 piastres furent apportées au grand-visir. Il n'en prit que 100,000, rendit aux Grecs le reste de leur présent, et, sous prétexte d'une revue, conduisit ses troupes hors de la ville dans la direction de Prilipe. Il les mena en avant jusqu'au soir, puis, s'arrêtant, il leur cria : Enfants, la revue aura lieu demain à l'aurore dans Prilipe! En effet, s'étant approchés de cette ville à la faveur des ténèbres, il surprit au soleil levant les Albanais qui dormaient épars, et dont les six pachas se livraient avec Moustapha au plaisir du bain. Bien supérieurs en nombre aux Osmanlis, les Mirdites et les Djègues se rangèrent spontanément en bataille et attendirent l'assaut; mais bientôt, voyant la mitraille éclaircir leurs rangs, ils poussèrent des hurlements de rage, jetèrent leurs fusils, et se précipitèrent avec leurs yatagans sur les lignes de baïonnettes des *taktiki*. Ajustés à bout portant par ces derniers, ils tombèrent en foule; tout ce qui survécut prit la fuite et ne s'arrêta que dans les défilés de Babussa. Là les guerriers albanais en foustanelles se retranchèrent et attendirent pendant dix jours les recrues ottomanes en pantalons et à fusils armés de baïonnettes. Les recrues pa-

rurent enfin; mais les divers assauts qu'elles donnèrent aux rochers fortifiés échouèrent devant les fusillades des Mirdites, postés dans un couvent qui dominait ce défilé. Les *taktiki* ne voulaient plus se battre; quant aux irréguliers, mécontents du nouveau système stratégique, ils allaient forcer le grand-visir à une fuite honteuse, lorsque trois cents palikares grecs et chrétiens de l'Épire vinrent lui proposer de s'emparer du couvent ou de mourir en luttant contre les ennemis de leur race. Spartiates d'un nouveau genre, les trois cents braves, salués par les cris de toute l'armée, gravirent la montagne, et, sous une grêle de balles, s'emparèrent du monastère. Excités par cet exemple des vieux guerriers de l'Orient, les *taktiki* s'élancèrent à leur tour vers les hauteurs d'où les Djègues les défiaient. Après une horrible mêlée, le camp djègue fut pris, mais la perte des vaincus était moindre que celle des vainqueurs. Ceux-ci, trop décimés, n'osèrent attaquer les retranchements des Mirdites, qui profitèrent de la nuit pour faire retraite.

Le vieux Moustapha était resté durant toute la bataille couché sous une tente magnifique, qui avait appartenu à un sultan, et que son grand-père avait conquise; entraîné par les fuyards, il mit le feu à cette riche tente, et partit au galop pour Skadar, où il s'enferma dans le Rosapha. Pendant ce temps, Mehmet-Rechid souillait sa victoire, en accordant comme récompense à ses

soldats le pillage de Kiouprili. Il ne restait plus, il est vrai, dans cette ville que les femmes skipetares et le vieux cadi, qui se reposaient, les unes sur l'inviolabilité du harem, l'autre sur l'inviolabilité de sa charge; mais les femmes furent déshonorées dans leurs harems orientaux par les tacticiens à l'européenne, et le cadavre du cadi fut traîné dans les rues. Indignés de ces scènes d'horreur, les trois cents Épirotes demandèrent et obtinrent, pour prix de leur courage, d'aller défendre contre ces troupes un village grec voisin de la ville; la défense de ce village, contre leurs anciens camarades, leur coûta plus d'hommes qu'ils n'en avaient perdu à l'assaut même du couvent. L'armée s'achemina enfin à travers la Mirdita, où les chrétiens, intéressés à laisser les musulmans s'entre-détruire, laissèrent libres tous les passages, et au milieu de l'hiver Skadar se trouva bloquée. Le débonnaire Moustapha avait perdu ses goûts belliqueux; il apprenait le français, et croyait au-dessous de lui de lutter comme un barbare. Il capitula donc et mérita sa grâce en dévoilant les plans du vice-roi d'Égypte, qui soldait tous les rebelles d'Albanie, et avec son or faisait ainsi, loin de son territoire, la guerre au grand-visir, impatient de marcher vers le Nil. Gracié, mais destitué, le vieillard partit pour Stambol, et au printemps de 1832 les *taktiki,* en pantalons à la franque, montèrent, au grand scandale des Mirdites, l'escalier sacré du Rosapha.

Ce grand événement fut le signal d'une transformation soudaine pour l'Albanie. Au nom de la civilisation européenne, le vainqueur décréta la destruction par la mine de tous les donjons féodaux du pays; de Skadar à Janina et d'Arta à Durazzo, tous les vieux remparts sautèrent. A la vue des débris fumants de leurs koulas, les châtelains musulmans dépossédés disaient, les larmes aux yeux : « Notre temps est passé ; Dieu seul est grand ! » et ils mettaient des livres français aux mains de leurs enfants pour assurer leur avenir dans le nizam, croyant leur donner par là le secret de l'ère nouvelle qui commençait pour l'Orient. Le grand-visir rêvait des réformes utiles; il régularisa les impôts, promit aux raïas chrétiens qu'ils ne payeraient plus annuellement que soixante piastres par ménage, que leurs villages s'administreraient eux-mêmes, sans l'intervention des musulmans. Mais, pendant l'année qu'il employa à réorganiser l'Albanie, la Syrie tomba au pouvoir du vice-roi d'Égypte. Appelé trop tard contre lui, Mehmet-Rechid passa en Asie avec une foule d'Albanais, trouva l'armée ottomane déjà démoralisée, fut vaincu et fait prisonnier. Ses vieilles bandes, dont il était adoré et qui l'appelaient leur *papa*, le pleurèrent sans pouvoir le venger, et avec le vainqueur des Skipetars s'éclipsa probablement pour toujours la fortune des Osmanlis.

Dès la fin de 1833, tout l'ordre factice importé

en Albanie par le grand-visir avait disparu, et en 1834 l'anarchie recommença plus terrible que jamais dans ce malheureux pays, qui en vint à regretter les *temps prospères* d'Ali-Pacha. Au moins alors n'avions-nous qu'un tyran, disaient les Toskes; que Dieu nous le renvoie, et nous baiserons avec amour la poussière de ses pas. Les Skipetars hellénisés du sud furent réduits à s'appuyer sur le nouveau royaume de l'Hellade, incomplet sans l'Épire et les montagnes thessaliennes, que les patriotes grecs appellent leurs *limites du Rhin*. Agitée par les Hellènes, l'Albanie se souleva donc en 1835; et si cette vaste trame insurrectionnelle, dont les principaux fils sont encore un mystère, avait trouvé le moindre appui dans le gouvernement grec, nul doute qu'Othon n'eût été à Janina proclamé souverain de l'Épire. Ce petit roi, encore mal affermi, craignit de se compromettre auprès du sultan, et la révolte des chrétiens d'Albanie fut étouffée; mais elle avait révélé un fait nouveau, un changement de rôle : ce n'étaient plus les musulmans qui dirigeaient le mouvement national, c'étaient les chrétiens grecs et mirdites. On ne parlait plus des Toskes; les rassemblements de klephtes en Toskarie, qui interceptaient les routes et inquiétaient Berath en 1836, n'eurent aucune importance politique.

Il n'en fut pas de même des révoltes mirdites et iliriennes de 1839 et 1840, durant lesquelles

le nizam turc fut battu à plusieurs reprises. Les begs musulmans de Prisren, d'Ipek et de Pristina, s'étant coalisés en cette occasion avec les chrétiens, la Porte crut pouvoir exploiter le fanatisme des Mirdites latins, et invita leur prince Nikalo à mériter les faveurs du sultan par une campagne contre les mahométans de Prisren. Les Mirdites refusèrent de marcher contre leurs alliés, et peu de temps après une tentative d'assassinat eut lieu dans les Dibres sur le jeune Nikalo. Ce lâche attentat effraya et désorganisa les chefs dibrans, qui se divisèrent; plusieurs opinèrent pour la soumission et livrèrent au gouverneur de Romélie les deux principaux meneurs de cette guerre, qui furent aussitôt déportés en Anatolie. La Mirdita parut, sinon soumise, au moins pacifiée, à l'exception des Mirdites voisins du Monténégro, qui restèrent engagés dans une lutte sanglante contre cette république. En 1839, les Monténégrins ravageaient par leurs tchetas tous les environs de Skadar. Une seule de leurs bandes rapportait de Hoti six cents têtes humaines, avec un troupeau de mille bœufs et les malheureux habitants de cette ville, pour échapper à de nouvelles razzias, demandaient à grands cris et obtenaient leur incorporation avec le Monténégro. L'année suivante, plusieurs fortes tribus mirdites suivaient l'exemple de celle de Hoti, et le Monténégro commençait le démembrement de l'Albanie. Depuis ce jour, la

discorde est allée croissant, et les Monténégrins deviennent de plus en plus pour l'Albanie de menaçants protecteurs. L'anarchie semble un vice inhérent à la constitution de ce pays, et une constitution impuissante à concilier l'ordre avec la liberté finit par apporter le découragement à toutes les âmes, en affaiblissant peu à peu le culte de la patrie. C'est ainsi que les nationalités tombent, et que la race albanaise va se fondant de plus en plus avec les races voisines.

IV.

Le massacre des begs, en 1830, fut pour l'Albanie ce qu'avait été pour tout l'empire d'Orient l'extermination des janissaires. A partir de ce jour, les raïas purent respirer, et les tribus libres de la Mirdita n'eurent plus à craindre d'aussi fréquentes razzias de la part des musulmans. Délivrées de l'oppression des begs, ces tribus n'ont pas tardé à devenir envahissantes. Les Doukagines, trop voisins de Skadar, et les Malisors-Klementi, placés trop près du Monténégro, sont seuls restés stationnaires. Mais les Dibrans ont élargi d'année en année leur confédération, et, en 1840,

ils ont fraternisé avec les Serbes schismatiques de Bosnie, comme leur intérêt bien entendu le leur conseillait depuis longtemps. Aujourd'hui les Albanais de Roujaï, Glougovik, Souodol, Ougrelo, Dougopolié, sont tout à fait libres, et ne reconnaissent d'autres chefs que les vieillards qu'ils ont élus. La plupart ne payent aucune espèce de taxe, et ne permettent à aucun Turc d'habiter sur leur territoire; d'autres, plus exposés aux attaques des pachas, consentent à leur payer un léger tribut et à recevoir un de leurs officiers, qui, sous le nom d'*aïan*, réside dans leur village; mais ce délégué ne jouit d'aucune autorité, et le plus souvent il est gardé à vue par les indigènes. Ainsi, l'*aïan* placé à Gousinié par le visir de Skadar n'a pas même le droit d'entrer dans cette petite ville; il est forcé de demeurer hors des murs. Les Malisors catholiques présentent leur totale exemption d'impôts comme une récompense du sultan Amurat, qui les affranchit à perpétuité pour une grande victoire qu'ils lui avaient fait remporter sur les Slaves. En résumé, presque tout le nord de l'Albanie est ou déjà libre autant et plus que la Serbie, ou en travail pour le devenir.

Quant à l'Albanie du sud, si l'on en excepte le pays des Liapes et du Pinde, elle ne renferme que des tribus hellénisées. Ces tribus de schismatiques ont eu souvent à soutenir des luttes atroces contre leurs frères catholiques, et, quoique les

Mirdites portent la croix grecque sur leur étendard, ils ont poussé la haine des Grecs jusqu'à s'allier avec les Turcs contre les phars épirotes. Bien différents des autres Albanais, les Mirdites n'ont de sympathie que pour les Francs ou les catholiques d'Occident, leurs coreligionnaires : à ceux-là seulement ils témoignent une confiance sans bornes; aux autres chrétiens ils accordent à peine l'hospitalité pour une nuit. Cette fatale scission religieuse fait que, même réunis sous une bannière commune, les Mirdites et les Albanais schismatiques ne cessent de s'éviter et de se nuire. Durant la guerre contre les Grecs, ces haines intestines ont été funestes aux Skipetars, dont elles ont plus d'une fois causé la déroute.

Unissant la ténacité slave à l'exaltation albanaise, les Mirdites ont fini par triompher de leurs rivaux, les Albanais hellénisés ; fort aujourd'hui d'au moins cent cinquante mille âmes, ce petit peuple est devenu le nerf principal de l'Albanie, parce que, grâce à la sévérité des mœurs, toutes les familles y étant à peu près également riches, également nombreuses, une démocratie unitaire et patriarcale est plus près de s'établir dans la Mirdita que dans le reste du pays. Mais ce serait pour leur ruine que les Mirdites s'obstineraient à tout attendre de l'Occident. Leur impuissance trop prouvée à former une nation particulière et distincte leur fait un devoir de se confédérer avec leurs voisins du nord, qui autrement les asservi-

ront tôt ou tard. Les Mirdites n'ont point d'ailleurs pour les Slaves l'absurde antipathie qui les éloigne des Grecs. Quoiqu'ils parlent toujours la langue skipetare, le voisinage de la Bosnie et du Monténégro les a rendus à demi Slaves, et ils connaissent presque tous le dialecte ilirien. Malheureusement leurs missionnaires latins les poussent à de fréquentes razzias contre les Slaves schismatiques. Autrefois, schismatiques et catholiques vivaient entre eux sur un pied beaucoup plus amical que dans notre siècle de lumières et de tolérance. Le père Lequien (1) raconte qu'en 1649 les évêques de Lissus et de Croïa, ayant réuni leurs diocésains, allèrent délivrer le Monténégro, bloqué par les Turcs, qu'ils taillèrent en pièces. Au fond, il y a entre les Mirdites et les Slaves iliriens de grands rapports de mœurs; la langue actuelle des premiers semble même ne plus être qu'un mélange confus de slavon, de grec et d'italien. Le rite latin est l'unique motif de séparation entre eux et les Serbes. Or, la religion peut-elle long-temps être un sujet de discorde quand il s'agit de s'unir pour vivre libres ou de mourir par l'isolement?

Les rapports qui existent actuellement entre les Mirdites et les Serbes du Monténégro rappellent à plus d'un titre ceux des Maronites avec les Druses du Liban. Comme les catholiques de

(1) *Oriens christianus*, à l'article *Lissus oppidum* (Alessio).

Syrie, les Mirdites, confédération militaire décimée par des luttes intestines, se voient atteints par l'influence envahissante d'une nation également guerrière, qui, démocrate dans ses foyers, tend à former chez ses voisins plus faibles une aristocratie de braves. Mais ces braves ne sont pas, comme au Liban, une secte mahométane; ce sont des chrétiens, seulement révoltés contre le pape. D'autres liens existent encore entre les Mirdites et les Monténégrins. Les terribles schismatiques de la *Montagne noire* donnent à leur prince-évêque le titre de métropolite de Skadar, en témoignage de l'union qui exista et qui doit renaître entre leur pays et la Mirdita. Il paraît même qu'à cause de cette alliance avec les *noirs* ou rebelles du Monténégro, les Mirdites furent longtemps considérés comme des Albanais noirs, et peut-être ne furent-ils en effet d'abord que des esclaves insurgés contre leurs premiers maîtres, les *blancs* ou Albanais purs, et réfugiés chez les Slaves. Quoi qu'il en soit, placés maintenant sous la pression croissante du Monténégro, il ne leur reste plus, pour conserver leurs antiques priviléges, d'autre ressource que de se confédérer franchement avec les schismatiques, aujourd'hui qu'ils peuvent encore le faire presque d'égal à égal. Mais le temps presse, les Slaves grandissent en Orient : encore quelques années, et ils sommeront peut-être les Mirdites latins de se rendre sans condition.

Ainsi les Albanais sont menacés de disparaître du rang des peuples, puisque, d'un côté, ceux du nord retournent d'eux-mêmes au slavisme pendant que ceux du sud tendent à se confondre avec la Grèce. Le cours naturel des événements a déjà presque réuni l'Épire à la Thessalie et à la Macédoine ; ces trois provinces, qui ont une histoire commune, ne forment plus qu'un seul corps moral, industriel, administratif. On ne reconnaît plus la turbulente Toskarie, naguère si dédaigneuse pour tous les maîtres, et dont les begs, comme Achille qui semble avoir été un de leurs aïeux, défiaient les héros de l'Hellénie et répandaient au loin la mort. Ces Djamides si beaux, qu'on rencontrait couverts d'armes dorées, et qui semblaient revenir de Troie en flammes ou d'une campagne glorieuse sous un autre Pyrrhus, tous ces poétiques guerriers sont maintenant avilis par le joug. Leurs femmes aux pieds si fins, au port si gracieux et si svelte, au regard si dominateur, languissent dans la misère, heureuses quand elles ne doivent pas s'atteler à la charrue en place du bétail que des pachas avides leur enlèvent chaque année. Nos pères, disent-elles, ont péché, et nous expions leurs fautes. Moins résignés, les hommes émigrent en foule ; leur compatriote Méhémet-Ali les attire comme un aimant vers l'Égypte, où ils formeront peut-être à la chute du vice-roi une nouvelle aristocratie de mamelouks parmi les indolents fellahs.

Le sang toujours bouillant des Albanais semble perdre son action destructive dès qu'il entre dans une autre nationalité. Au lieu de l'anéantir, il la ranime, la féconde, et agit sur elle comme une sève nouvelle sur un arbre desséché. Tels ont du moins paru les Djamides dans le Péloponnèse et l'Attique, et dans les îles arides d'Hydra et de Spezzia, où ils ont eu quelque temps des comptoirs maritimes rivaux des plus florissantes places de la Méditerranée. A la vérité, leur langue s'est perdue dans ces îles; mais ceux des provinces continentales de la Grèce parlent encore le dialecte skipetar, tout en vivant fraternellement avec les Grecs et en obéissant aux mêmes lois qu'eux.

Quelles que soient les destinées qui attendent la race albanaise, son territoire demeurera toujours d'une importance capitale pour le commerce maritime. C'est ce que la France avait senti dès le règne de Louis XIV; ce monarque fut le premier qui dota Janina d'un consulat général, avec des vice-consulats dans les villes environnantes. Le vice-consul de Sayadès, Garnier, qui trace un tableau détaillé de Janina dans ses lettres écrites à la fin du dix-septième siècle, compare cette place de commerce à Marseille. Au dix-huitième siècle, le port de Toulon tirait presque tous ses bois de l'Épire; nos plus beaux navires de guerre étaient construits avec les chênes de ce pays, bien plus secs et meilleurs

que ceux de la Baltique. Les bûcherons souliotes et zagoriates de l'Arta s'enrichissaient au service de nos constructeurs, ils ne juraient plus que par la France, et n'obéissaient qu'à elle; les Turcs voulurent sévir, et les Albanais commencèrent contre eux une guerre de klephtes qui ne se termina qu'en 1737, par l'entremise du consul de France, Dubroca. Son successeur à Arta, l'audacieux Boulle, éleva un comptoir français à Avlone, en remplacement de celui de Durazzo, pillé et brûlé en 1701 par des corsaires slaves au service de Venise. Boulle conçut pour notre commerce en Albanie de vastes et magnifiques plans. Durant la disette de 1741, il put même soulager le peuple de Paris en lui envoyant des grains de l'Épire; mais, s'étant, par cet acte généreux, obéré de dettes que le ministère français refusa misérablement de payer, Boulle n'eut, pour échapper à la justice turque, d'autre ressource que de se faire musulman. Bientôt le remords s'empara de lui, et en 1762 une lettre du renégat, écrite de Ténédos, annonça au roi de France qu'il allait chercher le martyre. L'infortuné se rendit en effet à Stambol, et, pour redevenir chrétien et Français, il abjura l'islamisme en présence du divan, qui le fit décapiter; puis son corps fut rendu à ses premiers compatriotes. Où trouver dans notre histoire un sujet de drame plus complet et plus beau que la vie de ce grand homme obscur, dont les Grecs ont mieux que

nous gardé la mémoire? Un certain nombre de mahométans, exaltés par l'exemple sublime de Boulle, se firent chrétiens; les *phars* libres de l'Épire voulurent venger leur cher consul de France, et dans leurs invasions ils replantèrent le labarum sur plusieurs montagnes où il ne flottait plus depuis longtemps.

La révolution vint et apporta un changement radical dans les rapports de la France avec la péninsule greco-slave, qui échappa presque entièrement à notre influence. Actuellement, le commerce de Corfou, de Trieste, de Gènes, exploite l'Albanie sans rencontrer de concurrence; il en tire du bétail, des olives, du tabac, d'excellent miel, des peaux de chèvre et de mouton, des laines brutes et de beau corail, dont la pêche est si lucrative, qu'au temps d'Ali-Pacha des Napolitains l'avaient affermée 60,000 francs par an sur la seule côte de l'Épire. De tous ces produits, la France ne reçoit presque rien sous son pavillon, si ce n'est quelques chargements de vallonée, de laines et de cordouans. L'importation, qui se composait de bonneterie française, de quincaillerie, de sucre, d'étoffes, est passée des Marseillais aux négociants de Trieste, dont les commis, au lieu des solides draps français, vendent à ces barbares les trompeuses étoffes d'Angleterre. Il n'est pas jusqu'aux marchands d'Ancône et de Messine qui ne fassent passer en Albanie les galons de leurs fabriques pour des

galons de Lyon. Venise vend encore aux Albanais, comme avant sa chute, les fusils et les pistolets de Brescia, à crosse mince, à marqueterie élégante. Quant à sa poudre, l'Albanais la fabrique lui-même en famille.

La France ne devrait-elle pas s'efforcer de reconquérir enfin quelques-uns des avantages que l'Albanie lui procura jadis? La première mesure à prendre en ce cas serait la translation du consulat général des Albanies de Janina à Skadar, ou parmi les Mirdites. On a suffisamment prouvé que la vraie capitale de ce pays n'est plus Janina, mais la cité slavo-mirdite de Skadar. Janina, et avec elle le consulat-général de France, sont, on peut le dire, bloqués par l'Angleterre, qui, assise sur Corfou, garde les issues du golfe d'Arta et toutes les côtes de l'Épire. On ne peut plus compter sur les brillants résultats que procuraient à notre marine les chênes de ces vallées. La France doit donc momentanément se détourner de l'Épire asservie vers la Mirdita, toujours libre. Notre commerce n'y rencontrera qu'une seule concurrence sérieuse, celle de l'Autriche, qui n'est pas en état de soutenir longtemps une lutte commerciale contre la France. La plupart des navires qui apportent actuellement à Marseille, sous le pavillon de Trieste et pour le compte des compagnies triestines, les produits albanais chargés par eux à Durazzo, à Avlone, et aux embouchures de la Boïana, sont des navires slaves : pourquoi

la chambre de commerce de Marseille ne s'entend-elle pas directement avec leurs capitaines, et ne prend-elle pas à son service quelques-uns de ces compatriotes des héros monténégrins ? Nul doute que notre industrie ne pût s'ouvrir dans ce pays d'importants débouchés, surtout si les deux lacs de Skadar et d'Ocrida, qui forment comme les deux pôles de la Mirdita, et qui sont les deux plus grandes nappes d'eau intérieure de la Turquie d'Europe, étaient mis en communication avec la mer. Déjà les vaisseaux caboteurs de cent cinquante tonneaux remontent la Boïana jusqu'à Oboti, deux lieues au-dessous de Skadar. Des bateaux à vapeur en fer, ou d'un très-faible tirant d'eau, comme ceux de la Haute-Loire, remonteraient de là facilement jusque dans le lac même, où ils trafiqueraient sans intermédiaire avec les tribus indépendantes du Zeta, de Klementi, du Monténégro. Les deux Drins, le blanc et le noir, seraient également accessibles à de légers pyroscaphes, qui, s'ils arrivaient une fois dans le beau et profond lac d'Ocrida, jetteraient sur ses rives des germes de civilisation destinés à le faire devenir plus vite ce qu'il est appelé à être tôt ou tard, *le lac de Genève de l'Europe orientale*.

La Mirdita ne fut pas toujours aussi inconnue en France qu'elle l'est aujourd'hui. Le grand roi l'affectionnait et y envoyait de nombreux missionnaires. Ce ne fut qu'en 1717 que les conti-

nuelles révoltes des Djègues chassèrent de Durazzo le dernier consul français. Il légua en se retirant, à un agent de l'Espagne, le soin des missions catholiques, charge dont l'Autriche hérita, et dont elle est largement récompensée de nos jours par l'influence qu'elle exerce sur les Mirdites. Mais l'Autriche n'use de son crédit sur ces tribus que pour leur souffler la haine contre leurs voisins grecs et slaves, et pour amener leur ruine, dont elle saurait profiter. Cette ruine paraît inévitable, nous le répétons, si les Mirdites ne changent pas complétement leur politique tant intérieure qu'extérieure. Leurs vertus même, poussées à l'excès, les dévorent. Ainsi leur dédain pour le luxe les rend indifférents à tout accroissement de prospérité matérielle. Le Mirdite se trouve à son aise aussitôt qu'il a cent francs de revenu annuel; dès lors, il ne prend plus la peine d'aller vendre ses denrées, et, au lieu d'exporter son maïs et son orge, il les enfouit dans ses *ambars* (greniers souterrains). Son amour exalté de la liberté n'a pas des conséquences moins fâcheuses : une tribu a-t-elle défriché et rendu habitable dans les montagnes une position de difficile accès, il lui vient aussitôt à la pensée d'y vivre indépendante; les dangers qu'elle courra ne sont rien pour elle, comparés au plaisir de n'obéir qu'à ses propres vieillards. Si elle réussit à se clore et à s'affranchir de tout maître extérieur, son ambition se porte au dedans;

chacun veut être chef, les rivalités s'enveniment, et on en vient aux assassinats. Ces faits trouvent une triste preuve dans les meurtres qu'on a vus se succéder depuis cinq années au sein de la dynastie mirdite des Dodas. La vue de tant de forces mal employées, de tant de vertus qui demeurent stériles, fait saigner le cœur du voyageur. Il les voit tomber, ces tribus de héros, et ne peut, hélas! ni ne voudrait, dans leur état actuel, retarder leur chute. A l'aspect des affreuses ruines que leurs tchetas étendent sans cesse, quelles tristes pensées m'accablaient! Est-ce donc là le fruit de la liberté? Et cependant la liberté est aussi indestructible, aussi éternelle que Dieu; mais elle doit subir volontairement le frein de la religion, c'est-à-dire de l'amour. Aussi sentais-je en moi renaître l'espérance, quand j'entendais ces barbares dans leurs déserts chanter à la messe, célébrée en plein air, le symbole latin du christianisme, et le *cujus regni non erit finis* retentir si longuement, si plein de consolantes harmonies, au milieu de ces tribus qui s'éteignent, sous la voûte des forêts primitives dont la sève seule ne s'épuise pas.

Les malheurs dont ce peuple est menacé pourraient être conjurés par une direction plus pacifique imprimée à ses institutions. Les conflits sanglants qui éclatent chaque année entre les catholiques latins et les schismatiques grecs pourraient se transformer en une lutte purement mo-

rale, mais ce ne serait qu'à l'aide d'une intervention européenne, soit officielle, soit privée. Une société de spéculateurs philanthropes qui se vouerait à cette œuvre en y portant de larges vues commerciales, et qui, étrangère aux haines héréditaires des tribus, apparaîtrait au milieu d'elles comme la tribu de la paix et du pardon, comme une nouvelle tribu *clémente,* succèderait dignement à celle des Klementi, devenus insoucieux de ce beau nom. En adoptant, avec la nationalité des Mirdites, toute la partie encore saine de leurs mœurs, une telle société acquerrait bientôt en Albanie une grande autorité. La dynastie des Balsichides, qui régna plusieurs siècles à Skadar, à Zeta, à Durazzo, était issue d'une famille française émigrée, celle des seigneurs de Baulx ou Balsa, qui passèrent de Provence en Albanie pendant que Charles Ier occupait le trône de Sicile. Aujourd'hui encore, les Mirdites sont tout aussi disposés que jadis à reconnaître la puissance organisatrice de l'esprit français et à mettre à leur tête des enfants de la France, qui, nouveaux Cadmus, viendraient, armés de lumières, d'industrie et de courage, se dévouer sincèrement à la cause albanaise.

L'Albanie est certainement, de tous les pays soumis de nom à l'empire turc, celui où des hommes éclairés et entreprenants trouveraient le plus à créer. Tels qu'ils furent sous Alexandre, Pyrrhus et Skanderbeg, tels sont, ou plutôt tels se-

raient encore les Skipetars, avec leur inflexible caractère, s'il paraissait chez eux un héros qui sût réveiller leur enthousiasme. Dans la paix comme dans la guerre, cet enthousiasme ferait des prodiges, et la face de la péninsule greco-slave serait bientôt changée sous son action puissante. Mais, à défaut de grands hommes ou de natures exceptionnelles, de simples missionnaires pourraient civiliser ces populations. Ce qu'ils ont déjà fait dans la tribu des Klementi, ils le feraient aisément dans toute autre. Il suffirait, pour cela, de quatre ou cinq hommes déterminés et fraternellement unis, qui viendraient fonder dans la Mirdita, de concert avec les chefs de phars, quelques écoles et des établissements d'industrie et d'agriculture. On verrait alors des sentiments plus humains pénétrer ces âmes féroces. Jusque dans les montagnes de la Chimère, les rivaux acharnés apprendraient à connaître la pitié et les douceurs du pardon. Ces repaires des Liapes, que l'ancien Grec regardait comme la dernière région terrestre et le siége des ténèbres sans limites, ces Acrocéraunes où commençait le sombre et sauvage Occident, deviendraient alors comme un lumineux fanal entre l'Orient et l'Europe. Que de faits nouveaux se révèleraient à l'historien, dès que ces antiques tribus seraient mieux connues! Quelle moisson de découvertes feraient les naturalistes, les archéologues, dans ces régions devenues d'un plus facile accès! Quoi qu'il arrive de ces conquê-

tes de la science, espérons qu'au moins une vie morale plus haute commencera enfin pour les Skipetars, et qu'ils ne se verront pas condamnés par notre indifférence à une éternelle barbarie.

LIVRE CINQUIÈME.

LES BULGARES.

I.

Aux confins de l'Europe végète, asservie et malheureuse, une nation à peine connue de nom aujourd'hui, et digne cependant de tout notre intérêt. Cette nation est celle des Bulgares; dans le plus dur esclavage elle a conservé ses vieilles mœurs, sa foi vive, son noble caractère, et, après avoir eu un glorieux passé, elle semble encore appelée, par sa position géographique, à jouer un rôle important dans l'avenir. Le territoire qu'elle occupe est ce vaste triangle formé par le Danube et la mer Noire, depuis Kladovo, en face de la Transylvanie, jusqu'au port militaire de Bourgas, qui relie Constantinople à Odessa.

Or, le Danube et la mer Noire étant devenus, après la Méditerranée, le principal moyen d'action de l'Occident sur l'Asie, il est clair que, si ces deux voies commerciales tombaient à la fois sous l'exploitation d'un même gouvernement, elles le rendraient maître effectif de la moitié de l'Europe. L'Occident, la France surtout, a un très-grand intérêt à empêcher cette concentration imminente des grands débouchés de l'Asie entre les mains d'une seule puissance, et la nation bulgare, qui couvre Constantinople, qui la bloque pour ainsi dire hermétiquement du côté de la terre, réclame toute l'attention de notre diplomatie.

Cette nation compte aujourd'hui 4,500,000 âmes; la profondeur continentale du pays qu'elle occupe est en proportion avec l'étendue de ses côtes. Le peuple bulgare tend même à s'enfoncer de plus en plus dans l'intérieur des terres : du côté de la Thrace, vaste désert livré aux pasteurs turcs, il colonise chaque jour de nouveaux terrains; du côté de la Grèce, il s'étend jusqu'au cœur des provinces helléniques, dont les indigènes, concentrés dans les villes et sur les côtes, ont depuis longtemps abandonné les vallées aux émigrants des montagnes. Là se montrent avec énergie les tendances opposées des deux races : le Slave ne cherche qu'à coloniser la terre; le Grec, au contraire, veut exploiter les mers et se créer sur toutes les côtes des comptoirs ou des

cités. Si ces deux tendances rivales pouvaient se combiner harmonieusement et agir avec indépendance, elles suffiraient pour régénérer l'Orient.

Négligeant de constater la marche et le déplacement des races, les géographes continuent d'assigner pour limites à la Bulgarie la Thrace, la Macédoine et l'Albanie, trois provinces où abonde aujourd'hui la race bulgare. Cette race forme même le principal noyau de la population en Macédoine, puisqu'on y parle les idiomes serbe et bulgare dans tous les districts du sud-ouest, depuis la ligne de montagnes situées entre Kailari, Chatitsa, Ostrovo et Verria, jusqu'aux vallons de Niausta et Vodena ; au midi seulement de cette ligne, le paysan de la Macédoine est Grec. Une courte lisière de la côte de l'Archipel appartient exclusivement à des familles bulgares, qui y occupent les petites villes de Bouïouk-Betchik, Bazar-Djedid et Sidero-Kaïech. Le nombre des Bulgares qui habitent Salonik est tel, qu'on ne peut s'empêcher de regarder cette grande ville comme possédée en commun par les Grecs et les Slaves, et on n'en exclurait certainement pas ces derniers sans provoquer dans la péninsule une sanglante réaction. En Thrace, les Bulgares tiennent aussi d'importantes positions, et jusque près de Constantinople, à Indjig, petite ville manufacturière, ils forment le fond de la population. Si l'on se tourne vers l'Albanie orientale, on y

trouve encore des districts entiers où la seule langue vulgaire est le bulgare. Enfin ils descendent jusqu'en Livadie, et on les rencontre même en Morée. La puissance d'infiltration de ce peuple vient de sa nature souple et laborieuse. Toutefois, comme il préfère les villages aux villes, qu'il abandonne volontiers aux Hellènes, il reste inaperçu; mais il n'en forme pas moins la plus nombreuse de toutes les races qui habitent la Turquie d'Europe, sans excepter même les Grecs.

Pourquoi donc le nom de Bulgarie ne désigne-t-il qu'un si petit territoire ? Ce fait trouve son explication dans la politique rusée des Turcs, qui ont embrouillé à dessein les limites des peuples subjugués, pour qu'il leur fût impossible de se distinguer entre eux. Les Turcs ont fait dans leur empire ce que fait encore aujourd'hui le tsar en Pologne : ce vaste pays, qui renfermait tant de provinces, est réduit, à force de mutilations, à ne plus être aux yeux des Russes qu'une *gubernie* ou province. L'antique *tsarie* bulgare, démembrée par les sultans, ne renferme plus que huit à neuf cent mille âmes; mais, en dehors de cette Bulgarie officielle, des provinces entières parlent encore la langue bulgare, à peu près comme, en dépit des conventions diplomatiques, Bruxelles et Chambéry parlent et pensent en français.

Il ne faudrait cependant pas conclure que tous les districts où se parle le bulgare tendent à ne

former qu'un seul corps; plusieurs de ces districts ont des intérêts si intimement liés aux intérêts helléniques, qu'on ne saurait sans imprudence songer à les désunir. Une grande partie des raïas de la Thrace se rattacheront toujours, par exemple, aux Grecs de Constantinople. Déjà sous le Bas-Empire, au temps où les Bulgares formaient un royaume puissant, ceux de la Thrace s'étaient unis aux maîtres du Bosphore et leur payaient tribut; ils portaient dans l'histoire le nom de *Romei* (Roméliotes), nom commun à tous les Grecs. Encore aujourd'hui ce sont eux qui sympathisent le plus avec les Hellènes, dont ils savent presque tous l'idiome; et, quoiqu'ils parlent de préférence leur langue nationale, ils la parlent avec ce mélancolique et méditatif accent grec, mélange de lenteur et d'impétuosité, de sons étouffés et de sons ardents, qui manque aux autres Bulgares.

Ce peuple émigre d'ailleurs volontiers; on le trouve répandu dans beaucoup de districts éloignés, comme en Serbie et en Valachie, où il vit absolument séparé de sa mère-patrie. Mais, malgré leur humeur voyageuse, les Bulgares éprouvent la plus grande répugnance à se fondre avec une autre nation. Après leur campagne de 1829, les Russes, repassant le Danube, emmenèrent avec eux près de trente mille des plus compromis d'entre ces raïas, et de fertiles terrains leur furent assignés le long du Dnièpre. De l'aveu même

des Russes, ces Slaves n'ont pu se faire au régime moscovite, et tous, peu à peu, sont rentrés en Turquie.

On peut distinguer deux Bulgaries, l'une au nord, l'autre au sud du Balkan, inclinées la première vers le Danube, la seconde vers cette partie de la Méditerranée voisine de la Grèce, et que le Bulgare appelle *Bielo-more-to* (la mer Blanche). L'une offre tous les produits valaques et hongrais, l'autre tous les produits grecs. Le Bulgare du sud et le Bulgare septentrional se reconnaissent aussi à des traits distincts. Outre leur idiome, qui se rapproche du russe, ceux du nord ont gardé beaucoup plus des mœurs tatares, et ont fourni par conséquent à l'islamisme bien plus d'adeptes que les Bulgares du sud, presque hellénisés. Les premiers, farouches et incultes, sont moins hospitaliers envers l'étranger, et plus humbles envers le maître; ils parlent avec une telle volubilité, que leur langage saccadé devient presque inintelligible. La langue des méridionaux, fortement mêlée de tournures serbes et grecques, est, au contraire, harmonieuse et très-douce. La différence qu'on remarque entre les deux régions s'aperçoit dans les enfants même : ceux du sud viennent en souriant vers le voyageur, ceux du nord fuient à son approche, et l'expression d'étranger (*strannïï tchelovêk*) est dans leur bouche une insulte.

On a donc tort de regarder la Bulgarie comme

ne formant qu'une seule grande province : la Bulgarie a été divisée, par la nature même, en cinq ou six régions distinctes, dont chacune a encore aujourd'hui pour chef-lieu une ville de trente à cinquante mille habitants. Ces régions diverses sont : la *Zagora* ou Bulgarie transbalkane, qui renferme une assez forte population ottomane, mêlée à celle des chrétiens, capitale Philippopoli ; — le *Dobrouja,* côte bulgare de la mer Noire, où errent encore, en troupes nomades, les Tatars-Nogaïs, émigrés de la Crimée, capitale Varna ; — la Bulgarie danubienne, capitale Vidin ; — la Haute-Bulgarie, celle du centre, où se cache, entourée d'inaccessibles montagnes, la sainte et antique ville de Sofia, qui est pour cette nation ce qu'est Moscou pour la Russie ; — enfin la Bulgarie macédonienne, qui a pour capitale Sères, et aboutit au golfe de Contessa et à l'Athos. Ainsi la Bulgarie débouche sur deux mers : par Varna, elle reçoit les produits de l'Asie et de la Russie, et peut leur envoyer les siens ; par Sères et Salonik, elle atteint la Grèce et tous les ports de l'Europe méridionale. En donnant à la population d'un pays si bien disposé géographiquement une langue et des mœurs qui ne ressemblent point à celles des pays voisins, la nature l'a évidemment destiné à former un corps politique spécial, et la force brute en a pu seule décider autrement.

Des causes nombreuses concourent à élever

chaque année le chiffre de la population bulgare, tandis qu'on voit la race turque se retirer de toutes parts. Au vif désir de multiplier sa race, le Bulgare joint une pureté de mœurs qui l'exempte de la plupart des maladies dont une mort précoce est la suite. Les guerres exterminatrices passent sur lui sans l'atteindre; n'est-il pas exclu de la milice par l'orgueilleux Ottoman? La peste, dont les ravages sont presque incessants, épargne en Bulgarie les chrétiens, qui se prémunissent contre le fléau, et emporte au contraire les musulmans fatalistes. On sait que chaque grande peste enlève à la Turquie près d'un million d'habitants. Celle de 1838 en moissonna, dans la seule Bulgarie, 86,000, presque tous Turcs; sur ce nombre, les seules cités de Sophia et de Philippopoli comptèrent 29,000 victimes. A Selvi, ville de 8,000 âmes, toute la population disparut. Les raïas attribuaient à l'impudicité de leurs maîtres la cause du fléau. Suivant eux, de jeunes Turcs de Bazardjik, amoureux d'une Arménienne de grande beauté et brûlant d'assouvir leur passion, se précipitèrent, quand elle fut morte, sur son cadavre à peine refroidi, qui leur communiqua les miasmes d'où naquit cette peste effroyable. Quant aux Bulgares des campagnes, comme les Hébreux durant les sept plaies d'Égypte, ils ne cessèrent pas, à cette époque, de jouir d'une santé parfaite.

Aucune partie de l'empire ottoman n'est aussi peuplée que la Bulgarie; elle abonde en villages,

que le voyageur aperçoit rarement, parce qu'ils sont cachés loin des routes. Le développement de la culture, qui, détruisant partout les broussailles, n'a respecté que les grands arbres, rend sans doute la défense du pays moins facile aux indigènes, et une guerre de partisans n'y réussirait pas aussi bien que dans les provinces grecques et serbes. Cependant la Bulgarie est hérissée de montagnes dont les défilés deviendraient infranchissables dès que les habitants seraient d'accord pour les fermer à l'ennemi. Les principaux d'entre ces monts, qui forment l'ancien Rhodope, se dressent plus perpendiculairement vers le ciel que les pics les plus escarpés des Alpes. L'ancienne Grèce les regardait comme les plus hauts sommets du globe. On les traverse par sept ouvertures étroites, déjà connues de l'antiquité; les principales de ces issues sont la porte de Trajan près d'Isladi, la Porte-de-Fer, qui se trouve en avant de Ternovo, dans la partie la plus élevée de la chaîne, et celle de Choumla, au-delà d'Aïdos. Ce sont là les vraies portes de Stambol. Du côté de la terre, le repos de la capitale turque dépend ainsi du bon plaisir des pâtres du Balkan.

Malgré tant de montagnes, malgré les neiges qui en hiver couvrent leurs versants, la Bulgarie est encore un des plus fertiles pays de l'Europe. Tous les produits des climats tempérés y viennent en abondance. L'*humus* couvre les monts jusqu'à leur cime. Ces chaînes taillées à pic recèlent de

vastes prairies cachées dans les nuages, et où l'on monte à travers des forêts de cerisiers, de pruniers, de noyers au majestueux ombrage et de noisetiers gros comme des chênes. La richesse métallique de ces montagnes est suffisamment attestée par les paillettes d'argent et d'or que roulent les torrents. Cependant les seules industries notables des Bulgares sont la fabrication de draps grossiers et la préparation de l'huile de rose. Cette essence, le plus exquis des parfums orientaux, est aujourd'hui due exclusivement aux simples populations du Balkan; mais le profit considérable qu'elles devraient tirer de la vente de ce produit dans toute l'Europe leur est enlevé par les avides Arméniens, qui ont réussi à s'attribuer le monopole de cette branche de commerce et de tant d'autres.

Frappés uniquement de l'activité agricole du Bulgare, et oubliant les avanies qui l'accablent, les touristes anglais peignent cette partie de l'empire d'Orient comme un paradis terrestre, où tout est joie, où coulent le lait et le miel. La réalité ne ressemble guère à ces peintures. Rien ne rappelle mieux les hameaux des sauvages qu'un *celo* (village bulgare). Toujours éloigné de la grande route ou du terrain libre auquel on donne ce nom, invisible par conséquent pour la plupart des voyageurs, le *celo* s'étend le plus souvent en longueur sur une prairie, au bord d'un ruisseau qui lui sert de fossé et comme de défense

naturelle. Ces villages sont très-nombreux, ils se succèdent presque de lieue en lieue. Chaque *celo* se compose de quatre à cinq *cours* ou groupes de maisons, séparées l'une de l'autre par des espaces où croît l'herbe. Les *cours*, enceintes d'une haie épaisse, dessinent comme autant d'îles dans cette mer de verdure. Le nombre des huttes qui forment une *cour* est presque toujours de dix à douze. Ces huttes sont tantôt construites en claies d'osier, ce qui les fait ressembler à de vastes paniers, tantôt enfoncées en terre et recouvertes d'un toit conique en chaume ou en branches d'arbres jetées pêle-mêle. Chaque espèce de créatures a sa demeure à part dans cette arche du désert : il y a les huttes aux poules, aux moutons, aux porcs, aux bœufs, aux chevaux. Au milieu des nombreuses dépendances de son habitation, le paysan bulgare occupe une cabane qui lui sert à la fois de cellier, de grenier, de cuisine et de chambre à coucher. On y dort sur des fourrures étendues par terre autour du foyer, trou circulaire creusé au centre de la chambre. Ces habitations obscures n'élèvent guère que leur toit au-dessus du sol ; on y descend par un escalier de quelques marches, et les portes sont si basses qu'il faut se courber pour les franchir. Néanmoins ces pauvres maisons sont aussi propres, aussi ornées à l'intérieur qu'elles peuvent l'être, grâce à l'infatigable *baba* (ménagère bulgare), pour qui l'occupation est si nécessaire qu'elle file sa quenouille même en faisant

la cuisine, même en portant au marché ses denrées. La cigogne mélancolique perche d'ordinaire sur ces huttes pyramidales, comme sur la cheminée du paysan polonais; debout sur ses longs pieds, couvrant son vaste nid des jours entiers sans que le moindre mouvement, le moindre cri trahisse son existence, cet oiseau sacré de l'Orient est un des plus frappants symboles de la civilisation asiatique.

Le sceau de nationalité des villes bulgares, le caractère spécial qui les distingue des autres cités de la Turquie, est peu saisissable au premier coup d'œil; cependant un examen plus attentif dénote au voyageur les habitudes champêtres de la population. Il règne moins de luxe dans les villes bulgares que dans les cités turques; les choses nécessaires à la vie y sont, en revanche, plus abondantes. Les troupeaux se promènent dans les rues, les chèvres broutent l'herbe des places, les magasins de comestibles offrent une prodigieuse quantité de fruits, tandis que les boutiques d'armuriers, qui font d'ordinaire en Orient l'honneur des bazars, sont en très-petit nombre et peu fréquentées. Chaque grande ville bulgare a aussi son horloge placée dans une tour, et qui sonne les heures, mais à la turque. Toute construction d'époque récente est en bois; dans les monuments publics, l'ancienne splendeur ottomane a été remplacée par la plus extrême mesquinerie. La plupart de ces villes, comme

Sophia, Vidin, Ternovo, Philibé, n'ont plus à leur entrée que de grossiers portails à solives posées de travers, et qui feraient croire au voyageur qu'il met le pied dans une métairie ravagée. Telles sont les villes que le Bulgare a bâties, qu'il approvisionne, et où il forme encore la majorité de la population; mais, depuis trois siècles et demi, il ne peut plus y entrer qu'en descendant de cheval, et c'est à pied seulement qu'il passe devant les sentinelles turques; tout au plus, s'il est riche et très-considéré, a-t-il le droit de traverser les rues monté sur un âne.

II.

Si formidable à l'entrée du moyen âge par ses tendances belliqueuses, par sa richesse et son activité commerciales, alors que l'ambitieuse race tatare occupait le trône national, le peuple bulgare est aujourd'hui le moins enclin au luxe et le plus pacifique peut-être qu'il y ait en Europe. Tous ceux qui connaissent le Bulgare actuel n'ont qu'une voix pour louer ses paisibles vertus. Empressé à rendre service, assidu au travail et d'une

tempérance extrême, il n'agit qu'avec circonspection; mais, une fois décidé, il porte dans ses entreprises une persévérance prodigieuse, qui, soutenue par une force athlétique, lui fait braver de sang-froid et sans jactance les plus grands périls. Bien qu'il soit le plus opprimé des cinq peuples de la péninsule, la misère ne l'a point avili; aujourd'hui comme autrefois, son regard est fier, sa taille haute et belle, son honneur à toute épreuve; on peut en pleine sécurité lui confier sans témoins les plus grosses sommes d'argent; il les portera fidèlement à leur destination. On l'accuse de trembler devant le Turc : le Bulgare ne tremble point; mais quand toute résistance est impossible, il sait, comme tout homme raisonnable, se soumettre en silence à la force.

Le Bulgare, il faut le dire, joint à ces qualités de graves défauts. Peu capable d'enthousiasme, il contraste surtout par sa lourdeur et son flegme avec les Slaves vifs et pétulants qui l'environnent. Si le Grec dans la péninsule a la suprématie de l'intelligence et le Serbe celle du courage, le Bulgare ne peut prétendre qu'à la supériorité de la patience et du travail; mais cette supériorité lui est bien acquise. La race bulgare bêche et cultive partout où elle peut; jusque sur les grands chemins des caravanes, elle va planter des arbres, dont le voyageur seul aura les fruits. Elle alimente Constantinople, et soutient à elle seule l'agriculture dans cet empire de pasteurs et de mar-

chands. On écrase le Bulgare d'avanies; les percepteurs des impôts, quand il ne peut plus les payer, le dépouillent même de son héritage : cependant rien ne le dégoûte du travail; l'amertume au cœur, il s'en va plus loin élever une hutte et défricher de nouveau. Son instinct le porte à rendre partout la terre habitable, comme celui des Grecs les appelle à la couvrir de riches cités.

Les femmes bulgares sont douces, compatissantes et laborieuses. Leur taille est haute et svelte. Elles offrent, après la femme grecque, le plus beau type de femme de la Turquie européenne. Les soins de mère et de sœur dont elles entourent l'étranger logé dans leurs cabanes, sont vraiment touchants. Aucun mouvement de fausse pudeur ou de défiance n'éloigne de l'inconnu la femme bulgare; elle est trop sûre de sa vertu pour recourir aux précautions qui ailleurs sont nécessaires. Le voyageur dort sur le même plancher, avec la mère, l'épouse et les filles.

Mêlé dès l'origine aux Tatars du Volga, le Bulgare n'est lui-même qu'un Tatar converti au slavisme. Il a conservé des traces nombreuses de son premier genre de vie. Comme le Tatar, il a la tête rasée et ne garde au sommet du crâne qu'une longue mèche de cheveux; qu'il partage en deux tresses. Comme l'enfant des steppes, il est inséparable de son cheval. Chaque Bulgare de la campagne, sans excepter le plus pauvre, a le sien, qu'il

monte sans cesse, même pour faire quelques centaines de pas hors de sa cabane. Des têtes décharnées de chevaux ou de buffles sont plantées sur des piquets devant sa demeure; c'est pour le paysan bulgare un signe de puissance.

Quoique vivant dans le même pays, l'Ottoman et le Bulgare s'habillent aujourd'hui d'une manière toute différente. Venu du midi, l'Ottoman se revêt d'une étoffe légère de lin ou de coton à larges plis flottants; fils du nord, le Bulgare au contraire est toujours, même l'été, vêtu chaudement. Il a conservé le costume que portaient ses ancêtres sur les froids plateaux de l'Asie septentrionale. Sa capote courte avec ou sans manches, les bandes épaisses dont il enveloppe ses jambes et qui remplacent pour lui les chaussures, dont l'usage est inconnu à tous les Slaves restés primitifs, son pantalon, sa tunique, sa large ceinture, tout est en laine. Le costume des femmes est plus gracieux. La jeune fille marche la tête nue, avec un réseau de fleurs sur le front; fiancée, elle prend un voile blanc ou se couvre d'une coiffe à longs bords flottant sur ses épaules; au sommet de sa tête et par-dessus ce voile, elle place un souci, emblème de sa vie laborieuse, ou une rose fraîchement cueillie. C'est ainsi que l'on voit dans les monuments antiques une flamme ou le *lotos* épanoui surmonter le voile de Vesta.

Croyant racheter par une riche parure leurs charmes disparus, les femmes âgées se cou-

vrent de colliers en verroterie et de bracelets; elles portent une ceinture de cuivre doré, et chargent leur tête d'une coiffure digracieuse en forme de casque, d'où tombe un réseau de piastres, de paras, et souvent de médailles antiques déterrées dans les champs. Dédaignant ce luxe impuissant, les jeunes filles laissent au contraire flotter leur superbe chevelure, qui se déroule en flots tellement épais, qu'on serait tenté d'en attribuer la croissance à des moyens artificiels. Elles pourraient à la lettre se couvrir de cette chevelure comme d'un vêtement, souvent elle dépasse même leurs pieds; et quand, obligées d'aller à un travail pressant, elles n'ont pas eu le temps de relever ces tresses tantôt blondes, tantôt d'un noir de jais, leurs cheveux, qui flottent derrière elles comme le pan d'un manteau, traînent sur les fleurs des prairies. On croit rêver en voyant pour la première fois ces beautés du monde barbare; on admire ces formes où l'énergie la plus virile n'efface pas la mollesse des contours; on regarde avec étonnement passer ces vierges du Balkan, comme on regardait fuir la gazelle du désert ou le cygne des lacs de la Grèce. Le voyageur qui les questionne craint de les trouver silencieuses, tant elles paraissent appartenir à un autre âge du genre humain; il craint qu'avec la beauté majestueuse d'une statue antique, elles n'en aient l'insensibilité. Mais, quand on s'aperçoit peu à peu que ces belles créatures cachent

sous leur rude extérieur une âme capable des plus délicates affections, il y a un moment où l'on doute malgré soi de la supériorité des femmes de la civilisation sur ces vierges de la nature.

Les peintres qui voudraient retrouver vivantes les plus naïves figures du Pérugin, les plus suaves créations de Fiesole et des fresques florentines, n'ont qu'à voyager dans le Balkan. Malheureusement ce peuple, dont le type est si beau, dont l'origine slave est si puissamment accusée, a conservé dans ses mœurs moins de poésie que les peuples environnants, et le seul sentiment que le Bulgare porte encore jusqu'à l'héroïsme, c'est une jalouse susceptibilité pour l'honneur de sa compagne. Dans quelques districts du nord, la femme bulgare ne sort que la figure voilée, et, sous cet épais bandeau, elle pourrait être confondue avec la femme turque, si elle ne laissait sa bouche à découvert, contrairement à l'usage des musulmanes. Comme tous les Slaves, le Bulgare charme sa misère par le chant. Le matin quand elles sortent, le soir quand elles rentrent au village, la faucille à leur ceinture, rangées processionnellement sur deux lignes, les femmes chantent, et les hommes, qui les suivent à cheval, en portant les instruments du labourage, répondent par des refrains monotones aux accents de leurs compagnes. Quoique l'âge et les fatigues ne tardent pas à flétrir leur beauté, les femmes bulgares ne perdent jamais pour cela ni la gaieté

ni la grâce; jamais non plus elles n'oublient, le dimanche, de se couronner de fleurs.

Des voyageurs assurent que, dans les villages de Bulgarie, les jeunes filles vont au-devant de l'étranger, et l'amènent jusqu'à la maison de leurs parents en lui jetant des roses. Cette poétique fiction ne pourrait guère se réaliser, quand même le Bulgare en aurait le désir, car le plaisir qu'il goûte en exerçant l'hospitalité est sans cesse troublé par la crainte de l'arrivée d'un Turc. Les Ottomans, comme toute aristocratie, mettent leur orgueil à exercer une hospitalité fastueuse; aussi voient-ils d'un œil jaloux le Bulgare rivaliser avec eux sous ce rapport. Pour recevoir un hôte, le *handjia* (maître d'hôtellerie bulgare) doit s'assurer l'agrément du pacha; sinon, la bastonnade sous la plante des pieds sera sa récompense. L'accueil du Bulgare n'offre donc pas ce caractère d'empressement chevaleresque qui distingue l'hospitalité grecque et celle des riches musulmans. Les aubergistes turcs refusent de déclarer au voyageur ce qu'il doit, et le laissent payer à son gré; l'hôtelier raïa commence toujours au contraire par demander pour combien de piastres on veut prendre de telle chose.

Malgré les obstacles qui en gênent l'exercice, l'hospitalité bulgare conserve néanmoins encore quelque chose de poétique et d'affectueux. Quand le voyageur passe, les enfans viennent jeter sous ses pieds des poignées de froment, comme pour

dire : Nous sommes les fils de ceux qui par leur travail vous fournissent le pain; et en retour on leur jette quelques paras. Quand on s'arrête sous l'arbre ou à la fontaine d'un village, les jeunes filles, se tenant toutes avec des mouchoirs blancs, viennent quelquefois exécuter des danses devant le tapis où est couché l'étranger, dont elles célèbrent les qualités par quelques vers improvisés; puis la jeune *coryphée* (guide de la danse) dépose son mouchoir blanc aux pieds de l'inconnu, qui doit lui donner, en retour de cet hommage, quelques piastres que se partagent les danseuses.

Ce peuple est doué d'une sobriété inconcevable et d'une singulière vigueur de tempérament. Un Bulgare en voyage vivra trois semaines du pain et de la bouteille de raki dont il s'est pourvu, et il rapportera au foyer toute la somme gagnée par lui, sans en avoir soustrait un para. Le malheureux la garde pour payer le *haratch* ou le rachat des têtes de ses enfants. Dans ses courses en caravanes, il emporte aussi parfois (mais c'est déjà du luxe) des morceaux de viande, qui, desséchée lentement au soleil d'été, est devenue dure comme une pierre, sans avoir perdu ses sucs nutritifs. Ces espèces de jambons secs se conservent un quart de siècle sans trace d'altération. Au sein de sa famille, le Bulgare, comme le Grec, a pour nourriture habituelle du laitage, des fèves, des pois chiches, des olives; son pain est fait de maïs; sa boisson ordinaire est l'eau,

qui le guérit de toutes ses maladies; il réserve le vin pour les jours de fête. Son dédain pour toutes les commodités de la vie est tel, qu'il ne songe pas même à se préserver, en hiver, du froid intense, en été, de l'accablante chaleur. Sous les vents glacés de l'automne, on trouve encore le matin les familles couchées hors de leurs cabanes, sur les tapis qui leur servaient de lit au mois de mai, le long des sentiers fleuris.

En général, le paysan des Balkans se suffit à lui-même; comme le Serbe et le moujik russe, il ne réclame d'autre appui étranger que celui du prêtre; aussi se prosterne-t-il à deux genoux devant lui quand il passe. — Détourne les yeux, frère; ne sais-tu pas que c'est là un temple musulman? — me disait une *baba*, qui me voyait avec indignation contempler une mosquée. Pour caractériser ces hommes si simples, je ne citerai qu'uu fait. Durant les premiers mois de mon séjour parmi eux, à leur question continuelle d'où je venais, je répondais :—Du Frankistan (Europe). — Tu es heureux, frère, s'écriaient-ils; dans ton pays, il n'y a que des Bulgares. — Des Bulgares? Je n'y en ai pas vu un seul. — Quoi! pas de Bulgares au pays des Francs! Et toi, n'es-tu donc pas Bulgare? — Nullement. — A cette déclaration, je les voyais baisser tristement la tête, et ils ne disaient plus mot. Je n'arrivai que bien tard, et après plus d'une semblable expérience, à comprendre que, dans leur esprit, le nom de

Bulgare désigne toutes les nations chrétiennes, par opposition aux nations musulmanes.

III.

Chaque peuple oriental a son fleuve sacré, sur les rives duquel il s'étend; ce fleuve sert de ligne centrale au pays qu'il occupe. C'est ainsi que les colonies bulgares ont lentement suivi le cours de la Maritsa, la rivière la plus considérable de la Turquie européenne, qui présente le plus long cours après le Vardar macédonien, et qui, se jetant dans la mer Égée, indique à la nation ses alliances et ses débouchés naturels. Dirigeons-nous d'abord vers la Maritsa. On part de Constantinople avec un guide bulgare, seul, livré à la merci des haïdouks, qui barrent les défilés; dix *kavases* (soldats de police turque) n'offriraient pas près de ces généreux brigands une sauvegarde plus sûre qu'un cicérone de leur race. A six lieues de la capitale de l'empire d'Orient, on rencontre une villette appelée Kambourgas, et on passe un pont d'une remarquable longueur, jeté hardiment sur un bras de mer. Presque toutes

les villes de la côte ont de pareils monuments, dernières traces de l'ancienne richesse byzantine; ces ponts construits en blocs de granit, quelquefois en marbre blanc, sont rétablis en bois lorsqu'ils tombent. Il y a dans ce seul fait l'histoire de toutes les restaurations turques. Six lieues plus loin, un petit port, Silivria, dans sa population toute chrétienne de trois à quatre mille âmes, compte déjà beaucoup de Bulgares. Ainsi, à quelques lieues de Stambol, le doux et riche idiome slavon commence à frapper les oreilles. Silivria conserve une partie de sa vieille citadelle, quadrilatère crénelé, à remparts en pierres et en grosses briques rouges, habité par des juifs. A une lieue au delà, on cherche les vestiges de la muraille élevée par l'empereur Anastase contre les incursions des anciens Bulgares. Rodosto avec ses quarante mille habitants; et Callipoli, où l'on en suppose trente mille, sont des villes toutes grecques; mais Karakioï et Ruskoï offrent de nouveau des habitants slaves. Enfin, voici le golfe d'Énos, où se perd l'Hébrus à travers des marais qui paraissent lui avoir valu son nom moderne de Maritsa.

Maintenant remontons ce fleuve, qui doit nous mener jusqu'au cœur de la Bulgarie, jusqu'à sa montagne sainte, le Rilo. A Dimotica, forteresse jadis fameuse lors des guerres entre les Grecs et les Bulgares, commence l'antique province de la Zagora, où les Bulgares s'établirent dès le neuvième

siècle, et qui s'étend à travers toute la Thrace, en suivant la base méridionale du Balkan depuis la mer Noire jusqu'au golfe de Kavala, en face du mont Athos. Ce pays a vu s'accomplir le mélange des tribus de la Thrace avec les premières tribus slaves, et la Scythie s'unir à la Grèce; il garde de profonds mystères pour la science historique, et pourtant c'est peut-être la partie la moins explorée de l'Europe.

J'étais heureux de fouler enfin cette *terra incognita,* comme l'appelle Maltebrun, vers laquelle un ardent désir d'étudier les origines slaves m'attirait depuis longtemps. Mais combien il est inutile d'y venir chercher des monuments! Les Turcs y ont fait table rase; trésors d'archéologie slave, de littérature, d'histoire nationale, tout a disparu. Je chevauche sur des plateaux déserts, ne rencontrant dans ma course que d'admirables perspectives. On peut se croire en pleine Arabie, en traversant les portions de la Romélie où domine la race turque. Pour s'assurer de vastes pâturages en même temps qu'un espace plus libre pour leurs courses à cheval, les Osmanlis ont arraché tous les arbres, et les seuls minarets des mosquées dessinent comme des jalons aériens sur les versants nus des montagnes. Cependant ces solitudes ne sont pas sans charme; la profonde tristesse qu'elles inspirent agrandit l'âme, en y éveillant des pensées fortes. Nulle expression ne saurait rendre la majesté de ces déserts de l'islamisme,

où ne plane que l'idée de Dieu, et qui gardent la plus immuable physionomie, depuis qu'ils ont cessé de faire partie d'un monde agité par les phases incessamment variées de la civilisation. C'est surtout durant les marches nocturnes qu'on éprouve ce sentiment d'absorption au sein de la nature, sentiment auquel on n'échappe jamais dans un voyage d'Orient. Ces rapides chevauchées sur la terre silencieuse, sous le ciel étoilé et transparent, font comprendre le mysticisme antique et les élans des prophètes. On traverse dans l'ombre et au galop de grandes villes où tout dort, des montagnes, des sentiers perchés sur l'abîme; on passe à gué des torrents inconnus qui écument contre la selle tatare où l'on est assis comme sur un fauteuil, et le monde extérieur, loin de troubler vos rêveries, vous plonge plus avant dans le le monde immatériel. On peut vraiment alors dire avec le poète :

Du barde voyageur, le pain c'est la pensée,
Son cœur vit des œuvres de Dieu.

Il n'est pas jusqu'aux animaux, dont on ne comprenne ici mieux qu'ailleurs le langage intime et caché. Combien de fois je me suis surpris m'entretenant par gestes avec mon infidèle *muet* (*alogon*), magnifique expression des Slavo-Grecs pour désigner le cheval, ce *muet* ami du voyageur !

Les seuls monuments humains qu'on aperçoive

sont des tombeaux. Il y en a de deux espèces : les chapelles sépulcrales des conquérants et les tumulus des anciens chefs bulgares, quelquefois couronnés de sépulcres ottomans modernes, comme ceux de la vallée de Gomela-Voda, entre Selenigrad et Tern. Ces monticules coniques de terre se trouvent en nombre prodigieux dans les plaines; le Turc les appelle *tepé*, le Bulgare *hunka* (demeure du Hun); ils ont de dix à cinquante pieds de hauteur. La ressemblance exacte de ces monticules avec ceux qui, en Russie, bordent le Volga, et avec les tumulus pélasgiques de la Troade et de l'Asie mineure, montre bien que tous les peuples, au même degré de développement, ont le même sentiment de l'art, comme la même organisation sociale. A Bazardjik et à Philibé, dans la vallée de Samokov, on rencontre un grand nombre de ces monuments mystérieux, qui sont souvent rangés le long de la route sur des lignes assez régulières. On en compte vingt-quatre autour de Sofia; il y en a d'autres près d'Eski-Sagra et de Choumla, dans les vallons de Doubnitsa et du Rilo (1). Si l'on demande aux Bulgares : Qui a élevé cela? — La main de nos pères, disent-ils. — Pour quel usage? — Dieu le sait. C'est la réponse

(1) Il ne faut pas les confondre avec d'autres buttes, communes aussi en Romélie, mais hautes seulement de quatre à six pieds, et qui, toujours placées deux à deux, de chaque côté de la route, à des distances régulières d'un bon quart de lieue, servaient de bornes milliaires.

à tout du paysan bulgare, qui, ne sachant rien, ne désire rien connaître, pas même ce qui touche son pays. Les Turcs, plus ambitieux, quoique non moins ignorants, prétendent que ce sont des postes d'observation où l'on plantait des piques à queue de cheval, et qui dominaient le campement de leurs armées. Ainsi le vainqueur cherche à enlever au vaincu jusqu'au souvenir des tombeaux de ses pères.

J'ai cherché dans toute la Bulgarie quelques traces du lion à couronne d'or, qui était l'écusson de ses rois ; je n'ai pu en rencontrer de vestige ni dans les anciennes églises, ni aux portes, ni aux murailles des cités, tant la destruction a pesé lourdement sur ces contrées. Là même où le Bulgare la cultive, la terre n'én paraît pas moins déserte ; seulement au lieu des déserts de sable de l'Asie, c'est ici un désert de verdure, un désert poétique, où l'on passerait volontiers des années parmi ces hommes simples, étudiant leurs mœurs, contemplant leurs danses antiques, et vivant avec eux de cette vie primitive perdue dans le reste de l'Europe. Cependant, si le voyageur qui traverse ces solitudes est ami du comfort, il fera bien de rester dans les villes. Là il se dédommagera avec bonheur des privations de la campagne; là tout lui paraîtra délicieux. Dans les villes tout abonde et au plus bas prix : cafés, bains chauds, fruits, liqueurs, jusqu'à ces mets sacrés de l'islamisme, lentement confits dans le sucre et le miel, et qu'un

ange vint révéler à Abraham. On trouve encore mille autres denrées précieuses à la *tcharchia*, nom dérivé du slavon *tcharchit* (enchanter), qui désigne le bazar, et indique l'impression produite sur les indigènes par ce temple ouvert aux arts du luxe et à tous leurs produits magiques. Mais, du moment qu'on a quitté ces rares oasis pour se remettre en route, on est de nouveau réduit aux olives cuites, aux dattes, aux raisins secs, aux melons d'eau; le vin et le raki seuls ne manquent chez aucun Bulgare.

Si l'on suit la route la plus directe de Stambol à Philibé, principale ville de la Zagora, on a quatre-vingts lieues à franchir; cet espace n'est qu'une vaste prairie peuplée presque uniquement de troupeaux; de distance en distance, on y rencontre des puits où ces troupeaux s'abreuvent, et des huttes où se retirent leurs gardiens. Au milieu de cette prairie s'élève la grande *Édrené* (Andrinople), capitale de ce peuple de pasteurs, de cette Arabie européenne. Avant qu'on ait dépassé la populeuse cité, la nation bulgare n'est guère représentée sur les bords de son fleuve que par des pâtres et des *mehandji*, prétendus aubergistes, tenant à ferme les masures des spahis; mais, si l'on fait encore quelques lieues le long de la Maritsa, on voit bientôt les joyeux villages slaves surgir au milieu de la tristesse du désert. Çà et là on rencontre encore quelques caravansérails impériaux, aux murs desquels s'adossent les rangées de bou-

tiques en bois qui constituent en Bulgarie les petites villes marchandes (*varochitsa*). Ces monuments gigantesques d'une splendeur passée se ressemblent presque tous ; au centre est la mosquée entourée de plusieurs cours carrées rafraîchies par des fontaines jaillissantes et ornées d'arcades à ogives mauresques. Derrière ces cours s'ouvrent les petites chambres où tous les voyageurs, *ghiaours* et fidèles, sont hébergés gratuitement. Parmi ces somptueux hôtels de l'islamisme, le plus considérable, entre Édrené et Philibé, est celui de *Musta-Pacha ;* sa mosquée, de construction récente, environnée d'arbres et exhaussée sur une terrasse à escaliers, offre dans sa vaste coupole, portée par des ogives aériennes et des galeries à jour, un chef-d'œuvre de grâce et de bon goût. La Maritsa en baigne les murs. A six lieues plus loin, on retrouve cette rivière devant le caravansérail d'Irmenli. L'écurie de cet édifice est à elle seule un monument. Traversée dans toute sa longueur par deux galeries supérieures, bordées de cellules, d'où les chameliers peuvent surveiller leurs chameaux qui reposent, elle est bâtie en briques rouges, et élève à une hauteur remarquable son toit aigu. Cette écurie est percée aux deux extrémités de trois immenses rosaces à arabesques grecques, qui font songer aussitôt, devant cet édifice musulman, aux basiliques de l'antiquité.

Près de Philibé, la plaine nue commence à se revêtir de quelques bouquets d'arbres, sur les

rives du fleuve, le laboureur bulgare remplace le pasteur ottoman. L'accroissement de cette population travailleuse se remarque surtout au prix des denrées, qui s'abaisse de plus en plus.

En entrant à Philibé, capitale de la Zagora, on est frappé de la magnifique situation de cette ville sous le rapport pittoresque et commercial. Disposée en amphithéâtre, elle s'élève par gradins des bords de la Maritsa, qui baigne les quartiers nouveaux, jusqu'à la vieille ville, qui entoure le *grad* ou la forteresse, bâtie par les Byzantins sur une roche escarpée. Dans le *grad* se rencontrent encore des fragments reconnaissables de murs grecs, et, même dans la ville basse, il n'est pas rare de trouver aux portes des *hanes* de beaux chapiteaux antiques qui servent de marchepied aux cavaliers. La *tcharchia*, fermée par des portes, est, comme dans toutes les villes bulgares, un labyrinthe de rues couvertes en planches, avec des ouvertures qui laissent tomber un faible jour sur les rangées de boutiques où vivent entassés des milliers de marchands chrétiens et turcs. Comme en Russie, chaque marchandise y a son quartier fixé. Des fontaines répandent la fraîcheur dans ces rues étroites où l'air circule avec peine. On y trouve aussi de petites mosquées ornées extérieurement de palmes peintes, et où le croyant d'Asie va prier aux cinq heures du jour. La cathédrale turque, ou *mos-*

quée du vendredi (1), construite en forme de croix grecque, est probablement une ancienne église que les vainqueurs ont entourée d'un grand portique à l'orientale. Dominant la ville du haut d'un coteau, avec ses coupoles, qui, suivant l'usage, sont couvertes en plomb, elle ferait un bel effet si elle n'était masquée par un amas de rues sales. La *nation* (2) des *Paulianistes* occupe tout un grand faubourg séparé de la ville. Les juifs ont de même leur quartier à part auprès du quartier grec et de son humble cathédrale. Ces juifs, venus d'Espagne comme presque tous ceux de la Turquie, sont de beaux hommes, au teint très-blanc, à la barbe longue et noire; leurs femmes se distinguent surtout par une éclatante beauté que relève la magnificence un peu étrange de leur parure. La diversité des peuples réunis dans l'enceinte de Philibé se révèle non-seulement par la distinction établie entre les quartiers, mais encore par la différence du costume et même des couleurs. Il n'est pas jusqu'aux maisons qui ne portent des couleurs conventionnelles. Celles des Turcs étaient naguère encore les seules qui pussent être peintes en rouge; celles des raïas devaient avoir une couleur terne et sombre comme la destinée de leurs habitants. Les habillements gris sont encore aujour-

(1) Ce jour est le dimanche des mahométans.

(2) Terme du pays, synonyme de communion. — Les *Paulianistes* sont des Bulgares devenus catholiques latins, et qui ont conservé quelques vestiges du rite grec.

d'hui l'apanage du Bulgare; mais les petits maîtres turcs, nombreux à Philibé, ne tirent plus vanité que de leurs redingotes franques et de leurs pantalons blancs, sous lesquels, par un goût singulier, ils laissent paraître dans leurs souliers découverts les pieds nus du Tatar.

Philibé n'a pas plus de quarante mille habitants, malgré ses riches manufactures de laine et son commerce de transit si actif, que, seule entre toutes les villes de la Turquie européenne, elle a établi pour communiquer avec Édrené et Bazardjik un service régulier de diligences suspendues seulement, hélas! sur leur essieu, et où il faut s'asseoir les jambes croisées. Les Grecs *tsintars* sont peut-être à Philibé plus nombreux que les Bulgares mêmes; aussi enseigne-t-on le grec dans toutes les écoles chrétiennes. Les Grecs ont compris l'admirable position de cette place, dont le commerce de la Méditerranée pourrait tirer un si grand parti. En effet, dès que les Bulgares auront réussi à canaliser la Maritsa jusqu'à Enos, Philibé deviendra le principal comptoir de leurs exportations. Malheureusement le fleuve est encombré de bancs de sable qui ne permettent jusqu'à présent d'y faire naviguer que des bateaux plats. En outre, le long demi-cercle que ses eaux décrivent en tournant la chaîne du Rhodope est pour Philibé un grave inconvénient; sans ce détour, il est vrai, le fleuve des Bulgares ne passerait point par Andrinople, et ne recevrait pas

dans son sein les principaux torrents de la Thrace, l'Arda (*Harpessus,*) l'Usundcha et la Tcherna.

Philibé, où les Turcs sont encore assez nombreux, est toujours censée faire partie des districts ottomans; mais Bazardjik, à huit lieues plus loin dans les Balkans, ne renferme plus que des Bulgares. Une longue plaine de sable, vraie steppe tatare, sans habitations , où des troupeaux de chevaux paissent en liberté l'herbe rare, sépare Philibé de Bazardjik, ville très-commerçante de dix à douze mille âmes. Ses habitants ont, les premiers d'entre les raïas, obtenu à force d'or, du sultan Mahmoud, un firman pour construire une église nouvelle, contradictoirement aux lois de l'islamisme, qui défendent à tout chrétien de souiller par de pareilles constructions le sol du saint empire. Entouré d'une cour carrée dont les hauts murs le dérobent aux regards des pachas, que cette vue pourrait irriter, ce vaste et beau temple vient d'être achevé dans le style des primitives basiliques. Il n'est pas le seul qui se soit élevé depuis peu, et, sur plus d'un point de la Bulgarie, des chapelles en pierre ont remplacé les granges de bois.

Au-dessus de Bazardjik commence le Balkan. Deux *portes* principales s'ouvrent dans ces remparts de la nature : la porte de Trajan et la Porte-de-Fer, débouchant, l'une vers Sofia et les vallées danubiennes, l'autre sur Varna et la mer Noire par Kasanlik et Choumla. Ces portes marquent

les limites septentrionales de la Zagora, qui, au midi, n'a point de frontières précises, et s'étend, pour ainsi dire, chaque jour. Essentiellement agriculteur, le Bulgare se répand partout où il reçoit des terres; cette active population croît à vue d'œil, et inonde la partie musulmane de la Romélie, où le spahi, indolent et trop fier pour labourer, lui afferme à bas prix les plus riches terrains. L'empiètement de la race slave et chrétienne sur la race ottomane n'a pas lieu d'ailleurs seulement dans les campagnes : les villes turques de la Thrace se remplissent peu à peu de Bulgares. Slivno, l'antique Selymnia, en compte 4,000 sur 12,000 habitants; ils remplissent, comme ouvriers, les fabriques d'Eski - Sagra, cité de 20,000 âmes; ils couvrent les marchés de Kirk-Kilissé (les quarantes églises), amas confus de 4,000 maisons ruinées, où ils apportent leur beurre et leur fromage, que les juifs allemands de cette ville ancienne vont vendre à Stambol. Tout le district de Kasanlik, qu'on pourrait appeler le pays des roses, tant la plaine en est couverte, est cultivé principalement par des Bulgares. Enfin, on les trouve mêlés aux Turcs dans toutes les vallées qui avoisinent le grand port de Bourgas, et de là ils se répandent, sinon comme colons, du moins comme travailleurs, le long de la chaîne basse qui, détachée de l'Hémus sous le nom de *Strandja,* sépare le plateau intérieur de la Thrace

des côtes de la mer Noire, et ne s'arrête que dans les forêts de Belgrad, devant Constantinople.

C'est au sortir d'Aïdos que se trouve le passage le plus commode pour traverser le Balkan et pénétrer de la Zagora dans la Bulgarie maritime et septentrionale. La ville d'Aïdos, renommée jadis par ses bains chauds et aujourd'hui déchue de sa prospérité, s'élève dans un bassin délicieux, entouré sur trois côtés de montagnes si abruptes, qu'on n'aperçoit nul moyen de les escalader; ce n'est qu'en arrivant au pied de ce rempart, qu'on voit soudain, comme par un effet magique, s'ouvrir une fente profonde où se précipite le torrent de *Bouïouk-Kamentsi* (la rivière rocailleuse). Un sentier tortueux suit cette eau tourbillonnante à travers un des plus étranges défilés de l'Europe; les deux parois de ce ravin sont perpendiculaires, elles ne laissent entrevoir qu'une bande étroite du ciel, et portent sur leurs cimes des forêts de sapins qui, vues d'en bas, paraissent des brins d'herbe. En suivant le ravin, il semble d'abord qu'on s'enfonce au sein de la terre; ensuite on s'élève par degrés, et on atteint le joli plateau de Lopenitsa. Un *hane* situé en ce lieu indique la moitié du chemin d'ascension de ce Mont-Cenis bulgare. On y est entouré de cascades alpestres et de roches aux parois moussues; on n'y trouve jamais de neige en été, mais, en revanche, on y est exposé à des avalanches de pierres.

A partir de Lopenitsa, on commence à descen-

dre. La rivière de Bouïouk-Kamentsi, qui s'était perdue dans les cavernes, reparaît après avoir traversé souterrainement la montagne, et accompagne de nouveau le voyageur, en lui jetant l'écume de ses flots. Long de neuf lieues, ce défilé aboutit à un dernier balkan encore plus vertical, plus inaccessible que les précédents. Néanmoins l'armée de Darius l'avait déjà franchi, avant l'armée de l'empereur Nicolas, pour atteindre les Bosphores. La trace des Perses s'est effacée, tandis que les tranchées russes, dont toutes ces gorges sont semées, restent comme d'effrayants témoignages de l'audace des Normands modernes. Les villes gardent aussi l'empreinte de leurs horribles ravages : c'est ainsi que Hirsova est réduite à trente maisons, et le port de Kostendche à quarante habitants.

Sans cesser d'être au milieu des montagnes, on aperçoit tout à coup à ses pieds la grande ville de Choumla, et l'on voit s'ouvrir la plaine immense qui s'étend jusqu'à la mer Noire et à la Moldavie, ou plutôt qui n'a plus de bornes, car c'est déjà la steppe du Nord. A Choumla repose, dans un superbe mausolée, le dernier grand-visir qui a su vaincre les Russes, le célèbre Hassan-Pacha, mort durant les guerres contre l'impératrice Catherine. Choumla, dans une position à la fois enchanteresse et formidable, renouant comme un point central toutes les routes danubiennes, n'était encore, il y a cinquante ans, qu'une place

insignifiante; elle renferme aujourd'hui 60,000 habitants. Le *grad*, le *varoch* et la *palanke* de Choumla ne sont bâtis qu'en bois; la citadelle seule a été flanquée de murs en pierres de taille, et pourvue par des ingénieurs prussiens, en 1836, de casemates, de glacis et de portes. Ils y ont aussi élevé deux vastes casernes situées au bas du rocher, et où l'eau jaillit de nombreuses fontaines jusque dans les plus hauts appartements.

Le *grad* ne renferme que des Turcs, au nombre de plus de trente mille; ce quartier est rempli de riches mosquées à coupoles de plomb, qui brillent d'un éclat pareil à celui de l'argent. Le *varoch* renferme cinq à six mille Bulgares; le reste de la population se compose d'Arméniens, de Grecs et d'Israélites; chaque nation a ses rues et ses temples à part. Dans toutes les campagnes contre l'Autriche et la Russie, Choumla a servi de camp retranché aux Turcs, qui, invincibles dès qu'ils combattent adossés à une redoute, y ont souvent obtenu d'importantes victoires sur les Moscovites. C'est ici qu'en 1774 ils ont mis en déroute l'armée de Romanzof. Choumla est encore aujourd'hui la principale place d'armes de la Turquie européenne et la clef de Stambol du côté du nord. Malheureusement la *palanke*, avec son immense réseau de batteries et de fortifications en terre élevées tout autour de la ville, est ceinte de contrevallations si étendues, que, pour les défendre

dans un siége, il faudrait une garnison de cinquante mille combattants.

Bien moins imposante, la forteresse de Varna, à dix-huit lieues de Choumla, est peut-être, grâce à sa position escarpée qu'aucun point ne domine, plus assurée contre les chances d'un siége; mais, depuis que les bombes russes l'ont ruinée, en 1829, elle n'a point été complètement rétablie. Sa nouvelle et vaste caserne n'est encore protégée que par des parapets en bois. Le Turc sent bien que cette place n'a pas l'importance stratégique de Choumla; que, prise, elle ne livre point le passage des Balkans, et peut tout au plus protéger la retraite de l'ennemi. Le seul et inaliénable avantage de Varna consiste en ce qu'elle est le principal port de mer des Bulgares. Garantie contre les vents du nord et de l'ouest, sa rade vaste et profonde est si sûre, que les arrivages n'y sont jamais interrompus, même en hiver. Les plus gros navires y mouillent sur un fond de dix à quinze brasses, dans l'anse de Sokhanlik, tandis qu'au sud de la ville les vaisseaux plats trouvent un mouillage de cinq brasses. L'inconvénient de ce port naturel est d'offrir trop d'ouverture, et de ne pouvoir être fermé ni défendu efficacement contre l'attaque d'une flotte ennemie. Mais les Bulgares n'aspirent point à combattre sur mer, et, s'ils recouvraient seulement la plus modeste existence politique, ils auraient dans ce port marchand, si peu éloigné

de Constantinople, de Trébizonde et d'Odessa, une source féconde de richesses. Il suffit de se promener sur les chantiers de Varna pour admirer la dextérité de ces fils du Balkan devenus pilotes et constructeurs de navires.

Depuis qu'elle a été prise et saccagée par les Russes, Varna n'est plus qu'un amas de huit mille chaumières délabrées, où vivent à peine vingt-cinq mille âmes. Tous les riches Bulgares ont dû fuir, après avoir été rançonnés par ceux qu'ils avaient appelés leurs libérateurs. La Russie n'a point voulu souffrir ici une rivale d'Odessa. Aussi cette belle côte est-elle précisément la partie la plus ravagée de la Bulgarie.

Au nord de Varna s'étend la vaste plaine marécageuse connue sous le nom de Dobroudja. C'est une steppe à collines basses, sans arbres, mais couverte d'une herbe parfois si haute, que le voyageur peut s'y perdre. Les Bulgares *Dobroudji*, espèce de Kosaques toujours à cheval et qui ne vivent que dans les pâturages, ont donné leur nom à ces côtes. Ces Bulgares se sont mêlés avec les Tatars-Nogaïs de Moldavie, qui régnèrent dans ces contrées jusqu'au dix-huitième siècle: de toutes les tribus bulgares, c'est celle qui a conservé le moins fidèlement la pureté de sa race.

Deux routes mènent de Varna au Danube, celle de Silistrie ou de Valachie, et celle qui, longeant la mer Noire, tend vers la Moldavie. En suivant cette dernière route, on trouve près de Kavarna,

entre Tcherna-Voda et Kostendche, des vestiges de la muraille et du fossé que Trajan fit construire à travers cet isthme, au sud des lacs de Kara-Sou. La chaîne rocheuse du Babadag traverse ces lacs marécageux, et, en forçant le Danube à aller se décharger vers le Pruth, au lieu de suivre sa pente au sud, elle le rend tributaire des Russes. Cette chaîne passée, on arrive à Matchine, puis à Mokrova, lieu d'embarquement pour Galats. Là dort comme un lac immense le fleuve qui seul en Europe rivalise avec les cours d'eau gigantesques de l'Inde et de l'Amérique. Il se divise à partir de ce point, et s'enfonce à travers les sables jusqu'à ce qu'enfin il se perde dans la mer, comme le Nil, par sept embouchures, dont aucune n'est malheureusement assez profonde pour les grands navires. La branche de Soulina elle-même, n'ayant au passage de la barre qu'une profondeur de douze pieds d'eau, est inaccessible aux bâtiments de guerre.

Sur aucun point du monde, il n'existe peut-être une frontière aussi profondément marquée que celle qui sépare les Bulgares des Moldo-Valaques. Les grandes et nombreuses îles du Danube sont, d'après les clauses mêmes des traités, complétement inhabitées. Tout l'espace compris entre Choumla et Soulina pourrait se comparer à ces vastes savanes d'Amérique, destinées à servir de champs de bataille aux tribus sauvages, qui ne s'y rencontrent jamais que les armes à la main.

L'ensablement du Danube et la dévastation du Dobroudja forcent le commerce bulgare à prendre pour son transit la voie de terre. C'est à travers les défilés les plus périlleux du Balkan que les caravanes vont porter les produits de l'Asie aux bazars danubiens de Silistrie, de Rouchtchouk, de Nikopoli, de Vidin, d'où ils passent en Allemagne. Ces quatre villes, qui sont les principales de la Bulgarie danubienne, étaient hérissées de fortifications avant la dernière campagne des Russes; démantelées par eux, elles ne relèvent aujourd'hui que lentement leurs ceintures de murailles d'après le système européen. Nikopoli, perchée sur un roc aérien, est seule restée dans le même état qu'avant la guerre. Rouchtchouk, avec son immense *palanke* qui s'élève comme Nikopoli sur une montagne, n'est guère terrible que de loin. Cette grande ville contient de quinze à dix-huit mille cabanes, dont sept mille sont occupées par des Bulgares, des Arméniens et des juifs; elle a de nombreuses manufactures de laine, de mousseline et de maroquin. Giurgevo, qui s'étend sur l'autre rive, dans les marais valaques, lui offre pour ses fabriques un important débouché.

Les Bulgares danubiens, qui peuplent les villes dont nous venons de parler, n'ont conservé que faiblement l'originalité du caractère national. Pour retrouver le vrai Bulgare, il faut s'enfoncer dans les montagnes du pachalick de Vidin, et

suivre la vieille route qui, du fort ruiné de Tchistov sur le Danube, mène à Ternovo.

Cette cité célèbre est réduite à dix mille habitants. Située sur le versant d'une montagne, baignée par la Iantra, et entourée de vignobles, de tilleuls et de pruniers sauvages, Ternovo est dominée par un cône escarpé. Un isthme de rochers tellement étroit qu'il ne laisse d'espace que pour un aqueduc et un petit sentier, forme la seule voie de communication entre ce cône et la ville. Environnée d'abîmes verdoyants, Ternovo présente des aspects délicieux qui rappellent ceux de Kiïov, la ville sainte des premiers Russes : Ternovo est aussi la ville sainte des Bulgares; leurs derniers rois, ou *krals*, habitèrent ses murs. Malheureusement rien n'est resté du palais de ces rois, et la cathédrale des patriarches n'a pas eu un meilleur sort. L'église métropolitaine actuelle peut à peine être comparée à un temple de village; les nombreux couvents qu'on remarque sur les collines d'alentour ne sont que de misérables amas de cabanes. De la puissante Ternovo du moyen âge, dont les marchands et les moines portaient la civilisation et le commerce jusqu'au fond de la Moscovie, c'est à peine s'il reste le souvenir. Néanmoins, jusqu'à ce qu'elle ait une héritière sur le Danube ou sur la Maritsa, cette ville demeurera l'objet du culte superstitieux des pauvres Bulgares; ils y viennent en pèlerinage, et leurs chants célèbrent toujours sa *Sveta-Horata*

(montagne sacrée), dont les forêts mystérieuses recèlent des génies propices et les mânes des anciens rois.

La grande cité de Vidin est devenue, à la place de Ternovo, la capitale de la Bulgarie danubienne. Son bazar infect, ses rues pleines de cadavres en putréfaction, que se disputent des nuées de vautours, indiquent assez que, sur ses vingt mille habitants, la plupart sont musulmans. Sa citadelle, qui a été de tout temps d'une haute importance pour l'empire d'Orient, est devenue assez forte depuis qu'on l'a réparée à l'européenne. Là siége le terrible Hussein, pacha-visir, c'est-à-dire chef suprême de tous les pachas de Bulgarie. Les Turcs se trouvent en majorité dans ce district, aussi les agriculteurs s'en sont-ils écartés; les troupeaux seuls et leurs sauvages gardiens parcourent en tous sens la plaine et les monts qui s'étendent entre Vidin et Nicha. Le gros village de Belgradjik est situé à moitié chemin des deux villes; il s'élève comme un nid d'aigle parmi d'effrayants précipices. Sur la droite, l'impétueux Timok porte ses eaux au Danube et creuse un ravin profond qui sépare la Bulgarie de la Serbie.

Tout le long de cette frontière, et jusqu'en Albanie, on trouve des *karaouls*, grosses huttes carrées qui ont la forme de tours d'observation. Ces huttes s'élèvent sur des collines; dans chaque karaoul sont cantonnés, pour la sûreté des routes,

sept à huit gendarmes turcs, vivant avec leurs femmes du produit des terres environnantes. Il y a entre ces postes et les stations kosaques des lignes de Pologne et du Caucase une analogie singulière qui saisit vivement le voyageur. En Bulgarie comme dans les provinces russes, l'institution de ces lignes militaires prouve l'occupation violente d'un pays subjugué, mais non soumis.

De Nicha, ville moitié serbe, une *drome*, prétendue grande route, mène à Sofia. C'est en suivant ce chemin qu'on pénètre dans la Bulgarie centrale, province dont les hauts balkans servent de refuge aux haïdouks. Pour franchir le premier de ces balkans, on traverse des gorges qui ne présentent qu'un amas de roches brisées et des forêts sombres, où deux chevaux ne pourraient suivre de front le même sentier. Ce défilé est gardé par la citadelle d'*Ak-palanka* (la forteresse blanche, c'est-à-dire imprenable). Cette forteresse est extérieurement un des types les plus parfaits du castel byzantin : c'est un quadrilatère en grosses pierres de taille, flanqué de huit tours rondes très-élevées, avec un rempart dont des créneaux carrés dessinent le pourtour. Cette bicoque, dont deux canons rouillés défendent la porte unique, n'est plus à l'intérieur qu'un labyrinthe infect de ruelles serpentant entre des jardins fermés de planches et des huttes dont on cherche en vain les fenêtres ou les portes : pas une créature n'apparaît dans les rues d'Ak-palanka, mais l'infection

de l'air suffit pour y révéler la présence de ménages musulmans. Tel est l'état d'isolement lugubre où vivent les maîtres de la Bulgarie. Sur les bords du torrent qui coule au pied de la colline, sont semées des chapelles funéraires de héros ou de saints turcs. Dans ces petites chambres carrées, une lampe est suspendue au-dessus de la tombe, qui est en bois et sans nul ornement, comme celle des Tatars et des Moscovites. Quelquefois deux chandeliers bordent l'estrade du tombeau; on y trouve aussi une amphore destinée à servir aux ablutions du pèlerin ou de l'iman qui viennent y faire leur prière; la fenêtre grillée du sépulcre donne sur la grande route, et des murs jaillit le plus souvent une fontaine pour rafraîchir le voyageur.

On laisse à gauche dans les montagnes la fameuse citadelle de Pirot ou Jarkoï, dont la partie basse renferme six à huit mille habitants, et l'on arrive au village de Tsaribrod par une longue vallée remplie de prairies, de vignobles, de champs de maïs, et entourée de rochers arides. La vallée s'élargit graduellement, les deux chaînes de montagnes s'éparpillent en mamelons isolés que terminent des cimes dépouillées. Les *hanes*, d'abord assez fréquents sur cette route, deviennent plus rares à mesure qu'on approche de Sofia; des plateaux immenses, formés de la plus riche terre végétale, servent uniquement de pâturages. Cependant, contre l'ordinaire des villes turques, Sofia

a livré à la culture du blé et d'autres denrées les cinq ou six lieues de pays qui l'environnent; il faut excepter toutefois l'espace d'une lieue autour de son enceinte, qui est resté un véritable désert; pas un arbre, pas une haie n'anime la tristesse de cette plaine nue; seulement à l'horizon, un cercle de balkans, dominé par le *Vitch*, élève ses cônes de granit. Du sein de cette majestueuse solitude, qui environne tout campement turc, surgissent soudain comme par enchantement les innombrables coupoles et les minarets de la cité. Du lieu où, pour la première fois, on découvre Sofia, le voyageur a encore à franchir une distance d'une heure de marche avant d'arriver à la ville même. Pendant ce trajet, il ne remarque autour de lui que des rangées de tombeaux et de colonnes funéraires avec des turbans pour chapiteaux. Ce calme, cet isolement aux approches d'une grande ville, glacent l'âme et font penser à la Jérusalem désolée des prophètes.

Voilà donc la triste capitale d'une nation chrétienne, esclave depuis quatre cents ans. Dans cet état même d'abaissement et de misère, Sofia est encore une des premières villes de Turquie; avant la dernière peste, elle renfermait cinquante mille habitants, sans compter la garnison. On y entre par une porte de bois basse et délabrée, et par un petit pont turc jeté sur l'Isker, affluent du Danube, qui coule presque à sec dans un lit de rochers profondément encaissé. Si les rois bul-

gares tenaient leur cour à Ternovo, la nation tenait la sienne à Sofia; de majestueux débris l'attestent. L'ancien entrepôt des marchandises que les caravanes bulgares transportaient de l'Asie en Europe, offre encore des restes aussi imposants que ceux d'un amphithéâtre romain : c'est un vaste carré bordé de trois superbes rangs de galeries voûtées et superposées; la voûte supérieure est en partie écroulée, mais les autres en grosses pierres granitiques sont intactes. A ce beau temple de l'ancien commerce oriental s'appuient les murs de bois de la *tcharchia* ou du bazar moderne. Les boutiques de cet immense quartier sont aux trois quarts occupées par des Bulgares; les autres marchands du bazar sont Arméniens ou Turcs. On rencontre aussi à Sofia beaucoup de riches juifs; leurs femmes, voluptueusement parées, marchent comme des prêtresses antiques, la tête couverte d'une longue mitre ogivale blanche à rubans rouges, d'où un grand voile de gaze tombe sur leur sein demi-nu.

Quoique bâties en terre glaise, les maisons des Bulgares de Sofia annoncent un certaine aisance; elles ne se touchent point, chacune est isolée et entourée d'un jardin; les fenêtres sont grillées comme celles des maisons musulmanes. Depuis que cette ville n'est plus la résidence du *beglerbeg* (prince des princes), ou gouverneur-général, ses fortifications s'écroulent, ses palissades vermoulues tombent, et ses fossés se comblent peu

à peu; mais le commerce continue d'y fleurir.

Comme toute grande ville orientale, Sofia a conservé sept églises privilégiées, que desservent quinze à seize papas, sans parler des moines de plus de vingt monastères cachés dans les montagnes d'alentour. C'est chez les habitants de ces cloîtres que s'est concentrée la force d'action du clergé bulgare. La cathédrale n'est qu'une crypte à moitié enfouie au fond d'un jardin. Dans un *tchardak* ou pavillon circulaire qui s'élève à la porte du temple, on voit les prêtres à longue barbe s'accroupir, après leurs offices, sur des tapis, et fumer le tchibouk comme des Turcs. Au bas de cette colline sacrée s'élève le rustique palais de l'archevêque, qui ressemble à une modeste habitation de curé.

Jaloux de l'intérêt que je portais aux monuments bulgares, les imans turcs vinrent m'offrir de me montrer aussi les leurs : je les suivis dans leur grande mosquée. Elle est réellement majestueuse au dedans comme au dehors, et on peut hardiment la ranger parmi les rares chefs-d'œuvre de l'art oriental que le voyageur doit visiter. Cette mosquée est un ouvrage grec, et fut consacrée anciennement au culte chrétien; on l'appelle la *Sophie,* c'est le nom que portent ordinairement les cathédrales greco-slaves. Les premiers Bulgares trouvèrent ce monument si beau, qu'ils donnèrent le nom de *Sophie* ou *Sofia* à la cité où il s'élève, nommée auparavant *Sardika* ou *Ser-*

dica (1). Les Bulgares appellent aussi cette ville *Triaditsa*, nom qui semble une variante de celui de Sofia. Au moyen âge, les *sophies* ou cathédrales greco-slaves étaient en effet souvent consacrées à la divine triade. Comme je sortais de la grande mosquée, un Bulgare s'approchant me dit : — C'était jadis notre église! — Et elle le redeviendra, lui répondis-je. — *Da bog daï* (Dieu donne), s'écria-t-il, mais en s'éloignant vite, car il voyait approcher un brillant officier turc sur un cheval caparaçonné d'or. Le fier spahi tenait, à la manière des dandys dégénérés de la race ottomane, un énorme parapluie pour se préserver des rayons du soleil.

Près de la cathédrale devenue mosquée s'élèvent d'imposantes ruines, peut-être celles d'un palais bulgare, que les vainqueurs s'étaient également approprié : ils en avaient fait leur grand caravansérail. Sur son portail gigantesque, on voit encore des globes, des roses, des étoiles, des branches sculptées avec leurs fruits, et un écusson formé de trois pommes réunies. Autour de la ville, on rencontre souvent dans la campagne des chapiteaux antiques et des tronçons de colonnes qui servent de siéges aux laboureurs. On remarque sur ces débris des signes confus que le hasard

(1) Ce nom vient peut-être du slavon *serdce*, cœur, ou centre du pays, s'il est vrai que les Illyriens de ces montagnes, au temps d'Alexandre et de César, étaient déjà des Proto-Slaves.

ou la dégradation expliquent seuls, et que les Bulgares tiennent pour des inscriptions latines. Le paysan oriental, pour désigner des caractères dont le sens lui échappe, dit : C'est du latin, — comme le peuple, chez nous, dit : C'est du grec.

Dominée par le fameux mont Rilo, et sillonnée en tous sens de chaînes à pic, la province de Sofia peut être considérée comme la forteresse naturelle de la Bulgarie. Les Romains avaient bien senti que ce point pouvait devenir une des principales barrières de l'Occident contre l'Orient; ils l'avaient hérissé de fortifications, dont le principal débris est la porte trajane (*Kapoulou-Derbend*), aux limites de la Zagora, près d'Ichtiman, entre Sofia et Philibé. Ousref-Pacha l'a démolie en 1835. Au milieu de ces montagnes se trouvent Kostendil, ville ruinée avec des restes de tours, Samokov avec ses forges, et Doubnitsa, dominée par sa vieille forteresse prétendue inabordable, qui sert d'asile aux Turcs de la province quand les raïas s'insurgent. Le gouverneur actuel de ce misérable fort est un beg façonné à l'européenne, dont le *konak* champêtre rappelle les villas italiennes. Les innombrables cimetières turcs, et les sépultures des pachas, à colonnes de marbre, qui remplissent ces sauvages et solitaires défilés, indiquent assez cependant combien ces lieux ont vu couler de sang musulman, et combien peu les begs osmanlis doivent prétendre à y jouir des douceurs de la paix. Des mines délaissées de fer

et de plomb bordent les chemins, et d'énormes tas de minerai gisent le long des torrents. Le village de Krapets, entre Sofia et Doubnitsa, est tout environné de minerai de fer, que le gazon recouvre peu à peu. Les bonnes gens de ce pauvre village me racontaient avec douleur, à moi *Bulgare* d'Occident, qui venais visiter mes frères orientaux, un déplorable trait de la cruauté turque, le pillage du monastère de Sainte-Paraskevia, qui couronnait la montagne voisine, et d'où sort un ruisseau dont l'eau miraculeuse guérissait toutes les maladies. Ils vont encore en secret dans les ruines du monastère; ils allument des cierges, la nuit, sur la place où fut l'autel, et boivent à la source de leur patrone; mais, depuis sa profanation, cette eau a perdu ses vertus.

C'est ainsi que presque tous les torrents, en Bulgarie, ont à leur source un monastère, un ermitage caché dans les rochers, et dont le patron est comme leur génie tutélaire. Dans les hauts balkans, on voit souvent des ruines d'arcades monastiques s'incliner sur le petit lac d'où s'échappe le ruisseau qui va féconder les moissons de la vallée. On s'étonne du zèle qu'apportent les plus faibles communes bulgares à entretenir sur ces torrents une foule de petits ponts de pierre, les uns en plein cintre et à dos d'âne, les autres à gracieuses ogives; on trouve de ces ponts même dans les solitudes les plus sauvages. Mais, dès que commencent les pluies d'automne ou de prin-

temps, tous ces sentiers et les ponts qui les unissaient disparaissent sous d'immenses nappes d'eau. Malheur à celui que ces cataclysmes périodiques surprennent en voyage! Il lui faut parfois chevaucher, dans ces vallées, des heures entières avec de l'eau jusqu'à la selle.

Tous ces défilés de la Bulgarie centrale aboutissent aux bassins arrosés par les rivières du Strouma et du Kara-Sou. Ces bassins, où l'on remarque les terrains les mieux cultivés de toute la Turquie européenne, forment la cinquième et dernière province bulgare, aujourd'hui enclavée dans la Macédoine, dont elle est la partie orientale. Il faut bien distinguer la partie de la Macédoine où vivent les Slaves bulgares de celle qu'habitent les Slaves d'origine serbe, établis dans les districts du nord-ouest. Les tribus des pasteurs serbes sont d'ailleurs séparées des laboureurs bulgares de la Macédoine orientale par les populations grecques, qui occupent les parties centrales et maritimes de ce grand pays. Les laboureurs bulgares, au nombre de deux ou trois cent mille, peuplent jusqu'à leur embouchure les bords du Kara-Sou et du Strouma, qui vont se jeter, en face des îles de Thasos et de Samothrace, dans ce même archipel où se perd la Maritsa. Leur chef-lieu est Sères (l'antique *Serra* des Grecs), ville d'à peu près quinze mille âmes, dont ils alimentent les riches manufactures. Sères communique avec Sofia par une route qu'on est étonné de trouver

si bien entretenue, malgré les ravages du Strouma, dont elle côtoie souvent les bords. Si ce petit fleuve était enfin rendu navigable, et qu'on canalisât le lac de Takinos ou d'Orfano, par lequel le Strouma se jette dans la mer, en établissant à Orfano, au fond du golfe de Contessa, un petit port pour servir de débouché extérieur à la Macédoine bulgare, ces magnifiques campagnes auraient bientôt atteint le quadruple de leur valeur actuelle. Une telle entreprise serait digne d'une société de spéculateurs philanthropes, et cette société pourrait compter sur le concours des indigènes, pourvu que, respectant les mœurs, renonçant à tout monopole, elle consentît à s'associer aux négociants de Sères et aux *staréchines* (chefs de villages).

Tant qu'on ne songera pas à tirer parti des richesses naturelles de la Macédoine bulgare, la population de ce pays devra se soumettre aux tristes exigences qu'entraînent inévitablement l'extrême dénûment et le manque absolu de numéraire. Ses tribus de moissonneurs seront forcées chaque année de se disperser en Romélie pour y faire les récoltes au plus vil prix; ses pâtres devront louer leurs bras nerveux pour trente sous par mois, et vendre leurs plus beaux moutons pour quelques piastres; enfin, l'ignorance de ce peuple restant la même, les moines du mont Athos continueront de régner sur lui de la manière la plus exclusive, la plus contraire à toute raison.

Ce que nous disons ici de la Bulgarie macédonienne, nous pourrions, avec de légères nuances, l'appliquer aux quatre autres provinces. Souffrant des mêmes besoins, elles attendent les mêmes remèdes.

IV.

La simplicité, la loyauté, qui distinguent le caractère bulgare, ont eu pour la nation de funestes conséquences. Aucun des cinq peuples greco-slaves n'a subi plus complétement que celui-ci la loi du vainqueur. Les Turcs, en Bulgarie, avaient pleinement atteint leur idéal : comme ces puissants seigneurs du moyen âge, qui possédaient quelquefois des châteaux sur toute l'étendue du royaume dont ils étaient les grands dignitaires, et qui pouvaient chevaucher d'une frontière à l'autre en couchant toujours dans leurs foyers, ainsi les fiers Ottomans avaient établi leurs lignes de caravansérails dans toutes les directions, à travers les provinces de la Bulgarie subjuguée. Aujourd'hui encore, il n'est guère de commune bulgare qui n'ait son spahi ou seigneur turc. Ce chef, absent d'ordinaire, régit son fief ou *spahilik*

par l'intermédiaire d'un intendant chargé de percevoir sur toute propriété bulgare la dîme en blé, vin, fruits ou bestiaux, et d'obliger chaque année le raïa à trois jours de *robote* (corvée) pour faucher et conduire à la ville les moissons et les foins du spahi. Le maître du spahilik, sans être noble, puisque le Koran proscrit la noblesse, transmet néanmoins ses droits à sa postérité, à la seule condition de monter à cheval et d'aller en guerre au premier appel du sultan. Il ne se montre guère dans son fief qu'en automne, temps de villégiature pour les Turcs comme pour les anciens Byzantins; il habite alors sa blanche *koula*, tour carrée à plusieurs étages en bois, avec des galeries qui surplombent et un pavillon ouvert de tous côtés et d'où l'on domine la campagne. La douceur des Bulgares encourage souvent les spahis à exercer contre eux les plus odieuses vexations, quelquefois même à enlever de force les femmes qui leur plaisent pour en faire leurs concubines. Dans certains districts, comme celui de Sofia, qui, grâce au voisinage des Serbes, est le plus libre de la Bulgarie, les paysans avaient, par leurs dernières révoltes, obtenu l'abolition des dîmes et l'émigration des spahis ; mais ils sont tombés sous le joug des *soubachis*, officiers des pachas, qui, couvrant la contrée d'un réseau de postes militaires, viennent à main armée lever l'impôt et contraindre le peuple aux corvées et aux travaux des citadelles. Cependant la modération

des Bulgares est telle qu'ils se louaient généralement, en 1840, du pacha de Sofia, Seïd. — Le pacha, disaient ces bonnes gens, n'a d'autre défaut que de nous enlever le plus d'argent qu'il peut, mais il fait respecter par tous ses agents notre honneur et nos femmes.

Les redevances acquittées envers le spahi ne sont du reste nullement comprises dans les impositions que le Bulgare doit à son *tsar* (nom par lequel il désigne le sultan); ces impôts sont de deux espèces : ils pèsent sur les personnes et sur les biens. Chaque tête de Bulgare est imposée par an à quinze ou vingt piastres; mais, comme chaque commune répartit l'impôt sur ses membres, les riches payent souvent jusqu'à cent piastres de *haratch* (capitation), et les pauvres quelquefois en sont entièrement exempts. Il n'en est pas de même de la *porèse*, impôt sur les terres, qui ont été taxées une fois pour toujours dans les anciens cadastres de l'empire; ces taxes ne changent point, et, comme certains terrains vont se détériorant, tandis que d'autres donnent un rapport toujours croissant, telle pauvre famille est souvent cotée à mille piastres par an pour des terres qui lui rapportent à peine cette somme en revenu net, et qu'elle ne garde que par respect pour la mémoire de ses pères, dont les sueurs ont arrosé son patrimoine. Aucune espèce de propriété n'est épargnée; ne possédât-il que sa femme,

le Bulgare doit déjà payer au moins cent piastres pour l'usufruit de cet unique bien.

Toutes ces charges réglées et prévues paraîtront légères cependant, si on les compare aux corvées imprévues que chaque pacha est en droit d'exiger dans l'intérêt des travaux publics, et qui, pour chaque paysan, s'élèvent d'ordinaire à plus de trente jours par année. Un fléau pire encore est celui du *gazdalik*, ou l'obligation de loger et de nourrir tous les hôtes (*gazda*) voyageant avec firman, ou pour le service impérial. Le staréchine de chaque village, sous le nom turc de *kiaïa* (lieutenant), doit leur fournir à tous le logement et les vivres aux frais de la commune.

Il y a peu de chose à dire des écoles bulgares. Dans tout l'Orient, c'est au clergé seul qu'est remise la tâche de l'enseignement, et le clergé est partout presque aussi ignorant que le peuple. Les Turcs cependant n'opposent aucune entrave à l'érection de nouvelles écoles. Chaque siége épiscopal de Bulgarie a la sienne, qui, d'ordinaire, est attenante à la cathédrale, et sert comme de petit séminaire. Toutes ces écoles se ressemblent; dans chacune, un moine, assisté de quelques diacres, apprend aux enfants l'écriture, l'arithmétique, le catéchisme et la psalmodie; le siége du *didaskale*, ou professeur, élevé en tribune au fond de la vaste salle, est surmonté d'une clochette qui, frappée par le maître avec une vergette de métal, lui sert pour commander le si-

lence et proclamer ses ordres. Plusieurs de ces écoles, par exemple celles de Sofia et de Kirk-Kilissé, ont adopté la méthode de l'enseignement mutuel. Le plus grand ordre règne dans les divers exercices ; la manière dont les enfants sortent et défilent, en mesurant leurs pas et en chantant des prières slavones, a quelque chose de militaire et de monastique tout à la fois. C'est ainsi que le chrétien d'Orient s'accoutume dès l'enfance à confondre le sacré et le profane, les mœurs ecclésiastiques et les mœurs séculières. Le machiavélisme ottoman s'applique de toutes ses forces à entretenir cette confusion dont il profite. En accoutumant les raïas chrétiens à ne pas séparer la patrie de la religion, et en s'assurant à force de priviléges et de faveurs l'appui du haut clergé, la Porte domine ainsi et enchaîne par la main de leurs prêtres des peuples qu'elle ne maîtriserait plus, s'ils apprenaient enfin à distinguer plus nettement l'ordre civil de l'ordre spirituel. Ne voyant dans le clergé qu'une force gouvernementale, les Turcs vendent à l'enchère les dignités de l'Église. Les acquéreurs à leur tour, une fois couverts de la mitre, ne songent guère qu'à tirer de leurs ouailles le plus d'argent possible pour rentrer dans leurs déboursés. Le prélat qui a acheté son siége force le simple *papas* à acheter sa cure. Le papas riche peut cumuler et affermer ainsi jusqu'à quinze ou vingt paroisses qui sont comme autant de champs fertiles dans lesquels il

a seul droit de récolte, et où nul ne peut être baptisé, marié, enterré que par lui. Il est bon d'ajouter que, pour chacune de ces cérémonies, le prêtre exige une somme plus ou moins élevée, vingt piastres pour un mariage, de vingt à cinquante pour un convoi funèbre; tout se paye enfin, jusqu'à l'eau bénite, jusqu'à la confession.

La Bulgarie compte quatre métropoles ou archevêchés, Ternovo, Sofia, Silistrie et Varna, et seize évêchés dont les principaux sont Philibé, Kostendil, Sères, Verrhea, Lovits, Samokov, Kastoria, Kupreli et Skopia. Ceux d'Ochrida et de Vidin ont été abolis par la Porte. La hiérarchie bulgare avait autrefois à sa tête un primat faisant les fonctions de patriarche et qui, bien que relevant pour l'investiture de celui de Constantinople, agissait dans tout le reste avec une entière indépendance. Même sous les Turcs, en 1463, il s'intitulait encore patriarche de Ternovo et de toutes les Bulgaries. Bientôt le sultan trouva plus sage et plus sûr de faire gouverner ces églises éloignées par des créatures du patriarche grec, qu'il tenait sous sa main et dans la crainte continuelle du cordon. Cette centralisation religieuse réussit, elle évita aux Turcs la peine d'opérer une centralisation politique. Depuis lors il n'y a plus en Bulgarie qus des évêques grecs, indifférents aux besoins, aux intérêts des localités, où ils ne viennent que pour s'enrichir promptement et retourner vivre au sein de leurs familles.

Aussi la plupart de ces prélats ne connaissent pas même la langue du pays. Les habitants de Sofia remarquent cependant avec une certaine fierté, et comme une innovation de bon augure, que le jeune métropolite actuel de cette ville sait le bulgare.

Les hommes éclairés du pays sentent bien que, tel qu'il est composé, le clergé de la Bulgarie est le plus grand obstacle à l'émancipation; il est presque impossible qu'il s'élève une nationalité bulgare avant qu'il y ait un clergé national. On objectera que tout le bas clergé et les moines sont indigènes; oui, mais les foudres épiscopales menacent les prêtres bulgares qui osent manifester trop clairement leur patriotisme. D'ailleurs, la Porte a gagné le plus grand nombre de ces prêtres en leur accordant une foule d'exemptions qu'une révolution, même nationale, leur enlèverait; c'est ainsi que l'égoïsme de quelques milliers de privilégiés retient esclaves quatre millions et demi d'individus.

Il faut bien l'avouer, les Bulgares sont dans la même position que presque tous les chrétiens d'Orient : sauf quelques glorieuses exceptions, ils n'ont pas de plus grands ennemis de leur nationalité que leurs moines, qui exploitent en paix l'oppression du peuple et partagent avec les Turcs l'impôt du raïa. La première mesure de régénération à provoquer serait donc la réforme du clergé et l'extirpation des honteuses simonies

dont il est lui-même la victime, car les abus n'engraissent que les évêques ou les principaux couvents, et ne profitent que très-peu aux simples prêtres. La vente scandaleuse des sacrements ne suffit pas aux curés pour nourrir leurs familles (1), et ils sont forcés de suppléer à l'insuffisance de ce commerce en travaillant à la terre comme des paysans, ou en exerçant divers métiers. Malgré cet abaissement et son incroyable ignorance, le papas obtient du Bulgare un dévouement aveugle : aux jours qu'il indique comme des jours de jeûne, on ferait cent lieues dans les campagnes sans pouvoir trouver un verre de lait, offrît-on en retour des pièces d'or.

Les musulmans ne déguisèrent jamais le mépris que leur inspire le culte chrétien. Dans les endroits qu'habitent des Turcs, les réunions au temple ont lieu le plus secrètement possible, car les spahis se font souvent un jeu cruel de venir troubler la liturgie. Pour prier plus à l'aise aux grandes fêtes, et surtout à la Saint-George, la majeure partie de la population se transporte dans quelque *monastyr* des montagnes, isolé et de difficile accès, et elle reste durant trois jours campée sous ses murs. Les églises de villages sont ordinairement de misérables granges ou des cryptes obscures, à moitié enfouies sous terre; d'an

(1) En Bulgarie, comme dans tout l'Orient chrétien, les curés peuvent se marier.

ciennes cloches, fondues avant la conquête turque, sont cachées dans ces retraites, et on ne les montre qu'aux voyageurs amis. Il est absolument interdit de réparer tout couvent et toute église en danger de ruine, sans des *bouiourdis* ou permissions du divan, qui coûtent des sommes exorbitantes. Quand ils ne peuvent les payer, les raïas réparent leur temple en secret, aimant mieux s'exposer au plus atroce châtiment que de le voir s'écrouler.

Les Bulgares ont successivement perdu les chartes et priviléges que la Porte leur avait octroyés pour faciliter sa prise de possession du pays; aussi toute leur existence civile dépend aujourd'hui du bon plaisir des pachas et de l'humeur douce ou violente des gouverneurs de forteresses. On comprend que, d'un pachalick à l'autre, leur sort peut être très-différent. Les Bulgares de la Romélie vivent aujourd'hui presque sur le pied d'égalité avec les Turcs auxquels ils se trouvent mêlés. Ils ne descendent plus humblement de cheval au passage d'un Ottoman, fût-il même pacha. Grâce au voisinage de la fière Stambol, ils sont à la fois plus dignes, plus industrieux et plus riches que les autres Bulgares, mais ils sont aussi d'autant plus pressurés par les agents du fisc. Dans les vastes plaines où ils ont émigré, ils échappent en effet plus difficilement aux percepteurs impériaux que leurs frères de la montagne. C'est là sans doute ce qui les rend généra-

lement graves et sombres; ils saluent rarement le voyageur, et ne lui souhaitent point le *dobar stchast* (le bon lot), comme fait le Bulgare de Macédoine, dont la physionomie ouverte et sereine indique la sécurité intérieure.

Sur les plateaux du Balkan, entre Sères et Sofia, Philibé et Ternovo, le sort des Bulgares est bien différent; nulle part ce peuple ne jouit d'une plus complète indépendance. Dans ce haut pays, dont il est l'unique habitant, le Bulgare fait presque ce qu'il veut; il orne même les chemins de croix, manifestation religieuse qui dans la plaine serait sévèrement punie; il va jusqu'à couvrir ses fontaines publiques d'emblèmes chrétiens et d'inscriptions en sa langue. C'est là, mais là seulement, que le Bulgare offre tous les caractères d'un montagnard resté à l'état primitif : vivacité, fierté, amour exalté de la race, passion du merveilleux et de la vie héroïque. Là, derrière ses rochers, le Bulgare se sent appuyé sur une force terrible, les *haïdouks*. Il y a peu de familles nombreuses dont quelques membres ne soient *haïdouks* ou brigands dans la montagne. — Le pacha me dépouillait, et j'ai envoyé mon fils aux haïdouks, vous dit tranquillement le père de famille. Dès qu'une maison compte ainsi plusieurs de ses membres au désert, l'avanie s'éloigne d'elle, et les Turcs mêmes la respectent, car elle pourrait se venger. Ces haïdouks sont divisés en bandes plus ou moins

nombreuses, sous des capitaines qui, comme faisaient certains barons dans les temps d'anarchie féodale, interceptent les défilés, attaquent les caravanes turques, les percepteurs arméniens, et tâchent de faire dégorger ces sangsues de leur patrie. On cite d'eux des prodiges de force et de courage qui sembleraient fabuleux, s'ils n'étaient fréquents : deux ou trois haïdouks disperseront quelquefois tout le cortége d'un pacha. Quant au voyageur inoffensif, il a rarement à craindre une déloyauté de leur part; en se faisant brigands, les haïdouks suivent uniquement la voix qui leur crie de venger l'oppression des leurs, ils croient remplir un devoir.

Sur tous les points où des bandes cachées d'haïdouks le protégent, le paysan bulgare relève la tête en face de ses oppresseurs. Quand, par malheur, j'avais pris un guide musulman pour visiter ces districts, il n'y avait jamais rien à acheter aux *mehanas* (hôtelleries). Il me fallait écarter le Turc, pour dire à l'hôte : Donne à dîner, frère; je suis aussi, moi, Bulgare. — A ce mot, il apportait tout ce qu'il avait.

La carrière héroïque du haïdouk se termine très-souvent par l'*otmitsa*, ou l'enlèvement d'une jeune fille qu'il épouse clandestinement. Cette union secrète est bénie par un papas, entraîné également de vive force dans les bois. S'il veut, après son mariage, se voir réintégrer dans la so-

ciété paisible, le haïdouk est contraint de payer une somme considérable aux autorités turques; celui qui n'a pas acquis assez d'argent pour satisfaire à cette formalité reprend sa vie aventureuse, et presque toujours il meurt en martyr.

On rencontre en Bulgarie une autre espèce d'aventuriers, les colporteurs (*kiradchias*), qui, en qualité de commissionnaires et de rouliers des négociants, parcourent toutes les provinces, et vont, jusqu'en Syrie, jusqu'au Caucase, porter des marchandises aux comptoirs indiqués, d'où ils reviennent avec un nouveau chargement, que leurs chameaux ou leurs petits chevaux du Balkan rapportent en Europe. Ces hommes se distinguent par une droiture à toute épreuve : on détournerait le soleil de sa route plutôt que le kiradchia de la sienne. Grâce à leurs lointains voyages, ils ont toujours à raconter des aventures du plus grand intérêt; à ce qui se passe dans l'intérieur des cours serbe, valaque, moldave, ils opposent l'histoire secrète des cours de Méhémet-Ali, du pacha de Bagdad, des chefs druses et maronites. Leur expérience fait de ces colporteurs l'oracle de leurs villages. Malheureusement, ces hommes que le Bulgare consulte avec tant de confiance sont habitués à vivre chez l'étranger, et n'ont conservé que d'assez faibles sentiments de nationalité. Les haïdouks n'exerçant leur influence que dans un cercle très-restreint, et le haut clergé tenant pour les Turcs, il s'en suit que le

reste de la population, sans chefs, sans armes, n'ayant pas même le droit de porter des couteaux, doit se résigner à subir les corvées des spahis et l'oppression des pachas. Ils l'ont donc jugé en poètes qui devancent les âges, ceux qui ont dit ce peuple *complétement mûr pour l'indépendance* (1). Cette maturité si désirable se fera longtemps attendre encore. Dans la crainte continuelle de l'avanie, le pauvre Bulgare n'estime rien tant aujourd'hui que la tranquillité : sa première question à l'étranger est toujours : Tout est-il en paix là d'où tu viens (*mirno li sve ou tvoï vilet*) ? Et quand on lui a répondu : *Sve mirno*, tout est en paix, il lève les mains au ciel en signe d'actions de grâce. Lui dire qu'il y a guerre quelque part, ce serait lui prédire le pillage de ses champs, l'outrage de ses filles ; ce serait d'avance le priver du sommeil. N'en sait-on pas assez maintenant sur l'état social des Bulgares?

V.

La conscience que les Bulgares ont de leur nationalité, bien qu'indécise encore, se réveille

(1) M. de Lamartine, *Voyage en Orient*.

cependant peu à peu. Ce mouvement de retour à la vie date de la grande ère des nations européennes, de 1789. L'Autriche et la Russie s'étaient coalisées contre le sultan, qui, trop faible, eut recours contre ses ennemis à la guerre de partisans, et couvrit ses frontières de compagnies franches. Parmi les guerriers bulgares se signala le fils d'un haïdouk bosniaque, qui, sous le nom de Pasvan, avait été empalé à Pristina, après avoir longtemps ravagé la Turquie slave, ne respectant, à en croire les traditions populaires, que les couvents de franciscains et les envoyés du pape. Comme lui, moitié musulman et moitié chrétien, son fils, Omer Pasvan, ayant réuni des bandes de volontaires bulgares, harcela les postes autrichiens de la Serbie, et reçut en retour de ses exploits les petits fiefs de Kerdché et de Berza dans les Balkans. Devenu bientôt *baïraktar* ou porte-étendard de Vidin, Omer Pasvan irrita par son insolence et son faste le pacha de cette ville, Melek, qui plusieurs fois, essaya inutilement de le faire assassiner. Enfin, le nouveau baïraktar ayant osé blasphémer publiquement contre le Koran et ses interprètes, les oulémas de Vidin soulevèrent contre lui les pieux croyants, qui se ruèrent en masse vers son konak, et y mirent le feu. Pris les armes à la main, Omer fut livré au bourreau ; mais son fils, Osman Pasvan Oglou, échappa, s'enfuit chez les ouskoks de Bosnie, et de là parmi les Djègues

révoltés d'Albanie. Bientôt après il alla se mettre, avec ses haïdouks, au service de l'hospodar de Valachie, Mavrogenis. Comme son père, Pasvan se signala, dans la guerre contre l'Autriche et la Russie, par des incursions qui s'étendirent jusque sous les murs de Temesvar et d'Hermanstadt. En 1791, il se lia, dit-on, d'amitié avec le héros de la Serbie, Tserni-George. Les Grecs, amis du merveilleux, racontent que ces deux grands haïdouks, après avoir communié ensemble, s'unirent dans une église par le *vlam* ou *pobratstvo* (serment de fraternité).

Retiré en 1792 dans son fief de Kerdché, Pasvan y organisa les fameuses bandes des Kerdchalis, que vinrent grossir les déserteurs du corps des janissaires. Pour mettre fin aux affreux ravages de ces bandes, le sultan déclara leur chef *fermanlia* (excommunié); sa tête fut mise à prix, et il n'échappa aux assassins envoyés par la Porte qu'à l'aide d'un déguisement. Un de ses serviteurs périt à sa place, et la tête de cet esclave, qu'on prit pour celle de Pasvan, fut exposée aux portes du sérail. Mais, pendant que Stambol se réjouissait de la mort du chef des brigands, on apprit soudain que le prétendu mort, à la tête de 10,000 janissaires, venait de s'emparer de Vidin, où il avait fait pendre tous les complices du meurtre de son père, et que, n'ayant plus d'autre ressource que la victoire, il avait porté ses armes sur les terres des pachas voisins. Blo-

qués, dépouillés par les mercenaires de Pasvan, ces pachas poussèrent sous main les raïas à s'armer contre les Kerdchalis. Alors seulement, et après trois siècles de léthargie, les Bulgares eurent la conscience de leurs forces; toutefois ce réveil prématuré ne leur profita point : les chefs intelligents leur manquèrent, ils agirent sans unité, et l'anarchie continua. Le pays fut occupé par deux milices différentes, celle des Kerdchalis, formée de soldats musulmans, et celle des haïdouks, la plupart chrétiens. Les villes qui, résistant à Pasvan, se mettaient sous la protection des haïdouks, étaient souvent rançonnées par eux quand ils avaient échoué dans leur attaque contre quelque citadelle des Kerdchalis, dont le pillage devait leur procurer des moyens de subsistance. Pendant dix ans qu'ils restèrent maîtres du plat pays, ils ne surent y organiser aucun gouvernement régulier, et cependant toutes les villes, excepté les places fortes, leur étaient ouvertes. La grande Andrinople même n'osait leur résister; ils y entraient librement, quelquefois au nombre de quinze mille. Il fallait alors trouver et faire rôtir à l'instant sur les places publiques des centaines de bœufs pour ces enfants du désert, qui, bien repus, s'en retournaient dans les gorges et les forêts du Balkan.

Également maltraités par les uns et les autres, les citadins en vinrent à confondre dans un égal mépris et Kerdchalis et haïdouks : ils les ap-

pelaient *enfants nus* (*golatji*) ; c'étaient les sans-culottes greco-slaves. Parmi ces enfants perdus, il y avait pourtant de nobles cœurs, de vrais enfants de la patrie ; mais comment auraient-ils pu organiser le chaos qui les entourait? Le seul Pasvan Oglou le pouvait, si son ambition ne l'eût poussé à lâcher les rênes aux Kerdchalis, au lieu de les réprimer. La florissante cité de Voskopolis, peuplée de cinquante mille Greco-slaves et située dans les montagnes qui séparent la Bulgarie de l'Épire, avait été réduite par les exactions de ces brigands à l'état de pauvre village. Le visir Pasmandchia, envoyé avec l'armée impériale pour les bloquer dans Vidin, avait été battu, et son camp livré au pillage. Le fameux Ali, pacha de Janina, alors surnommé, pour ses victoires sur les Grecs, le *lion de l'islamisme*, vint, à la prière du sultan, se joindre aux quarante pachas d'Asie et d'Europe qui, réunis sous le capitan-pacha Koutchouk-Hussein, assiégeaient Pasvan; mais, l'armée impériale concentrée en Bulgarie ayant dû voler vers la Syrie et les bords du Nil, contre les Français, les bandits du Balkan n'eurent plus rien à craindre. On les vit marcher comme des princes, couverts d'étoffes d'or et d'argent; leurs beaux chevaux tatars étaient soignés par leurs concubines, qui, vêtues d'habits d'hommes, les suivaient au combat. Chaque bande avait son *boulouk-bachi* ou capitaine, qui relevait d'un *bimbachi* (colonel). Les plus célèbres de ces héros

sauvages furent Hadchi-Manov, Deli-Kadriïa, Kara-Feisiïa et Gouchants-Ali. Devenu par eux maître absolu du cours du Danube, qu'aucune barque ne descendait sans lui payer tribut, Pasvan voulut étendre sa puissance jusqu'en Serbie, où régnait alors un pacha béni du peuple, Moustapha. Ce visir de Belgrad était si bon, que les chants populaires slaves l'ont surnommé la mère des Serbes (*Serbska maïka*). Pasvan, qui jugeait nécessaire de faire de la Serbie une des bases de son trône, entra en personne dans ce pays, et envoya son avant-garde bloquer Belgrad. Moustapha, surpris, sans armée, dut se rendre et fut égorgé. Pasvan, devenu maître de la Serbie, l'abandonna à ses terribles janissaires, qui y commirent des atrocités inouies, et qui, s'étant choisi quatre chefs sous le nom de *dahis* ou deys, finirent par se rendre indépendants même de Pasvan Oglou.

Toute la puissance morale de ces bandes résidait dans le principe qu'elles représentaient, dans l'islamisme, dont elles défendaient l'esprit et les antiques mœurs contre les innovations du sultan. Sélim commençait alors cette fatale réforme à l'européenne, robe de Déjanire par laquelle l'Hercule ottoman est, depuis cette époque, lentement consumé. Dans toute la Turquie, les janissaires étaient en insurrection; à chaque instant, ils entraient en lutte avec le *Nizam-djedid* ou les nouvelles milices disciplinées à la franque. Plus le

sultan s'éloignait des janissaires et favorisait les institutions des ghiaours, plus les janissaires s'aigrissaient et contre le sultan et contre les frères des ghiaours ou les raïas; ils en vinrent enfin jusqu'à décider l'entière extermination de ces derniers. Ce furent les janissaires de la Serbie qui donnèrent le signal en 1804. Le *haïdoukisme*, qui n'avait pu s'organiser en Bulgarie, parvint alors à se constituer en Serbie, et sauva les populations chrétiennes. Les brigands qui peuplaient les cavernes des monts serbes et bulgares s'élevèrent enfin à un plus noble sentiment de leur destinée. L'un d'eux, le fameux Veliko, Serbe élevé à Vidin, commença dans le Tserna-Reka la guerre nationale et contre Pasvan et contre les *dahis*. Malheureusement les Bulgares, trop amis de la paix ou dominés peut-être par l'habile Pasvan, ne suivirent point cet élan généreux, et leurs haïdouks furent forcés d'émigrer en Serbie. Là tous les capitaines des bandes slaves, sentant le besoin d'agir de concert, se donnèrent pour chef suprême Tserni-George, battirent partout les janissaires, et les refoulèrent jusqu'à Belgrad, dont ils firent le siége. Pressés par la faim, les quatre dahis s'évadèrent, emportant dans quatre grands bateaux leurs immenses trésors et comptant trouver asile chez leur suzerain Pasvan. Furieux de leur évasion, les haïdouks les poursuivirent par terre, le long du Danube, et, les voyant aborder dans Orchova, ils forcèrent le commandant turc de cette place à

leur livrer les têtes des tyrans. Un chef de bande, Milenko, alla lui-même dans la forteresse, suivi de ses soldats, couper ces quatre têtes, qui, apportées dans le camp des haïdouks, y furent plantées sur des lances.

L'année suivante, les derniers Kerdchalis, réduits à une poignée d'hommes, revinrent à Vidin à travers mille dangers, et les Bulgares du Danube, en voyant reparaître dans un si triste état leurs anciens oppresseurs, se repentirent trop tard de n'avoir pas pris une part plus active à la guerre d'émancipation. Leur regret fut d'autant plus vif que la Porte, désespérant de réduire Pasvan, l'avait enfin reconnu comme visir légitime de la Bulgarie.

Les guerres des Russes sur le Danube, en 1810 et 1811, achevèrent de désorganiser l'islamisme. La discorde éclata au sein de la nation turque, et se propagea jusque dans les garnisons de Bulgarie, les unes étant favorables et les autres opposées aux réformes de Mahmoud. La citadelle de Rouchtchouk servait surtout de foyer aux intrigues du parti réformiste, de même que Vidin offrait un asile assuré à tous les janissaires, partisans du vieux régime. Le successeur de Pasvan, qui était son *molla* ou secrétaire, et qui n'est connu dans le pays que sous le nom de Molla-Pacha, sentit le besoin de s'assurer un appui contre les novateurs du divan; il offrit, en 1811, son alliance aux rebelles de Serbie. Ce nouveau

prince des Bulgares aurait voulu que les deux pays ne formassent qu'une confédération pour s'entre-défendre envers et contre tous; mais le molla était musulman, et les Serbes répugnaient à le soutenir. D'ailleurs, une circonstance importante s'opposa bientôt impérieusement à la prolongation des conférences. Napoléon ayant déclaré la guerre au tsar, celui-ci se hâta de conclure la paix avec le sultan. Par le traité de Boukarest (28 mai 1812), la Russie obtint les bouches du Danube et la Bessarabie jusqu'au Pruth; mais il fut stipulé que la Serbie et la Bulgarie rentreraient sous le joug ottoman. Pour obtenir l'accession de ces deux contrées, il fallut les tromper par de belles promesses: la Russie n'en fut point avare. Les Serbes, croyant devoir s'en rapporter au tsar plutôt qu'au molla de Vidin, rompirent toute alliance avec les Bulgares. Dès lors les uns et les autres furent abandonnés sans défense aux Osmanlis, qui purent assouvir sur eux leur soif de vengeance. Des milliers de victimes périrent dans les supplices.

Bientôt après, Molla-Pacha fut rappelé. Le visirat de Bulgarie fut donné à Hussein-Pacha qui, prenant pour modèle son prédécesseur, s'empara du monopole commercial sur les côtes du Danube, en afferma les pêcheries, et jusqu'au droit d'y naviguer. Une circonstance particulière détermina le prince serbe Miloch à conclure une alliance avec le nouveau visir. Vidin et Belgrad

sont attachées l'une à l'autre par d'étroits et nombreux liens comme la Serbie l'est à la Bulgarie. Ces deux postes dominent également le Danube, et l'un ne peut être occupé en paix tant que l'autre veut la guerre. Le prince Miloch, aspirant à une indépendance paisible, sentit qu'il ne pourrait y atteindre aussi longtemps qu'il ne serait pas appuyé sur les balkans bulgares. Trop faible et trop rusé pour s'emparer ouvertement de Vidin, comme les amis de Pasvan Oglou s'étaient emparés de Belgrad, il prit le molla pour modèle, et signa un pacte de confédération avec le cruel Hussein-Pacha, dont il se fit accepter, non-seulement comme ami, mais comme frère adoptif. Hussein-Pacha amassait alors, en pillant les raïas, ces trésors qui, jusqu'en 1843, ont fait de sa cour une des plus somptueuses de l'Orient.

Les haïdouks bulgares ne reparurent que quand le bruit de l'insurrection grecque de 1821 vint retentir dans leurs cavernes. Tirés soudain de leur sommeil, ils inondèrent la Macédoine; on vit des bataillons entiers de ces guerriers indépendants jusque dans le Péloponnèse; ce furent eux qui prirent, par un dernier assaut, l'acropolis d'Athènes. L'un de ces Slaves, Botchar, né à Vodina, émigré au mont Soulion, est devenu célèbre dans toute l'Europe sous le nom grec de Botzaris.

Cette guerre héroïque aboutit à la bataille de Navarin. Alors les Russes, voyant la Turquie épuisée, commencèrent une nouvelle campagne dans le Balkan, sous le feld-maréchal Wittgenstein, dans l'été de 1828. Le succès fut balancé d'abord; heureusement pour Mahmoud, la mauvaise saison, arrivant à l'improviste, força les Russes à lever le siége de Choumla et de Silistrie et à repasser le Danube, abandonnant un immense matériel de guerre et semant toutes les routes de leurs cadavres. L'impassibilité des Bulgares avait maintes fois déconcerté l'armée envahissante. Ils rendaient bien dans leurs églises de solennelles actions de grâce pour chaque victoire des Russes sur leurs tyrans, ils allaient même au-devant d'eux, les appelant leurs libérateurs; mais ils refusaient de combattre dans leurs rangs. Ce n'eût été que changer de joug, et ils se sentaient instinctivement portés à attendre l'issue de la guerre, afin d'en profiter pour eux-mêmes.

En 1829, Diebitch, ayant remplacé Wittgenstein dans le commandement suprême, vengea avec éclat les échecs précédents, battit dans les défilés de Koulevtcha la forte armée de Rechid, qu'il força à s'enfermer dans Choumla, prit Silistrie par capitulation, et, laissant derrière lui, à Choumla, le grand-visir avec l'élite des Ottomans, franchit les monts sur trois points dif-

férents. Aïdos, Karnabat, Missivria, Bourgas se rendirent; le 11 août, Slivno fut emportée d'assaut, et huit jours après les Russes étaient dans Andrinople, dont toute la population les recevait avec des cris de joie. Il semblait cette fois que les Turcs sympathisassent avec les vainqueurs plus que les Bulgares mêmes. Ils étaient las de subir toutes les folles innovations de leur *sultan-ghiaour;* ils préféraient presque à ce novateur musulman un ghiaour véritable, et, comme les proclamations de Diebitch garantissaient à tous, avec une parfaite sécurité pour les personnes et les biens, la plus entière liberté religieuse, l'action du fanatisme musulman se trouva paralysée. Les témoignages inattendus de sympathie que le peuple donna aux Russes forcèrent la Porte à capituler. Khosref-Pacha venait d'ailleurs de découvrir un complot qui pouvait compromettre gravement la sûreté de l'empire; six cents membres de cette conspiration avaient déjà été mis à mort; le but des conjurés était d'égorger toute la famille du sultan avec les autres *impies*, afin de rétablir le véritable islamisme; peut-être même comptait-on, pour assurer le succès de l'entreprise, sur l'appui du padichah du nord.

Une démoralisation si complète des Ottomans exalta au plus haut point les espérances des Bulgares. A peine s'était-il écoulé quelques années depuis cette guerre qu'une vaste association

s'ourdit silencieusement en Bulgarie, propagée par les *didaskales*, hommes lettrés et pédagogues des villages. Cette mystérieuse *hétairie* bulgare, dont l'Europe n'a point eu connaissance, tenait ses délibérations dans les couvents et les forêts qui avoisinent Ternovo. C'est là que les conjurés se rendaient de toutes parts, sous prétexte d'assister aux fêtes de la *Panagia* (vierge Marie). Le jour ils parcouraient les tentes des paysans, la douce *slivovitsa* coulait versée par les jeunes filles, on portait le *na-zdravié* (toast) à l'avenir du peuple, on entonnait des chants patriotiques. Le *kolo*, danse du cercle, où tous les bras unis représentent l'irrésistible force d'une volonté commune, exaltait l'enthousiasme de la multitude. La nuit venue, les initiés se réunissaient dans les cimetières des couvents; ils y priaient, ils y recevaient les nouveaux convertis qui juraient, la main sur les tombes des aïeux, de mourir pour leur patrie. Le matin, quand l'aurore éclairait ces lieux funèbres, qui couvrent d'ordinaire le versant oriental des collines, toute cette jeunesse saluait le soleil levant avec des cris d'espérance. Telles étaient, de 1834 à 1838, ces nuits bulgares, nuits ignorées qui n'ont point eu d'historiens, mais qui seront glorieuses un jour.

Au printemps de 1837, il prit envie au padichah d'aller visiter ses forteresses de Bulgarie. Après avoir examiné les augures et consulté les astrologues, il se mit en route avec sa cour. Par-

tout il s'efforça de témoigner un égal amour aux Bulgares et aux Osmanlis; partout il harangua éloquemment les musulmans et les raïas sur la nécessité de vivre unis. Les pauvres Bulgares tâchaient de répondre à cet amour officiel par des manifestations qui n'étaient guère plus sincères. Les marchands grecs sortaient des villes, au-devant de l'empereur, avec des branches de laurier, et les Arméniens avec des cierges, en criant : *Machallah*, Dieu le protége! Les Bulgares des villages se prosternaient dans la poussière devant leur *tchorbadchia* (seigneur de la vie). Mais, comme par une amère dérision, les raïas n'avaient jamais tant souffert des corvées : ils étaient traqués et poussés par troupeaux, ainsi que des bêtes de somme, aux forteresses, pour y achever en toute hâte, avant l'arrivéee de Mahmoud, les travaux que l'avarice des pachas avait ajournés jusqu'alors. L'*hétairie* de Ternovo, composée de l'élite de la nation, achevait d'ourdir ses plans, lorsque le vieux Hadji-Iordan, du villaged'Elena, près de Ternovo, voulut initier à la conspiration un de ses parents qui habitait le village: celui-ci, avant de signer, demanda à lire la liste des conjurés, et courut, aussitôt après l'avoir lue, faire sa dénonciation au pacha, qui la communiqua au sultan. Un Bulgare de Sofia, qui était *protomastor* ou *kalfa-bachia,* premier ingénieur dans les forteresses de Bulgarie, où il faisait travailler et soldait sur la caisse impériale deux mille raïas,

noyau de l'armée insurrectionnelle, périt à la potence avec le vieux Hadji-Iordan et Iovanitsa, riche marchand de Ternovo. Quant au traître qui les avait dénoncés, la Porte l'honora d'une récompense. L'un des plus ardents hétairistes, Antonio, *tsintsar* d'origine, didaskale de Ternovo et auteur d'une grammaire grecque-bulgare, fut condamné aux galères, et amené dans le bagne de Stambol, où l'ambassade russe obtint plus tard sa grâce. Un Bulgare au service de cette ambassade n'avait pas peu contribué à exalter les esprits par la promesse de l'appui du tsar : il fut également saisi ; mais, s'étant échappé, il se réfugia à Stambol à l'hôtel de l'ambassade russe, que l'on n'osa violer. Le reste des conjurés, amené devant les juges turcs, subit des tortures dont les suites coûtèrent la vie à plusieurs, notamment au vieux igoumène d'un petit couvent près de Ternovo. Pressés par la question, ces malheureux dénoncèrent comme un de leurs complices le métropolitain octogénaire de Ternovo, Hilarion ; le prélat, effrayé, protesta, les maudit et alla jusqu'à demander leur mort. Il est peu vraisemblable que ce vieux fanariote eût trempé dans un complot formé par la jeune génération du pays ; il paraîtrait plutôt que les accusés voulaient donner le change aux juges et sauver par leur déposition les vrais patriotes en chargeant les prélats étrangers à leur patrie.

Ces cruautés n'atteignirent qu'incomplétement

leur but. Dans la même année (1838), une insurrection terrible et le siége de Jarkoï révélèrent l'existence d'un nouveau complot. Quelque éloignée qu'elle soit de Sofia, la forteresse de Jarkoï est une des clefs de la capitale bulgare. Cette place fut tout à coup cernée par près de vingt mille hommes, accourus de deux ou trois cents villages, et qui, tout en se proclamant les plus fidèles sujets du sultan, déclarèrent à la garnison de Jarkoï qu'elle ne serait débloquée que quand on aurait remplacé par des lois fixes l'arbitraire dans les corvées et les impôts. Un *knèze*, ou capitaine serbe de cette frontière, alla avec une troupe de ses compatriotes aider les assiégeants, et leur promit, de la part de Miloch, armes, poudre, canons. En réalité Miloch, qui avait à fonder une dynastie feudataire, était loin de songer à toute démarche qui l'aurait compromis vis-à-vis de son suzerain. Aussi, quand il eut appris la tentative du knèze, il l'envoya saisir dans le camp même des Bulgares et le fit cruellement empaler; puis il députa comme son représentant à Jarkoï, le ministre des affaires étrangères de la Serbie, Avram Petronievitj, qui, en prodiguant aux rebelles les plus séduisantes promesses, les détermina à se retirer. Les révoltés bulgares envoyèrent au sultan leurs députés avec Petronievitj, afin de régler la constitution promise; mais tout se réduisit pour les envoyés à obtenir quelques modifications sans importance

dans l'état social des Bulgares. Les staréchines ne devaient plus être aussi dépendants des Turcs que par le passé. Chaque commune pourrait en outre choisir et solder elle-même son staréchine ; celui-ci aurait deux adjoints sachant lire, et un cachet pour sceller les décisions municipales ; enfin ces magistrats jugeraient en première instance tous les procès entre raïas.

Ces concessions n'étaient qu'un leurre : les Bulgares auraient pu obtenir beaucoup plus s'ils ne s'étaient point fiés à Miloch. De son côté, la cour serbe se ménageait habilement par cette intervention la reconnaissance du sultan, sans trop indisposer les Bulgares, dont elle devenait la patrone. Ceux-ci s'applaudissaient avec une joie enfantine d'avoir enfin contraint à une première capitulation leurs inexorables tyrans ; mais ils ne tardèrent pas à voir le néant de ces conventions : les begs turcs avaient mille moyens indirects d'intervenir dans les affaires des communes, de leur imposer des staréchines de leur choix, ou de se venger cruellement si on les repoussait, et les Bulgares retombèrent bientôt dans l'esclavage. Néanmoins cette insurrection, où ils avaient vu fuir à leur approche les brillants soubachis impériaux, a laissé parmi eux un profond souvenir. Jarkoï est devenu leur mot de ralliement. Depuis ce temps, lorsque le Bulgare, si soupçonneux d'ordinaire, veut donner une marque de confiance à l'étranger qui a gagné

son amitié, il ne manque jamais de lui raconter quelque trait du siége de cette ville.

Les Bulgares de la Zagora, dont l'existence communale est entièrement détruite et dont les staréchines ne sont que de simples *kiaias* (adjoints) des Turcs, songeaient déjà, lorsque Mahmoud mourut en 1839, à répéter le mouvement de Jarkoï. L'agitation des haïdouks de Macédoine, qui se montraient par centaines dans les défilés, faisait en même temps prévoir une explosion sanglante et très-prochaine dans les vallées du Strouma. Ce fut sous de pareils auspices que le nouveau sultan Abdoul-Medjid, ou plutôt son grand-visir, croyant détourner l'orage, publia le malencontreux hatti-cherif de Gulhané, qui ne satisfaisait à aucun des besoins réels de ces provinces, et réveillait toutes les passions. Les prophéties populaires des Greco-Slaves pour l'année 40 n'avaient pas encore eu leur effet; les Bulgares étaient dans une attente universelle. Au mois d'avril de l'année suivante, le jour des quarante martyrs, une des principales fêtes des Bulgares, la rupture du grand pont de la Maritsa, qui causa la mort de soixante-douze personnes à Andrinople, parut à tous une manifestation de la volonté divine, qui ordonnait la guerre. Bientôt chrétiens et Turcs échangèrent des menaces, et dans la plupart des villes on vit les raïas et leurs oppresseurs élever des barricades les uns contre les autres.

Le pays était agité en tous sens par les restes

de l'hétairie de Ternovo, et par l'action secrète des *philorthodoxes*, qui se dévouaient dès lors à propager ces doctrines de mysticisme politique qui n'appartiennent qu'aux Hellènes. Douze prêtres, regardés comme les apôtres de la Sophie céleste et régénératrice, parcouraient les provinces greco-slaves, appelant les raïas à se coaliser pour forcer les Turcs à leur rendre la Sainte-Sophie de Stambol. Ainsi, tous ces peuples divers s'unissaient dans un même but religieux. Quand la révolte de Candie et des Thessaliens eut éclaté, les Bulgares suivirent l'impulsion donnée. Leurs premiers cris d'émeute retentirent à Kirk-Kilissé, dans la Romélie, un des points où ils sont le plus grevés d'impôts; mais, n'osant tenir la plaine, ils se bornèrent à occuper les défilés des montagnes. Dès-lors toute communication fut coupée entre la capitale et les forteresses du nord; tout pays au-delà d'Andrinople se trouva sous la garde des haïdouks, qui se chargèrent d'en faire la police; elle fut faite avec un ordre admirable par cette populace méprisée. Les voyageurs, les courriers des puissances étrangères, continuèrent de traverser en tous sens le Balkan sous l'escorte des haïdouks, comme s'il y eût régné une paix profonde. Cependant des scènes épouvantables s'y passaient, et la lutte entre les Turcs et les raïas était marquée déjà par de terribles épisodes.

Un événement d'un caractère tout antique fit éclater les hostilités. La *Gazette nationale* des

Serbes et leur *Gazette officielle* (1) donnèrent sur ce fait de longs et curieux détails. D'après ces feuilles, imprimées en serbe, l'une à Buda, l'autre à Belgrad, l'insurrection bulgare, comme la guerre de Troie et la révolte de Rome contre les Tarquins, eut pour cause décisive le rapt d'une jeune fille. L'Hélène ou la Lucrèce des Bulgares se nommait Agapia. Épris de sa rare beauté, le neveu du pacha de Nicha la fit enlever au milieu d'un *kolo,* et, afin de l'épouser, voulut la forcer à se faire musulmane. Comme elle résistait à toutes les séductions, elle fut soumise à des tortures affreuses, qu'elle subit avec courage. Furieux de ne pouvoir lui enlever sa foi religieuse, les juges résolurent alors de lui ravir sa virginité. Effrayée de cette menace, la jeune fille préféra, dit-on, se faire turque, et quand toute sa nombreuse famille, le père en tête, vint pour la racheter des mains du pacha, on lui répondit qu'elle n'était plus chrétienne. Ses parents n'en ayant rien cru d'abord, on la fit paraître, et elle ne les eut pas plutôt revus, qu'elle tomba, fondant en larmes, dans les bras de ses proches, qui confondirent leurs cris de douleur avec ceux de la captive. Les kavases mirent bientôt un

(1) *Srbske narodne novine. Biogradske nov.* — Ces deux journaux sont moins connus à Paris que ceux des Anglo-Américains. La France n'aurait-elle pas intérêt cependant à étudier les mouvements et les nuances politiques de ces populations, qui, habitant les côtes de l'Adriatiques, sont pour ainsi dire à nos portes ?

terme à cette scène déchirante, et chassèrent rudement la pauvre famille. La jeune Bulgare fut renfermée dans une *koula*, près de la ville, avec beaucoup d'autres *momas* (jeunes filles) réservées au même sort, c'est-à-dire à épouser, après leur apostasie, des Ottomans.

Ces déplorables scènes se passaient au printemps de l'année 1841, époque de fêtes pour tous les Slaves; mais sur les tapis de fleurs du Balkan les danses avaient cessé, on ne songeait plus qu'à la vengeance. Armés de faux, les paysans bulgares accoururent pour briser les portes de la prison et délivrer leur momas. Les insurgés marchaient sous deux chefs : Miloïé, qui, dans sa première jeunesse, avait été parmi les haïdouks que commandait Tserni-George, et Gavra, qu'on dit être un pope de Leskovats. Quelques mois avant l'insurrection, ces deux hommes étaient venus à plusieurs reprises en Serbie porter leurs plaintes contre les Turcs. Ils avaient supplié le sénateur Mileta Radoïkovitj, chef de la quarantaine et gouverneur du cercle d'Alexinats, et le capitaine de frontière Mladene Voukomanovitj d'intercéder pour eux. Après avoir exposé les intolérables souffrances des raïas, souffrances que le hatti-cherif de Gulhané n'a fait qu'aggraver, ils s'étaient avoués déchus de la bravoure de leurs pères, et avaient demandé du secours aux Serbes pour commencer leur guerre de délivrance. Tout ce que les Serbes osèrent faire, ce fut de leur li-

vrer six cents okas (1,400 livres environ) de poudre et quelques armes, avec lesquelles les deux héros bulgares se préparèrent à la lutte. Toutefois, ils envoyèrent d'abord, au nom et de l'avis de leurs concitoyens, des députés à Stambol, pour implorer de leur *cher sultan* un allégement au sort affreux que leur imposaient les spahis et les percepteurs impériaux. Saisis à Philibé, les envoyés bulgares furent ramenés chargés de chaînes au gouverneur de Nicha; ils allaient même être mis à mort, lorsque leurs compatriotes obtinrent à prix d'or, de l'avare Moustapha, la grâce des prisonniers. Ce pacha écrivit au divan une lettre qu'il fit signer par l'évêque et le clergé de Nicha, et où il représentait la révolte des paysans comme une émeute sans motif raisonnable. Cependant les injustices des chefs musulmans étaient si criantes, que les marchands turcs eux-mêmes prirent le parti des chrétiens, et allèrent demander pour eux justice à Moustapha, qui les renvoya avec colère.

Les Bulgares s'étaient retranchés dans le défilé de Kotna-Bogaz, où l'évêque de Nicha et ses prêtres vinrent les rappeler à l'obéissance. Ce fut en vain. Bientôt les rebelles du pachalick de Vidin, chassés par les forces supérieures de Hussein, s'étant joints à leurs frères de Nicha, de Jarkoï et de Vrania, l'insurrection devint sérieuse. Moustapha commença à trembler, et fit prier très-humblement le prince de Serbie d'intervenir pour lui

auprès des raïas. Le prince Mikhaïl convoqua en hâte le sénat national; et, quoiqu'il favorisât en secret les insurgés, le gouvernement serbe, en dépit des cris de la nation, conclut qu'il fallait garder la plus stricte neutralité. Mikhaïl, en conséquence, lança une proclamation menaçante contre tous ceux de ses sujets qui se mêleraient à la révolte bulgare, et borda de troupes sa frontière, pour couper toute communication avec les rebelles. Pendant ce temps, les troupes irrégulières des pachas brûlaient plus de cent cinquante villages entre Sofia et Nicha, empalant les hommes, déshonorant les femmes, puis les jetant dans les flammes qui dévoraient leurs chaumières, ou les emmenant comme esclaves. De tous côtés, les Bulgares fuyaient vers les montagnes, en criant : *Choumo!* c'est-à-dire, *allons dans les choumas* (forêts), *devenons haïdouks.* Deux mille cavaliers poursuivirent dans leur retraite les haïdouks bulgares, qui se montrèrent cette fois dignes de leurs aïeux. De tous les fiers spahis, trente à peine échappèrent. Les vainqueurs chassèrent également les Turcs de Derbend ou Corvingrad; puis, ayant surpris le fort d'Ak-Palanka, qui n'était gardé que par six mille Arnautes, ils y conquirent deux canons, et occupèrent ce défilé qui leur ouvrait un passage vers Sofia et Constantinople. Miloïé cernait alors Nicha avec plus de dix mille paysans; c'étaient les mêmes qui avaient déjà bloqué Jarkoï, et qui, sans autres armes que des massues, des

socs de charrue et des haches, demandaient de nouveau pour leur pays une constitution meilleure que celle de Gulhané. Mais le moine bulgare Kepa, envoyé à Belgrad pour solliciter en faveur de ses compatriotes, l'intervention des consuls européens, et notamment du consul de France, revint apportant aux Bulgares la nouvelle que partout il avait été mal reçu, et que l'Europe entière, sans même excepter la France, les condamnait.

En même temps, six mille Albanaïs, conduits par Iacoub-Pacha, et quelques régiments du nizam, sous Hussein de Vidin, s'avançaient à marches forcées pour dégager la citadelle de Nicha. Ils trouvèrent les révoltés retranchés sur la Morava, au village de Leskovats. Après plusieurs sanglantes escarmouches, les Bulgares, quoique mal armés, risquèrent enfin une action générale, et, après une lutte acharnée, se dispersèrent, laissant trois cents morts et une foule de blessés sur le champ de bataille. Miloïé, qui protégeait la retraite, cerné à une lieue de Nicha, n'eut que le temps de se jeter avec les quinze braves qui lui restaient dans la koula de Kamenitsa, près du village de Matievats. Quoique cette tour ne fût point fortifiée, les Turcs n'osèrent lui livrer assaut, et firent venir de Nicha une batterie de dix pièces, qui, après une canonnade de vingt-quatre heures, démolit entièrement la koula. Miloïé, couvert de blessures, n'ayant plus d'espoir d'échapper aux

Turcs, se tua lui-même d'un coup de pistolet, pour débarrasser du soin de le défendre cinq ou six de ses camarades encore sains et saufs. Libres alors, ceux-ci se firent jour le sabre à la main vers les forêts voisines.

Si peu qu'elle eût duré, cette guerre avait déjà causé une telle disette dans les forteresses de la Bulgarie, que le pain s'y vendait trois piastres l'oka. Pour peu que la lutte se fût prolongée, toutes les villes auraient été forcées de capituler par famine. Mais les haïdouks, qui seuls pouvaient continuer la guerre, n'avaient plus de chef : ils ne tardèrent pas à se désorganiser, et les plus intrépides d'entre eux passèrent en Macédoine, où ils s'unirent aux klephtes grecs.

La Porte sut mettre à profit la désapprobation tacite qui pesait sur les haïdouks ; elle commença par destituer le gouverneur de Nicha, qui, dans ses sorties, avait commis d'atroces razzias, et mit beaucoup de soin à se justifier de ces attentats auprès des cours de l'Europe, sans aller toutefois jusqu'à racheter les troupes de Bulgares qui avaient été enlevés et vendus au fond de l'Albanie. Elle envoya ensuite dans le pachalick de Sofia son commissaire Teifik-Beg, pour connaître, disait-elle, les griefs des révoltés et y faire droit. Ces griefs pouvaient être aisément formulés : les insurgés voulaient des staréchines choisis dans la nation, des impôts réguliers, l'abolition de l'avanie, l'expulsion des fermiers arméniens qui

spoliaient le pays au nom des pachas; ils voulaient aussi des évêques qui comprissent au moins leur langue. Malheureusement la Porte appela la corruption à son aide, et l'or distribué aux lâches commença la défection : la majorité de la nation était découragée par la réprobation officielle qu'avaient fait peser sur elle les agents russes et tous les consuls. Quelques rêveurs lettrés invoquaient encore la France, et voulaient qu'on demandât sa médiation. Les plus sages, hélas! traitaient cette demande de folie. Le seul cabinet serbe, reprenant le rôle qu'il avait joué en 1838, écrivait au divan pour protester contre les atroces cruautés de Moustapha, et se posait en protecteur des vaincus : 7 à 8,000 réfugiés furent reçus dans la quarantaine serbe d'Alexinats, d'autres se retirèrent en Moldavie et en Valachie. Au nombre de 600, d'autres disent 1,500, ils essayèrent bientôt de repasser le Danube à Braïla, mais un corps de troupes valaques marcha contre eux, les mit en déroute, et, depuis ce temps, *l'ordre* règne en Bulgarie.

Il serait imprudent de se flatter qu'il y régnera longtemps. Qu'on interroge en effet l'histoire de ce pays : pendant bien des années, les haïdouks y ont seuls protesté contre le joug turc. En 1821, ces guerriers indépendants avaient commencé à combattre d'une façon régulière; en 1838, l'insurrection avait gagné les classes les plus paisibles, mais seulement sur certains points, sans

que la majorité des Bulgares prît encore part au mouvement. Enfin, en 1841, l'incendie devint général, toutes les provinces de la Bulgarie se soulevèrent simultanément. Pendant que les haïdouks de Sofia bloquaient Nicha, ceux de la Zagora bloquaient Kirk-Kilissé, et ceux du Dobroudja fermaient les gorges de Choumla. L'appui des grandes puissances a sauvé les Turcs; cependant leur ruine n'est qu'ajournée, s'ils continuent de refuser toute satisfaction aux raïas, et si, au lieu d'écouter de justes griefs, ils irritent sans cesse les vaincus par de nouvelles avanies, comme ils font en Bulgarie depuis leur dernier triomphe.

VI.

Quatre millions et demi d'Européens, quelque barbares qu'on les suppose, ne sont pas indignes de fixer l'attention des hommes politiques, surtout si on réfléchit que, maîtres du Balkan, ils pourraient fermer à toute l'Europe le chemin de Constantinople. Il n'est donc pas inutile de rechercher quel peut être leur avenir, de montrer quels sentiments animent les puissances voisines des Bulgares à l'égard de cette nation opprimée,

d'indiquer enfin quelle doit être, dans ces contrées, la politique de la France.

Il est difficile de préciser quel sera l'avenir du peuple bulgare; ce qu'il y a de sûr, c'est que, depuis 1780 jusqu'à nos jours, sa confiance en lui-même n'a pas cessé de croître et de s'affermir. L'amour de la paix enlève seul à ses insurrections ce caractère d'exaltation tragique qui rend si formidables les révoltes serbes, albanaises et grecques. Le Bulgare est, pour ainsi dire, le *Jacques Bonhomme* de l'empire d'Orient; ses guerres contre les spahis rappellent les jacqueries de nos paysans du moyen-âge contre leurs nobles. Aussi, de tous les Greco-Slaves, les Bulgares sont ceux qui inspirent aux Turcs le moins de crainte, et par là même le moins de respect. Un homme distingué de cette nation, celui qu'on pourrait nommer le père de la jeunesse bulgare, le restaurateur de la langue nationale, me disait d'un ton désespéré : Non, mes compatriotes n'aiment pas leur patrie; quand ils t'assurent qu'ils veulent se dévouer pour elle, ils mentent; ils ne vivent que pour leurs familles et leurs jardins. — Bien qu'il y eût de l'exagération dans cette douleur, il reste vrai que la nationalité bulgare ne pourra de longtemps encore être regardée comme mûre pour l'indépendance; ce qui l'élève, c'est la chute de ses maîtres. Il faut le dire, l'abaissement de ces fiers Osmanlis est tel, que j'en ai vu plusieurs, dans les *mehanas*, lécher l'assiette du Bulgare, après qu'il

avait mangé, sans qu'une telle humiliation eût même l'excuse de la misère.

En admettant donc que la Bulgarie reste longtemps simple province, mais que ses insurrections continuent comme par le passé, il n'importe pas moins d'examiner quels sont dans la question bulgare les intérêts permanents de la Russie, de l'Angleterre, de l'Autriche et de la France.

On ne peut nier que l'empire russe n'ait intérêt à favoriser l'émancipation des Bulgares jusqu'à un certain degré, au-delà duquel seulement cet acte contrarierait sa politique. La Grande-Bretagne, au contraire, doit être moins favorable aux Bulgares, comme à tous les Greco-Slaves, qu'elle ne peut exploiter commercialement que par Constantinople, et à la condition de ne pas trouver chez eux d'existence indépendante. Quant à l'intérêt de l'Autriche, il peut encore moins se concilier avec l'indépendance des Bulgares que l'intérêt britannique. En effet, la Hongrie, dont l'influence deviendra peut-être dominante dans cet empire, doit aspirer à porter sur la mer Noire sa limite orientale, et à devenir la maîtresse absolue du Danube. Elle tend aujourd'hui à ce double but de tous ses efforts, elle y a constamment tendu; ses guerres, du quatorzième au dix-septième siècle, voilées du prétexte de la croisade contre les schismatiques et les Turcs, n'étaient qu'une satisfaction donnée à cet impérieux besoin. Le tombeau du roi Vladislas à Dedikioï,

sous Varna, où ce monarque fut vaincu et tué par Amurat II, ne cesse pas aujourd'hui encore d'attirer des pèlerins hongrois.

La France seule, dans la question que soulèvent les révoltes des Bulgares, n'est pas immédiatement intéressée ; il lui est donc permis de garder une impartialité qui ne pourrait cesser que si les Bulgares, en s'isolant de Stambol, livraient le Balkan aux Russes. Nous ne pourrions souffrir que le développement de leur nationalité aboutît à un tel résultat, et nous devrions alors associer notre politique à celle des Anglais ; mais, tant que les Bulgares ne songeront qu'à leur patrie et aux moyens de la réhabiliter comme pays libre annexé à l'empire turc, la France doit rester pour eux une amie, et ne peut par conséquent approuver sur ce point la politique anglaise.

Après avoir examiné quelles pouvaient être dans cette question les vues des grandes puissances, nous devons étudier aussi les influences plus voisines et plus directes qui pourraient agir en bien ou en mal sur le sort des Bulgares. Les Serbes, nation intermédiaire placée entre la Hongrie et la Bulgarie, voient bien que, pour revenir à Varna, l'Autriche devra les fouler aux pieds s'ils ne s'allient pas à elle. Dans cette crainte, ils cherchent à se fortifier par tous les moyens possibles, et n'en imaginent pas de meilleur que de s'incorporer les Bulgares. Tous les secours que la Serbie prête à ces derniers sont donc peu désintéressés ;

sans cesse on la voit intervenir dans les affaires du Balkan. Mais les Serbes, pasteurs indolents et guerriers, s'ils subjuguaient les Bulgares, en feraient ce que les Arabes ont fait des laborieux fellahs ou des anciens Égyptiens : à force d'exploiter leurs sueurs, ils les plongeraient dans le dernier abrutissement. Ce que nous disons des Serbes peut également s'appliquer à la Moldo-Valachie. L'incorporation violente de la Bulgarie avec l'état aristocratique des Moldo-Valaques agirait même sur cette malheureuse contrée d'une manière encore plus radicalement destructrice.

Impuissante, il est vrai, à former un état isolé, la Bulgarie a cependant assez de force pour repousser une union avec ses voisins, qui ne lui serait pas offerte à des conditions fédérales. C'est ce que les Serbes ne doivent jamais oublier, sous peine de perdre la sympathie des Bulgares. En effet, si les rapports de langue et d'origine établissent un lien nécessaire entre les Serbes et les Bulgares, ces derniers, par l'intérêt de leur commerce, sont aussi puissamment attirés vers la Grèce. En outre, le cabinet d'Athènes est le seul, parmi les gouvernements de la péninsule, qui ne puisse avoir sur la Bulgarie que des prétentions éloignées; la différence de nature entre les Bulgares et les Grecs rend précisément la rivalité entre eux presque impossible. Fier de ses facultés intellectuelles, c'est par elles que le Grec aspire à régner; le Bulgare, au contraire, sentant sous ce rapport son

insuffisance, est très-disposé à recevoir l'impulsion des Hellènes, pourvu qu'ils le laissent labourer et récolter en paix ; or, les Grecs, marins et marchands, sont tout prêts à faire cette concession aux Bulgares, trop heureux d'avoir de bons voisins qui exécutent à leur place les travaux champêtres, et fournissent à leurs fabriques les matières premières. Grâce à ce besoin qu'ils éprouvent l'un de l'autre, les deux peuples fraternisent de plus en plus. Tous les Bulgares éclairés connaissent la langue grecque; ils aiment à la parler comme à l'écrire : c'est, disent-ils, la langue de nos instituteurs, de ceux qui ont civilisé nos pères, et qui nous rendront les arts que nous avons perdus.

On ne remarque pas assez quelle action puissante les Grecs exercent dans toute la péninsule; c'est par eux que le commerce vit ; par eux, les lumières se répandent, les esprits se développent, et les nationalités elles-mêmes se réveillent. On doit dire, en faveur de l'hellénisme, que la Bulgarie compte ses meilleurs patriotes parmi les philhellènes. Partout où l'influence grecque agit plus directement, le Bulgare a un sentiment plus vif et plus précis de sa dignité. C'est ce qu'on observe surtout de Sofia à Salonik. Dans les villages construits entre ces deux limites, la maison du Bulgare s'élève à la surface du sol; elle n'est plus enfouie, il ne faut plus de degrés pour y descendre, comme sur les bords du Danube ou entre Ni-

cha et Philibé. Les Bulgares qui habitent ces villages sont plus fiers, plus spirituels, plus poétiques que leurs frères du nord. La théocratie même perd chez eux de sa puissance; le *Christos pomoji* (que le Christ vous aide) et autres saluts du nord sont remplacés par des paroles moins dévotes. Les mœurs prennent, si j'ose le dire, quelque chose de plus mondain : la femme aux longs cheveux gracieusement épars vous salue la première, ce qu'elle n'oserait faire dans le nord. Cette influence exercée par la Grèce s'étend aux femmes de Romélie. Elles sont plus belles, plus sveltes que celles du Balkan. En voyant marcher d'un pas si léger les jeunes Roméliotes, une rose attachée au-dessus de leur voile flottant, on sent que la terre des muses est proche.

La France ne saurait trop encourager le penchant naturel qui porte les Bulgares vers la Grèce. Si des événements prématurés allaient jamais jusqu'à nécessiter l'érection de la Bulgarie en un état libre et seulement annexé à l'empire turc, même avant que la Maritsa eût été rendue navigable et que Philibé fût devenue accessible aux bateaux à vapeur, la diplomatie devrait surtout insister pour fixer sur les côtes de l'Archipel la place de la capitale bulgare. Salonik est à cet effet merveilleusement disposée; c'est une capitale toute faite, qui deviendrait en peu de temps la digne rivale d'Athènes et l'emporterait bientôt sur Boukarest et Belgrad.

La Russie, il ne faut pas l'oublier, cherche tous les moyens de s'établir en Bulgarie. Nous ignorons trop qu'aux yeux des Russes, tout Bulgare passe pour un ancien concitoyen, pour un émigré de la Russie, qui doit être restitué à sa patrie primitive. Parmi les titres nombreux du tsar, un des plus anciens est celui de *prince des Bulgares,* et les patriotes russes ne manquent pas de rappeler souvent ce titre à leur *doux maître.* Il est donc urgent d'agir en faveur des Slaves de Turquie, si l'on ne veut pas qu'ils s'adressent à l'autocrate. Pour une foule d'entre eux, Belgrad est la *cité modèle,* le *fanal de l'avenir.* Un parti croissant chez les Bulgares répète sans cesse : Unissons-nous aux Serbes. Mais les plus craintifs espèrent peu de chose de la faible Serbie, et préfèrent appeler pour l'émanciper le protectorat moscovite. Cependant il est remarquable que les Bulgares les plus libres soient précisément ceux des districts les plus éloignés de la frontière russe. Ces infortunés, qui poussent la folie jusqu'à prier dans leurs églises pour le retour et l'établissement des Russes au sein de leur pays, sont portés à cette extrémité par le désespoir, car le Bulgare en général n'aime pas le Moscovite; les caractères des deux nations sont profondément antipathiques. Kutusof, en 1811, n'emmena avec lui, sur le Pruth, les Bulgares de Rouchtchouk qu'en usant de violence; ceux qui suivirent, en 1829, l'armée de Diebitch en Bessarabie, n'y pu-

rent cohabiter avec les colons russes; il y avait entre ces colons et les Bulgares toute la distance qui sépare un citoyen d'un esclave. Le Bulgare peut être accablé momentanément sous l'oppression d'une troupe ennemie qui passe; mais, ces crises violentes une fois traversées, il se retrouve citoyen sur sa montagne, tandis que le moujik ou le paysan russe, attaché à la glèbe, soumis aux caprices journaliers d'un boyard qui n'est pas, comme le spahi, habituellement absent, courbe la tête à chaque heure de sa vie. Le spahi n'est pas reconnu par le Bulgare comme un maître légitime, c'est un tyran odieux, c'est un infidèle qu'on sert par force et qu'on tue même sans remords, quand il a lassé par de trop grands excès la patience des opprimés. Le haratch, les dîmes, la corvée, écrasent le Bulgare : c'est le sort de tout vaincu; mais sa cabane et son champ n'appartiennent qu'à lui. L'esclave russe, au contraire, ne possède pas son propre foyer, qu'il tient de la grâce du maître, et son âme même est l'âme du seigneur (1). Sentant qu'il n'a rien à lui, le moujik est doux, insouciant, jovial, téméraire dans le péril, mais porté au vol, fourbe, ivrogne et vorace. Ce qu'il consomme dans un de ses repas nourrirait le Bulgare toute une semaine. L'esclave russe vit grassement aux pieds

(1) On sait que les nobles russes évaluent leurs revenus par le nombre de leurs âmes.

de celui qui le bat et le nourrit; l'homme des Balkans sait se respecter; il vit de pain et d'eau, mais il ne doit à personne cette chétive nourriture.

Les Bulgares et en général tous les Greco-Slaves diffèrent trop des Russes actuels pour pouvoir former avec eux une sincère alliance. Déjà transplantés par Catherine dans ses états en masses si considérables que toute une province russe en avait pris le nom de *Nouvelle-Serbie*, et qu'une partie de la Crimée était devenue bulgare, ils n'ont pu continuer à vivre en Russie, et sont revenus la plupart aux huttes de leurs ancêtres. La Nouvelle-Serbie est éteinte, même de nom, et il ne reste plus en Crimée que quelques villages bulgares. Ce peuple a donc l'instinct du sort que lui réserve l'autocrate : il le sait, en devenant russe, il ne ferait qu'accepter un nouvel esclavage, et l'esclavage aurait cette fois un caractère sacré, les chaînes seraient indissolubles. Aussi recule-t-il chaque fois que l'occasion se présente pour lui de devenir sujet russe. Ils ont deviné, ces barbares, qu'il vaut mieux, pour la dignité morale de l'homme, être raïa que moujik. Que de fois leurs staréchines m'ont dit en confidence : « Écoute ! si ton gouvernement t'envoie, et s'il a des plans de guerre, avoue-le-nous, car nous n'attendons rien de la Russie qu'un autre genre d'oppression. — Mon pays, répondais-je, est devenu un grand ami de la paix, mais il vous

veut du bien, et désirerait savoir comment il pourrait contribuer à soulager votre sort. » Alors ils sortaient de leur flegme accoutumé et exposaient avec chaleur le plan de régénération que leur inspiraient, disaient-ils, les *philosophes* de l'Hellade. C'étaient des primes accordées par les localités à ceux de leurs membres qui se distingueraient par quelque talent spécial, la fondation de hautes écoles pour les enfants des riches, l'introduction chez eux de livres en leur langue, l'extension de leur industrie par l'établissement de quelques comptoirs en Occident, la vente assurée des produits de leurs champs par suite de contrats faits avec des maisons de commerce étrangères, l'érection dans leurs principales villes de caisses communales, que les Turcs s'engageraient à ne jamais piller, enfin l'envoi en Europe d'un certain nombre de jeunes Bulgares aux frais de la nation. Toutes ces mesures devaient être ratifiées et garanties par les ambassadeurs *francs*, que la Bulgarie aurait su intéresser à sa cause : car, ajoutaient-ils, tout actuellement vous est facile à vous autres en Turquie; nos maîtres, dans l'espoir de prolonger par votre aide l'existence de leur empire, ne vous refuseront rien.

Il est certain que la France n'aurait que bien peu à faire pour secourir et s'attacher la nation bulgare. Trois services importants pourraient lui être rendus. Il faudrait d'abord pousser activement les explorations dans ce pays, lier des rap-

ports commerciaux avec ce peuple nouveau par Enos, Sères et le port de Kavala, en détachant de nos vaisseaux marchands, qui vont annuellement à Salonik et à Constantinople, quelques barques vers ces côtes bulgares, où l'on s'approvisionnerait au plus bas prix de miel, de viandes salées, de fruits exquis. Quoique la plus grande partie de la nation bulgare habite les bords du Danube, ce n'est probablement ni sur ce fleuve ni sur la mer Noire que la nation, une fois émancipée, cherchera son principal débouché. Sur ces deux points, elle aurait trop de peine à combattre la concurrence que lui opposerait le commerce d'exportation des Russes et des Moldo-Valaques. Comme elle a sur tous les peuples danubiens l'avantage immense d'un contact immédiat avec la Méditerranée, il est probable qu'elle en profitera. En descendant vers ses petits ports méditerranéens, ce peuple de laboureurs se mettra en relations d'échanges avec les marins et les insulaires grecs, pour qui les produits bruts du Balkan seront un trésor toujours bien venu; et, si quelque nation occidentale songe enfin à entrer en rapport avec les Bulgares, il en résultera, pour elle comme pour eux, une nouvelle source de prospérité.

Il faudrait toutefois éviter d'agir par l'intermédiaire des consuls. Dans tout l'Orient, nos consuls ne se préoccupent pas assez des populations indigènes, et trop souvent ils ne compren-

nent rien à ce qui se passe autour d'eux. Ignorant les langues greco-slaves, ils ne possèdent au plus que la langue des Turcs, cette langue odieuse à tous les raïas. Mais, s'il est désavantageux de traiter commercialement avec les raïas par des agents consulaires, en qui le bon sens de ces peuples voit d'ordinaire des complices plus ou moins zélés de leurs oppresseurs, à plus forte raison se rendrait-on impopulaire à leurs yeux si l'on voulait négocier uniquement avec leurs pachas ou leurs princes. Les Anglais ont pu l'apprendre par expérience en 1838, lorsque ayant dû céder à la France le monopole des produits égyptiens, ces prétendus amis de la liberté commerciale se rabattirent sur le Danube, et vinrent en Serbie pour conclure avec Miloch un traité en vertu duquel il devenait le seul négociant de son pays. Qu'en résulta-t-il? Une oppression plus forte pour la Serbie et un nouveau triomphe de la Russie chez les populations ainsi vendues. Maintenant que la France est repoussée d'Alexandrie, son intérêt l'invite, comme autrefois l'Angleterre, à chercher un dédommagement dans la péninsule greco-slave. Plusieurs circonstances nous feraient croire qu'elle a porté son attention du côté de ces riches provinces, et que les immenses ressources de la Bulgarie sont appréciées par ceux qui s'intéressent à notre avenir commercial. Malheureusement nous sommes trop portés à juger l'Orient avec des idées françaises. Dans un rapport adressé

à l'Institut par un de nos principaux économistes, le digne *pobratim* de Miloch, l'accapareur décrié Hussein de Vidin, n'est-il pas présenté comme « un partisan de la liberté du commerce, qui fait « la guerre la plus originale et la plus spirituelle « à nos tarifs ? » Si des tarifs et des douanes sont nécessaires quelque part pour assurer l'industrie du pauvre contre la domination exclusive des capitalistes, c'est assurément dans les pays greco-slaves. Sans doute la France aurait pendant un certain temps un grand avantage matériel à traiter avec un seul homme pour l'exportation des produits bruts de ces contrées fertiles. Si l'on se rappelle d'ailleurs que notre diplomatie est habituée à tout juger du point de vue de l'unité, et que, dans tout pays, elle commence par capter la bienveillance du chef, on comprendra que Hussein, visir de toutes les terres bulgares, ait attiré principalement l'attention de nos voyageurs. Mais il ne faut pas oublier que l'Orient ignore la centralisation, que chaque pays y a beaucoup de chefs, et que, si l'on traite avec l'un d'eux sans avoir pour soi les autres, on ne règne pas longtemps. Mieux vaudrait adopter une politique d'avenir, renoncer à quelques profits passagers qui seront suivis d'une longue disette, et s'entendre avec la race indigène, qui seule ne disparaîtra pas du sol, pour fonder avec elle des rapports de négoce de d'amitié durables. Certes, la Russie se réjouirait de voir le commerce fran-

çais s'adresser aux pachas, oppresseurs de la Bulgarie, pour conclure avec eux un traité dans le genre de ceux passés naguère avec Méhémet-Ali ou Miloch. Ce traité ouvrant au monopole des débouchés nouveaux, l'oppression des raïas atteindrait son dernier terme, et la nation qui aurait conclu un tel pacte s'attirerait toutes les malédictions des victimes. La comparaison entre Hussein et Méhémet-Ali serait fausse d'ailleurs sur un point. Nos agents commerciaux ne trouveraient pas en effet chez le Bulgare, quelle que soit la douceur naturelle de son caractère, la résignation fataliste du paysan d'Égypte. Il serait imprudent, on le voit, de s'aliéner sans de graves motifs un peuple qui peut armer deux cent mille bras pour venger son injure ou soutenir la cause qui aura ses sympathies. On trouverait au contraire, nous le répétons, dans l'amitié des raïas bulgares, une source de relations durables et utiles. Les produits bruts de la Bulgarie sont les mêmes que ceux qu'on va péniblement chercher en Moldavie et jusqu'à Odessa, les mêmes que ceux de la Crimée et de toute la Russie méridionale. Un comptoir d'achats pour ces produits, établi par des compagnies françaises dans le golfe d'Énos, à l'embouchure de la Maritsa, deviendrait, au bout de peu d'années, le but de nombreuses caravanes venant du Balkan et même du Danube. Les armateurs de Marseille, en s'abouchant avec les Bulgares de la Méditer-

ranée, au lieu d'aller en Russie, épargneraient à nos vaisseaux marchands un trajet de plusieurs centaines de lieues, et ainsi la sympathie d'une nation pleine d'avenir serait acquise à la France.

La seconde mesure utile que provoque la situation de ce peuple est la réforme de son administration intérieure. On obtiendrait cette réforme du divan sans lui inspirer aucune défiance, si on la présentait comme devant mettre un terme aux révoltes des Bulgares. Les évêques grecs se coalisent souvent contre leurs ouailles avec les pachas, et ce n'est pas là une des moindres causes d'anarchie pour le pays. On mettrait fin à ce scandale en faisant cesser la vente des évêchés, vente qui, à demi secrète et mal réglée, au lieu d'enrichir le fisc impérial, ne profite qu'à des intrigants. La substitution de prélats indigènes à ces étrangers ne serait que la remise en vigueur des anciens hatti-chérifs par lesquels les Bulgares choisissaient eux-mêmes en synode leurs dignitaires ecclésiastiques. Un tel bienfait obtenu par l'intervention de la France la populariserait au Balkan plus que des victoires. Qu'importerait même qu'afin de trouver moins de résistance dans la poursuite de ce but, elle s'aidât de la coopération du ministre du tsar? Pour être accomplie de concert avec un rival ou un ennemi, une bonne action ne perd pas son prix.

Enfin, il est encore un bienfait que la France pourrait rendre à cette nation malheureuse, et

cette fois sans l'aide de la Russie : il s'agirait de favoriser le développement de la littérature bulgare. Les Turcs ne permettront jamais à ce peuple d'avoir des journaux dans le pays même. Ils savent que, réduites à prendre le masque de l'allégorie littéraire, ces feuilles serviraient à propager des opinions hostiles à la domination musulmane; mais la circulation des livres ne leur inspire aucune inquiétude. Ainsi, un écrivain slave, Veneline, a fait sur l'histoire ancienne des Bulgares un précis indigeste, mais patriotique et émancipateur. Quoique imprimé à l'étranger, il se trouve dans toutes les cabanes des didaskales. La France pourrait beaucoup sous ce rapport. Il y a à Paris, à l'Institut, des presses cyrilliques qui ont dû coûter très-cher et qui ne servent à rien ; on devrait les utiliser en faveur des raïas slaves, et aussi pour la gloire de la France. Il y a quelques hommes en Bulgarie dont le patriotisme et l'érudition ne demandent qu'à être aidés pour contribuer par de beaux ouvrages à la réhabilitation de leur pays; mais leurs livres ne circulent que manuscrits. Pourquoi ne les publierait-on pas? Les presses slaves acquises par Napoléon attendent toujours, depuis 1814, qu'on les mette à l'œuvre.

Ainsi se propagerait peu à peu le mouvement régénérateur qui, en éclairant les Bulgares, finirait par leur rendre une patrie, telle seulement qu'elle peut être, c'est-à-dire ou vassale

ou confédérée de l'empire d'Orient. La puissance de la Turquie, loin de diminuer, se relèverait par cet énorme accroissement de citoyens et de soldats. Ces peuples, dit-on, tournent leurs regards vers la Russie. — Oui, parce qu'elle leur fait du bien : qu'on les aide plus que ne fait la Russie, et ils cesseront d'implorer les secours du tsar. Une politique haineuse à leur égard serait d'autant plus déraisonnable, que l'intérêt de la France est évidemment bien moins opposé que l'intérêt russe au développement réel des diverses nationalités greco-slaves, ou à leur formation en un faisceau d'états confédérés avec l'Orient, tous solidaires les uns des autres et tenus à s'entredéfendre. Les Orientaux sont les moins oublieux des hommes; ils se souviennent à jamais du bienfait et de l'injure : aussi tout service que leur rendra la France lui sera-t-il compté au jour qui décidera entre la Russie et l'Occident.

LIVRE SIXIÈME.

—

UNION BULGARO-SERBE. — Affaires de Serbie en 1843.

I.

De toutes les races que l'Orient voit renaître et grandir, la race slave est celle qui unit aux plus solides garanties d'avenir les signes les moins douteux d'une puissante vitalité. Un seul obstacle peut entraver l'essor des nationalités slaves, c'est le triomphe de la politique russe, qui s'efforce de les réunir en un seul groupe d'états, sous le sceptre des Romanof, en leur garantissant des constitutions ou des priviléges plus ou moins étendus, et en substituant des vice-rois électifs et révocables aux souverains indigènes. C'est à l'Europe de conjurer cette catastrophe,

qui entraînerait inévitablement la déchéance des races occidentales, trop désunies pour opposer à l'Orient, devenu russe, une coalition durable. La diplomatie européenne, si elle tient à prévenir ce danger, doit enfin changer de route, et offrir un appui à ceux des Slaves qui ne sont pas encore sous la suprématie moscovite. Pour assurer à l'avenir l'équilibre européen, il suffirait peut-être de soutenir ces sociétés renaissantes contre toute tentative de conquête, de leur garantir des droits civils, et de reconnaître leur indépendance politique sur tous les points où elle tend à s'établir.

Nulle part il n'est aussi facile qu'en Turquie de rendre aux Slaves cette patrie qu'ils cherchent, libre et glorieuse, en dehors du protectorat russe. Vassaux d'un pouvoir aussi impuissant que l'est désormais celui de la Porte, les Slaves de Turquie peuvent beaucoup mieux que ceux de la Hongrie, de la Galicie et de la Pologne prussienne, prétendre à rétablir chez eux un gouvernement national. Les Slaves de Turquie offrent une masse imposante de sept à huit millions d'hommes, agglomérée sur un territoire inaccessible à des envahisseurs qui ne seraient pas soutenus par les habitants eux-mêmes. Ces tribus, qui couvrent tous les Balkans, de la mer Noire à l'Adriatique, se divisent en deux branches, les Serbes et les Bulgares. La branche serbe, outre la principauté de Serbie, comprend le Monténé-

gro, la Bosnie, et de nombreux districts de l'Albanie et de la Macédoine. Si une puissance européenne ne vient pas les diviser, les populations serbes, parlant toutes la même langue, se réuniront tôt ou tard en un seul état fort de deux millions et demi d'indigènes, non compris un million de Mirdites et de Skipetars, que leur intérêt pousserait à entrer dans la coalition. Bien que supérieure en nombre, puisqu'elle compte 4,500,000 âmes, la branche bulgare est, vis-à-vis de la Serbie, dans un état passager d'infériorité politique. Trop paisibles et trop absorbés dans la vie agricole pour prendre spontanément l'initiative d'une guerre d'émancipation, ces laboureurs opprimés semblent n'avoir d'avenir qu'en s'unissant de sympathies et d'opinions aux pâtres belliqueux du Danube et du Monténégro. Ambitieuse et dominatrice, la race serbe attire de plus en plus tous les Slaves de Turquie dans son cercle d'action. Il est à désirer que cette tendance fédérative se propage, car si les deux branches serbe et bulgare ne peuvent, isolées, résister à une grande puissance, unies, elles deviendront invincibles. Leur destinée a d'ailleurs toujours été commune; pourquoi cette communauté cesserait-elle au moment même où il importe le plus qu'elle subsiste?

Les huit millions d'hommes appelés à composer l'union bulgaro-serbe se distinguent par la sévérité des mœurs entre toutes les populations

de l'empire turc, dont ils sont la principale force. Si l'on doit regarder les Grecs comme les gardiens maritimes de Constantinople, les Serbo-Bulgares en sont, à bien plus juste titre, les gardiens continentaux. De même qu'il est impossible au souverain du Bosphore d'avoir une marine, si les Grecs s'y opposent, de même il n'aura jamais une armée de terre capable de repousser l'invasion, sans le concours des peuples du Danube et du Balkan. En Turquie, les montagnes appartiennent aux Slaves, comme la mer appartient aux Grecs, et la capitale turque se trouve placée par la nature sous la dépendance inévitable de ces deux races puissantes. Aussi les Ottomans d'Europe, réduits à un million d'individus et resserrés dans leurs plaines de la Romélie, y vivent bloqués par les Slaves, seuls habitants des monts, et par les Grecs, seuls maîtres de la mer; placés entre ces deux ennemis, ils n'auraient aucun moyen d'échapper à une insurrection générale des raïas. Toutefois, sans le concours des Slaves, une insurrection des raïas grecs pourrait échouer, puisque, bloqué par mer, Stambol saurait encore s'alimenter par les Balkans, tandis que, bloqué par les Serbes et les Bulgares, et privé du secours de l'Europe, le sultan devrait nécessairement capituler.

Ainsi, ceux qui veulent affaiblir l'influence russe en Turquie doivent, avant tout, garantir aux gardiens continentaux de Constantinople une

existence suivant leur vœu, pour ne pas les forcer à se jeter dans leur désespoir aux bras de la Russie. En effet, obligés par leur position d'être les confédérés, sinon les vassaux, du trône assis sur le Bosphore, les Serbo-Bulgares ne peuvent accepter ce pouvoir que s'il défend leurs intérêts et leur commerce, devenus inséparables de l'intérêt et du commerce de Constantinople. C'est à ce titre seulement que le pouvoir qu'ils subissent de fait aujourd'hui peut devenir légitime à leurs yeux. Quant à la question de la dynastie ottomane, tant qu'elle ne touchera pas leurs intérêts nationaux, elle sera toujours nulle pour les Serbo-Bulgares; car, bien que le trône du Bosphore soit placé nécessairement sous leur garantie, le Bosphore néanmoins ne peut que très-difficilement être occupé par les peuples du Balkan. Ces tribus de pâtres et de laboureurs exploiteraient mal une position maritime aussi centrale, aussi universelle que Stambol. Voilà pourquoi les Slaves s'en remettent volontiers à l'Europe du soin de décider si cette capitale de la Méditerranée doit rester asiatique ou redevenir européenne. Ratifiant d'avance le jugement qui sera porté, ils sont prêts à soutenir la maison d'Othman, si elle les soutient eux-mêmes, ou à proclamer sa déchéance, si, résistant à la réforme, elle est répudiée par l'Europe. Aucun jugement défavorable ne devrait donc être porté sur les Bulgaro-Serbes par les diverses opinions qui divisent la diplomatie. L'o-

pinion qui veut l'intégrité de l'empire ottoman n'aura pas de partisans plus zélés que ces peuples, dès qu'elle leur aura assuré les droits que toutes leurs insurrections réclament. L'opinion qui regarde les Turcs comme condamnés à disparaître trouvera également les Slaves prêts à l'action, car, pour les plus modérés d'entre eux, la domination ottomane est un état provisoire, une forme destinée à cacher le travail de réorganisation intérieure des populations indigènes. En continuant de les *couvrir de son ombre,* le sultan peut les mettre en état de repousser un jour l'invasion autrichienne et le protectorat russe; c'est dans ce seul but qu'ils seraient disposés à prêter au sultan leur appui. Pour n'avoir pas compris cette tendance, la diplomatie européenne a commis la faute énorme d'abandonner à leurs ennemis austro-russes les Slaves libres du Danube, qui, depuis l'expulsion du prince Mikhaïl, en septembre 1842, avaient essayé de se confédérer avec la Porte. Pourtant, mieux que l'indépendance de l'Égypte et de Méhémet-Ali, cette confédération pouvait et peut encore sauver l'équilibre et la paix de l'Europe, en mettant fin aux empiètements du tsar sur la Turquie.

S'il y avait parmi les raïas unité de race, la question serait depuis longtemps décidée. La Turquie d'Europe, qui, prise dans son ensemble avec les états moldo-valaques, est à peu près grande comme la France, donne un chiffre de

seize millions d'habitants, où les Turcs figurent à peine pour un million. Que pourrait cette poignée d'étrangers contre quinze millions d'indigènes? Mais ces quinze millions de sujets et de tributaires diffèrent entre eux de langue, de souvenirs, de sympathies, et c'est l'impossibilité où ils ont été jusqu'ici de s'entendre pour agir, qui a fait naître et qui prolonge l'étonnant empire d'une simple tribu d'Asiatiques. On ne peut nier néanmoins que les chrétiens de la Turquie n'aient commencé à se rapprocher les uns des autres, et qu'ils ne réunissent peu à peu leurs forces en les ramenant à deux centres. Ainsi les populations slaves se groupent de plus en plus autour de la Serbie, comme les populations grecques autour du trône d'Athènes, et ces nombreuses peuplades finiront par se fondre en deux grandes unités, slave au nord, grecque au sud. 850,000 Hellènes sont maintenant affranchis; mais les différentes tribus de race grecque en Épire, en Macédoine, en Romélie, dans l'Archipel et l'Asie mineure, comptent encore au moins trois millions d'âmes, ce qui porte à près de quatre millions le chiffre total des Hellènes tant libres que raïas, tant continentaux qu'insulaires. Ce peuple, qui est vraiment le peuple-roi de la Méditerranée, se trouve cruellement paralysé par les entraves qu'oppose à son commerce le divan des Osmanlis. Marins et marchands pour la plupart, les Grecs peuvent beaucoup moins encore que les Slaves se passer de commu-

nications libres avec Constantinople; et, s'ils veulent obtenir de la Porte les concessions nécessaires à leur commerce, il faut qu'ils sachent fortifier leur position vis-à-vis des Turcs en abdiquant leurs vieilles antipathies contre les Slaves, pour conclure avec ces peuples une intime alliance. Ce n'est pas seulement l'union avec les Slaves, c'est la réconciliation avec les Turcs qu'il faut conseiller aux Grecs. Grecs, Slaves et Turcs n'ont-ils pas à défendre leurs nationalités contre un adversaire commun, la Russie? Plus asiatiques de mœurs et de caractère que les Hellènes, les Slaves heureusement ne partagent point leur aversion pour les Turcs; moins ambitieux, ils supportent avec plus de patience le vasselage auquel l'Europe les condamne. Quel que soit le pouvoir qui gouverne à Stambol, ils sentent, nous le répétons, qu'il y a entre eux et lui une alliance nécessaire : c'est ce qui explique pourquoi, même au milieu de leurs guerres les plus acharnées contre les pachas turcs, même dans l'enivrement du triomphe, les Serbes tendent toujours à reconnaître la suprématie du sultan, et à conclure avec lui une coalition contre la Russie. Cette union turco-serbe, si elle était approuvée par la diplomatie européenne, rattacherait à la monarchie ottomane huit millions de montagnards, qu'elle émanciperait à des degrés divers. A la vue de cette réconciliation entre le Slave et l'Osmanli, les Grecs abdiqueraient peu à peu leurs rêves de

vengeance contre la Porte, et, sous peine de subir un fatal isolement, ils se verraient forcés d'entrer eux-mêmes dans cette puissante union de tous les chrétiens de l'empire avec les Turcs. Ainsi les deux grandes races de l'Orient, les Grecs et les Slaves, seraient réunies par ce généreux pardon accordé à leurs anciens maîtres, qui ne pourraient plus devenir leurs oppresseurs.

Tel était, tel est encore le plan des hommes qui ont dirigé la révolution serbe de 1842; mais ces hommes éclairés et sincèrement dévoués à leur pays voulaient unir, comme héritier futur, un Orient nouveau et chrétien à l'Orient décrépit de Mahomet, dont les grandes puissances prétendent être les seules héritières : il fallait donc étouffer, dans l'intérêt austro-russe comme dans l'intérêt de l'Angleterre, ces velléités de fédération des chrétiens du Danube avec les Turcs, que l'on condamne à mourir pour se partager leurs dépouilles. Au nom du *statu quo*, la diplomatie, résistant à la tendance nouvelle des peuples orientaux, les entraîne vers leurs vieux instincts de morcellement et d'exclusion; elle leur remet le poignard à la main, elle les pousse les uns contre les autres. Et devant un tel machiavélisme, l'opinion publique reste muette; parmi tant de journaux qui incessamment invoquent contre l'absolutisme les droits des nations, pas un seul n'élève la voix en faveur des Serbes, et toute l'Europe libérale semble approuver par son silence

la coalition des cabinets contre un petit peuple qui ne voulait que s'affranchir du protectorat écrasant de la Russie! Heureusement, il n'y a point encore lieu de désespérer. Quand même on étoufferait le premier élan des Slaves de Turquie, d'autres lui succèderont, de plus en plus énergiques. Quelque puissante qu'on la suppose, la diplomatie n'a pas le pouvoir d'étouffer la tendance naturelle d'un peuple; or, la tendance des Slaves est à la liberté; et quand huit millions d'hommes sont enfin unanimes pour secouer un joug, il faut bien que le joug tombe.

II.

En laissant s'établir une administration régulière dans ces contrées, l'Europe n'opposerait pas seulement une digue à la Russie, elle rendrait des bras découragés et d'immenses régions inexploitées au travail et à la production; elle ferait refluer vers ses manufactures les matières brutes en bien plus grande abondance et à des prix bien plus bas qu'elle n'a pu les avoir jusqu'ici; elle ouvrirait pour ses étoffes des débouchés fer-

més jusqu'à ce jour, elle ferait sortir du néant la marine bulgaro-serbe, elle créerait sans frais des ports marchands qui ne tarderaient pas à rivaliser avec ceux de la Russie et de l'Autriche. Si tant de beaux résultats paraissent un rêve, qu'on jette seulement les yeux sur une carte d'Europe : on verra que les pays bulgaro-serbes débouchent à la fois sur la mer Noire, l'Adriatique et l'Archipel, que les Serbes d'Albanie possèdent en face d'Ancône Antivari, que leurs frères les Bulgares ont en face d'Odessa l'excellente baie de Varna, et Orfano vis-à-vis de l'Hellade. Les provinces occupées par ces deux nations forment une superficie qui équivaut à plus de la moitié de la France, et comptent parmi les terrains les plus féconds et les plus privilégiés de l'Europe. Dès que le laboureur serait assuré de recueillir le fruit de ses sueurs, des chantiers et des comptoirs pour l'exportation s'élèveraient sur ces deux côtes, frontières de l'empire; des centaines de barques légères s'élanceraient au besoin pour couvrir comme avant-garde la grosse marine militaire des Ottomans, stationnée dans les mers intérieures, depuis le magnifique port de Bourgas, qui pourrait devenir le Toulon de la Turquie, jusqu'à Smyrne. Les rivières mêmes changeraient de face. La navigation de la Save et du Danube, dont on laisse si imprudemment l'Autriche s'emparer, serait restituée aux riverains de ces deux fleuves, sur une longueur de quatre cents lieues, dont trois

cents pour le Danube seul. Ranimés par la liberté, les Greco-Slaves rendraient au commerce de leur péninsule toute son antique prospérité, et le besoin d'exporter leurs produits, devenus plus abondants, couvrirait de caïques les rivières, qui aujourd'hui coulent abandonnées entre des rives sans habitants. Il serait injuste d'attribuer aux Turcs cette dépopulation, qui se retrouve au même degré sur les côtes et dans l'archipel serbes de l'Adriatique. Malgré tout l'intérêt que l'Autriche aurait à vivifier ces lieux couverts autrefois des plus florissants villages, elle les laisse languir dans une misère affreuse, tant il est difficile à une nation d'exploiter avec intelligence et selon sa valeur une terre qui n'est pas sa terre natale.

En Bulgarie, on retrouve l'humus jusqu'au sommet des balkans qui semblent le plus inaccessibles. L'infatigable activité des habitants couvre les versants de ces monts d'arbres fruitiers : pendant que le Bulgare transforme les hauts plateaux en prairies pour les troupeaux, il rend les vallées aptes à produire toute espèce de céréales. Mais ce peuple, qui sème et cultive avec tant d'ardeur, n'a point de marché pour écouler ses denrées. Ce ne sont cependant pas les débouchés naturels qui lui manquent; ils abondent. Outre le Danube, les Bulgares ont la Maritsa et le Strouma, les deux principales rivières de l'intérieur de la Turquie, et qui, après avoir arrosé

des champs bulgares durant une grande partie de leur cours, forment, à leur embouchure dans la mer Égée, de petits ports où habitent des pêcheurs également bulgares. Des colonies de cette nation sont semées le long de la côte, depuis Orfano, dans le golfe de Contessa, où se perdent les eaux du Strouma, jusqu'au mont Athos, où un grand couvent n'est peuplé que de Bulgares. La Maritsa, qui traverse les deux grandes villes de Philippopoli et d'Andrinople, et qui ne s'arrête que dans le golfe d'Énos, offrirait surtout aux produits du Balkan un moyen de transport admirable, si quelques travaux de canalisation faisaient seulement disparaître les principaux bancs de sable qui encombrent son cours.

Sous le point de vue maritime, la position des Serbes est, il faut l'avouer, moins avantageuse que celle des Bulgares; la faute en est aux envahissements de l'Autriche, qui a conquis sur l'empire d'Orient la Dalmatie et ces magnifiques bouches de Kataro, où pourraient hiverner en pleine sécurité toutes les flottes de l'Europe. De si belles côtes ne seront point rendues aux Serbes par une grande puissance, à moins d'une guerre générale et d'un remaniement complet des états européens. Il n'y faut donc pas songer; mais les Monténégrins et les Mirdites libres d'Albanie, une fois coalisés, peuvent, par des conventions pacifiques avec le sultan, et au besoin par la force, s'approprier Antivari et Dulcigno, dont les Otto-

mans ne font rien, et qui, aux mains des chrétiens, serviraient à ranimer la marine serbe, si florissante avant la chute de Raguse. En attendant, les Serbes seront réduits à la navigation fluviale; heureusement, beaucoup d'entre leurs rivières sont navigables; la Save et la Drina portent de forts bateaux sur la plus grande partie de leur cours. La grande Morava, qui tombe dans le Danube sous Smederevo, pourrait aussi, malgré la rapidité de ses eaux, porter les plus lourds caïques; si on n'ose encore lui confier que de légères barques, c'est à cause des rochers et des troncs d'arbres dont elle est encombrée, comme tous les cours d'eau abandonnés à eux-mêmes.

Les provinces serbes n'ont point l'importance commerciale des provinces bulgares; l'industrie s'y borne à la vente du miel, de la cire, des bestiaux, et surtout des porcs, principale richesse du peuple. Tous les produits manufacturés sont importés de l'étranger; quant aux produits de la nature, ils abondent. Il y a des vignobles partout, excepté dans la Matchva et la haute Bosnie, où l'on remplace le vin par l'eau-de-vie de prunes. Les plantations de mûriers pour les vers à soie réussissent parfaitement. Les trois grandes rivières de la Drina, de la Save et de la Morava baignent des vallées d'une étonnante fertilité; elles n'attendent que des travailleurs pour se couvrir d'usines destinées à manufacturer et à exploiter les produits bruts des hauts plateaux

et des montagnes verdoyantes qui, de toutes parts, s'inclinent sur ces belles eaux. La partie du bassin de la Save appelée Matchva, qui, au moyen âge, passait pour la plus riche province de l'empire serbe, semble toujours, en été, n'être qu'un vaste champ de blé. Rien toutefois n'est comparable à la vallée de la Morava, véritable paradis terrestre, sur une longueur de plus de soixante lieues. Là deux grandes montagnes attirent le regard du voyageur, qui ne les perd de vue qu'après plusieurs jours de marche : ce sont le *Kablar* et l'*Outchar*, deux mots qui signifient potier et berger. Ces pics semblent s'être séparés comme l'Ossa et l'Olympe, pour former une autre vallée de Tempé. Un jour, dit la légende serbe, ces deux géants s'accordèrent pour mener de concert leurs richesses à la Morava : le *potier* bâtit un canal en briques, où le *berger* versa le lait de ses troupeaux et le vin de ses collines, et le lait et le vin commencèrent à couler comme deux fleuves à travers la Serbie.

Nous devons cependant avouer que la plus grande partie des provinces peuplées par la race serbe est encore trop couverte de forêts, et offre d'ailleurs une superficie trop montagneuse, pour se prêter à un grand développement de culture. De là vient que toutes les villes serbes sont petites et pauvres ; on ne peut excepter que Saraïevo, qui, si la moitié de ses maisons n'était pas déserte, renfermerait cent mille habitants. Aussi

cette ville, par sa grandeur et sa position à peu près centrale au milieu des pays serbes, devrait-elle passer pour la capitale de la race, si un peuple en travail de formation pouvait avoir une capitale permanente. Après Saraïevo viennent deux cités d'à peu près vingt mille âmes, Belgrad, centre des affaires de la principauté de Serbie, et Skadar, chef-lieu de l'Albanie slave et capitale future des Monténégrins. Puis on trouve quelques villes de dix à douze mille âmes, comme Nicha, Novibazar, Pristina; il n'y a plus ensuite que des places de cinq à six mille habitants. Travnik, Mostar, Ipek, Oujitsa, Leskovats, Iagodina. Il faut être juste, et ne pas demander aux Serbes plus qu'ils ne peuvent donner; en adoptant la vie pastorale, ils n'ont fait que se plier aux exigences des contrées qu'ils habitent : or, n'est-il pas naturel qu'une nation de pasteurs trouve sa cité partout où campent ses troupeaux et ses guerriers?

C'est surtout dans les vastes solitudes où se trouvent disséminés les villages serbes, qu'on est frappé des tristes conséquences que l'oubli de l'Europe fait peser sur ces contrées. On est saisi de douleur en voyant que tant de fruits de tout genre, spontanément produits, ne sont pas même recueillis par l'homme découragé. C'est au bord des rivières, où la féconde énergie du sol excite le plus d'admiration, qu'on remarque le moins d'activité. D'impénétrables forêts dérobent sou-

vent leur cours même à la vue : des noyers, des châtaigniers gigantesques, des pruniers enlacés de vignes sauvages, livrent annuellement aux corbeaux les fruits dont ils sont chargés. Le cerf et l'oiseau, qui, dans ces lieux, s'enfuient à l'approche du chakal ou du vautour, demeurent paisibles en voyant passer l'homme. Les savanes et les forêts d'Amérique ne peuvent offrir une image plus complète du désert. Par un ancien traité fait avec la Turquie, l'Autriche avait obtenu toutes les îles du Danube et de la Save. Beaucoup d'entre ces îles appartiennent maintenant aux Serbes, comme la Tsiganlia, en face de Belgrad, et l'industrieuse Poretch. Quant à celles que l'Autriche possède encore, elles sont pour la plupart désertes, malgré la séduisante beauté de leur végétation, et les avantages que leur situation offre au commerce. Les seuls visiteurs que reçoivent ces îles fortunées sont parfois des troupeaux de buffles qui s'y rendent à la nage des rivages voisins, pour s'y reposer dans les hauts et frais herbages. Les malheureux que fait notre civilisation sont aujourd'hui forcés de s'en aller par milliers d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, jusqu'en Amérique, perdant ainsi l'espoir de jamais revoir leur terre natale, et dans l'Europe même il y a de vastes contrées désertes! Les îles du Danube, par exemple, une fois arrachées au régime du monopole, offriraient à des essaims d'émigrants de riches asiles. Combien de florissants villages bulgares

la liberté ferait naître comme par enchantement à l'ombre de ces forêts primitives, où n'habitent aujourd'hui que les sangliers et les ours!

Il faut déplorer l'état de ruine et d'abandon où l'Autriche laisse le cours du Danube, qu'elle est censée en Europe exploiter avec activité. Aucun travail de canalisation, aucune digue, aucun pont permanent n'existe même sur la partie du Danube qui traverse la Hongrie; à plus forte raison ce fleuve immense est-il abandonné à toute sa fougue dévastatrice dès qu'il atteint la Turquie. Où trouve-t-on plus de misère qu'à Belgrad, qui est cependant le principal point de communication entre l'Autriche et l'empire d'Orient? En vain le Danube se déroule comme une mer autour de cette ville qu'il appelle à devenir un vaste foyer d'industrie; l'Autriche se refuse à toute concession qui pourrait développer la vie chez ses voisins. On parle beaucoup de sa navigation à la vapeur; cette navigation s'arrête réellement aux écueils et aux tourbillons d'Orchova. Rien n'a été fait pour rendre ce dangereux passage praticable aux gros bateaux; on est contraint de déposer marchandises et voyageurs pour les transporter par terre d'Orchova à Drenkova, et les embarquer plus bas sur des pyroscaphes venus de Trieste par Constantinople! Ne serait-il pas plus naturel que ces bâtiments fussent serbes, turcs et valaques? Aussitôt les populations riveraines, y voyant leur intérêt, se sentiraient le courage de

faire les travaux de canalisation nécessaires, et le plus grand fleuve de l'Europe offrirait enfin au commerce les résultats qui seraient depuis longtemps obtenus, si l'Autriche ne reculait pas sans cesse devant les dépenses d'entretien qu'exige le cours du Danube. On objectera les écueils brisés par la mine sous Orchova, les travaux tant prônés de la compagnie autrichienne, commencés en 1837 à la demande et par les soins du comte Szecheny; mais ces travaux n'ont point atteint leur but, puisque les pyroscaphes continuent de s'arrêter devant les *rapides* d'Orchova. Il serait honteux qu'un fleuve qui met en communication tant de peuples, et dont la majesté éclipse celle du Rhin, demeurât dans la nullité à laquelle l'ignorance de l'Europe l'a jusqu'ici condamné. En vue de son propre intérêt, l'Europe doit aider les huit millions de Bulgaro-Serbes dont ce fleuve est l'artère vitale à l'arracher enfin au monopole de l'Autriche. Sur un espace de plus de trois cents lieues, il baigne des champs serbes ou bulgares; ceux qui cultivent ces champs ne peuvent sans injustice être dépossédés des eaux qui les fécondent, surtout quand ces eaux, restituées à leurs légitimes maîtres, ouvriraient au commerce européen des sources nouvelles de richesse, dont il ne pourra jouir qu'à cette condition.

III.

Les dispositions physiques du sol, dans les pays bulgaro-serbes, ne favorisent pas seulement le développement du commerce européen, elles préparent aussi l'accord politique des habitants. En ne faisant qu'un seul groupe des balkans serbes et des balkans bulgares, la nature semble conspirer avec l'état moral des provinces slaves pour les conduire à l'unité. Les montagnes serbes, de Skadar au Danube, sont surtout merveilleusement disposées pour garantir l'indépendance aux indigènes. Formant de toutes parts un labyrinthe inextricable de chaînes escarpées et couvertes de forêts vierges, elles sont d'autant plus inabordables à l'artillerie et aux armes du dehors, que leurs vallées, fermées à la frontière par des sommets à pic, débouchent presque toutes dans l'intérieur de l'empire. Les chaînes qu'on pourrait appeler le Mont-Blanc de cette Suisse orientale forment précisément les confins de la Bosnie et de l'Albanie slave. Ces méandres granitiques nommés *Albii* dans l'antiquité, et qui ont donné

leur nom aux Alpes, se régularisent, se disciplinent pour ainsi dire en entrant sur le territoire bulgare, chez le peuple de la discipline et de l'ordre. Alors on peut en dessiner les lignes, le chaos se débrouille; les hautes chaînes laissent entre elles des vallées larges comme des plaines, et les chaînes basses ne sont plus que des plateaux ondulés qui de gradin en gradin descendent vers la mer Noire, dont ils arrêtent les flots devant leurs remparts de rochers. D'autres branches encore plus abaissées se prolongent même à travers la Thrace, depuis les Balkans jusqu'au Bosphore et aux Dardanelles. Mais toutes ces montagnes Bulgares n'offrent réellement qu'une continuation des montagnes serbes. Les unes et les autres sont géologiquement aussi inséparables que le sont politiquement les Serbes et les Bulgares; les unes ne doivent qu'aux autres toute leur importance stratégique et commerciale. De même en est-il pour les deux peuples; s'ils combinent leurs efforts, ils braveront du haut de leurs balkans toutes les invasions ennemies. Bien unis, ils pourraient, dans ces montagnes, soutenir le choc de l'Europe entière.

On conçoit dès-lors pourquoi le gouvernement serbe ne prend pas même, dans les jours critiques, la peine de se maintenir à Belgrad, et se retire aussitôt dans les montagnes, à Kragouïevats et à Roudnik, au milieu d'immenses forêts défendues par d'affreux précipices. Là les consuls

et les émissaires des puissances ennemies, qui se disent *protectrices*, n'osent se hasarder, craignant la colère du peuple, et, s'ils la bravent encore, ils n'ont plus du moins dans ces solitudes autant de facilités pour ourdir leurs complots. A la vue de cette immense forteresse naturelle du Roudnik, les plus hardis pachas frissonnent. C'est là que Tserni-George, assailli à la fois par cent mille musulmans, se sentait inexpugnable, et c'est là que son fils, le prince Alexandre, depuis l'ultimatum de la Russie en mars 1843, s'est retranché avec l'héroïque Voutchitj, comptant sur l'appui moral qu'il devait attendre de l'Europe, dont il soutenait la cause contre le tsar.

Tous les pays serbes, à peu d'exceptions près, n'ont d'autres routes que des sentiers, souvent suspendus sur des précipices que le cavalier ne sonde pas sans frémir. De Kragouïevats à Skadar, et de Kladovo sur le Danube jusqu'à Serbitsa aux portes de Thessalie, ce sont de continuels défilés entre des chaînes plus ou moins escarpées et désertes. Il n'y a de chaussées pour les voitures que vers la frontière; construites par l'Autriche pendant ses guerres du dernier siècle, elles ont été restaurées par Tserni-George; l'une d'elles va de Belgrad à Zvornik en Bosnie par Chabats, mais elle traverse, sous Palech, les deux gorges appelées Douboko-Velko et l'immense forêt du Kitog, où une armée d'invasion venant d'Autriche serait facilement détruite. Une autre voie mili-

taire, descendant de Temesvar à Orchova, suit la rive serbe du Danube par Kladovo, Berza, Palanka, Goloubats et Negotine; mais cette route offre cent passages des plus perfides, et elle est souvent si étroite, que deux cavaliers n'y pourraient marcher de front; en outre, elle est séparée de l'intérieur de la Serbie par des chaînes de montagnes. Ce peuple trouve donc dans la rudesse inculte de son pays, dénué de routes, de villes et de commerce, une des plus sûres garanties d'indépendance.

Au sud de la principauté serbe, s'étend la Bosnie. Là comme sur tous les autres points de la péninsule les nécessités physiques se joignent aux nécessités morales pour préparer l'œuvre de la confédération. Il est vrai que Zvornik, Novibazar et Travnik sont aux mains des Turcs, et que ces positions redoutables pourraient résister à bien des assauts; mais toutes les campagnes qui les environnent étant serbes et chrétiennes, dès que les raïas de Bosnie auront résolu de s'unir à leurs frères de la principauté, il leur suffira de bloquer dans ces trois places leurs pachas, qui, faute de vivres, seront bientôt contraints de les évacuer. Quant à l'Hertsegovine, on sait combien cette annexe de la Bosnie est profondément travaillée par la propagande politique et les invasions armées du Tsernogore. Chaque année, quelque nouveau village hertsegovinien refuse le haratch aux Turcs, et se met sous la protection des carabines de la

Montagne Noire. Le visir de la province est presque bloqué dans sa forte résidence de Mostar, qui, si elle pouvait être emportée d'assaut, l'aurait été depuis longtemps; de plus en plus, les tribus libres circonscrivent le rayon étroit où il est encore permis au tyran de Mostar de décapiter des chrétiens.

Au milieu de ces tribus s'élève le champ d'asile des Serbes, le Monténégro, qui est plutôt un camp qu'une province. Dominant par leur position l'Hertsegovine et l'Albanie, les Monténégrins sont entraînés à peser à la fois sur ces deux régions; la moitié de l'Albanie paraît n'avoir plus d'avenir national que par son union avec la montagne libre. L'Europe elle-même, en interdisant aux Monténégrins les bouches de Kataro, les jette nécessairement sur l'Albanie. C'est le seul peint par lequel ils puissent arriver à la mer sans offenser aucune puissance chrétienne, et même, on peut l'affirmer, sans attirer sur eux une attaque générale de l'empire turc. Les quatre nahias dont se compose le Tsernogore débouchent toutes sur le lac de Skadar, où tombent les deux rivières navigables du pays, la Tsernitsa et le Tsernoïevitj. Ce magnifique lac, la proximité de la mer, dont il n'est qu'à sept lieues, et avec laquelle il communique directement par la Boïana, que les petits navires remontent sans peine, tout contribue à faire de Skadar une ville de première importance. Aussi, quoique déchue, compte-t-elle encore

20,000 habitants, et il y a dans ses murs place pour un nombre triple. Or, de tout temps Skadar fut une ville serbe, et, une fois maîtres de cette capitale slave de l'Albanie, les Serbes du Monténégro exerceraient sur les Skipetars une influence prépondérante. N'eussent-ils entre leurs mains que le petit port d'Antivari, entrepôt des exportations du bassin de la Drina, leur position serait aussitôt changée vis-à-vis des provinces voisines.

L'Albanie est depuis longues années dans une anarchie déplorable. L'impuissance des pachas à se faire obéir ailleurs que dans les plaines et les plus larges vallées a donné naissance à une foule de districts libres qui se gouvernent eux-mêmes, malheureusement sans lien commun. Ce morcellement a du moins l'avantage de ranimer les influences naturelles, et de rétablir la division primitive de l'Albanie en deux grandes zones morales peuplées chacune d'au moins huit cent mille habitants. La zone qui s'étend au sud s'appelle généralement Épire, et celle du nord Mirdita. La zone méridionale, tournée à l'hellénisme, languit encore sous le joug exclusif des musulmans, par suite de l'apathie du gouvernement grec; la Mirdita, où dominent les Slaves, est à peu près émancipée, grâce aux *tchetas* (incursions) des Monténégrins. Le Bérathino et l'écumeuse Voïoussa (l'ancien Aous), la rivière la plus profondément encaissée de la presqu'île greco-slave, semblent

marquer la délimitation naturelle entre ces deux moitiés de l'Albanie.

Les Mirdites indépendants se divisent en deux branches : ceux de la Mattia et ceux des Dibres. Les Mattes occupent, au nombre de 70,000, les deux rives de la Mattia sur une longueur de vingt-quatre lieues, et une ligne de montagnes qui s'étend de l'Adriatique jusqu'à la Macédoine. Leur évêque et leur *prink,* les deux chefs spirituel et temporel de la Mattia, résident ensemble avec leur conseil à Oroch (la montagne), obscur village qui a succédé à l'antique et célèbre Croïa, la ville royale de Skanderbeg, dans la tâche de représenter les hommes libres d'Albanie.

Moitié skipetare et moitié slave, la seconde confédération, celle des Dibrans, occupe principalement la haute et la basse Dibre, vallées dont on admire la fertilité. Le nombre des Dibrans est inconnu, mais on ne peut guère l'évaluer à moins de cent mille. Ces braves ont longtemps combattu le Monténégro avec un acharnement qu'entretenaient l'argent des Turcs et les fanatiques prédications des missionnaires de l'Autriche. Une savane de trente lieues, toute semée d'ossements, entre Skadar et Prisren, était et est encore quelquefois l'horrible théâtre de ces luttes entre frères. Quand l'Europe aidera-t-elle ces contrées à ressaisir une existence plus douce? La nature les a douées de toutes les ressources qui peuvent y développer l'industrie la plus active, elle y a formé

des ports nombreux, et dans l'intérieur des terres deux beaux lacs, celui de Skadar et celui d'Ocrida, qui dessinent comme les deux pôles de l'Albanie chrétienne. Des bateaux à vapeur en fer sur ces deux lacs en transformeraient bientôt les rives, et comme ces bassins sont en communication directe avec la mer, l'un par la Boïana, l'autre par le Drin noire ou la Drina, ils pourraient envoyer aux manufactures européennes une masse énorme de produits bruts. Le grand fleuve de la Drina qui, descendu des monts serbes, traverse toute l'Albanie, en séparant les tribus slaves des tribus skipetares, reçoit les eaux du délicieux lac d'Ocrida, dont les rivages sont exploités par de paisibles familles bulgares, mêlées aux pasteurs mirdites. Ces laboureurs et ces pâtres sont environnés de clans chasseurs. Quels éléments variés de civilisation n'offrent pas tous ces contrastes de mœurs, de rites et d'industries !

Les alliés des Dibrans, tels que les Hoti, les Doukagines, les Klementi, s'étendent vers le nord, d'un côté jusqu'aux sources de la Boïana, de l'autre jusqu'aux cimes du Chara-Planina (le Char-Dag), où se termine l'Albanie. Dans les défilés de cette montagne se cache Prisren, ville de huit mille âmes, dominée par un castel aérien, ancienne résidence royale des *krals* serbes, où veillent maintenant, comme des vautours, les vieux spahis turcs qui composent la garnison. Cette place, au milieu d'un vaste désert, est con-

tinuellement bloquée par les Mirdites et ne se soutient que par des convois de vivres de la Macédoine. Sur tout l'espace compris entre l'Adriatique et Prisren, les Turcs n'occupent que des châteaux ruinés, et les chrétiens ne payent que de légers tributs, réglés et débattus les armes à la main. Les forêts inaccessibles du mont Chara protégent depuis mille ans la nationalité des Serbes. Leurs premiers rois y grandirent comme haïdouks; ils élevèrent à l'ombre de ces sommets leurs plus glorieuses villes. Ces cantons, ainsi que la plaine de Kossovo avec ses cent villages serbes, font partie de l'Albanie et obéissent à des spahis skipetars connus par leurs cruautés. Les montagnes voisines sont remplies de raïas fugitifs, tous Slaves, avides de se venger de ces spahis; aussi, nulle part la réconciliation entre les deux races, skipetare et serbe, ne se fera-t-elle plus longtemps attendre.

Les efforts combinés des tribus serbes et bulgares seront pour elles le seul moyen de contraindre à la paix cette portion des Skipetars, qu'on pourrait nommer *anti-slaves* : c'est en face de ces ennemis que l'union des deux peuples slaves est facile. Dans tous les défilés de la péninsule, depuis l'Épire jusqu'à Vidin sur le Danube, les Bulgares et les Serbes, constamment mêlés et unis en présence des Albanais, impriment à la terre même le sceau de leur double génie agricole et pastoral. C'est surtout à Nicha que les deux na-

tions paraissent se tendre la main et vouloir confondre même leurs idiomes. Cette antique cité grecque, où naquit le grand Constantin, domine la seule vallée qui débouche à la fois sur la Bulgarie et la Serbie, et que traverse la Morava bulgare pour se rendre à la Morava serbe. De nombreuses ruines de tranchées et de tours, laissées par les armées envahissantes devant les glacis modernes de la forteresse, attestent le prix que les ennemis des Ottomans attachèrent toujours à cette position. A peu de distance de la place, et sur le chemin qui mène au couvent de Saint-Roman, dans la vallée de Stalats, est le village de Tatarine, dans le territoire duquel se voit, au penchant d'un coteau, la fameuse pyramide de crânes humains élevée par les Turcs à la chute de Tserni-George. Ces crânes, au nombre de plusieurs milliers, dont M. de Lamartine vit encore *les cheveux flotter,* dit-il, *comme des lichens,* n'appartiennent pas uniquement à des chrétiens : ce sont à la fois les dépouilles des vainqueurs et des vaincus, des musulmans albanais et des Bulgaro-Serbes. La vue de ce monument lugubre, au lieu d'exciter dans les populations des désirs de vengeance, les invite plutôt à l'union et à l'oubli; car les musulmans slaves et skipetars ont autant souffert des longues guerres de la péninsule que les chrétiens, et ils ont plus d'intérêt même que les chrétiens à ce que ces guerres ne se renouvellent pas. Aux enfants des héros serbes, dont les

têtes ont été plantées ici, comme pour marquer la limite de leur patrie affranchie, cette pyramide doit apprendre combien la liberté coûte cher; aux guerriers d'Albanie et de Bosnie, elle rappelle au contraire que, même appuyée sur les plus grands courages, la tyrannie ne peut durer toujours. Quant aux opprimés serbes et bulgares, ils peuvent comparer cette colonne de têtes humaines à deux autres pyramides élevées depuis quatre siècles devant Pristina, dans la plaine de Kossovo, l'une au lieu où tomba Miloch Obilitj, après avoir tué de sa main le sultan Amurat, conquérant de sa patrie; l'autre à Gazimestan, où fut enseveli le sultan vainqueur, à peu de distance de son héroïque meurtrier. Ces trois monuments en disent assez aux Slaves musulmans et chrétiens sur le besoin de vivre unis. Une circonstance heureuse contraindra d'ailleurs les musulmans slaves, sinon à l'union, du moins à la paix. Privés désormais de communications directes avec Stambol et le peuple turc, ils se trouvent entièrement à la merci des Slaves chrétiens, et vivent bloqués dans leurs vallées entre le Monténégro et la Bulgarie comme entre deux camps ennemis.

Cette vaste Bulgarie est à la vérité jusqu'à présent peu menaçante pour ses maîtres; mais de tous côtés l'influence des Serbes libres la remue et la pénètre. Appelé sans doute à jouer un rôle moins brillant que les Serbes, parce qu'il n'est pas, comme eux, né pour la lutte, le Bulgare offre

dans son caractère moral, comme dans la configuration géographique de son pays, l'unité qui manque à ses voisins. Les cinq provinces dont se compose la Bulgarie sont agglomérées en un vaste carré, tandis que celles du peuple serbe, scindées jadis en plusieurs royaumes, dessinent partout, depuis le Danube jusqu'à l'Épire, des angles aigus ou rentrants. On ne peut établir aucun parallèle pour la culture et la fertilité entre les campagnes serbes et les campagnes bulgares. Le Serbe est trop nonchalant pour attacher un grand prix à la richesse agricole; il est pâtre et guerrier, ses troupeaux et la liberté soutenue par l'épée lui suffisent. Il n'en est pas de même du Bulgare. Aussi se distingue-t-il des autres Slaves par l'étendue, l'activité et l'importance commerciale de ses villes, dont plusieurs ont de trente à cinquante mille âmes. Son ancienne capitale, la majestueuse Sofia, est environnée de balkans; la plus élevée de ces cimes, le Rilo, mont sacré de la liberté bulgare, sanctuaire des moines et refuge des haïdouks, laisse voir de loin à la ville esclave ses plateaux neigeux et inviolables, comme pour l'exciter à briser ses fers. De là jusqu'à la mer Noire, on ne traverse que des défilés pleins de périls, où la bonhomie du Bulgare laisse le Turc circuler en toute sécurité. A cette frontière est placée Varna, chef-lieu de la province maritime du Dobroudja, et le principal port de la Bulgarie, mais qui, pillée et incendiée par les Rus-

ses en 1829, se trouve depuis lors presque abandonnée des apathiques Ottomans. Varna a cependant une forteresse admirablement située, et sa vaste rade est si sûre, que les arrivages s'y font toute l'année, même en hiver, sans aucun obstacle. Ne songeant qu'à l'occupation militaire, les Turcs ont élevé, à peu de distance de Varna, une ville de 60,000 habitants, Choumla, citadelle immense, qui est leur boulevard contre la Russie, et leur principale place d'armes en Europe. La longue côte du Dobroudja, qui fournit à la Bulgarie des marins et des constructeurs habiles, se complète par le littoral du Danube, dont les villes, autrefois florissantes, comme Silistrie, Rouchtchouk, Nikopoli, ne sont pas encore entièrement déchues. Mais la capitale de cette province, Vidin, est, comme Choumla, peuplée en majorité de musulmans. Pleine d'immondices et de misère, elle renferme 20,000 habitants qui languissent au pied d'une citadelle restaurée à la moderne, et dont la position, bien plus que l'artillerie, commande le cours du Danube. Vidin a hérité de Ternovo, ville de 10,000 âmes cachée dans les montagnes, où résidèrent les derniers rois, et où réside encore le métropolite suprême de la nation.

Les provinces moitié grecques et moitié bulgares de la Zagora et de la Macédoine, situées au delà des Balkans, jouissent d'une température tellement chaude, qu'on y trouve tous les pro-

duits de la Grèce. Ainsi la Bulgarie danubienne, où se développe dans toute sa variété la culture septentrionale, se complète par celle du sud, où mûrit l'olive. La Macédoine orientale, arrosée par le Strouma, qui se jette dans la mer Égée, a pour chef-lieu Sères, ville de fabriques, plutôt grecque que slave, mais qu'entourent des campagnes uniquement bulgares. Une autre cité, moitié grecque et moitié bulgare, Philippopoli sur la Maritsa, peuplée de 40,000 habitants que font vivre les manufactures de laine et le commerce de transit, très-actif sur ce point entre la Méditerranée et le Danube, marque le centre du pays de la Zagora. Cette dernière province bulgare s'agrandit tous les jours par ses colonies agricoles, qui empiètent sur les déserts turcs de la Thrace, et par ses migrations d'ouvriers, qui s'entassent dans les places manufacturières des Ottomans.

Ainsi la Bulgarie confine à la mer Noire et à la Méditerranée; d'un côté, par Varna, elle pourrait recevoir directement de Trébizonde les produits de la Perse et de la Caspienne; de l'autre, par Orfano ou Salonik, elle pourrait expédier à la Grèce et à l'Europe ces mêmes produits asiatiques, joints à ceux du Balkan, et recevoir en échange les produits européens. Mais, privés de toute organisation tant commerciale que civile, les producteurs bulgares sont réduits ou à consommer eux-mêmes ou à vendre à vil prix leurs denrées aux monopoleurs autrichiens et à la so-

ciété des bateaux à vapeur du Danube. Encore ne peuvent-ils traiter avec ces marchands que par des intermédiaires étrangers qui s'enrichissent aux dépens du laboureur. Ainsi le vieux pacha de Vidin, Hussein, accaparait dans ses magasins la laine, le coton, la soie brute de la Bulgarie, sur lesquels il s'arrogeait le droit de vente exclusive. Il forçait de même les Bulgares à ne vendre qu'à lui seul leurs bestiaux, et entretenait habituellement dans ses bergeries 11,000 bœufs et jusqu'à 100,000 moutons pour fournir les marchés d'Allemagne. Ces monopoles ont deux résultats : en empêchant la surenchère, ils maintiennent tous les produits et la main-d'œuvre à un prix incroyablement bas; de plus, en enlevant au paysan tout espoir de s'enrichir par le travail, ils le rendent indifférent aux plus légitimes jouissances, et l'habituent à vivre dans le dénûment le plus absolu. Un tel système n'a pu cependant étouffer la nature active du Bulgare; l'espèce d'acharnement qu'il porte dans ses travaux d'agriculture a fini par l'exposer sans défense au feu des Turcs; les défrichements ont détruit une partie des forêts et des halliers qui cachaient les villages, et disposaient merveilleusement le pays pour une guerre de partisans, la seule que la raison puisse conseiller aux Bulgares. Ainsi, leurs propres vertus ont contribué à river leurs fers. Malgré leur nombre imposant de quatre millions et demi, les Bulgares ne peuvent

désormais songer à agir seuls. Pour leur bonheur, ils voient se relever derrière eux l'indomptable nation serbe, qui, ayant une position bien différente, est toute disposée à les soutenir dans la paix comme dans la guerre.

C'est une admirable combinaison de la nature qui a rapproché cette nation turbulente, toujours prête au combat, de la race non moins vigoureuse, mais plus paisible, des industrieux Bulgares. L'un de ces peuples ne peut former sans l'autre une société complète, mais l'un supplée à ce qui manque chez l'autre, et tous les deux réunis peuvent se passer du monde entier. On trouverait difficilement deux nations dont le parallèle prêtât à un plus riche développement d'antithèses et d'analogies. C'est surtout quand on passe de la hutte du pâtre serbe de Macédoine à la cabane du laboureur bulgare de la Romélie, qu'on est frappé de la différence des mœurs. Le Serbe est sans doute d'une nature plus élevée; il a un sens plus délicat pour la poésie, un amour plus ardent de la gloire, un costume plus riche, une plus ferme conscience de sa nationalité. L'Europe n'a pas de peuples plus belliqueux que les Serbes; dans toutes ses luttes, l'Autriche a soin de lancer, sous le nom de troupes hongroises, les régiments de cette nation à l'avant-garde, au plus fort de la mêlée, et, durant le siècle dernier, les Serbes musulmans rendaient le même service aux armées de la Porte. Dans son humble résignation, le Bul-

gare a cependant des vertus solides qui manquent à son brillant voisin : il sait mieux éviter les extrêmes, il est plus sérieux, plus constant dans ses entreprises. Doué de moins d'imagination, il l'emporte par les qualités du cœur. Bien que plus rapproché de l'Asie, il a des usages beaucoup plus européens; il ne se croise pas les jambes chez lui, comme tant de Serbes le font encore. S'il n'a pas la coiffure militaire et le spencer doré, en revanche il n'a pas, comme le Serbe, adopté le pantalon asiatique aux larges plis. Ses vêtements à couleurs sombres rappellent, par la teinte et la coupe étriquée, ceux du paysan de l'Allemagne, dont il a, du reste, le genre de vie, tandis que le Serbe a plutôt le caractère d'un ancien hidalgo catalan du temps des guerres contre les Maures. Le Bulgare d'ailleurs est loin de manquer de courage : comme *kiradchia* (conducteur de caravanes), il doit souvent défendre, les armes à la main, ses chameaux ou ses mules contre l'attaque du haïdouk ou du bédouin. Dès qu'il aura une patrie à défendre, il ne combattra pas pour elle avec moins d'intrépidité qu'il ne combat aujourd'hui pour sauver un convoi de marchandises.

Mais, si le Bulgare prétend s'isoler dans la patrie qu'il aura reconquise, quelles limites s'assignera-t-il qui ne froissent ses voisins serbes, lui qui, en débordant comme un fleuve trop plein, a inondé de ses colonies des provinces entières au

sud et à l'ouest, et s'est privé ainsi de toute frontière naturelle? Pour éviter de longs démêlés et peut-être un nouveau démembrement, il est sage qu'il s'unisse à ses voisins. La Serbie a des antécédents politiques déjà solidement établis; elle est assez forte pour servir de point d'appui aux patriotes bulgares, sans être, comme la Russie, assez redoutable pour les opprimer sous le masque de la protection. Ce que nous disons ici des deux pays bulgare et serbe s'applique également à leur littérature : commencé il y a cinquante ans, le mouvement littéraire des Serbes est déjà très-développé; déjà ils ont dans leur langue des compositions de tout genre. La littérature bulgare, encore dans l'enfance, ne pourra que gagner à des relations plus intimes avec celle de la Serbie. En se modelant, comme ils ont commencé à le faire, sur une littérature beaucoup plus mûre et plus européenne, celle des Russes, les écrivains bulgares s'absorberont dans leurs modèles ou seront frappés de stérilité. Les deux idiomes serbe et bulgare offrent d'ailleurs des différences si peu essentielles, qu'ils peuvent arriver avec le temps à n'être plus que deux dialectes d'une même langue. Ce rapprochement salutaire sera surtout favorisé par l'analogie complète qui existe entre les traditions poétiques et héroïques des deux races, ce qui permettra de répandre chez l'une et l'autre les mêmes chansons populaires légèrement modifiées dans l'expression.

Aucun obstacle sérieux ne s'oppose donc dès à présent à ce que les races serbe et bulgare combinent leurs intérêts, et se prêtent un mutuel secours pour résister à leurs ennemis communs, qui évidemment ne sont plus les Turcs, désormais trop affaiblis, mais les grandes puissances voisines. Une politique prévoyante devrait se hâter de mettre à profit une situation qui, en se consolidant, placerait hors de toute atteinte le thème favori des diplomates français, le maintien de l'équilibre européen. En effet, depuis que l'Hellade est séparée de l'empire turc, les pays slaves sont devenus la force principale de la Turquie. Les Bulgaro-Serbes, on l'a vu, n'auraient aucune répugnance à unir leurs armes avec celles des Turcs, dès qu'ils seraient sûrs, en soutenant la Porte, de combattre pour leur patrie. Si l'on objecte que la religion, qui sépare les Slaves des Osmanlis, les rapproche, au contraire, des Moscovites, nous répondrons que les Slaves de la péninsule orientale ne sont pas devenus aujourd'hui plus fanatiques qu'ils ne pouvaient l'être au quinzième siècle : alors cependant ils se liguèrent avec les Turcs contre les Grecs, qui, après avoir été leurs instituteurs religieux, voulaient devenir leurs maîtres politiques. Pourquoi les Slaves ne feraient-ils pas aujourd'hui contre leurs frères les Russes la ligue qu'ils maintinrent jadis pendant un siècle et demi contre leurs frères et coreligionnaires les Byzantins? Cette ligue que leur

position géographique impose aux Bulgaro-Serbes, ils la veulent, ils en ont déjà posé les bases. Les éléments sociaux, il est facile de le prouver, viennent compléter ici l'œuvre de la nature.

IV.

Des nombreuses peuplades qui peuvent composer l'union bulgaro-serbe, il n'y a jusqu'à ce moment que la principauté de Serbie, le Monténégro et la Mirdita qui aient su obtenir une existence nationale incontestée. Seuls, on peut le dire, les Serbes sont l'âme de ce grand corps slave, qui occupe, entre le Danube et la Grèce, les plus belles et les plus inaccessibles montagnes de l'Europe. Forts de leur patriotisme et de leurs droits politiques, les Serbes peuvent seuls arracher les raïas bulgares au sommeil. Les Monténégrins, bien qu'ils soient peut-être en réalité plus libres que leurs frères de Serbie, ne forment pas un état assez étendu pour pouvoir agir si loin de leurs foyers, seuls et sans alliés. Quant aux Bosniaques, divisés par leurs croyances religieuses en trois camps rivaux, musulman, catholique latin et schismatique, ils sont incapables d'offrir un en-

semble quelconque de vues politiques, et ont besoin, plus encore que les Bulgares, de recevoir l'impulsion des Serbes libres qui les environnent. La même impuissance se remarque chez les Albanais, tant slaves que mirdites, tant chrétiens orientaux que catholiques latins. Toutes ces populations se rattachent plus ou moins à la principauté de Serbie qui est leur avant-garde naturelle, et dont l'initiative politique, si resserrée en apparence, s'étend réellement de la mer Noire à l'Adriatique.

La Porte ottomane, dans ses rapports avec les Slaves, subit aujourd'hui les conséquences de sa fausse politique. On sait comment la destruction de l'aristocratie bosniaque et des janissaires a démantelé l'empire du côté de la Russie et du côté de l'Europe. Maîtres naguère encore de tous les Balkans, depuis ceux de la Bulgarie et du Danube jusqu'à ceux de l'Épire, ces terribles spahis, en disparaissant, n'ont laissé à leur place que le fantôme du nizam, et l'aspect de cette faible milice provoque plutôt qu'il n'arrête le développement des forces chrétiennes, comme si la Porte, dans toutes ses réformes, avait eu pour but le triomphe du christianisme. Maintenant, que reste-t-il à la vieille race d'Othman? Après avoir tué ses propres enfants, elle n'a plus d'autres ressources que d'adopter ses raïas pour ses défenseurs, et au besoin pour ses héritiers naturels. Elle semble heureusement comprendre cette né-

cessité, si l'on en juge par la conduite qu'elle a tenue dans les événements de Serbie en 1842 et 1843.

La Serbie, comme le Monténégro, comme la Mirdita, doit à la guerre son émancipation. Il en résulte que ceux qui ont versé le plus glorieusement leur sang dans les combats de la liberté, ont acquis des titres sacrés au pouvoir. Telle est, dans ces trois pays, l'origine de dynasties qui sont, si l'on veut, purement militaires, mais qui jouissent d'une popularité d'autant plus grande qu'elles ne prétendent pas à la souveraineté législative, et n'emploient leur épée qu'à faire triompher la loi ou la volonté nationale. On comprend que ces trois dynasties doivent être le point de mire contre lequel se dirigent toutes les attaques des puissances intéressées à neutraliser les nouveaux états slaves, afin de s'établir sur leurs ruines. C'est ainsi que l'Autriche, après avoir réduit presque à l'état de vassale la famille mirdite des Doda, cherche, par ses intrigues, à ébranler l'antique dynastie monténégrine des Petrovitj, qui se trouve maintenant en possession de donner à la Montagne Noire son gouverneur ou lieutenant général, comme elle lui donne depuis des siècles son *vladika* ou chef spirituel. C'est ainsi encore que le cabinet moscovite s'efforce de tromper l'Europe sur la légitimité de la dynastie que les Serbes danubiens se sont donnée dès 1804, celle de George le Noir, l'é-

mancipateur de sa patrie. Cette dynastie, née du champ de bataille, avait bien pu momentanément disparaître aux yeux des étrangers devant l'usurpation heureuse de Miloch Obrenovitj, qui, après avoir fait périr traîtreusement George le Noir, se porta son héritier; mais toutes les sympathies des Serbes restaient à la famille du martyr : une longue série de révoltes contre la dynastie usurpatrice et justement haïe des Obrenovitj a enfin abouti, en 1842, à expulser du pays le dernier d'entre eux, et aussitôt, déterrant le drapeau criblé de balles de George le Noir, enfoui pendant tout le règne de Miloch, la Serbie n'a eu qu'une voix pour reconnaître le droit d'hérédité d'Alexandre Georgevitj, le fils de son premier chef.

Ainsi, dans les débats diplomatiques provoqués par la dernière révolution de Serbie, et qui ont abouti à la réélection du prince Alexandre Georgevitj, l'Europe a été entièrement trompée; on lui a fait prendre une question de dynastie pour une question d'élection. Ce n'est que par une inexcusable ignorance des faits que la diplomatie européenne est demeurée muette devant l'ultimatum de la Russie. Il faut l'avouer toutefois, cet ultimatum était formulé avec une apparence de modération et de justice capable de paralyser les plus fougueux antagonistes du protectorat russe en Orient. En effet, que demandait le tsar? *Une simple réélection du petit prince*

de la Serbie dans les formes légales et régulières, pour sanctionner l'élection illégale et tumultueuse à laquelle ce prince doit son trône! Nous ne pouvons pourtant pas, se sont dit les diplomates, nous montrer tracassiers au point de refuser notre adhésion à une demande si modeste. Si la diète convoquée pour la réélection confirme le prince actuel et ratifie l'expulsion de la famille de Miloch, la Russie ne promet-elle pas de se résigner et de reconnaître le chef ainsi *légalement élu* comme le véritable prince de la nation? Nulle objection raisonnable n'a pu s'élever dans l'esprit des publicistes contre la question ainsi posée, et, nous l'avouons, un cabinet occidental eût difficilement exprimé ses exigences avec autant d'habileté. Toutefois, qu'entendait le cabinet russe par des *formes légales et régulières d'élection?* Existe-t-il des formes légales et régulières pour l'élection du kniaze serbe, comme il en existe par exemple pour l'élection des princes moldaves et valaques, comme il en existait pour l'élection des rois de Hongrie et de Pologne? Rien de semblable heureusement n'existe en Serbie; le trône serbe n'est point un trône électif, il a toujours été regardé comme héréditaire, au moyen âge aussi bien qu'aujourd'hui. Rien n'est prévu dans la loi serbe pour le cas de déchéance; la force nationale décide seule par sa réaction, *tumultueuse* peut-être, mais irrésistible, qu'une dynastie est devenue indigne de régner. En présentant aux grandes

puissances la question serbe comme un débat d'élection aujourd'hui terminé en apparence, la Russie tend à changer radicalement la constitution politique de la Serbie, elle veut y installer un trône électif à la place d'un trône héréditaire : c'est elle qui se montre subversive et révolutionnaire, en prétendant réagir contre une révolution.

Mais, dira-t-on, puisque le trône serbe est héréditaire, il faut le rendre à la dynastie légalement reconnue par l'Europe et garantie par la Russie, il faut rétablir les Obrenovitj. C'est ce que le cabinet russe avait d'abord demandé. D'où vient donc qu'il s'est désisté de cette prétention en apparence si légitime? d'où vient qu'il n'a exigé qu'une simple réélection du prince serbe, et s'est engagé à reconnaître le nouvel élu, fût-ce même le prince actuel? Il est prodigieux qu'on ne s'aperçoive pas qu'en paraissant céder à l'Europe sur ce point, la Russie obtenait réellement ce qu'elle n'osait pas espérer d'abord, et s'ouvrait, bien mieux que par l'occupation même du Balkan, une route large et sûre vers Constantinople. En effet, si le tsar s'était borné à réclamer la réintégration du prince déchu, il aurait pu le ramener et le soutenir par la force de ses baïonnettes, comme il a si longtemps soutenu Miloch par l'ascendant de sa diplomatie; mais, une fois rétablie, cette dynastie, qui ne s'est jamais appuyée que sur l'étranger et dont les Serbes ne veulent pas, serait tôt ou tard tombée de

nouveau, et avec elle eût été vaincue l'influence russe. Au contraire, en provoquant une réélection, la Russie a nié le droit d'hérédité du fils de George le Noir aussi bien que du fils de Miloch; elle a méconnu, au nom de la *légalité*, le principe dynastique chez le seul peuple chrétien d'Orient qui, par son humeur guerrière et ses vastes affiliations politiques en Turquie, pût lui barrer la route de la Méditerranée. Aujourd'hui, en paraissant céder au vœu du peuple, elle considère et fait considérer en Europe le pouvoir serbe comme le fruit d'une élection, et par conséquent comme révocable, dès que ses agents seront en mesure d'en exiger la révocation; enfin elle organise un état provisoire, qui lui permettra de continuer ses intrigues, à la place d'un état permanent, qui aurait pour résultat d'affermir la nationalité serbe. Et l'Europe a consenti à être la dupe de ces manœuvres, pendant qu'il lui était si facile d'obliger le tsar à exprimer nettement ses vraies prétentions ! Un simple refus par l'Angleterre et la France de ratifier l'ultimatum de la Russie, l'eût obligée infailliblement à en formuler un nouveau, où elle serait revenue à sa première demande. La cour russe eût réclamé, au nom de sa gloire, de la justice et du droit commun des princes, que la dynastie garantie par elle fût rétablie. Seulement alors la question eût repris sa véritable signification : l'Europe aurait eu à prononcer entre deux dynasties, l'une

issue de Miloch, l'autre issue de George le Noir.

Tandis que l'Europe l'abandonnait ainsi, quelle a été l'attitude de la nation serbe? Elle a constamment maintenu comme légitime la dynastie de George. Après avoir voulu rappeler le fils de Miloch et provoquer une élection nouvelle, la Russie a dû céder sur le premier point en se ménageant sur le second une victoire apparente. Une élection nouvelle a été faite, élection fictive et contre laquelle proteste la majorité du peuple serbe qui a refusé de remettre en question ce qu'il avait déjà décidé. Cette comédie parlementaire n'est destinée qu'à tromper l'Europe sur la légitimité du pouvoir rendu par la nation aux Georgevitj : les Serbes ne la prennent pas au sérieux.

Les ministres turcs ont habilement profité de cette longue crise pour se réhabiliter dans l'opinion des Slaves, en favorisant de tous leurs efforts, malgré les menaces du tsar, la lutte des patriotes serbes contre un pouvoir tyrannique que maintenaient les puissances chrétiennes. Seuls de tous les étrangers, ils ont soutenu en Serbie la cause juste et nationale, en garantissant au nom des traités d'Akerman, de Boukarest et d'Andrinople, l'autonomie des Serbes, c'est-à-dire leur indépendance politique intérieure, qui suppose nécessairement le droit de modifier leurs lois et de changer leurs chefs, s'ils en sentent le besoin. Le sultan s'est ainsi popularisé chez les raïas, et a dégoûté ses tributaires de l'intervention européenne; on

peut dire qu'en cette circonstance les diplomates *barbares* de la Porte ont été beaucoup plus clairvoyants que les hommes d'état du monde civilisé.

Entravée plutôt que soutenue par l'Europe, la Serbie ne peut plus agiter ni défendre les provinces opprimées qui l'entourent, comme elle le ferait si elle n'était pas censée sous la garantie des puissances. Le rôle d'émancipateurs armés reste donc tout entier aux ouskoks du Monténégro, qui, passant pour des brigands, se trouvent heureusement en dehors du droit européen ; ils ne sont point tenus à respecter les exigences barbares d'un *statu quo* qui n'a rien fait pour eux, et d'une diplomatie qui ne les reconnaît pas. Comment, dira-t-on, reconnaître un état qui compte à peine 120,000 sujets? Mais cet état s'appuie sur 18,000 soldats aguerris, toujours prêts à marcher, et le reste de la population, posté derrière ses rochers, a détruit et détruirait encore des armées de 100,000 combattants. Le Tsernogore recèle dans son sein les éléments d'une force qui ne peut que grandir; cependant, s'il veut attirer enfin l'attention de l'Europe, il ne doit plus rester dans l'isolement. Sa frontière n'est qu'à une petite journée de celle de la Serbie. En se donnant la main, les deux états serbes sauront se faire respecter au dehors, et, par leur ascendant moral dans l'intérieur de la Turquie, ils décideront la Bosnie et l'Hertsegovine à s'absorber en eux. Il y a dans ces deux provinces de vastes districts qui se sont délivrés

du joug turc, et qui aujourd'hui vivent libres, à l'insu, pour ainsi dire, des grandes puissances. Mais ces cantons sont souvent livrés à l'anarchie, parce qu'on ne leur permet pas de s'organiser régulièrement, et de nouer avec la Serbie des liens de fraternité et d'alliance qui sont leur plus impérieux besoin. Cependant l'unique moyen de rétablir la paix intérieure dans la Turquie d'Europe est de reconnaître comme légale la solidarité créée par la nature entre la Serbie et tous les districts libres de la langue serbe. A défaut de cette reconnaissance, les ouskoks continueront de dévouer leurs carabines à la cause de leur frères raïas, et de miner par leurs exploits populaires le trône chancelant de Constantinople.

Quant aux six cent mille Bosniaques musulmans, les seuls d'entre tous les Serbes qui ne réclament pas encore l'union fédérale avec la principauté de Serbie, ils finiront bientôt par se lasser de leur isolement. Ces Bosniaques ne prolongent leur existence, comme race distincte des Osmanlis, que grâce au voisinage des Serbes indépendants. S'il n'était pas loisible à tout spahi maltraité par les agents de la Porte de se retirer dans les vingt-quatre heures chez les ouskoks, il y a longtemps qu'on aurait contraint tout ce peuple de renégats à parler turc. Que n'a pas fait la Porte pour désorganiser ce pays ! Maintenant les fiers spahis sont traités comme des raïas, dépouillés de tout, ils se voient réduits à vendre leurs

tokas et leurs carabines dorées afin d'acquitter l'impôt de Stambol. Mais, pour être plus soumis en apparence, en sont-ils plus réellement attachés au sultan? Ils le sont moins que jamais. La soif de la vengeance les consume : ne pouvant l'assouvir, depuis que le nizam stationne avec ses canons dans leurs *koulas* et leurs forteresses, ils ont recours aux plus basses flatteries pour gagner à leur cause les pachas et les aïans nommés par la Porte. Désormais les révoltes, au lieu d'être l'expression ouverte et franche de la nation, seront le fruit des machinations secrètes de quelques pachas turcs qui, dans leur ambition, se feront des Slaves un rempart contre leur propre souverain.

Tout en plaignant les victimes et en flétrissant la violence avec laquelle le cabinet du sultan poursuit son œuvre de destruction contre les spahis, il est facile d'entrevoir pour la société bosniaque un avenir tout différent de celui qu'attendent les Osmanlis. Croyant n'agir que pour eux seuls, ils centralisent de plus en plus, sans s'en douter, les forces de la nation serbe, ils préparent la réunion fédérale des différentes peuplades de cette race indomptée. Au commencement de 1843, un dernier hatti-chérif, spécialement adressé à la Bosnie, a confirmé l'abolition de tous les priviléges des spahis et déclaré les raïas absolument égaux aux disciples du Koran. Cette nouvelle attaque du divan ne peut que faire baisser

encore son influence dans les districts de Bosnie où les chrétiens sont en minorité, et où le fanatisme religieux des musulmans, contrairement à la tendance ordinaire de l'islamisme, n'est que le fanatisme de la patrie, placée par ces guerriers au-dessus de la religion même. Quand l'ensemble de droits et de priviléges qui avaient jusqu'ici fait des Bosniaques une société à part entre l'Occident et l'Orient sera décidément aboli, les spahis slaves, dédaignant une religion asiatique dont le pontife les opprime, tendront la main aux ghiaours. La nécessité de ce rapprochement est déjà claire en Bosnie pour tous les esprits élevés au-dessus de la foule.

Partagée moralement en deux grandes régions, représentées l'une par les *nahias* ou districts du nord et de l'est, l'autre par les *nahias* du sud et de l'ouest, la Bosnie se rattache, d'un côté à la principauté serbe, de l'autre au Monténégro. Ces deux régions, toujours agitées, ne retrouveront le repos qu'en se réunissant aux deux états qui, de points opposés, pèsent sur elles et les dominent.

Il en est à peu près de même pour tout le nord de l'Albanie, qui semble condamné à languir sous les ravages des Monténégrins, jusqu'à ce que la confédération serbo-mirdite ait été enfin reconnue par la Porte. Malheureusement, beaucoup de tribus catholiques d'Albanie, entre le Monténégro et la Macédoine, conservent encore une vive antipathie contre leurs voisins serbes défenseurs du

schisme; souvent il s'engage entre les Serbes et ces tribus des luttes fanatiques qui n'aboutissent qu'à décimer les défenseurs de l'église romaine. Le nombre et l'organisation assurent de plus en plus le triomphe des schismatiques, et, sauf le cas d'une intervention étrangère, les catholiques libres d'Albanie seront forcés de s'unir aux Slaves, déjà tellement mêlés avec les Skipetars, qu'on ne peut distinguer politiquement ces deux races. Dans le premier groupe des tribus mirdites, chez les Dibrans, la fusion paraît près de s'accomplir. Une partie de la grande tribu des Klementi s'est déjà coalisée avec les Monténégrins. Il reste encore à entraîner dans la même voie les autres *phars* ou clans mirdites du nord de l'Albanie, qui forment un corps de près de cent mille individus, où se trouvent enclavées une foule de colonies serbes et bulgares. Pour hâter cette révolution, le Tsernogore, depuis 1839, ne cesse d'agir par les armes ou par son influence morale dans ces vallées, dont il rend successivement les villages ses tributaires ou ses alliés. Les Dibrans ont enfin, en 1840, fraternisé avec les raïas insurgés de Bosnie, et depuis lors l'amitié entre les deux peuples est allée toujours croissant, comme pour sceller l'indépendance que ces tribus ont conquise au prix de leur sang.

Le second groupe de tribus libres, celui des Mattes, évalué à soixante-dix mille individus, et dont le gouvernement siége dans les forêts

d'Oroch, est par sa position méridionale celui qui a le moins de rapports avec les Slaves. Cependant, par suite de la proximité des féroces tribus musulmanes de la Toskarie et du Mousaché, la Mattia ne peut s'abstenir d'adhérer à l'union bulgaro-serbe, si elle veut défendre ses antiques droits contre de nouvelles attaques du nizam, et ne pas subir le sort des Maronites du Liban. Le vladika schismatique du Tsernogore et le vladika catholique d'Oroch doivent enfin comprendre que leur plus grand intérêt est d'unir politiquement les deux montagnes. Unies, elles doubleront leurs forces, et pourront opposer à tout ennemi une armée aguerrie de cinquante mille hommes.

Pour les musulmans d'Albanie eux-mêmes, la question est de vivre libres par leur union avec les Slaves ou de devenir Turcs en continuant de s'isoler. Le système de centralisation administrative suivi par le divan depuis le sultan Mahmoud n'épargnera pas plus les mahométans d'Albanie que ceux de Bosnie : les clans ne maintiendront que par la force leur antique existence; mais les insurrections isolées des Albanais en 1830, 1832 et 1836 ont dû leur prouver que, seuls, ils seront désormais toujours vaincus par le nizam. Il n'en sera plus ainsi dès qu'ils s'appuieront sur les Serbes du Tsernogore. Cette alliance est le seul moyen pour les Albanais musulmans de maintenir leur nationalité contre les Turcs, et

pour les Albanais catholiques de secouer le joug théocratique que font peser sur eux les moines italiens missionnaires de l'Autriche.

Beaucoup plus nombreux que les Serbes et leurs alliés, les Bulgares attendent aussi de nouvelles destinées. Si leur renaissance politique n'a point fait d'aussi rapides progrès que celle de la Serbie, peut-être faut-il en accuser l'existence toute sédentaire et agricole des Bulgares. Ils doivent sans doute à ce genre de vie d'être, malgré leur rudesse, plus civilisés que les Serbes sous certains rapports; mais aussi ces mœurs leur ont fait connaître des besoins que leurs voisins ignorent, et qui facilitent en Bulgarie l'exercice de la tyrannie turque. Pour tirer ces raïas de leur abaissement, il faut des moyens tout autres que pour animer le peuple serbe. On doit parler plus souvent au Bulgare de sa chaumière et de son village que de sa patrie : il ne fera de sacrifices que pour améliorer la valeur de ses terres, le sort de sa famille, l'importance de sa commune. De tous les peuples de la Turquie d'Europe, il est le seul par qui le hatti-chérif de Gulhané puisse être pris au sérieux ; lui seul est assez peu avancé dans son émancipation pour pouvoir se servir de cette charte comme d'une arme contre ses oppresseurs. Sans doute le hatti-chérif n'est qu'un leurre, le dernier recours de la tyrannie devenue faible, qui, ne pouvant plus opprimer violemment les peuples, espère continuer de les dominer à l'aide

de la ruse et de la corruption. Conçu par les réformateurs occidentaux qui veulent *franciser* l'Orient, il tend à détruire les plus antiques nationalités pour les fondre toutes dans une seule, comme si une loi pouvait faire ce que n'a pu obtenir le cimeterre des Turcs, alors qu'il était la terreur du monde. Mais, se croyant obligée de revêtir au moins les dehors du libéralisme européen, la Porte ottomane a fait poser dans cette charte des principes qui mènent loin : celui de l'égalité des chrétiens et des Turcs dans l'empire est un glaive à deux tranchants qu'on peut faire servir aussi bien contre que pour les Osmanlis.

Ainsi, quelque trompeur qu'il soit, le hatti-chérif offre néanmoins aux opprimés une arme parlementaire, un moyen d'agitation légale. Les Bulgares doivent l'invoquer le plus souvent possible, se liguer pour sa défense, et protester sans cesse par des pétitions adressées à la Porte contre les infractions qu'il peut subir. Heureusement, les usages orientaux n'interdisent point aux raïas de se rassembler en aussi grand nombre qu'il leur semble bon autour de leurs monastères : les patriotes bulgares doivent user largement de ce droit, qui leur assurera sur le peuple autant et même plus d'influence que s'ils avaient des journaux. Ces *sobors*, ou *meetings* slaves, envoient depuis quelques années au sultan de fréquentes députations chargées de porter leurs plaintes. Ces députés courent le risque d'être emprisonnés ;

il faut donc que des cotisations d'argent entre les villages s'organisent en leur faveur ou en faveur de leurs veuves; il faut que ces victimes soient comblées d'honneurs capables de faire envier leur sort. Puisque le hatti-chérif a proclamé l'égalité des chrétiens et des Turcs, il s'ensuit que les uns et les autres doivent avoir les mêmes droits. La loi reconnaissant que les communes et confréries chrétiennes doivent être traitées sur le même pied que les communes turques, le peuple bulgare peut légalement exiger que là où n'habitent que des familles chrétiennes, les conseils municipaux soient composés exclusivement de chrétiens, de même qu'ils sont exclusivement composés de Turcs dans les communes uniquement musulmanes. Cette émancipation des communes bulgares, étant une conséquence rigoureuse du hatti-chérif, peut être obtenue par les voies légales, par une agitation à la manière irlandaise, sans qu'il se verse une goutte de sang. L'agitation dirigée vers ce but, loin d'encourir une répression qui serait illégale, doit être encouragée par le sultan, puisqu'elle lui facilite les moyens de tenir sa parole, car le sultan ne peut refuser aux Bulgares les libertés dont jouissent toutes les communes turques sans mentir à la charte qu'il a donnée. Le rétablissement des libertés municipales est la base de toute prospérité pour l'empire; il intéresse les Turcs autant que les chrétiens eux-mêmes. Partout où l'Osmanli in-

tervient hors de ses foyers, il tarit par sa soif insatiable de monopole et de domination absolue la source des richesses locales et l'esprit d'émulation parmi les indigènes. Il faut, dans leur intérêt même, séparer les vainqueurs des vaincus. On conçoit que les conseils municipaux des grandes villes, ordinairement formés de treize membres, puissent admettre, comme représentants de la population musulmane, le cadi, le pacha et ses kiaias auprès de l'évêque et des staréchines chrétiens; mais, dans les petits villages habités seulement par les Bulgares, il est illégal, il est odieux que le conseil communal ne puisse s'assembler sans être présidé par un Turc, envoyé du pacha.

Les Turcs montrent le même mépris du droit naturel vis-à-vis des assemblées provinciales, où toutes les communes du district sont invitées à envoyer leurs députés pour délibérer sur les intérêts communs, sur les routes et les ponts à construire, sur la répartition de l'impôt et des travaux publics de la province. Là encore le président et les secrétaires sont des délégués du pacha, qui forcent par la crainte les staréchines à voter dans l'intérêt exclusif des Turcs, et légalisent ainsi les mesures les plus vexatoires; ce qui réduit la prétendue égalité entre Turcs et chrétiens à une nouvelle forme d'esclavage des raïas, plus ironique et plus insultante que la première. Les Bulgares ont perdu en réalité leurs diètes

provinciales aussi bien que leurs conseils communaux, et cependant ces institutions, depuis le hatti-chérif, ont légalement le droit d'exister. C'est aux Bulgares d'en obtenir le rétablissement par l'énergie de leurs réclamations, et de faire substituer dans leurs villages aux kiaias turcs des staréchines de leur sang et de leur choix. Cette réorganisation municipale n'altère en rien les droits du sultan. Il ne s'agit point d'élever les Bulgares sur la même ligne de liberté que les Serbes : ce serait folie d'y songer ; mais on peut demander aux Turcs, au nom de leur propre grandeur, d'accorder aux raïas une existence tolérable, qui fasse cesser les continuelles révoltes des Slaves de Bulgarie, d'Albanie et de Bosnie, un système qui éteigne la guerre en séparant les combattants.

Cette organisation pacificatrice assurerait aux communes le droit de percevoir par leurs propres délégués les impôts qu'elles ont à payer. Tant que les percepteurs arméniens pourront s'installer dans les villages, aucune propriété privée ne sera garantie, et le commerce sera par là même impossible. La raison qui empêche le Bulgare d'accepter nos produits pour prix de ses denrées, c'est l'incertitude de la possession : il peut enfouir de l'argent, mais il ne peut cacher avec la même facilité des objets de luxe ou d'usage domestique, qui n'ont de valeur qu'autant qu'on s'en sert en famille. Cette crainte continuelle de l'avanie vient de la

présence des intendants arméniens et des juges turcs dans les villages. Si une fois les communes bulgares s'administraient elles-mêmes, percevaient et livraient leurs impôts sans intervention d'agents fiscaux musulmans, la sécurité appellerait les arts et le luxe.

Il importe d'ailleurs de diriger l'instinct qui porte les Bulgares à se répandre hors de leur territoire, et le commerce seul peut atteindre ce but en organisant des intérêts d'émigration plus grands sur un point que sur un autre. Une association de marchands ayant sa banque ou caisse d'épargne placée à l'étranger, à l'abri de la rapacité turque, et son principal comptoir aux bouches de la Maritsa et du Strouma, étendrait bientôt ses relations dans l'intérieur des provinces; elle réussirait ainsi à diriger vers la mer Égée une partie du commerce et des produits des Balkans. Dès que cette société, en échange des matières brutes livrées par elle, serait en état de demander comme payement à ses correspondants européens des produits manufacturés, elle attirerait nécessairement un grand nombre d'armateurs. La seule facilité des échanges mutuels pousse nos navires à aller jusqu'en Russie acheter ces matières premières que le Bulgare offre à un prix beaucoup plus bas, mais pour de l'argent comptant.

Une autre conséquence de l'émancipation sera la réforme de l'épiscopat. Les évêques actuels sont tous Grecs de naissance et non Bulgares. Ces pré-

lats traitent leurs ouailles en peuple conquis, levant sur elles des impôts *sacrés* non moins lourds que ceux de l'infidèle, et qui ne sont pas exigés avec moins de cruauté. Pour rendre intolérable enfin la position de ces évêques qui ont acheté leur charge des Turcs, le raïa ne doit point se lasser de protester contre une honteuse simonie. Il peut adresser au sultan et au patriarche des pétitions couvertes de milliers de signatures, qui demandent des évêques indigènes et pour chaque ville un chapitre épiscopal bulgare. La vente à l'enchère des évêchés à Constantinople est une ignominie que les Slaves ne doivent plus souffrir.

On voit combien l'avenir de la patrie se rattache étroitement pour les Bulgares à la question des libertés municipales. Sans doute on objectera que ces libertés, loin d'être contenues dans le hatti-chérif de Gulhané, sont contraires à cette charte, expression de la nationalité ottomane, qui ne peut se tourner contre elle-même. Mais la souveraineté de la Bulgarie appartient à la seule maison d'Othman, et non au peuple turc pris collectivement; ce peuple doit tout au plus se regarder comme souverain dans les régions qu'il habite et cultive, et non au delà. Il ne s'agit donc pas de demander aux Turcs l'abdication d'un droit dont ils n'ont jamais joui. Les peuples qui, dans leurs cruelles dissensions, ont dû jadis se soumettre au sultan, entendaient bien n'avoir que lui seul pour souverain. Ainsi, qu'on se place même au point

de vue des sultans, qu'on admette comme légitime leur conquête : la déclaration par laquelle les raïas et les Turcs sont égaux devant Abdoul-Medjid, sous peine d'être un sophisme, signifie nécessairement que, tout en restant Slaves et Grecs, les raïas deviennent les égaux des Turcs, et obtiennent comme tels les mêmes droits que les Ottomans.

Les plus grands rapports existent entre l'état des Bulgares et celui d'un peuple qui excite en ce moment les sympathies du monde entier, le peuple irlandais. C'est en Bulgarie comme en Irlande le même genre d'oppression civile et ecclésiastique. Comme les Irlandais, les Bulgares sont sujets d'un souverain qui affecte de les protéger contre ses ministres, et contre une aristocratie insolente et cupide qui, professant une religion étrangère, va consommer loin du pays le fruit de ses dîmes et du labeur des habitants. Comme les Irlandais, les Bulgares peuvent appuyer leur opposition légale sur le texte d'une charte à laquelle leurs maîtres sont également soumis ; ils peuvent demander au sultan justice contre ses ministres et vengeance contre ses pachas par des pétitions de plus en plus nombreuses, et au besoin par la résistance aux iniques fermiers du fisc. Dans ces luttes, le sultan, comme le souverain d'Angleterre, tâchera toujours de soutenir l'opprimé. Mais, s'il arrivait que le souverain, trop circonvenu par les siens, ne pût suivre sa

politique personnelle, et que les opprimés fussent forcés d'en venir à une juste et sainte insurrection, la Bulgarie a des ressources qui manquent à l'Irlande, elle a ses mœurs primitives, sa nature vierge, l'admirable position du Balkan, ses cimes à la fois inaccessibles et fertiles, où des insurgés même bloqués pourraient s'alimenter des produits du sol et se défendre durant des siècles.

Pour les nations opprimées qui veulent s'affranchir, il n'y a que deux rôles, celui de l'Irlande ou celui de la Circassie. Les Bulgaro-Serbes peuvent heureusement prendre à la fois ces deux rôles; ils peuvent, en Bulgarie, faire de l'agitation légale à la manière des Irlandais, et se battre comme les Tcherkesses dans les montagnes slaves de Bosnie, d'Albanie et du Monténégro. Passe, dira-t-on, pour le dernier moyen, c'est celui qu'ont adopté les haïdouks serbes, et ils ont déjà réussi à former deux états indépendants qui, secondés par des dynasties populaires, trouvent dans les clans libres d'Albanie des alliés audacieux toujours prêts à les soutenir contre leurs agresseurs; mais les pauvres et pacifiques Bulgares, qui n'ont pas encore d'organisation nationale, pourront-ils s'organiser jamais ? L'orgueil turc n'y mettra-t-il pas sans cesse de nouveaux obstacles ? Toutes leurs manifestations populaires ne seront-elles pas méprisées par les pachas ? Quand même elles le seraient, les knèzes et les staréchines du Balkan ont un moyen sûr de for-

cer la Porte à leur prêter l'oreille : c'est de se montrer les plus fidèles sujets du sultan, de lui présenter un système d'administration indigène plus avantageux au trésor impérial que celui qui repose sur l'esprit de concussion et de rapine des vieux Osmanlis; c'est enfin de conduire l'agitation légale avec une telle prudence, qu'en aucun cas ni le sultan ni l'Europe n'aient intérêt à prendre parti contre les agitateurs pour des pachas décriés.

V.

Les Turcs évidemment ne doivent plus songer aujourd'hui à étouffer la nationalité bulgaro-serbe, qu'ils n'ont pu détruire au temps de leur plus grande puissance. Il ne leur reste désormais qu'à rivaliser de patriotisme et d'activité avec les raïas, s'ils ne veulent être absorbés un jour par la société chrétienne. Une guerre avec les Slaves ne durerait, pour les Turcs, que le temps de mourir, et c'est pour leur ôter jusqu'au désir de se défendre ainsi que les Bulgares désarmés et

raïas, tout en restant fidèles à la Porte, doivent se lier intimement d'intérêts avec les Serbes armés et libres. Cette union existe déjà moralement, quoique ni les uns ni les autres ne l'aient assignée comme but à leurs efforts. Fréquemment la Bulgarie envoie des députations à Belgrad pour exposer au sénat de Serbie le tableau de ses souffrances et des persécutions turques. Des milliers de réfugiés bulgares habitent la principauté serbe, où ils jouissent de tous les droits civiques. A la vérité, les rapports entre les deux peuples n'ont été jusqu'ici que des liens de sympathie, motivés par l'analogie de leur langue, de leur origine, et par leur dépendance du même souverain; mais le temps est venu où des relations plus sérieuses vont nécessairement se former, que le sultan le veuille ou non, entre tous les Slaves de son empire. C'est aux Turcs d'empêcher que ces relations ne deviennent fatales au trône de Stambol; elles seraient surtout menaçantes, si, interdisant en quelque sorte aux Bulgares la conscience d'eux-mêmes, les Turcs prétendaient ne leur laisser que le choix des tyrans. En s'abandonnant alors avec une servile apathie à la direction des chefs serbes, les raïas provoqueraient chez ces pâtres guerriers et ambitieux le désir de les subjuguer, de les employer pour labourer leurs champs, et d'en faire des instruments de leur grandeur.

Les Turcs n'ont qu'un moyen de paralyser ce

que l'influence serbe parmi les raïas slaves aurait d'hostile pour eux comme pour les Bulgares : c'est d'enlever à ces derniers tout désir de changer de maîtres. Ils y réussiront sans peine en réorganisant les communes, le clergé, le commerce de la Bulgarie, et en aidant ces montagnards à rivaliser avec leurs frères serbes de puissance et d'activité. De cette manière, les Turcs se sauveront eux-mêmes et rétabliront entre les deux peuples slaves un équilibre qui permettra au sultan de garder sa souveraineté. Mais, pour qu'un accord durable puisse s'établir entre le sultan et les Bulgares, il faudrait à ceux-ci un intercesseur, un avocat, près de la Porte. Par leurs continuels abus de pouvoir, les pachas se sont rendus incapables d'opérer une conciliation. A défaut de garanties intérieures, les Bulgares continueront de chercher hors de l'empire une protection trompeuse; ils devront invoquer le tsar russe si on s'obstine à leur interdire l'appui de la Serbie, qui se trouve, heureusement pour les Bulgares et pour les Turcs, placée dans l'empire même : position vraiment providentielle. En effet, le prince des Serbes est vassal du sultan; s'il reçoit de la Porte mission officielle de surveiller les pachas de Bulgarie et de dénoncer leurs concussions, ce n'est qu'une hiérarchie qui remonte à son principe. Le kniaze serbe n'abuserait pas impunément de son droit de protection, puisque le sultan peut le citer comme félon à son tribunal, et la Porte jouirait d'une

initiative bien plus sérieuse que si les Bulgares, au lieu de reconnaître pour protecteur le kniaze serbe, reconnaissaient, ne fût-ce que secrètement, le tsar moscovite.

Par cette combinaison, la Serbie, devenue protectrice, augmenterait sa stabilité de tout l'appui moral que lui prêteraient ses protégés. Les deux peuples, se servant l'un à l'autre de rempart, marcheraient, forts de leur mutuelle solidarité. Capable dès lors de secouer le joug moscovite, la Serbie se développerait de plus en plus en dehors du cercle d'action de la Russie, et se rapprocherait de Constantinople. Quoiqu'il semblât mutiler sa couronne par cette concession faite aux Bulgares, le sultan augmenterait réellement son pouvoir de tout ce qu'il enlèverait aux agents russes d'influence officielle et secrète sur huit millions de Slaves. Que la Porte, au contraire, se refuse à ces concessions libérales, le refus aura pour conséquence d'obliger enfin les Serbes et les Bulgares, isolés et oubliés de l'Europe, à voir tous ensemble dans la Russie leur protectrice commune. Ainsi, la Porte, en voulant trop garder, risque de tout perdre.

Si l'intervention diplomatique de la Serbie et la réforme communale continuaient de leur être refusées, et s'ils ne trouvaient dans le tsar qu'un oppresseur, il resterait encore aux Bulgares une ressource dernière, mais violente et désespérée, la guerre de haïdouks. Ils devraient alors princi-

palement s'unir aux montagnes indépendantes de l'Albanie et de la Bosnie. Ces prétendus repaires de brigands, n'étant reconnus par aucune puissance et liés par aucun traité, offrent aux Bulgares des renforts et des refuges assurés contre tous leurs ennemis. Quelle guerre, dira-t-on, pourraient faire ces peuples sans artillerie, sans magasins, sans officiers qui comprennent les manœuvres régulières? Mais ici la guerre régulière est impossible. La seule stratégie applicable dans les montagnes greco-slaves, comme dans les pays caucasiens, sera toujours la stratégie orientale, le système antique. Les plus savantes et les plus formidables combinaisons d'attaque peuvent être déjouées dans les Balkans par une simple embuscade de haïdouks. Ici l'artillerie embarrasse plus qu'elle n'aide; cent carabines, dominant une de ces gorges à pic qui souvent ferment toute une province, et où les hommes ne peuvent s'avancer qu'un à un, rendront quelquefois plus de services que cent canons. Partout où les régiments ne peuvent combattre en masses serrées, la bravoure personnelle recouvre tous ses droits; il ne s'agit plus que d'une lutte d'homme à homme, et dans cette lutte qui se vantera de terrasser le Slave d'Orient?

La Russie elle-même se gardera bien de relever ce défi; elle continuera de s'avancer en Orient par des intrigues et des promesses. Quant aux autres puissances, si elles voulaient poursuivre par

la force ouverte leurs plans d'agrandissement aux dépens des Slaves de Turquie, ce serait en vain qu'elles se confieraient à la supériorité de leur tactique militaire. Il faut que le sultan imite la sagesse des anciens empereurs grecs, toujours si profonde, même aux époques d'abâtardissement. Quelle cause fit subsister Byzance durant tant de siècles en dépit de l'islamisme et des Latins conjurés contre elle? Ce fut le secours des Slaves, ce furent les colonies de pâtres et de laboureurs slaves qui incessamment renouvelaient la population de ses provinces épuisées. Loin d'exclure, comme fait le sultan, ces étrangers de la milice, les empereurs grecs en composaient leurs plus braves légions, leurs gardes du corps et les gardes des frontières; loin d'exiger d'eux le tribut, ils le leur payaient en récompense de leurs services militaires. Plus tard, quand Byzance fut tombée pour s'être aliéné ces peuples, ce fut encore avec leur aide que les sultans firent face à l'Europe entière, et maintenant l'empire turc ne peut échapper à sa ruine qu'en ralliant à sa cause ses anciens auxiliaires, dont il avait cru, dans son ingratitude, pouvoir faire des ilotes.

L'union bulgaro-serbe renferme dans son sein les populations les plus belliqueuses de l'Orient. Même en ne comptant que sa jeunesse, la principauté de Serbie peut mettre en rang 30,000 soldats, et le Monténégro 20,000. La Bosnie a toujours été taxée à un contingent de 40,000 hommes;

celui de l'Albanie est encore plus considérable ; ce qui donne un résultat de 130,000 soldats pour la seule nation serbe et ses annexes. Il est vrai que, par son caractère pacifique, la nation bulgare, quoique beaucoup plus nombreuse, serait peu disposée à offrir à l'union plus de 80,000 hommes. On doit donc, au minimum, évaluer à 200,000 guerriers les forces slaves disponibles pour ou contre le sultan, selon qu'il sera pour ou contre l'émancipation des raïas, et l'on peut affirmer que, dans une guerre pour la défense de leurs foyers, le chiffre des combattants bulgaro-serbes s'élèverait sans peine à 400,000. Si on leur rend enfin une patrie, ces braves se sentiront plus intéressés que les Turcs mêmes à repousser l'invasion étrangère du Danube et des Balkans. En effet, le musulman d'Asie, transporté dans les forteresses de la Bosnie et du Dobroudja, que perdra-t-il personnellement à ce qu'elles tombent entre les mains de l'Autriche et de la Russie? Mais le Bosniaque, mais le Bulgare sentira que ces forts et ces monts sont le rempart de sa race, et, pour les sauver, il deviendra, s'il le faut, haïdouk. En défendant les frontières impériales, il défendra sa ville, sa chaumière, le berceau de ses enfants, dont l'intérêt sera devenu inséparable de l'intégrité de l'empire.

L'avantage d'un tel boulevard pour couvrir le Bosphore du côté de la terre vaut bien quelques concessions de la part du souverain de Constan-

tinople. La position de sa capitale, alimentée par le Balkan, lui permet d'ailleurs d'assurer à ces montagnards des débouchés commerciaux et des gages de prospérité que dans l'état actuel aucune autre puissance d'Europe ne saurait leur offrir. Dès que le Turc, renonçant à exploiter le Slave, lui aura rendu ses antiques libertés communales, l'industrie éteinte se ranimera, des villes florissantes s'élèveront dans les déserts; l'activité sociale, aujourd'hui concentrée dans Stambol, débordera sur les provinces, et, coulant à pleins bords, inondera la plus belle péninsule du monde.

Veut-on perdre la monarchie d'Othman, qu'on garde le *statu quo,* il ne faut rien de plus au cabinet moscovite; veut-on la sauver, qu'on groupe les raïas autour de la Porte, qu'on organise l'état de manière à ce qu'ils y soient représentés; qu'on leur rende une patrie; que l'état ne soit pas seulement turc, mais encore grec et slave; que chaque race enfin trouve son propre intérêt à rester fidèle au trône et à l'appuyer : sans cela, le mécontentement de chacune d'elles minera sourdement le travail des autres et empêchera toute régénération. L'intégrité de cette monarchie est une question vitale pour l'Orient, et le démembrement de la Turquie ouvrirait au sein de l'Europe une plaie encore plus profonde que le partage de la Pologne. Au lieu de démembrer, il faut régénérer, remettre en activité tous les éléments de force dédaignés jusqu'ici par l'ignorance et le

fanatisme; il faut que le hatti-chérif de Gulhané cesse d'être un mensonge, et que les chrétiens aient enfin l'égalité politique aussi bien que l'égalité civile. Ceux à qui la Russie fait croire que la civilisation chrétienne ne pourra s'épanouir sur ces rivages sans en bannir les musulmans sont dans une déplorable erreur. L'expulsion des musulmans ne ferait qu'agrandir le désert; ils sont devenus si peu nombreux qu'ils ne peuvent plus inquiéter. Laissons Osmanlis et chrétiens s'organiser, chacun suivant ses rites et ses lois: le peuple que la civilisation laissera en arrière ne sera-t-il pas tôt ou tard dépossédé de la puissance par le fait même de son infériorité morale? Que les Greco-Slaves aient la patience d'attendre, et, avec les lumières, la force de l'empire passera dans leurs rangs; les cités et les ports qu'ils élèvent feront peu à peu déserter ceux de l'islamisme; l'armée, la flotte, le conseil, et finalement le trône deviendront nécessairement chrétiens.

Sans doute, comme disent les Turcs eux-mêmes, l'Europe est *ghiaoure* ou chrétienne, l'Asie seule est à l'islam; mais pour gage de bienvenue en Asie, où sont tolérés tant de millions de chrétiens que l'islamisme tout-puissant pourrait exterminer, l'Europe fera bien de garder généreusement chez elle quelques tribus musulmanes. Ces tribus ne s'élèvent pas à deux millions d'hommes, la plupart slaves et albanais, par conséquent eu-

ropéens de pur sang. Si vous les exilez de leur patrie, où iront-ils chercher des frères? Cette politique est celle de la haine; plus humains que leurs prétendus protecteurs, les raïas eux-mêmes la repoussent. Ce qu'ils demandent, c'est qu'il leur soit permis de sauver l'empire en sauvant leur propre nationalité. Ils demandent la conservation et l'ordre; ce que les diplomates soutiennent, c'est le désordre, l'avanie, la terreur, qui tôt ou tard nécessiteront, comme remède, l'application de leur vieux système du partage de l'Orient, et dans ce partage, s'il avait lieu, ils essayeraient en vain d'enlever à la Russie la part du lion.

Autrefois, dans les siècles de la force brutale, on voyait de petits peuples vivre sous l'égide de leur gloire et de leur courage, respectés par les grandes nations. Aujourd'hui, dans le siècle du droit commun, un peuple ne peut plus vivre que quand il a prouvé qu'il saurait résister seul à tous les autres. Pour qu'il se relève de son oppression, il faut qu'il puisse s'affranchir en quelque sorte malgré l'Europe, qu'il puisse agir en dépit de tous les cabinets du monde civilisé. Heureusement il n'existe de nos jours aucune nationalité mieux en état que celle des Bulgaro-Serbes de braver l'anathème des cabinets. Défendus par leurs rochers, leurs forêts, leurs mœurs austères, ils seraient inexcusables d'invoquer des protecteurs étrangers, de s'inquiéter des menaces et des ultimatums austro-russes. Qu'ils ne défient per-

sonne, mais qu'ils restent fermes dans la défense des droits que leur ont assurés des traités solennels.

Ces Bulgaro-Serbes, disent les hommes d'état, sont des enfants que le cabinet de Pétersbourg mène à son gré, des barbares qui conspirent contre les traités auxquels ils doivent leurs premiers droits, et qui mettent en danger la paix du monde en sapant le trône du Bosphore. Les journaux mêmes de l'opposition, secondant à leur insu le plan des diplomates, ne cessent pas de dénigrer ces peuples en les accusant, malgré tant de preuves du contraire, d'être les complices des Moscovites. A en croire ces feuilles obstinées dans leurs errements, les Serbes ne peuvent marcher que dans les voies de la Russie, et les deux insurrections bulgares de 1838 et de 1840 n'auraient été que le fruit d'intrigues ourdies sur la Néva. Heureusement les Bulgaro-Serbes n'attendent leur salut ni des journalistes ni du tsar. Ils ont leur tsar à eux, qui est le sultan, et, comme ils sont prêts à combattre des pachas concussionnaires, ils sont prêts aussi à défendre en toute circonstance la cause de la Porte. Les Bulgaro-Serbes comprennent aujourd'hui tous les avantages d'une intime union avec l'Osmanli, et leur haine, naguère si violente contre le Turc, s'est éteinte faute d'aliment. Les chefs serbes du Danube, depuis l'expulsion des Obrenovitj, se sont tous ralliés spontanément aux Turcs contre la Russie; par

malheur c'est la Porte qui manque de résolution en ce moment ; après avoir encouragé ses tributaires slaves, elle montre moins d'énergie qu'ils n'en déploient eux-mêmes pour résister aux exigences moscovites. En voyant l'émancipation de la Serbie arriver si rapidement à de tels résultats, quel Ottoman ami de son pays serait assez aveugle cependant pour refuser son approbation à toute mesure qui étendrait la sphère d'action des Serbes en plaçant sous leur influence le développement moral et industriel des Bulgares ?

Il est inconcevable que la diplomatie européenne, qui prétend s'efforcer en Perse, en Chine, en Amérique, de créer des digues contre la Russie, ne voie pas l'avantage immense qu'elle pourrait tirer de l'état actuel des Slaves du Danube. Malheureusement c'est de concert avec l'Autriche que les cabinets d'Angleterre et de France surveillent et jugent les questions slaves. Or, l'Autriche ne peut voir sans jalousie les Bulgaro-Serbes se rapprocher des Turcs, mouvement qui ne tend à rien moins qu'à restituer aux Orientaux la meilleure moitié du Danube. On attendra vainement de cette puissance qu'elle change son système d'étouffement sur le Danube et favorise les Bulgaro-Serbes, car il s'agit pour elle de conserver le fleuve qui nourrit Vienne et de maintenir sous le joug ses provinces slaves, sur lesquelles la liberté des Bulgaro-Serbes exercerait une influence contagieuse. L'Autriche, en outre, a peu de fabri-

ques, et le littoral hongrois du Danube est déjà plus que suffisant pour fournir les produits bruts mis en œuvre par l'industrie autrichienne; ainsi, les matières premières des pays bulgaro-serbes ne lui sont qu'une surcharge qu'elle achète au rabais et presque à titre d'aumône. Toutefois, comme la possession morale du Danube est pour elle une question d'existence politique dans la situation contre nature que lui a faite le congrès de Vienne, elle est forcée, même sans pouvoir les faire vivre, de peser de tout son poids sur les peuples danubiens. Une telle confiscation de toutes les ressources d'un pays au profit d'une puissance qui ne les exploite pas est un acte inhumain, et la presse française devrait le flétrir, au lieu de l'encourager, ainsi qu'elle le fait tous les jours dans le vain espoir d'obtenir les *limites du Rhin*, en poussant l'Allemagne vers l'Orient, comme si le moyen d'affaiblir son ennemi sur un point était de le renforcer sur un autre.

Quant à l'Angleterre, elle n'a, il est vrai, d'intérêt opposé aux peuples de la péninsule orientale qu'à cause de son marché de Corfou. Son hostilité s'est donc tournée jusqu'à présent contre les Grecs, sans s'inquiéter beaucoup des Slaves, qui ne touchent que très-indirectement, par leurs colonies albanaises, aux comptoirs britanniques. La France seule, en prenant une attitude plus décidée vis-à-vis de l'Orient, pourrait entraîner l'Angleterre dans une voie plus libérale; mais

tant que la France s'obstinera dans son inaction, l'Angleterre, qui veut et qui doit agir, sera poussée vers la Russie. Elle cherchera à s'entendre avec le tsar pour le partage définitif du monde, et on comprend que le sacrifice des Bulgaro-Serbes soit le résultat d'une telle combinaison.

Depuis qu'il n'occupe plus l'Italie et la Dalmatie, le gouvernement français ne saurait avoir aucun avantage à comprimer l'essor des Greco-Slaves; loin de là, leur régénération créerait pour notre commerce la diversion la plus utile en paralysant le développement industriel et maritime des puissances allemandes, qui nous ont déjà enlevé les branches les plus productives de l'exportation en Orient. Mais, pour reconquérir le terrain perdu, il ne faut pas s'allier avec ceux même qui nous l'ont pris. Malheureusement les hommes d'état de France, à l'exemple de ceux d'Angleterre, tâchent aussi de conclure avec l'Autriche et la Russie leur *grand traité* de partage. Ils concèdent au tsar Constantinople et la Turquie d'Europe; les Bulgaro-Serbes, cette avant-garde indomptée de la liberté slave, cette sentinelle audacieuse qui veille sur l'avenir social d'une race de quatre-vingts millions d'hommes, nos diplomates l'abandonnent avec dédain au protectorat austro-russe. Pourquoi? Pour que le tsar daigne permettre à la France de rester la protectrice unique des Maronites et des catholiques latins, c'est-à-dire de cinq à six cent mille hommes dispersés

dans le vaste Orient, où ils vivent comme des étrangers, sans nationalité, au milieu de leurs frères chrétiens !

On le voit, le débat sur tous les intérêts slaves se concentre de plus en plus entre la Russie et ceux qu'elle veut écraser. L'Europe semble prête à laisser résoudre sans son intervention cette grande querelle, qui n'est à ses yeux qu'une lutte de serfs et de seigneurs. Croit-elle qu'il lui soit désormais impossible d'intervenir, qu'elle est devenue trop faible pour résister au grand empire ? Mais le petit peuple serbe a bien osé lui résister, et, après une année entière de menaces et de négociations pour rétablir la dynastie créée et garantie par son influence, la Russie a dû ratifier l'expulsion des Obrenovitj. Elle a dû reconnaître le prince, choisi malgré elle par les Serbes, n'exigeant pour prix de cette grande concession qu'une prétendue réélection par un simulacre d'assemblée que la nation même a refusé de reconnaître. La Russie n'est donc point aussi forte qu'on se l'imagine dans ces Balkans dont la possession a plus d'importance pour elle que la possession même de Constantinople. Souveraine des Balkans, en effet, la Russie bloque, affame et annulle Constantinople ; maîtresse du Bosphore sans posséder les Balkans, elle est annulée dans sa propre conquête, et tôt ou tard réduite à l'évacuer avec honte.

On comprend maintenant l'importance de l'u-

nion bulgaro-serbe ; c'est à elle qu'il appartient de défendre les Balkans contre la Russie. Mais elle a une autre tâche non moins grande à accomplir : après avoir protégé Constantinople contre les Russes, elle doit lui rendre toute sa puissance d'autrefois, en préparant la grande confédération de peuples, tant asiatiques qu'européens, dont le Bosphore fut de tout temps le centre politique. A cette condition seule, les côtes classiques de l'Archipel, si bien nommé par les Slaves la *mer Blanche,* c'est-à-dire la mer libre, verront se nouer un jour l'amphictyonie greco-slave, qui unira les membres divers d'un corps immense de nations. Cette amphictyonie ne sera qu'une conséquence de l'union serbo-bulgare à laquelle les Turcs sont inévitablement rattachés par leurs plus grands intérêts. Après avoir été longtemps les arbitres de l'Asie et de l'Europe, les Turcs sont encore des intermédiaires entre l'islamisme et le christianisme. Pour garder cette position, ils ont besoin d'inspirer aux deux sociétés une confiance égale, et ce n'est pas en refusant aux raïas l'émancipation civile qu'ils obtiendraient leur confiance. Ils le savent : aussi n'a-t-on pas à craindre leur opposition ; ils n'entraveront la renaissance sociale des raïas que si la Russie les y force, et, s'ils osaient alors combattre les raïas par le glaive sans l'aide d'armées étrangères, ce serait leur dernier jour. On se tromperait en croyant qu'une lutte désespérée des raïas slaves ne serait pas

plus décisive pour l'Orient que la lutte des raïas grecs. Qu'on réfléchisse que les Bulgaro-Serbes sont huit fois plus nombreux que les sujets du royaume actuel de la Grèce. Une invasion et la prise de Constantinople par les Russes ne feraient qu'ajourner pour un temps meilleur la coalition libératrice des Serbes et des Bulgares. Tant que ce fait primitif et inhérent à la nature même des deux peuples n'aura pu devenir un fait légal et public, l'agitation continuera de se propager dans l'ombre, et la question d'Orient ne sera pas résolue.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE III.

LES BOSNIAQUES.

LIVRE IV.

LES QUATRE ALBANIES.

LIVRE V.

LES BULGARES.

LIVRE VI.

L'UNION BULGARO-SERBE.

FIN DE LA TABLE.



